Ont participé
à l'établissement du texte de cette édition privée des séminaires de Lacan
les membres suivants de l'Association Freudienne Internationale.

ANQUETIL Nicole
ARNOÜx Marion
BALBURE Brigitte
BEAUMONT Jean-Paul
BENKAIS François
CAPRON Claudine
CESBRON-LAVAU Henri
CZERMAK Marcel
DAVION Frédéric
DELAFOND Nathalie
DORGEUILLE Claude
DORGEUILLE Marie-Germaine
DUPUIs Perla
Dupuis René
EMERICH Choula
FERRON Catherine
FRIGNET Henry
GHEUX Chantal
GORGES Pierre
HASENBALG Virginia
HILTENBRAND Jacqueline
HILTENBRAND Jean-Paul
JEANVOINE Michel
LACHAUD Denise
LASKA Francine
LEFORT Brigitte
LLEIDA-ROCH Claudine
LETUFFE Gilbert
MARCHIONI-EPPE Janine
MARTIN Dominique
PARIENTE Guy
PASMANTIER-SEBBA Jacqueline
RICARD Hubert
SALAMA Silvia
SORMANO Elena
TRUMEL Christian
TYSZLER Jean-Jacques
VINCENT Denise

L'OBJET DE LA PSYCHANALYSE

Jacques Lacan
Séminaire
1965-1966

Publication hors commerce.
Document interne à l'Association freudienne internationale et destiné à ses membres.

Avertissement, p. 7
Début, p. 9

-1-

Avertissement au lecteur

Pour l'établissement de ce séminaire, les correcteurs disposaient de plusieurs documents, deux d'assez bonne qualité, d'autres qui présentaient de nombreuses omissions et erreurs dans le texte même. Il s'agissait vraisemblablement de notes personnelles et non pas de transcriptions.

De même en ce qui concerne les dessins et les schémas exécutés par Lacan au tableau, certains font totalement défaut dans les diverses versions, d'autres sont illisibles ou ininterprétables. Ces derniers seront insérés dans le texte avec la mention conjectural entre crochet [conject.]. Enfin dans le passage où Lacan évoque les fondateurs de la perspective et où aucun dessin ne figure dans les documents, alors qu'ils s'avèrent indispensables pour la compréhension de l'abord de la question et du commentaire de Lacan, nous avons pris le parti de reproduire les croquis fondamentaux d'Alberti sur la construction de la perspective. A ce propos, il convient de se souvenir que Lacan prenait parfois des libertés avec ses références pour des raisons d'exposé et par conséquent le croquis d'origine n'était pas forcément respecté point par point selon son commentaire.

Comme dans les autres séminaires tout mot ajouté ou incertain se trouve mis entre crochets [...]. Bien entendu tout apport de texte ou schémas et croquis permettant de restaurer les documents déficients sera bienvenu.

Jean-Paul Hiltenbrand -7-

-8-

Leçon I, 1er décembre 1965

Mesdames, Messieurs, Monsieur le Directeur de l'École Normale Supérieure qui avez bien voulu, dans cette enceinte de l'École Normale où je ne suis qu'un hôte, me faire l'honneur de votre présence aujourd'hui.

Le statut du *sujet* dans la psychanalyse, dirons-nous que l'année dernière nous l'ayons fondé ? Nous avons abouti à établir une structure qui rend compte de l'état de refente, de *Spaltung* où le psychanalyste le repère dans sa praxis

Cette refente, il la repère de façon en quelque sorte quotidienne. Il l'admet à la base, puisque la seule reconnaissance de l'inconscient suffit à la motiver, et qu'aussi bien elle le submerge, si je puis dire, de sa constante manifestation.

Mais pour qu'il sache ce qu'il en est de sa praxis ou seulement qu'il la dirige conformément à ce qui lui est accessible, il ne suffit pas que cette division soit pour lui un fait empirique, ni même que le fait empirique se soit formé en paradoxe. Il faut une certaine réduction parfois longue à s'accomplir, mais toujours décisive à la naissance d'une science; réduction qui constitue proprement son objet. C'est ce que l'épistémologie se propose de définir en chaque cas comme en tous, sans s'être montrée, à nos yeux au moins, égale à sa tâche.

Car je ne sache pas qu'elle ait pleinement rendu compte par ce moyen de cette mutation décisive qui par la voie de la physique a fondé *La* Science au sens moderne, sens qui se pose comme absolu. Cette position de la science se justifie d'un changement de style radical dans le *tempo* de son progrès, de la forme galopante de son immixtion dans notre monde, des réactions en chaîne qui caractérisent ce qu'on peut appeler les expansions de son énergétique. A tout cela, nous paraît être radicale une modification dans notre position de

1 - Ce texte rédigé avant la leçon a été publié dans le premier numéro des *Cahiers pour l'analyse,* en janvier 1966. -843-

L'objet de la psychanalyse

sujet au double sens : qu'elle y est inaugurale et que la science la renforce toujours plus. Koyré ici est notre guide et l'on sait qu'il est encore méconnu.

je n'ai donc pas franchi à l'instant le pas concernant la vocation de science de la psychanalyse. Mais on a pu remarquer que j'ai pris pour fil conducteur l'année dernière un certain moment du sujet que je tiens pour être un corrélât essentiel de la science : un moment historiquement défini dont peut-être nous avons à savoir s'il est strictement répétable dans l'expérience, celui que Descartes inaugure et qui s'appelle le *cogito.*

Ce corrélât, comme moment, est le défilé d'un rejet de tout savoir, mais pour autant prétend fonder pour le sujet un certain amarrage dans l'être, dont nous tenons qu'il constitue le sujet de la science, dans sa définition, ce terme à prendre au sens de porte étroite.

Ce fil ne nous a pas guidé en vain, puisqu'il nous a mené à formuler en fin d'année notre division expérimentée du sujet, comme division entre le savoir et la vérité, l'accompagnant d'un modèle topologique, la bande de Moebius qui fait entendre que ce n'est pas d'une distinction d'origine que doit provenir la division où ces deux termes viennent se conjoindre.

Celui qui se fie sur Freud à la technique de lecture qu'il m'a fallu imposer quand il s'agit simplement de replacer chacun de ses termes dans leur synchronie, celui-là saura remonter de *l'Ichspaltung* sur quoi la mort abat sa main, aux articles sur le fétichisme (de 1927) et sur la perte de la réalité (de 1924), pour y constater que le remaniement doctrinal dit de la seconde topique n'introduit sous les termes de l'*Ich*, de *l'Überich,* voire du Es nulle certification d'appareils, mais une reprise de l'expérience selon une dialectique qui se définit au mieux comme ce que le structuralisme, depuis, permet d'élaborer logiquement : à savoir le sujet, et le sujet pris dans une division constituante.

Après quoi le principe de réalité perd la discordance qui le marquerait dans Freud s'il devait, d'une juxtaposition de textes, se partager entre une notion de la réalité qui inclut la réalité psychique et une autre qui en fait le corrélât du système perception-conscience.

Il doit être lu comme il se désigne en fait : à savoir la ligne d'expérience que sanctionne le sujet de la science.

Et il suffit d'y penser pour qu'aussitôt prennent leur champ ces réflexions qu'on s'interdit comme trop évidentes.

Par exemple : qu'il est impensable que la psychanalyse comme pratique, que l'inconscient, celui de Freud, comme découverte, aient pris leur place avant la naissance au siècle qu'on a appelé le siècle du génie, le XVIIe, de la science, à prendre au sens absolu, à l'instant indiqué, sens qui n'efface pas sans doute ce -10-

Leçon du 1 er décembre 1965

qui s'est institué sous ce même nom auparavant, mais qui plutôt qu'il n'y trouve son archaïsme, en tire le fil à lui d'une façon qui montre mieux sa différence de tout autre.

Une chose est sûre: si le sujet est bien là, au nœud de la différence, toute référence humaniste y devient superflue, car c'est à elle qu'il coupe court.

Nous ne visons pas, ce disant de la psychanalyse et de la découverte de Freud, cet accident que ce soit parce que ses patients sont venus à lui au nom de la science et du prestige qu'elle confère à la fin du XIXe siècle à ses servants, même de grade inférieur, que Freud a réussi à fonder la psychanalyse, en découvrant l'inconscient.

Nous disons, contrairement à ce qui se brode d'une prétendue rupture de Freud avec le scientisme de son temps, que c'est ce scientisme même si on veut bien le désigner dans son allégeance aux idéaux d'un Brücke, eux-mêmes transmis du pacte où un Helmholtz et un Du Bois-Reymond s'étaient voués de faire rentrer la physiologie et les fonctions de la pensée considérées comme y incluses, dans les termes mathématiquement déterminés de la thermodynamique parvenue à son presque achèvement en leur temps, qui a conduit Freud, comme ses écrits nous le démontrent, à ouvrir la voie qui porte à jamais son nom.

Nous disons que cette voie ne s'est jamais détachée des idéaux de ce scientisme, puisqu'on l'appelle ainsi, et que la marque qu'elle en porte, n'est pas contingente mais lui reste essentielle.

Que c'est de cette marque qu'elle conserve son crédit, malgré les déviations auxquelles elle a prêté, et ceci en tant que Freud s'est opposé à ces déviations, et toujours avec une sûreté sans retard et une rigueur inflexible.

Témoin sa rupture avec son adepte le plus prestigieux, Jung nommément, dès qu'il a glissé dans quelque chose dont la fonction ne peut être définie autrement que de tenter d'y restaurer un sujet doué de profondeurs, ce dernier terme au pluriel, ce qui veut dire un sujet composé d'un rapport au savoir, rapport dit archétypique, qui ne fût pas réduit à celui que lui permet la science moderne à l'exclusion de tout autre, lequel n'est rien que le rapport que nous avons défini l'année dernière comme ponctuel et évanouissant, ce rapport au savoir qui de son moment historiquement inaugural garde le nom de cogito.

C'est à cet origine indubitable, patente en tout le travail de Freud, à la leçon qu'il nous laisse comme chef d'école, que l'on doit que le marxisme soit sans portée- et je ne sache pas qu'aucun marxiste y ait montré quelque insistance à mettre en cause sa pensée au nom de ses appartenances historiques.

Je veux dire nommément : à la société de la double monarchie, pour les bornes judaïsantes où Freud reste confiné dans ses aversions spirituelles; à l'ordre capitaliste qui conditionne son agnosticisme politique (qui d'entre vous -11-

L'objet de la psychanalyse

nous écrira un essai, digne de Lamennais, sur l'indifférence en matière de politique ?); j'ajouterai : à l'éthique bourgeoise, pour laquelle la dignité de sa vie vient à nous inspirer un respect qui fait fonction d'inhibition à ce que son oeuvre ait, autrement que dans le malentendu et la confusion, réalisé le point de concours des seuls hommes de la vérité qui nous restent, l'agitateur révolutionnaire, l'écrivain qui de son style marque la langue, je sais à qui je pense, et cette pensée rénovant l'être dont nous avons le précurseur.

On sent ma hâte d'émerger de tant de précautions prises à reporter les psychanalystes à leurs certitudes les moins discutables.

Il me faut pourtant y repasser encore, fût-ce au prix de quelques lourdeurs. Dire que le sujet sur quoi nous opérons en psychanalyse ne peut être que le sujet de la science, peut passer pour paradoxe. C'est pourtant là que doit être prise une démarcation, faute de quoi tout se mêle et commence une malhonnêteté qu'on appelle ailleurs objective : mais c'est manque d'audace et manque d'avoir repéré l'objet qui foire. De notre position de sujet nous sommes toujours responsables. Qu'on appelle cela où l'on veut, du terrorisme. J'ai le droit de sourire car ce n'est pas dans un milieu où la doctrine est ouvertement matière à tractations, que je craindrais d'offusquer personne en formulant que l'erreur de bonne foi est de toute la plus impardonnable.

La position du psychanalyste ne laisse pas d'échappatoire, puisqu'elle exclut la tendresse de la belle âme. Si c'est un paradoxe encore que de le dire, c'est peut-être aussi bien le même.

Quoi qu'il en soit, je pose que toute tentative, voire tentation où la théorie courante ne cesse d'être relapse, d'incarner plus avant le sujet, est errance, - toujours féconde en erreur, et comme telle fautive. Ainsi de l'incarner dans l'homme, lequel y revient à l'enfant.

Car cet homme y sera le primitif, ce qui faussera tout du processus primaire, de même que l'enfant y jouera le sous-développé, ce qui masquera la vérité de ce qui se passe, lors de l'enfance, d'originel. Bref, ce que Claude Lévi-Strauss a dénoncé comme l'illusion archaïque est inévitable dans la psychanalyse, si l'on ne s'y tient pas ferme en théorie sur le principe que nous avons à l'instant énoncé : qu'un seul sujet y est reçu comme tel, celui qui peut la faire scientifique.

C'est dire assez que nous ne tenons pas que la psychanalyse démontre ici nul privilège.

Il n'y a pas de science de l'homme, ce qu'il nous faut entendre au même ton qu'il n'y a pas de petites économies. Il n'y a pas de science de l'homme, parce que l'homme de la science n'existe pas, mais seulement son sujet.

On sait ma répugnance de toujours pour l'appellation de sciences humaines, qui me semble être l'appel même de la servitude. -12-

Leçon du 1 er décembre 1965

C'est aussi bien que le terme est faux, la psychologie mise à part qui a découvert les moyens de se survivre dans les offices qu'elle offre à la technocratie; voire, comme conclut d'un humour vraiment swiftien un article sensationnel de Canguilhem : dans une glissade de toboggan du Panthéon à la Préfecture de Police. Aussi bien est-ce au niveau de la sélection du créateur de la science, du recrutement de la recherche et de son entretien, que la psychologie rencontrera son échec.

Pour toutes les autres sciences de cette classe, on verra facilement qu'elles ne font pas une anthropologie. Qu'on examine Lévy-Bruhl ou Piaget. Leurs concepts, mentalité dite prélogique, pensée ou discours prétendument égocentrique, n'ont de référence qu'à la mentalité supposée, à la pensée présumée, au discours effectif du sujet de la science, nous ne disons pas de l'homme de la science. De sorte que trop savent que les bornes : mentales certainement, la faiblesse de pensée: présumable, le discours effectif: un peu coton de l'homme de science (ce qui est encore différent) viennent à lester ces constructions, non dépourvues sans doute d'objectivité, mais qui n'intéressent la science que pour autant qu'elles n'apportent : rien sur le magicien par exemple et peu sur la magie, si quelque chose sur leurs traces, encore ces traces sont-elles de l'un ou de l'autre, puisque ce n'est pas Lévy-Bruhl qui les a tracées, - alors que le bilan dans l'autre cas est plus sévère : il ne nous apporte rien sur l'enfant, peu sur son développement, puisqu'il y manque l'essentiel, et de la logique qu'il démontre, j'entends l'enfant de Piaget, dans sa réponse à des énoncés dont la série constitue l'épreuve, rien d'autre que celle qui a présidé à leur énonciation aux fins d'épreuve, c'est-à-dire celle de l'homme de science, où le logicien, je ne le nie pas, dans l'occasion garde son prix.

Dans des sciences autrement valables, même si leur titre est à revoir, nous constatons que de s'interdire l'illusion archaïque que nous pouvons généraliser dans le terme de psychologisation du sujet, n'en entrave nullement la fécondité.

La théorie des jeux, mieux dite stratégie, en est l'exemple, où l'on profite du caractère entièrement calculable d'un sujet strictement réduit à la formule d'une matrice de combinaisons signifiantes.

Le cas de la linguistique est plus subtil, puisqu'elle doit intégrer la différence de l'énoncé à l'énonciation, ce qui est bien l'incidence cette fois du sujet qui parle, en tant que tel, (et non pas du sujet de la science).

C'est pourquoi elle va se centrer sur autre chose, à savoir la batterie du signifiant, dont il s'agit d'assurer la prévalence sur ces effets de signification. C'est bien aussi de ce côté qu'apparaissent les antinomies, à doser selon l'extrémisme de la position adoptée dans la sélection de l'objet. Ce qu'on peut dire, c'est qu'on va très loin dans l'élaboration des effets du langage, puisqu'on peut y -13-

L'objet de la psychanalyse

construire une poétique qui ne doit rien à la référence à l'esprit du poète, non plus qu'à son incarnation.

C'est du côté de la logique qu'apparaissent les indices de réfraction divers de la théorie par rapport au sujet de la science. Ils sont différents pour le lexique, pour le morphème syntaxique et pour la syntaxe de la phrase.

D'où les différences théoriques entre un Jakobson, un Hjemslev et un Chomsky.

C'est la logique qui fait ici office d'ombilic du sujet, et la logique en tant qu'elle n'est nullement logique liée aux contingences d'une grammaire.

Il faut littéralement que la formalisation de la grammaire contourne cette logique pour s'établir avec succès, mais le mouvement de ce contour est inscrit dans cet établissement.

Nous indiquerons plus tard comment se situe la logique moderne (troisième exemple). Elle est incontestablement la conséquence strictement déterminée d'une tentative de suturer le sujet de la science, et le dernier théorème de Gödel montre qu'elle y échoue, ce qui veut dire que le sujet en question reste le corrélât de la science, mais un corrélât antinomique puisque la science s'avère définie par la non-issue de l'effort pour le suturer. Qu'on saisisse là la marque à ne pas manquer du structuralisme. Il introduit dans toute « science humaine », entre guillemets, qu'il conquiert, un mode très spécial du sujet, celui pour lequel nous ne trouvons d'indice que topologique, mettons le signe générateur de la bande de Moebius, que nous appelons le huit intérieur.

Le sujet est, si l'on peut dire, en exclusion interne à son objet.

L'allégeance que l'œuvre de Claude Lévi-Strauss manifeste à un tel structuralisme ne sera ici portée au compte de notre thèse qu'à nous contenter pour l'instant de sa périphérie. Néanmoins il est clair que l'auteur met d'autant mieux en valeur la portée de la classification naturelle que le sauvage introduit dans le monde, spécialement pour une connaissance de la faune et de la flore dont il souligne qu'elle nous dépasse, qu'il peut arguer d'une certaine récupération, qui s'annonce dans la chimie, d'une physique des qualités sapides et odorantes, autrement dit d'une corrélation des valeurs perceptives à une architecture de molécules à laquelle nous sommes parvenus par la voie de l'analyse combinatoire, autrement dit par la mathématique du signifiant, comme en toute science jusqu ici.

Le savoir est donc bien ici séparé du sujet selon la ligne correcte, qui ne fait nulle hypothèse sur l'insuffisance de son développement, laquelle au reste on serait bien en peine de démontrer.

Il y a plus : Claude Lévi-Strauss, quand après avoir extrait la combinatoire latente dans les structures élémentaires de la parenté, il nous témoigne que tel -14-

Leçon du 1 er décembre 1965

informateur, pour emprunter le terme des ethnologues, est tout à fait capable d'en tracer lui-même le graphe lévi-straussien, que nous dit-il, sinon qu'il extrait là aussi le sujet de la combinatoire en question, celui qui sur son graphe n'a pas d'autre existence que la dénotation *ego ?*

A démontrer la puissance de l'appareil que constitue le mythème pour analyser les transformations mythogènes, qui à cette étape paraissent s'instituer dans une synchronie qui se simplifie de leur réversibilité, Cl. Lévi-Strauss ne prétend pas nous livrer la nature du mythant.

Il sait seulement ici que son informateur, s'il est capable d'écrire le cru et le cuit, au génie près qui y met sa marque, ne peut aussi le faire sans laisser au vestiaire, c'est-à-dire au Musée de l'Homme, à la fois un certain nombre d'instruments opératoires, autrement dit rituels, qui consacrent son existence de sujet en tant que mythant, et qu'avec ce dépôt soit rejeté hors du champ de la structure ce que dans une autre grammaire on appellerait son assentiment. *(La grammaire de l'assentiment* de Newman, ce n'est pas sans force, quoique forgé à d'exécrables fins, - et j'aurai peut-être à en faire mention de nouveau.)

L'objet de la mythogénie n'est donc lié à nul développement, non plus qu'arrêt, du sujet responsable. Ce n'est pas à ce sujet-là qu'il se relate, mais au sujet de la science. Et le relevé s'en fera d'autant plus correctement que l'informateur lui-même sera plus proche d'y réduire sa présence à celle du sujet de la science.

je crois seulement que Cl. Lévi-Strauss fera des réserves sur l'introduction, dans le recueil des documents, d'un questionnement inspiré de la psychanalyse, d'une collecte suivie des rêves par exemple, avec tout ce qu'il va entretenir de relation transférentielle. Pourquoi, si je lui affirme que notre praxis loin d'altérer le sujet de la science duquel seulement il peut et veut connaître, n'apporte en droit nulle intervention qui ne tende à ce qu'il se réalise de façon satisfaisante, précisément dans le champ qui l'intéresse ?

Est-ce donc à dire qu'un sujet non saturé, mais calculable, ferait l'objet subsumant, selon les formes de l'épistémologie classique, le corps des sciences qu'on appellerait conjecturales, ce que moi-même j'ai opposé au terme de sciences humaines ?

je le crois d'autant moins indiqué que ce sujet fait partie de la conjecture qui fait la science en son ensemble.

L'opposition des sciences exactes aux sciences conjecturales ne peut plus se soutenir à partir du moment où la conjecture est susceptible d'un calcul exact (probabilité) et où l'exactitude ne se fonde que dans un formalisme séparant axiomes et lois de groupement des symboles. -15-

L'objet de la psychanalyse

Nous ne saurions pourtant nous contenter de constater qu'un formalisme réussit plus ou moins, quand il s'agit au dernier terme d'en motiver l'apprêt qui n'a pas surgi par miracle, mais qui se renouvelle suivant des crises si efficaces, depuis qu'un certain droit fil semble y avoir été pris.

Répétons qu'il y a quelque chose dans le statut de l'objet de la science, qui ne nous paraît pas élucidé depuis que la science est née.

Et rappelons que, si certes poser maintenant la question de l'objet de la psychanalyse, c'est reprendre la question que nous avons introduite à partir de notre venue à cette tribune, de la position de la psychanalyse dans ou hors la science, nous avons indiqué aussi que cette question ne saurait être résolue sans que sans doute s'y modifie la question de l'objet dans la science comme telle.

L'objet de la psychanalyse (j'annonce ma couleur et vous la voyez venir avec lui), n'est autre que ce que j'ai déjà avancé de la fonction qu'y joue l'objet a. Le savoir sur l'objet a serait alors la science de la psychanalyse ?

C'est très précisément la formule qu'il s'agit d'éviter, puisque cet objet a est à insérer, nous le savons déjà, dans la division du sujet par où se structure très spécialement, c'est de là qu'aujourd'hui nous sommes repartis, le champ psychanalytique.

C'est pourquoi il était important de promouvoir d'abord, et comme un fait à distinguer de la question de savoir si la psychanalyse est une science, si son champ est scientifique, - ce fait précisément que sa praxis n'implique d'autre sujet que celui de la science.

Il faut réduire à ce degré ce que vous me permettrez d'induire par une image comme l'ouverture du sujet dans la psychanalyse, pour saisir ce qu'il y reçoit de la vérité.

Cette démarche, on le sent, comporte une sinuosité qui tient de l'apprivoisement. Cet objet a n'est pas tranquille, ou plutôt faut-il dire, se pourrait-il qu'il ne vous laisse pas tranquilles ? et le moins ceux qui avec lui ont le plus à faire : les psychanalystes, qui seraient alors ceux que d'une façon élective j'essaierais de fixer par mon discours.

C'est vrai. Le point où je vous ai donné aujourd'hui rendez-vous, pour être celui où je vous ai laissé l'an passé: celui de la division du sujet entre vérité et savoir, est pour eux un point familier. C'est celui où Freud les convie sous l'appel du *Wo es war, soll Ich werden* que je retraduis, une fois de plus, à l'accentuer ici, *là* où c'était, là comme sujet dois-je advenir.

Or ce point, je leur en montre l'étrangeté à le prendre à revers, ce qui consiste ici plutôt à les ramener à son front. Comment ce qui était à m'attendre depuis toujours d'un être obscur, viendrait-il se totaliser d'un trait qui ne se tire qu'à le diviser plus nettement de ce que j'en peux savoir? -850-

Leçon du 1 er décembre 1965

Ce n'est pas seulement dans la théorie que se pose la question de la double inscription, pour avoir provoqué la perplexité où mes élèves Laplanche et Leclaire auraient pu lire dans leur propre scission dans l'abord du problème, sa solution. Elle n'est pas en tout cas du type gestaltiste, ni à chercher dans l'assiette où la tête de Napoléon s'inscrit dans l'arbre. Elle est tout simplement dans le fait que l'inscription ne mord pas du même côté du parchemin, venant de la planche à imprimer de la vérité ou de celle du savoir.

Que ces inscriptions se mêlent était simplement à résoudre dans la topologie une surface où l'endroit et l'envers sont en état de se joindre partout, était à portée de main.

C'est bien plus loin pourtant, qu'en un schème intuitif, c'est d'enserrer, si je puis dire, l'analyste en son être que cette topologie peut le saisir.

C'est pourquoi s'il la déplace ailleurs, ce ne peut être qu'en un morcellement de puzzle qui nécessite en tout cas d'être ramené à cette base.

Pour quoi il n'est pas vain de redire qu'à l'épreuve d'écrire : *je pense : « donc je suis »,* avec des guillemets autour de la seconde clausule, se lit que la pensée ne fonde l'être qu'à se nouer dans la parole où toute opération touche à l'essence du langage.

Si *cogito sum* nous est fourni quelque part par Heidegger à ses fins, il faut en remarquer qu'il algébrise la phrase, et nous sommes en droit d'en faire relief à son reste : *cogito ergo,* où apparaît que rien ne se parle qu'à s'appuyer sur la cause.

Or cette cause, c'est ce que recouvre le soll Ich, le *dois-je* de la formule freudienne, qui, d'en renverser le sens, fait jaillir le paradoxe d'un impératif qui me presse d'assumer ma propre causalité.

Je ne suis pas pourtant cause de moi, et ce non pas d'être la créature. Du Créateur, il en est tout autant. Je vous renvoie là-dessus à Augustin et à son *De Trinitate,* au prologue.

La cause de soi spinozienne peut emprunter le nom de Dieu. Elle est Autre Chose. Mais laissons cela à ces deux mots que nous ne ferons jouer qu'à épingler qu'elle est aussi Chose autre que le Tout, et que ce Dieu, d'être autre ainsi, n'est pas pour autant le Dieu du panthéisme.

Il faut saisir dans cet *ego* que Descartes accentue de la superfluité de sa fonction dans certains de ses textes en latin, sujet d'exégèse que je laisse ici aux spécialistes, le point où il reste être ce qu'il se donne pour être: dépendant du Dieu de la religion. Curieuse chute de *l'ergo, l'ego* est solidaire de ce Dieu. Singulièrement Descartes suit la démarche de le préserver du Dieu trompeur, en quoi c'est son partenaire qu'il préserve au point de le pousser au privilège exorbitant de ne garantir les vérités éternelles qu'à en être le créateur.

Cette communauté de sort entre *l'ego* et Dieu, ici marquée, est la même que -17-

L'objet de la psychanalyse

profère de façon déchirante le contemporain de Descartes, Angelus Silesius, en ses adjurations mystiques, et qui leur impose la forme du distique.

On se souviendrait avec avantage, parmi ceux qui me suivent, de l'appui que j'ai pris sur ces jaculations, celles du Pèlerin chérubinique, à les reprendre dans la trace même de l'introduction au narcissisme que le poursuivais alors selon mon mode, l'année de mon «Commentaire sur le Président Schreber».

C'est qu'on peut boiter en ce point, c'est le pas de la beauté, mais il faut y boiter juste.

> «Moi, la Vérité, je parle...» et la prosopopée continue. Pensez à la chose innommable qui, de pouvoir prononcer ces mots, irait à l'être du langage, pour les entendre comme ils doivent être prononcés, dans l'horreur.

Et d'abord, se dire que les deux côtés ne s'y emboîtent pas.

C'est pourquoi je me permettrai de le délaisser un moment, pour repartir d'une audace qui fut la mienne, et que je ne répéterai qu'à la rappeler. Car ce serait la répéter deux fois, *bis repetita* pourrait-elle être dite au sens juste où ce terme ne veut pas dire la simple répétition.

Il s'agit de *la Chose freudienne,* discours dont le texte est celui d'un discours second, d'être de la fois où je l'avais répété. Prononcé la première fois - puisse cette insistance vous faire sentir, en sa trivialité le contre-pied temporel qu'engendre la répétition,- il le fut pour une Vienne où mon biographe repérera ma première rencontre avec ce qu'il faut bien appeler le fond le plus bas du monde psychanalytique. Spécialement avec un personnage dont le niveau de culture et de responsabilité répondait à celui qu'on exige d'un garde du corps', mais peu m'importait, je parlais dans l'air. J'avais seulement voulu que ce fût là pour le centenaire de la naissance de Freud, ma voix se fit entendre en hommage. Ceci non pour marquer la place d'un lieu déserté, mais cette autre que cerne maintenant mon discours.

Que la voie ouverte par Freud n'ait pas d'autre sens que celui que je reprends : l'inconscient est langage, ce qui en est maintenant acquis l'était déjà pour moi, on le sait. Ainsi dans un mouvement, peut-être joueur à se faire écho du défi de Saint-Just haussant au ciel de l'enchâsser d'un public d'assemblée, l'aveu de n'être rien de plus que ce qui va à la poussière, dit-il, « et qui vous parle », - me vint-il l'inspiration qu'à voir dans la voie de Freud s'animer étrangement une figure allégorique et frissonner d'une peau neuve la nudité dont s'habille celle qui sort du puits, j'allais lui prêter voix.

1 - Exécutant plus tard dans l'opération de destruction de notre enseignement dont la menée, connue de l'auditoire présent, ne concerne le lecteur que par la disparition de la revue *La Psychanalyse* et par notre promotion à la tribune d'où cette leçon est émise.

Leçon du 1er décembre 1965

Mais ce dévoilement, chacun y met ce qu'il y peut mettre. Mettons à son crédit le dramatique assourdi, quoique pas moins dérisoire pour autant, du *tempo* sur quoi se termine ce texte que vous trouverez dans le numéro 1 de 1956 de *L'évolution psychiatrique, sous* le titre «La Chose freudienne».

je ne crois pas que ce soit à cette horreur éprouvée que j'ai dû l'accueil plutôt frais que fit mon auditoire à l'émission répétée de ce discours, laquelle ce texte reproduit. S'il voulut bien en réaliser la valeur à son gré oblative, sa surdité s'y avéra particulière.

Ce n'est pas que la chose, la *Chose* qui est dans le titre, l'ait choqué, cet auditoire, - pas autant que tels de mes compagnons de barre, à l'époque, j'entends de barre sur un radeau, où par leur truchement, j'ai patiemment concubiné dix ans durant, pour la pitance narcissique de nos compagnons de naufrage, avec la compréhension jaspersienne et le personnalisme à la manque, avec toutes les peines du monde à nous épargner à tous d'être peints au coaltar de l'âme-à-âme libéral. La chose, ce mot n'est pas joli, m'a-t-on dit textuellement, est-ce qu'il ne nous la gâche pas tout simplement, cette aventure des fins du fin de l'unité de la psychologie, où bien entendu l'on ne songe pas à chosifier, fi! à qui se fier? Nous vous croyions à l'avant-garde du progrès, camarade.

On ne se voit pas comme on est, et encore moins à s'aborder sous les masques philosophiques.

Mais laissons. Pour mesurer le malentendu là où il importe, au niveau de mon auditoire d'alors, je prendrai un propos qui s'y fit jour à peu près à ce moment, et qu'on pourrait trouver touchant de l'enthousiasme qu'il suppose « Pourquoi, colporta quelqu'un, et ce thème court encore, pourquoi ne dit-il pas le vrai sur le vrai ? »

Ceci prouve combien vains étaient tout ensemble mon apologue et sa prosopopée.

Prêter ma voix à supporter ces mots intolérables «Moi, la vérité, je parle... » passe l'allégorie. Cela veut dire tout simplement, tout ce qu'il y a à dire de la vérité, de la seule, à savoir qu'il n'y a pas de métalangage, affirmation faite pour situer tout le logico-positivisme que nul langage ne saurait dire le vrai sur le vrai, puisque la vérité se fonde de ce qu'elle parle, et qu'elle n'a pas d'autre moyen pour ce faire.

C'est même pourquoi l'inconscient qui le dit, le vrai sur le vrai, est structuré comme un langage, et pourquoi, moi, quand j'enseigne cela, je dis le vrai sur Freud qui a su laisser, sous le nom d'inconscient, la vérité parler.

Ce manque du vrai sur le vrai, qui nécessite toutes les chutes que constitue le métalangage en ce qu'il a de faux-semblant, et de logique, c'est là proprement la -19-

L'objet de la psychanalyse

place de *l'Urverdrängung,* du refoulement originaire attirant à lui tous les autres, - sans compter d'autres effets de rhétorique, pour lesquels reconnaître, nous ne disposons que du sujet de la science.

C'est bien pour cela que pour en venir à bout, nous employons d'autres moyens. Mais il y est crucial que ces moyens ne sachent pas élargir ce sujet. Leur bénéfice touche sans doute à ce qui lui est caché. Mais il n'y a pas d'autre vrai sur le vrai à couvrir ce point vif que des noms propres, celui de Freud ou bien le mien, - ou alors des berquinades de nourrices dont on ravale un témoignage désormais ineffaçable : à savoir une vérité dont il est du sort de tous de refuser l'horrible, si pas plutôt de l'écraser quand il est irrefusable, c'est-à-dire quand on est psychanalyste, sous cette meule de moulin dont j'ai pris à l'occasion la métaphore, pour rappeler d'une autre bouche que les pierres, quand il faut, savent crier aussi.

Peut-être m'y verra-t-on justifié de n'avoir pas trouvé touchante la question me concernant, « Pourquoi ne dit-il pas... ? », venant de quelqu'un dont la place de ménage dans les bureaux d'une agence de vérité rendait la naïveté douteuse, et dès lors d'avoir préféré me passer des services où il s'employait dans la mienne, laquelle n'a pas besoin de chantres à y rêver de sacristie...

Faut-il dire que nous avons à connaître d'autres savoirs que celui de la science, quand nous avons à traiter de la pulsion épistémologique?

Et revenir encore sur ce dont il s'agit : c'est d'admettre qu'il nous faille renoncer dans la psychanalyse à ce qu'à chaque vérité réponde son savoir? Cela est le point de rupture par où nous dépendons de l'avènement de la science. Nous n'avons plus pour les conjoindre que ce sujet de la science.

Encore nous le permet-il, et j'entre plus avant dans son comment, - laissant ma Chose s'expliquer toute seule avec le noumène, ce qui me semble être bientôt fait : puisqu'une vérité qui parle a peu de chose en commun avec un noumène qui, de mémoire de raison pure, la ferme.

Ce rappel n'est pas sans pertinence puisque le médium qui va nous servir en ce point, vous m'avez vu l'amener tout à l'heure. C'est la cause : la cause non pas catégorique de la logique, mais en causant tout l'effet. La vérité comme cause, allez-vous, psychanalystes, refuser d'en assumer la question, quand c'est de là que s'est levée votre carrière ? S'il est des praticiens pour qui la vérité comme telle est supposée agir, n'est-ce pas vous ?

N'en doutez pas, en tout cas, c'est parce que ce point est voilé dans la science, que vous gardez cette place étonnamment préservée dans ce qui fait office d'espoir en cette conscience vagabonde à accompagner collectif les révolutions de la pensée.

Que Lénine ait écrit : « La théorie de Marx est toute-puissante parce qu'elle -20-

Leçon du 1 er décembre 1965

est vraie », il laisse vide l'énormité de la question qu'ouvre sa parole : pourquoi, à supposer muette la vérité du matérialisme sous ses deux faces qui n'en sont qu'une : dialectique et histoire, pourquoi d'en faire la théorie accroîtrait-il sa puissance ? Répondre par la conscience prolétarienne et par l'action du politique marxiste, ne nous paraît pas suffisant.

Du moins la séparation de pouvoirs s'y annonce-t-elle, de la vérité comme cause au savoir mis en exercice.

Une science économique inspirée du Capital ne conduit pas nécessairement à en user comme pouvoir de révolution, et l'histoire semble exiger d'autre secours qu'une dialectique prédicative. Outre ce point singulier que je ne développerai pas ici, c'est que la science, si l'on y regarde de près, n'a pas de mémoire. Elle oublie les péripéties dont elle est née, quand elle est constituée, autrement dit une dimension de la vérité que la psychanalyse met là hautement en exercice.

Il me faut pourtant préciser. On sait que la théorie physique ou mathématique, après chaque crise qui se résout dans la forme pourquoi le terme de: théorie généralisée ne saurait nullement être pris pour vouloir dire: passage au général, conserve souvent à son rang ce qu'elle généralise, dans sa structure precedente. Ce n'est pas cela que nous disons. C'est le drame, le drame subjectif que coûte chacune de ses crises. Ce drame est le drame du savant. Il a ses victimes dont rien ne dit que leur destin s'inscrit dans le mythe de l'Œdipe. Disons que la question n'est pas très étudiée. J. R. Mayer, Cantor, je ne vais pas dresser un palmarès de ces drames allant parfois à la folie où des noms de vivants viendraient bientôt : où je considère que le drame de ce qui se passe dans la psychanalyse est exemplaire. Et je pose qu'il ne saurait ici s'inclure lui-même dans l'Œdipe, sauf à le mettre en cause.

Vous voyez le programme qui ici se dessine. Il n'est pas prêt d'être couvert. Je le vois même plutôt bloqué.

Je m'y engage avec prudence, et pour aujourd'hui vous prie de vous reconnaître dans des lumières réfléchies d'un tel abord.

C'est-à-dire que nous allons les porter sur d'autres champs que le psychanalytique à se réclamer de la vérité.

Magie et religion, les deux positions de cet ordre qui se distinguent de la science, au point qu'on a pu les situer par rapport à la science, comme fausse ou moindre science pour la magie, comme outrepassant ses limites, voire en conflit de vérité avec la science pour la seconde : il faut le dire pour le sujet de la science, l'une et l'autre ne sont qu'ombres, mais non pour le sujet souffrant auquel nous avons affaire.

Va-t-on dire ici : « Il y vient. Qu'est-ce que ce sujet souffrant si-non celui -21-

L'objet de la psychanalyse

d'où nous tirons nos privilèges, et quels droits vous donnent sur lui vos intellectualisations ? »

Je partirai pour répondre de ce que je rencontre d'un philosophe, couronné récemment de tous les honneurs facultaires. Il écrit: « La vérité de la douleur est la douleur elle-même ». Ce propos que je laisse aujourd'hui au domaine qu'il explore, j'y reviendrai pour dire comment la phénoménologie vient en prétexte à la contre-vérité et le statut de celle-ci.

Je ne m'en empare que pour vous poser la question, à vous analystes : oui ou non, ce que vous faites, a-t-il le sens d'affirmer que la vérité de la souffrance névrotique, c'est d'avoir la vérité comme cause?

Je propose :

Sur la magie, je pars de cette vue qui ne laisse pas de flou sur mon obédience scientifique, mais qui se contente d'une définition structuraliste. Elle suppose le signifiant répondant comme tel au signifiant. Le signifiant dans la nature est appelé par le signifiant de l'incantation. Il est mobilisé métaphoriquement. La Chose en tant qu'elle parle, répond à nos objurgations.

C'est pourquoi cet ordre de classification naturelle que j'ai invoqué des études de Claude Lévi-Strauss, laisse dans sa définition structurale entrevoir le pont de correspondances par lequel l'opération efficace est concevable, sous le même mode où elle a été conçue.

C'est pourtant là une réduction qui y néglige le sujet. Chacun sait que la mise en état du sujet, du sujet chamanisant, y est essentielle. Observons que le chaman, disons en chair et en os, fait partie de la nature, et que le sujet corrélatif de l'opération a à se recouper dans ce support corporel. C'est ce mode de recoupement qui est exclu du sujet de la science. Seuls ses corrélatifs structuraux dans l'opération lui sont repérables, mais exactement.

C'est bien sous le mode de signifiant qu'apparaît ce qui est à mobiliser dans la nature : tonnerre et pluie, météores et miracles.

Tout est ici à ordonner selon les relations antinomiques où se structure le langage.

L'effet de la demande dès lors y est à interroger par nous dans l'idée d'éprouver si l'on y retrouve la relation définie par notre graphe avec le désir.

Par cette voie, seulement, à plus loin décrire, d'un abord qui ne soit pas d'un recours grossier à l'analogie, le psychanalyste peut se qualifier d'une compétence à dire son mot sur la magie.

La remarque qu'elle soit toujours magie sexuelle a ici son prix, mais ne suffit pas à l'y autoriser.

Je conclus sur deux points à retenir votre écoute : la magie, c'est la vérité comme cause sous son aspect de cause efficiente. -856-

Leçon du 1 er décembre 1965

Le savoir s'y caractérise non pas seulement de rester voilé pour le sujet de la science, mais de se dissimuler comme tel, tant dans la tradition opératoire que dans son acte. C'est une condition de la magie.

Il ne s'agit sur ce que je vais dire de la religion que d'indiquer le même abord structural; et aussi sommairement, c'est dans l'opposition de traits de structure que cette esquisse prend son fondement.

Peut-on espérer que la religion prenne dans la science un statut un peu plus franc ? Car depuis quelque temps, il est d'étranges philosophes à y donner de leurs rapports la définition la plus molle, foncièrement à les tenir pour se déployant dans le même monde, où la religion dès lors a la position enveloppante.

Pour nous, sur ce point délicat, où certains entendraient nous prémunir de la neutralité analytique, nous faisons prévaloir ce principe que d'être ami de tout le monde ne suffit pas à préserver la place d'où l'on a à opérer.

Dans la religion, le mise en jeu précédente, celle de la vérité comme cause, par le sujet, le sujet religieux s'entend, est prise dans une opération complètement différente. L'analyse à partir du sujet de la science conduit nécessairement à y faire apparaître les mécanismes que nous connaissons de la névrose obsessionnelle. Freud les a aperçus dans une fulgurance qui leur donne une portée dépassant toute critique traditionnelle. Prétendre y calibrer la religion, ne saurait être inadéquat.

Si l'on ne peut partir de remarques comme celle-ci: que la fonction qu'y joue la révélation se traduit comme une dénégation de la vérité comme cause, à savoir qu'elle dénie ce qui fonde le sujet à s'y tenir pour partie prenante, - alors il y a peu de chance de donner à ce qu'on appelle l'histoire des religions des limites quelconques, c'est-à-dire quelque rigueur.

Disons que le religieux laisse à Dieu la charge de la cause, mais qu'il coupe là son propre accès à la vérité. Aussi est-il amené à remettre à Dieu la cause de son désir, ce qui est proprement l'objet du sacrifice. Sa demande est soumise au désir supposé d'un Dieu qu'il faut dès lors séduire. Le jeu de l'amour entre par là.

Le religieux installe ainsi la vérité en un statut de culpabilité.

Il en résulte une méfiance à l'endroit du savoir, d'autant plus sensible dans les Pères de l'Église, qu'ils se démontrent plus dominants en matière de raison.

La vérité y est renvoyée à des fins qu'on appelle eschatologiques, c'est-à-dire qu'elle n'apparaît que comme cause finale, au sens où elle est reportée à un jugement de fin du monde.

D'où le relent obscurantiste qui s'en reporte sur tout usage scientifique de la finalité.

J'ai marqué au passage combien nous avons à apprendre sur la structure de la relation du sujet à la vérité comme cause dans la littérature des Pères, voire dans -23-

L'objet de la psychanalyse

les premières décisions conciliaires. Le rationalisme qui organise la pensée théologique n'est nullement, comme la platitude se l'imagine, affaire de fantaisie. S'il y a fantasme, c'est au sens le plus rigoureux d'institution d'un réel qui couvre la vérité.

Il ne nous semble pas du tout inaccessible à un traitement scientifique que la vérité chrétienne ait dû en passer par l'intenable de la formulation d'un Dieu Trois et Un. La puissance ecclésiale ici s'accommode fort bien d'un certain découragement de la pensée. Avant d'accentuer les impasses d'un tel mystère, c'est la nécessité de son articulation qui pour la pensée est salubre et à laquelle elle doit se mesurer.

Les questions doivent être prises au niveau où le dogme achoppe en hérésies, - et la question du *Filioque* me paraît pouvoir être traitée en termes topologiques. L'appréhension structurale doit y être première et permet seule une appréciation exacte de la fonction des images. Le *De Trinitate ici* a tous les caractères d'un ouvrage de théorie et il peut être pris par nous comme un modèle.

S'il n'en était pas ainsi, je conseillerais à mes élèves d'aller s'exposer à la rencontre d'une tapisserie du XVIe siècle qu'ils verront s'imposer à leur regard dans l'entrée du Mobilier National où elle les attend, déployée pour un ou deux mois encore.

Les Trois Personnes représentées dans une identité de forme absolue à s'entretenir entre elles avec une aisance parfaite aux rives fraîches de la Création, sont tout simplement angoissantes.

Et ce que recèle une machine aussi bien faite, quand elle se trouve affronter le couple d'Adam et d'Eve en la fleur de son péché, est bien de nature à être proposé en exercice à une imagination de la relation humaine qui ne dépasse pas ordinairement la dualité.

Mais que mes auditeurs s'arment d'abord d'Augustin...

Ainsi semblé-je n'avoir défini que des caractéristiques des religions de la tradition juive. Sans doute sont-elles faites pour nous en démontrer l'intérêt, et je ne me console pas d'avoir dû renoncer à rapporter à l'étude de la Bible la fonction du Nom-du-Père[2].

Il reste que la clé est d'une définition de la relation du sujet à la vérité.

Je crois pouvoir dire que c'est dans la mesure où Cl. Lévi-Strauss conçoit le bouddhisme comme une religion du sujet généralisé, c'est-à-dire comme comportant une diaphragmatisation de la vérité comme cause, indéfiniment variable, 2 -Nous avons mis en réserve le séminaire que nous avions annoncé pour 1963-1964 sur

le Nom-du-Père, après avoir clos sa leçon d'ouverture (novembre 1963) sur notre démission de la place de Sainte-Anne où nos séminaires depuis dix ans se tenaient. -858-

Leçon du 1 *er décembre 1965*

qu'il flatte cette utopie de la voir s'accorder avec le règne universel du marxisme dans la société.

Peut-être est-ce là faire trop peu de cas des exigences du sujet de la science, et trop de confiance à l'émergence dans la théorie d'une doctrine de la transcendance de la matière.

L'œcuménisme ne nous paraît avoir ses chances, qu'à se fonder dans l'appel aux pauvres d'esprit.

Pour ce qui est de la science, ce n'est pas aujourd'hui que je puis dire ce qui me paraît la structure de ses relations à la vérité comme cause, puisque notre progrès cette année doit y contribuer.

je l'aborderai par la remarque étrange que la fécondité prodigieuse de notre science est à interroger dans sa relation à cet aspect dont la science se soutiendrait : que la vérité comme cause, elle n'en voudrait - rien - savoir.

On reconnaît là la formule que je donne de la *Verwerfung ou* forclusion - laquelle viendrait ici s'adjoindre en une série fermée à la *Verdrängung,* refoulement, à la *Verneinung,* dénégation, dont vous avez reconnu au passage la fonction dans la magie et la religion.

Sans doute ce que nous avons dit des relations de la *Verwerfung* avec la psychose, spécialement comme *Verwerfung* du Nom-du-Père, vient-il là en apparence s'opposer à cette tentative de repérage structural.

Pourtant si l'on aperçoit qu'une paranoïa réussie apparaîtrait aussi bien être la clôture de la science, si c'était la psychanalyse qui était appelée à représenter cette fonction, - si d'autre part on reconnaît que la psychanalyse est essentiellement ce qui réintroduit dans la considération scientifique le Nom-du-Père, on retrouve là la même impasse apparente, mais on a le sentiment que de cette impasse même on progresse, et qu'on peut voir se dénouer quelque part le chiasme qui semble y faire obstacle.

Peut-être le point actuel où en est le drame de la naissance de la psychanalyse, et la ruse qui s'y cache à se jouer de la ruse consciente des auteurs, sont-ils ici à prendre en considération, car ce n'est pas moi qui ait introduit la formule de la paranoïa réussie.

Certes me faudra-t-il indiquer que l'incidence de la vérité comme cause dans la science est à reconnaître sous l'aspect de la cause formelle.

Mais ce sera pour en éclairer que la psychanalyse par contre en accentue l'aspect de cause matérielle. Telle est à qualifier son originalité dans la science. Cette cause matérielle est proprement la forme d'incidence du signifiant que j'y définis. -859-

L'objet de la psychanalyse

Par la psychanalyse, le signifiant se définit comme agissant d'abord comme séparé de sa signification. C'est là le trait de caractère littéral qui spécifie le signifiant copulatoire, le phallus, quand surgissant hors des limites de la maturation biologique du sujet, il s'imprime effectivement, sans pouvoir être le signe à représenter le sexe étant du partenaire, c'est-à-dire son signe biologique; qu'on se souvienne de nos formules différenciant le signifiant et le signe.

C'est assez dire au passage que dans la psychanalyse, l'histoire est une autre dimension que celle du développement, - et que c'est aberration que d'essayer de l'y résoudre. L'histoire ne se poursuit qu'en contre-temps du développement. Point dont l'histoire comme science a peut-être à faire son profit, si elle veut échapper à l'emprise toujours présente d'une conception providentielle de son cours.

Bref nous retrouvons ici le sujet du signifiant tel que nous l'avons articulé l'année dernière. Véhiculé par le signifiant dans son rapport à l'autre signifiant, il est à distinguer sévèrement tant de l'individu biologique que de toute évolution psychologique subsumable comme sujet de la compréhension.

C'est, en termes minimaux, la fonction que j'accorde au langage dans la théorie. Elle me semble compatible avec un matérialisme historique qui laisse là un vide. Peut-être la théorie de l'objet a y trouvera-t-elle sa place aussi bien.

Cette théorie de l'objet a est nécessaire, nous le verrons, à une intégration correcte de la fonction, au regard du savoir et du sujet, de la vérité comme cause. Vous avez pu reconnaître au passage dans les quatre modes de sa réfraction qui viennent ici d'être recensés, le même nombre et une analogie d'épinglage nominal, qui sont à retrouver dans la physique d'Aristote.

Ce n'est pas hasard, puisque cette physique ne manque pas d'être marquée d'un logicisme, qui garde encore la saveur et la sapience d'un grammatisme originel. *Tausota ton arithmon to dia merieilephen*.

Nous restera-t-il valable que la cause soit pour nous exactement autant à se polymériser?

Cette exploration n'a pas pour seul but de vous donner l'avantage d'une prise élégante sur des cadres qui échappent en eux-mêmes à notre juridiction. Entendez magie, religion, voire science.

Mais plutôt pour vous rappeler qu'en tant que sujets de la science psychanalytique, c'est à la sollicitation de chacun de ces modes de la relation à la vérité comme cause que vous avez à résister.

Mais ce n'est pas dans le sens où vous l'entendrez d'abord.

La magie n'est pour nous tentation qu'à ce que vous fassiez de ses caractères la projection sur le sujet à quoi vous avez à faire, - pour le psychologiser, c'est-à-dire le méconnaître. -860-

Leçon du 1 er décembre 1965

La prétendue pensée magique, qui est toujours celle de l'autre, n'est pas un stigmate dont vous puissiez épingler l'autre. Elle est aussi valable chez votre prochain qu'en vous-même dans les limites les plus communes; car elle est au principe du moindre effet de commandement.

Pour tout dire, le recours à la pensée magique n'explique rien. Ce qu'il s'agit d'expliquer, c'est son efficience.

Pour la religion, elle doit bien plutôt nous servir de modèle à ne pas suivre, dans l'institution d'une hiérarchie sociale où se conserve la tradition d'un certain rapport à la vérité comme cause.

La simulation de l'Église catholique, qui se reproduit chaque fois que la relation à la vérité comme cause vient au social, est particulièrement grotesque dans une certaine Internationale psychanalytique pour la condition qu'elle impose à la communication.

Ai-je besoin de dire que dans la science, à l'opposé de la magie et de la religion, le savoir se communique?

Mais il faut insister que ce n'est pas seulement parce que c'est l'usage, mais que la forme logique donnée à ce savoir inclut le mode de la communication comme suturant le sujet qu'il implique.

Tel est le problème premier que soulève la communication en psychanalyse. Le premier obstacle à sa valeur scientifique est que la relation à la vérité comme cause, sous ses aspects matériels, est restée négligée dans le cercle de son travail.

Conclurai-je à rejoindre le point d'où je suis parti aujourd'hui : division du sujet? Ce point est un nœud.

Rappelons-nous où Freud le déroule, sur ce manque du pénis de la mère où se révèle la nature du phallus. Le sujet se divise ici, nous dit Freud à l'endroit de la réalité, voyant à la fois s'y ouvrir le gouffre contre lequel il se rempardera d'une phobie, et d'autre part le recouvrant de cette surface où il érigera le fétiche, c'est-à-dire l'existence du pénis comme maintenue, quoique déplacée.

D'un côté, extrayons le *pas-de* du *pas-de-pénis,* à mettre entre parenthèses, pour le transférer au pas-de-savoir, qui est le pas-hésitation de la névrose.

De l'autre, reconnaissons l'efficace du sujet dans ce gnomon qu'il érige à lui désigner à toute heure le point de vérité.

Révélant du phallus lui-même qu'il n'est rien d'autre que ce point de manque qu'il indique dans le sujet.

Cet index est aussi celui qui nous pointe le chemin où nous voulons aller cette année, c'est-à-dire, là où vous-mêmes reculez d'être en ce manque, comme psychanalystes, suscités. -861-

-28-

Leçon II, 8 décembre 1965

La dernière fois, vous avez entendu, de moi, une sorte de leçon qui ne ressemblait pas aux autres parce qu'il se trouve qu'elle était entièrement écrite aux fins d'être donnée au plus vite à une sorte d'impression qu'on appelle ronéotypie et que vous puissiez l'avoir comme repère, eu égard à mon enseignement. Certains en ont émis un certain regret, disons, une déception.

La chose vaut qu'on s'y arrête. Pour y mettre un peu d'humour, je dirai que la façon dont cette déception s'exprimait était quelque chose autour de ceci - je force un peu - c'est qu'on préférait cette sorte de bagarre, paraît-il, que représente le fait d'assister - j'ose à peine le dire - à la naissance de ma pensée.

Vous pensez si ma pensée naît quand je suis là, en train de me colleter avec quelque chose qui est loin d'être tout à fait ça. Comme tout le monde, c'est avec ma parole, bien sûr, que je m'explique. Cela prouve, bien entendu, qu'elle s'est formée ailleurs. D'ailleurs, vous avez peut-être pu entendre que mon cogito à moi, ce qui ne veut pas dire qu'il est en quoi que ce soit en contradiction avec le cogito de Descartes, ce serait peut-être plutôt : « je pense donc je cesse d'être ». Alors, comme je ne cesse pas d'être, comme vous le voyez bien, ça prouve que ma pensée, j'ai moins de raison que d'autres d'y croire.

Néanmoins, il est bien certain que c'est à cela que nous avons affaire. C'est ce qui ne rend pas les rapports plus faciles avec ceux à qui elle s'adresse plus spécialement, c'est-à-dire, les psychanalystes. Et le fait que les remarques de tout à l'heure me soient venues, je le répète avec une pointe d'humour, tout spécialement de leur côté, prouve bien, ce qui se confirme, à savoir que c'est aussi de leur côté qu'on préfère ce que j'appellerai le côté « numéro » de cette exhibition. Ça ne facilite pas les rapports et c'est bien aussi de ce point de vue qu'il faut entendre le fait que j'ai cru, à plusieurs reprises dans mon dernier exposé, devoir faire allusion à ce qui constitue un certain temps de mes rapports avec les psy-29-

L'objet de la psychanalyse

chanalystes et, par exemple, quand j'ai parlé de l'accueil fait à ce que j'appelle la Chose freudienne ou tel ou tel autre point analogue.

Il ne s'agit pas là de ce que j'ai pu entendre qualifier de vains rappels d'un passé, ce qui est bien curieux pour des analystes puisqu'aussi bien, ce passé fait à proprement parler partie d'une histoire au titre de ce que j'ai essayé la dernière fois de préciser de ce qu'il en est pour nous de l'histoire, de ce que nous y apportons de contribution essentielle en montrant ce qu'il en est de la fracture, du traumatisme, de quelque chose qui se spécifie dans les temps du signifiant. Ce serait vraiment tout à fait méconnaître la fonction que je donne à la parole telle que je l'ai, la dernière fois, tout spécialement affirmée, si je ne tentais pas, de quelque façon, d'inclure dans ce que j'enseigne, ce que j'enregistre et constate des effets de la mienne et tout spécialement concernant ce qu'il en advient de ceux à qui elle s'adresse.

C'est pour cela que, dans toute la mesure où nous nous avançons cette année autour d'un point plus radical, il ne peut se faire que ceci n'aboutisse pas à mettre en relief quelque chose qui doit donner la clé du passage ou non de mon enseignement là où il doit porter. Il doit y avoir quelque rapport étroit entre ce que nous pourrons appeler ces failles, ces difficultés pour appeler les choses par leur nom et ce que précisément j'ai pu dire et avancer concernant le sujet pour autant qu'il se divise entre vérité et savoir.

La dernière fois je n'ai pas pourtant intitulé ce discours : « Courtois débat entre vérité et savoir ». J'ai parlé du sujet de la science et non pas du savoir. C'est bien là que gît quelque chose dont j'ai dit aussi qu'il y a quelque chose qui boite, autrement dit qui ne s'abouche pas d'une façon tout à fait adéquate ni aisée. C'est bien pour cela d'ailleurs que cette leçon, cet exposé a pour véritable titre, le sujet de la science, mais comme il doit être mis en vente, la loi d'un objet vendable c'est que l'étiquette couvre, ce que j'appellerai la marchandise et comme il s'agit de la science et de la vérité, à condition que vous mettiez le « et » dans la parenthèse qu'il mérite, à savoir que c'est un terme qui n'a pas du tout un sens univoque, qu'il peut aussi bien inclure la dissymétrie, l'oddité dont je parlais tout à l'heure, « *la science et la vérité »* sera le titre de cet exposé. Ou bien si vous voulez, «*la science, la vérité».*

Ce qu'il y a dans cet exposé est aussi important par ce que cela laisse en blanc que par ce que cela contient. Dans l'énumération des diverses phases, des divers temps de la vérité comme cause, vous verrez que s'y sont produites les phases dites causes efficientes et causes finales. J'ai laissé dans le discret suspens de ce qui va alors être appelé *débat entre psychanalyse et science,* le jeu des rapports des causes matérielles et formelles. C'est de ceci que nous allons avoir aujourd'hui à nous approcher. -30-

Leçon du 8 décembre 1965

Dans ce qui s'obtient comme effet de ce que j'enseigne, dans la pratique de ceux qui le reçoivent, je puis constater une certaine tendance, un certain versant qui est celui, curieuse conséquence de la forme singulièrement stricte que je tente de donner au terme de sujet et qui aboutit à une singulière laxité, proprement celle qu'on pourrait qualifier au dehors et selon l'usage ordinaire de ces termes, de subjectivisme. C'est à savoir que chacun à tour de rôle, et aussi bien suivant je ne sais quel *up-to-date* de mode, - il peut être à la mode, par exemple, d'être un petit peu à la traîne sur la mode -, on en a usé comme repère dans la position qu'il prend dans l'activité analytique : successivement de l'être et de l'avoir, du désir et de la demande, - je ne les dis pas dans l'ordre où je les ai sortis - voire alors au dernier terme, le savoir et la vérité.

Voilà une des formes d'échappatoire, si je puis dire, - j'espère qu'elle n'est que mythique, approximative, je ne désigne et ne pointe là qu'une tendance. Voilà bien une des formes d'échappatoire les plus radicales à ce que je peux tenter d'obtenir, puisque, quel sens aurait-elle cette formulation que je donne de la fonction du sujet comme coupure, laissant peut-être une certaine indétermination, dans son choix à l'origine, s'il ne s'agissait pas, fait absolument déterminant, précisément d'obtenir une certaine accommodation de la position de l'analyste à cette coupure fondamentale qui s'appelle le sujet. Ici seulement, comme identique à cette coupure, la position de l'analyste est rigoureuse. Bien sûr, elle n'est pas tenable. Ce n'est pas moi qui l'ai dit le premier, c'est Freud qui n'en doutait pas. C'est bien pour cela que pour tenir leur place, les analystes ne la tiennent pas.

A ceci, il n'y a pas à proprement parler à remédier mais il y a à le savoir, ce qui peut être une façon de le contourner. Ici se décèle la différence qu'il y a entre la *Wirklichkeit* à savoir la réalisation possible de mes relations avec les psychanalystes pour autant qu'ils me laissent à la place où je suis et où j'essaie d'insérer un certain type de formules, et la *Realität* qui est au-delà en tant que comme impossible, elle est ce qui détermine notre commun échec.

C'est en quoi tout échec n'est pas comme on l'a enseigné et comme on continue à le croire, au niveau le plus rampant de la pensée analytique, tout échec n'est pas forcément un signe négatif. L'échec peut précisément être le signe de fracture où se marque le rapport le plus étroit avec la réalité.

Ceci motive et justifie, je vais le dire en deux mots, ce pourquoi, il me faut, la moitié de ces mercredis, les fermer. Qu'est-ce que ça veut dire? Et pourquoi ai je pris cette année le parti de faire moi-même le choix des personnes qui seront invitées à y participer? C'est pour cette raison très simple qu'au niveau de l'étude de cette *Wirklichkeit il y* a un côté dessiné d'échanges directs, un côté de balle passée de la parole qui ne peut se réaliser que dans certaines conditions de choix, -31-

de dosage entre les différents types de participants, ceux qui ont, de ma parole, à faire un usage analytique et ceux qui me démontrent qu'on peut très bien la suivre dans toute sa cohérence et sa rigueur. Comme de bien entendu, il faut s'y attendre, si la *praxis* analytique mérite ce nom de *praxis* elle s'insère dans une structure qui vaut, même au dehors de sa pratique actuelle.

Il faut donc que s'établisse une possibilité d'échanges à ce niveau de connaissance commune, pour que puissent être étudiés ces termes qui faciliteraient l'usage de certains termes essentiels pour cette partie de notre *praxis* qui s'appelle théorie et par exemple que quelque chose, je n'ai aucune idée préconçue, puisse être mis là, à l'ordre du jour. Par exemple, cela nous montre ce qu'ont pu déjà approcher de notre vérité les Stoïciens, qui se trouvent, d'une part nous apporter au niveau de la logique des références essentielles, qui ont cet intérêt pour nous d'être branche commune pour l'usage le plus moderne qui est fait de la logique et d'autre part, ce qui va apparaître dans mes leçons de cette année, et qui n'est pas une nouveauté pour l'analyste à ceci près que ce n'est point ainsi qu'il le formule avec ce qui est impliqué de corporel dans cette logique.

Car il ne suffit pas de se souvenir que nous parlons dans l'analyse d'image du corps. Image de quoi? Image flottante, baudruche, ballon qu'on attrape ou qu'on n'attrape pas. justement, l'image du corps ne fonctionne analytiquement que de façon partielle, c'est-à-dire impliquée, découpée dans la coupure logique. Alors cela peut-être intéressant de savoir que pour les Stoïciens, Dieu, l'âme humaine et aussi bien tout dans le monde, y compris les déterminations de qualité, tout, à part quelques points d'exception dont il ne sera pas sans intérêt de relever la carte, tout était corporel. Voilà des logiciens pour qui tout est corps. je ne vous dis pas que ce soit une étude à laquelle on ne pourrait pas en préférer quelque autre meilleure, on pourrait aussi étudier pourquoi Aristote a tout à fait loupé la question de la cause matérielle. Pourquoi la matière, en fin de compte, chez lui, n'est pas cause du tout puisqu'elle est un élément purement passif. On peut prendre les choses où on veut. Si on a une *praxis* comme la nôtre, on doit toujours retomber sur les points vifs. Seulement ce choix ne peut se faire qu'en commun puisque c'est un choix très spécial et je ne peux pas laisser se répandre - ce qui ne manquerait pas d'arriver, avec le goût des étiquettes - que je vous prêche une psychanalyse stoïcienne.

Nous tâcherons donc de mettre au point ces choses d'un choix commun pour un travail efficace. je crois que le meilleur système est d'aboutir à un travail en sorte qu'il peut être communiqué à l'ensemble de ceux qui, ici, me feront l'honneur, je l'espère, de poursuivre leur assiduité aux deux premiers mercredis.

Ces remarques étant closes, qui d'ailleurs ne sont pas sans intérêt pour les points qui l'ont fait émerger dans mon discours, ce rappel de certaines questions -32-

Leçon du 8 décembre 1965

sur la cause ou sur ce qu'il faut entendre par la matière,) e reprends encore ceci si mon enseignement a un sens et s'il est cohérent avec le structuralisme qu'il met en valeur, s'il a pu se poursuivre et s'édifier d'année en année, il me semble qu'il est assez normal de considérer qu'il a trouvé faveur dans ceci que la formulation structuraliste se fonde dans sa référence à un monde topologique.

Rappelez-vous, ceux qui le peuvent, mon premier graphe échafaudé pendant toute une année, patiemment, rappelez-vous ce premier graphe, ce rapport en réseau des fonctions déterminantes de la structure du langage et du champ de la parole. Si cette structure en réseau par exemple a un avantage, c'est précisément d'appartenir à ce que j'appellerai au premier monde près, - mais je l'emploie vite pour me faire entendre - à un monde topologique, ce qui veut dire où les connections ne se perdent pas parce que le fond est déformable, souple, élastique. Ce n'est pas nouveau cela. Même les gens les plus rebelles ont très bien compris de quoi il s'agissait. De sorte que c'est ce qui permet que l'édifice ne s'effondre pas, ne s'écroule pas, ne se déchire pas en raison des modifications de proportion de la métrique de l'ensemble quand j'apporte de nouveaux termes. -33-

L'objet de la psychanalyse

Comme tout à l'heure je l'évoquais, après l'être et l'avoir, je parle du désir et de la demande. Il s'agit d'apercevoir où la structure les branche ces quatre termes l'un sur l'autre. Il ne me semble pas que ce soit, à proprement parler, impossible. Il y a là le rappel de quatre de ces réseaux structuraux : le trou, qui désigne ce dont je vais parler aujourd'hui, le graphe de deux étages et la fonction de la parole pour autant que s'y différencie l'énonciation de l'énoncé.

Puis ici, quelque chose comme un lambeau carré, un champ où ceux, pas tellement rares, qui me lisent, encore que je n'en apprenne jamais rien, ont pu le relever au début d'un article qui s'appelle : « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose ».

Il est vraiment très frappant que depuis le temps, il y a déjà quatre ans, que j'ai inscrit au tableau, pour mon auditoire psychanalytique précisément l'année de mon séminaire sur *l'Identification,* j'ai inscrit au tableau, vectorisé, le schéma topologique de ce qu'on appelle le plan projectif de ce que j'ai introduit sous le terme de *cross-cap,* à ce moment de mon enseignement, il est très frappant qu'il ne soit jamais venu à l'idée de personne de s'apercevoir que la bande de Moebius, en tant qu'elle est découpable dans ce plan projectif avec un reste, - nous dirons lequel - que la bande de Moebius est là inscrite qui vous attendait depuis longtemps, il faut le dire, mais enfin, on ne saurait reprocher à quiconque ne l'avoir pas deviné. Néanmoins les lettres que j'avais inscrites : M i m 1, ce n'est pas uniquement pour le plaisir de faire mimi que je les ai mises là. Elles pouvaient peut-être faire soupçonner quelque chose, à savoir cette fonction d'application que je donne à la bande de Moebius pour vous faire saisir ce qu'il en est de la coupure constituante de la fonction du sujet.

Il y a, tout en bas, je vous signale en passant, pour ceux à qui cela chantera de le relever aujourd'hui, un nouveau petit graphe que je vous donne comme objet de réflexion qui est à proprement parler utile pour saisir les rapports de ce que j'ai appelé et continue de faire fonctionner comme le signifiant avec ce qui nous sera tout spécialement utile de considérer cette année : le fonction-34-

Leçon du 8 décembre 1965

nement du signifiant dans ce qui est non pas seulement le langage, dont je vous ai dit la dernière fois qu'il n'y a pas de métalangage, mais aussi ce qui implique, ce qui se présente comme tel, la logique. Qu'est-ce que la logique ? Sinon justement une tentative de métalangage ? La logique n'est qu'une chute et elle ne se conçoit et se prend qu'à la considérer comme telle. C'est pourquoi dans ce schéma d'en bas, vous avez à la pointe de droite, quelque chose que j'ai écrit phone, ou phonème, l'élément proprement phonématique du signifiant. Il est formé par quelque chose qui apparaît aux deux pôles supérieur et inférieur comme symbole indicatif que je puis avancer maintenant puisque l'année dernière, j'ai pu vous montrer ce qu'il en est, de sa fonction centrale, de cette fonction d'indication. Le type en est le *shifter.* Ce qui est essentiellement indiqué, c'est toujours plus ou moins le trou du sujet, du sujet de l'énonciation.

> Au pôle inférieur, le symbole, - mais peut-être le terme va-t-il vous surprendre, et c'est précisément que je ne peux l'introduire dans toute sa crudité qu'en ce point de l'élaboration, parce qu'alors, il ne domine pas tout, il n'emporte pas tout - le symbole imitatif. Voilà ce qui concourt dans le phonème et le phonème vous renvoie au pôle de la combinaison logique qui est à

La relation de ce résultat logique avec les index et les termes lexicaux dont je puis, à partir de là, fort bien admettre qu'ils admettent des éléments d'imitation. Leur relation c'est toute l'affaire de la logique en tant qu'une logique est constitutive de la science. Cela ne change rien au fait qu'il n'y a pas de métalangage. Le petit schéma d'en haut est pour vous rappeler qu'à l'entrée d'un article qui s'appelle La *lettre volée, vous* avez un certain nombre de concaténations concernant la chaîne signifiante qui peut-être s'éclaireront un peu plus, mais dont je ne peux pas dire que, jusqu'à présent, elles aient eu une grande vertu -35-

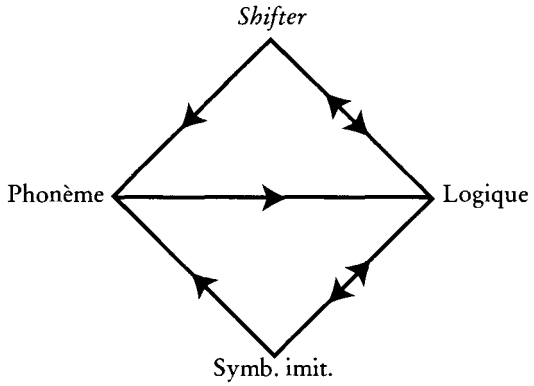

Fig. II - 3

L'objet de la psychanalyse

d'illumination, qui s'éclaireront un petit peu plus de ce dans quoi nous allons nous avancer tout à l'heure.

Et alors ? Il s'agit de partir du sujet, du sujet de la science tel que nous avons cru pouvoir le pointer en cette expérience de Descartes, signe d'un point d'évanouissement, mais aussi bien dans l'effort logique de Frege par où il nous désigne où le un doit surgir si nous voulons en donner le fondement purement logique, c'est-à-dire proprement au niveau de l'objet zéro.

Ces deux rappels de l'année dernière ne suffisent-ils pas à rendre étonnant et significatif de l'écoute que je rencontre que tel, et des meilleurs, se soit montré lui-même surpris de l'accent que j'ai mis, lors de mon dernier exposé, sur le sujet de la science? Ce ne sont pas là remarques vaines à étudier ce qu'il en est de certaine surdité, momentanée d'ailleurs, justement parce que freudiens, nous ne nous satisfaisons absolument pas du terme de scotomisation, à savoir que pour nous, le trou, et pour les meilleures raisons, ne peut pas être dans la perception, c'est à proprement parler une connerie sur laquelle, d'ailleurs, on a édifié beaucoup.

Toute la psychiatrie anglaise, pendant plusieurs années, n'a parlé que d'hallucinations négatives. C'est autrement structuré et il suffit pour cela de lire l'article « Fetichismus » que Freud a fait tout expressément pour montrer en quoi consiste la *Spaltung*, la division de la réalité elle-même dans le sujet dit pervers à l'occasion. C'est bien pour cela qu'il est intéressant de pointer de telles remarques, de tels accidents en tant que j'ai le bonheur, après tout ce qui ne paraissait pas un bonheur à mon cher et défunt ami, Maurice Merleau-Ponty, de recueillir l'après-midi même du jour où j'avais à Sainte-Anne alors à m'exprimer, les désarrois divers de mes propres auditeurs. J'y vois, quant à moi, au contraire, pour eux comme pour moi, beaucoup d'avantages.

Alors, repartons maintenant du trou. Le trou, il y a longtemps, très longtemps que je lui donne, quant au fonctionnement d'ordre symbolique, la fonction essentielle. Ai-je besoin de rappeler un certain meeting, congrès, attroupement, comme vous voudrez qui se passait à Royaumont et où, ayant fait un rapport sur *La direction de la cure* et tout ce qui s'ensuit, les principes de son pouvoir, je ne leur ai parlé, parce qu'il fallait bien changer de disque puisque le discours était déjà imprimé, je ne leur ai parlé, à la stupéfaction d'un journaliste qui est entré là on ne sait pas par quelle porte, je ne leur ai parlé que du pot de moutarde en partant de ce fait d'expérience qui s'était une fois de plus confirmé au déjeuner, que le pot de moutarde est toujours vide. Il n'y a pas d'exemple qu'on ouvre un pot de moutarde et qu'on trouve de la moutarde dedans. Ce pot de moutarde, c'est la création symbolique par excellence et tout le monde le sait depuis longtemps. S'il n'y avait pas d'être qui parle, il y aurait peut-être des -36-

Leçon du 8 décembre 1965

creux dans le monde, des flaques, des dépressions, des choses qui retiennent, il n'y aurait pas de vase.

On aurait tort de croire que ce soit pour rien que cela fasse partie pour nous des premiers et essentiels reliefs à retrouver de la civilisation. Les céramiques, puis les vases en bronze, la quantité prodigieuse de ces choses que nous trouvons et qu'il nous reste, cela devrait quand même un peu nous tirer l'oreille, et bien d'autres choses encore. Enfin, il ne suffit pas de tirer l'oreille pour le faire entendre, il faut croire. Évidemment, il y avait d'autres choses avant. Les premiers gisements historiques, cela porte un joli nom en danois mais je suis incapable de le prononcer, ce sont des amas de détritus, alors, là nous avons l'objet a.

Et le vase n'est pas un objet a. Cela a servi depuis très longtemps à exprimer quelque chose. Quoi? Est-ce que c'est une leçon de théologie? Vous savez, Dieu, le grand ouvrier : « De même nous dit-on au catéchisme, qu'il faut un potier pour faire un pot, de même... ». Que n'en avons-nous mieux profité! Car cela ne dit pas du tout ce dont ça cherche à nous convaincre. Cela nous dit quoi ? «*Deus creavit mundum ex nihilo* ». Qu'est-ce que ça veut dire? Cela veut dire que le vase, il le fait autour du trou. Que ce qui est essentiel, c'est le trou. Et parce que c'est essentiel que ce soit le trou, l'énoncé juif que Dieu a fait le monde de rien est à proprement parler, Koyré le pensait, l'enseignait et l'a écrit, ce qui a frayé la voie de l'objet de la science.

On est empêtré, on reste collé à toutes les qualités quelles qu'elles soient, depuis la force, l'impulsion, la couleur, tout ce que vous voudrez, à la perception, bref au morceau de craie auquel la progéniture socratique reste collée, comme les mouches sur le papier à mouche depuis deux mille ans. Lagneau et aussi bien Alain, là, ont spéculé sur l'apparence. Alors cette apparence ? Eh bien, il faut que nous arrivions à voir comment elle est aussi la réalité. C'est avec cela que la philosophie et la science, l'une par rapport à l'autre, ont pris une solide tangente. Alors ? Je pense être en mesure de vous le dire tout de suite. Le bout de craie devient objet de science à partir du moment et dès le moment où vous partez de ce point qui consiste à le considérer comme manquant. C'est ce que je vais essayer de vous faire sentir tout de suite.

Mais dès maintenant, je ne veux pas perdre l'occasion d'agrafer au passage ce que signifie la cause matérielle parce que si vous êtes philosophes, je vous dirai que la matière, c'est la moutarde, c'est-à-dire ce qui remplit le vide. Aristote qui était pourtant si bien orienté dans sa conception de l'espace, est fort loin de cette étendue terriblement glissante qui est un véritable problème à toujours reposer dans notre progrès dans les sciences mathématico-physiques. Il avait très bien vu que le lieu était ce qui permettait de donner de l'espace une conception qui ne s'étendrait pas indéfiniment, qui ne nous mettrait pas à la question de ce faux -37-

L'objet de la psychanalyse

infini. Seulement voilà, après être si bien parti que d'avoir défini le lieu comme le dernier contenant, le dernier étant celui qui est non mu, eh bien voilà, parce qu'il était grec et qu'il n'avait pas lu la Bible, il n'a pas pu admettre qu'il y ait un vide séparé des objets. Alors, il a rempli le pot de moutarde et c'est à cause de cela qu'on y est resté pendant un certain nombre de siècles.

Est-ce à dire que la cause matérielle c'est le pot, création incontestablement divine comme toute création de la parole et à quoi se réduit strictement ce qui est dit dans le texte de la Genèse ? Mais non. Et c'est là la remarque que je voudrais pointer en passant. Des pots, nous en trouverons des tas, je vous l'ai dit tout à l'heure et dans les tombes, partout où règnent ce que l'on appelle les cultures primitives. A des desseins tout à fait précis, à savoir que les collectionneurs futurs ne puissent pas les donner comme pot de fleurs à leur petite amie, moyennant quoi, depuis longtemps tous les pots seraient détruits, à seule fin que ces pots se conservent, les gens qui les déposent dans les sépultures font un trou au centre. Ce qui vous prouve que c'est bien du côté du trou qu'il vous faut chercher la cause matérielle. Voilà quelque chose qui cause quelque chose, un trou dans le vase. Voilà le modèle.

Si vous prenez le sommet de l'élaboration scientifique qui en est, en même temps la clé de voûte et la cheville essentielle, vous obtenez quoi ? Vous obtenez ce qu'on appelle l'énergétique. L'énergétique n'est pas ce que croit un auteur qui l'oppose, comme un complément, à ma théorie structurale de la psychanalyse. Il s'imagine que l'énergétique, sans doute, c'est ce qui pousse. Voilà la culture chez les philosophes!

L'énergétique, si vous vous rapportez par exemple à quelqu'un d'aussi autorisé quand même que Feynman, dont je n'ai pas attendu qu'il ait le prix Nobel, je vous prie de le croire, pour l'ouvrir, dans un traité en deux volumes qui s'appelle *Lectures on physics* et qui, pour ceux qui ont le temps, enfin, je ne saurais leur recommander une meilleure lecture car c'est un cours en deux ans, absolument exhaustif. Il est tout à fait possible de couvrir tout le champ de la physique à son niveau le plus élevé en un certain nombre de leçons qui, finalement, ne pèsent pas plus qu'un kilogramme et demi.

Dans le troisième chapitre ou le quatrième, je ne sais pas, il met le lecteur ou l'auditeur, je ne sais pas, au parfum de ce que c'est que l'énergétique. Ce n'est pas moi, donc, qui ai inventé cela pour servir mes thèses. Je me suis souvenu que j'avais lu ça quand j'ai eu le volume, c'est-à-dire il y a un an et demi. Prière de consulter le premier paragraphe du chapitre IV : « Conservation of energy ».

Leçon du 8 décembre 1965

veux qu'il appelle *Denis the menace*, Denis le danger public. On lui donne vingt-huit petits blocs mais comme c'est une brute, ils sont en platine, indestructibles, insécables, indéformables. Il s'agit de savoir ce que va faire la maman chaque fois que, discrète comme il convient, c'est-à-dire pas maman américaine, elle rentre dans la chambre du bébé et que tantôt elle ne trouve que vingt trois blocs, tantôt vingt-deux. Il est clair que ces blocs se retrouveront toujours, soit sur le sol du jardin parce qu'ils auront passé par la fenêtre, soit dans une différence de poids qu'on pourra constater d'une boîte que bien entendu, on n'ouvrira pas; soit parce que l'eau de la baignoire aura légèrement monté mais comme l'eau de la baignoire est trop sale pour qu'on voit le fond, c'est par cette légère élévation de niveau qu'on saura où sont passé les blocs. Je ne vous lis pas tout le passage. Le temps me manque. Il est sublime.

> Qu'est-ce qu'il trouve de mieux pour en donner l'idée à des auditeurs supposés relativement vierges de ce qu'il en est de la physique puisque, jusque-là, ils n'auront eu d'enseignement que d'incompétents ? Il suppose un petit mor-38-

L'auteur pointe qu'on retrouvera toujours le même nombre constant de blocs à l'aide d'une série d'opérations qui consisteront à additionner un certain nombre d'éléments par exemple la hauteur de l'eau divisée par la largeur de la baignoire, à additionner cette division curieuse à quelque chose d'autre qui sera, par exemple, le nombre total de blocs restants. Vous suivez, j'espère. Personne ne grimace. C'est-à-dire à faire cette chose qui, je vous le dis en passant, est incluse dans la moindre formule scientifique, qui est que non seulement on additionne mais qu'on soustrait, qu'on divise, qu'on opère de toutes les façons avec quoi? Avec des nombres grâce à quoi on additionne, faute de quoi il n'y aurait pas de science possible, on additionne communément des torchons avec des serviettes, des poires avec des poireaux, n'est-ce pas ?

Or qu'est-ce que qu'on apprend aux enfants quand ils commencent à entrer, - j'espère qu'il n'en est plus ainsi maintenant mais je ne suis pas rassuré - justement pour leur expliquer des choses, on leur dit le contraire, à savoir qu'on n'additionne pas les torchons avec les serviettes, ni les poires avec les poireaux moyennant quoi, naturellement, ils sont définitivement barrés aux mathématiques.

Revenons à notre Feynman. Cette parenthèse ne peut que vous égarer. Feynman conclut :

« *Voilà l'exemple. Un chiffre va toujours sortir constant : vingt-huit blocs. L'énergétique, dit-il, c'est cela. Seulement, il n'y a pas de bloc*. »

Ceci veut dire que le chiffre constant qui assure le principe fondamental de la conservation de l'énergie, - je dis non seulement fondamental mais dont le seul frémissement à la base suffit à mettre tout physicien dans la panique absolue, ce principe doit être conservé à tout prix, donc il le sera forcément puisqu'il le sera à tout prix, c'est la condition même de la pensée scientifique.

-39-

L'objet de la psychanalyse

Mais qu'est-ce que cela veut dire la constante, c'est-à-dire qu'on retrouve toujours le même chiffre? Car tout est là. Il ne s'agit que d'un chiffre. Cela veut dire que quelque chose qui est manque, comme tel, - il n'y a pas de bloc - est à retrouver ailleurs, dans un autre mode de manque. L'objet scientifique est passage, réponse, métabolisme (métonymie si vous voulez mais attention) de l'objet comme manque. Et à partir de là, beaucoup de choses s'éclairent. Nous nous reporterons à ce que l'année dernière, nous avons pu mettre en évidence de la fonction du Un.

> Il est évident que la dénotation, là, est quoi ? Sa parole c'est-à-dire la vérité qui nous ouvre, elle, sur le trou, à savoir : pourquoi Un? Car cet Un, ce qu'il désigne, c'est toujours l'objet comme manquant. Et où serait donc la fécondité de ce qu'on nous dit être caractéristique de l'objet de la science à savoir qu'il peut toujours être quantifié? Est-ce que c'est seulement que

Est-ce qu'il ne vous apparaît pas que le premier surgissement du Un concernant l'objet, c'est celui de l'homme des cavernes, - pour vous faire plaisir, si vous vous plaisez encore à ces sortes d'images, - qui rentre chez lui où il y a un petit peu de provision ou beaucoup, pourquoi pas, et qui dit: « il en manque un ». C'est cela l'origine du trait unaire : un trou. Bien sûr, on peut pousser les choses un peu plus loin et même, nous n'y manquerons pas. Remarquez que ceci prouve que notre homme des cavernes est déjà au dernier point des mathématiques. Il connaît la théorie des ensembles. Il connote : il en manque un. Et sa collection est déjà faite. Le véritable point intéressant, c'est évidemment le Un qui dénote. Là, il faut le référent. Et les Stoïciens nous serviront.

« *le nombre entier est un cadeau de Dieu*. »

Les mathématiciens peuvent se permettre des opinions aussi humoristiques. Mais la question n'est pas là. C'est justement de rester collé à cette notion - que la quantité c'est une propriété de l'objet et qu'on la mesure -, qu'on perd le fil, qu'on perd le secret de ce qui constitue l'objet scientifique. Ce qui se mesure à l'aune de quelque chose qui est toujours quelque chose d'autre, dans les dimensions, et elles peuvent être multiples, de l'objet comme manque.

Et la chose est si peu simple que, ce dont nous aurons à nous apercevoir, c'est que la véritable expérience qu'on fait, dans l'occasion, est celle-ci, à savoir que le nombre en soi, n'est pas du tout un appareil de mesure et la preuve en a été -40-

Leçon du 8 décembre 1965

donnée au lendemain même des inspirations pythagoriciennes; on a vu que le nombre ne pouvait pas mesurer ce qu'il permet lui-même de construire, à savoir qu'il n'est même pas foutu de donner un nombre, un nombre qui d'aucune façon s'exprime d'une façon commensurable, de la diagonale du carré qui n'existerait pas sans le nombre.

Je n'évoque ceci ici que par ce que cela a d'intéressant : si le nombre pour nous est à concevoir comme fonction du manque, cette simple remarque que j'ai faite à propos de la diagonale incommensurable nous indique quelle richesse nous est offerte à partir de là.

Car, le nombre nous fournit, si je puis dire, plusieurs registres de manque. Je précise, pour ceux qui ne se sont pas spécialement intéressés à cette question un nombre dit irrationnel, qui est pourtant, au moins depuis Dedekind, à considérer comme un nombre réel, n'est pas un nombre qui consiste en quelque chose qui peut s'approcher indéfiniment. Il n'est plongeable dans la série des nombres réels, précisément, qu'à faire intervenir une fonction dont ce n'est pas par hasard qu'on l'a appelée la coupure. Cela n'a rien à faire avec un but qui se recule comme quand vous écrivez 0,333333 qui est un nombre, lui, parfaitement commensurable. C'est un tiers de un. Pour la diagonale, on sait depuis les Grecs pourquoi elle est strictement incommensurable à savoir que pas un de ses chiffres n'est prévisible jusqu'à la fin des fins.

Ceci n'a d'intérêt que de vous faire envisager que peut-être les nombres nous fourniront quelque chose de très utile pour essayer de structurer ce dont il s'agit pour nous, à savoir la fonction du manque. Nous voici donc devant la position suivante: le sujet ne peut fonctionner qu'à être défini comme une coupure, l'objet comme un manque. Je parle de l'objet de la science, autrement dit, un trou, les choses allant si loin que je pense vous avoir fait sentir que seul le trou, en fin de compte, peut passer pour ceci qui, effectivement nous importe, c'est-à-dire la fonction de cause matérielle. Voici les termes entre lesquels nous avons à serrer un certain nœud.

Puisque, je n'ai pu aujourd'hui avancer mon propos aussi loin que je l'espérais en conséquence du fait que les choses n'étaient point écrites et puisqu'aussi bien, je ne peux pas espérer en huit jours, faire à ma discrétion le choix nécessaire, je ferai, ce troisième mercredi de ce mois par exception, le même séminaire ouvert où vous êtes donc tous conviés.

Pour ponctuer, pointer ce dont il va s'agir je ferai l'opposition suivante : quel rapport concevoir de l'objet a dans la psychanalyse avec cet objet de la science tel que je viens d'essayer de vous le présentifier? Il ne suffit pas de parler du trou, alors que pourtant bien sûr il me semble au moins pour les plus vifs, que la solution doit déjà vous apparaître pointée, c'est le cas de le dire, à notre hori-41-

L'objet de la psychanalyse

zon. La fonction du manque, - je n'ai pas dit l'idée, faites attention, cette idée, nous savons comment elle a attrapée Platon par la cheville et qu'il ne s'en est point dépêtré - la fonction du manque, nous la voyons surgir, subir la fuite nécessaire par la chute de l'objet a et c'est ce que ces dessins que j'ai amenés aujourd'hui, que je ramènerai la prochaine fois, sont faits pour vous faire toucher du doigt.

Quelle structure est nécessaire pour qu'une coupure détermine le champ, d'une part du sujet tel qu'il est nécessité comme sujet de la science et d'autre part le trou où s'origine un certain mode d'objet, le seul à retenir, celui qui s'appelle objet de la science, et qui comme tel, peut être cette sorte de cause sur laquelle j'ai laissé la dernière fois le point d'interrogation, et qui est tel qu'il apparaît seulement sous la forme des lois ? Ou bien où s'accroche-t-elle cette face, manifestement matérialiste par laquelle peut être justement désignée la science ? C'est bien en ce nœud de la fonction du manque que gît et qu'est recélé ici le point tournant de ce qui est en question. Et qu'allons-nous avoir en ce point qui est un point de béance? Nous l'avons vu l'année dernière à propos de la genèse fregeienne du nombre un. C'est pour sauver la vérité qu'il faut que cela fonctionne. Sauver la vérité, ce qui veut dire, ne rien vouloir en savoir.

Il y a une autre position qui est de jouir de la vérité. Cela c'est la pulsion épistémologique. Le savoir comme jouissance avec l'opacité qu'il entraîne dans l'abord scientifique de l'objet, voilà l'autre terme de l'antinomie. C'est entre ces deux termes que nous avons à saisir ce qu'il en est du sujet de la science. C'est là que je compte le reprendre pour vous emmener plus loin. Entendez bien, pour parler de cette fonction radicale, je n'ai rien fait encore surgir de ce qu'il en est de l'objet a mais vous devez bien sentir que le même schéma, justement, que je n'ai pas là reproduit, le schéma des deux cercles au temps où je vous ai dépeint la fonction de l'aliénation comme telle, rappelez-vous l'exemple : «la bourse ou la vie ? », « la liberté ou la mort ? ». je vous ai expliqué le schéma de l'aliénation: est-ce là un choix qui n'en est pas un en ce sens qu'on y perd toujours quelque chose ? Ou bien le tout, vous jouissez de la vérité mais qui jouit puisque vous n'en savez rien? Ou bien vous avez, non pas le savoir mais la science et cet objet d'intersection qui est l'objet a vous échappe. Là est le trou. Vous avez ce savoir amputé. Tel est le point sur lequel je m'arrêterai aujourd'hui. -876-

Leçon III 15 décembre 1965

Les figures, les coupures ne vous sont pas ménagées aujourd'hui. Pour être strict même, j'ai pris soin de mettre au tableau, en haut et à gauche, celles qui correspondent au rappel que j'ai fait la dernière fois de ce que j'avais donné à la fin de ma première année ici comme schéma de l'aliénation.

Disons que l'aliénation consiste en ce choix, qui n'en est pas un et qui nous force de deux termes à accepter ou la disparition des deux ou un seul mutilé. jouir de la vérité, disais-je, voilà qui est la visée véritable de la pulsion épistémophilique en quoi fuit et s'évanouit à la fois tout savoir et la vérité elle-même. Sauver la vérité et, pour ceci, ne rien vouloir en savoir, voilà ce qui est la position fondamentale de la science et c'est pourquoi elle est science, c'est-à-dire savoir au milieu duquel s'étale le trou du manque de l'objet a, ici marqué par appui sur une convention eulérienne comme représentant le champ d'intersection de la vérité et du savoir. Il est clair qu'à ces cercles d'Euler, j'ai élevé plus d'une objection sur le plan de leur utilisation strictement logique et qu'aussi bien leur usage, ici, est en quelque sorte métaphorique. Ce sont des précautions à prendre. N'allez pas penser que je pense qu'il y ait un champ de la vérité et un champ du savoir. Le terme champ a un sens précis que nous aurons peut-être l'occasion de retoucher aujourd'hui.

L'objet de la psychanalyse

Donc cet usage des cercles eulériens est à prendre avec réserve. Je le note parce que, à la différence de cette réserve que je viens de faire, vous allez me voir aujourd'hui prendre appui sur ceci : dire certaines formes, ce n'est pas dire ce que c'est; coupure, c'est plus près; signifiant, c'est ce dont il s'agit; écriture, pourquoi pas ? Donc, j'avance, je vous prie de remarquer que leur portée décisive est à prendre en un bien autre sens qu'un sens de signification comme ce que représente le cercle, au sens eulérien ici qui, en somme, est destiné à nous montrer comment s'inclut une certaine conceptualisation extensive et compréhensive dans ce que je vous montre au centre de ces figures que j'ai apportées pour vous aujourd'hui, à savoir quelque chose qui a été tracé par un moine bouddhiste qui s'appelle du nom que j'ai mis là au tableau dans sa phonétisation japonaise puisque japonais il était Jiun Sonja.

Jiun Sonja, comme un de mes fidèles amis qui est ici aujourd'hui a eu la bonté de me l'apprendre[1], Jiun Sonia a vécu de 1714 à 1804. Entré dans les ordres - si j'ose dire - bouddhistes à 15 ans, vous voyez qu'il y est resté jusqu'à un âge avancé. Son oeuvre est considérable et je ne vous dirai pas les fondations originales qui portent encore sa marque. Vous donner une idée par exemple de son activité, sera

1 - Lacan évoque très probablement ici un moine japonais de la secte Shingon (littéralement La
parole vraie), nommé communément Jiun Sonia (litt : le vénérable Jiun), et Onkô de son nom posthume, qui vécut de 1715 (ou 1718, date incertaine) à 1804, fonda son propre courant dans l'école Shingon, et consacra une importante partie de sa vie à l'étude du sanscrit. Parmi ses Oeuvres sont particulièrement célèbres mille volumes intitulés Règles de l'étude du sanscrit. Jiun n'était pas un moine zen, mais il avait étudié la méditation auprès d'un maître. Il avait étudié les principales doctrines du bouddhisme. Le texte que cite Lacan (dont la présente version est assez probable) est écrit en chinois, ce qui n'est pas étonnant de la part d'un moine qui devait lire les sûtra dans leur traduction chinoise. Enfin les représentations d'un cercle à l'encre noire accompagnées d'un poème ou d'un commentaire étaient fréquentes dans la tradition bouddhiste chinoise et japonaise. Nous remercions M. Pierre Nakimovitch, Docteur en études extrême-orientales, agrégé de philosophie et spécialiste de Dôgen, pour les précisions qu'il a bien voulu nous apporter concernant Jiun ainsi que le texte cité par Lacan. -44-

Leçon du 15 décembre 1965

vous évoquer par exemple qu'un manuel d'étude sanscrite actuellement considéré comme fondamental est de sa source, sinon tout entier de sa main et qu'il n'a pas moins de mille volumes. C'est dire que ce n'était pas un homme fainéant.

Mais ce que vous voyez ici est typiquement la trace de ce quelque chose qui, dirais-je, se fait en quelque point sommet d'une méditation et n'est pas sans rapport au moins de semblance avec ce qui s'obtient de certains de ces exercices ou plutôt de ces rencontres qui s'échelonnent sur le chemin de ce qu'on appelle le Zen j'aurai scrupule à avancer ce nom même ici, à savoir devant un auditoire dont une partie est pour moi trop peu sûre quant à la façon dont je peux être entendu pour avancer sans aucune précaution une référence à quelque chose qui n'est certes pas un secret, qui traîne les rues et dont on entend parler partout. Le Zen ne représente pas quelque chose qui peut aller jusqu'à l'abus de confiance, à vrai dire, je ne saurais trop vous conseiller de vous méfier de toutes les sottises qui s'empilent sous ce registre, mais après tout pas plus que sur la psychanalyse elle-même.

Je suis forcé tout de même de dire que ceci tracé d'un coup de pinceau dont, sans doute, il n'est pas sûr que nous puissions apprécier la vigueur particulière qui est pourtant, pour un oeil exercé, assez frappante, ce coup de pinceau, c'est lui qui va m'importer, c'est sur lui que je vais fixer votre attention pour supporter ce que j'ai aujourd'hui à avancer dans le chemin que nous avons à faire. Il n'est pas douteux qu'il est là dans la position propre qui est celle que je définis pour être celle du signifiant : qu'il représente le sujet pour un autre signifiant. Ceci est assez assuré par le contenu de l'écriture qui, ici, s'aligne et se lit comme écriture chinoise qu'elle est, ceci est écrit en caractère chinois[2]; je vous

2 - Il semble que Lacan épelle en japonais les trois derniers caractères chinois, ce qui donnerait ki, nin, chi, prononciation japonaise du chinois (en pinyin) ji, ren (ou djen), zhi (ou che), le sens étant : combien d'hommes sauront. -879-

L'objet de la psychanalyse

le prononcerai, non pas en chinois mais en japonais, ce qui veut dire : «dans trois mille ans, combien d'hommes sauront? »

Sauront quoi ? Sauront qui a fait ce cercle. Quel était cet homme dont j'ai cru devoir d'abord vous indiquer l'empan entre le plus extrême, le plus pyramidal de la science et un mode d'exercice dont nous ne pouvons pas ne pas tenir compte ici comme fond de ce qu'il nous laisse ici d'écrit.

« Dans trois mille ans, combien d'hommes sauront » ce qu'il y a au niveau de ce cercle tracé ? je me suis permis, dans ma propre calligraphie, de répondre « Dans trois mille ans, bien avant, les hommes sauront ». « Bien avant trois mille ans, et après tout, ça peut commencer aujourd'hui, les hommes sauront, ils se souviendront peut-être que le sens de cette trace mérite de s'inscrire ainsi ».

Malgré la différence apparente, c'est topologiquement la même chose. Supposez que ceci soit rond, que ce que j'ai appelé cercle soit un disque. Ce qu'ici, j'ai tracé de ma main, est aussi un disque bien que sous la forme de deux lobes dont l'un recouvre l'autre, la surface est d'un seul tenant, elle est limitée par un bord qui, par déformation continue peut se développer de façon à ce que l'un des bords recouvre l'autre, l'homéomorphie topologique est évidente. Que signifie alors que je l'ai tracé d'une façon différente et que ce soit là-dessus que j'aie maintenant à attirer votre attention ? Un tracé que j'ai appelé un cercle et non pas un disque laisse en suspens la question de ce qu'il limite. Pour voir les choses là où elles sont tracées sur un plan, ce qu'il limite, c'est peut-être ce qui était dedans, c'est peut-être aussi ce qui est au dehors.

A la vérité, c'est là qu'il nous faut considérer ce qu'il peut y avoir d'originel dans la fonction de l'écrit. Quittons un instant ce que nous avons ici sous les yeux et que je propose plutôt assurément à un *experimentum mentis*, à un exercice de l'esprit qu'à une adhésion intuitive. Car si je vous emmène dans le champ de la topologie, c'est pour vous introduire à une sorte d'assouplissement -46-

Leçon du 15 décembre 1965

(mentis), une sorte d'exercice mental concernant des figures qui ne sont pas sans doute sans pouvoir être appréhendées de quelque façon intuitive mais dont il vous suffira d'essayer, au moins pour ce qui est des moins prévenus, de me suivre pour, disons, percevoir les effets que j'essaierai de vous y démontrer par le tracé de certaines coupures.

Vous verrez tout de suite que vous aurez assez de peine pour ces choses excessivement simples qui sont là, s'étageant, à votre usage dans ce que je vous ai, pour aujourd'hui, préparé, pour vous apercevoir que ce n'est sans doute pas pour rien que ces constructions, qui s'appellent - je les ai déjà toutes introduites et j'en ai déjà même assez usé et abusé, mais non sans que j'ai aujourd'hui besoin de rassembler ce qui les regarde - ces figures appelées : bouteille de Klein, plan projectif. Le tore se trouve par rapport à ce qui est la structure des coordonnées habituelles de notre intuition dans une position si déroutante qu'il faut vraiment s'y exercer, s'y appliquer, pour s'y retrouver aisément.

Je m'excuse, auprès de ce que je peux avoir dans mon auditoire de mathématiciens, de devoir expliquer les choses par des oppositions, en quelque sorte massives et qui laissent échapper une part de la rigueur de ce qui serait la présentation actuelle de ce qu'il en est, par exemple de ce chapitre où apparaissent ces figures dans un livre moderne de topologie. Mais après tout, je n'ai pas non plus trop à m'en excuser, car si ces difficultés qu'on qualifie de difficultés intuitives concernant le champ de la topologie ont été, en quelque sorte, radicalement éliminées de l'exposé à proprement parler mathématique de ces choses, si elles n'y pèsent même pas un instant vu les formules combinatoires très assurées dans leurs prémisses, dans leurs axiomes originels, dans leurs lois qui sont avancées. Il n'en reste pas moins que quelque chose garde sa valeur dans la difficulté même qu'ont présenté ces choses à être décantées, à finir par trouver leur statut logico-mathématique, et que c'est trop aisé de s'en débarrasser en disant qu'il y avait là des restes d'impuretés intuitionnistes, que tout serait dans le fait, par exemple, qu'on s'est laissé trop longtemps encombrer par une vue en quelque sorte liée à l'expérience d'un espace à trois dimensions, qu'il fallait en arriver à pouvoir le penser, à le construire, à partir de ces données de l'expérience en variant, en échafaudant, en édifiant une combinatoire généralisée.

L'objet de la psychanalyse

Cette tranquillité à l'égard du nombre négatif ne date pas de plus d'un siècle. Je parlais encore tout récemment avec un mathématicien fort érudit qui connaît admirablement son histoire des mathématiciens. Encore au temps de Descartes, le nombre négatif, cette grandeur au-dessous du zéro, ça les tourmente. Ils ne sont pas tranquilles. Les nombres, ça croît, ça décroît aussi. Et quand ça dépasse la limite en dessous, le fond du fond, où est-ce que ça va? Après tout, c'est assez légitime, s'ils prenaient les choses en ces termes, qu'ils en soient tourmentés.

> On se contente, de cette critique et de cette référence, mais je pense qu'on manque là quelque chose. Le nombre négatif, pour nous en tenir à une des apories historiques qui vraiment maintenant nous paraissent les plus grossièrement élémentaires : qui est-ce qui se tourmente à propos de l'existence du nombre négatif ? Cette tranquillité où nous sommes à propos du nombre négatif, outre

J'évoque cet exemple simple, vous pensez bien qu'il me serait facile d'en évoquer d'autres, le nombre irrationnel, le nombre qu'on appelle imaginaire, la fameuse *1. Là encore, les mathématiciens oublient un petit peu aisément que ce nombre imaginaire a été pendant des siècles, cinq ou six siècles environ, - vous savez qu'il est apparu à propos d'une racine en dehors du champ du concevable de la très simple équation du second degré, depuis ce temps-là jusqu'au début du XIXe siècle, ça en fait quelques-uns, - le nombre imaginaire, on ne savait qu'en faire, qu'en faire conceptuellement. Et si maintenant les choses sont assurées, à partir du fondement du nombre complexe, l'extension des ensembles numériques auxquels on a fini par donner son statut, il n'en reste pas moins qu'il est assez aisé et trop aisé aux mathématiciens de ne pas remarquer que, bien entendu, le terme d'imaginaire lui reste attaché mais que c'est un nombre aussi bon qu'un autre, que cette notion que je viens de faire intervenir d'ensemble numérique suffit à la couvrir et qu'il n'est pas plus imaginaire qu'un autre.

Eh bien, c'est sur ce point que j'avancerai une objection. Car il me semble que tout ce qui a constitué ainsi point d'arrêt, point de scansion, dans la progressive maîtrise des conquêtes de certaines structures que j'ai évoquées à l'instant sous le terme d'ensembles numériques, l'obstacle n'est pas à mettre sous le registre de l'intuition, de ce voile, de cette fermeture qui résulterait de ce que ne peut être visualisé quelque support de ce dont il s'agit dans la combinatoire. Je tiens au contraire que nous sommes portés à quelque chose de plus primitif qui n'est rien d'autre que ce que nous essayons de saisir comme la structure, comme la constitution, de par le signifiant, du sujet.

C'est en tant que ces diverses formes de l'expression numérique se trouvent reproduites à divers temps de scansion, je dis reproduites temporellement mais nous ne sommes même pas sûrs que c'est du même manque toujours qu'il s'agit dans cette reproduction : il faut y aller voir. En d'autres termes, il y a peut-être des formes structurales de ce manque constitutif du sujet qui diffèrent les unes des autres, et peut-être que ce n'est pas le même manque qui s'exprime dans ce nombre négatif, à propos duquel il faut bien dire que l'introduction par Kant de ce nombre dans le champ de la philosophie est vraiment, quand on y retourne, -48-

Leçon du 15 décembre 1965

du caractère le plus navrant. Peut-être est-ce un grand mérite que Kant ait tenté cette introduction. Le résultat est un incroyable pataugeage.

Donc, ce n'est pas le même moment du manque structural du sujet peut-être qui se supporte, je ne dis pas là se symbolise, ici le symbole est identique à ce qu'il cause, c'est-à-dire le manque du sujet. J'y reviendrai. Il y a à introduire au niveau du manque la dimension subjective du manque et je suis étonné que personne n'ait remarqué dans l'article de Freud sur le fétichisme l'usage du verbe vermissen, dont on peut voir que, dans ses trois emplois dans cet article, il désigne le manque au sens subjectif, au sens où le sujet manque son affaire. Nous voici donc portés sur cette fonction du manque au sens où elle est liée à ce quelque chose d'originel qui, s'appelant la coupure, se situe en un point où c'est l'écrit qui détermine le champ du langage.

Si j'ai pris soin, j'entends, d'écrire *Fonction et champ de la parole et du langage* c'est que fonction se rapporte à parole et champ à langage. Un champ, ça a une définition mathématique tout à fait précise. La question a été posée dans la première partie d'un article paru, je crois cette semaine en tout cas, c'est cette semaine que j'en ai reçu la livraison par quelqu'un qui est très proche de certains de mes auditeurs et qui introduit avec une vivacité, un accent, une verdeur qui donne vraiment une portée inaugurale à cette question de la fonction de l'écriture dans le langage. Il pointe d'une façon, je dois dire, définitive, irréfutable, que faire de l'écriture un instrument de ce qui serait, vivrait dans la parole est absolument méconnaître sa véritable fonction. Qu'il faille la reconnaître ailleurs est structural au langage même d'une chose que j'ai assez indiqué moi-même et ne serait-ce que dans la prévalence donnée à la fonction du trait unaire au niveau de l'identification pour que je n'aie pas là-dessus à le souligner encore.

Ceux qui ont assisté à mes anciens séminaires, s'ils se souviennent encore de quelque chose de ce que j'y ai dit, pourront se souvenir de la valeur donnée à ceci, quelque chose d'en apparence aussi caduc et ininterprétable que la trouvaille faite par Sir Flinders Petrie sur les tessons prédynastiques, à savoir bien antérieurs à la fondation de l'alphabet phénicien, précisément des signes de cet alphabet prétendu phonétique qui étaient là bien évidemment comme marque de fabrique. Et j'ai là-dessus accentué ceci qu'il nous faut au moins admettre même quand il s'agirait prétendument d'écriture phonétique que les signes sont venus de quelque part, certainement pas du besoin de signaler, de coder des phonèmes. Alors que chacun sait que même dans une écriture phonétique, ils ne codent rien du tout.

Par contre, ils expriment remarquablement la relation fondamentale que nous mettons au centre de l'opposition phonématique en tant qu'elle se distingue de l'opposition phonétique. Ce sont là choses grossières, je dirai tout à -49-

L'objet de la psychanalyse

fait en retard, au regard de la précision avec laquelle la question est posée dans l'article que je vous ai dit. C'est toujours bien dangereux d'ailleurs d'indiquer des références. Il faut savoir à qui. Bien sûr ceux qui liront ceci y verront mises en question certaines oppositions telles que celle du signifié et du signifiant, ça va jusque là, et y verront peut-être quelque discordance là où il n'y en a aucune. D'autre part, qui sait, ça les incitera à lire tel article avant ou après. Il y a toujours quelque chose de bien délicat dans cette référence toujours fondamentale qu'un signifiant renvoie à un autre signifiant.

Écrire et publier ce n'est pas la même chose. Que j'écrive même quand je parle n'est pas douteux. Alors pourquoi ne publiez-vous pas plus ? justement à cause de ce que je viens de dire. On publie quelque part. La conjonction fortuite inattendue de ce quelque chose qui est l'écrit et qui a ainsi d'étroits rapports avec l'objet a, donne à toute conjonction non concertée d'écrit l'aspect de la poubelle. Croyez-moi, à l'heure matinale où il m'arrive de rentrer chez moi, j'ai une grande expérience de la poubelle et de ceux qui la fréquentent. Rien de plus fascinant que ces êtres nocturnes qui y chopent je ne sais quoi dont il est impossible de comprendre l'utilité. je me suis longuement demandé pourquoi un ustensile aussi essentiel avait si aisément gardé le nom d'un préfet, auquel on avait déjà donné un nom de rue, ce qui aurait bien suffi à sa célébration. je crois que si le mot poubelle est venu si exactement se colloquer avec cet ustensile, c'est justement à cause de sa parenté avec la *poubellication*.

Pour revenir à nos Chinois, vous savez, je ne sais pas si c'est vrai mais c'est édifiant, qu'on n'y met jamais à la poubelle un papier sur lequel a été tracé un caractère. Des gens pieux, vieillards dit-on, parce qu'ils n'ont rien d'autre à faire, les collectent pour les brûler sur un petit autel ad hoc. C'est vrai. Si non e vero, e bello. Il est tout à fait essentiel de délimiter cette sorte de frappe d'extériorité que j'essaie de définir au regard de la fonction de la poubelle dans ses rapports avec l'écrit. Ceci n'implique pas l'exclusion de toute hiérarchie. Disons que parmi les revues dont nous sommes dotés il y a des poubelles plus ou moins distinguées. Mais à bien prendre les choses je n'ai pas vu d'avantages sensibles aux poubelles de la rue de Lille par rapport à celles de quartier plus circonvoisins.

Donc, reprenons notre trou. Chacun sait qu'un exercice Zen, ça a tout de même quelque rapport, encore qu'on ne sache pas bien ce que ça veut dire, avec la réalisation subjective d'un vide. Et nous ne forçons rien en admettant que pour quiconque, le contemplateur moyen, verra cette figure, il se dira qu'il y a quelque chose comme une sorte de moment sommet qui doit avoir rapport avec le vide mental qu'il s'agit d'obtenir et qui serait obtenu, ce moment singulier, brusquerie succédant à l'attente qui se réalise parfois par un mot, une phrase, une jaculation, voire une grossièreté, un pied de nez, un coup de pied au cul. Il -50-

Leçon du 15 décembre 1965

est bien certain que ces sortes de pantalonnades ou clowneries n'ont de sens qu'au regard d'une longue préparation subjective.

Mais encore. Au point où nous en sommes venus, si vide il y a, si le cercle est à considérer pour nous comme définissant sa valeur trouante, si, y trouvant faveur à figurer ce que nous avons approché par toutes sortes de convergences, de ce qu'il en est de l'objet a, que l'objet a soit lié en tant que chute, à l'émergence, à la structuration du sujet comme divisé c'est là ce qui représente, je dois dire, le point de la mise en question : qu'est-ce qu'il en est du sujet dans notre champ ? Est-ce que ce trou, cette chute, cette ptôse, pour employer ici un terme stoïcien dont il me semble que la difficulté, certes tout à fait insoluble, qu'il fait au commentateur, pour être affronté avec le seul *categoreme* et ceci à propos d'un *lekton* autre terme mystérieux. Traduisons-le sous toutes réserves et de la façon la plus grossière, certainement inexacte, par signification, signification incomplète, en d'autres termes : fragment de pensée.

L'une de ces possibilités de fragment de pensée, c'est la *doxa* l'*eudokein*. Et les commentateurs, bien sûr, tenus par l'incohérence du système ne loupent pas tellement le rapport en le traduisant par sujet, sujet logique, comme il s'agit de logique à ce niveau de la doctrine stoïcienne, ils n'ont pas tort. Mais que nous puissions y reconnaître à la trace cette articulation de quelque chose qui choit avec la constitution du sujet, voilà ce dont je crois nous aurions tort de ne pas nous sentir confortés.

Alors, allons-nous, de ce trou, nous contenter? Un trou dans le réel, voilà le sujet. Un peu facile. Nous sommes encore là au niveau de la métaphore. Nous trouverions là pourtant, à nous y arrêter un instant, une indication précieuse, notamment quelque chose de tout à fait indiqué par notre expérience qui pourrait s'appeler l'inversion de la fonction du cercle eulérien, nous serions encore dans le champ de l'opération de l'attribution. Nous rejoindrions là le chemin nécessaire à ce que Freud définit comme la *Bejahung* d'abord et seule rendant concevable la *Verneinung*. Il y a la *Bejahung* et la *Bejahung* est un jugement d'attribution. Elle ne préjuge pas de l'existence, elle ne dit pas le vrai sur le vrai. Elle donne le départ du vrai, à savoir quelque chose qui se développera: *poios*, la qualification, la quiddité ce qui n'est d'ailleurs pas tout à fait pareil.

Nous en avons un exemple dans l'expérience psychanalytique. Il est premier pour notre objet d'aujourd'hui, c'est le phallus. Le phallus à un certain niveau de l'expérience qui est à proprement parler celle qui est analysée dans le cas du Petit Hans, le phallus est l'attribut de ce que Freud appelle les êtres animés. Laissons de côté, si nous n'avons pas une désignation meilleure. Mais observez que si ceci est vrai, ce qui veut dire que tout ce qui se développe dans le registre de l'animisme aura eu pour départ un attribut qui ne fonctionne qu'à être placé -51-

L'objet de la psychanalyse

au centre, à structurer le champ à l'extérieur et à commencer à être fécond à partir du moment où il tombe, c'est-à-dire où il ne peut plus être vrai que le phallus est l'attribut de tous les êtres animés. je le répète. Si j'ai avancé ce schéma, je ne l'ai fait qu'entre parenthèses. Soit dit en passant, si mon discours se déroule de la parenthèse, du suspens et de sa clôture puis de sa reprise très souvent embarrassée, reconnaissez-y une fois de plus la structure de l'écriture.

Est-ce donc là, serait-ce donc là un de ces rappels sommaires où se limiterait l'exhaustion que nous tentons de faire? Assurément pas. Car il ne s'agit pas, pour nous, de savoir au point où nous portons la question, comment le signifiant peinturlure le réel. Qu'on puisse colorier n'importe quelle carte sur un plan avec quatre couleurs et que ça suffise; encore que ce théorème soit à cette date comme toujours invérifié, encore indémontré, ce n'est pas ce qui nous intéresse aujourd'hui. Il ne s'agit pas du signifiant comme trou dans le réel. Il s'agit du signifiant comme déterminant la division du sujet. Qu'est-ce qui peut nous en donner la structure ?

Aucun vide, aucune chute de l'objet a, qu'une angoisse primordiale susceptible d'en rendre compte et je vais essayer de vous le faire sentir par des considérations topologiques. Si le procède ainsi, c'est parce qu'il y a un fait tout à fait frappant c'est que, de mémoire de griffonneur, et Dieu sait que ça date, même si on croit que l'écriture est une invention récente, il n'y a pas d'exemple que tout ce qui est de l'ordre du sujet et du savoir, du même coup, ne puisse toujours s'inscrire sur une feuille de papier. je considère que c'est là un fait d'expérience plus fondamental que celui que nous avons, que nous aurions, que nous croyons avoir des trois dimensions. Car nous avons appris, ces trois dimensions, à les faire vaciller un petit peu, il suffit qu'elles vacillent un petit peu pour qu'elles vacillent beaucoup.

Au lieu que, peut-être, on écrive toujours sur une feuille de papier et qu'on n'ait pas besoin de le remplacer par des cubes, ça n'a pas encore vacillé. Il doit donc y avoir là quelque chose dont je ne suis pas en train de dire qu'il faille en conclure que le réel n'est que de deux dimensions. je pense assurément que les fondements de l'esthétique transcendentale sont à reprendre, que la mise en jeu, ne serait-ce qu'à titre probatoire, d'une topologie à deux dimensions pour ce qui concerne le sujet, aurait en tout cas déjà cet avantage rassurant, si nous continuons à croire dur comme fer à nos trois dimensions. En effet nous avons bien des raisons de leur marquer de l'attachement à ces trois dimensions parce que c'est là que nous respirons.

Leçon du 15 décembre 1965

sible réalisé. Le réel dans lequel se taille le patron de la coupure subjective, c'est ce réel que nous connaissons bien parce que nous le retrouvons à l'envers, en quelque sorte, de notre langage, chaque fois que nous voulons vraiment serrer ce qu'il en est du réel, le réel c'est toujours l'impossible.

Reprenons donc notre feuille de papier. Notre feuille de papier, nous ne savons pas ce que c'est. Nous savons ce que c'est que la coupure et que, cette coupure, celui qui l'a tracée, est suspendu à son effet : « Dans trois mille ans, combien d'hommes sauront? »

Cela aurait au moins l'avantage rassurant de nous expliquer en quoi ce qui concerne le sujet est de la catégorie de l'impossible. Et que tout ce qui nous par vient par lui, du réel, s'inscrit d'abord au registre de l'impossible, de l'impos-

-52-

Il faudrait savoir quelle condition doit remplir une feuille de papier, ce qu'on appelle en topologie une surface, là où nous avons fait le trou, pour que ce trou soit une cause, à savoir ait changé quelque chose.

Observez que pour ce que nous essayons de saisir de ce qu'il en est du trou, nous n'allons pas nous mettre à en supposer un autre. Celui-là nous suffit. Si ce trou a eu pour effet de faire tomber un lambeau, il faut que ce qui reste ne soit pas la même chose, parce que si c'est la même chose, c'est exactement ce qu'on appelle un coup d'épée dans l'eau.

Eh bien, si nous nous fions au support intuitif le plus accessible, le plus familier, le plus fondamental et dont il ne s'agit d'ailleurs pas de déprécier bien sûr, ni l'intérêt historique, ni l'importance réelle, à savoir une sphère. je demande ici pardon aux mathématiciens, c'est à l'intuition qu'ici je fais appel puisque nous n'avons qu'une surface dans laquelle on tranche et que je n'ai pas à faire appel à quelque chose qui est plongé justement dans l'espace à trois dimensions.

A savoir, ce que je veux simplement dire en vous demandant d'évoquer une sphère, c'est de penser que ce qui reste autour du cercle n'a pas d'autre bord. Vous ne pouvez intuitionner ça dans l'état actuel des choses que sous la forme d'une sphère, une sphère avec un trou. Si vous réfléchissez à ce que c'est qu'une sphère avec un trou, c'est exactement la même chose que le couvercle que vous venez de faire tomber. La sphère a la même structure.

La chute dont il s'agit dans ce tracé fondamental n'a pas d'autre effet que de faire ressurgir à la même place ce qui vient d'être ablationné. Ça ne nous permet en aucun cas de concevoir quelque chose qui, au regard du sujet qui nous intéresse, soit structural. Comme il faut bien que j'avance, je ne ferai qu'une allusion rapide au fait que M. Brouwer, personnage considérable dans le développement moderne des mathématiques, a démontré ce théorème topologique, qui topologiquement est le seul à nous donner le vrai fondement de la notion de centre, une homologie topologique.

Ce sont deux figures, quelles qu'elles soient en tant que pourvues d'un bord, qui peuvent être, par déformation de ce bord, démontrées homéomorphiques. En d'autres termes, vous prenez un carré, c'est topologiquement la même chose que ce cercle, car vous n'avez qu'à souffler, si je puis m'exprimer ainsi, à l'inté-

-53-

L'objet de la psychanalyse

rieur du carré, il se gonflera en cercle. Et inversement, vous donnez des coups de marteau sur le cercle, sur ce cercle à deux dimensions, vous donnez un coup de marteau à deux dimensions également et il fera un carré. Il est démontré que cette transformation, de quelque façon qu'elle soit faite, laisse au moins un point fixe ou, chose plus astucieuse et moins facile à voir immédiatement, encore que déjà la première chose ne soit pas si facile, ou un nombre impair de points fixes. Je ne m'étendrai pas là-dessus.

Je veux simplement vous dire que, à ce niveau de structure de la surface, la structure est, si l'on peut dire, concentrique. Même si c'est par l'extérieur que nous passons, je veux dire intuitivement, pour percevoir ce qui se rejoint, au niveau de ce bord il s'agit d'une structure concentrique. Il y a très longtemps que j'ai dit et que je suis encore plus porté à le dire, mais je ne le dirai pas pourtant : que Pascal était un très mauvais métaphysicien. Ce monde des deux infinis, ce morceau littéraire qui nous casse les pieds depuis quasi notre naissance, me parait être la chose la plus désuète qui se puisse imaginer. Cet autre topos anti-aristotélicien où « le centre est partout et la circonférence nulle part », me parait bien être la chose la plus à côté qui soit, si ce n'est que j'en ferai aisément sortir toute la théorie de l'angoisse de Pascal.

Je le ferai d'autant plus aisément qu'à la vérité, si j'en crois des remarques stylistiques qui m'ont été apportées par ce grand lecteur en matière de mathématiques qui m'a prié de me référer au texte de Desargues, lequel était un autrement grand styliste que Pascal, pour s'apercevoir, ce que nous savons très fermement par ailleurs, de l'importance que les références de Desargues pouvaient avoir pour Pascal, ce qui changerait tout le sens de son oeuvre.

Quoi qu'il en soit, il est clair que sur cette structure concentrique, sphérique, si le cercle peut être partout, assurément le centre n'est nulle part. Autrement dit, il saute aux yeux de n'importe qui qu'il n'y a pas de centre à la surface d'une sphère. Là est l'incohérence de l'intuition pascalienne.

Et maintenant, le problème, pour nous, se pose de savoir s'il ne peut pas y avoir, pour nous expliquer en termes, non pas d'images mais peut-être d'idées, et qui vous donnent l'idée d'où je vous guide si, à l'extérieur de ce que j'ai appe-

Leçon du 15 décembre 1965

lé le cercle très intentionnellement et pas circonférence, le cercle veut dire ce que vous appelez ordinairement en géométrie circonférence, ce qu'on appelle d'habitude cercle, je l'appellerai disque ou lambeau, comme toute à l'heure.

Qu'est-ce qu'il faut qu'il y ait au dehors pour structurer le sujet, autrement dit pour que la coupure, d'où résulte la chute de l'objet a, fasse apparaître, sur quelque chose qui était tout à fait fermé jusque là et où donc rien ne pouvait apparaître, pour faire apparaître une structure qui satisfasse à ce que nous exigeons de la constitution du sujet, le sujet comme fondamentalement divisé? Ceci est facile à faire apparaître car il suffit que vous regardiez la façon dont est disposé ce cercle dans la façon dont je l'ai retracé, pour vous apercevoir que si ce tracé vous le concevez vide - comme je vous ai appris à lire vide celui-ci - il devient très simplement, et cela saute aux yeux, je pense tout de même vous avoir assez parlé jusqu'ici de la bande de Moebius pour que vous la reconnaissiez, il est la monture, l'armature, ce qui vous permet de voir soutenu et immédiatement intuitionnable une bande de Moebius.

Vous la voyez ici. Joignez, si je puis dire, d'une trame chacun de ses bords. Vous la voyez se renverser et venir se coudre au niveau de son envers à ce qui était d'abord son endroit. La bande de Moebius a de nombreuses propriétés. Il y en a une majeure, capitale, que je vous ai suffisamment, je pense, représentée dans les années précédentes avec une paire de ciseaux, ici, moi-même, je vous l'ai démontrée, à savoir qu'une bande de Moebius, ça n'a aucune surface. Que c'est un pur bord. Non seulement il n'y a qu'un bord à cette surface de la bande de Moebius mais si je la refends par le milieu, il n'y a plus de bande de Moebius. Car c'est mon trait de coupure, la propriété de la division qui institue la bande de Moebius. Vous pouvez retirer de la bande de Moebius, autant de petits morceaux que vous voudrez, il y aura toujours une bande de Moebius tant qu'il restera quelque chose de la bande, mais ce ne sera toujours pas la bande que vous tiendrez. La bande de Moebius, c'est une surface telle que la coupure qui est tracée en son milieu, soit elle, la bande de Moebius. -55-

L'objet de la psychanalyse

La bande de Moebius dans son essence, c'est la coupure même. Voilà en quoi la bande de Moebius peut être pour nous le support structural de la constitution du sujet comme division. Je vais ici avancer quelque chose, dont je vous signale au niveau topologique strict l'inexactitude. Néanmoins, ce n'est pas cela qui sera pour nous gêner car que je sois pris entre vous expliquer quelque chose d'une façon inexacte ou ne pas vous l'expliquer du tout, voilà un de ces exemples tangibles de ces impasses subjectives qui sont précisément ce sur quoi nous nous fondons.

Donc, je m'avance en vous ayant suffisamment avertis qu'en stricte doctrine topologique ceci est inexact. Vous pouvez remarquer que ma bande de Moebius - je parle de celle qui se dessine sur la monture de cet objet a, - cette monture, je vous l'ai dit, c'est exactement un lambeau sphérique qui ne se distingue en rien de ce que je vous ai démontré tout à l'heure à propos du trou de Jiun Son) a. Pour qu'il puisse servir de monture à une bande de Moebius c'est bien que la bande de Moebius change radicalement sa nature de lambeau ou de portioncule en se soudant à lui.

Ce dont il s'agit, c'est d'un texte, tissu, cohérence d'une étoffe, de quelque chose de tel que, y étant passée la trace d'une certaine coupure, deux éléments distincts, hétérogènes apparaissent : l'un est une bande de Moebius et l'autre est ce lambeau équivalent à tout autre lambeau sphérique. Cette bande de Moebius, fomentez-là par l'imagination, elle viendra en cette ligne nécessairement - si la chose est plongée dans trois dimensions, c'est là qu'est son inexactitude - mais c'est une inexactitude qui ne suffit pas à écarter le problème de ce fait que quelque chose qui est indiqué dans les trois dimensions par un recroisement, un recoupement qui donne finalement à la figure totale de ce qu'on appelle communément une sphère coiffée d'un chapeau croisé ou cross-cap, qui donne ce qui est ici dessiné en rouge, à savoir ce que vous pouvez imaginer toujours, d'une façon bien sûr inexacte et plongée dans la troisième dimension, comme ayant dans le bas, et au niveau de cette base, de cette chiasmatique, de ce recroisement, ayant cette coupe.

Toute coupure qui passe au niveau de ce qui, schématiquement est représenté comme cette trace de recroisement, toute coupure fermée qui passe par ce -56-

Leçon du 15 décembre 1965

recroisement est quelque chose qui dissipe, si je puis dire, instantanément toute la structure du cross-cap, chapeau croisé ou encore plan projectif. A la différence d'une sphère qui ne quitte pas sa structure fondamentale, concentrique, à propos de n'importe quelle coupure ou bord fermé que vous pouvez décrire sur sa surface, ici la coupure introduit un changement essentiel à savoir l'apparition d'une bande de Moebius et d'autre part ce lambeau ou portioncule.

Et pourtant, ce que je viens de vous dire, c'est que le trait ici dessiné en noir qui est un trait simple, un bord fermé, du même type que celui du dessin de Jiun Sonia, là réduit, vous ai-je dit, tout entier à cette portioncule. Alors, où est la devinette? Je pense que vous vous souvenez encore de ce que je vous ai dit tout à l'heure, à savoir que la coupure elle-même est une bande de Moebius. Comme vous pouvez le voir à ce second tracé que j'ai fait sur la même figure, à côté, figure qui se schématise dans quelque chose, baudruche où j'essaie de vous faire intuitionner ce qu'il en est du plan projectif, si vous écartez les bords, si je puis dire, qui résultent de la coupure ici tracée en noir, vous obtenez une béance qui est faite comme une bande de Moebius.

La coupure elle-même a la structure de la surface appelée bande de Moebius. Ici vous la voyez figurée par un double trait de ciseaux que vous pourriez également faire et où vous découperiez effectivement la figure totale du plan projectif ou chapeau croisé comme je l'ai appelé, en deux parts : une bande de Moebius d'une part, ici elle est censée être découpée, à elle toute seule et un reste d'autre part, qui est ce qui joue la même fonction du trou dans sa forme primitive, à savoir du trou qu'on obtient sur une surface sphérique.

Ceci est fondamental à considérer et il faut que vous en voyiez une autre figure sous la forme schématisée et plus proprement topologique qui est celle-ci dont j'ai inscrit le complément sur ce tableau où je pense que vous le voyez.

L'objet de la psychanalyse

Alors que la façon dont se suture le premier trou, le trou sphérique, celui que j'ai appelé concentrique, la topologie nous révèle que rien n'est moins concentrique que cette forme de centre attenant à la fonction du premier lambeau. Car pour fermer le trou sur la sphère, une simple couture est bonne qui rapproche les deux morceaux d'une façon simple dont une couturière vous fera n'importe quelle reprise. La couture instaurée, si vous prenez la chose en sens inverse par la bande de Moebius cela implique un ordre et c'est réellement là qu'est notre troisième dimension ce qui nous justifie tout à l'heure, d'en avoir introduit une troisième fausse pour vous faire sentir le poids de ces figures.

Cette dimension d'ordre, autrement dit, représentant une certaine assise temporelle, implique que pour réaliser ce trou, le trou second dont je suis en train de vous expliquer les propriétés topologiques, un ordre est nécessaire qui est un ordre diamétral, c'est-à-dire apparemment spatial, fondé selon le trait médian, qui vous donne le support figuré où proprement se lit que cette sorte de coupure est justement celle que nous attendions, c'est-à-dire qui ne se réalise qu'à devoir du même coup se diviser.

Autrement dit, si c'est non pas d'une façon intuitive et visuelle, mais d'une façon mentale que vous essayer de réaliser ce dont il s'agit, à partir du moment où vous pensez que le point A sur ce cercle est identique au point A diamétralement opposé, ce qui est la définition même de ce qui fut introduit dans un tout autre contexte, dans la géométrie métrique par Desargues, autrement dit, le plan projectif, et Dieu sait que Desargues, en l'écrivant, lui-même a souligné ce qu'avait de paradoxal, d'ahurissant, d'affolant enfin une telle conception. Ce qui prouve bien que les mathématiciens sont fort capables de concevoir eux-mêmes les points de transgression, de franchissement, qui sont les leurs à propos de l'instauration de telle ou telle catégorie structurale. S'ils l'oubliaient d'ailleurs, il y aurait toujours leurs confrères pour le leur rappeler en leur disant qu'on ne comprend rien à ce qu'ils disent, ce qui arrive à chaque coup, et spécialement ce qui est arrivé à Desargues où les murs de Lyon se sont couverts de libelles où on s'insultait à propos de choses, vous le voyez, passionnantes. Heureux temps! Merveilleuse époque!

Qu'est-ce que ça veut dire si ce n'est que, même si nous considérons ceci comme le trou, la conjonction des bords ne saurait se faire qu'à venir passer dans le mouvement, si l'on peut dire, de la conjonction de ce trou. Nous trouvons donc là le modèle de ce qu'il en est du sujet en tant que déterminé par une coupure. Il doit nécessairement se présenter comme divisé dans la structure même.

je n'ai, bien entendu, pas pu aujourd'hui pousser plus loin le point où je désirais vous faire arriver. Sachez seulement qu'en nous référant à deux autres struc- -58-

Leçon du 15 décembre 1965

tures topologiques qui sont respectivement la bouteille de Klein en tant que, je vous l'ai déjà montré, elle est faite, composée de la couture ensemble de deux bandes de Moebius, (vous le verrez, ceci ne suffit pas du tout à ce que nous en déduisions, par simple addition ses propriétés), et d'autre part le tore qui est encore une autre structure. Nous pouvons à partir de ces définitions premières concernant le sujet concevoir à quoi peuvent nous servir ces deux autres structures de la bouteille de Klein et du tore pour établir des relations fondamentales qui nous permettront de situer avec une rigueur qui n'est jamais obtenue jusqu'ici avec le langage ordinaire, pour autant que le langage ordinaire aboutit à une entification du sujet qui est le véritable nœud et clé du problème. Chaque fois que nous parlons de quelque chose qui s'appelle le sujet, nous en faisons un Un. Or ce qu'il s'agit de concevoir, c'est justement ceci, c'est que le nom du sujet manque l'Un pour le désigner. Qu'est-ce qui le remplace? Qu'est-ce qui vient faire fonction de cet Un? Assurément plusieurs choses. Mais si on ne voit pas que plusieurs choses très différentes: l'objet a d'un côté par exemple, le nom propre de l'autre remplissent la même fonction, il est bien clair qu'on ne peut rien comprendre ni à leur distinction - car quand on s'aperçoit qu'ils remplissent la même fonction on croit que c'est la même chose, - ni au fait même qu'ils remplissent la même fonction.

Il s'agit de savoir où se situe, où s'articule ce sujet divisé en tant que tel. Le tore, figure si exemplaire déjà abordé dans l'année de mon séminaire sur *l'Identification* où, sauf les oreilles fraîches que j'avais cette année-là, personne n'écoutait ce que j'étais en train de dire. On avait d'autres soucis. Dans mon séminaire sur *l'Identification*, j'ai montré la valeur exemplaire que pouvait avoir le tore pour lier d'une façon structuralement dogmatisable la fonction de la demande et celle du désir à proprement parler au niveau de la découverte freudienne, à savoir du névrosé et de l'inconscient. Vous en verrez le fonctionnement exemplaire.

L'objet de la psychanalyse

De même au niveau de la bouteille de Klein seulement pourra se définir le rapport originel tel qu'il s'instaure à partir du moment où dans le langage entrent en fonction la parole et la dimension de la vérité. La conjonction non symétrique du sujet et du lieu de l'Autre est ce que nous pourrons, grâce à la bouteille de Klein, illustrer. Sur ces indications simples, je vous laisse en vous donnant rendez-vous au premier mercredi de janvier.

Pour le quatrième mercredi de ce mois, je prie instamment quiconque dans cette assemblée, qui soit d'une façon quelle qu'elle soit intéressé à la progression de ce que j'essaie ici de faire avancer, de bien vouloir, quel que soit le sort que je réserverai à la feuille d'information qu'il aura remplie, c'est-à-dire que je l'invite ou non au quatrième mercredi, - considérer que ce n'est pas en raison de ses mérites ou de ses démérites qu'il est ou non invité.

> Ce qui peut s'en structurer du sujet est tout entier lié structuralement à la possibilité de la transformation du passage de la structure du tore à celle de la bande de Moebius, non- pas la vraie du sujet, mais la bande de Moebius en tant que divisée, en tant qu'une fois coupée par le milieu elle n'est plus une bande de Moebius. Elle est une chose qui a deux faces, un endroit et un envers, qui

Ils sont ou non invités pour des raisons qui sont les mêmes que celle que Platon définit à la fonction de politique, c'est-à-dire qui n'a rien à faire avec la politique mais de celle qui est bien plutôt à considérer comme celle du tapissier. S'il me faut quelques fils d'une couleur et d'autres fils d'une autre couleur pour faire ce jour-là une certaine trame, laissez-moi choisir mes fils. Que je fasse ça cette année à titre d'expérience, à chacun des quatrièmes mercredis, est une chose que l'ensemble de mes auditeurs et d'autant plus qu'ils me sont plus fidèles, et d'autant plus qu'ils peuvent être vraiment intéressés par ce que je dis, doivent en quelque sorte laisser à ma discrétion.

Vous me laisserez donc, pour le prochain quatrième mercredi, inviter qui il me semblera bon pour que le sujet, le sujet donné de discussion, de dialogue, qui fonctionnera ce jour-là se fasse dans les conditions les meilleures, c'est-à-dire avec des interlocuteurs par moi expressément choisis. Ceux qui ne feront pas partie, ce mercredi-là de ceux-là, n'ont nullement à s'en formaliser.

-894-

Leçon IV 22 décembre 1965 Séminaire fermé

je remercie très vivement Green [1] de cet admirable exposé qu'il vient de nous faire sur sa position à l'endroit de ce que j'ai, comme il l'a rappelé, patiemment amené, construit, produit et que je n'ai pas fini de produire concernant l'objet a. Il a vraiment très remarquablement montré toutes les connexions que cette notion comporte. je dirai même qu'il a laissé encore en marge quelque chose qu'il aurait pu pousser plus loin, je le sais et nommément quant à l'organisation des divers types de cure et à ce qui constitue, à proprement parler, la fonction de l'objet a quant à la cure.
je le remercie d'avoir fait cette clarification qui est bien plus qu'un résumé, qui est une véritable animation, un rappel excellent des différentes étapes, je le répète, dans lesquelles on peut préciser là-dessus ma recherche ou mes trouvailles. je ne lui répondrai pas maintenant parce que nous avons un programme. je pense qu'il voudra bien collaborer de la façon la plus étroite avec ce qui vient d'être recueilli pour que le texte de ce qu'il a donné aujourd'hui et qui fait date et qui peut nous servir de référence à ce qui sera développé et, je l'espère, complété ou accru cette année; je pense que c'est une excellente base de travail pour ceux qui feront spécialement partie de ce séminaire fermé.
Merci beaucoup Green. Vous avez rempli votre heure avec une exactitude que je ne saurais trop complimenter. Alors, le donne la parole à Conté qui va vous proposer certain exposé de ce qu'il en est des articles de Stein qui vont être aujourd'hui interrogés.
Néanmoins, le profite de l'intervalle pour vous faire part de ceci, c'est qu'un cercle d'étude et de travail qui s'appelle le cercle d'épistémologie et qui appar

1 - « L'objet a de Lacan, sa logique et la théorie freudienne » par André Green (publié en Mai 1966 dans les Cahiers pour l'analyse, n° 3). -895-

L'objet de la psychanalyse

tient à cette école dont nous sommes les hôtes ici, ce cercle d'épistémologie s'est constitué au cours du cartel, théorie du discours de l'École freudienne et il va publier des *Cahiers pour l'analyse*. Le titre même de ces *Cahiers* ne se commente pas plus. Mais je vous en donne quand même la direction et l'ouverture, la possibilité d'accueil. Ces *Cahiers* seront mis à votre disposition bien sûr ici à l'entrée du séminaire mais aussi à l'École Normale d'une façon permanente et également à la Sorbonne dans un endroit qu'on vous désignera ultérieurement. J'ai donné à ces Cahiers qui m'apparaissent animés de l'esprit le plus fécond et ceci depuis longtemps, je veux dire que le cercle qui va les éditer me parait mériter toute notre attention à tous, j'ai donné ma première conférence de cette année qui, comme vous l'avez constaté était écrite, pour qu'elle soit publiée dans le premier numéro. Il y aura d'autres choses. Vous verrez alors.

Docteur Cl. Conté -je vais parler de deux articles de Stein, en laissant de côté le troisième plus récent, sa conférence sur le jugement des psychanalystes qui m'a paru poser des problèmes à un niveau différent. Donc, ici deux articles qui se font suite et qui sont consacrés simultanément à fournir un certain repérage de la situation analytique et à élaborer une théorie du poids de la parole de l'analyste en séance. Le premier article accentue surtout la référence au narcissisme primaire; le second introduisant l'opposition du narcissisme au masochisme est essentiel à la conception du transfert.

Je vais tout d'abord donner un compte rendu rapide, trop rapide sûrement, de ce qui m'a paru constituer la contribution théorique essentielle de ce travail. On me pardonnera, j'espère, de passer peut-être un peu vite sur certaines articulations et surtout de priver ces écrits de leur référence à des cas cliniques précis qui leur donnent toute leur valeur de réflexion sur une expérience psychanalytique. Stein voudra bien tout au moins me reprendre pour le cas où j'aurai trahi ou mal traduit sa pensée. Je donnerai ensuite un certain nombre de remarques critiques qui n'ont pas d'autre but que de tenter de saisir dans l'élaboration originale qui est la sienne les points de divergence avec l'enseignement de Lacan et, par là, d'ouvrir un débat.

Le premier article est donc: « La situation analytique: remarque sur la régression vers le narcissisme primaire dans la séance et le poids de la parole dans l'analyse ». Il a paru dans la *Revue française de Psychanalyse* 1964 n° 2. Le propos de Stein vise à élucider le mode d'action de l'interprétation mais, je le cite ici :

« *Pour pouvoir aborder utilement la question, il faut se demander auparavant en quoi réside le pouvoir de la parole au cours de la séance quel que soit le choix du contenu de l'interprétation, ce qui débouche sur le problème du pouvoir de la parole en général*. » -896-

Leçon du 22 décembre 1965

Ce problème, Stein va l'aborder à partir de certains moments privilégiés de l'analyse. Telle est en effet la conséquence de la règle fondamentale : prié de se mettre dans un état d'attention flottante, le patient écoute en dedans et parle dans un seul et même mouvement. La perception et l'émission de sa parole sont confondues. Il ne parle pas. Ça parle. L'analyste, de son côté, en état, lui aussi, d'attention flottante écoute le « ça parle ». Il n'écoute pas en personne. Ça écoute mais la parole et l'écoute ne font pas deux. Le patient et l'analyste tendent à être tous les deux en un, en lequel est contenu tout.

La situation analytique, idéalement réalisée, ressemblerait tout à fait au sommeil et le discours qui s'y ferait entendre serait un rêve. Ce qui est en jeu dans la situation analytique est donc bien une régression topique comportant l'abolition des limites entre le monde extérieur et le monde intérieur, aussi bien du côté du patient que de l'analyste. Cette régression topique est une régression vers le narcissisme primaire s'exprimant dans une certaine manière de bien-être qui mériterait, nous dit Stein, d'être appelé le sentiment d'expansion narcissique ou encore dans l'illusion d'avoir l'objet du désir, - c'est ce qu'il dit à propos d'un exemple clinique - ou dans le syndrome de béatitude accompagnant le début de certaines analyses.

Or, de tels moments de l'analyse manquent rarement de susciter en séance l'évocation du passé. La régression topique dans la situation analytique est à proprement parler la condition de la régression temporelle et c'est dans la régression topique que s'actualise un conflit paraissant répétitif du passé. Je cite encore :

« *Ce qui se passe à l'occasion de cette actualisation est analogue à ce qui se produit lorsqu'au moment du réveil, le rêveur formule le texte de son rêve* ».

Ici le patient sort de son état de libre association pour adresser la parole à l'analyste. Ça ne parle plus. Il parle. Il réfléchit sur lui-même et corrélativement, s'adresse à l'analyste comme à l'objet de son discours. C'est en ce point précis, nous dit encore Stein, qu'émerge l'agressivité, car l'agressivité, comme nous dit Freud, naît avec l'objet.

La suite de l'article enrichit cette articulation d'un certain nombre de précisions. Il peut en particulier y avoir, au cours de la cure, défense contre la régression narcissique en tant qu'elle peut favoriser la réapparition de conflits inconscients et d'angoisse. Au parler facile, caractéristique de l'état d'attention flottante ou au silence de style fusionnel, s'oppose ainsi le parler sans discontinuer ou le silence vigile qui exprime toujours la défense contre la régression narcissique, la parole de l'analyste étant en pareil cas souhaitée comme protection -63-

contre la régression mais en même temps redoutée en tant qu'elle prive le patient d'une satisfaction substitutive de l'expansion narcissique, à savoir de l'exercice de la toute puissance.
La double incidence de la parole de l'analyste se trouve ainsi repérée. Prononcée en personne, elle rompt l'expansion narcissique alors que, se faisant entendre comme participant du ça parle, elle favorise cette régression. L'intonation ou le choix du moment de parler peuvent rendre compte de l'un ou l'autre de ces effets qui sont en fait habituellement présents simultanément mais en proportion variable.
J'ai signalé que le premier article introduisait donc une position de l'analysé qui, par rapport au narcissisme a valeur d'une situation de compromis. Craignant la régression, le patient tente de réduire l'analyste au silence, d'échapper à la fluctuation en s'en faisant l'ordonnateur, d'en conserver la maîtrise et par là une jouissance substitutive de la régression narcissique.
Le deuxième article élabore cette position en opposant cette fois au narcissisme, le masochisme du patient dans la cure. Il s'agit d'une conférence intitulée : «Transfert et contre-transfert ou le masochisme dans l'économie de la situation analytique», prononcée en octobre 1964 et que je remercie Stein d'avoir bien voulu mettre à notre disposition.
L'expansion narcissique au cours de la séance est toujours menacée par l'éventualité de l'intervention de l'analyste en tant que celle-ci implique deux personnes séparées, donc une coupure entre le patient et ce qui n'est pas lui, une faille par où s'introduit un pouvoir hétérogène c'est-à-dire quelque chose qui est à mettre en rapport avec le principe de réalité. Or, à ce niveau se réalise une fausse liaison constitutive du transfert. Dans la situation analytique se produit un phénomène de confusion, de coalescence entre la représentation de l'intervention de l'analyste et la reconnaissance de la réalité du fait qu'il peut parler.
L'analyste apparaît comme l'origine de la réalité de l'existence, comme l'origine du pouvoir défaillant; le psychanalyste apparaît comme frustrant le patient de son plaisir de par sa propre volonté alors qu'il n'est point maître de la frustration que le patient éprouve dans sa coupure d'avec ce qui n'est point lui. Ce phénomène, nous dit Stein, nous est connu sous le nom de transfert.
L'intervention de l'analyste passe dès lors pour un abus de pouvoir. Le transfert a pour corrélatif le masochisme. Mais, en conférant à son analyste un tel pouvoir absolu, le sujet vise en fait à se rendre maître de ce même pouvoir qui manque à son accomplissement narcissique. Se présentant comme bouffon, il fait du psychanalyste son roi. Il va souffrir pour le plaisir, c'est-à-dire tenter de nier la réalité de l'existence tout en la reconnaissant puisque l'accomplissement -64-

Leçon du 22 décembre 1965

narcissique est différé. Plus fondamentalement encore, il vise à mentir au psychanalyste, à entretenir indéfiniment son désir en ne le satisfaisant point. Il s'agit pour lui d'être l'objet manquant, objet dont la complétude figure en somme l'accomplissement du narcissisme qui ne saurait être. Par cette réalisation substitutive il simule la possibilité que la frustration puisse ne plus être.

Ceci nous fait alors accéder au pas suivant qui est la reconnaissance de la visée sadique impliquée dans le masochisme du sujet, à savoir l'appel au contre-transfert car le psychanalyste qui subit le lot commun de ne pouvoir échapper à la frustration, peut à la limite se laisser tromper et se croire en effet maître de la frustration. Restant frustré dans la réalité de son existence, il serait dès lors tenté d'attribuer le non-accomplissement de son propre narcissisme à l'unique manquement de son patient ainsi devenu l'objet qui lui manque. C'est ainsi que le transfert s'établit dans la visée illusoire de la restauration d'un accomplissement narcissique supposé perdu sous le signe de l'incertitude. La terminaison de l'analyse, à l'inverse, implique l'accès à un certain ordre de certitude dans l'existence ou de savoir dans la frustration.

A partir de ce très bref résumé des deux travaux de Stein, je vais proposer un certain nombre de remarques critiques qui vont s'ordonner en trois groupes. Le premier groupe concerne le premier article surtout et l'opposition ou l'alternance, introduite par Stein, et destinée à rendre compte à ce niveau du dynamisme de la cure. Je rappelle qu'il situe d'une part, la règle de libre association qui tend à induire chez le patient un mouvement de régression vers le narcissisme primaire caractérisé comme fusion avec l'analyste et d'autre part la régression topique vers le narcissisme conditionne une régression temporelle à savoir la réémergence des conflits anciens ou la répétition des conflits en quoi consiste à proprement parler le transfert. La compulsion de répétition apparaît comme la négation de la compulsion à la régression topique où, je cite encore une autre formule :

« *Toute l'analyse est dans cette opposition* ».

Voici à ce propos toutes les questions que j'aimerais poser concernant la situation fusionnelle, je rappelle deux formules. Il y a un unique Ça parlant et écoutant ou encore le patient et l'analyste tendent à être tous deux en un, en lequel est contenu tout. Eh bien, les moments où semblent se confondre la perception et l'émission de la parole dans une immédiateté où s'abolirait tout écran et tout intermédiaire, s'ils évoquent effectivement certaines situations cliniques, semblent assez exceptionnels dans l'ensemble et posent donc d'emblée le problème de leur signification dans la cure et tout particulièrement par rapport au transfert. -899-

L'objet de la psychanalyse

Certes, c'est bien là ce que Stein élabore dans son travail mais au niveau, pour ainsi dire, d'une expérience clinique globale. Nous serions tentés de lui demander ce qui l'a conduit à choisir de privilégier des situations relativement rares pour en faire l'un des repères fondamentaux de la cure. Ou encore, pour rester à ce niveau clinique, nous aimerions peut-être savoir s'il tendrait à rapporter de tels faits à une structure névrotique déterminée, par exemple, ou bien comment il les situerait par rapport à l'ensemble de la cure et par rapport à ses différents temps.

Dans un registre maintenant plus théorique le problème se poserait de savoir comment Stein conçoit la régression topique dans la cure et dans quelle mesure elle lui paraît impliquer une situation de style fusionnel alors qu'elle paraîtrait avoir à première vue rapport avec quelque chose qui serait au contraire de l'ordre d'un dévoilement du grand Autre pour se référer ici à l'enseignement de Lacan.

Ou encore, y a-t-il lieu de faire converger l'état de libre association et l'activité du rêve d'une part, la réémergence du conflit et le récit du rêve conçu comme réflexion sur le rêve d'autre part. Nous savons par exemple qu'un doute portant sur un des éléments du rêve, au moment de son récit, énoncé dans le récit, doit être considéré comme faisant partie du texte du rêve et que le sujet reste impliqué dans le texte du rêve précisément. Parallèlement, à propos de l'unique *Ça parlant et écoutant*, nous lui demandons ce qu'il en est de l'analyste dans les moments narcissiques de la cure. Son mode d'être est-il à rapprocher de l'activité du rêve ? Autrement dit, est-il lui aussi soumis à la régression topique ou s'agit-il plutôt d'un fantasme de fusion de l'analysé ?

A propos maintenant du narcissisme primaire, il est présenté essentiellement comme une situation limite référée à une identification primaire fusionnelle ou à un état de satisfaction hallucinatoire du désir supposant une situation régie par le principe de plaisir. Une note met la fusion en rapport avec la mise en suspens de la parole séparatrice et paraît impliquer la référence à un état antéverbal ou préverbal. Certes, il nous est souligné que la régression en séance n'atteint jamais tout à fait le narcissisme primaire, bien entendu, il y a seulement mouvement vers. Cependant, un certain nombre de passages du texte paraissent proposer le narcissisme comme quelque chose qui serait un des pas primordiaux ou un premier temps du développement. Le deuxième article, par contre, introduit un autre aspect. Le patient, pour figurer l'accomplissement du narcissisme impossible est conduit à tenter de se poser comme l'objet manquant, à la limite l'objet comblant de son analyste. Il semble ainsi viser la restauration du narcissisme de l'autre et ce narcissisme se présenterait alors comme le mythe ou le fantasme de la complétude du désir de l'Autre. -900-

Leçon du 22 décembre 1965

Nous nous étions demandés lequel de ces deux aspects semblait à Stein le plus décisif, le plus essentiel ou encore comment il les articulait entre eux. Depuis lors, Stein, dans sa conférence sur le jugement du psychanalyste, a apporté sur ce sujet un certain nombre d'articulations précises et je pense que c'est dans cette direction qu'il serait conduit à nous répondre. Je maintiens cependant cette interrogation dans la mesure où le problème restait posé au niveau de ces deux premiers articles.

A propos maintenant du deuxième article plus spécialement, j'aimerais interroger le texte de Stein sur les rapports de ces repères théoriques avec certaines catégories lacaniennes, notamment le grand Autre, le petit autre et l'objet a. Je dois dire à ce propos que c'est la catégorie de l'autre imaginaire qui me paraîtrait le plus souvent primée, au point que son travail m'a paru tendre, à différents moments, à présenter la situation analytique comme une situation duelle, par exemple lorsqu'il met l'accent sur la dialectique de la frustration dans l'analyse.

De même, dans le premier article, il nous est dit qu'au moment de la réactualisation du conflit, l'agressivité naissant avec l'objet, le patient sort de la fusion pour s'adresser en personne à l'analyste lui aussi repersonnalisé comme objet de son discours. N'est-ce point là situer l'analyste essentiellement comme l'autre imaginaire de la rivalité agressive ? Certes, Stein introduit aussi le grand Autre qui se trouve également, certainement impliqué par ce que je viens de dire, ou également lorsque l'analyste se trouve désigné comme maître de la frustration ou source du pouvoir hétérogène, mais il m'a paru néanmoins difficile de différencier dans son texte le grand Autre de l'autre de la relation imaginaire. Enfin, Stein introduit quelque chose qui semblerait proche de la catégorie de l'objet a en particulier dans le deuxième article : l'analysé tentant de se situer comme objet manquant de son analyste.

Sans vouloir reprendre ici l'apport de Lacan concernant l'objet a et l'articulation du désir sadique et du désir masochiste, je fais la remarque que Stein paraît à ce moment s'engager dans une description de la situation analytique en terme de désir. Nous retrouvons alors la question : comment articule-t-il ce niveau avec celui du narcissisme? En particulier avons-nous à situer l'objet a comme ce dont la possession, à la limite, serait restauration de la complétude perdue? Ou encore, si le narcissisme est synonyme de la disparition des limites entre le moi et le non-moi, est-il vraiment à rapprocher de ce qui peut se conduire au cours de la cure de l'ordre d'une évocation fantasmatique de l'objet qui me paraissait impliquer une structure articulée plutôt qu'une indistinction fusionnelle ?

Enfin, troisième groupe de remarques; je voudrais pour terminer, reprendre -67-

L'objet de la psychanalyse

les choses au niveau de ce qui fait l'axe du travail de Stein et lui donne toute sa valeur pour nous, à savoir la mise en place du repérage du choix de la parole de l'analyste comme tel ou encore du pouvoir de la parole. Ce qui semble d'abord devoir être remarqué c'est que Stein paraît amené à devoir orienter sa recherche par rapport à une série de positions à deux termes. Par exemple l'alternance régression narcissique/réémergence des conflits, ou bien l'opposition narcissisme/masochisme, ceci recouvrant les dualités freudiennes principe de plaisir, principe de réalité, processus primaire, processus secondaire. S'agit-il là d'un modèle conceptuel que nous devrions considérer comme nécessairement impliqué comme cadrage de la situation analytique?

Stein voit bien sûr le terme de ces propos : c'est en somme une interrogation sur l'impression que son texte donne, qui est axé finalement essentiellement sur l'opposition réel/imaginaire en faisant passer au deuxième plan la dimension propre du symbolique. Certes mon impression tient probablement au fait que Stein dans ce texte n'expose qu'un des niveaux de son articulation, mais à ce niveau même, la question méritait peut-être cependant d'être posée. Par exemple, dans le premier article, la parole de l'analyste prend son poids de ce qu'elle va dans le sens de la régression ou introduit au contraire une rupture restituant alors la dualité des personnes. La parole est là pour renforcer l'unité ou souligner la dualité. Cette dernière éventualité paraît plus essentielle puisque Stein soutient son point de vue en situant la parole comme ce qui intervient pour rompre le narcissisme en séparant le moi de ses objets. La parole est coupure. Elle est cette coupure qui introduit la double polarité sujet/objet.

J'avoue ici ne pas très bien savoir s'il y a lieu d'introduire essentiellement la parole comme coupure engendrant une dualité, et ne pas saisir non plus exactement comment cette présentation s'accorde avec ce qui est dit des moments narcissiques de la cure, où le sujet écoute en dedans et parle dans un seul et même mouvement, où ça parle, la parole semblant épouser le flux psychique sans faille ni coupure.

Dans le deuxième article, la parole s'oppose au narcissisme comme le principe de réalité au principe de plaisir; elle est ce qui oblige le patient à constater qu'il y a réalité de l'impossibilité de son accomplissement narcissique. Il y a là aussi une dualité sous la parole supportée et imposée au sujet. La parole est située du côté du réel représenté par l'analyste comme maître de la frustration. Ceci serait-il à mettre au compte de l'erreur transférentielle ? Il me semble cependant que l'articulation de la parole et du réel comme tel gagnerait à être précisée.

C'est la même question qui se poserait enfin à propos de la fin de la cure comme savoir sur la frustration. -902-

Leçon du 22 décembre 1965

« *Ce n'est pas l'analyste, nous dit Stein, qui frustre le sujet de sa toute puissance. Mais la frustration est la réalité même de l'existence. Le psychanalyste aurait-il alors à jouer les représentants de la réalité dans le but d'y ramener ses patients ?* »

Je force ici le texte et c'est seulement dans le but d'interroger Stein sur le rôle décisif qu'il accorde à la frustration. Il me semble que la catégorie plus radicale du manque peut se révéler plus maniable aux différents niveaux de la structure, en permettant, par exemple, de situer la castration par rapport à la frustration, et d'articuler plus précisément le symbolique par rapport au réel et à l'imaginaire.

Je clos ici ces remarques qui visaient seulement à introduire une discussion.

Docteur Jacques Lacan - Sans m'attarder à tout ce que j'ai fait dire à Conté, je crois que, m'adressant à Stein, il ne peut que reconnaître qu'il y a là l'exposé le plus strict, le plus articulé, le plus honnête, et j'ajouterai, le plus sympathique qu'on puisse donner de ce que nous connaissons actuellement de sa pensée, dans un effort qui n'a pas manqué de le frapper, pour autant qu'incontestablement ce sont des avenues, si je puis dire, qui nous ont déjà servis au moins pour une grande part et qu'il était même de votre fin de les intégrer, de mettre l'accent sur ce en quoi, mon dieu, elles vous servent et rendent compte d'une authentique expérience.

Ce n'est pas maintenant que, moi, je vais mettre en valeur tout ce qui m'apparaît, dans la position qui est la vôtre, pour garder la marque d'une sorte de retenue, de tension, de freinage liée à d'autres catégories qui sont celles, je dois dire, plus courantes dans la théorie commune qui est donnée actuellement de l'expérience analytique et dont les deux termes sont très très bien marqués aux deux pôles dans ce que vous avez exposé. D'une part la notion si discutable, et dont ce n'est pas pour rien que je ne l'ai pas discutée jusqu'à présent, à savoir celle du narcissisme primaire.

J'ai considéré que, au point du vue de mon élaboration, elle n'était jusqu'à présent, pour personne de ceux qui me suivent au moins, abordable. Vous verrez que, avec les dernières notations topologiques que je vous ai données, il va paraître tout à fait clair que la différence de ce que j'ai amené comme articulation avec ce qui est jusqu'ici reçu dans cet ordre et montré en même temps, ce qui est toujours nécessaire, comment la confusion a pu se produire, que c'est là un nœud, qu'avant de l'aborder, on en approche, ce n'est pas maintenant que je vais le marquer. Peut-être même pas aujourd'hui du tout quoique... je peux peut-être à la fin de la séance en donner une indication. -903-

L'objet de la psychanalyse

D'autre part, le centrage tout à fait articulé et précis que vous donnez du schéma de la psychanalyse comme restant sur la frustration, puisque, dites-vous, c'est autour de la frustration que se situe et même, comme vous le dites, que c'est là ce qu'on appelle, à proprement parler le transfert, à savoir que l'analyste est, au départ, le représentant pour le sujet du pouvoir, de la toute-puissance qui s'exerce sur lui sous la forme de la frustration et que, à la fin, la terminaison aboutira à ce savoir sur le fait que la frustration est l'essence divine de l'existence.

Je pense que, là aussi, ce que j'ai fait et amené consiste proprement à dire qu'il n'y a pas que cet axe et que, en tout cas, la définition que vous donnez à la page 3 ou 4 de l'article sur transfert et contre-transfert que ce qu'il en est, quand vous dites que ceci est à proprement parler le transfert, c'est très précisément pour dire le contraire que j'ai introduit le transfert par cette formule-clé, pour obtenir ce point de fixation mental à la direction que j'indique, c'est à savoir que le transfert est essentiellement fondé en ceci que, pour celui qui entre dans l'analyse, l'analyste est le sujet supposé savoir. Ce qui est strictement d'un autre ordre, comme vous le voyez, à ce que je développe actuellement.

C'est cette distinction de la demande et du transfert qui reste, au départ, dans l'analyse autour de cette Entzweiung de la situation analytique elle-même par quoi tout peut s'ordonner d'une façon correcte c'est-à-dire d'une façon qui fasse, en quelque sorte, aboutir l'analyse à un terme, une terminaison à proprement parler, qui est d'une nature essentiellement différente de ce savoir sur la frustration. Ceci n'est pas la fin de l'analyse.

Je dis cela pour axer en quelque sorte, je ne dis pas qu'avec ça je clos le débat, au contraire, je l'ouvre. Je montre que les lignes de fuite sont complètement différentes de ce que j'appellerai en abrégé votre systématique qu'après tout je n'ai pas de raison de considérer comme close. Peut-être que vous la rouvrirez. C'est votre systématique conçue, fermée, avec ce que nous avons actuellement, qui présente déjà un certain corps.

Je regrette assurément que Conté, dans un dessein qu'on peut dire, de rigueur, voyant qu'il n'arrivait pas tout à fait à voir le virage, la transformation qui se produit dans votre troisième article, qui contient également des choses, à mes yeux, extrêmement discutables, nommément l'accent que vous mettez sur la communication. Il s'agit évidemment toujours du sens qu'a la parole de l'analyste.

Je souligne d'ailleurs, au point où nous en sommes de l'avancement des choses, que je ne considère pas que nous allons liquider tout ce débat aujourd'hui. Le quatrième mercredi de janvier nous permettra de donner... Au point où nous en sommes du temps, est-ce que vous verriez déjà, vous, des choses qui -70-

Leçon du 22 décembre 1965
vous paraîtraient bonnes à dire ou voulez-vous, par exemple laisser Melman qui a aussi quelque chose à dire, Melman avancer ce qu'il a apporté?

Conrad Stein -je crois qu'il vaut mieux que je laisse d'abord parler les autres.

Docteur Jacques Lacan - Mais oui, parce qu'après tout, même si aujourd'hui vous n'avez pas tout votre temps de réponse, nous sommes réduits à un nombre limité justement pour ça, pour que nous considérions. pour que l'enregistrement de ce qui a été reçu puisse d'ici là mûrir. D'autres peut-être voudront intervenir. je donne la parole à Melman.

Conrad Stein - je voudrais quand même, avant que Melman ne parle, dire combien j'ai apprécié l'exposé de Conté.

Docteur Charles Melman -je reprendrai les choses au point même où Conté les a fait partir. Du fait de ces travaux de Stein, on peut penser qu'ils méritent une attention d'autant plus sympathique et soucieuse, qu'ils semblent constituer une sorte de réflexion sur une théorie générale de la cure psychanalytique, et que Stein fait carrément partir, réflexion qu'il fait partir du pouvoir de la parole de l'analyste, ce qui, dit Stein, débouche sur le problème du pouvoir de la parole en général et qui culmine à la fin de ce premier article paru dans la *Revue Française de psychanalyse*, Mars-Avril 1964, dans cette formule :

« *Considérer le contenu des paroles prononcées, ne suffit jamais à rendre compte du changement produit par la parole en celui qui l'entend. Envisager, comme je l'ai fait ici, contrairement à la coutume, le discours analytique, autrement que du strict point de vue du contenu des paroles prononcées, me paraît être un pas à la suite duquel l'intelligence du dit contenu se trouvera fondée sur celle du pouvoir de la parole. Car, c'est bien en apparence sur l'intelligence du contenu que se fonde pour l'essentiel l'action consciente du psychanalyste dans le progrès de la clinique* ».

Le petit point que l'on pourrait remarquer, c'est que passer du pouvoir de la parole de l'analyste au pouvoir de la parole en général constitue un franchissement, constitue un pas, bien entendu, à mes yeux tout à fait souhaitable, mais qui implique néanmoins que nous avons affaire dans l'analyse au langage. Et cette deuxième proposition, qu'il s'agit de considérer, le contenu des paroles prononcées, paraît une illustration saisissante de ce qu'elle veut dire, que l'on pourrait aller chercher sa valeur, son poids, non seulement au niveau de son contenu mais également de son contenant, pour y remarquer par exemple que, au niveau de son contenant, il manque certains termes qui sont, ceux, tous simples, que je me permets de réintroduire ici pour la clarté de ce que je veux dire, qui sont les termes de signifiant et de signifié et dont je pense que leur introduction met mieux sur les rails de ce que Stein veut dire. -905-

L'objet de la psychanalyse

En effet, que dit l'auteur? je reprends ici un petit point développé par Conté. C'est que la parole dans la cure aurait deux faces; l'une, celle du patient qui est ordonnée par l'association libre et qui oriente irrésistiblement le patient dans la régression, vers une expansion narcissique, narcissisme primaire et dont le bien-être extrême, ultime, hypothétique, est lié au sentiment de fusion avec l'analyste, la dite fusion pouvant figurer la retrouvaille avec l'objet perdu, mythique, premier du désir. L'autre face de la parole est celle de l'analyste dont celui-ci dispose et dont il peut se servir, soit pour favoriser cette régression vers cette expansion narcissique de type primaire, soit introduire une inévitable coupure, celle de la réalité dont, à tort, le patient, le ferait agent. On ne peut que marquer déjà ici la position assez particulière accordée par Stein à la parole de l'analyste et qui, semble-t-il s'éclaire encore mieux dans ce dernier travail fait tout récemment aux lundis de Piera Aulagnier à Sainte-Anne, dernier travail qui porte pour titre « le jugement du psychanalyste » et où l'auteur dit ceci :

> Ayant reçu une interprétation vers la fin de la séance, une patiente répond « Vous m'avez fait plaisir, je voudrais partir là-dessus », qu'à la séance suivante elle évoque « Le plaisir que j'ai quand vous me parlez, le côté inattendu de vos paroles et pourtant, c'est comme un miracle mais cette comparaison ne me plaît pas car dans le miracle, ajoute la patiente, il y a quelque

« *La parole exceptionnelle du psychanalyste qui vient combler l'attente du patient est effectivement reçue avec plaisir. Elle neutralise une tension dans un sentiment d'adéquation et de soulagement, même si tout de suite après, elle doit susciter la colère, l'opposition ou la dénégation. De là sa comparaison fréquente à une substance, nourriture, sperme, ou enfant qui viendrait remplir le ventre du patient jusque, parfois, à ce qu'il en ait la nausée*. »

« *Et l'on ne sera pas surpris de voir dans la suite qu'elle avait reçu l'interprétation comme un enfant que son psychanalyste lui aurait donné, satisfaction coupable*».

Et il me semble que c'est au niveau d'une formulation ici devenue tout à fait claire que se précise mieux sans doute ce que voulait dire Stein quand il disait que le contenu n'épuisait pas la parole de l'analyste.

Et en effet, ce contenu tel qu'il est appelé, semble évoquer, -906-

Leçon du 22 décembre 1965
« *nul signifié qui appellerait par là-même quelque articulation signifiante* »

ici, mais semble essentiellement évoquer la place d'où la parole de l'analyste prendrait cette brillance si singulière.
Je ne crois par forcer ici la pensée de Stein en citant par exemple cette phrase, toujours dans ce dernier travail lorsqu'il dit que :
« *La parole du psychanalyste est toujours attendue comme la répétition d'une parole déjà prononcée »; j'aurai tendance bien entendu à dire comme l'évocation d'une place déjà là de toujours. Je continue Stein «parole mythique, parole fondatrice qui l'établit à la fois (qui établit le patient à la fois) car ces deux effets sont inséparables en tant qu'objets du désir de l'Autre et en tant que sujet d'une faute originelle* ».

Et il me semble que, toujours en accordant à ces éléments leur place qui, à mes yeux paraît très importante dans le travail de Stein et dans les effets qu'il fournit, je dirai que supposer que la parole de l'analyste s'exerce à cette place dont j'essayais tout à l'heure d'évoquer la brillance si particulière, suppose bien entendu que l'analyste accepte ou entérine, pose, tout simplement que sa parole vienne de ce lieu. Il me semble que tout un certain nombre d'articulations présentes dans le texte pourraient éventuellement s'ordonner autour de cette position supposée de la parole de l'analyste dans la cure. Par exemple, lorsqu'il est dit que par ces libres associations l'analysé,
« *dans le parfait accomplissement de son don* » (c'est une citation),

cherche à réaliser sa parole vers cette même place qui est celle visée de l'analyste, on peut penser donc, que, si par ce don, l'analysé cherche à rejoindre ici ce qui peut lui sembler la place ou la parole de l'analyste, il est susceptible éventuellement d'inscrire, disons un vécu pour simplifier, en terme de fusion mythique, voire même dans quelque chose qui peut, à ce moment-là, prendre le terme de cette extension narcissique si particulière susceptible d'aboutir à ces effets extrêmes, c'est-à-dire à celui d'une fusion avec l'analyste.
J'ai l'impression que je n'ai pas dit cela tout à fait clairement mais ce que je veux dire c'est qu'à partir du repérage de cette place on peut se demander si effectivement à partir de ce moment-là, le mouvement de l'analysé dans la cure n'est pas une tentative de rejoindre un lieu à partir duquel effectivement une fusion mythique peut toujours être supposée, et peut-être évidemment dans ce mouvement situer quelque chose qui est ce bien-être ineffable inscrit sous le terme de : expansion narcissique primaire. -907-

L'objet de la psychanalyse

On pourrait également se demander si situer la chose ainsi, je veux dire la parole de l'analyste à cette place, - cette parole qui peut, soit combler cette régression narcissique soit introduire la coupure -, si voir les choses ainsi ne vient pas rappeler cette bivalence courante et fréquente qui rappelle une spéculation fréquente qui a sans doute sa valeur, sur le bon et sur le mauvais objet.

On pourrait se demander également si situer les choses ainsi n'est pas quelque chose qui permette de comprendre - car à mes yeux, je dois dire cela a paru comme assez surprenant, - le fait que si le sujet vient à manquer à la règle fondamentale dans la cure, il puisse immédiatement se sentir coupable de masturbation ou coupable de quelque satisfaction auto-érotique originelle.

On peut donc dire que là aussi en situant les choses ainsi, on pourrait donc se demander si le refus du patient lorsqu'il vient à manquer à la règle fondamentale, de perdre quelque chose, en obéissant à cette règle imposée par l'analyse, si ce refus du patient n'est pas quelque chose qui prend ce caractère éventuellement auto-érotique ou masturbateur parce qu'il pourrait signifier la crainte ou le refus de se perdre, lui, le patient, en quelque objet à préciser qui serait, lui, détenu précisément, au pouvoir et aux mains de l'analyste.

Que, par exemple, dans le dialogue de la cure puissent intervenir des éléments qui fassent intervenir le corps, le somatique, au niveau d'un malaise que la parole de l'analyste serait susceptible de lever. Il faut que je cite là encore ces quelques phrases qui me paraissent tout à fait claires et tout à fait intéressantes dans le propos, dans le texte de Stein. Il dit par exemple ceci : « levant l'incertitude, cette parole de l'analyste supprime du même coup le malaise. Mais cette incertitude, le patient l'avait déjà partiellement levée, en traduisant son malaise en une affection plus ou moins déterminée de son corps, phénomène très voisin de celui de la complaisance somatique que Freud étudie à propos de l'hystérie de Dora. A un certain malaise dans l'attente de la parole du psychanalyste, le patient avait substitué une souffrance qui invitait à la représentation assez précise de la substance ou de l'agent physique nécessaire à sa suppression. Cela lui permettrait au moins de savoir de quoi il manquait. Il lui avait suffi de prendre modèle sur une souffrance autrefois ressentie en raison de l'action, facteur naturel, et ainsi s'explique le fait que la parole de l'analyste puisse agir comme si elle était une substance ou un agent physique ».

Stein dit ailleurs parfaitement que cette parole de l'analyste est également la même qui... enfin c'est encore beaucoup mieux imagé lorsque par exemple Stein la compare à la nourriture :

« *Cette parole qui a pour effet d'entraîner une modification corporelle tout comme la nourriture calme la faim, ou comme les rayons du soleil suppriment la sensation du froid. J'ai déjà souligné, dit Stein, que la* -74-

Leçon du 22 décembre 1965

Enfin, j'aurai tendance à voir également dans cette position, dans cette place particulière accordée à la parole de l'analyste, quelque chose qui ferait que peut-être la démarche logique de l'auteur se trouve engagée dans un système parfaitement binaire, - Conté a dit duel tout à l'heure, - un système binaire soutenu par un modèle fondamental et que j'aurai tendance à voir comme ceci, non pas quelque chose qui serait sous la formule être ou ne pas être, mais quelque chose qui serait peut-être plutôt être ceci ou être cela.

> *parole pouvait à l'occasion faire disparaître une rage de dents ou un mal de tête. Il n'est pas rare non plus qu'elle calme une sensation de faim ou qu'elle réchauffe. Une telle identité des faits pourrait donner à penser qu'elle est le substitut d'une substance ou l'agent d'une action physique, ou qu'elle est de même nature* ».

Enfin, je me demandais aussi si ce n'est pas à partir de cette place, de ce lieu accordée à la parole de l'analyste, que se trouve forcément posé le problème de la fin de la cure, dans cette situation close, ou effectivement comme le fait Stein, ils ne peuvent être inscrits, ils ne peuvent être traduits qu'en termes d'artifices techniques. je dois dire que, bien entendu, Stein ne va pas, dans ses propos, dans les textes que nous avons étudiés ne va pas au-delà de cette introduction mais en tout cas, c'est néanmoins ainsi, je veux dire en termes d'artifices techniques, que cette fin de cure est évoquée et effectivement, bien sûr, on peut se demander comment dans cette situation duelle, relativement immobile et situant en ce lieu la parole de l'analyste les choses pourraient être tellement différentes.

Enfin, pour terminer, l'auteur pose le problème de la vérité.

« *Comment, dit Stein, l'analyste pourrait-il faire de sa parole la garantie de vérité alors que le patient dans le transfert lui attribue un pouvoir qu'il n'a pas* ? ».

Ce qui débouche, bien entendu, sur des formules qui font de l'analyste un trompeur, tout simplement lui-même trompé. Et je dirais que c'est pour ma part effectivement ce que je serais amené éventuellement à situer, je veux dire dans une telle articulation, bien qu'après tout, je vois mal effectivement comment il pourrait, là, en être autrement si l'analyste n'était amené peut-être, n'était conduit à amener autre chose à la place du leurre.

Stein ajoute encore :

« *Il n'y aurait pas de psychanalyse si le psychanalyste prétendait se poser à tout instant en fidèle serviteur de la vérité. -je relis bien cette phrase : - il n'y aurait pas psychanalyse si le psychanalyste prétendait à tout instant se poser en fidèle serviteur de la vérité* ». -909-

L'objet de la psychanalyse

je dois dire que, pour ma part, je ne suis pas du tout d'accord, bien entendu, avec cette conclusion, je pense, bien au contraire, - je termine de façon abrupte et un petit peu rapide, - que l'analyse a au contraire ce rapport fondamental à la vérité et que si le psychanalyste ne pouvait effectivement en être constamment le garant, on risquerait de se retrouver dans ces positions de leurre, dans ces positions de trompeur/trompé avec les conséquences que cela peut avoir sur le déroulement de la cure, que j'ai essayé peut-être de manière un petit peu difficile ou pas toujours très claire, de retracer dans mon propos.

Docteur Jacques Lacan - Il est deux heures deux. je vous demande encore deux minutes. je ne pense pas que Stein répondra aujourd'hui. Le temps manque tout à fait, et je pense que les choses doivent être reprises.

Une part, une part seulement de la difficulté du texte de Melman vient certainement de ceci que cet article sur le jugement psychanalytique de Stein n'a pas été suffisamment présenté. je pense qu'il n'échappe pas à Stein, lui-même, ceci que je vais éclairer tout de suite, qu'en somme Melman s'est livré à une lecture d'un article essentiellement fondé sur la fonction de prédication de l'analyste.

C'est en quelque sorte pour autant que cette prédication, dites-vous, est attendue que vous notez, au niveau de quatre ressorts, quels sont ses effets. Pour expliquer ces effets même, Melman suppose de votre part une appréhension plus centrale de cette fonction de la parole de l'analyste. En somme il l'a lu, il ose le dire, au-delà de ce que vous osez vous-même voir. Chacun a tout de même pu suivre cette place qu'il désigne, et c'est une interrogation. Ce n'est pas une prise de position. C'est bien pour ça qu'il ne l'a pas nommément désignée, précisément en fin de compte la place de l'objet a. Vous l'avez senti tout au long de l'exposé de Melman, et ceci encore pose des problèmes puisqu'aussi bien ce serait de nature à réformer toute la chaîne de votre conception, sinon la nôtre depuis dix ans, du rapport du patient à la parole de l'analyste qui n'irait presque à rien de moins qu'à être une position constituée non pas du tout là, il ne s'agit pas du masochisme, nous avons laissé complètement de côté aujourd'hui notre conception du masochisme parce qu'elle pose trop de problèmes. Mais une conception en quelque sorte hypochondriaque de la fonction de la parole de l'analyste.

Naturellement, tout aboutit, il l'a fait admirablement aboutir, à cette difficulté que vous avez soulevée : l'analyste doit-il être le fidèle serviteur de la vérité ? C'est ce que j'ai apporté récemment en disant qu'il n'y a pas de vrai sur le vrai; est-ce que ce n'est pas là ce qui vous permettrait de corriger ce qu'à, en quelque sorte, de simple approximation, cette notion, bien sûr, que le psychanalyste ne peut pas être le fidèle serviteur de la vérité pour la raison qu'il ne s'agit pas de la servir ? -910-

Leçon du 22 décembre 1965

En d'autres termes, on ne peut pas la servir. Elle se sert toute seule. Si l'analyste a une position à définir, c'est bien ailleurs que dans celle d'une Bejahung qui n'est en effet jamais que la répétition d'une Bejahung primitive. C'est bien plutôt justement que ce qui a été introduit lors de débat interne à notre École, à quoi Green, qui en avait eu quelque écho, faisait allusion tout à l'heure. Si justement l'analyste est dans une certaine position, c'est bien plutôt dans celle qui n'est pas encore, pas encore du tout élucidée, c'est la Verneinung précisément.

Je vous donne ça comme dernière suggestion. Si vous voulez c'est à partir de là que nous pourrons reprendre le quatrième mercredi de janvier ce débat donc simplement ouvert.

Je pense que tout de même, s'il s'agit de Stein, vous en avez eu aujourd'hui pour votre faim. Inutile d'ajouter que ce qui est amorcé et que je pose comme une dernière question : est-ce qu'il n'y a pas une profonde confusion dans cette espèce de valeur prévalente, de valeur toujours de point d'aspiration qu'a la pulsion orale dans toutes nos théorisations de l'analyse, est-ce que ça ne vient pas d'une méconnaissance fondamentale de ce que peut avoir d'orientant, de directeur dans un tel point de fuite, le fait qu'on oublie que la demande se prononce, quelle qu'elle soit, avec la bouche? -911-

-78-

Leçon V, 5 janvier 1966

Je vous souhaite une bonne année, vœu affectueux, vœu qui dans ma bouche prend sa portée de pouvoir, au moins sur un point si réduit soit-il de votre intérêt, y apporter moi-même quelque chose.

Nous allons poursuivre ce que nous avons à dire cette année de l'objet a. Si vous me permettez, à la faveur de cette coupure et de ces vœux, d'y mettre l'accent sur une certaine solennité, c'est le cas de le dire, nous dirons que cet objet a, objet de déchet, vous en avez eu déjà assez d'approches pour sentir la pertinence de ce terme, objet dans une certaine perspective et dans un certain sens rejeté, oui. Ne dirons-nous pas de lui que, comme il est prédit, pierre de rebut il doit devenir la pierre d'angle.

Il est présent partout dans la pratique de l'analyse. Encore, en fin de compte peut-on dire que personne, disons, ne sait le voir. Ceci n'est pas surprenant s'il a la situation, les propriétés que nous lui donnons, l'articulation que nous allons essayer une fois de plus de faire avancer aujourd'hui. Que personne ne sache le voir est lié, nous l'avons déjà indiqué, à la structure même de ce monde en tant qu'il paraît être coextensif au monde de la vision, illusion fondamentale que depuis le départ de notre discours nous nous attachons à ébranler, à réfuter en fin de compte. Mais que personne ne sache le voir, au sens où sache c'est « puisse » le voir, n'excuse pas que personne encore n'ait su le concevoir.

Quand, comme je l'ai dit, son aperception est constante dans la pratique de l'analyse, tant et si bien, tant et tellement qu'après tout, l'on en parle, de cet objet dit prégénital dont on se gargarise pour essayer autour, de typifier cette appréhension injuste, imparfaite, d'une réalité dont la prise, dont la forme serait liée au seul effet d'une maturation dont assurément les piliers sont fermes dans l'analyse, à savoir le lien qu'il y a entre cette maturation et quelque chose qu'il -79-

L'objet de la psychanalyse

faut bien appeler par son nom, une vérité. Cette vérité, c'est que cette maturation est liée au sexe.

Encore tout ceci dût-il paraître noyé dans une confusion du sexe et d'une certaine morale sexuelle qui sans doute n'est pas sans être intimement liée au sexe puisque la morale en sort qui, faute d'une délinéation suffisante, fait de cet objet prégénital la fonction d'un mythe où tout se perd, où l'essentiel de ce qu'il peut et doit nous apporter quant à la fonction plus radicale de la structure du sujet tel qu'il sort de l'analyse est qu'il abolit à jamais une certaine conception de la connaissance.

On en parle donc beaucoup et non pas seulement au sens qui, je l'ai dit est bien excusable : à savoir le voir. Car nous verrons quelles sont les conditions pour qu'une chose soit vue et sans savoir même le sens de ce qu'on en dit, puisque cette position de ne pas savoir ce qu'on dit est proprement ce qui doit être tourné dans l'analyse, ce qui doit être forcé dans l'analyse, ce qui fait que l'analyse ouvre un nouveau chemin au progrès du savoir. On peut dire que l'analyste fait défaut à sa mission en ne progressant pas justement là où est le point vif, où doit s'attacher son effort.

Je suis venu de loin pour accrocher ce point central et l'une des utilités de l'emploi de cette algèbre qui fait que cet objet je l'épingle de cette lettre a, une des fonctions de cet emploi de la notation algébrique c'est qu'il est permis d'en suivre le fil, comme un fil d'or depuis les premiers pas de cette démarche qu'est mon discours et que, m'attachant d'abord à accrocher le point vif, le point de partage de ce que c'est que l'analyse et de ce qui ne l'est pas. Ayant commencé par le stade du miroir et la fonction du narcissisme, si dès l'abord j'ai appelé cette image aliénante autour de quoi se fonde cette méconnaissance fondamentale qui s'appelle le moi, et ne l'ai pas appelé i (S) par exemple l'image du self, ce qui aurait bien suffi, ça n'en aurait été qu'une image, ce dont il y avait à démontrer que ce n'était qu'imaginaire était déjà suffisamment indiqué. J'ai appelé ça dès le départ i (a), ce qui est en somme superflu, redouble l'indication qu'il y a dans l'identification de l'aliénation fondamentale. Nous nous méconnaissons d'être moi, a est dans la parenthèse, au cœur de cette notation, si bien que déjà, c'est là qu'est indiqué qu'il y a quelque chose d'autre, le a précisément au cœur de cette capture et qui est sa véritable raison.

Il y a donc une double erreur, erreur du mirage de l'identification et méconnaissance de ce qu'il y a au cœur de ce mirage qui le soutient réellement. Je l'indique aujourd'hui pour la première fois, je crois. Vous allez le voir revenir aujourd'hui dans la suite de ce discours, a, repère, simple indication, je le dis, je n'en donne pas ici la raison, mais vous allez le voir surgir, a est de l'ordre du réel. J'ai eu, lors de mon séminaire fermé, la satisfaction de voir par quelqu'un ras- -80-

Leçon du 5 janvier 1966

sembler jusqu'à la date de ce jour, couvrir, dirais-je, à peu près tout le champ de ce que j'ai articulé sur le a et oser ouvrir les questions que ce rassemblement laisse ouvertes.

J'indique au passage, pour tout ceux dont je ne puis, pour des raisons, pour des raisons de rapport de masse, de rapport entre la quantité et la qualité, comme on dit ailleurs, ce qui fait que la qualité d'un auditoire change du fait qu'il soit trop ample et trop touffu. Je m'excuse auprès de ceux que je ne convoque pas à ces travaux dont j'espère qu'ils prendront le ton d'un échange, d'un travail d'équipe. Celui dont je parle, dû à M. André Green, assurément n'a pas encore amorcé le dialogue si ce n'est avec moi puisqu'il s'agissait de dire ce que j'avais dit jusqu'ici de l'objet a pour m'interroger et la pertinence ici suffit pour m'imposer d'avance l'adéquation, sans ça à quoi bon m'interroger. La pertinence des questions est de celles auxquelles j'espère pouvoir cette année donner satisfaction. Aussi bien que tout ceux qui n'assistent pas à ces séminaires sachent qu'ici la solution est simple au problème de la communication. Il suffit que cette sorte de petit rapport soit diffusé pour qu'aussi bien il serve à tous pour repérer ce que je pourrais y insérer de réponses par la suite. Dans d'autres cas où le dialogue sera de débat, d'articulations permettant d'être résumées en un protocole, de même ce sera simplement une question de délai, ce qui peut-être articulé comme linéament, réseau obtenu de cette discussion sera communiqué de même. Il ne s'agit donc nullement dans le séminaire dit fermé d'ésotérisme, de quelque chose qui ne soit pas à la disposition de tous.

Je suis donc parti aujourd'hui de ces deux termes rappelés dans le discours auquel je fais allusion, à savoir que c'est dès l'origine de mon sillon critique dans l'articulation de l'analyse que nous voyons pointer, apparaître ce qui aboutit maintenant à l'articulation de l'objet a, le moi fonction de méconnaissance. Il importe de voir jusqu'où s'étend, par rapport à ce qui s'est appelé avant Freud, - prenons Janet comme repère, - la fonction du réel, l'importance de souligner cette tare constitutive du moi. Contrairement à ce qu'on affirme, le moi dans Freud n'est pas la fonction du réel, même s'il joue un rôle dans l'affirmation du principe de réalité, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Le moi est l'appareil de la perception-conscience *Warnehmung-Bewusstsein*. Or, si depuis toujours le problème de la connaissance tourne et vire autour de la critique de la perception, est-ce que de notre place d'analyste, précisément, nous ne pouvons pas entrevoir ceci qui se trahit dans le discours philosophique lui-même? Car toujours en fin de compte, dans le discours traînent les clés de ce qu'il réfute et le discours insensé des analystes sur l'objet prégénital laisse aussi saillir de-ci de-là les articulations qui permettraient de le situer correctement. -81-

L'objet de la psychanalyse

C'est bien là ce que nous devons prévoir de quelque chose d'éclatant, qu'il devrait être depuis longtemps de notre patrimoine d'avoir mis à la disposition de tous, qui ne sait combien est courte l'intelligence de l'homme et au premier plan ceux, justement qui guidés par le progrès du contexte scientifique, se sont mis à étudier l'intelligence là où elle doit être prise : au niveau des animaux et que nous sommes déjà récompensés quand nous savons déterminer le niveau d'intelligence par la conduite du détour. je vous le demande, pour ce qui est de l'intelligence, où est le degré de plus que l'homme atteint?

Il y a un degré de plus. Il y a ce qu'on trouve au niveau de la première arti culation thalésienne, de Thalès, à savoir que quelque chose, une mesure, se détermine par rapport à autre chose d'être, à cette autre chose, dans la même proportion qu'une troisième à une quatrième. Et c'est là strictement la limite de l'intelligence humaine. Car c'est là seul ce qu'elle saisit avec ses mains, tout le reste de ce que nous plaçons dans le domaine de l'intelligence et nommément ce qui a abouti à notre science est l'effet de ce rapport, de cette prise dans quelque chose que j'appelle le signifiant dont la portée, dont la fonction, dont la combinaison dépasse dans ses résultats, ce que le sujet qui le manie peut en prévoir. Car contrairement à ce qu'on dit, ce n'est pas l'expérience qui fait progresser le savoir, ce sont les impasses où le sujet est mis, d'être déterminé par la mâchoire, dirais-je, du signifiant. Si la proportion, la mesure, nous la saisissons au point de croire et sans doute à juste titre que cette notion de mesure c'est l'homme même, l'homme s'est fait, dit le présocratique, le monde est fait à la mesure de l'homme. Bien sûr puisque l'homme c'est déjà la mesure et ce n'est que ça.

Le signifiant, j'ai essayé de l'articuler pour vous lors de ces dernières leçons, ce n'est pas la mesure, c'est précisément ce quelque chose qui, à entrer dans le réel, y introduit le hors de mesure, ce que certains ont appelé et appellent encore l'infini actuel. Mais reprenons. Que signifie ce que je veux dire quand je répète après l'avoir tellement dit, que ce qui fausse la perception, si je puis dire, c'est la conscience ? A quoi peut tenir cette étrange falsification ? Si de toujours j'ai attaché tant d'importance à le saisir dans le registre psychologique au niveau du stade du miroir, c'est que c'est le chercher à sa place mais cette place va loin. Le miroir ne se définit, n'existe que de cette surface qui divise pour le redoubler dans un espace à trois dimensions, espace que nous tenons pour réel et qui l'est sans doute.

je n'ai pas ici à le contester. je me déplace comme vous et n'ai pas le moindre petit pied à l'étrier du voyage taoïste, chevauchant quelque dragon à travers le monde. Mais justement. Qu'est-ce à dire? Sinon que l'image spéculaire n'aurait pas cette valeur d'erreur et de méconnaissance, si déjà, une symétrie qu'on appelle bilatérale, par un plan sagittal ne caractérisait en tout cas l'être qui est -82-

Leçon du 5 janvier 1966
intéressé. On a une droite et une gauche qui ne sont évidemment pas semblables mais qui font office de semblables, en gros deux oreilles, deux yeux, une mèche sans doute de travers mais en tout cas, on peut faire la raie au milieu. On a deux jambes, on a des organes par paires pour un grand nombre d'entre eux, pas tous, et quand on y regarde de plus près, à savoir quand on ouvre, à l'intérieur, c'est un tant soit peu tordu, mais ça ne se voit pas au dehors. L'homme, tout comme une libellule, a l'air symétrique. C'est à un accident de cette espèce, accident d'apparence comme disent les philosophes que quelque chose est dû tout d'abord à cette capture dite du stade du miroir.
Est-ce qu'il n'y a pas, c'est la question qu'ici nous pouvons nous poser, une raison plus profonde de ce qui paraît cet accident au fait de cette capture ? C'est là, bien sûr, qu'une vue un peu plus pénétrante, attentive des formes pourrait nous mettre sur la trace, car d'abord, tous les êtres vivants ne sont pas marqués de cette symétrie bilatérale. En plus nous non plus, car il suffit de nous ouvrir le ventre pour s'en apercevoir. En plus, il nous est arrivé de nous intéresser aux formes en cours, à l'embryologie et là, plus nous avançons, plus nous remarquons que ce que j'appelais tout à l'heure, que je désignais du terme de torsion ou encore de disparité ou encore, - je voudrais me servir du mot anglais si excellent - oddité, domine toujours dans ce qui constitue la transformation, le passage d'un stade à l'autre.
Dans l'année où j'ai tracé au tableau les premières utilisations de ces formes auxquelles le vais venir maintenant en topologie et où j'essayais d'inscrire pour l'édification de mes auditeurs et leur indiquer ce qu'il y avait à en tirer de résonance, comme analogie, pour les introduire à ce qu'il faut enfin maintenant que je leur montre pour être proprement la structure de la réalité et non pas seulement la figure. Combien de fois ceux-ci n'ont-ils pas été frappés, quand pour eux, cette baudruche de quelque tore et de quelque *cross-cap*, je la montrais éventrée, de voir en quelque sorte surgir au tableau une figure qui aurait pu passer au premier coup d'œil pour une coupe de cerveau par exemple avec des formes involuées si frappantes jusque dans la macroscopie, ou au contraire une étape de l'embryon; après tout, ouvrez un livre d'embryologie, le premier venu, voyez les choses au niveau où un neuf déjà à un stade assez avancé de division, nous présente ce qu'on appelle la ligne primitive et puis ce petit point qui s'appelle le nœud de Hensen, enfin, c'est quand même assez frappant, que ça ressemble tout à fait exactement à ce que je vous ai maintes fois dessiné sous le nom abrégé d'un chapeau croisé, d'un *cross-cap*.
Je ne vais pas même un instant glisser dans cette philosophie de la nature. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit de toute façon, nous ne pouvons là trouver qu'un indice de quelque chose qui indique que peut-être dans les formes de la vie il y -83-

L'objet de la psychanalyse

a comme une espèce d'obligation de simulation de quelque structure plus fondamentale. Mais ce que ceci simplement nous indique et qui doit être retenu, c'est qu'il n'est pas légitime de réduire le corps au sens propre de ce terme, à savoir ce que nous sommes et rien d'autre, nous sommes des corps, de réduire les dimensions du corps à celle de ce qu'au dernier terme de la réflexion philosophique Descartes a appelé l'étendue.

Cette étendue, dans la théorie de la connaissance, elle est là depuis toujours. Elle est là depuis Aristote. Elle est là au départ de la pensée qu'on appelle du nom, - j'ai horreur de ces foutaises - occidentale.

C'est celle d'un espace métrique à trois dimensions homogène et au départ ce que ceci implique, c'est une sphère sans limite sans doute, mais constituée quand même comme une sphère. Je vais tout à l'heure, j'espère, pouvoir préciser ce que veut dire cette appréhension correcte d'un espace à trois dimensions homogène et comment il s'identifie à la sphère, toujours limite même si elle peut toujours s'étendre. C'est autour de cette appréhension de l'étendue que la pensée du réel, celle de l'étant, comme dit M. Heidegger, s'est organisée. Cette sphère était le suprême et le dernier étant : le moteur immobile.

Rien n'est changé avec l'espace cartésien. Cette étendue est simplement poussée par lui à ses dernières conséquences, c'est à savoir que lui appartient de droit tout ce qui est corps et connaissances du corps. Et c'est pourquoi la physique des Passions de l'âme est manquée chez Descartes parce que nulle passion ne peut-être qu'un affect de l'étendue.

Sans doute, y a-t-il là quelque chose de très séduisant depuis toujours. Nous allons le voir, la structure de cet espace sphérique, c'est là l'origine de cette fonction du miroir mise au principe de la relation de connaissance. Celui qui est au centre de la sphère, se voit monstrueusement reflété dans ses parois, microcosme répondant aux macrocosme. Ainsi la conception de la connaissance comme adéquation de ce point central mystérieux qu'est le sujet à cette périphérie de l'objet est-elle, une fois pour toutes instaurée comme une immense tromperie au sens du problème. Descartes ne s'est pas assez méfié du dieu malin. Il pense pouvoir l'apprivoiser au niveau du «je pense». C'est au niveau de l'étendue qu'il y succombe.

Mais aussi bien, cette tromperie n'est-elle pas forcément une tromperie, c'est aussi bien une limite, une limite imposée par Dieu précisément. En tout cas, dans la Genèse, à peu près vers le cinquième verset, - je n'ai pas eu le temps de le vérifier avant de venir - du *Berechit bara Elohim*, il y a un terme qui est là, éclatant depuis le fond des âges et qui, bien sûr, n'a pas échappé aux commentaires rabbiniques. C'est celui que Saint Jérôme a traduit par *firmamentum* ce qui n'est pas si mal. Le firmament du monde, cela au-delà de quoi Dieu a dit: « tu -84-

Leçon du S janvier 1966
ne passeras pas ». Car n'oubliez pas que jusqu'à une époque récente, la voûte céleste c'était ce qu'il y avait de plus ferme. Cela n'a pas changé, ce n'est pas du tout parce qu'on conçoit qu'on peut voguer toujours plus loin qu'elle est moins ferme.
Il s'agit d'une limite autre dans la pensée de celui qui articule ça en caractères hébraïques : *Rakia*. *Rakia* sépare les eaux supérieures des eaux inférieures. Il était entendu pour les eaux supérieures que l'accès était interdit. Ce n'est pas que nous nous baladions dans l'espace avec, - point que, incidemment J'apprécie, je ne réduis pas à néant - que nous nous baladions dans l'espace avec de charmants satellites qui est l'important, c'est qu'à l'aide de ce quelque chose qui est le signifiant et sa combinatoire, nous soyons en possession de possibilités qui sont celles qui vont au-delà de cet aspect métrique. C'est du jour où nous sommes capables de concevoir comme possible, je ne dis pas comme réel, des mondes à six, sept, huit, autant que vous voudrez, dimensions que nous avons crevé *Rakia*, le firmament.
Et ne croyez pas que ce sont des blagues, enfin des choses dans lesquelles on peut faire ce qu'on veut sous prétexte que c'est irréel. On croit, comme ça, qu'on peut extrapoler. On a étudié la sphère à quatre puis à cinq puis à six dimensions. Alors on se dit c'est bien. On découvre une petite loi comme ça qui a l'air de suivre. Alors on pense que la complexité va aller toujours en s'ajoutant en quelque sorte à elle-même et qu'on peut traiter ça comme on traiterait une série. Pas du tout. Arrivé aux sept dimensions - Dieu sait pourquoi, c'est le cas de le dire, lui seul sait sans doute encore actuellement car les mathématiciens ne le savent pas, - il y a un os, la sphère à sept dimensions fait des difficultés incroyables.
Ce ne sont pas des choses auxquelles nous aurons l'espace de nous arrêter ici. Mais c'est pour vous signaler, en retour, en retrait, le sens de ce que je dis quand je dis : le réel c'est l'impossible. Ça veut précisément dire ce qui reste d'affirmé dans le *firmamentum*, ce qui fait que, spéculant de la façon la plus valable, la plus réelle... car votre sphère à sept dimensions, elle est réelle, elle vous résiste, elle ne fait pas ce que vous voulez, vous mathématiciens. De même qu'aux premiers pas de Pythagore le nombre qu'il n'avait pas la naïveté de croire un produit de l'esprit humain lui a fait difficulté simplement à faire la chose minimale, à commencer par s'en servir pour mesurer quelque chose, faire un carré. Tout de suite le nombre surgit dans son effet irrationnel. En quoi c'est ça qui démontre qu'il est réel. C'est l'impossible. C'est qu'on n'en fait pas ce qu'on veut. J'ai tiré autant d'enseignement de cette première expérience que de celle de la sphère à sept dimensions qui n'est là que pour vous amuser et pas pour faire « planète ». -85-

L'objet de la psychanalyse

Alors la question est de savoir comment nous pouvons rendre compte de ceci qui est depuis toujours à la portée de la main, de quelque chose qui est tout de même aussi dans le réel, mais qui n'est pas du tout comme le dépeint la théorie de la connaissance, à savoir ce point central, ce point de convergence, ce point de réunion, de fusion, d'harmonie, dont on se demanderait alors pourquoi tant de péripéties, d'avatars, de vicissitudes depuis le temps qu'il serait là, à recueillir le macrocosme, ce sujet dont la première chose que nous voyons, et on n'a pas pour ça attendu Freud, c'est qu'il est, où qu'il aille, où qu'il fasse acte de sujet de lui-même divisé, comment peut-il s'inscrire dans un monde à topologie sphérique ?

Notre seule faveur c'est d'être au moment où peut-être d'avoir crevé Rakia, *firmamentum*, avant tout dans les spéculations des mathématiciens, nous pouvons donner à l'espace, à l'étendue du réel une autre structure que celle de la sphère à trois dimensions.

Bien sûr, il fut un temps où je vous fis faire, dans un certain rapport de Rome, les premiers pas qui consistent à bien marquer la différence de ce moi, qui se croit moi, à ce qu'il exige de nous, fascinés par ce point secret d'évanouissement qui est le vrai point de perspective au-delà de l'image spéculaire qui fascine celui qui, là, se reconnaît, se regarde, la différence qu'il y a entre cela et le je de la parole et du discours, de la parole pleine, comme j'ai dit, celle qui s'engage dans ce voeu que j'ose à peine répéter sans rire, « je suis ta femme » ou bien « ton homme» ou bien «ton élève». Pour moi, je n'ai jamais fait allusion à cette dimension que sous la forme du tu. Comme bien entendu toute personne qui n'est pas absolument insensée, sait que cette sorte de message, on ne le reçoit jamais que de l'Autre et sous une forme inversée, c'est ce sur quoi j'ai insisté tout d'abord. Au niveau de mon séminaire sur le *Président Schreber* j'ai longuement, à propos de ce que j'ai appelé le pouvoir de perforation de l'affirmation consacrante, longuement balancé autour de : « tu es celui qui me suivra (s) » qui, bienfait des dieux en français, bénéficie de l'amphibologie de la deuxième et de la troisième personne du futur, on ne sait pas s'il faut écrire - vras ou - vra.

Cela, on peut le dire, mais quant à celui qui dit: « je suis celui qui te suivras ». Pauvre imbécile! Jusqu'où est-ce que tu me suivras ? Jusqu'au point où tu perdras ma trace, ou celui où tu auras envie de me donner un grand coup de «t'abuses» sur la tête. La légèreté de cette parole fondatrice est celle dont les humains font usage pour tenter d'exister. C'est quelque chose dont nous ne pouvons commencer à parler avec quelque sérieux que parce que nous savons que ce je énonçant, c'est lui qui est vraiment divisé, à savoir que dans tout discours, le je qui énonce, le je qui parle, va au-delà de ce qui est dit. La parole dite pleine, premier élément de mon initiation, n'est ici que figure dérisoire de ceci, -86-

Leçon du 5 janvier 1966

c'est qu'au-delà de tout ce qui s'articule quelque chose parle que nous avons restauré dans ses droits de vérité.

« Moi, la vérité je parle » dans votre discours trébuchant, dans vos engagements titubants et qui ne voient pas plus loin que le bout de votre nez, le sujet, le je, celui-là ne sait pas du tout qui il est. Le sujet du je parle, parle quelque part en un lieu que j'ai appelé le lieu de l'Autre et là est ce qui à jamais nous oblige de rendre compte d'une figure, structure qui soit autre que punctiforme et qui organise l'articulation du sujet. C'est cela qui nous amène à considérer d'aussi près que possible ce qui doit être repris de cette trace, de cette coupure, de ce quelque chose que notre présence dans le monde introduit comme un sillon, comme un graphisme, comme une écriture au sens où elle est plus originelle que tout ce qui va sortir au sens où une écriture existe déjà avant de servir l'écriture de la parole.

C'est là que, pour prendre notre saut, nous reculons d'un pas. Nous n'espérons pas crever Rakia dans les trois dimensions. Peut-être à nous contenter de deux, ces deux qui nous servent toujours après tout et puisque depuis le temps que nous nous battons avec ce problème de ce que c'est, de ce que ça veut dire qu'il y ait au monde des êtres qui se croient pensants, que ce soit sur du papier de parchemin, de l'étoffe ou du papier à cabinet que nous l'écrivions. Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que ça veut dire qu'il y ait au monde des êtres qui se croient pensants ?

Alors, nous allons prendre une fonction déjà illustrée par un titre donné à l'un de ces recueils par un des esprits curieux de ce temps, Raymond Queneau pour le nommer, a appelé un des ses volumes *Bords*. Puisqu'il s'agit de frontière, puisqu'il s'agit de limites et ça ne veut rien dire autre chose, bord, c'est limite ou frontière, essayons de saisir la frontière comme ce qui est vraiment l'essence de notre affaire.

Au niveau des deux dimensions, une feuille de papier, voilà la forme la plus simple du bord. C'est celle dont on se sert depuis toujours mais à laquelle on n'a jamais, jusqu'avant un certain Henri Poincaré, fait véritablement attention. Déjà un nommé Popilius et bien d'autres encore...

L'objet de la psychanalyse

Et si on fait ça [figure V - 2] ? Est-ce que c'est un bord? Justement pas mais ça ne veut pas dire que ça n'ait pas de bord. Ça, ce trait, ça a deux bords ou plus exactement, par convention, nous appellerons son bord les deux points qui le lient. C'est précisément dans la mesure où ce que vous voyez là, qui s'appelle aussi une coupure fermée, n'a pas de bord justement, qu'elle est un bord entre ce qui est là et ce qui est là.

Ce qui est là, puisque nous nous sommes limités aux deux dimensions, nous allons l'appeler ce que ça est. Nous allons l'appeler un trou, un trou dans quoi ? Dans une surface à deux dimensions. Nous allons voir ce qu'il advient d'une surface à deux dimensions qui, à partir de ce que nous avons dit tout à l'heure et qui est là depuis toujours une sphère - je n'ai pas dis un globe, une sphère - ce qu'il résulte dans cette surface de l'instauration de ce trou.

Pour le voir, ce trou étant, lui, stable dès le départ de l'expérience, faisons-en d'autres. Il est facile de s'apercevoir que ces autres trous sur lesquels nous nous donnons la liberté du mouvement, la liberté d'expérimenter, ce qui va résulter de ce qu'il y a un trou pour les autres trous. Tous les autres trous peuvent se réduire à être ce point sujet dont je parlais tout à l'heure. Tous. Car supposez que je fasse ceci. C'est la même chose. Si grande que soit la sphère ce trou je peux l'élargir infiniment pour qu'il aille au pôle opposé se réduire à un simple point. Ceci veut dire que sur une surface déterminée par ce bord que nous appelons le bord d'un disque, que cette surface est une surface en réalité, tous ces trous que nous pouvons pratiquer sont infiniment réductibles à un point et en plus, ils sont tous concentriques, je veux dire que, même celui-là que je fais en dehors de la première coupure en apparence, il peut, par translation régulière, être amené à la position de celui-ci. Il suffit pour ça de passer par ce que j'ai appelé tout à l'heure le pôle opposé de la sphère.

Et pourtant, quelque chose est changé depuis que nous avons fait deux trous. C'est qu'à partir de maintenant, si nous continuons à faire des trous, supposez que nous en fassions un comme ça, ici, c'est un trou réductible, réductible à un -88-

Leçon du 5 janvier 1966

point. Mais si nous en faisons un concentrique au premier trou et concentrique également au second, là, ce trou-là, n'a aucune chance d'évasion qui lui permette de se réduire à un point. Il est irréductible, qu'on le rétrécisse ou qu'on l'élargisse, il rencontrera la limite du bord constitué par deux trous. je le répète, je dis bord au singulier pour dire que, à une étape suivante de l'expérience dans la sphère, j'ai défini deux trous et c'est ça que j'appelle le bord. Ce qui veut dire quoi ? C'est qu'une surface qui est ici dessinée, qu'il vous est facile de reconnaître même si ça vous semble - puisqu'on peut l'appeler un disque - troué voir quelque chose comme un jade chinois, vous pouvez voir qu'elle est exactement équivalente ici à ce qu'on appelle un cylindre.

Avec le cylindre, nous entrons déjà dans une toute autre espèce surfacielle car je vous présente ici ma sphère à deux trous. je vous ai dit tout à l'heure que c'était tout à fait équivalent que ces trous aient l'air ou n'aient pas l'air de se concentriser, si je puis dire, l'un l'autre, c'est exactement le même tabac, d'ailleurs vous le voyez, cette espèce d'estomac que j'ai dessiné là est un cylindre, il suffit que j'en abouche autant à savoir un cylindre, à deux trous aux deux trous précédents ce qui en fait quatre et il suffit que je les couse pour faire sortir la figure qui s'appelle tout simplement dans le langage des demoiselles, un anneau. Il faut bien entendu conserver en image comme étant un creux pour voir de quelle sorte de surface il s'agit.

Depuis longtemps, je me suis servi de ce tore pour articuler bien des choses et vous en retrouverez la trace dans la dernière phase du rapport de Rome. Ce tore, à lui tout seul et je dirai presque intuitivement, introduit quelque chose d'essentiel à nous permettre de sortir de l'image sphérique de l'espace et de l'étendue. Car, bien sûr,

-89-

L'objet de la psychanalyse

ne nous imaginons pas que nous ayons dessiné là le vrai tore à trois dimensions. Ce tore à deux dimensions, lui, assurément est un bord, à savoir que dans la mesure où nous avons supprimé les bords du cylindre, c'est un sans bord et comme surface, il devient bord de quelque chose qui est son intérieur et son extérieur.

Mais c'est une figure simple et qui ne doit nous donner l'idée qu'analogique de ce qu'il peut advenir de l'espace, de l'espace sphérique, si nous le supposons dans son ampleur, dans son épaisseur d'espace, dirais-je, - pour me faire entendre d'un auditoire pas forcément rompu à l'usage des formules mathématiques, - qu'il soit sur lui-même tordu d'une façon torique.

Quoi qu'il en soit, à le prendre, ce qui nous suffit, comme modèle au niveau des deux dimensions, nous nous apercevons qu'ici il y a, concernant ce que nous pouvons dessiner de bord à une dimension, de coupure, une différence d'espèce de la nature la plus claire entre les cercles qui peuvent se réduire à n'être qu'un point et ceux qui vont se trouver, en quelque sorte bouclés, entravés, du fait d'être un cercle, par exemple tracé comme ceci tout le long du tore ou même, ici, de le boucler dans ce que nous appellerons, si vous voulez, son épaisseur d'anneau. Ceux-là sont irréductibles.

Je vous montrerai, j'en reprendrai ceci que j'ai déjà articulé l'année du Séminaire sur l'Identification que le tore nous donne un modèle particulièrement exemplaire à figurer le nœud, le lien qui existe de la demande au désir. Il suffit pour cela de déclarer, convention, mais convention dont vous verrez la motivation profonde quand je serai revenu des figures suivantes, que la demande doit à la fois boucler sa boucle autour de l'intérieur, l'intérieur d'anneau, de cet anneau qu'est le tore et venir se reboucler sur elle-même sans s'être croisée. Voici à peu près la figure que vous obtenez. De quelque façon que vous la dépouilliez c'est une figure comme ceci : le vide central de l'anneau étant ici.

Vous pouvez alors facilement constater qu'à dessiner une telle boucle, vous êtes dans l'obligation de faire au moins deux boucles, je dirai, sur le vide intérieur de l'anneau, et pour que ces boucles se rejoignent de faire un tour autour -90-

Leçon du 5 janvier 1966

de l'autre vide, c'est-à-dire deux D au moins plus un d ou inversement deux d plus un grand D. Autrement dit, un désir suppose toujours au moins deux demandes et une demande suppose toujours au moins deux désirs. C'est là ce que j'ai articulé dans un temps et que je reprendrai; je ne le rappelle ici que pour pointer l'élément sur lequel nous allons pouvoir revenir d'une façon qui ôte à cette figure son opacité.

Il est important d'aller plus loin avant que je vous quitte. C'est à savoir à vous montrer ce qui constitue à proprement parler la découverte de cette topologie qui est absolument essentielle pour nous permettre à nous de concevoir le lien qui existe entre ce sillon du sujet et tout ce que nous pouvons y accrocher d'opératoire et nommément le mirage que constitue ceci qui est resté au fond du culot de la psychanalyse comme un reste de la vieille théorie de la connaissance et rien d'autre, l'idée de la fusion auto-érotique, de la primordiale unité supposée de l'être pensant - puisque de penser il s'agit dans l'inconscient, - avec celle qui le porte.

Comme s'il n'était pas suffisant que l'embryologie nous montre que c'est de l'œuf lui-même que surgissent ces enveloppes qui ne font qu'un, qui sont contiguës avec les tissus de l'embryon, qui sont faits de la même matière originelle, comme si depuis les premiers tracés de Freud, ceux-là même dont il semble que nous n'ayons jamais pu les dépasser. Il n'était pas évident au niveau de l'Homme aux loups, rappelez-vous, l'Homme aux loups qui était né coiffé. Est-ce que ceci n'a pas une importance capitale dans la structure tellement spéciale du sujet que ce fait qu'il traîne mais jusqu'après les pas franchis, les derniers pas de l'analyse de Freud, cette sorte de débris qui serait l'enveloppe, cette obnubilation, ce voile, ce quelque chose dont il se sent comme séparé de la réalité. Est-ce que tout ne porte pas la trace que dans la situation primitive de l'être ce dont il s'agit, c'est bien de son enfermement, de son enveloppement, de sa fermeture à l'intérieur de lui-même, même s'il se trouve, par rapport à un autre organisme dans une position que les physiologistes n'ont absolument pas méconnue qui n'est pas de symbiose mais de parasitisme, et que ce dont il s'agit dans la prétendue -91-

fusion primitive, c'est au contraire ce quelque chose qui est pour le sujet un idéal toujours cherché de la récupération de ce qui constituait sa fermeture et non pas son ouverture primitive.

C'est une première étape de la confusion mais ce n'est pas dire, bien sûr, que nous devions nous en arrêter là et croire comme Leibniz à la monade, car en effet, si ce complément nous demeure toujours à chercher comme une réparation jamais atteinte, ce dont nous avons effectivement dans la clinique les traces, reste néanmoins que le sujet est ouvert et que ce qu'il s'agit de trouver, c'est précisément une limite, un bord, un bord tel qu'il n'en soit pas un, c'est-à-dire un bord qui nous permette sur sa surface de tracer quelque chose qui soit constitué en bord mais qui soi-même ne soit pas un bord.

Vous pouvez, vous l'avez vu déjà se retracer la figure en huit inversé sur le tore. Elle coupe le tore et l'ouvre d'une certaine façon tordue qui le laisse en un seul morceau. Et ce tore reconstitué est un bord. Il y a un intérieur et un extérieur. Nous pouvons donc tirer modèle et enseignement d'une certaine fonction de bord qui s'inscrit sur quelque chose qui est un bord. Nous avons besoin d'une fonction de bord déterminant des effets analogues à ceux que j'ai décrits sur la surface d'une différence, d'une différenciation entre les bords qui pourront être tracés par la suite. Nous avons besoin de cela sur quelque chose qui ne soit pas le vrai bord, à savoir qui ne détermine ni intérieur ni extérieur. C'est précisément ce que nous donne la figure que j'ai appelée tout à l'heure sur une feuille cette sorte de bonnet croisé ou *cross-cap*.

Cette figure, je dirais, est trop en avant par rapport à ce que nous avons à dire. Ce que je veux aujourd'hui souligner avant de vous quitter c'est ceci : c'est que, une des deux surfaces qui se produisent quand sur cette surface faussement fermée, faussement ouverte, c'est ce que j'ai appelé le *cross-cap*, nous traçons le même bord en huit inversé que j'ai décrit tout à l'heure, nous obtenons deux surfaces mais deux surfaces qui premièrement sont distinctes l'une de l'autre, à savoir l'une est un disque, l'autre est une bande de Moebius. Or, ce que ceci va nous permettre d'obtenir, c'est ensuite des bords d'une structure différente. Tout bord qui sera tracé sur la bande de Moebius donnera des qualités absolument distinctes de ceux qui sont tracés sur le disque, je vous dirai lesquelles la prochaine fois. Et pourtant ce disque se trouve le corrélatif irréductible, dès lors que nous avons affaire au monde du réel à trois dimensions, au monde marqué de ce signe de l'impossible au regard de nos structures topologique, ce disque occupe une fonction déterminante à l'endroit de ce qui est le plus original, la bande de Moebius. Qu'est-ce que représente dans cette figuration la bande de Moebius ? C'est ce que nous pourrons illustrer la prochaine fois en montrant ce qu'elle est, c'est-à -92-

Leçon du 5 janvier 1966

dire pure et simple coupure, support nécessaire à ce que nous ayons une structuration exacte de la fonction du sujet, du sujet en tant que cette présence osculatrice, cette prise du signifiant sur lui-même qui fait le sujet nécessairement divisé et qui nécessite que tout recoupement à l'intérieur de lui-même ne fasse rien d'autre, même poussé à son plus extrême, que reproduire de plus en plus cachée, sa propre structure. Mais l'existence de ce disque est déterminée par sa fonction dans la troisième dimension ou plus exactement dans le réel où elle existe. Le disque, je vous le démontrerai, se trouve en position de traverser nécessairement, lui comme réel, cette figure qui est celle de la bande de Moebius en tant qu'elle nous rend possible le sujet.

Cette traversée de la bande sans endroit ni envers nous permet de donner une figuration suffisante du sujet comme divisé, cette traversée, c'est précisément la division du sujet lui-même. Au centre, au cœur du sujet, il y a ce point qui n'est pas un point, qui n'est pas sans laisser un objet central, soulignez ce pas sans qui est le même que celui dont je me suis servi pour la genèse de l'angoisse.

Cet objet, sa fonction par rapport au monde des objets, nous la désignerons la prochaine fois. Elle a un nom, elle s'appelle la valeur. Rien dans le monde des objets ne pourrait être retenu comme valeur s'il n'y avait ce quelque chose de plus originel qui est qu'il est un certain objet qui s'appelle l'objet a et dont la valeur a un nom : valeur de vérité. -93-

-94-

Leçon VI 12 janvier 1966

je veux saluer la parution des *Cahiers pour l'analyse*; à l'intention des auditeurs de l'École Normale Supérieure, je ne puis dire assez combien je les remercie de cette collaboration, de cette présence qui est pour moi un grand soutien.
Contrairement à ce que j'ai pu entendre, fût-ce à l'état d'écho, pour avoir été émis très proche de moi, je veux dire parmi ceux qui sont mes élèves, la théorie, la théorie telle

> C'est pourquoi à l'origine de la théorie il n'est pas vain de savoir au nom de qui l'on parle; ce n'est pas par accident que je parle au nom de Freud et que d'autres ont à parler au nom de celui qui porte mon nom. Quand je dénonce, par exemple, comme non-vérité ce qui s'énonce au nom d'une certaine phénoménologie, qu'il n'y a pas d'autre vérité de la souffrance que la souffrance elle-

que je la construis ici, la théorie ne saurait aucunement être mise au rang du mythe.
La théorie, pour autant qu'elle est théorie scientifique, se prétend et se prouve n'être pas un mythe. Elle se présente dans la bouche de celui qui parle et qui l'énonce selon le registre qu'on ne saurait que réintégrer dans toute théorie de la parole, de la dimension au-delà de l'énoncé, de l'énonciation.

Ceci dit, la naissance de la science ne reste pas éternellement suspendue au nom de celui qui l'instaure parce que la science ne se prétend pas seulement n'être pas de la structure du mythe; elle se prouve ne l'être pas. Elle se prouve en ceci qu'elle se démontre être d'une autre structure et c'est ce que signifie l'investigation topologique que je poursuis ici, que je reprends aujourd'hui. La dernière fois, je l'ai arrêtée sur la structure du tore en tant que construit par la jonction entre les deux trous sur la surface dite topologiquement sphère. je pense -95-

L'objet de la psychanalyse

que vous ne confondez pas la sphère avec la baudruche des enfants, encore qu'elle ait, bien entendu, les plus grands rapports avec elle, qu'elle soit ou non gonflée. Même réduite dans votre poche à l'état de petit mouchoir, c'est toujours une sphère.

J'ai terminé, avec quelque hâte sans doute, limité par la coupure du temps qui gouverne comme pour tous les sujets nos rapports. J'en suis resté à la coupure sur la surface du tore, d'un bord, d'un bord fermé, celui qui y instaure la répétition minimale. Un tour ne suffit pas à nous livrer l'essence de la structure du tore; un tour fait réapparaître la béance des deux trous, sur lesquels il est construit. Il restitue, avec ces deux trous, l'ouverture de ce que nous avons défini d'abord comme la bande cylindrique, à savoir que, je pense n'avoir pas à y revenir aujourd'hui et que tous ceux qui sont là étaient là la dernière fois, pour les autres, mon dieu tant pis, qu'ils s'informent, j'ai dit que deux trous, quels qu'ils soient sur la sphère, sont toujours concentriques même s'ils apparaissent, à une première vue, être ce qu'on appelle extérieurs. Ils sont toujours concentriques et créent ceci que je dessine ici, que nous appellerons par convention ici pour nous en servir, la bande cylindrique. Topologiquement que ce soit, je vous l'ai dit la dernière fois, un jade plat et perforé, tout ça parce que c'est une figure sous laquelle cette bande peut apparaître et apparaît effectivement et non sans raison dans l'art ou dans ce qu'on appelle l'art, ce peut donc être à la fois cette forme plate perforée au centre ou un cylindre: topologiquement c'est équivalent.

Un tour, donc sur le tore, coupure, ainsi faite par exemple, ou aussi bien ainsi faite, a simplement pour effet de le renvoyer à la structure de la bande cylindrique et n'en révèle nullement, disons, la propriété. Il en faut deux. Bien commode, pour supporter pour nous la nécessité de la répétition, pour ce que va représenter le tore. Mais alors, pour que cette coupure se ferme, il faut que s'y ajoute, disons, le tour fait autour du second trou; puisque, ce qui définit la structure du tore, je veux dire intuitivement, je suis moi-même gêné de devoir poursuivre ce discours en des termes qui font appel à votre oeil, à votre intuition, c'est cet anneau creux, le tore. Mais profitons de ce support de l'intuition -96-

et après tout, il répond au fondement de la structure : pour que la coupure se ferme en ayant fait deux tours autour du trou, si vous voulez appelons-le circulaire, il est nécessaire qu'elle fasse aussi, cette coupure, un tour autour du trou, appelons-le (le nom n'est peut-être pas le meilleur, mais qu'ici il fasse pour vous image, figure) le trou central.

Conventionnellement, nous allons représenter, je dis représenter au sens du terme de représentant, si ce représentant mérite d'être appelé représentation, nous le verrons après, - représentant a l'avantage de dire ici tenant lieu, ce qui veut dire que rien n'est tranché sur le sujet de la fonction de représentation et qu'aussi bien, peut-être, ce qui, ici, se définit, se découpe, s'affirme comme coupure peut bien, jusqu'à nouvel ordre, être pris à la lettre d'être réellement ce dont il s'agit. C'est pourquoi le terme représentant pour l'instant nous suffit. Voilà donc ce qui va se produire : chaque fois que la répétition de ce tour que par convention nous allons assimiler aux tours de la demande, 2 D, ne saurait aller sans que, pour que la courbe soit fermée, le tour aussi soit fait autour du trou central: 2 D ne va pas sans d; si vous faites la coupure autrement, ce qui est aussi -97-

L'objet de la psychanalyse

concevable, je pense, - il faut que je fasse les choses un peu plus rigoureusement pour que je ne sois pas tout à fait... - ce qui est aussi concevable, c'est qu'un D (une demande) pour que la coupure soit fermée, implique deux tours autour du trou central que nous appellerons l'équivalent de deux d (deux désirs).

La demande et le désir, c'est ce qu'au cours de notre construction dès longtemps préparée, et quand nous avons introduit au plus près de l'expérience analytique les termes dans *Fonction et champ de la parole et du langage*, c'est ce à quoi nous avons donné la part qui est l'essentiel de l'expérience analytique, non pas seulement son truchement, son instrument, son moyen, mais assurément, il faut tenir compte qu'il n'y a pas, au dernier terme, d'autre support de l'expérience analytique que cette parole et ce langage. Dire, si je puis dire, que sa substance est parole et langage, c'est là la donnée sur laquelle nous avons édifié cette première restauration du sens de Freud. Mais bien sûr, ceci n'est pas là pour nous tout dire. Ce que finalement la topologie du tore vient à supporter, c'est en nous imageant, en nous permettant d'intuitionner cette divergence qui se produit de l'énoncé de la demande à la structure qui la divise et qui s'appelle le désir, c'est une façon pour nous de supporter ce que nous donne une expérience dont les présupposés subjectifs sont à approfondir.

> Un instant, arrêtons-nous donc avant de nous quitter avec cette structure,
> - vous m'avez vu hésiter parce que j'allais dire cette forme et en effet, pour autant que nous allons la quitter pour passer à une autre structure, elle se détache comme une forme au moment où elle tombe

L'expérience psychanalytique à cette étape de structure que nous faisons ici supporter par le tore est, disais-je, le premier temps que j'ai donné à ma reconstruction de l'expérience freudienne. En un sens, *Fonction et champ de la parole et du langage*, c'est assurer sur le fondement du pur symbolique l'essentiel de l'expérience analytique.

Et si le tore ne suffit pas pour rendre compte de la dialectique de la psychanalyse elle-même, si après tout, sur le tore, nous pouvons nous croire obligés à tourner éternellement dans le cycle des deux termes, l'un dédoublé, l'autre masqué, de la demande et du désir, s'il faut que nous en fassions quelque chose, si je puis dire, de cette coupure, et s'il faut que nous voyions où elle nous mène, à savoir comment, de ce cercle, de ce bord, qui, selon la formule propre à tout bord est un sans bord, c'est-à-dire tournera toujours et sans fin sur lui-même, qu'est-ce qu'on peut reconstruire avec l'utilisation de la coupure, de ce bord ?

- arrêtons-nous y un instant pour envisager comment même il a été possible que nous retienne, que nous retienne nécessairement car ce n'est pas vain détour mais passage obligé dans notre construction de la théorie, si nous avons dû repartir de *Fonction et champ de la parole et du langage* comme du point initial. -932-

Leçon du 12 janvier 1966

Ce pur symbolique s'inscrit dans les conditions qui font le névrosé, je dirais, le névrosé moderne : mode de manifestation du sujet non pas mythiquement mais historiquement daté, entré dans la réalité de l'histoire, sûrement à une certaine date, même si elle n'est pas datable, nous n'allons pas nous égarer sur ce qu'était les obsessionnels au temps des Stoïciens. Faute de documents, nous serions imprudents à en faire éventuellement quelque reconstruction structuralement modifiée.

Ce n'est pas cela qui nous importe. Car ce névrosé moderne, il n'est pas sans corrélation avec l'émergence de quelque chose d'un déplacement du mode de la raison dans l'appréhension de la certitude, qui est ce que nous avons cherché à cerner autour du moment historique du *cogito* cartésien. Ce moment est inséparable aussi de cette autre émergence qui s'appelle la fondation de la science, et du même coup de l'intrusion de la science dans ce domaine qu'elle bouleverse, qu'elle force, dirais-je, qui est un domaine qui a un nom parfaitement articulable qui s'appelle celui du rapport à la vérité.

Les limites, les liens aux entournures, si je puis dire, de la fonction du sujet en tant qu'elle est ainsi introduite dans ce rapport à la vérité, ont un statut que j'ai essayé seulement d'esquisser pour vous autant qu'à notre propos il est utile car sans lui il est impossible de concevoir ni l'existence comme telle, ni la structure du névrosé moderne qui, même qu'il ne le sache pas, est co-extensif de cette présence du sujet de la science; outre que, pour autant que son statut clinique et thérapeutique lui est donné par la psychanalyse, si paradoxal que cela vous paraisse, j'affirme qu'il n'existe, - si singulier que cela vous paraisse - qu'il n'existe, je dirais, complété que de l'instance de la clinique et de la thérapeutique psychanalytique.

A quoi vous allez légitimement, puisque j'ai dit complété, déduire que la praxis psychanalytique est littéralement le complément du symptôme. Et pourquoi pas ? Puisque aussi bien c'est de la tension d'une certaine perspective et d'une certaine façon d'interroger la souffrance névrotique, qu'effectivement se complète dans la cure la symptomatologie; Freud l'a souligné à juste titre. Le fait qu'elle puisse également se compléter ailleurs, à savoir même avant que Freud ait complété son expérience - il y avait eu certaine manière pour le névrosé de compléter ses symptômes avec Monsieur Janet, - ne va pas contre. Il s'agit seulement de savoir ce que nous pouvons retenir de la structure janetienne pour la constitution du névrosé comme tel.

Mais après tout, je vous le dis tout de suite, ne vacillez pas pour autant. Cette espèce, je ne dirai pas, d'idéalisme mais de relativisme du malade à son médecin, vous ferez bien de ne pas vous y précipiter parce que ce n'est pas du tout ça que je dis, bien que ce soit ça qui ait été entendu; parce qu'un petit peu prématuré-99-

L'objet de la psychanalyse

ment j'ai introduit cette fonction de la clinique psychanalytique aux réunions de mon École où j'ai, bien entendu, instantanément recueilli cette interprétation de la complémentation du névrosé par le clinicien. A la vérité, j'espérais mieux de ceux qui m'entendent. C'est peut-être aussi pour moi un peu excessif que d'en attendre tant puisqu'aussi bien j'ai été forcé, à titre d'exposé, de passer par ce terme de compléter dont vous verrez comme il pourra être corrigé quand justement j'aurai pu passer par une autre structure. C'est une complémentation peut-être, mais qui n'est pas d'ordre homogène.

C'est ce que va nous livrer la structure suivante. C'est ici que je vais réintroduire la bande de Moebius. Quoi qu'il en soit, marquons bien déjà, ce qu'il y a là de disparité fondamentale. C'est déjà ce qui est sensible, inscrit, vivant et qui a fait l'immense retentissement de la psychanalyse même sous les formes imbéciles où elle s'est d'abord présentée.

Quand je dis que l'entrée du mode du sujet qu'instaure la science bouleverse et force le domaine du rapport à la vérité, observez que, dans la parole donnée dans la psychanalyse au névrosé comme tel, ce qu'il représente, pour employer mon terme de tout à l'heure, c'est sans doute quelque chose qui appelle, qui se manifeste au premier plan comme demande de savoir et en tant que cette demande est adressée à la science. Ce qui s'introduit avec la psychanalyse décidément du côté de celui qui s'autorise et se supporte d'être ici sujet de la science, qu'il sache ou non en quoi pour autant il engage comme responsabilité, il faut bien le dire, il n'a pas l'air toujours de le savoir, quoi qu'il s'en targue, mais ce qui est original c'est que la parole est donnée à celui que j'ai appelé le névrosé, comme représentant de la vérité. Le névrosé, pour que la psychanalyse s'instaure et ait ce que nous appellerons au sens large où j'emploie ce terme, un sens, c'est et ce n'est rien d'autre que la vérité qui parle, ce que j'ai appelé la vérité quand je l'ai fait dire, parlant en son nom: «Moi, la vérité, je parle ». C'est là sur quoi il nous est demandé de nous arrêter et au plus près car celui que nous écoutons la représente.

Telle est la dimension nouvelle, dont l'originalité tient dans cette disparité que ce crédit absolument insensé qui est fait à une manifestation de parole et de langage, se fait dans la science en tant précisément que la science, dans ce déplacement fondamental qui l'instaure comme tel, l'exclut pour le sujet de la science dont il ne s'agit que de suturer les béances, les ouvertures, les trous par où, comme tel, va entrer en jeu ce domaine ambigu, insaisissable, bien repéré depuis toujours pour être le domaine de la tromperie qui est celui où, comme telle, la vérité parle. C'est à cette jonction, à cet abouchement étrange qu'il s'agit de donner son statut, le le répète. Sans doute, ai-je eu trop l'occasion de m'apercevoir combien il est nécessaire pour se faire entendre, d'insister. -100-

Leçon du 12 janvier 1966

La vérité comme telle est incitée, est convoquée, non plus à être prise dans l'émergence du statut de la science comme problématique, mais à venir, si je puis dire, plaider sa cause elle-même à la barre, elle-même à poser le problème de son énigme. Dans le domaine de la science, ce rapport à la vérité ne saurait être éludé. Ce n'est pas pour rien que nous avons une logique qu'on appelle moderne, logique dite propositionnelle, ébauchée par les Stoïciens, on peut même dire et croire qu'il faut aussi faire crédit tellement nous avons peu de documents. Elle repose, cette logique dont vous auriez tort de minimiser l'importance des manifestations car, même si tardive dans la construction de la science, ceci occupe dans nos préoccupations présentes cette place extraordinaire, qui n'en fait pas moins révéler une problématique qui sans doute résolue dans les premiers temps de la science en marche, ne nous rejoint pas par hasard au rendez-vous où nous la trouvons maintenant.

Sans pouvoir même en dire quoi que ce soit qui rappelle à ceux qui savent la complexité, la richesse et les déchirements, les antinomies qu'elle instaure, je rappellerai simplement comme point de référence ce à quoi, si je puis dire, elle réduit la fonction de la vérité. C'est l'alétheia cette figure ambiguë de ce qui ne saurait révéler sans occulter, c'est cette alétheia dont un Heidegger nous rappelle dans la pensée qui est la nôtre la fonction inaugurale, et nous appelle à y retourner, je dois dire non sans une étrange maladresse de philosophe car au point où nous en sommes, j'ose dire que nous, psychanalystes, nous avons plus à en dire, oui, plus à en dire, que ce que Heidegger dit du Sein, même barré dans son rapport au Wesen.

Laissons cela de côté un instant et disons qu'à l'alétheia, c'est pour cela que je l'ai réintroduit, depuis les Stoïciens, s'oppose l'alethés, le vrai au neutre, attribut. Qu'est-ce que peut vouloir dire l'alethés, détaché de l'alétheia ? Naturellement, ce n'est tout de même pas moi qui ai introduit pour la première fois cette question. Disons que toute la logique, la logique moderne propositionnelle, que vous pouvez voir en ouvrant n'importe quel manuel, qu'on l'appelle symbolique ou non, vous verrez se constituer le jeu de ce qu'on appelle les opérations logiques, conjonction, disjonction, implication, implication réciproque, exclusion. Nulle part vous n'y trouverez, je vous le dis en passant, la fonction logique que j'ai introduite pourtant l'année dernière sous le nom de l'aliénation. J'y reviendrai.

Ces opérations se fondent, se définissent d'une façon qu'on appelle purement formelle, à partir de la possibilité de qualifier un énoncé d'alethés - vrai ou faux, - en d'autres termes de lui donner une valeur de vérité. La logique la plus commune qui dure depuis toujours et qui a peut-être quelque titre à faire durer, c'est une logique bivalente : un énoncé est vrai ou faux. -101-

L'objet de la psychanalyse

Il y a de fortes raisons de présumer que cette façon de prendre les choses est tout à fait insuffisante. D'ailleurs, il faut le reconnaître, les logiciens modernes s'en sont aperçus, d'où leur tentative d'édifier une logique multivalente. Ce n'est pas commode vous savez. Et d'ailleurs, je dirai, provisoirement, que cela ne nous intéresse pas. L'intéressant est de savoir simplement qu'on construit une logique sur le fondement bivalent de l'alethés, vrai ou pas, et qu'on peut construire quelque chose qui ne se limite pas du tout à la tautologie, le vrai est vrai, le faux est faux, qui peut s'étendre sur des pages et des pages et qui, bien sûr, tout en prenant fortement référence à la tautologie, n'en construit pas moins quelque chose où l'on gagne du terrain. C'est exactement le même problème que pose la mathématique qui est tautologique d'un certain point de vue de logicien mais il n'en reste pas moins que c'est une conquête, un édifice justement fécond et dont les faites, les apogées, les développements, appelez ça comme vous voudrez, sont tout à fait substantiels, existants; au regard des prémisses, on a effectivement construit quelque chose, on a gagné un savoir.

Le rapport à la vérité est en d'autres termes ici suturé par la pure et simple référence à la valeur. Qu'on en demande plus quand on demande ce que c'est que d'être vrai, bien sûr, la pensée dite positiviste ou néo-positiviste aura là recours à la référence; mais ce recours à la référence en tant que ça serait l'expérience ou quoi que ce soit de l'offre d'une objectalité expérientielle sera toujours insuffisant, comme il est facile de le démontrer chaque fois que cette voie est prise. Car on ne saurait, avec cette seule référence, expliquer ni le ressort, ni les parties, ni le développement, ni les crises de toute la construction scientifique.

Il nous faut nous rappeler, pour avoir seulement une saine logique, que nous ne pouvons complètement éliminer le simple rapport à l'être au sens aristotélicien, lequel dit que le vrai est de dire de ce qui est, qu'il est ou n'est pas là, existe; que le faux est de dire que ce qui est n'est pas, ou qu'il n'est pas qu'il est. On tente une issue à cette référence à l'être, alors là il y a l'issue russellienne, celle à l'événement qui est tout autre chose que l'objet. La gageure est tenue par Russell dont la seule référence événementielle, à savoir du recoupement spatio-temporel est quelque chose que nous pouvons appeler une rencontre : dès lors, on définira le vrai comme la probabilité d'un événement certain, le faux comme la probabilité d'un événement impossible.

Il n'y a qu'une faiblesse à cette théorie, à ce registre, c'est qu'il y a, - et c'est ici que nous remettons en jeu nous autres analystes une sorte de rencontre qui est celle dont je vous ai parlé la première année où j'ai parlé ici tout de suite après la répétition, - c'est précisément la rencontre avec la vérité. Impossible donc d'éliminer cette dimension que je décris comme celle du lieu de l'Autre où tout ce qui s'articule comme parole, se pose comme vrai même et y compris le -102-

Leçon du 12 janvier 1966

mensonge; la dimension du mensonge, contrairement à celle de la feinte, étant justement d'avoir le pouvoir de s'affirmer comme vérité.

Dans la dimension de la vérité, c'est-à-dire la totalité de ce qui entre dans notre champ comme fait symbolique, la vérité avant d'être vraie ou fausse, selon des critères qui, je vous l'ai indiqué, ne sont pas simples à définir puisque, toujours, ils font entrer d'un côté, la question de l'être, et de l'autre, celui de la rencontre justement avec ce qui est en question avec la vérité. Et la vérité entre en jeu, s'instaure et s'articule comme primitive fiction autour de quoi va avoir à surgir un certain ordre de coordonnées dont il s'agit de ne pas oublier la structure, avant que quoi que ce soit puisse se poursuivre valablement de sa dialectique, c'est cela qui est en question.

C'est ici que devient fascinant ce qui se poursuit comme oeuvre, comme étreinte, comme trame, sur ce point que j'ai appelé le point d'abouchement de la vérité et du savoir. Si l'année dernière nous avons ici fait si long, si grand état des thèmes de Frege, c'est qu'il tente une solution - une parmi les autres mais celle-là spécialement révélatrice pour nous, d'aller dans un sens radical - de ce que nous avons vu ou entrevu; grâce à certains de ceux qui veulent bien ici me répondre, ce que nous avons vu, c'est qu'au niveau de la conception du concept, tout est tiré du côté où ce qui va avoir à prendre valeur ou non de vérité, est marqué d'une certaine sollicitation, réduction, limitation qui est proprement celle du fait qu'il a pu en tirer la théorie du nombre qui est la sienne. Si l'on y regarde de près, le concept fregeien est entièrement centré sur ce à quoi peut être donné un nom propre. En quoi pour nous, avec la critique que j'en avais fait l'année dernière, - ici je demande pardon à ceux qui n'y étaient pas participants, - en quoi se révèle le caractère spécifiquement subjectif au sens de la structure que nous donnons au terme de sujet, de ce qui, pour un Frege, en tant que logicien de la science, est ce qui caractérise comme tel le sujet de la science. Je sais qu'ici je ne fais qu'approcher un point qui demanderait développement. Si développement il y a sur cette question, si question il peut y avoir là-dessus, ça ne pourra être posé qu'à mon séminaire fermé.

Mais j'en ai indiqué assez pour rejoindre ce sur quoi j'ai terminé la dernière fois, à savoir qu'il y a problème autour de cette fonction fregeienne précisément de la *Bedeutungswert* qui est *Wahrheitswert*, et que cette valeur de vérité, s'il y a problème, c'est là, peut-être, que vous verrez en fait que nous pouvons apporter quelque chose qui en donne, qui en désigne, d'une façon rénovée par notre expérience, le véritable secret : il est de l'ordre de l'objet a.

C'est au niveau de l'objet a en tant qu'objet qui choit, dans l'appréhension d'un savoir, que nous sommes, comme hommes de la science, rejoints par la question de la vérité. Ceci est caché parce que l'objet a ne se voit même pas dans -103-

L'objet de la psychanalyse

la structure du sujet telle qu'elle est édifiée dans la logique moderne, et que c'est proprement ce que notre expérience nous force d'y restaurer là où la théorie précisément, non seulement se prétend mais se prouve être supérieure au mythe, et que c'est seulement à partir de là que peut être donné son statut, un statut dont on rende compte et non pas seulement qu'on constate, comme le fait d'être divisé, son statut au sujet précisément dont le sens ne saurait échapper à cette division.

C'est ici que s'introduit la structure du plan projectif pour autant que la surface en est autre et nous permet de répondre autrement de ce qui se découpe comme sujet et comme objet. Cette bande de Moebius, je vous l'ai déjà montrée au cours des années passées, j'ai donné déjà les indications qui vous mettent sur la voie de son utilisation pour nous dans la structure. La bande de Moebius, je l'ai déjà une fois construite devant vous, vous savez comment ça se fait. On prend une bande du type de celles que j'appelle bande cylindrique et la retournant d'un demi-tour, on la colle à elle-même, on fait ainsi cette bande de Moebius qui n'a qu'une surface, qui n'a pas d'endroit et d'envers. Et déjà, la première fois que je l'ai introduite, j'ai fait allusion à ceci : comment cette surface peut-elle être, comme on dit d'un habit la doublure, comment peut-elle ou non être doublée? Eh bien, observez ici quelque chose d'essentiel à la structure de la sphère : cette structure de la sphère, sur laquelle vit toute la pensée, au moins celle qui est émergente jusqu'à l'entrée en jeu de la science, autrement dit la pensée cosmologique qui, bien entendu, continue de faire valoir ses droits même dans la science, auprès de ceux qui ne savent pas ce qu'ils disent.

Il ne suffit pas d'avoir en matière sociale des prétentions révolutionnaires pour échapper à certaines impasses concernant précisément ce qui est pourtant à la racine de l'entrée en jeu d'une révolution quelconque, à savoir le sujet. Je n'évoquerai pas ici un dialogue que, peut-être, j'ai déjà évoqué avec un de mes confrères soviétiques. J'ai pu m'apercevoir et me faire confirmer depuis par une information qui, je vous prie de le croire, est abondante, que dans l'Union des Républiques Socialistes, on est encore aristotélicien, c'est-à-dire que la cosmologie n'en est pas différente, c'est-à-dire que le monde est une sphère, que la sphère peut se doubler à l'intérieur d'une autre sphère et ainsi de suite en manière de pelures d'oignons. Tout rapport du sujet à l'objet est le rapport d'une de ces petites sphères à une sphère qui l'entoure et la nécessité d'une dernière sphère, encore qu'elle ne soit pas formulée, est tout de même là implicite dans tout le mode de pensée, comme réalité.

Or, quoi qu'on en pense, c'est là quelque chose qui peut bien se peindre en couleurs et qu'on appelle ridiculement, - j'ai encore il n'y a pas longtemps entendu employer le terme, - réaliste, pour désigner le mythe de la réalité. En -104-

Leçon du 12 janvier 1966

effet, c'est bien d'une réalité mythique qu'il s'agit, mais appeler ça réaliste a quelque chose d'hallucinant comme l'histoire de la philosophie nous commande d'appeler réaliste tout autre chose. C'est une affaire de querelle des universaux. Quant à savoir si Freud tombait ou non dans le travers de prendre la réalité pour la dernière, ou l'avant-dernière ou l'une quelconque de ces pelures, à savoir pour croire qu'il y a un monde dont la dernière sphère, si l'on peut dire, soit immobile, qu'elle soit motrice ou non, je pense que c'est là avancer quelque chose de tout à fait abusif; car s'il en était ainsi, Freud n'aurait pas opposé le principe du plaisir et le principe de réalité.

Mais c'est encore un fait dont personne n'est arrivé jusqu'à présent à prendre conscience des conséquences, à savoir de ce que cela suppose quant à la structure. Je répète qu'on voit combien ce fait est solidaire à la fois de l'idéalisme et d'un certain faux réalisme, qui est le réalisme - je ne dirai pas de ce qu'on appelle le sens commun, car le sens commun est insondable -, du sens des gens précisément qui se croient être un moi, un moi qui connaît et qui font une théorie de la connaissance. Tant que la structure est faite de ces sphères qui s'enveloppent l'une l'autre, quel que soit l'ordre dans lequel elles s'étagent, nous nous trouvons justement devant cette figure : sphère subjective et toute sphère intermédiaire - il y aura toujours une certaine quantité de sphères intermédiaires, - idée, idée d'idée, représentation, représentation de représentation, idée de représentation, et qu'au-delà même de la dernière sphère, disons que c'est la sphère du phénomène, nous pourrions peut-être admettre l'existence d'une chose en soi, c'est-à-dire d'un au-delà de la dernière sphère. C'est autour de cela qu'on tourne depuis toujours et c'est l'impasse de la théorie de la connaissance.

La différence entre cette structure de la sphère et celle de la bande de Moebius, que je vous présente, est que si nous nous mettons à faire la doublure de cette bande de Moebius, qui est celle-là que je tiens là dans la main droite, quand nous aurons fait un tour, c'est ce que je vous ai dit quand je vous l'ai présentée, nous serons de l'autre côté de la bande; il semblerait donc qu'il faille la traverser comme je vous l'ai dit la première fois, pour lui faire sa doublure, mais c'est à condition de vouloir lui faire une doublure comme la doublure de ce manteau ou la doublure de la sphère de tout à l'heure, une doublure qui se ferme en un tour; mais si vous en faites deux, de tours, vous l'enveloppez complètement, à savoir que vous n'avez plus besoin d'en faire d'autre. La bande de Moebius est complètement doublée avec cet élément qui, en plus, lui est enchaîné. Concaténation, terme essentiel à donner sa valeur non pas métaphorique mais concrète à la chaîne signifiante. Seulement, ce qui la double, cette bande de Moebius, c'est une surface qui n'a pas du tout les mêmes propriétés. C'est une surface qui si je la défais de cette bande de Moebius qui était bouclée avec elle – -105-

L'objet de la psychanalyse

je crois que nous n'avons pour l'instant plus rien à en faire - nous avons une surface qui a pour propriété de pouvoir, si je puis dire, en se doublant elle-même, en accolant une de ses faces, appelons-la la face bleue pour ne pas dire l'endroit et l'envers; elle n'a pas d'endroit ni d'envers, elle n'a un endroit et un envers qu'une fois qu'on a choisi, la face bleue est collée à elle-même et la face rouge est tout entière dans ce qui se voit à l'extérieur.

Voilà donc une surface qui a pour propriété la bande de Moebius primitive dans laquelle ces deux-là ont été faites, c'est une bande de Moebius que vous prenez, construisez de façon ordinaire en la retournant ainsi, si vous la découpez, d'une façon équidistante à son bord, si vous y faites une coupure, vous aurez deux tours, vous aurez alors au centre une autre surface de Moebius et à la périphérie, une bande qui, elle, n'est pas une bande de Moebius, ni une bande cylindrique. C'est une bande avec deux faces. Mais ce n'est pas une bande cylindrique car, vous voyez, elle a quand même une forme un petit peu bizarre; cette forme, je vous la montre, elle est très simple à trouver, elle fait ici deux tours. Bon, faites la vérification. Cette bande est une bande applicable à la surface du tore. Voilà, je vous l'envoie pour que vous la regardiez.

Alors, qu'est-ce que nous avons ? Nous avons une bande de Moebius qui est telle que, subissant une coupure, une coupure typique, d'une façon régulière équidistante à son bord, on aboutit à quelque chose qui est la bande de Moebius qui reste toujours là et a quelque chose qui l'enveloppe complètement en faisant un double tour: ce n'est pas une bande de Moebius, c'est quelque chose qui enveloppe la bande de Moebius d'où ce quelque chose est issu, dans la mesure où cette bande résulte d'une division de la bande de Moebius. Cette bande, en tant qu'à la fois enchaînée à la bande de Moebius mais tout en en étant isolée, est applicable sur le tore; cette bande, c'est ce qui, pour nous, structuralement, s'applique le mieux à ce que je vous définis pour être le sujet, en tant que le sujet est barré.

Le sujet en tant qu'il est, d'une part quelque chose qui s'enveloppe lui-même ou encore ce quelque chose qui peut suffire à se manifester dans ce simple

Leçon du 12 janvier 1966

redoublement, car nul besoin même que la bande de Moebius reste isolée au centre, enchaînée puisque vous savez que cette bande, à la faire se redoubler, je peux refaire la structure d'une bande de Moebius.

Ceci va nous servir d'appui pour définir la fonction du sujet : quelque chose qui aura cette propriété essentielle à définir la conjonction de l'identité et de la différence. Voilà ce qui nous paraît le plus approprié à supporter pour nous structuralement la fonction du sujet. Vous y verrez des détails, des finesses qu'à mesure que je poursuivrai, vous y pourrez voir d'une façon plus intime ce rapport de la fonction du sujet à celle du signifiant et la distance qui sépare dans un cas et dans l'autre ce rapport à la conjonction de l'identité et de la différence.

Et maintenant, je vous indique que si la bande de Moebius est elle-même l'effet d'une coupure dans un autre mode de surface que pour vous faciliter les choses je n'ai pas introduite autrement, et que j'ai appelé tout à l'heure le plan projectif, c'est au prix d'y laisser le résidu d'une chute, elle, discale que je prends comme support de l'objet a, en tant que c'est de sa chute que dépend l'avènement de la bande de Moebius, et que sa réintégration le modifie dans sa nature de chute discale, c'est-à-dire le rend sans endroit ni envers, et c'est là que nous retrouvons la définition de l'objet a comme non spéculaire.

C'est en tant que, vous le voyez, il se resuture, il se recolloque à sa place par rapport au sujet dans la bande de Moebius qu'il a pour propriété de devenir ce quelque chose d'autre dont les lois sont radicalement différentes de celles de n'importe quel trou fait sur la sphère qui aussi bien définit sujet ou objet. C'est un objet tout à fait spécial. Et hier soir, - je regrette que la personne qui a introduit ce terme soit actuellement partie, vu l'heure - on nous a parlé de retournement. Aucun emploi d'un terme tel que celui-là ne saurait être tenu pour légitime sauf à être proprement gâché s'il ne ressortit pas à cette référence structurale, c'est à savoir que sont d'une portée toute différente selon les structures, ce qui peut se qualifier de retournement. A quoi bon ai-je martelé depuis des années la différence du réel, de l'imaginaire, du symbolique que vous voyez maintenant s'incarner, je pense que vous le sentez, que tout à l'heure, dans ses successives sphères, vous avez bien vu comment là, l'imaginaire trouve sa place, l'imaginaire c'est toujours la sphère intermédiaire entre une sphère et l'autre. L'imaginaire n'a-t-il que ce sens ou peut-il en avoir un autre ? Comment parler d'une façon univoque de retournement, comment le faire sentir?

Un gant, prenons la plus vieille façon de présenter les choses, elle est déjà dans Kant. Un gant retourné et un gant dans le miroir, ce n'est pas la même chose. Un gant retourné c'est dans le réel, un gant dans le miroir c'est de l'imaginaire pour autant que vous prenez l'image du gant dans le miroir pour l'image du gant qui est dedans. A partir de là, vous pouvez bien voir, que pour nos

L'objet de la psychanalyse

formes, celles que je peux vous dessiner au tableau, il en est de même, parce qu'elles ont un endroit et un envers et parce qu'elles ont un axe de symétrie. Mais pour le plan projectif et pour la bande de Moebius, qui n'ont pas d'endroit ni d'envers ni de plan de symétrie, quoi qu'ils se divisent en deux, ce que vous aurez dans le miroir est sérieusement à questionner. Quant à ce que vous avez dans le réel, essayez toujours de retourner une bande de Moebius, vous la retournerez tant que vous voudrez, elle aura toujours la même torsion car en effet cette bande de Moebius a une torsion qui lui est propre et c'est à ce titre qu'on peut croire qu'elle est spéculaire : elle tourne ou à droite ou à gauche. C'est justement en quoi je ne dis pas que la bande de Moebius n'est pas spéculaire, nous définirons le statut de sa spécularité propre, nous verrons que cela nous mènera à certaines conséquences.

Ce qui est important, c'est cette fausse complémentarité qui fait que nous avons d'une part, une bande de Moebius qui pour nous est support et structure du sujet en tant que nous la divisons, si nous la divisons par le milieu nous n'aurons plus ce résidu de la bande de Moebius enchaîné que je vous ai montré tout à l'heure, mais nous l'aurons encore sous la forme précisément de cette coupure, et qu'importe, l'essentiel sera obtenu, à savoir la bande que nous appellerons torique, applicable sur le tore, et qui est capable de restituer, en s'appliquant sur elle-même, la bande de Moebius. Ceci, pour nous structure le sujet.

Quelque chose se conjoint à cet $, que nous appelons a, qui est un objet non spéculaire; d'une part, en tant qu'il se ressoude, il est considéré comme support de ce $, du sujet; d'autre part, en étant chu, il perd tout privilège et littéralement laisse le sujet seul, sans recours de ce support, ce support est oublié et disparu. C'est là que j'ai voulu vous mener aujourd'hui. je m'excuse de n'avoir pas pu pousser plus loin cet exposé mais j'ai pensé depuis longtemps qu'à ne pas mâcher littéralement les pas, je risquais de prêter à la rechute toujours dans la pensée psycho-cosmologique qui est précisément celle à laquelle notre expérience va mettre un terme. -108-

Leçon VII 19 janvier 1966 Séminaire fermé

Aujourd'hui va être employé à une sorte d'épreuve dont je voudrais vous dire d'abord le dessein. C'est d'abord une espèce d'échantillon de méthode. On va vous parler - pas moi, la personne que j'en ai chargée, - on va vous parler d'un éclairage apporté sur un point particulier de La *Divine Comédie* de Dante par quelqu'un qui, manifestement y a été guidé par les suggestions qu'il a reçues de la connaissance de mon stade du miroir.
Bien sûr, ce n'est pas ça qui lui a donné la connaissance de Dante. Monsieur Dragonetti, auteur de l'article dont on va vous rendre compte, est un éminent romaniste dont la connaissance très ample de Dante est justement ce qui donne la valeur au repérage qu'il a fait de la fonction du miroir dans un style tel que cela lui permette d'apporter sur la conscience, sa fonction fondamentale, des notations, on peut dire, tout à fait sans rapport avec ce qui circule de son temps. C'est cela qu'on va vous présenter.
Quel en est l'intérêt ? C'est d'indiquer le sens dans lequel pourrait être fait cet échantillonnage de structure qui permettrait de donner un ordre, un ordre autre que reposant sur des préconceptions d'évolution linéaire, d'évolution historique ou plus exactement de cette introduction dans l'histoire de cette notion d'évolution qui la fausse complètement.
Bref, c'est là une espèce de premier modèle, modèle emprunté à ce qui se produit effectivement dans la réalité, mais qui est en quelque sorte confiné à des travaux de spécialistes, un modèle, si l'on peut dire, si vous voulez, de méthode historique telle qu'elle pourrait être guidée par les considérations structuralistes qui, ici, nous guident, en tant qu'elles seraient employées avec les références psychanalytiques. Ce sera une occasion de les rappeler.
Cela me mettra, du même coup, en posture de vous rappeler certains acquis de mon enseignement antérieur pour autant que j'aurai à les remettre très prochainement en communication avec ce que je continue de vous développer des struc- - 109-

L'objet de la psychanalyse

tures topologiques fondamentales pour autant qu'elles sont pour nous des structures-guides.

je vous parlerai d'autre chose dont je vous laisse la surprise mais dont je vous indique dès maintenant que tout en étant une analyse structurale, d'un autre point du donné de l'acquis culturel - vous verrez tout à l'heure ce que c'est que j'ai choisi - à quelques siècles de distance de Dante, je me trouverai amené ici à un de ces points tournants d'introduction, de mise en évidence, de saillie d'une donnée structurale qui nous sera spécialement, pour nous psychanalystes, de la plus grande utilité comme fondement, pour essayer d'ordonner ce qui se dit de complètement confus parce que collabé, parce qu'écrasé, si l'on peut dire, par les différents plans que ça invoque au sujet du masochisme.

> Maître Adam et Sinon échangent des coups dans une rixe provoquée par le premier, qui a traité le Grec de fourbe. Le texte, le voilà, traduit naturellement

Alors, je donne la parole à Madame le Docteur Parisot qui va vous rendre compte de cet article sur un point particulier de la Divine Comédie, à savoir cette présence de la spécularité, de ce que Dante en pense.

Docteur Th. Parisot - Le travail de Dragonetti est un travail qu'il a publié dans la *Revue des Études Italiennes* n° 102, septembre 1965. Il a donné pour titre à son travail : «Dante et Narcisse, ou les faux monnayeurs de l'image».

Dans La *Divine Comédie* il y a deux allusions, et deux seulement au mythe de Narcisse. La première en Enfer, où le nom de Narcisse est mentionné; la deuxième au Paradis, où il est traité seulement sous la forme d'une périphrase. Le propos de Roger Dragonetti c'est, par le biais du commentaire de ces deux passages, d'avancer que la substance de ce mythe est sans cesse présente dans la *Divine Comédie*, et qu'elle fut le monstre intime de Dante.

La première allusion, celle de l'Enfer, on la trouve dans le Chant XXX; cette allusion elle-même est au vers 128. Elle figure au cours de l'épisode des faux monnayeurs. L'épisode, le voici: Dante aperçoit un hydropique au ventre proéminent et aux membres disproportionnés : c'est Maître Adam. L'image obsédante des ruisseaux de Casentin ne fait qu'augmenter la soif qui le dévore. Accolées à lui, deux ombres : l'une c'est la femme de Putiphar, l'autre c'est Sinon, le Grec de Troie.

« *Et que te châtie, dit le Grec, la soif qui te crevasse la langue ainsi que l'eau pourrie qui fait que ton ventre te fait une clôture devant les yeux*. »

A quoi le faux monnayeur répond

« *Comme d'habitude ta bouche ne se démantibule que pour son mal car* -110-

Leçon du 19 janvier 1966

si j'ai soif et si l'humeur me farcit, tu as la fièvre et la tête te fait mal et pour lécher le miroir de Narcisse, il ne te faudrait pas de longues paroles d'invitation. »

Premier point : le miroir de Narcisse. Ce miroir de Narcisse, on ne peut pas le prendre pour une simple métaphore, pour désigner l'eau fraîche. Ce n'est pas l'eau fraîche, désignée en termes plus beaux. D'ailleurs ce serait tout à fait contraire à l'idée que Dante a de la poésie. C'est donc là une métaphore, mais c'est la métamorphose de cette eau, la métamorphose de cette eau en miroir de Narcisse. Dante ne parle donc pas seulement de l'eau mais d'une surface réfléchissante, comme durcie, qui renvoie l'image d'un Narcisse épris de son ombre. Ainsi l'eau fraîche est effectivement cette eau, mais une eau transmuée en miroir, une eau changée en image de l'eau. A partir de quoi la riposte de Maître Adam prend son sens. On peut traduire comme ça :

> « *Ta fièvre te donne tellement soif que tu ne te ferais pas beaucoup prier pour lécher une image de l'eau*. »

Le deuxième point, c'est le sens allégorique qui concorde avec la lecture littérale de ces vers. Il faut donc chercher le sens symbolique de la faute de Maître Adam et le sens symbolique de cette difformité qu'est l'hydropisie. Maître Adam est un faux monnayeur mais dont la faute apparaît d'une singulière gravité étant donné l'endroit où il est : dans l'Enfer. Ce qu'il a fait : à l'instigation des Comtes de Romena, il a fabriqué des florins. Ces florins étaient bons de poids mais ils comportaient un alliage. Le florin était en principe une monnaie d'or pur. Ceux-là ne sont pas d'or pur. Ils comportent trois carats de métal. Avant d'approfondir le sens de cette faute, il convient de la situer dans ce qu'on peut appeler l'ordonnance morale de l'Enfer qui est exposée dans le Chant XI, exposée par la bouche de Virgile. Il est dit que la fraude, d'une part présuppose la malice et d'autre part, il est dit que la fraude est le mal propre à l'homme.

Le premier point : la fraude, la falsification présuppose la malice. La malice se manifeste dans le choix délibéré du mal que l'on poursuit. Elle falsifie le principe lui-même qui fonde toute vertu sur le bien en se dissimulant sous l'apparence d'un bien. Elle atteint Dieu dans ce qu'il y a de plus proche de son essence, à savoir la raison. Si la raison rend l'homme semblable à Dieu, c'est aussi par elle que cette similitude, dans l'analyse, s'adultère en son reflet, celui d'un Autre absolu, une semblance de l'absolu. La raison, captive de sa propre image du bien, séduite à son reflet, se rend semblable à son reflet, en se choisissant comme telle, sens absolu de métamorphose. Et ce sens, qui attire en son creux l'être de toute chose, en tire un double ressemblant, où rien jamais ne se présente, ne se - 111 -

L'objet de la psychanalyse

dérobe, sous la semblance d'un absolu. C'est donc par sa latence que la malice est redoutable, et le propre de la malice c'est qu'elle n'apparaît jamais. Ce n'est aucune interprétation, c'est dans le texte, ça. En fait c'est dans le Chant XI.

La deuxième chose qui est dite dans ce Chant, c'est que la fraude est le mal propre à l'homme. C'est Virgile qui l'exprime dans un raccourci tout à fait saisissant en un seul vers, le vers 52 de ce chant XI :

« *La fraude dont toute conscience sent le remords* ».

> telle est mordue par la fraude. Il y a chez tout homme quelque chose de fondamentalement faussé dont la conscience porte les marques. Il s'agirait de la faute première, la faute première c'est la séparation, c'est la morsure. Et dans la faute de toute conscience dans le remords, il y a ce « mor » de la morsure. Et c'est la morsure d'Adam qui a provoqué cette

Maintenant, en tenant compte de ce rapprochement symbolique et dans le même registre d'interprétation, on va voir en quel sens la fausse monnaie est une image de la faute originelle. Ce florin, je vous l'ai dit, était un florin d'or pur, la nature restant toujours à cette époque la référence. Ce florin d'or pur se reconnaît comme monnaie pure au nom et à l'effigie, nom et effigie qui sont signes de vérité. Mais ce pouvoir de signifier appartient naturellement à celui qui a autorité pour authentifier le signe, c'est-à-dire le prince. Le prince se rend coupable s'il corrompt le signe. Le florin d'or est marqué à l'effigie de Jean-Baptiste. Cette effigie comme signe est donc le rappel d'un ordre divin à sauvegarder. Lorsque la monnaie est falsifiée, le rapport authentique du signe et de la matière est détruit. Le symbole perverti en fiction crée une image d'intégrité sous laquelle s'imbriquent tous les abus de la fraude. La fraude falsifie donc la vérité de la monnaie et du même coup elle falsifie la monnaie de la vérité. La monnaie de la vérité c'est une chose sainte. Elle adultère donc l'ordre divin; elle adultère le rapport à Dieu, le rapport à la source qui fonde l'ordre naturel des valeurs.

Quant au sens symbolique maintenant de la difformité de Maître Adam, on peut toujours dans le même registre la prouver. La chose publique, de tout temps, a été comparée à un corps, le corps social qu'on emploie même maintenant et les effets que provoque sur ce corps le gonflement démesuré des richesses abusives du prince conduit à des images de difformité. Le prince est un -112-

Leçon du 19 janvier 1966

membre de ce corps. Il devient une sorte de monstre, démesurément gonflé, gonflé au détriment du reste du corps, c'est-à-dire de la communauté. Il en résulte une disproportion monstrueuse de cette communauté, et la difformité de Maître Adam, cette hydropisie, une hydropisie telle qu'il a un énorme corps, une énorme panse. Cette panse monte devant ses yeux, donc elle fait un écran devant ses yeux, elle l'aveugle, cette panse est pleine d'une eau qui est stagnante des richesses du prince. Stagnante, elle se corrompt. Stagnante, elle ne peut plus circuler dans le reste du corps de Maître Adam et elle entraîne donc cette sécheresse de la bouche où les lèvres sont figées. Elle entraîne cette soif constante et également cette maigreur des membres inférieurs qui ne peuvent plus soutenir Maître Adam, cette énorme panse aveugle...

En tenant compte de ces remarques, on peut se demander dans ce que représente Maître Adam, et que représente Sinon, que représente cette rixe, c'est-à-dire quel est le rapport entre Maître Adam et Sinon qui se termine par cette merveilleuse allusion?

Tout d'abord Maître Adam : la scène se déroule donc dans la perspective de la malice latente d'où est sorti l'art frauduleux du premier homme. Ce mal propre à l'homme, l'hydropisie le symbolise. C'est une maladie de l'eau, une perversion de l'homme à la source, et c'est une maladie pesante qui immobilise Adam dans une position grotesque. Là est la marque de son impuissance radicale. L'image des ruisseaux de Casentin, le Casentin est un lieu proche de Romena et Romena est le lieu de la faute : c'est là qu'Adam a falsifié sa monnaie. Cette image de cette source anéantie dans son reflet tourmente Adam et il y a le fait que, pourtant, il est prêt à sacrifier cette image pour voir ses instigateurs. Il est prêt à sacrifier ce reflet pour voir le prince, c'est-à-dire celui qui est la cause de sa destruction spirituelle, c'est-à-dire la malice elle-même. Et le désir de la vue de la malice n'a d'égal que l'impuissance radicale d'Adam à voir cette ombre puisqu'il ne veut pas s'émouvoir.

Si on rappelle que le propre de la malice est sa latence, on comprend bien que ce qu'Adam poursuit, le principe du mal, préférable à la source qui désaltère, se dérobe, et que ce n'est rien d'autre que le refus d'être, donc la dérobade radicale. Et Maître Adam le porte en lui. Il le porte en lui comme un vide gonflé en rêve d'absolu. Et ce que son désir poursuit, ce n'est rien d'autre, en fin de compte, que Maître Adam lui-même, au regard duquel échappe pour toujours le principe du mal comme l'Autre de l'absolu.

En sacrifiant la monnaie, chose sainte, la faute a donc provoqué la perversion du signe, métamorphosé en fiction le symbole, souillé la source de justice, falsifié le lien d'amour entre les hommes tel qu'il est voulu par Dieu. Il y a donc eu un choix. Mais ce choix néanmoins, c'est quand même un amour mais un autre -113-

L'objet de la psychanalyse

amour, c'est celui que l'homme reporte entièrement sur soi par le détour d'une image, image qui feint l'amour pour autrui. C'est une doublure de l'absolu qui manque par un absolu fictif. Voilà pour Maître Adam.

Maintenant qu'en est-il de Sinon ? En falsifiant l'indicateur du principe divin, Maître Adam engage toute la communauté dans une aventure de l'être et de l'apparence. C'est ce qui ressort des paroles de Sinon. Sinon dit ceci : « et si je parlais faussement, eh bien toi, tu faussas la frappe et je suis ici pour un seul crime, et toi pour plus de crimes qu'aucun autre, fût-il démon ». Sinon entre en scène alors que la monnaie, parole de la vérité est déjà falsifiée. C'est du produit de Maître Adam qu'il va faire usage. Dans la falsification de la parole de vérité, Sinon, lui, il n'y est pour rien. Il entre en jeu au niveau des effets de l'acte de Maître Adam. La parole pervertie a entraîné une falsification illimitée du langage et c'est du langage que Sinon abuse.

Le crime de Sinon c'est de s'être donné pour un déserteur du camp grec et d'avoir décidé les Troyens à faire rentrer le cheval de bois dans leur ville. En principe c'est ça. Ce qui le présente donc comme un fourbe par tactique. Mais son crime est double. C'est donc la fourberie par tactique, mais il est également impliqué, à l'instar du crime de judas, comme parjure dans un délit de notoriété universelle. Il est le simulateur, qui feint d'être ce qu'il n'est pas, et un parjure, parce que le langage dont il abuse est une offense envers les dieux.

Le rapport, maintenant entre Maître Adam et Sinon: Sinon occupe une position très particulière dans cette scène. Il est accolé d'une manière très étroite à l'hydropique et il semble même faire corps avec lui. Maître Adam ne peut l'apercevoir et Maître Adam ignore même l'origine d'un tel voisinage. Tout se passe comme si, une fois mise en circulation, la fausse parole, tout comme la fausse monnaie, ressemble tellement à l'authentique que la vraie devient méconnaissable et invisible. Le signe qui porte garantie, efface dans sa légalité apparente les traces de son origine suspecte, tant et si bien que le faux monnayeur lui-même n'est pas capable d'identifier les produits de son artifice.

Et la rixe éclate au moment où Sinon s'entend présenter par Maître Adam sous le qualificatif de fourbe. Maître Adam dit

« *Le fourbe, Sinon, le grec de Troie* ».

Il s'entend, donc, d'une part, dénoncé aux yeux du monde, et d'autre part, il s'entend dénoncé dans l'attitude de sa latence. Et dans l'altercation au rythme extraordinairement rapide, tour à tour les deux simulateurs se placent en posture d'accusé et d'accusateur ne reconnaissant nullement dans la malice de l'autre leur propre simulation et même jouant le jeu de la vérité. Le mot vérité revient par trois fois dans la bouche d'Adam.

Leçon du 19 janvier 1966

Tout ceci semble symboliser deux phases du mouvement d'auto-fascination de la conscience frauduleuse. D'une part Maître Adam, bien que rivé à une image d'eau, image qui n'a pas pour lui de pouvoir autonome puisqu'il préfère à ce reflet la vision du principe du mal et d'autre part, Sinon, que le principe du mal ne peut intéresser puisqu'il ne se sent pas responsable de cette perversion. Lui, Sinon, il n'a donc rien à préférer à une image d'eau. La source, anéantie dans le langage qu'il a feint, fait si bien recette sur cette fiction qu'elle acquiert un pouvoir autonome pour Sinon. Pour Sinon, la vraie source est devenue cette eau en image dont la conscience qui rêve est capable de s'abreuver. D'où la réflexion de Maître Adam à Sinon, que pour lécher le miroir de Narcisse, il ne faudrait pas pour l'y inviter beaucoup de paroles.

« *Or donc, prends garde* ».

Sinon représente dans le mouvement de la fraude, le point culminant, la perversion radicale où la malice enferme le falsificateur dans son image devenue pour lui la vérité même. Image de rien. On peut probablement dire que c'est à l'absolu de cette image que le pervers est fixé. Ce qu'il en est de Dante dans cette histoire, Dante le raconte lui-même. Il est fasciné par le spectacle de l'altercation; il est fasciné par les images de l'enfer. Et pour rompre l'adhésion de son regard à l'erreur, il faut l'intervention de la voix de Virgile. Virgile dit :

De ces images, Dante a à se détourner, ne pas prendre ces images pour la réalité et apprendre à se détourner, tel est le sens que Virgile donne au chemin que Dante parcourt avec lui. Prendre garde à ce danger de capture, c'est veiller à la vérité.

Dante en effet s'éveille mais il lui faudra plus qu'une mise en garde pour s'éveiller vraiment. Voilà le texte dans la traduction de Madame A. Masseron. C'est Dante qui parle :

« *Je me tournai vers lui plein d'une honte telle qu'elle vit encore en ma mémoire et pareil à celui qui rêve son dommage, et rêvant souhaite rêver, si bien qu'il désire ardemment ce qui est, comme si cela n'était point, tel je me vis ne pouvant pas parler car j'eusse souhaité m'excuser et je m'excusais en vérité tout en ne croyant point le faire* ».

La voix de Virgile amène Dante à la vérité et ce, dans la honte. Mais cet éveil est bref. Né à la vérité dans la honte, Dante s'arrête. Il s'arrête pour réfléchir la honte en voulant l'exprimer. En voulant parler pour s'excuser, Dante cesse de voir la réalité qui parle par elle-même dans le silence de la honte. Et son désir d'expression fait qu'il méconnaît cette vérité même au moment où elle s'accomplit. Il tombe à nouveau dans la réflexion brisée qu'il assimile à un sommeil. -115-

L'objet de la psychanalyse

Cette comparaison fixe en quelque sorte l'impuissance radicale de la raison à jamais retrouver par elle-même la vérité. Dante, le dormeur, désire ce qui est comme si cela n'était pas. Le fait réel, à savoir la vérité parlant par elle-même à travers la honte, est transmuée en irréel, l'impossibilité de parler. La réalité est prise pour l'irréel.

« *Moins de honte efface un manquement plus grave que ne l'a été le tien. C'est pourquoi, de toute tristesse, allège-toi*».

> « *Et moi, mon bien aimé, je suis tenté à ce moment-là d'ajouter encore que le hasard te mène en quelque lieu où se trouvent des gens de semblable litige. Vouloir ouir de telles choses est une basse envie* ».

De tristesse il s'agit. Et là, Virgile met l'accent sur ce qui, par delà la honte, pèse sur Dante, un résidu de pesanteur, un résidu de mauvais désir. Cette deuxième intervention semble avoir plus que la valeur de mise en garde de la première. On pourrait peut-être le dire, l'assimiler à une intervention. En tout cas, il en apparaît que la conscience originellement mordue est incapable, livrée à elle-même, de réagir contre le mauvais désir, la basse envie. Dante clôt ce chant XXX par ces paroles de Virgile. Il pose Virgile en quelque sorte comme mémoire de présence. Virgile dit

Peut-être peut-on rapprocher la place qu'occupe Virgile de celle de l'analyste.

La deuxième allusion au mythe de Narcisse est celle-ci dans le Paradis au Chant 111. La scène se passe dans le ciel de la lune. Béatrice vient de détruire l'opinion erronée de Dante sur les taches lunaires. Dante se dispose, à ce moment-là, à confesser son redressement et sa nouvelle conviction. Voilà ce que Dante dit

« *Et moi, pour confesser que corrigé et persuadé je l'étais bien, autant que me le permit ma révérence, je levai haut la tête afin de mieux parler. Mais une vision apparut qui retint à elle mon attention si étroitement par son aspect que de ma confession je ne me souvins plus. Tel d'un cristal transparent et limpide ou de la surface des eaux pures et tranquilles non assez profondes pour que les fonds en soient obscurcis, nous reviennent les traits de notre visage si affadis qu'une perle sur un fond blanc n'arrive point brûlante à nos prunelles, telles je vis plusieurs figures prêtes à parler, ce qui fut cause que je courus à l'erreur contraire à celle qui fit naître l'amour entre l'homme et la fontaine. Aussitôt, dans l'instant que 1.e m'aperçus de leur présence, estimant que c'était là le reflet de visages* -116-

Leçon du 19 janvier 1966

vus en miroir, pour voir à qui ils appartenaient, je tournai mes yeux en arrière. Mais je ne vis rien. Et je les reportai devant moi, droit aux yeux de mon doux guide qui, souriant, avait une flamme en son saint regard».

Dante se disposait à confesser son redressement mais cependant, il n'a pas parlé. Le geste de porter le visage en avant change d'intention, devant une vision qui s'impose avec tant de force que Dante en oublie sa confession. Dante aperçoit plusieurs visages qui, comme lui, sont prêts à parler. Croyant apercevoir des images de miroir, il tourne la tête en arrière pour voir de qui elles proviennent, et ne voyant rien, il reporte les yeux en avant, droit dans le regard de Béatrice.

Dans le Chant II qui précède, Béatrice avait donc expliqué à Dante ce que c'était que les taches lunaires, et elle avait dit à Dante que ce qui, sur la lune, lui apparaît comme ombre, se révèle en vérité être aussi lumière, mais lumière qui se différencie de la partie proprement lumineuse de la lune par un degré de réceptivité, ou plutôt de transparence, je crois que le terme de transparence convient mieux, un degré de transparence moindre. Alors, ombre, comprise comme lumière et toujours présentée comme lumière apparaissant sur un fond lumineux, ce fond étant la mesure qui rend sensible leur différence et possible leur apparition. Les ombres, les âmes du paradis sont, bien entendu, comprises aussi comme lumière et c'est à la lumière divine qu'elles s'allument et laissent passer les rayons sans les arrêter.

Dante symboliserait Dieu par un miroir où se reflètent les âmes du Paradis. Enfin c'est la conviction de Dragonetti. Non pas par un miroir étamé, mais un miroir dont le fond demeure entièrement lumière. Les ombres, les images transparentes apparaissent dans le royaume de la lumière et là, la réflexion est considérée de manière différente de la réflexion terrestre. La réflexion est conçue comme action de rayonnement direct de la lumière divine à travers la transparence des corps célestes, et non pas comme réflexion des rayons produits par des corps dont l'opacité fait écran à cette lumière. Dante précise bien que la surface plus ou moins spéculaire sur laquelle apparaît sa vision est semblable à celle d'un cristal ou à celle d'eaux dont le fond n'est pas obscur, dont le fond n'est pas dérobé. Fond obscur et fond dérobé, c'est le tain du miroir de Narcisse. Ici le fond est lumière. Ce n'est même pas qu'il n'y a pas de fond. Le fond est quelque chose et il est lumière. Il ne s'agit donc pas de miroir sur le modèle terrestre; il s'agit de transparence pure, de miroir sur le mode céleste.

De plus, il y a deux sortes d'images qui sont apparues, il y a les figures prêtes à parler, il y a les figures mirées. Et ces images jouent l'une dans l'autre, de manière à donner l'impression que les figures mirées, les visages des spectateurs, se mêlent aux visages prêts à parler.

-117-

L'objet de la psychanalyse

Dante se retourne pour rompre le sortilège du miroir et il révèle du même coup, dit Dragonetti, à quel degré il est conscient de l'erreur qui pervertit pareil rapport aux images. Dante a porté sur la vision un regard captif de son reflet, et tel qu'il a changé la transparence en spectacle. Ce que Dante dénoncerait comme «l'erreur contraire à celle qui enflamma d'amour l'homme pour la fontaine» c'est dans le refus de la raison sur elle-même d'avoir fait disparaître la réalité dans une image.

A l'appel de la vision, Dante répond par le redressement spontané du regard en direction des yeux de Béatrice. Pour Dragonetti, Béatrice serait la vérité révélée qui détourne Dante de la fascination d'une raison trop rassurée sur sa droiture. Et au regard de Dante sur la transparence, le devenir transparent de ce regard lui-même.

Dragonetti dit que voir serait intérioriser la raison dans la foi. Le danger qui guette Dante est que sa raison face à la transparence, soit tentée de la représenter au lieu de s'y présenter. La raison qui veut réduire la foi à une image de la réflexion terrestre ne mériterait plus alors ce nom, parce que non seulement elle transforme son objet qui est essentiellement lumière en ombre mais que, coupée de la vraie lumière cette raison qui devrait être transparente, devient alors elle-même ombre projetée sur les choses. Dans cela, je pense que Dragonetti voit un Dante dont le monstre s'incline sous le mythe de Narcisse.

Mais à cette interprétation de Dragonetti, peut-être peut-on ajouter ceci que, au sein de la transparence du Paradis il n'est nulle possibilité d'être partie prenante. Remettre à Dieu la cause de son désir est la seule voie possible. Peut-être est-ce là le fantasme de Dante : la transparence de son regard face à la lumière de Dieu.

Enfin au Paradis, il y a Dieu. Tout est lumière et la lumière vient de Dieu. La lumière c'est le regard de Dieu. Et, entre Dieu et Dante, il y a Béatrice qui n'est pas Dieu, qui n'est pas non plus je crois la vérité révélée de Dragonetti, mais Béatrice qui porte la marque de Dieu. Puis il y a, toujours entre Dieu et Dante la vision de Dante, sur laquelle il a collé des figures mirées. C'est de ces figures mirées dont il a rompu le sortilège en se retournant, ce n'est pas de la vision elle-même, la vision elle-même préexistait à ces figures mirées. Cette vision, ce n'est pas la vision de n'importe quoi, c'est la vision d'âmes qui par contrainte manquèrent à leurs vœux de chasteté. C'est la vision de créatures de Dieu. Puis il y a Dante. Or, au Paradis la réflexion est conçue comme action de rayonnement direct de la lumière divine à travers la transparence des corps célestes. En face de Dieu, dans le champ du regard de Dieu, la seule présence qui ne soit pas transparente c'est Dante, peut-être la terre, un fond obscur. Alors, plutôt que du narcissisme de Dante, ne s'agirait-il pas également du narcissisme de Dieu? -118-

Leçon du 19 janvier 1966

Docteur Jacques Lacan - Vous avez eu un compte rendu très fidèle de cet article de Dragonetti. Pour ceux qui, peut-être, se seraient perdus à travers la fidélité même des détours que suit à cette occasion Dragonetti, je vais essayer de reprendre, une fois de plus, et résumer ce dont il s'agit. En même temps que, comme je l'ai annoncé, je montrerai l'intérêt qu'a pour nous une pareille référence.

Notre départ de cette année a été de rendre cohérent ce que nous avons à énoncer de la fonction de l'objet a dans la position de la psychanalyse en tant qu'elle s'origine de la science, et de la science dans son rapport très particulier à la vérité, la science étant entendue comme la science moderne née au XVIIe siècle qu'on a appelé, en raison de cette mutation de la position du savoir, le siècle du génie. Vous verrez que nous allons venir tout à l'heure à une des autres faces de cette apparition de la position scientifique en tant qu'elle a été éminemment incarnée par un autre que Descartes. Vous verrez tout à l'heure lequel, si vous ne le devinez déjà.

Il y a donc là une transformation profonde de quelque chose qui n'est pas éternel, qui répond à un autre champ, à un autre intervalle de l'histoire à savoir le rapport, antérieur à l'origine de la science, à ce qui s'inscrit sous la forme que je ne qualifierai pas de plus générale et que j'ai qualifiée d'antérieure, des rapports du savoir et de la vérité. Ces rapports du savoir et de la vérité, c'est toute la tradition que nous allons appeler, pour une plus grande commodité, philosophique. C'est dans ce cadre topologique que se situe la position d'un Dante. N'allons pas trop vite. Je ne dis pas que Dante soit un philosophe, encore que son rapport à la philosophie soit tel qu'il ait pu être suivi, isolé, dans tout un ouvrage, par exemple celui de Monsieur Etienne Gilson qui a pour titre précisément, Dante et *la Philosophie* et qui tient sa promesse en nous en montrant l'instance scandant la vie et l'œuvre de Dante.

Notre topologie, ici, au sens où je l'entends, où je la manie, où je vous y introduis, n'a pas d'autre fonction que de permettre de repérer ces transformations des rapports du savoir et de la vérité. Si Dante est ici choisi par nous aujourd'hui, pour vous être présenté, à l'intérieur de sa création poétique la plus éminente, celle de *La Divine Comédie*, c'est pour une raison qui nous le détermine en deux temps, si l'on peut dire, ce choix.

Premièrement il y introduit la présence de la construction religieuse chrétienne et la thèse latente, disons dans ce choix, est celle-ci qu'à l'origine de la tradition religieuse chrétienne, il y a cette introduction dans le champ des rapports du savoir et de la vérité d'un certain Dieu auquel nous arriverons tout à l'heure, pour le définir dans son origine, dans son origine juive en tant que sa présence est le point de cristallisation de cette mue fondamentale pour nous, inau - 119 -

L'objet de la psychanalyse

gurale, qui est celle même de l'introduction de la science. Je dis, je l'ai déjà suffisamment indiqué, je le répète ici avec plus de force, et je vais le motiver tout à l'heure, l'introduction de ce Dieu des juifs est le point pivot qui, quoique resté pendant des siècles en quelque sorte enrobé dans un certain maintien philosophique du rapport de la vérité et du savoir, finit par émerger, par venir au jour, par la conséquence surprenante que la position de la science s'instaure du travail même que cette fonction du Dieu des juifs a instauré à l'intérieur de ces rapports du savoir et de la vérité.

Deuxièmement ceci ne suffirait pas à nous faire choisir Dante puisqu'aussi bien tout théologien de l'ère médiévale eût pu nous servir de même d'exemple pour situer ce qu'il en est dans la tradition philosophique des rapports du savoir et de la vérité. Dante est en outre un poète, et je vais essayer de vous dire comment c'est en tant que poète qu'il manifeste d'une façon non seulement éminente mais choisie, l'émergence, le point analytique où dans ce qu'il énonce se manifeste plus qu'il n'en sait et où il témoigne d'une certaine façon que je vais maintenant situer; je veux dire donner les raisons pour lesquelles il peut en témoigner où il témoigne, d'une façon en quelque sorte anticipée pour nous, de la présence dans ces rapports du savoir et de la vérité, de ce qui, proprement de cette année, est par moi promu, comme la fonction de l'objet a. C'est l'intérêt en effet de ces deux passages en tant qu'ils sont choisis, signalés, critiqués chez Dragonetti, qu'ils sont signalés par la présence du miroir, qui nous permet à nous d'y repérer la désignation manifeste et comme telle de l'objet a qui a nom ici de regard.

Reprenons. Dante, bien entendu, loin d'échapper, tombe tout à fait, vous en savez assez même si vous ne l'avez presque jamais ouvert, vous en savez assez sur *La Divine Comédie* pour savoir que cette oeuvre s'inscrit dans ce que j'appelle le modèle cosmologique. C'est une cosmologie de l'au-delà, mais ce n'en est pas moins une cosmologie, et qui emprunte ses cadres à la cosmologie établie, disons, à partir des premiers philosophes grecs, portée à son premier modelage par Aristote et transmise comme une forme, comme un cadre à la pensée des physiciens du temps. Le système ptolémaïque, par exemple, tout limité qu'il soit à l'observation du fonctionnement du monde réel tel qu'il se présente, c'est-à-dire pour rendre compte des rapports du mouvement des astres et l'instituer comme cohérent avec l'existence de ce monde qui est celui du monde terrestre, s'ordonne, vous le savez, en fonction de cette topologie de la sphère, d'une série de sphères s'incluant les unes les autres qui sont les diverses sphères planétaires avant d'arriver à la sphère supérieure, les étoiles fixes; il s'agit de rendre compte de leur fonctionnement. Tel est le départ de la physique antique et c'est là-dessus que nous pouvons en somme qualifier d'introduction à une science -120-

Leçon du 19 janvier 1966

comme telle dans la connaissance humaine, c'est là-dessus que nous pouvons qualifier les Anciens comme ayant fait les premiers pas historiquement recevables, transmissibles et qui ont servi de première matière à la révolution qui a été appelée la révolution copernicienne, introduction elle-même toute différente de celle de la révolution newtonienne.

Ce monde cosmologique qui inclut aussi des coordinations des diverses parties de l'enseignement, disons de l'universitas, c'est là le point de référence fondamental, le cadre dans lequel s'est développé ce qui a été enseignement jusqu'à une certaine date, la cosmologie donc avec ses coordonnées, psychologie, théologie, voire ontologie, c'est dans ce cadre que se situe la pensée de Dante. Qu'est-elle, sinon de nous présenter un premier clivage de la vérité et du savoir? Et c'est bien en effet ceci que toute la pensée médiévale qui, loin d'être une pensée négligeable, a en quelque sorte rejeté. Quelque radicale que je vous présente la coupure instaurée par la naissance de la science moderne, ceci est pour nous éclairant de cette topologie dont il faut que nous tenions compte dans la situation qui se réinstaure du fait de la question posée par l'expérience analytique, cette thématique d'opposition pesée entre vérité et savoir est inscrite pendant tout le développement de la pensée médiévale, dans ce qu'on a appelé la doctrine de la double vérité. Nul penseur, nul enseignant de cette époque n'a échappé à la question de la double vérité.

C'est le véritable fondement de ce clivage qui devait être fait nécessairement par les enseigneurs de cette époque entre le champ de la raison et celui de la révélation. Ce n'est pas autre chose que ceci, qu'il y a un champ prétendu du savoir dans l'idéal constructible déductivement, concernant la structure du monde; et puis autre chose que nous ne connaissons que de source surnaturelle et de par la parole de cet Autre qu'est Dieu. Cette distinction est si fondamentale dans la structure de tout ce qui s'est énoncé à cette époque que nous devons rendre hommage à l'éminente rationalité de la pensée de ceux que j'appelle ces enseigneurs pour ne pas les appeler de ce nom déprécié des scolastiques. Admirons la fermeté de la raison de ces gens qui, soi-disant pris dans les suggestions qui ne sont plus pour nous qu'obscurantistes qui nous viennent de la religion, ne les ont pas empêché de maintenir les droits de la stricte raison.

Ai-je besoin de rappeler que Saint Thomas, si mon souvenir est bon, encore après - je n'en suis pas sûr mais peu importe - en référence, c'est là le point de référence pour nous, à la condamnation de 1277 émanant de la Sorbonne de l'évêque Tempier qui le condamne, précisément d'avoir soutenu, aux dires des autorités ecclésiastiques, plus loin qu'il ne convient à la conscience chrétienne, la distinction de ces deux domaines, se trouve assimilé dans la même condam-

L'objet de la psychanalyse

nation aux averroistes et à l'enseignement par exemple d'un Siger de Brabant, dont pourtant il se distinguait par toutes sortes de modalités. Néanmoins ceci n'a pas empêché Saint Thomas d'écrire ceci dont vous connaissez au moins le titre : «*De aeternitate mundi contra murmurantes*» c'est-à-dire ce qui déjà devait provoquer sa condamnation à savoir de maintenir que du point de vue de la stricte raison le monde devait être éternel et que seule la révélation nous indique qu'il n'en est rien.

Cette distinction de la vérité et du savoir n'est-elle pas ici pour nous rappeler que déjà toute l'organisation du savoir, du savoir en tant que supporté par ce corps qui jusqu'à l'inauguration de la position de la science moderne s'impose comme celui qui peut être dit du savoir, à savoir le corps cosmologique, théologique, psychologique, ontologique, que ce corps se pose comme ce mode d'approche ambigu qui est en même temps foncier éloignement de ce qu'il en est de la vérité. je dirai presque que le savoir pendant des siècles est poursuivi comme défense contre la vérité.

La vérité, si vous le voulez, pour vous le faire sentir, étant ici à repérer, à registrer comme la question sur le rapport le plus essentiel au sujet, à savoir son rapport à la naissance et à la mort en tant que tout ce qu'il en est de lui est dans leur intervalle. Ceci est la question de la vérité, au sens où je définis la vérité comme celle qui dit : « moi la vérité je parle ». C'est de ceci, c'est de nos fins dernières que la vérité a à nous dire quelque chose. Observez qu'ici l'énoncé du terme même d'intervalle est la métaphore, même poétique, du sombre bord, qui est là pour nous rappeler le terme même topologique, à proprement parler celui que je désigne comme la fonction du bord. Tout se passe comme si, pour prendre notre référence, qui n'est pas une métaphore, dans l'opposition de la logique moderne entre l'ensemble ouvert et l'ensemble fermé; à savoir que pendant des siècles on avait gardé, et bien gardé, la trace de choisir uniquement la part de l'ensemble ouvert. Vous savez ce que c'est qu'un ensemble fermé, c'est ce qui est conçu comme unissant l'ensemble ouvert avec sa limite, en tant que topologiquement elle en est distinguée.

Limite, frontière, bord, tels sont les termes dont il s'agit. La part de la vérité est celle de notre limite entre la naissance et la mort, limite en tant que sujet, et tout ce qui est du savoir, c'est l'ensemble ouvert qui est compris dans l'intervalle. C'est en ceci que le poète, quoi qu'il en sache, et même s'il ne le sait pas, réintroduit dès lors que ce qu'il sait et manipule c'est la structure du langage et non pas simplement la parole. Il la réintroduit, quoi qu'il en ait, cette topologie du bord et l'articulation de la structure.

C'est ce par quoi Dante, ici, va au-delà de ce qu'il emprunte à la structure du savoir de son temps et justement dans la mesure de cette ambiguïté introduite -122-

Leçon du 19 janvier 1966

du fait qu'il projette les formes cosmologiques du savoir de son temps dans le champ de ce que j'appelle les fins dernières. C'est d'avoir fait de la cosmologie de son temps ce qu'il entend chanter, qu'il vient à faire saillir l'au-delà du savoir, le champ propre de la vérité. Il vient à faire saillir ce qu'un commentateur sans doute guidé, éclairé d'être situé dans l'époque moderne, ce qu'un commentateur nous permet de repérer et ce en deux points choisis par lui : l'un de l'Enfer, l'autre du Paradis, des constellations que je qualifierai de typiques qui sont proprement celles du rapport qui lie la parole en tant que se situant au champ de l'Autre comme support de la vérité et l'émergence nécessaire coordonnée de l'objet a; au même point, point dont on ne vous a pas tout à l'heure signalé assez précisément la profondeur, même au point le plus profond de l'Enfer se trouvent conjoints celui qui a fait de la parole le support d'une tromperie et celui qui a fait la fausse monnaie.

Quelle étrange conjonction, quelle nécessité singulière pour lesquelles il nous faut invoquer la double vue poétique? C'est que Dante dont assurément la seule lecture de ce poème marqué de tant d'étrangetés, nous impose l'idée qu'il sait ce qu'il dit, si étranges que nous paraissent à tout instant ses excès au regard de notre sens commun.

Ce n'est pas pour rien, ce n'est pas par hasard que sont conjoints pour dialoguer, dans cette sorte de singulière étreinte, celui qui fondamentalement a menti et non pas de n'importe quelle façon - il n'a pas simplement menti, simplement fraudé, on vous l'a dit tout à l'heure mais il a fraudé en trompant la confiance de l'autre, - il y a cette conjonction du mensonge comme atteinte à la foi avec le fait de la référence de ce quelque chose qui est non pas vérité mais valeur de vérité, cette chose dont il est si nécessaire d'introduire la référence quand il s'agit de la vérité que quand Heidegger nous propose le *von Wesen der Wahrheit*, c'est de la pièce de monnaie que lui aussi parle.

Qu'est-ce que veut dire une pièce de monnaie fausse ? Est-ce que la fausse pièce de monnaie n'est pas aussi quelque chose qui est? Elle est ce qu'elle est. Elle n'est pas fausse. Elle n'est fausse qu'au regard de cette fonction qui conjoint à la vérité la valeur. C'est bien pourquoi ce dont il s'agit autour de l'objet a, c'est cette fonction de la valeur de vérité.

C'est ici qu'il est frappant, singulier de voir que Dante dans cette dispute de charretiers qui s'établit entre les deux damnés, fait surgir de la bouche de l'un, précisément du faux-monnayeur s'adressant au traître, qu'il serait encore bien content d'accéder à cette forme de méconnaissance qui serait de lécher le miroir de Narcisse, c'est-à-dire de se croire au moins être lui-même, alors que ce dont il s'agit, c'est précisément, comme on vous l'a articulé fort bien tout à l'heure, que jusqu'à cette essence de lui-même qui est d'être menteur, il l'a per- -123-

L'objet de la psychanalyse

due et qu'il ne peut plus retrouver aucune forme de son être qu'à désirer passionnément retrouver en face de lui celui qui l'a entraîné dans son foncier mensonge.

De même, arrivant au Paradis, ce que Dante appelle l'erreur contraire à celle de Narcisse c'est, s'appréhendant à quelque chose qui se présente pour lui comme un apparaître, de ne pas pouvoir faire autrement que de se retourner pour voir de quoi ce qu'il voit est l'image. Ainsi lui-même, Dante, nous livre ceci qui se produit à la limite où il entre dans le champ de Dieu, nous propose des objets qui sont à proprement parler ce que je désigne comme des objets a. Dans le champ de Dieu, en tant que c'est de lui qu'émanent les substances, rien de ce qui est objet ne se présente que comme opacification relative en quelque sorte d'un pur regard, une transparence sur fond de transparence et que cette apparition ne peut être reconnaissable pour la pensée de la réflexion comme on dit, qu'à chercher, se retournant derrière soi, où peut bien être l'original.

Il m'est arrivé dans un temps d'écrire ces phrases :

« *Quand l'homme cherchant le vide de la pensée s'avance dans la lueur sans ombre de l'espace imaginaire en s'abstenant même d'attendre ce qui va en surgir, un miroir sans éclat lui montre une surface où ne se reflète rien* ».

Le piège de cette phrase qui conclut l'un des chapitres du Discours sur la causalité psychique c'est que cela à l'air de vous dire qu'il n'y a pas d'image, alors que cela veut dire que l'image ne reflète rien, désignant là déjà ceci que le texte de Dante accentue et qui est proprement ce que je vous dis que le a n'est pas spéculaire. En effet, quand il apparaît sur le fond transparent de l'être, c'est justement à la fois d'apparaître comme une image et une image de rien. C'est ce que Dante accentue dans cette seconde apparition de la référence du miroir, à savoir que là où il croit qu'il y a fonction du miroir ce n'est que pour s'apercevoir que quand le a apparaît, s'il y a miroir, il n'y a rien qui s'y mire.

Telles sont les structures que la construction poétique de Dante met au jour et s'il le peut, c'est parce qu'il est poète et que, étant poète, ce qu'il rejoint, ce n'est pas tant notre science que ce que nous sommes en train de construire pour l'instant et que j'appelle la théorie. Le privilège de cette construction poétique par rapport à la théorie, la théorie psychanalytique si vous voulez, pour nous la théorie tout court, tient à ceci d'une relation privilégiée qui est construite à travers une certaine forme d'ascèse du sujet à l'autre. Cette structure privilégiée, je l'ai définie l'année où j'ai fait mon séminaire sur *l'Éthique*. C'est celui de l'amour courtois en tant que nous pouvons y repérer d'une façon éminente les -124-

Leçon du 19 janvier 1966
termes (1) Idéal du moi, a l'objet a, i (a) image du a le fondement du moi et $. Cette structure privilégiée, - je ne puis ici que renvoyer à mon séminaire sur *l'Éthique* ceux qui y ont assisté - est liée à ce quelque chose qui est l'amour courtois et qui est tellement important pour nous pour révéler les structures de la sublimation.
Le centre de la vie de Dante et de son oeuvre c'est, comme le souligne fortement une tête aussi rassise que Monsieur Etienne Gilson, son choix de Béatrice et l'existence, l'existence réelle de la personne désignée dans son oeuvre sous ce nom. C'est dans la mesure où Dante, comme la seule suite de son oeuvre le désigne et son origine dans la *Vita Nuova*, est un poète lié à la technique de l'amour courtois qu'il trouve, qu'il structure, ce lieu élu où se désigne un certain rapport à l'Autre, comme tel suspendu à cette limite du champ de la jouissance, que j'ai appelé la limite de la brillance ou de la beauté.
C'est en tant que la jouissance, - je ne dis pas le plaisir - est soustraite au champ de l'amour courtois qu'une certaine configuration s'instaure où est permis un certain équilibre de la vérité et du savoir. C'est proprement ce qu'on a appelé, sachant ce qu'on faisait, le gai savoir. Et dans mille termes de ce champ ainsi défini où les érudits se perdent faute de pouvoir y apporter la moindre orientation philosophique, là, nous trouvons mille termes qui désignent les références topologiques. Un terme très éminent, par exemple, est celui-ci qui est employé pour référer à la fonction de l'Autre et de l'autre aimé, que la femme choisie est celle - ce qui nous parait paradoxal, et c'est dans le Guillaume IX d'Aquitaine - le bon voisin. Ce bon voisin, pour moi, si j'avais le temps je pourrais y insister, est là aussi proche que possible de ce qui, dans la théorie mathématique la plus moderne s'appelle la fonction du voisinage. Ce point absolument fondamental à instaurer, cette dimension que j'ai introduite tout à l'heure de l'ensemble ouvert et de l'ensemble fermé.
Dans le développement que j'aurai à poursuivre sur le sujet de la structure, celle que je ramènerai, après l'avoir introduite l'année dernière sous la forme qu'elle a pour l'instant - c'est un fait, ça s'appelle comme ça -, c'est la bouteille de Klein, permettra de structurer d'une façon décisive, ce que j'entends ici par ce rapport du sujet à l'Autre. C'est en tant que Dante, poète courtois le rejoint, qu'il peut faire les rencontres que je viens maintenant, je pense, il est trop tard en tous cas, pour savoir si je l'ai atteint cette année, car la suite me le prouverait, si j'ai suffisamment repéré ce dont il s'agit.

Nous arrivons à l'heure de deux heures et par conséquent ce que je n'ai pas pu faire autrement, tout à l'heure que de vous annoncer ce dont je me réjouis maintenant de ne vous avoir pas dit plus, comme cela vous n'aurez pas trop le -125-

L'objet de la psychanalyse

sentiment d'être frustrés, ce dont je voulais parler comme second temps aujourd'hui, je n'ai pas le temps de le faire, je le ferai donc à mon prochain séminaire et à ce titre, les gens qui sont invités au troisième séminaire, seront donc invités cette fois-ci, du même coup au quatrième séminaire. -126-

Leçon VIII 26 janvier 1966 Séminaire fermé

Mes chers amis, la question est de l'existence et du fonctionnement de ce séminaire fermé. Ce qui m'a décidé à le faire c'est que j'entends que s'y produise ce qu'on appelle plus ou moins proprement un dialogue. Ce terme est vague et on en abuse beaucoup. Le dialogue tel qu'il peut se produire dans le cadre que j'essaie de fonder de ce séminaire fermé n'a rien de privilégié au regard de tout dialogue.

Tout récemment par exemple quelqu'un est venu me demander quelque chose; ce quelque chose était en soi quelque chose de si exorbitant et impossible à accorder que je n'ai même pas cru un instant que c'était ça qu'on me demandait. Le résultat c'est que, concédant quelque chose que je pouvais tout à fait accorder, la personne qui était en face de moi a été convaincue que je lui accordais ce qui était selon son désir et qui, je vous le répète, était tellement hors de toutes les limites de la possibilité que je ne pouvais même pas penser que c'était ça qu'on me demandait.
Tel est l'exemple facile à rapprocher d'une foule de vos expériences de ce que c'est qu'un dialogue. Il est évident que tout dialogue repose sur un foncier malentendu. Ce n'est tout de même pas une raison pour qu'on ne le provoque pas ne serait-ce que pour en faire ensuite le bilan et en démontrer le mécanisme.
J'ai assuré, je pense la transition. La dernière fois, vous avez entendu un travail fort sérieux et fort honnête qui a fort plu; à la suite de quoi j'ai fait des développements trop brefs sans doute au regard de tout ce que j'aurais pu apporter sur ce sujet énorme, qui revient en somme à dire ce qu'est la fonction du désir dans *La Divine Comédie*. Cette comédie, divine ou pas, je ne la recommencerai pas aujourd'hui. Je veux qu'aujourd'hui la séance soit remplie par les réponses, si courtes soient-elles, que pourra évoquer chez chacun de vous ce que vous allez entendre.
- 127 -

L'objet de la psychanalyse

Vous allez entendre quelque chose certainement de très soigné. Tous ceux qui sont ici étaient, je pense, déjà le dernier mercredi de Décembre, à ce séminaire. Vous avez entendu un exposé très remarquable de Green sur ce qui est actuellement issu de ma définition de l'objet a. Ce travail paraîtra. Et à partir de sa parution, c'est-à-dire des textes que vous pourrez tous avoir en main, sera repris à un des futures séminaires fermés. C'est du travail de Green que je parle.

D'autre part, vous avez eu une présentation de mon élève Conté, un certain nombre de questions posées par mon élève Melman. Ces trois travaux, qui ont été très préparés, ont suffi à remplir le quatrième mercredi auquel je fais allusion, celui du mois de décembre.

Il est dans la ligne des choses et de ce fait promis, que vous entendriez aujourd'hui une réponse de Stein. J'ai appris hier soir de lui avec plaisir qu'il me demandait de parler plus d'une demi-heure; qu'il parle tout le temps qu'il voudra à condition de laisser la moitié de la séance pour les réponses qui, j'espère, se manifesteront.

Je m'excuse donc auprès de lui si je m'engage comme je le fais à ne pas prendre la parole aujourd'hui. Puisqu'il s'avère pour certains que c'est la présence même de cette parole qui les met dans une position à ne pas vouloir, je résume, c'est bien plus complexe, s'exposer à je ne sais quelle comparaison dont la référence à une occasion semblable me paraît absolument à la limite de l'analysable, n'est-ce pas, j'obtiendrai ou je n'obtiendrai pas - mais il ne s'agit pas pour moi du tout de la valeur du travail que j'ai fait pour vous ici, - J'obtiendrai donc ou je n'obtiendrai pas qu'on intervienne. Je vous prie donc maintenant de prêter votre attention à ce que va vous dire Stein à qui je passe immédiatement la parole.

Docteur C. Stein - Je prendrai pour point de départ de mes réponses les remarques très précises et très pertinentes que Conté a faites la dernière fois et du même coup je serai amené à répondre à un certain nombre de questions de Melman pour ensuite relever un problème qui concerne tout particulièrement l'exposé de Melman.

Je crois qu'au centre de la préoccupation de Conté, à propos des deux articles de moi qu'il a analysés, se trouvait cette notion de situation fusionnelle. C'est sur ce que Conté relève, ainsi qu'il insiste au départ, et il cite deux phrases de moi, deux phrases qui figurent dans le premier article. L'une :

« *Il y a un unique ça parlant et écoutant... et la deuxième : le patient et l'analyste tendent à être tous deux en un, en lequel est tout*., »

A partir de là Conté note que de tels états sont rares. Il est ainsi conduit à me -128-

Leçon du 26 janvier 1966

demander : premièrement, si je rapporte ces états à une structure névrotique déterminée; deuxièmement, comment je situe ces états par rapport à l'ensemble de la cure.

Arrêtons-nous donc à cette première question de Conté. La réponse que J'espère pouvoir vous fournir servira dans une grande mesure de clé pour toutes les autres questions et pour toutes les autres objections qui m'ont été faites.

Ma réponse pourrait être la suivante: il est vrai que je rapporte ces états à une structure névrotique déterminée, mais cette structure déterminée concerne tous les patients, l'ensemble de tous les patients capables de transfert. Je dirai encore : Oui, je rapporte tous ces états à une structure commune qui définit cette catégorie, que j'essaierai d'élucider un peu tout à l'heure. Je répondrai: non, s'il fallait prendre la structure, la structure névrotique, au sens strict du terme, c'est-à-dire ce qui distingue une forme de névrose d'une autre. Je ne pense pas que ces états ne se rencontrent que dans l'une des formes de névroses que l'on peut distinguer.

Quant à l'ensemble de la cure, je dois dire que la question est un peu plus difficile étant donné que dans ces travaux, dans les travaux que j'ai donnés jusqu'à maintenant, l'ensemble de la cure n'est pas encore pris en considération en ce qui la diffère dans ses phases successives. Ce n'est pas de ça que j'ai traité pour l'instant. Par contre il s'agit bien de choses, de phénomènes qui se rencontrent d'un bout à l'autre de la cure, c'est-à-dire que dans ce premier stade, j'ai pris en considération quelque chose qui est commun, qui concerne non pas la cure mais qui concerne la séance analytique quelle qu'elle soit, c'est-à-dire que j'essaie, pour mon usage personnel en premier lieu d'ailleurs, de trouver des repères qui soient valables pour la première séance aussi bien que pour la dernière d'une cure.

Les réponses que je viens de donner ainsi à Conté sont en contradiction avec la notion que je privilégie, selon Conté, des états rares. Je pourrais objecter à cela : peu importe que ces états soient rares s'ils sont exemplaires. Je pourrais aussi objecter à cela : moi je les rencontre très fréquemment. Vous ne manquerez pas de trouver que l'une ou l'autre réponse serait trop subjective pour servir de base à une discussion. Et ce caractère subjectif de ma réponse serait encore accru si je vous rappelais qu'il s'agit là d'états limites qui ne sauraient être réalisés; ce qu'on peut percevoir ce sont seulement des états qui peuvent, c'est ce que j'ai fait, être décrits comme tendant plus ou moins vers cette limite.

Pour abandonner ce registre par trop subjectif, nous devons considérer que les cas-limites en question, et qui ne sauraient être réalisés, sont par définition même imaginaires. Nous sommes donc amenés à définir cet état imaginaire, ce qui revient plus précisément à définir le sens de la proposition : « ça parle ». C'est à propos de la définition du sens de cette proposition que je vais être -129-

L'objet de la psychanalyse

amené à vous exposer un argument qui est peut-être un peu nouveau et qui devrait nous servir de clé pour les principales questions qui ont été soulevées. Je suis donc obligé de vous demander une attention particulièrement soutenue pendant quelques instants puisque je suis obligé de vous énoncer un certain nombre de propositions sous une forme assez aride.

Il s'agit donc d'élucider le sens de la proposition: « ça parle ». Nommons prédication toute proposition qui désigne un sujet par le moyen de son prédicat. Ce sujet, appelons-le sujet du prédicat. Quant à celui qui est à l'origine ou celui qui est l'agent de la prédication, celui qui, réellement, prononce les paroles et qui n'est pas habituellement représenté par un terme de la proposition, celui qui pourrait faire précéder la proposition d'un « je dis », appelons-le sujet prédicant. Il n'est pas grammatical, c'est un sujet supposé. Vous noterez qu'il est nécessairement toujours à la première personne.

Maintenant, convenons que dans toute proposition, le sujet du prédicat est le terme qui désigne un patient déterminé une fois pour toutes. Dans la situation analytique, il s'agit de celui que l'on appelle habituellement le patient, et si l'on voulait examiner avec cette méthode le contenu d'un dialogue quelconque, celui dont vous parlait Lacan tout à l'heure, eh bien, le patient pourrait être choisi arbitrairement mais il devrait rester toujours le même. Le patient doit rester toujours le même qu'il soit parlé de lui, qu'il soit parlé à lui ou qu'il parle lui-même.

Je vous donne un exemple pour bien préciser les choses. Le patient, disons dans la situation analytique puisque, en fait, ce n'est que celle-là que nous aurons en vue aujourd'hui et que je n'irai pas jusqu'à l'extrapolation qui concerne tout dialogue, le patient dit à son psychanalyste : « Vous ne répondez pas à mon attente ». Le sujet du prédicat, contrairement aux apparences, est contenu dans mon. Ce qui veut dire que cette phrase, pour éclairer les choses, pourrait être transposée : « J'attends en vain votre réponse ». Là le sujet du prédicat serait bien je. Je prédicat attend en vain votre réponse.

A ceci, vous objecterez que les deux phrases n'ont pas le même sens. Je vous répondrai que cela nous montre qu'il n'est pas indifférent que le sujet du prédicat y figure d'une manière ou d'une autre. Notre proposition à nous : « ça parle en la séance » est une prédication au deuxième degré, ne l'oublions pas. Nous n'avons pas à étudier spécialement ces prédications au deuxième degré mais nous avons bien à savoir que lorsque nous parlons, nous parlons de paroles qui se disent dans la séance. Il faut distinguer ce que nous disons des paroles qui se sont dites. Ça ne veux rien dire d'autre. « Ça parle en la séance », c'est notre discours sur la parole qui dans la séance était prononcée. Nous avons donc à nous demander : « Qui parlait ? qui parle ? » -130-

Leçon du 26 janvier 1966

De toute évidence, dans le cas considéré, « ça parle en la séance », c'était, c'est le patient qui parle. Cependant, nous disons bien : « ça parle » et non pas « il parle » ; pourquoi? Parce que, il ne parle pas, il ne parle pas à son psychanalyste dans le cas imaginaire que nous avons à considérer.

Pour bien éclairer les choses, envisageons d'abord le cas où il parlerait à son psychanalyste, le cas, à la limite, de loin le plus habituel. Dans le cas où il parle à son psychanalyste, sa parole pourrait être précédée d'un : « je dis » ce qui implique que l'on doit être deux dans l'écoute : *je* parlant et écoutant qui désigne le patient, du même ordre, en tant qu'il est *je*, que le *je* de l'autre, le psychanalyste écoutant.

Pouvons-nous considérer un autre cas, où c'est le patient qui parle, dont nous pouvons dire : « il parle » ? Le patient peut prononcer des paroles qu'il suppose adressées à lui-même par son double ou par un tiers par exemple par son psychanalyste. Cette supposition qui est la sienne c'est que sa parole pourrait être encore précédée d'un : « je dis », *je* semblable au *je* de celui dont la parole est supposée. Tel n'est toujours pas le cas imaginaire que nous considérons.

Faisons d'abord quelques remarques ayant trait à cet ordre formel qui est celui du : « il parle » et que nous envisageons pour l'instant. Première remarque je, sujet prédicant, est toujours du même ordre qu'un autre *je*, sujet prédicant. Deuxième remarque: Lorsque c'est le patient qui parle, le sujet prédicant est par définition le même que le sujet du prédicat. *Je* dis *je*. Troisième remarque Lorsque le sujet prédicant est le même que le sujet du prédicat, ce dernier est toujours à la première personne. Parlant de moi-même, je ne peux pas me désigner autrement que par *je*. Pour parler de soi, on dit *je*. Mais, dans le deuxième cas que nous avons considéré, pour faire parler un autre de soi, on dit à son psychanalyste, « vous me direz bien que... ». Pour faire parler un autre de soi, on ne dit pas *je*, on dit *moi*. « *Vous* me dites ». A propos de cette forme réfléchie de la première personne, *moi*, nous devons noter, c'est très important, qu'elle implique la référence à une prédication à la deuxième personne. «Vous *me* dites ». *Me* contient le sujet du prédicat. Il n'en reste pas moins que la référence impliquée à la deuxième personne est celle du tu : « vous *me* dites *tu* ». Il y a donc dans la forme réfléchie de la première personne, *moi*, un certain degré de contamination du *je*, première personne à proprement parler par une référence à la deuxième personne, *tu*. Si je vous fais remarquer ce degré de contamination qui existe dans cette forme réfléchie c'est parce qu'il nous amène aisément par transition au cas imaginaire que nous avons à considérer où il n'y a plus contamination du *je* par la référence à un *tu*, *je* et *tu* désignant toujours le même sujet, le sujet du prédicat, mais où il y a confusion des deux.

Qu'en est-il donc du cas imaginaire que nous devons maintenant considérer, -131 -

L'objet de la psychanalyse

celui-là à propos duquel notre commentaire est : « ça parle » ? Eh bien, nous avons vu que dans l'ordre formel où l'on peut dire: « il parle », il désigne je, sujet du prédicat, qui suppose toujours un autre je, sujet prédicant. L'ordre imaginaire est celui où « ça parle ». Ça, désigne, comme émetteur de la parole, une personne unique, il y a toujours deux je, il n'y a qu'un ça; une personne unique et une personne innominée au sens qu'elle ne se nomme pas. D'ailleurs, lorsque nous disons : « il parle » nous nous référons à celui qui dit je et lorsque nous disons : « ça parle » nous n'avons pas de nom pour désigner ce qui est à l'origine de la parole prononcée, nous n'avons pas de nom pour désigner le sujet prédicant pour la bonne raison que ce sujet prédicant perd, là, son statut de sujet.

Le cas imaginaire est précisément celui où, contrairement à la loi que je vous ai présentée sous forme de remarque tout à l'heure, où contrairement à la loi, le sujet du prédicat est à la deuxième personne alors que le sujet prédicant est le même que le sujet du prédicat. Autrement dit, où la première et la deuxième personne ne font qu'une.

Exemple: Comment peut-on donner l'exemple d'un cas imaginaire? On ne peut le donner que d'une manière très approximative évidemment; exemple: le patient parlant par la bouche de son psychanalyste. J'entends bien, non pas au sens figuré de la formule parler par la bouche de quelqu'un d'autre, mais le patient parlant par la bouche de son psychanalyste, disons réellement puisqu'il n'y a rien d'aussi réel, au sens où il s'agit de la réalité psychique, que l'imaginaire. Le patient parlant par la bouche de son psychanalyste c'est quelque chose, si on prend le terme dans son sens propre et non pas figuré, évidemment d'impossible dans tout domaine autre que celui de la réalité psychique, que Freud assigne à la réalité psychique. Alors, qu'est-ce qui se passe dans ce cas imaginaire? Dans sa prédication, il se désignerait lui-même comme le sujet à la deuxième personne se disant tu. Si une telle parole était précédée d'un « je dis », cela donnerait je et tu étant le même : « je dis tu es je ».

Or, il ne peut pas dire « tu es je », c'est pourquoi nous disons : « ça dit tu es je ». La personne imaginaire qui est à la fois première et deuxième, nous la désignons dans notre discours sur son discours comme étant « ça ». « Ça » est une personne imaginaire. Ça parle et le discours qui se fait entendre, semblable à une prédication, n'en a pas le statut en raison du caractère ubiquitaire du sujet qui s'y désigne. Je vous ai dit tout à l'heure qu'il n'avait pas le statut d'un sujet.

Maintenant, il est peut-être bon de noter que nous avons distingué deux registres de la parole : le registre formel du « il parle » et le registre imaginaire du « ça parle ». Nous devons ajouter que ces registres admettent des subdivisions, des subdivisions très nombreuses, mais cela n'est pas notre propos d'aujourd'hui d'examiner toutes les subdivisions possibles de ces registres, ce qui serait -132-

Leçon du 26 janvier 1966

d'ailleurs un propos fort intéressant à faire. Je voudrais simplement mentionner trois registres qui constituent des subdivisions du registre formel : « il parle » ; trois registres parce qu'ils nous seront d'une utilité immédiate. Ces registres-là sont d'ailleurs les plus simples.

Premièrement, celui de la désignation du sujet du prédicat à la deuxième personne. La parole dans ce cas est évidemment le fait de l'autre, celui qui dit tu. Ce registre est, dans une approximation très grossière, dans une toute première approximation, celui qui est privilégiée dans l'interprétation du psychanalyste qui dit à son patient *tu*.

> Voici ma réponse. La fonction primordiale de la prédication me parait résider dans le registre que j'ai désigné tout à l'heure comme étant celui de la désignation du sujet du prédicat à la deuxième personne, registre qui, d'une manière privilégiée serait celui de l'interprétation du psychanalyste. Je vous signale que tout cela demande à être beaucoup plus fouillé que je ne l'ai fait dans

Deuxièmement, désignation du sujet du prédicat à la première personne réfléchie, registre que nous avons déjà rencontré comme exemple. Là c'est bien le patient qui parle de lui-même se désignant au moyen du propos supposé de son psychanalyste qui constitue le prédicat. Ce registre de la désignation du sujet à la première personne réfléchie, du sujet du prédicat, est celui de l'interprétation supposée du psychanalyste, c'est le registre, qui d'une manière encore très approximative, est d'une manière privilégiée, celui du transfert.

Maintenant, me direz-vous, il existe quand même un registre extrêmement simple et dont nous avons déjà parlé tout à l'heure, dont il faut bien tenir compte, c'est celui de la désignation du sujet du prédicat à la première personne; dans le cas de la psychanalyse, celui où le patient parle disant je. Qu'en est-il de ce registre-là? Eh bien, je vous demande un instant. Nous y reviendrons tout à l'heure. Car je vous propose de préciser tout cela en répondant à un certain nombre de questions de Conté. Je présentai, dit Conté, la parole comme introduisant une coupure. Je présentai encore la parole, dit-il, comme épuisant le flux psychique sans faille ni coupure. L'expression est de Conté. Il y a là un paradoxe apparent qui amène Conté à poser la question :

« *Mais à mon avis, qu'est-ce qui est primordial ?* ».

Voilà donc ce qui est primordial. J'ajouterai que la fonction de cette prédication a quelque rapport, et je dirais même un rapport très intime, à ce que nous pouvons désigner comme étant la fonction paternelle, qu'elle est constitutive de l'appareil de l'âme, comme l'appelle Freud, ou appareil psychique, dans sa dimension topique aussi bien que dans sa structure, c'est-à-dire dans sa référence à ces trois personnes néo-grammaticales qui constituent ce qu'on appelle -133-

L'objet de la psychanalyse

d'un terme impropre, la deuxième topique freudienne, par conséquent constitutive du registre imaginaire dont nous disons : « ça parle ». Autrement dit, constitutive de ce que, dans le langage habituel on appelle le « ça », tout aussi bien que constitutive du moi et du surmoi.

Ajoutons maintenant que dans ce registre imaginaire, « ça parle », la fonction de prédication de la parole est en quelque sorte aliénée. Notons maintenant qu'il y a incompatibilité entre « ça parle» et la prédication, que vis à vis du registre narcissique « ça parle », la prédication a, ou bien un effet de coupure restituant le patient dans l'un des modes de registre où il parle ou bien n'a pas d'effet du tout. Dans ce cas-là, cette fonction de prédication, cette prédication est en quelque sorte forclose, pour reprendre le terme de Lacan, dans l'exercice de sa fonction et je pense que cette manière de voir les choses doit se recouvrir assez exactement avec ce que Lacan appelle la forclusion du Nom-du-père.

Autrement dit, lorsque « ça parle » et que, en quelque sorte les choses sont fixées dans ce registre, que la prédication reste sans effet, nous devons considérer qu'il n'y a pas de transfert, simplement au sens où l'intervention de la prédication, - la prédication qui désigne le sujet du prédicat à la deuxième personne - ne rompt nullement le « ça parle » et ne fait pas accéder le patient, en particulier, au registre de la désignation du sujet à la première personne réfléchie. Dans ce cas de forclusion nous avons affaire en pratique à des patients pour qui l'interprétation ne représente rien en tant que telle et qui n'accèdent pas au registre où ils se désignent eux-mêmes au moyen de l'interprétation supposée du psychanalyste. Voilà la forclusion, voilà ce qui est de la forclusion du Nom-du-père, comme dit Lacan, et voilà très précisément la définition de la névrose narcissique telle que l'a distinguée Freud.

Vous savez, le fais ici une incidente destinée à montrer que tout cela a aussi un intérêt pour la psychanalyse. Vous savez que depuis que les psychanalystes ont commencé à s'occuper de gens qui étaient fous, à s'occuper d'aliénés, ils ont noté que ces gens-là éprouvaient vis à vis d'eux des sentiments très vifs, ce qui leur a fait croire que la folie n'excluait pas la possibilité du transfert. Eh bien, c'est une erreur. Si on veut maintenir le cadre des névroses narcissiques, ce qui me paraît nécessaire, il faut prendre le transfert dans un sens plus restrictif que celui du sentiment porté à quelqu'un, dans un sens strict qui est celui que je vous propose par exemple, car il y a beaucoup d'autres formulations possibles comme étant, par exemple, cette capacité de se désigner au moyen de l'interprétation supposée du psychanalyste. Eh bien! la folie, dans la mesure où le patient est fou car on n'est jamais entièrement fou et c'est pour ça qu'on peut quand même traiter les fous, et dans la mesure où le patient est fou, cette possibilité n'existe pas en raison de la forclusion dont il vient d'être question. -134-

Leçon du 26 janvier 1966

Or, toujours dans cette incidente puisque là je ne réponds plus aux questions de Conté, il faut noter, il faut en revenir à ce registre dont je ne vous ai rien dit tout à l'heure, registre de la désignation du sujet à la première personne, le patient parlant de lui-même et disant je. Eh bien, à cet autre extrême, pourrait-on dire, la fonction de prédication de la parole est non pas aliénée, comme dans le registre imaginaire du « ça parle », mais elle est prétendument entièrement assumée.

Ce registre pourrait être défini comme étant celui du narcissisme secondaire. Vis à vis de ce registre la prédication, ou bien est remise en question en son effet, ou bien elle reste sans effet. Là encore, il peut y avoir forclusion de cette fonction, que Lacan désigne comme essentielle, du Nom-du-père. Là encore il n'y a pas de transfert possible dans la mesure où les choses sont vraiment ainsi. Nous avons affaire ici, non pas en pratique à des fous, mais bien au contraire à des gens qui sont parfaitement sains d'esprit ou apparemment sains d'esprit : ces patients, sains d'esprit qui ne font pas d'analyse, qui paraissent en quelque sorte irréductibles et dont on dit dans un langage qui me parait assez inapproprié, et assez flou d'autant plus que la terminologie est multiple, qu'ils présentent des défenses narcissiques rigides ou des défenses de caractère irréductibles ou tout ce qu'on voudra. Donc ceci, c'était une incidente, une indication très sommaire pour vous montrer que mes formulations un peu arides, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de voir les choses comme je les vois et je ne pense pas qu'il soit nécessaire de s'intéresser à ce genre de formulations mais pour vous dire que, dans la mesure où on s'y intéresse, cela ne veut pas dire qu'on ne s'occupe pas de psychanalyse.

Autre question de Conté : dans l'unique « ça parlant et écoutant », le psychanalyste est-il lui aussi soumis à la régression topique ? Ou bien s'agit-il plutôt d'un fantasme de fusion de l'analysé? Eh bien, je crois que ce qui précède permet de formuler la réponse très simplement, implique déjà la réponse. Dans toute la mesure où nous avons justement posé cette convention que le patient restait toujours le même, par convention personne déterminée, donc que lorsque nous parlons des paroles qui se font entendre au cours de la séance d'analyse, nous ne pouvons pas tout d'un coup prendre le psychanalyste pour patient, mais on peut raisonner ainsi, l'unique « ça parlant et écoutant » désigne bien évidemment le fantasme du patient, fantasme que trahit, au point de vue phénoménologique un certain affect, une certaine manière d'être, temporaire, aléatoire, que j'ai désignée comme étant l'expansion narcissique. Je n'exige pas du tout que l'on retienne cette terminologie qui n'a pas une importance fondamentale.

L'important est de souligner le caractère irréductiblement inconscient du fan- -135-

L'objet de la psychanalyse

tasme du patient plutôt que de parler d'expansion narcissique, - ici nous faisons la théorie - en énonçant ce fantasme, de la manière suivante : « ça dit : tu es je ». Vous remarquerez que : « tu es je », cette formule n'est pas spécularisable et qu'il n'y a jamais qu'un ça, ce qui répond je crois suffisamment à la question de Conté.

Autre question: Conté dit que pour moi le narcissisme primaire paraît, il ne l'assure pas, apparaît comme un pas primordial, comme un pas anté-verbal du développement. Par ailleurs le patient se posant comme l'objet manquant à son psychanalyste paraît dans mon travail viser à la restauration du narcissisme de l'autre. Et cette restauration du narcissisme de l'autre se présenterait comme le mythe ou le fantasme de la complétude du désir de l'autre. Alors Conté me demande : quel est l'aspect décisif et comment les deux aspects s'articulent-ils entre eux? Ma réponse sur le premier point : je crois que j'ai suffisamment répondu pour ne pas avoir besoin de donner des précisions sur le fait qu'il est bien évident que je ne puis considérer le narcissisme primaire comme quelque chose d'anté-verbal ou de pré-verbal, cela résulte de ce que j'ai essayé de vous montrer tout à l'heure.

Sur le deuxième point : je dirai à Conté que je crois qu'il faut distinguer le fantasme narcissique et le mythe narcissique, tout au moins on peut les distinguer. Le fantasme narcissique c'est le fantasme du patient, il est inconscient. Le mythe narcissique, voilà une notion peut-être un peu plus nouvelle que Conté introduit ainsi, le mythe narcissique, lui, n'est pas inconscient mais conscient ou pré-conscient, susceptible de devenir conscient; ce mythe narcissique est celui selon lequel l'autre pourrait accomplir ou combler son désir. Le mythe narcissique serait par exemple le mythe du psychanalyste ordonnateur du destin, le mythe du psychanalyste érigé dans une fonction qui est à proprement parler celle d'une idole.

Conté et Melman par ailleurs ont voulu s'interroger sur le rapport des repères fournis par mes deux premiers textes avec un certain nombre des principales catégories lacaniennes. Ils se sont alors trouvés gênés de ce que le narcissisme primaire, décrit en première approximation comme un état-limite de fusion, pouvait apparaître dans un aspect en quelque sorte amorphe. Peut-être les précisions que leurs remarques m'ont amené à formuler quant à la signification de la proposition «ça parle», peut-être ces remarques, cette clé que j'ai essayé de fournir en une première approximation contribuera-t-elle à mieux poser les éléments d'une telle confrontation.

Cependant, il reste, ne l'oublions pas, que mon premier article introductif conserve et conservera un caractère plus descriptif que théorique à proprement parler et que le deuxième article, que Conté a résumé, vise à situer la parole du -136-

Leçon du 26 janvier 1966

patient dans un plan défini par deux axes de coordonnées, celui imaginaire où « ça parle » et celui formel où « il parle », désignant la première personne par le moyen de l'attribution de son objet. La progression asymptotique vers le premier de ces axes, je l'ai appelée mouvement de régression topique et la progression asymptotique vers le second de ces axes, je l'ai appelée mouvement du refoulement. Ceci justifie pleinement l'impression de Conté et de Melman qu'il s'agit là, comme ils disent, d'un cadrage de la situation analytique en référence à l'opposition, je ne dirais pas tellement de deux termes comme ils disent, mais plutôt de deux axes.

Conté a très bien senti par ailleurs que dans toute la mesure où un tel repérage conduisait à évoquer la relation sado-masochique dans le transfert, comme je le fais dans le deuxième article, un troisième terme s'y trouverait déjà nécessairement impliqué, troisième terme qui sera introduit dans le troisième de ces articles que Melman a commenté, celui de la fonction de prédication de la parole du psychanalyste. Mais il reste qu'en ce troisième article le travail est loin d'être achevé, c'est bien cet inachèvement qui rend la confrontation en quelque sorte bancale.

La question de la situation de la castration par rapport à la frustration sur laquelle s'achève le commentaire de Conté sera abordée corrélativement à celle de la constitution de l'Idéal du moi en tant qu'héritier du narcissisme primaire. Cela, je ne l'ai pas encore fait mais c'est seulement alors que je pourrai parler de l'évolution et de la terminaison de la cure. A propos de la terminaison de la cure, il est peut-être maintenant inutile que je dise, comme le pensent peut-être Conté et Melman, que je dise si je puis la subordonner à quelque artifice dit technique.

Je crois avoir réévoqué, sinon répondu à toutes les questions et remarques de Conté et à un grand nombre de celles de Melman. Pour Conté, il ne reste que la question du rêve pour laquelle la réponse serait d'ailleurs un exercice très instructif mais je n'ai pas le temps. Mais il y a une sorte de reste en ce qui concerne Melman : je dois lui répondre séparément sur ce qui parait faire entre lui et moi, ce qui a paru faire, tout au moins l'autre jour, entre lui et moi le principal malentendu.

Voici de quoi il s'agit. Comment, dit Melman, l'analyste pourrait-il faire de sa parole la garantie de vérité alors que le patient, dans le transfert, lui attribue un pouvoir qu'il n'a pas ? C'est ce que dit Melman, me faisant parler, c'est ce qu'il me fait dire. Or je n'ai rien dit qui puisse prêter à une telle paraphrase. J'ai écrit, et ici Melman me cite correctement et même à deux reprises, dans un article qui, au demeurant ne traite pas de la parole prononcée par le psychanalyste, - c'est peut-être un artifice de faire un article laissant pour plus tard la

L'objet de la psychanalyse

«*Il n'y aurait pas de psychanalyse si le psychanalyste prétendait à tout instant se poser en fidèle serviteur de la vérité*. »

Voilà ce que j'ai écrit et dans un contexte qui ne laisse, je crois, aucun doute quant au sens de cette phrase. Pour être encore plus explicite, remplaçons le terme serviteur, si vous voulez, par le terme champion. Champion de la vérité. Qu'il ne s'en fasse pas le champion en tout instant ne signifie point qu'il ne serve point à ce que tôt ou tard cette vérité éclate. D'une manière générale, cela signifie même qu'il se tait et qu'il n'empêche pas le patient de parler, qu'il ne s'oppose pas au développement du transfert en lequel le patient fait de lui un trompeur trompé, cela n'implique point, tout au contraire qu'il accepte ou qu'il entérine cette position lorsqu'à son tour il vient à parler, c'est-à-dire à interpréter. La place d'où le psychanalyste parle n'est pas la même que celle d'où, dans le transfert, il est supposé parler. C'est essentiel.

> question de la parole effectivement prononcée par le psychanalyste mais cet artifice a été le mien -, j'ai écrit dans cet article :

Une remarque un peu incidente quand même, n'est-ce pas. A ce propos Melman parle de la place d'où la parole de l'analyste prendrait cette brillance si singulière. C'est une très belle expression. Mais lorsqu'on parle de ce problème de la place de l'analyste, de la place occupée par l'analyste, de la place d'où l'analyste parle, je crois qu'il y a souvent dans le dialogue une certaine confusion entre un problème de droit et un problème de fait. je ne pense pas que nous soyons là en premier lieu pour dire de quelle place le psychanalyste doit parler pour que sa parole prenne cette brillance si singulière, mais je crois que nous sommes là pour examiner en premier lieu de quelle place il s'avère que le psychanalyste parle. je soutiendrai cette considération d'une remarque qui peut paraître peut-être un peu méchante mais Melman m'accordera bien que la parole de tels de ses collègues pour l'intelligence de qui il n'a pas la plus grande estime, je ne mentionne personne, c'est un exemple que la parole de tels collègues analystes dont il considère que cet analyste ne comprend pas grand chose à l'analyse et à ce qu'il fait, tu m'accorderas quand même que même dans ce cas, pour peu qu'il soit en situation d'analyste avec son patient, il arrive bien de temps à autre que sa parole prenne cette brillance, peut-être pas pour nous qui pourrions avoir le compte rendu de l'analyse mais pour son patient. Il ne s'agit donc pas tellement de la question de droit mais de la question de fait.

Melman note que la parole considérée indépendamment de son contenu, c'est ce qu'il m'accorde, semble évoquer essentiellement la place d'où la parole de l'analyste prendrait, dit-il, cette brillance si singulière. Il s'agit, dis-je, bien de la question de la place de celui qui prononce la parole, autrement dit du statut du - 138-

Leçon du 26 janvier 1966

sujet prédicant. Celui qui prononce l'interprétation désigne le patient comme sujet du prédicat à la deuxième personne. Il n'a pas le même statut que celui qui, supposé parler dans le transfert, est supposé désigner le patient à la deuxième personne, alors qu'il est en fait désigné par lui-même à la première, dans sa forme réfléchie: moi.

Le psychanalyste ainsi supposé parler occupe la place du sujet du mythe de l'accomplissement narcissique. Il est supposé à l'origine de toute chose. Le psychanalyste donnant l'interprétation occupe la place d'un sujet lui-même désigné à son tour à la deuxième personne par un autre. Au contraire de celui qui est supposé à l'origine de toute chose, il est marqué par sa place dans la succession de la généalogie.

Je serai très bref pour terminer mais il me reste à répondre à la suggestion que M. Lacan nous a faite à l'issue de la dernière réunion, de la réunion où il a été question de ce texte.

Il nous a suggéré de reprendre aujourd'hui notre débat à partir de l'idée suivante : si l'analyste est dans une certaine position, ce ne peut être que celle de la *Verneinung* et non celle d'une *Bejahung*. *Bejahung*, c'est en français, tout simplement l'affirmation. Or, chacun sait que la prédication peut prendre une forme affirmative ou négative. La catégorie de la prédication ne saurait être ni celle de l'affirmation ni celle de la négation. Voilà qui récuse je crois, l'argument de Monsieur Lacan selon lequel je situerais, moi, le psychanalyste dans une position d'affirmation, de *Bejahung*.

Et pour tenter de situer ce que j'ai tenté de formuler aujourd'hui dans l'optique de la suggestion de Lacan, je dirai en très bref ceci : la parole du psychanalyste désignant le sujet à la deuxième personne est incompatible avec l'imaginaire « tu es je » du narcissisme, je vous le rappelle. Lorsque la parole du psychanalyste est entendue, elle ne peut être reçue que comme une coupure, que comme la coupure constitutive du désir, que comme un déni du narcissisme, répétition du premier déni mythique où le fantasme «tu es je» s'était constitué dans l'aliénation de la fonction de prédication ou fonction de déni - car c'est une seule et même chose ici, - de la parole. Ou, selon les termes de Freud, cette parole ne peut être reçue que comme un déni de toute puissance infantile, première formulation de Freud ou, disons, comme un déni de toute puissance narcissique pour s'en référer à la formulation ultérieure de Freud. Déni qui est par conséquent corrélatif du refoulement. Ce déni de toute puissance est au mieux illustré par la parole suivante, par la parole : « du fait de votre souhait », parole que le psychanalyste ajoute au texte du rêve de son patient: Il ne savait pas qu'il était mort. Suscitant ainsi la dénégation du patient: tel n'est point mon souhait. Voilà ce que je voulais vous dire. - 139-

L'objet de la psychanalyse

Docteur j. Lacan - Stein, je vous remercie beaucoup de ce que vous avez bien voulu apporter comme rassemblement de précisions sur ce que vous nous avez présenté d'ailleurs comme n'étant que les trois premiers temps de quelque chose qui est votre projet et qui, assurément doit en comporter au moins un autre, n'est-ce pas!

Il faut donc que je vous remercie de deux choses, d'abord d'avoir réussi à en sortir cette première partie, deuxièmement d'avoir bien voulu nous les situer dans l'ensemble de votre dessein. Je ne vais pas, comme je l'ai annoncé tout à l'heure, conformément à ce que j'ai annoncé, je n'interviendrai pas aujourd'hui, ni sur le fond, ni sur les détails de l'articulation que vous nous avez apportés, comptant sur les personnes qui vous ont entendues dans l'assistance pour apporter de premières remarques.

Je ne puis dire qu'une chose, c'est que je me félicite au-delà de ce qui a été la motivation immédiate pour laquelle j'ai voulu que certains de ces articles dans l'ensemble et précisément à propos du premier, la discussion fût portée ici dans le cadre de notre séminaire. Assurément, dans ce que vous avez énoncé, un certain malentendu a été dissipé concernant l'essence de ce que vous vouliez dire.

Il reste néanmoins que ceci ne veut pas dire que je puisse être d'accord sur l'ensemble de votre situation du problème puisque c'est de cela qu'il s'agit. Mais c'est assurément une chose assez profondément armaturée pour que cela nous désigne très bien le niveau où se placent certains problèmes essentiels. Je pense que, car les limites que vous impliquez du développement de cette situation analytique peuvent être dépassées et c'est ici justement là, une base, un point d'appui qui peut m'être excessivement précieux pour repérer en quoi ce que J'articule cette année me permet de critiquer cette position. Je le ferai assurément d'autant plus, et d'autant plus aisément, et d'une façon d'autant plus pertinente pour tous que je verrai où en sont tels ou tels de mes auditeurs par rapport à l'audition que votre présentation d'aujourd'hui propose: néanmoins, je ne peux pas dès maintenant ne pas faire une rectification. Elle est importante. Je suis vraiment tout à fait désolé que le texte que je vous ai communiqué et où particulièrement Melman avait apporté ses corrections, ait laissé passer dans la dernière page ce qui n'était de ma part, même pas un jalon, une corde lancée de votre côté. J'ai parlé le temps de deux pages et demie. Il y a en effet écrit dans ce texte le mot, dont peut-être l'incorrection aurait dû vous éveiller, le mot *Verneinung* qui n'existe pas. Vous avez traduit *Verneinung* et j'avais dit *Verleugnung*. De sorte que ceci met un peu en porte à faux, sans du tout d'ailleurs en diminuer l'intérêt, ce que vous m'avez, à moi, directement répondu en terminant.

Docteur C. Stein - Je suis beaucoup plus d'accord avec Verleugnung. -140-

Leçon du 26 janvier 1966

Docteur J. Lacan - Alors, je demande d'abord, ce qui est naturel, à ceux à qui il a été répondu, à savoir nommément Conté et Melman, s'ils veulent bien maintenant prendre la parole. Conté, vous avez pris des notes. Est-ce que vous voulez vous réserver un temps de réflexion ou est-ce que vous pouvez dès maintenant aborder ce que vous avez à dire? Ne parlez pas de votre place. Venez ici.

Alors puisqu'il est possible que les choses se passent assez bien à mon gré pour que tout à l'heure le départ se fasse par échelon comme il arrive, à savoir que quelques-uns soient limités par l'heure et s'en aillent, je tiens à vous en annoncer, c'est une des raisons pour lesquelles tout à l'heure je me réjouissais qu ait pris dans l'ensemble de mon séminaire cette année cette place qui a été prise par un discours tel que celui que nous venons d'entendre.

En effet, peut-être n'en saisissez-vous pas dès maintenant le rapport mais je crois qu'il n'y a pas de meilleur texte qui me permette de relancer certaines des affirmations que j'entends discuter de ce que nous a annoncé Stein que celui-ci, ce texte, celui que je vous avais annoncé la dernière fois avant que Madame Parisot vous parle de l'article de Dragonetti sur Dante.

Je ne peux, bien sûr, aucunement aujourd'hui commenter la fonction que j'entends lui réserver. Mais après tout, pour ne pas l'aborder dans un effet de surprise et que quiconque à sa venue ait à tomber de son haut, je vous annonce à toutes fins utiles, c'est-à-dire pour que vous en rafraîchissiez votre connaissance voire même que vous vous reportiez aux commentaires nombreux et essentiels qu'il a provoqués, ce texte d'où je partirai la prochaine fois, que je prendrai comme relais de la suite topologique qui, cette année, vous apprend à situer la fonction de l'objet *a* n'est autre que *Le pari* de Pascal. Ceux qui veulent comme il convient entendre ce qui se dit cette année, ont donc huit jours au moins pour se référer aux différentes éditions qui en ont été données. J'insiste, la plupart d'entre vous, j'espère, le savent, sur le fait qu'il y en a eu, depuis la première édition, celle des Messieurs de Port-Royal, une série de textes qui sont différents, je veux dire qui se rapprochent plus ou moins, qui tendent à se rapprocher de plus en plus des deux petites feuilles de papier écrites d'une façon incroyablement grafouillée, des deux petites feuilles de papier recto-verso sur lesquelles ce qu'on a publié sous ce registre du Pari de Pascal se trouve nous avoir été laissé. Donc je ne vous donne toute une bibliographie à moins qu'à la fin quelqu'un me la demande, vous savez aussi que nombreux sont les philosophes qui se sont attachés à en démontrer la valeur et les incidences. Là aussi ceux qui peuvent avoir à me demander quelque chose quant aux quelques articles les plus gros auxquels il convient qu'ils se réfèrent, pourront venir à l'occasion me le demander à moi-même, à moins qu'un temps ne me soit laissé qui me permette de les indiquer. -141-

L'objet de la psychanalyse

Docteur Cl. Conté - J'ai l'intention de me limiter à très peu de choses et essentiellement de remercier Stein de ce qu'il nous a apporté aujourd'hui qui, en effet, est un apport en grande partie nouveau par rapport à ce que j'avais lu et qui nous permet de situer les choses dans une autre perspective.

Déjà, certainement, le troisième article sur le jugement du psychanalyste, avec l'introduction de la fonction de prédication aurait certainement pu permettre de mieux comprendre son premier article et en tout cas, ce qu'il a dit ce matin qui est plus précis, plus développé, laisse la plupart de mes remarques sans objet. Je veux dire que les difficultés qui se trouvaient soulevées sont résolues à ce niveau-là, le problème se trouvant reporté à un autre niveau de discussion. Je reste tout de même un tout petit peu sur ma faim sur un certain nombre de points, notamment sur les rapports entre le registre du narcissisme et le registre du désir en tant qu'impliquant la dimension de l'objet a. Je ne vois pas encore très bien comment Stein articule ces deux registres.

Deuxième point : le deuxième article, celui sur le masochisme dans la cure insistait sur la référence à la parole prononcée par le psychanalyste comme réelle, ceci s'opposant à la dimension de l'imaginaire, et je voulais demander à Stein à ce propos s'il ne tend pas, dans ce texte, à situer le transfert, à faire basculer le transfert un petit peu trop du côté de la demande, et est-ce qu'il n'y aurait pas là une partialité de sa part au niveau de cette présentation.

En fait, je crois que le débat doit maintenant se porter en effet sur ce qui est de la fonction de la prédication et c'est là une référence à laquelle je suis peu préparé pour intervenir. Je me réserverai une plus mûre réflexion à ce sujet. Et je me demande simplement en première écoute, en première audition, si on a à situer la prédication, cette première parole fondatrice ou originelle, comme une prédication fondant le sujet c'est-à-dire attribuant au sujet un prédicat, le sujet devient tel, il est ceci ou cela, ou si la prédication ne serait pas à rapporter plutôt à un jugement porté sur des objets; je pourrais éventuellement développer ce point.

Et à propos de ce troisième article sur le jugement du psychanalyste, il y a là aussi quelque chose que pour l'instant je saisis mal dans la pensée de Stein, c'est justement l'articulation du niveau du désir et de celui de la loi ou encore de l'interdiction, c'est-à-dire le moment où Stein passe du manque de, par exemple, de l'analysé tentant de se poser comme l'objet manquant à l'analyste où il passe donc de ce niveau à celui du manquement, où il s'agit là du manquement à une loi et où il s'agit donc de l'interdiction, à savoir l'articulation très précise que fait Stein entre le premier jugement fondateur en tant qu'il établit le sujet d'une part comme objet du désir et d'autre part comme sujet d'une faute passée.

Il y a là une articulation que je n'ai pas bien saisie mais sans doute faute d'y avoir réfléchi. C'est tout ce que je voulais dire, pour aujourd'hui. -976-

Leçon du 26 janvier 1966

Docteur Ch. Melman - Il me semble que l'un des grands mérites de ton exposé est en tout cas d'avoir rendu peut-être ton texte aux auditeurs beaucoup plus clair que nous n'avons essayé de le faire avec Conté, quelles sont tes positions et ton avis sur la cure, ce qui bien sûr permet d'engager une discussion peut-être plus aisément. Ce que je voudrais tout de même te dire c'est que j'ai lu tes textes avec beaucoup d'intérêt et certainement d'autant plus grand que comme j'avais essayé de le dire la dernière fois, tout ce qui peut se présenter comme un effort de théorisation générale de la cure ou de ce qui se passe dans l'analyse, ne peut bien entendu qu'éveiller toute notre attention, tout notre intérêt et toute notre sympathie, bien sûr.

Ceci dit, j'ai eu l'impression et le sentiment, en lisant justement ces trois textes, les trois derniers textes récents, qu'il était possible d'articuler les divers termes que tu avances et qui sont ceux d'expansion narcissique primaire, - tu nous as dit aujourd'hui, qu'après tout ce terme tu n'y tenais pas trop, tu l'abandonnerais volontiers - je veux bien.

Docteur C. Stein - Je précise qu'il ne s'agit pas là, que ce terme ne se réfère pas à un concept théorique. C'est pour ça que j'ai dit que je le considère comme descriptif donc comme d'une importance effectivement secondaire...

Docteur J. Lacan - C'est une précision très importante étant donné le caractère généralement essentiellement théorique qu'on donne au terme de narcissisme primaire.

Docteur Ch. Melman - Essentiellement théorique et très difficile a situer, je veux dire au fond même de ton texte. Je veux dire qu'on a parfois l'impression que, par exemple, quand tu situes le narcissisme primaire ou tout au moins le but du narcissisme primaire comme la retrouvaille de cet objet mythique perdu, il est bien certain que tu t'engages là dans une certaine voie, un certain mode d'approche de ce terme.

Mais ce que je voulais te dire c'est que j'ai regroupé en quelque sorte tes diverses propositions et tes divers termes autour de quelque chose qui me semble être une position. Cette position est celle qui ferait de la parole de l'analyste un objet a. C'est autour de cela que j'ai essayé de te parler et c'est également, je dis bien, autour de cela, qu'il me semble que les divers moments de tes textes peuvent très bien s'articuler. Lorsque tu dis que la parole de l'analyste est susceptible de prendre ce que j'appelais, d'ailleurs de manière un peu forcée, enfin, de prendre cette brillance si singulière je n'en doute, bien sûr, absolument pas, la question essentielle paraissant bien plutôt celle de la position de l'analyste à l'égard de sa propre parole et en tant qu'elle est susceptible de figurer pour le patient cet objet particulier, cet objet singulier.

Pour reprendre les choses peut-être un petit peu par le commencement, ce -143-

L'objet de la psychanalyse
qui m'a semblé coincer dans les développements de ces textes, en quelque sorte les réduire constamment à ce jeu duel entre le patient et l'analyste, où les choses comme cela oscillent de l'un à l'autre dans un mouvement où, comme tu le dis très clairement, on se demande comment ça peut finir. Car enfin tu le dis tout de même très clairement, tu poses en tout cas la question de façon très claire et tu as une certaine franchise, il me semble que la référence à l'Autre, j'entends ici bien entendu, le grand Autre, le défaut de références que tu fais ici au grand Autre est le point où justement les choses viennent dans le texte s'agglutiner, se colmater et on finit par se demander comment elles peuvent se dénouer.
Par exemple, j'aurais tendance à interpréter ce que tu définis sous le terme de situation fusionnelle par lequel tu as commencé ton propos, je veux dire la réalisation de cet unique « ça parlant et écoutant » que Conté a relevé d'ailleurs comme un phénomène bien sûr possible mais rare, j'aurais tendance à essayer de l'évoquer dans cette dimension qui serait peut-être éventuellement celle où le patient pourrait avoir le sentiment que sa parole risquerait de rejoindre un discours, le discours de l'autre où toute séparation à partir de ce moment-là, toute rupture, où tout hiatus, où toute distance se trouveraient abolis.
Je me demande aussi si d'introduire cette référence ne permettrait pas de situer à mesure en tout cas, je t'en demande pardon si nous n'avons pas été en t'écoutant là forcément toujours suffisamment attentifs, mais ce que tu introduis au sujet de cette distinction des diverses personnes au sujet du tu et du il qui sont des catégories grammaticales qui, bien sûr sont essentielles mais dont je dois dire, je me demande chaque fois en t'écoutant comment tu les utilises, je veux dire est-ce que tu les prends, les relèves telles quelles dans le sujet de ton patient ? Est-ce que quand le patient dit je, par exemple, à partir de là est-ce que tu le fais rentrer dans l'une des trois catégories que tu as isolées, désignation du sujet du prédicat à la deuxième personne ou à la première personne réfléchie ou bien encore la désignation du sujet du prédicat à la seconde personne ? Autrement dit, tout ce que tu introduis là dans un effort de distinction et d'analyse du *je*, du *tu* et du *il*, je me demande s'il peut même être situé en dehors de cette référence à ce lieu tiers d'où le sujet reçoit sa parole à lui en tant que sujet.
Pour ce qui est de cette petite pointe comme cela que tu avances concernant la vérité, la question de la vérité, permets-moi de te citer. Lorsque tu dis ceci, dans ce texte sur le masochisme, le psychanalyste est appelé à intervenir, il est appelé de deux côtés à la fois. Dans le transfert le patient l'appelle en un lieu où il n'est pas. Il le situe au lieu supposé du pouvoir du fait duquel il éprouve la frustration, c'est-à-dire ce pouvoir de réalité que l'analyste détiendrait et dont il -144-

Leçon du 26 janvier 1966

« *Il n'y aurait pas de psychanalyse si le psychanalyste prétendait se poser à tout instant en fidèle serviteur de la vérité*. »

Je crois que c'est certain. Je crois que tu as parfaitement raison. Mais je ne vois pas comment dans cette articulation-là que tu avances, tu ménages ce qui parait néanmoins essentiel pour tout développement possible de la cure à moins qu'elle ne devienne, je ne saurais pas trop exactement comme la situer, comment tu ménages une place pour

> pourrait faire usage à son gré pour interrompre l'expansion narcissique du patient. Au nom de la vérité, l'analyste serait appelé à se prononcer sur le transfert, à dénoncer l'illusion du patient. Répondant au premier appel d'un lieu où il n'est pas, il tromperait le patient en acceptant de lui servir de leurre et de s'arroger un pouvoir qui n'est pas le sien. Au nom de la vérité, il

néanmoins dans ce mouvement permettre l'existence de sa dimension qui serait celle de la vérité.

Docteur C Stein - Là je te réponds tout de suite. C'est que, il n'en est pas traité à ce point-là. Quant au terme prédicateur, dans ce texte il est bien évident que les développements ultérieurs vont m'amener à le supprimer. Jusque-là je l'avais simplement pris dans le sens de celui qui fait des sermons. Donc pour qu'il n'y ait pas de confusion, il sera supprimé là. C'est évident.

Docteur Ch. Melman - Bon. Entendu comme cela. Je reprendrai également peut-être à mon compte, en tout dernier lieu ce que tu dis à l'égard du sujet prédicant qui tient une place importante dans tes derniers développements qui ont, je crois, une position qui mérite une grande réflexion. Ce qui est là la fonction éventuellement prédicante que tu assignerais à l'analyste.

Docteur J. Lacan - Bon. Stein a évidemment, je m'en suis aperçu seulement après coup, j'étais sous le charme de sa parole, Stein a sensiblement dépassé son ' temps, ce qui ne nous laisse pas suffisamment de temps pour donner à la discussion le temps que j'aurais attendu aujourd'hui. Maintenant, il y a la place pour encore une personne. Est-ce que vous voulez intervenir, Green ?

Docteur A. Green - Moi, je veux bien mais je ne veux pas priver les autres d'intervenir.

Docteur J. Lacan - Est-ce que Major voudrait intervenir? Vous avez quelque chose à dire Major? Il faut que vous partiez. Bon. -145-

L'objet de la psychanalyse
Alors Audouard.
Monsieur X. Audouard - Il me semble que cette sorte d'univers grammatical que Stein nous a situé tout à l'heure laisse à tout moment se constituer comme un reste, et c'est sensible dans divers aspects de ses propos, par exemple lorsqu'il dit que même si le psychanalyste a une activité contestable ou qu'il occupe une position contestable à notre regard, il reste cependant qu'il y a une certaine brillance dans ses propos. Que même si le psychanalyste n'est pas détenteur de la vérité, il reste cependant qu'il en est le serviteur fidèle. Que s'il est vrai que la prédication est toujours ou positive ou négative, il reste cependant que le champ propre de la prédication tombe hors du positif comme du négatif. Et ce n'est pas peut-être pour rien que justement Verneinung ici a été entendu à la place de Verleugnung. Car Verleugnung justement introduisait cette dimension du mensonge qui n'est autre chose que la dénégation. Dans cet univers grammatical où Stein m'a paru situer les rapports de l'analyste avec l'analysé, il y a comme une sorte de fidélité qui apparaît à tout moment, où l'effort de spécularisation qui se ferait par exemple entre le je et le tu, entre la première personne se réfléchissant ou le tu venant là réfléchir la première personne, il y a dans cet effort de spécularisation où Stein essaie d'introduire le rapport de l'analysé avec l'analyste, il y a comme du non-spécularisable qui apparaît à tout instant. En somme on pourrait dire que cet univers logique d'une réflexion du tu sur le je ou du je sur lui-même, n'est peut-être tout à fait même déjà dans l'orientation d'une dialectique et que, même si on introduisait dans une orientation plus dialectique, encore resterait-il que dans cette dialectique on ne trouverait guère de fond ou de vérité qui la fonde. C'est en liaison, par exemple, avec ce que Madame Parisot nous a dit l'autre jour qu'on pourrait mettre tout ceci, à savoir qu'après tout le spécularisé n'est pas le spécularisable. Loin d'être le spécularisable il est peut-être simplement ce qui fait croire qu'il y a un spécularisable et que le spéculaire en tant que tel est toujours traversé par un reste qui tombe hors du champ de la réflexion. En somme qu'il y ait une sorte d'abîme entre le sujet prédicant et le sujet du prédicat, cela nous indique qu'il y a là entre eux deux comme un monde, comme un vide, comme un quelque chose qui les éloigne, non certes sans pouvoir les dialectiser mais sans permettre à aucun moment que cela vise tu et je sans que se constitue comme autre chose, comme un forçage qui n'appartient ni à la logique ni à la grammaire mais à ce forçage particulier du désir. La prédication ne me paraît pas être au départ un acte logique comme l'enfant dit que le chien fait miaou et le chat wouah, comme le disait Lacan, il ne s'agit pas d'une prédication qui appartient à l'ordre de la logique mais à l'ordre de ce forçage particulier qu'est le désir.
Enfin, c'est simplement pour indiquer dans quelle voie on pourrait à mon -146-

Leçon du 26 janvier 1966

sens s'introduire une critique dune interprétation, peut-être a mon sens trop satisfaisante parce que trop grammairienne.

Docteur J. Lacan - Green, dites un mot.

Docteur A. Green - je m'excuse. J'aurais besoin du tableau. Je m'efforcerai d'être aussi bref que possible. je pense que je voudrais juste dire quelques mots concernant la formule de Lacan: « Moi, la vérité, je parle » avec ce que vient de dire Stein.

Alors, si nous écrivons : Moi <u>la vérité</u> je
parle

nous trouvons une phrase qui est en fait articulée selon deux axes, l'axe Moi/je, et l'axe la vérité/parle. je pense que tout ça a un rapport avec ce que nous a dit Stein des rapports entre le *je* et le *moi* et la parole. Audouard vient de faire remarquer que Stein construit une équivalence des différents pronoms entre le *je*, le *tu* et éventuellement le *il*. Du fait même que le sujet ne peut pas dire : «Je dis que tu es je », du fait même que le «je dis que tu es je » est remplacé par « *ça dit que tu es je* », de ce fait même je crois que c'est cette équivalence entre les différents pronoms qui me paraît fausser les choses. Pourquoi ? Parce que, si à ce moment-là, en connotant sous forme d'index, ça dit que *tu* es *je*, on peut dire en quelque sorte que dans l'énonciation même, dans la succession de l'énonciation, à partir du moment où le *tu* parvient au *je*, le *je* s'en trouve pour ainsi dire transformé et n'est plus le même je qu'au départ, et il est ramené au *tu* primitif. je crois que ce point est très essentiel pour concevoir qu'il y a là quelque chose, qui est une circularité close, et que la seule façon de sortir de la circularité, la seule façon que ça ne constitue pas un système qui tourne en rond, c'est en effet de concevoir qu'il existe une différence entre le *tu* et le *je*, cette différence étant celle du grand Autre et celle du grand Autre barré en tant que justement ce que libère la barre, c'est un reste. Il faut qu'il y ait un reste, et pour qu'il y ait un reste, il faut qu'il n'y ait pas d'équivalence entre les différentes valeurs pronominales.

Sur quoi tombons-nous là? Nous tombons justement sur le terme dont je parlais en premier : la vérité; c'est-à-dire que Stein a parlé du moi, qu'il a parlé du je, qu'il a parlé de la parole, mais justement la question reste pendante en ce qui concerne la vérité. L'analyste est-il ou non le fidèle servant de la vérité ?

Eh bien! je crois que c'est là qu'il nous faut quand même revenir à la formu le proposée par Lacan, comme spécifiant le transfert, à savoir que le transfert s'adresse à un sujet supposé savoir, supposé savoir quoi ? C'est toute la ques- - 147 -

L'objet de la psychanalyse
tion. Qu'est-ce qu'il sait le psychanalyste? Je pense que tout le malentendu de la cure, tout la *Verleugnung*, c'est qu'il est censé savoir tout sauf la vérité. Et c'est dans la mesure où ce malentendu existe au départ, que la cure peut se poursuivre pour arriver finalement à une situation où évidemment il est bien entendu que le sujet supposé savoir n'est plus du côté de l'analyste et que ce dont il est question, c'est bien une vérité qui ne peut être que celle du sujet. Je crois que nous trouvons une problématique tout à fait identique à celle que j'ai essayé d'analyser en ce qui concerne l'oracle chez les Grecs.

Docteur J. Lacan -J'essaierai de donner des formules encore plus précises mais celle-ci me paraît vraiment massive et tout à fait fondamentale. Est-ce que vous voulez Stein répondre tout de suite, ou bien, comme il est concevable, car je vous annonce déjà que je ferai en février trois séminaires : deux séminaires ouverts et je ferai encore un premier séminaire fermé, le quatrième, je serai, en principe, parti aux U.S.A. Il est tout à fait concevable que le quatrième séminaire de Février se passe à poursuivre une discussion si bien engagée ce qui vous laisse tout loisir d'attendre pour répondre aux interventions d'aujourd'hui la prochaine fois à moins que vous ne vouliez tout de suite placer quelques mots.

Docteur C Stein - Je ne pense pas qu'il me soit facile de faire une introduction substantielle la prochaine fois sur la base des remarques qui ont été faites aujourd'hui car ça ne mènerait à rien.

Docteur J. Lacan - Non, mais la prochaine fois, il peut s'inscrire auprès de vous, ce serait plus simple, un certain nombre de personnes qui, ayant laissé mûrir ce qu'ils ont entendu aujourd'hui, se proposeraient à venir discuter avec vous le quatrième mercredi.

Docteur C. Stein - Oui, mais je ne pourrais pas m'avancer encore beaucoup plus...

Docteur J. Lacan - Non, il ne s'agit pas de ça. Il s'agit ou bien que vous disiez un mot auquel vous teniez beaucoup...

Docteur C Stein - Si, il y a un mot que je voudrais dire, c'est le suivant: dans toute cette discussion et cela n'est pas fait pour nous étonner, on en arrive toujours à la tentation de réduire ce reste dont parlait Audouard et que reprenait Green. Dans l'argument de Green que je ne veux pas reprendre dans son ensemble parce qu'il est très important, intéressant, je voudrais quand même simplement lui faire remarquer que, en me prêtant le propos d'établir une équivalence entre les différents pronoms, il réduit justement ce que je laissais en quelque sorte comme reste, car je n'ai pas désigné l'équivalence entre les différents pronoms mais justement une confusion entre les différents pronoms dans le registre imaginaire, ce qui est tout à fait différent.
Et ceci m'amène, pour être très bref, à Audouard qui, à mon avis, a admira- -148-

Leçon du 26 janvier 1966

blement défini quelque chose qui se rapporte, qui est dans ce que je vous ai dit aujourd'hui : que le non-spécularisable apparaît à tout instant dans l'effort de spécularisation, dans la tentative de spécularisation; ceci est certain et ceci pourrait même résumer ce que j'ai dit aujourd'hui. Mais alors je ne vois pas pourquoi Audouard en tire argument pour dire que ma grammaticalisation n'est pas satisfaisante dans la mesure où elle réduit ce reste non-spécularisable, puisque justement pour reprendre les excellents termes d'Audouard, cela pourrait être encore formulé autrement. Mais qu'est-ce qui est apparu dans ma démarche comme étant le reste, si ce n'est justement ce registre imaginaire ? C'est-à-dire qu'il est bien vrai qu'il n'y a pas discours spécularisé qui ne se réfère, qui ne comporte un reste ou, dans les termes où j'ai posé les choses, qui ne se rapporte à un registre imaginaire.

Docteur J. Lacan - Une des choses les plus saillantes et un point clé de votre exposé d'aujourd'hui c'est que quand vous dites que « ça parle », à savoir ce que j'appellerais la surface topologique unique du sujet et de l'autre qui est bien là impliqué, cette surface topologique est de l'ordre imaginaire. La clé de tout est là et c'est là je crois qu'est votre erreur de formulation. Nous pouvons aujourd'hui laisser les choses ici suspendues.
Petite anecdote. je ne suis pas du tout opposé à cette grammaticalisation qui me paraît un point d'appui, si on sait s'en servir c'est un instrument tout à fait excellent. je voudrais quand même, comme ça, pour le plaisir de l'histoire, rappeler qu'à un certain congrès d'Amsterdam, qui, si je crois bien se situe en 1950, non, le premier congrès d'Amsterdam c'est en...

Docteur A. Green - En 1948

Docteur J. Lacan - En 1948, j'ai fait le discours que j'avais préparé à ce moment-là, nous n'en étions pas encore au commencement d'un enseignement quelconque de ma part, qui était, qui tournait autour, non pas seulement de n'importe qu'elle grammaticalisation mais très précisément celle des pronoms personnels, discours au cours duquel j'ai dû crever les interprètes car j'ai été forcé de dire en dix minutes ce que j'avais préparé pour vingt, Madame Anna Freud ayant cru devoir dépasser largement son temps d'intervention.
-149-

-150-

Leçon IX 2 février 1966

je me soucie de savoir si ceux des psychanalystes à qui j'ai enseigné quelque chose transmettront proprement ce que j'ai dit. C'est là le sens de l'épreuve que constituent les séances consacrées à un séminaire auquel je ne puis pas admettre autant de monde pour la raison que cette assistance même serait un obstacle à cette vérification.

S'il est vrai que l'aspiration première du sujet psychologique est de présenter au désir de l'Autre cet objet fallacieux qu'est son image de soi, nous ne saurions prendre de précautions trop rigoureuses pour ne jamais, sous une forme quelconque, voire dans ce qui s'appelle la cure psychanalytique, qui est une expérience proprement transcendante au regard de ce qui s'est exprimé jusqu'alors dans l'ordre de l'éthique, nous ne saurions jamais prendre trop de précautions pour définir les voies par où cette formule du rapport du sujet au désir de l'Autre, que je viens de donner d'abord et qui n'a jamais été dans aucune doctrine philosophique dépassée, soit effectivement dépassée, franchie d'une façon radicale.

C'est pourquoi, faute de pouvoir être au quatrième mercredi où se poursuivront les débats qui se sont instaurés depuis deux mercredis derniers sur le sujet des formulations de Stein, ici présent au premier rang de cette assemblée, je l'interrogerai pour que la balle en soit reprise sur ce qu'il entend par ce prétendu masochisme imputé au patient, dans la mesure où il se soumet à une règle sévère; pourquoi si vite aller définir comme masochisme ceci dont après tout nous pourrions n'avoir rien à dire au départ, si ce n'est qu'il en veut. C'est tout ce que nous pouvons en dire : il en veut. Formule non pas vague mais minima du désir.

Tout désir alors serait-il, d'être désir, en lui-même masochiste? Assurément, si la question vaut d'être posée, elle vaut aussi de n'être pas tranchée trop tôt, surtout si nous nous souvenons de la formule que j'ai donnée en parlant du désir et de son interprétation qu'en un certain sens, vues les conditions de l'expérience -151-

L'objet de la psychanalyse
psychanalytique : le désir, c'est son interprétation. S'exposer à cette situation qui est vraiment fondamentale, que toute demande ne peut qu'être déçue, est là sans doute ce que le patient a à affronter et ce qu'il ne saurait au départ prévoir; et au reste, quel masochisme dans ce cas à s'offrir à la déception comme l'a formulé fort bien quelqu'un d'autre de mes interlocuteurs. L'analyste est en effet le sujet supposé savoir, supposé savoir tout, sauf ce qu'il en est de la vérité du patient.
Bien plus qu'une situation s'établissant sur les données dont je vous indique ici la pointe, est-ce que le patient qui s'offre à l'expérience analytique ne nous dit pas : « c'est vous qui subirez, si vous me demandez la vérité, cette loi que toute demande ne peut qu'être déçue. Vous ne jouirez pas de ma vérité. C'est pour cela que je vous suppose savoir, c'est parce que c'est cela qui vous oblige à être trompé ».
La pulsion épistémologique, c'est la vérité qui s'offre comme jouissance, et qui sait par là même être défendue, car qui pourrait jouir de la vérité ? Pulsion donc, plutôt mythique; laissez-moi accoler ces deux termes en un seul mot et recevez, psychanalystes, l'investiture de ce qui vous est ici imposé : l'adjectif en un seul mot, la « plutomythique ».
Ce que le patient fait de nous c'est qu'il nous fait déchoir de la position pyrrhonienne. Vous voudrez en savoir plus. «J'éveille votre désir le plus réfléchi, c'est-à-dire le plus méconnaissable. Le prédicat dont vous m'affecterez, c'est votre chute à vous; si vous vous qualifiez, je triomphe ». Sans doute y a-t-il là, comme Stein l'a perçu, la pointe et la naissance d'une culpabilité chez le patient. Mais vous, si vous vous acceptez comme juge, vous voilà rejeté comme sujet dès lors dans l'ambiguïté d'avoir à se juger.
Le glissement harmonique de la langue, ce sujet qui a à se juger, reconnaissez-en là une de ces formes dont chaque langue, à sa façon, nous offre l'indication. Sans doute, ici, du même coup est l'avertissement de n'avoir pas à aller trop loin car, dit le patient :
« *Bien sûr vous me rendriez masochiste, c'est-à-dire amoureux de votre angoisse que vous prenez pour une jouissance. Je suis devenu l'autre pour vous et si vous n'y prenez garde, vous ne pouvez plus que jouer tout de travers, car il suffit que je m'identifie à vous pour que vous voyez bien que ce n'est pas de moi que vous jouirez, la muscade est passée, et qu'à prendre votre réalité, Wirklichkeit, ce que j'efface jusqu'à la trace dans le réel, Realität, c'est justement ce que j'ai choisi en vous pour sanctionner cet effacement*».

Ainsi l'idée d'un être subsistant et saisissable, fondant les relations de sujet à sujet est proprement le terrain savonneux, le piège sur lequel au départ une - 152 -

Leçon du 2 février 1966

théorie insuffisante s'engage irrémédiablement, mais c'est pour cela qu'il est pour nous si souhaitable d'élaborer la structure qui nous permette de concevoir d'une façon radicale, comment est possible le progrès de celui qui s'offre dans la position de sujet supposé savoir et qui doit pourtant, initialement et de façon pyrrhonienne, renoncer à tout accès à la vérité.

« Pas plus ceci que cela », cette formule nodale est celle où s'exprime la position du pyrrhonien ou du sceptique. Pyrrhon étant le chef de file d'une de ces sectes philosophiques que j'ai encore appelées à l'occasion écoles pour bien rappeler qu'autre chose était la pratique de la philosophie dans un certain contexte, celui où s'achevait un certain ordre socialement défini du monde antique. Songez à ce qu'était la discipline de ceux qui s'imposaient précisément dans l'introduction de tout prédicat dans quelque question que ce fût sur la vérité, non pas seulement de repousser par ni-ni les membres d'une alternative mais de toujours se défendre contre l'introduction même de la disjonction, celle-là plus apparemment s'imposant le refus précisément de franchir la barre de son établissement et de rejeter tout ensemble les deux membres de la disjonction.

La position donc fondamentale d'un sujet comme s'imposant son propre arrêt au seuil de la vérité est ici quelque chose qui mériterait sans doute plus longue explication, retour sur ces textes, sans doute épars, insuffisants, pleins de problèmes mais dont pourtant la lecture d'un Sextus Empiricus peut nous donner toute l'ampleur, celle qui ne se touche pas à simplement en lire dans quelque manuel le résumé, mais à suivre au détour d'un texte qu'il faut effeuiller page par page le style, le poids, la réalité du jeu qui y était engagé.

Ce n'est point pour rien qu'ici j'avance cette référence que je donne comme visée aux plus studieux, fût-ce à leur indiquer d'y trouver dans l'excellent ouvrage de Victor Brochard *Les Sceptiques Grecs* le complément, la situation, le fruit d'une méditation réelle dans un esprit moderne. Ce n'est point par hasard que je le mets ici au seuil de ce que j'ai annoncé aujourd'hui comme devant être mon sujet qui, sans doute ne doit pas être pour rien dans l'énorme assistance que je recueille, c'est à savoir Le pari de Pascal.

Le *pari de Pascal*, j'espère qu'il n'est nul d'entre vous qui avant aujourd'hui n'en ait eu quelque vent. je ne doute pas que *Le pari* de Pascal ne soit quelque chose, j'entends comme objet culturel, d'infiniment plus diffusé qu'on ne le suppose. Si l'on s'émerveille qu'il y ait eu quelques textes de philosophes, après tout, si je devais ici vous en donner la bibliographie, j'arriverais, mon Dieu, assez vite à l'épuiser, quand j'aurais atteint une cinquantaine de références du côté de ceux qui écrivent et qui jugent bon de nous faire part de leur pensée, j'en aurais vu le bout; et tout ce qui a été dit - je regrette d'avoir à énoncer une formule si dépri-

L'objet de la psychanalyse

mante, je le regrette d'autant plus que ceci intéresse, si je puis dire, la réputation d'une corporation dite philosophique - tout ceci ne va pas bien loin.

je ne serai pas pourtant sans vous recommander tel article qui se recommande, par le procédé excellent d'un départ au niveau, je ne dirai pas, du texte mais de l'écrit de ce petit papier, ou plutôt de ces deux petits papiers couverts recto verso qui est ce que Pascal nous a laissé de ce qu'on pourrait appeler son griffonnage; partant de là, car c'est bien nécessaire de n'y point voir quelque chose qui aurait été achevé à notre adresse mais qui pourtant, et peut-être d'autant plus, mérite d'être retenu comme nous donnant en quelque sorte une sorte de substitut ou de substance réelle concernant cette singulière réalité incorporelle qui est proprement celle dont j'essaie, avec les ressources d'une topologie élémentaire, de faire valoir pour vous ce que nous pouvons en tirer au niveau de nos articulations. A ce titre, l'article de Monsieur Henri Gouhier paru dans une revue italienne et dont après tout, j'aimerais vous laisser ici l'indication : revue italienne qui est celle publiée sous le titre de *Archivio di filosofia*, n° 3, 1963, organe de l'Institut des Études Philosophiques *Di studii filosofici* à Rome, l'article de Monsieur Henri Gouhier, *Le pari de Pascal* mérite, si vous pouvez vous procurer le tome de cette revue, votre attention.

C'est, comme vous le voyez, un des derniers parus. Dans le passé il y en a eu bien d'autres : depuis les étonnements de Voltaire, les précisions de Condorcet, les divagations de Laplace, le scandale de Victor Cousin sur lequel ici je ne m'étendrai pas, n'ayant pas le temps de vous dire quelle fut la véritable fonction de ce qu'on appelle l'éclectisme; plus récemment, des remarques de mérite qui ont été données par le bon Lachelier qui, assurément, peuvent se lire. je n'en dirai pas autant de quelque chose dont je vous donnerai un échantillon tout à l'heure, l'article de Dugas et Riquier dans la *Revue philosophique* de 1900.

Depuis les choses ont été reprises au niveau de ce que nous appellerons Le pari considéré au niveau du plan de l'Autre. Doit-on parier, comme Pascal nous l'indique, si tant est que c'est de cela qu'il s'agit? Ce qu'aurait de certain le bien de notre vie conçue à son niveau le plus ordinaire, pour l'incertitude d'une promesse dont l'articulation de Pascal semble toute entière orientée à nous montrer le sans mesure au regard de ce que nous abandonnerions, introduction, dit-on, invite au pari de la croyance. Assurément discernez dès maintenant ce qui se propose dans l'avancée de quelque chose, après tout, qui n'est pas si loin de la conscience la plus commune, cette vague angoisse de l'au-delà qui n'est point forcément un au-delà de la mort. Ne faut-il pas qu'elle existe pour se supporter dans toutes sortes de références qui, pour les plus exigeants, prennent forme dans ces espoirs auxquels on se consacre et qui ne sont, dans cette perspective, au regard de la religion, que quelque chose que pour le moins nous qualifierons d'analogique. -988-

Leçon du 2 février 1966

Dans un chapitre court et substantiel, l'auteur du *Dieu caché*, Monsieur Goldman ne semble pas, pour lui, du tout répugner à faire du Pari de Pascal le prélude à la foi que le marxiste engage dans l'avènement du prolétariat. Je serais loin de réduire à cette portée, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle est un tant soit peu trop apologétique, la portée d'un chapitre dont la valeur de discussion est assurément enrichissante, assez sans doute pour que nous puissions mettre cette part de l'entreprise au-dessus du bricolage.

Mais il me semble que nulle part, personne ne s'est avancé dans ce texte du Paride ce point de vue que ce n'est pas un « on » qu'il s'agit de convaincre, que ce pari est *Le pari de Pascal* lui-même, d'un « je », d'un sujet qui nous révèle sa structure. Structure parfaitement contrôlable et à contrôler, non pas de tel ou tel incident qui la confirme dans le contexte biographique, les gestes de Pascal dans une vie dont on a raison de manifester les faces extrêmement complexes, les gestes tels qu'ils s'achèvent dans l'approche de la mort dans tel ou tel vœu qui peut nous paraître exorbitant (celui d'être mené aux incurables pour y achever son existence), ce serait bien vite les épingler que d'y relever la thématique masochiste. Si un sujet, si une pensée qui s'est si admirablement distinguée - vous allez le voir, dans la formulation stricte de positions essentielles, - nous livre en quelque sorte sa structure, c'est là quelque chose qui, pour nous, n'a qu'à être relié aux autres points où, aussi, la structure du sujet en tant que telle est par lui, dans une certaine position radicale, manifestée. Et si nous avons le bonheur de voir s'affirmer, sans qu'au reste rien ne dise qu'il y eût là un quelconque message car après tout, ces petits papiers, nous les avons, parce qu'après sa mort, (la mort n'est peut-être pas la limite d'aucun au-delà, elle est sûrement une des limites les plus faciles à utiliser quand il s'agit de faire les poches), on a fait les poches à Pascal. La chose est faite, profitons-en.

Profitons-en, s'il y a quelque chose qui puisse pour nous nous permettre d'articuler un des plus singuliers projets, une forme d'entreprise des plus exceptionnelles qui nous ait jamais été donnée et qui peut passer pour être la plus banale, comme vous allez le voir.

«*Infini, rien*, commence-t-il. Ininterprétable.

Notre âme est jetée dans le corps où elle trouve nombre, temps, dimensions. Elle raisonne là-dessus et appelle cela nature, nécessité, et ne peut croire autre chose. (Rappel des puissances de l'imaginaire).

L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'anéantit en présence de l'infini et devient un pur néant. Ainsi notre esprit devant Dieu, ainsi notre justice devant la justice divine. Il n'y a pas si grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu qu'entre l'unité et l'infini. »

-989-

L'objet de la psychanalyse je ne résiste pas au plaisir de ne pas couper ce qui suit.
«*Il faut que la justice de Dieu soit énorme comme sa miséricorde. Or la justice envers les réprouvés est moins énorme et doit moins choquer que la miséricorde envers les élus.*
Nous connaissons qu'il y a un infini, et ignorons sa nature; comme nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis, donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre, mais nous ne savons pas ce qu'il est : il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair, car en ajoutant l'unité il ne change point de nature; cependant c'est un nombre, et tout nombre est pair ou impair, il est vrai que cela s'entend de tout nombre fini.
Ainsi on peut bien connaître qu'il y a un Dieu sans savoir ce qu'il est. N'y a-t-il point une vérité substantielle, voyant tant de choses vraies qui ne sont point la vérité même ? »

Telle est l'introduction développée dans la suite. je vous prierai, à partir de là, de vous reporter au texte dont le départ est proprement que Pascal, penseur, et penseur si vous le voulez religieux, intégré à la pensée que réprouvés comme élus sont entièrement à la merci de la grâce divine, n'en pose pas moins pourtant comme démarche inaugurale que Dieu, d'aucune sorte de façon et jusque dans son être, ne saurait être connu.
Il pointe même à proprement parler qu'on ne saurait, de par le pouvoir de la raison, savoir s'il existe. L'important, je vais, j'espère vous le montrer et après tout je ne pense pas là apporter pour aucun d'entre vous quelque chose de si surprenant. Vous avez assez entendu parler, quoique suspendus dans le vague, des problèmes de l'existence pour que vous ne soyez pas surpris si j'indique, - si j'indique en passant faute de pouvoir plus aujourd'hui m'y arrêter, - que l'important n'est point tant ce suspens en tant qu'il est radical, que dans la division qu'il introduit entre l'être et l'existence.
Le « il existe » qui fit tellement de difficultés à la pensée aristotélicienne, pour autant qu'après tout l'être posé se suffit, il existe parce qu'il est être et pourtant l'intrusion de la révélation religieuse, celle du judaïsme, pose, je parle parmi les philosophes, à partir d'Avicenne la question de savoir comment caser ce suspens de l'existence, en tant qu'il est nécessaire pour une pensée religieuse d'en remettre à Dieu la décision.
Cette impossibilité de caser d'une façon catégorisable la fonction de l'existence au regard de l'être, c'est celle-là même qui ira rejaillir en question sur Dieu lui-même et à nous arrêter sur cette question de savoir s'il suffit de dire de Dieu qu'il est l'Être Suprême. N'en doutez pas, pour Pascal la question est tranchée. Un autre petit papier cousu, lui, plus profondément que dans une poche, sous une -156-

Leçon du 2 février 1966

doublure : « non pas Dieu des philosophes mais Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob », nous montre le pas franchi et qu'il ne s'agit point de l'Être Suprême. Dès lors, déblayez, décrassez ces questions préliminaires qui rendront assurément précaire toute référence à un donné comme constituant suffisamment de par soi-même une certitude. Quand Messieurs Dugas et Riquier, à la fin de leur article, lisez-le, je ne prétends pas le faire juger tout entier à l'échantillon que je vous en donne, s'interrogent

« *Et maintenant que penser d'une expérience qui se présente ainsi : pour entrer dans l'état d'âme du croyant, vous dépouillerez votre nature, vous ferez table rase de vos instincts, de vos sentiments, de vos conceptions du bonheur. A ne considérer Le pari qu'au point de vue logique, le refus de parier pour,* - on appelle ça dans l'argument, je ne vous l'ai pas lu assez loin pour que vous soyez à ce point de vocabulaire: de prendre croix, - ça veut dire pair ou impair, croix ou pile, il ne s'agit pas de la croix chrétienne, - *mais si nous nous mettons en face des conditions réelles du pari, nous devons dire qu'il y aurait au contraire folie à prendre croix car la foi n'est pas telle que Pascal quelquefois la présente. Elle ne se superpose pas simplement à la raison; elle n'a pas pour effet de reculer les bornes de notre esprit sans entraver son développement naturel et de lui donner ainsi accès dans un monde qui lui serait naturellement fermé. En réalité elle exige l'abdication de notre raison, l'immolation de nos sentiments. Cet anéantissement de notre personnalité n'est-il pas le plus grand danger que nous puissions humainement courir? Pascal, néanmoins, voit ce danger d'un œil indifférent. Qu'avez-vous à perdre? nous dit-il. Tout rempli de ses idées théologiques*, - nous voilà dans la psychologie – *il n'entre pas dans l'esprit de l'homme purement homme et « son discours » s'adresse exclusivement à celui qui admet déjà sinon le péché originel et la déchéance de l'homme et toute cette philosophie plus pessimiste que lui-même a tiré du dogme chrétien, mais tout esprit qui n'a que la raison pour guide et qui croit à la dignité naturelle de l'homme et à la possibilité du bonheur ne peut manquer de considérer l'argumentation du pari à la fois comme une monstruosité logique et une énormité morale. La dureté d'un pareil jugement trouverait au besoin sa justification ou son excuse dans la remarque célèbre de Pascal sur la différence entre les hommes ou l'originalité des esprits*. »

Je vous passe quelques lignes pour arriver jusqu'à cette absolution indulgente :

«*... sa sincérité est évidente, sa franchise absolue et quelle que soit l'im-* - 157 -

L'objet de la psychanalyse
moralité de ses thèses et la faiblesse de ses raisonnements, on continue à respecter son caractère et à admirer son génie. »

Voilà qui est envoyé. « Poupoule, passez-moi mes pantoufles. Je lui ai réglé son compte! ». Néanmoins j'aimerais que, faisant appel à tout ceci qui, après tout, donne une note qui n'est à proprement parler jamais tout à fait absente au moins comme état de ceux qui ont poussé le plus loin l'analyse du Pari de Pascal, auxquels je ne voudrais pas, faute de craindre de l'oublier ensuite, manquer de joindre à ceux que je vous ai cités tout à l'heure, le chapitre consacré par Monsieur Souriau au *Pari* de Pascal dans son livre : L'ombre de Dieu. Là aussi vous y verrez des aperçus tout à fait suggestifs et valables dans notre perspective au regard de la façon dont il convient de manier ce témoignage.
Un pari! On a dit sur ce pari beaucoup de choses et en particulier qu'il n'en était pas un. Nous allons voir tout à l'heure ce que c'est qu'un pari. Ce qui fait peur, au départ, c'est l'enjeu et la façon dont Pascal en parle.
« Examinons donc ce point et disons
Dieu est, ou il n'est pas. Mais de quel côté pencherons-nous ? La raison n'y peut rien déterminer. Il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu, - attention à cette phrase - à l'extrémité de cette distance infinie, où il arrivera croix et pile - Jamais cette distance infinie, à savoir ce qu'elle veut dire n'a été vraiment prise en considération -. Que gagerez-vous ? Par raison vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre, par raison vous ne pouvez défendre nul des deux. C'est Pascal qui parle. Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont pris un choix, car vous n'en savez rien! Non, (répond l'interlocuteur qui est Pascal lui-même aussi) mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix. Car encore que celui qui prend croix et l'autre soient en pareille faute, ils sont tous deux en faute. Le juste est de ne point parier. Oui, mais il faut parier. Cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué. Lequel prendrez-vous donc? Voyons. Puisqu'il faut choisir, voyons ce qui vous intéresse le moins. Vous avez deux choses à perdre : personne ne semble s'être aperçu qu'il s'agit purement et simplement de les perdre le vrai et le bien, et deux choses à engager : votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude... »

Quand on engage quelque chose dans un jeu, dans un jeu qui se mène à deux, il y a deux mises, votre raison et votre volonté est la première, votre connaissance et votre béatitude est la seconde, qui n'est point mise par le même partenaire. Plus tard on discutera sur ce qui est en jeu à savoir, - 992-

Leçon du 2 février 1966

«*... Gagez donc qu'il est, sans hésiter!... Puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gager*. »

A la suite de quoi, il nous est promis, en une formule dont il importe de ne pas méconnaître le texte, *une infinité de vie* d'abord, ce qui déplace bien sûr les conditions de l'enjeu. Ce ne sont point deux vies au lieu d'une, une vie de chaque côté qui sont mises dans le jeu, mais une vie d'une part et d'autre part, ce que Pascal appelle d'abord « une infinité de vie», puis ensuite «*une infinité de vie infiniment heureuse* ». C'est ce que nous aurons à reprendre dans un instant quand nous étudierons ce que signifie un tel pari.

Cette vie, elle est évoquée à d'autres moments comme comportant plus d'un plaisir, plaisirs qu'il qualifie d'« empestés » sans doute mais qui n'en sont pas moins là, pourvus d'un certain poids puisqu'ils feront obstacle à ce que, de ce raisonnement, celui auquel il s'adresse sente la portée convaincante. L'ambiguïté donc de cette vie entre ceci qu'elle est le cœur de la résistance

Mais d'abord je voudrais interroger sur ceci qui n'a point été retenu, c'est à savoir ce que veut dire engager sa vie et comment elle est mise dans le jeu. Nous voyons Pascal y faire allusion à plusieurs étapes de son raisonnement : premièrement qu'elle ne peut pas ne pas y être engagée, deuxièmement, la façon dont il conviendra de la juger si, au terme, le pari est perdu. «*Je réponds*, dit Pascal, *perdue votre vie* », et ici il articule, «*mais la perdant vous ne perdez rien* ». Singularité de ce rien. D'abord il s'agit d'une vie, au moins pour un temps, dans le cas moyen, ce choix n'est point fait au lit de mort, encore que ceci ne soit point impensable, une vie que vous aurez vécue.

Et si nous franchissons le terme du « discours » de Pascal - pour les y mettre, comme Messieurs Dugas et Riquier - Pascal, à celui qui vient consentir à se soumettre aux règles du pari, dit pourtant: vous ne pourrez croire que les effets de mon pari s'identifient à ma croyance. La réponse de Pascal : «*Abêtissez-vous* », celle qui faisait l'horreur de Monsieur Victor Cousin, le premier à l'avoir extraite avec l'écrit du scandale des papiers directs de Pascal auxquels il avait directement accès. Cet « *abêtissez-vous* » est pourtant assez clair. Cet « *abêtissez* –159-

L'objet de la psychanalyse

vous » est exactement ce que nous pouvons désigner par le renoncement aux pièges et aux enveloppes, à l'habillement du narcissisme, à savoir au dépouillement de cette image, la seule que justement n'ont pas les bêtes, à savoir l'image de soi. Ce qui tombe, ce qui choit au but proposé d'une certaine ascèse, d'un certain dépouillement, c'est proprement ce qui relie dans sa situation dans l'être au niveau de ce qui s'en affirme comme « je suis » au champ de l'Autre, de ce qui dans le sujet relève de la méconnaissance de soi. Est-ce à dire que nous devions prendre pour égal au néant le rien qui reste ? Comment pourrait-il alors jouer son rôle d'enjeu, ce rien? Est-ce que ce rien - j'introduis ici la question - ne pouvons-nous pas l'identifier à cet objet toujours fuyant, toujours dérobé, à ce qui est après tout espoir ou désespoir, l'essence de notre désir, à cet objet innommable, insaisissable, inarticulable et que pourtant *Le pari* de Pascal va nous permettre d'affirmer, selon la formule que Platon emploie dans *Le Phédon* concernant ce qu'il en est de l'être, comme quelque chose à quoi correspond un discours invincible? Le a comme cause du désir et valeur qui le détermine, voilà ce dont il s'agit dans l'enjeu pascalien.

Qu'est-ce qui nous permet de le confirmer? Assurément, je viens de le dire, le fait qu'il est engagé comme enjeu dans *Le pari*. Pour ceci, il convient de débrouiller les obscurités qui concernent ce que c'est qu'un pari. Un pari c'est un acte auquel beaucoup se livrent. Je dis c'est un acte; il n'y a pas en effet de pari sans quelque chose qui emporte la décision. Cette décision est remise à une cause que j'appellerai la cause idéale et qui s'appelle le hasard.

Aussi bien, faisons très attention d'éviter ici l'ambiguïté qui consisterait à insérer *Le pari* de Pascal dans les termes de la moderne théorie, non encore née à cette époque, de la probabilité. La probabilité est ce que le développement de notre science rencontre au dernier terme d'une certaine veine d'investigation du réel. Et pour manifester la permanence de la présence de cette ambiguïté dont j'évoquais seulement tout à l'heure le profil concernant le rapport à l'être, je ne puis ici que rappeler comment, comme dirait Pascal, se marquent les différences des esprits, qui n'est point une remarque psychologique mais une référence à la structure du sujet : la répugnance marquée, par exemple, dans une lettre à Max Born d'Einstein, pour cette dernière réalité qui ne serait qu'un joueur de dé. L'attachement foncier et proclamé de la part d'un esprit qui y engageait la plus haute autorité scientifique de son temps, pour la supposition d'un être, malin sans doute mais qui ne trompe pas, à savoir une certaine forme encore parfaitement subsistante au centre d'une pensée scientifique d'un être divin. Voilà qui mérite d'être rappelé au seuil de ce en quoi nous allons nous engager et qui est proprement ceci qui ne peut être défini qu'au moment de ce seuil, de ce pas, de ce franchissement radical de Pascal, à savoir le terme strictement opposé d'un -994-

Leçon du 2 février 1966

« hasard défini ». Car qu'est-ce que le hasard ? Le hasard se rattache essentiellement à la conception du réel en tant qu'impossible, ai-je dit; impossible à quoi? compléterai-je aujourd'hui, impossible à interroger, impossible à interroger parce qu'il répond au hasard.

Qu'est-ce à dire de cette forme du réel? Nous pouvons considérer, ne serait-ce que pour un instant, et pour situer le sens de ce que nous articulons comme le mur, la limite, le point auquel nous essayons au dernier terme par l'exploration de la science de finir par rejoindre le point où il n'y a plus rien à en tirer qu'une réponse au hasard. La science n'est point achevée mais la progressive montée d'une pensée qu'on appelle très improprement indéterministe - pour autant que le niveau du réel que nous interrogeons nous y oblige, - peut nous permettre au moins de suggérer cette perspective où s'inscrirait le savoir scientifique. S'il est précisément ce que je vous dis, c'est-à-dire renonciation au connaître, du même coup à l'Être, n'est-ce point dans la mesure où ce dont il s'agit c'est de construire sous forme des instruments scientifiques ce qui est au cours de cette visée de rejoindre au réel ? Le point de hasard nous a été commandé comme instrument qui soit capable de le rejoindre. Qu'est-ce qu'un dé sinon un instrument fait pour faire surgir le pur hasard ? Dans l'investigation du réel, tous nos instruments pourraient n'être conçus que comme l'échafaudage grâce à quoi à pénétrer plus avant nous arrivons jusqu'au terme du plus absolu hasard.

Je ne dis point que je tranche en cette matière. Sans doute, il ne pourrait être suffisamment articulé qu'à entrer d'une façon bien plus précise dans les élaborations que notre étreinte avec la physique nous contraint de donner au principe de la probabilité. Mais nous sommes là à un niveau beaucoup plus élémentaire. Est-ce que, avant que naisse cette théorie de la probabilité qui assure à ce registre, si je puis dire, son sérieux scientifique, nous ne devons pas nous interroger sur ce que signifie la première spéculation sur le hasard indispensable toujours à mettre en exergue de toute spéculation sur la probabilité ?

Ouvrez n'importe quel livre: il y en a de bons, il y en a de mauvais, il y en a un bon que je vous cite au passage: *Le Hasard* de M. Emile Borel, simplement du fait qu'il vous ramasse au passage une série d'objections, de questions absurdes, rien de plus intéressant pour nous que les *stultae quaestiones*. Vous y verrez que pour ceux qui commencent à donner corps, à donner forme à cette question sur le hasard, quand j'ai dit tout à l'heure donner corps, et évoquant cette édification de notre science, il me vient en écho la formule qui avait en quelque sorte, prenant mes notes, jailli de ma plume que dans le repérage sur ce mur de hasard, notre science, dans ses instruments, donnerait corps à la vérité. Mais qu'est-ce qui hante quiconque taquine au -161-

L'objet de la psychanalyse

niveau le plus accessible et le plus élémentaire ce jeu du hasard ? Les singes dactylographes, au bout de combien de temps auront-ils écrit avec leur machine un vers d'Homère ? Quelle est la chance pour qu'un enfant qui ne connaît pas l'alphabet range d'emblée dans le bon ordre les lettres ? Quelle chance y a-t-il qu'un poème sorte de suites de coups de dés ? Ces questions sont absurdes. Toutes ces éventualités, il n'y a aucune objection à ce qu'elles se réalisent du premier coup. Simplement, que nous y pensions quand nous introduisons cette fonction du hasard prouve ce que signifie pour nous la visée de cette cause. Elle vise à la fois ce réel dont il n'y a rien à attendre; ce qu'un poète en 1929 écrivait dans une petite revue introuvable : « le mal aveugle et sourd, le dieu privé de sens » et en même temps, elle en attend de se manifester comme un sujet.

Mais après tout, où en venons-nous ? Même si les enjeux sont égaux, ce qui est toujours ce dont on part, pour commencer d'apprécier ce qui est en jeu dans un jeu de hasard, que les chances, comme on dit, ou encore l'espérance mathématique, terme très impropre, soient égales à un demi, ici commence qu'il vaille la peine d'être joué. Et pourtant, il est bien clair que si la chance n'est qu'un demi, vous ne ferez à partir de mises égales, que récupérer la vôtre, ce qui ne veut rien dire.

C'est donc qu'il y a dans le risque quelque chose d'autre qui est engagé. Ce qui est engagé, ce qui est à l'horizon subjectif de la pulsion du joueur est ceci qu'au terme de l'acte, car il faut qu'il y ait acte et acte de décision, au terme de ceci dont il faut d'abord qu'un certain cadre signifiant ait défini les conditions. Je ne l'ai pas encore abordé jusqu'ici parce que c'est là que nous allons entrer ensuite une réponse pure, dont l'équivalent de ce qui, en effet, est toujours engagé comme rien, puisque la mise est mise là pour être perdue, qu'elle incarne, pour tout dire ce que j'appelle l'objet perdu pour le sujet, perdu dans tout engagement dans le signifiant, et qu'au-delà une autre chaîne supposée être signifiante d'un autre ordre de sujet, livre quelque chose qui ne comporte pas l'objet perdu, de ce fait, dans la séquence réussie, nous le rend. Tel est le principe pur de la passion du joueur.

Le joueur se réfère, dans un certain au-delà qui est celui que définit le cadre du jeu, se réfère à un mode de rapport autre du sujet au signifiant qui ne comporte pas la perte du a. C'est pourquoi il est capable, s'il est joueur, et pourquoi le déprécier si vous ne l'êtes pas, vous n'avez aucun doute sur les témoignages les plus importants de la littérature qu'il y a là un mode existentiel et que si vous ne l'êtes pas, c'est peut-être simplement de ne pas vous apercevoir jusqu'à quel point vous aussi l'êtes, ce que j'espère bientôt vous montrer, comme fait Pascal qui vous dit que vous êtes, que vous vouliez ou non, engagés. -996-

Leçon du 2 février 1966

Ici, il faut nous arrêter un instant sur la façon dont, avant *Le pari*, Pascal a proprement essayé de donner substance, si je puis dire, à cette référence qui peut vous paraître hardie, que je vous donne la présence de l'objet qui se retrouve dans la séquence hasardeuse. Je vous expliquerai, - sans doute pas aujourd'hui mais la prochaine fois vu que l'heure me limitera, - pourquoi Pascal dans *Le pari* n'évoque pas qu'un jeu; spécialement celui-là pour un janséniste se joue en plusieurs coups.

Mais une chose, à l'époque même où il commençait à écrire Les Pensées et où personne ne pouvait savoir s'il avait déjà écrit les petits papiers du Pari, une chose a été, par lui, travaillée dont il était très fier. Elle est essentielle à rappeler parce que dans la triade qui est de sa propre plume et qui résume les trois temps du pari dont je n'aurai donc aujourd'hui parcouru que deux, réservant pour la prochaine fois le troisième

- Pyrrhonnien - nul accès à la vérité,
- Géomètre - géométrie du hasard.

C'est en ces termes que Pascal s'adresse à la Société mathématique parisien, ne devant laquelle il présente certains des résultats de son triangle arithmétique. Il appelle lui-même stupéfiante cette capture, ce licol par lui passé à la géométrie du hasard. Il dialogue longuement avec Fermat, esprit sans doute éminent, mais que sa position dans la magistrature de Toulouse sans doute, disons, distrayait de la stricte fermeté nécessaire aux spéculations mathématiques. Car s'ils ne sont point d'accord sur ce qu'on appellera, vous verrez ce que c'est dans la suite, la valeur des parties, c'est que justement, trop prématurément, Fermat entend les traiter au nom de la probabilité, c'est-à-dire de la série des coups arrangés selon la suite des résultats combinatoires entre ce qu'ils donnent, disons avec Pascal, croix ou pile. Pascal a un tout autre procédé. C'est ce qui s'appelle dans Pascal « la règle des parties ». Je vais essayer de la mettre tout de suite à la portée de votre main. Naturellement, vous croirez comprendre. Je vous conseille néanmoins de vous mettre très sérieusement à la lecture dans l'édition Boutroux, Gazier, Brunschvicg au livre III du volume III, à la lecture de ce qu'il en est non seulement de la règle des parties mais du triangle mathématique. Parce que vous verrez, à ce moment-là, que ça ne se livre pas tout de suite encore que c'est, comme je vais vous le dire, pour la première fois Descartes qui le présente à Fermat ou à Monsieur de Carcavy, je ne me souviens pas.

Une partie se joue en deux coups. Ceci suppose que les mises sont là. Nous disons provisoirement qu'elles sont égales. On joue un coup. Je gagne. Mon partenaire désire arrêter là la partie; je souligne cette scansion qui est abrégée dans Pascal, il parle tout de suite d'un commun accord. Or, nous le reverrons, -163-

L'objet de la psychanalyse

ce commun accord mérite d'être interrogé. Je suis d'accord. Qu'est-ce que nous allons faire puisque personne n'a gagné, si le hasard dont il s'agit c'est par exemple que deux fois la piécette sorte de suite croix sur lequel j'aurais parié simple supposition. Je n'ai pas gagné, et pourtant Pascal dit et affermit dans un développement qui donne à l'articulation dont il va s'agir tout son poids, car il en résulte une théorie mathématique dont les développements sont très amples. Et c'est à cette ampleur que je vous priais tout à l'heure, en attendant de me réentendre la semaine prochaine, de vous reporter. Pascal dit :

«*Ainsi doit raisonner le gagnant pour donner son accord. Il doit dire : j'ai gagné une partie*. »

Ceci n'est rien auprès du *Pari* puisque le pari c'est que j'en ai gagné deux et pourtant cela fausse quelque chose car si nous jouons la seconde maintenant ou bien je gagne le tout, l'enjeu, ou bien si c'est vous qui gagnez, nous sommes au même point qu'au départ, c'est-à-dire que si nous nous séparons, je répète, d'un commun accord, chacun reprend sa mise.

Donc pour consentir, moi qui suis gagnant maintenant à l'interruption du jeu, il y a ceux qui partent et ceux qu'il faut répartir : *partituri consciscunt partitura* jusque : ou bien j'ai à reprendre ma mise ou je gagne le tout. Je vous le demande comme légitime de prendre la moitié de votre mise. C'est de là que Pascal part pour donner son sens à ce que signifie un jeu de hasard. Ce qui n'est pas mis en valeur c'est que si c'était moi le gagnant qui interrompe, mon adversaire serait tout à fait en droit de dire : pardon, vous n'avez pas gagné, et donc, vous n'avez rien à demander sur ma mise. La substance, l'incarnation que donne Pascal de la valeur de l'acte même du jeu, séparé de la séquence de la partie, voilà où se désigne ce que Pascal voit dans le jeu. C'est précisément un de ces objets qui ne sont rien et qui peuvent quand même s'évaluer en fonction de la valeur de la mise, car comme il l'articule fort bien cet objet définissable en toute justesse et toute justice dans la règle des parties, c'est l'avoir sur l'argent de l'autre, dit-il.

Il est deux heures et ces choses dans lesquelles je m'avance, dont vous verrez qu'au dernier terme, nulle part là où je vous ai dit les choses aujourd'hui, ce n'est le pari, puisque le pari est dans *Le pari* de Pascal sur l'existence de l'Autre. Que ce pari tienne pour sûres, les deux lignes séparées par une barre: Dieu existe/Dieu n'existe pas, à savoir que non pas, comme on l'a dit, *Le pari* de Pascal reste suspendu, parce que si Dieu n'existe pas, il n'y a pas de pari puisqu'il n'y a ni Autre ni mise. Bien loin de là, la structure qu'avance *Le pari* de Pascal, c'est la possibilité, non seulement fondamentale mais, je dirai, essentielle, structura- -164-

Leçon du 2 février 1966

le, ubiquiste dans toute structure du sujet que le champ par rapport auquel s'instaure la revendication du a de l'objet du désir, c'est le champ de l'Autre en tant que divisé au regard de l'Être même, c'est ce qui est dans mon graphe comme S, signifiant du A (barré).-999-

-166-

Leçon X 9 février 1966

Qu'on m'entende si j'énonce que le masochisme féminin est, au dernier terme, le profil de la jouissance réservée à qui entrerait dans le monde de l'Autre, en tant que cet Autre serait l'Autre féminin, c'est-à-dire la Vérité. Or la femme, la femme si l'on peut en parler, la femme qu'on essayait hier soir de mettre en suspens dans une typique essence qui serait celle de la féminité, entreprise fragile, la femme... disons pour autant que comme Freud le développe et l'énonce, malgré un départ distinct de l'homme dans ce jeu qui s'engage où il s'agit de son désir, la femme n'est pas plus dans ce monde que l'homme. Sans doute, il arrive qu'elle le lui représente sous la forme de l'objet a mais il faut le dire : c'est ce qu'elle se refuse énergiquement à être, puisque son but est d'être i(a) comme tout être humain; la femme est narcissique comme tout être humain. C'est dans cette distance, cette déchirure, qui s'installe, de ce qu'elle veut être à ce qu'on met en elle, que s'instaure cette dimension qui se présente dans le rapport de l'amour comme tromperie. -1001-

> Comme il arrive que je donne au début d'une de mes leçons quelques références de ce qui, dans la sphère de mon enseignement, se passe ailleurs, j'évoquerai aujourd'hui, au départ, quelque chose dont la pertinence n'apparaîtra qu'à ceux ayant assisté à une séance d'hier soir de notre École Freudienne, mais qui pourtant, pour tous les autres, représentera une introduction à la mise au

L'objet de la psychanalyse

Ajoutons que ce narcissisme, c'est l'impasse, la grande impasse de l'amour dit courtois, qui de la mettre en la position du 1 de l'idéal du moi au champ de l'Autre, à organiser le statut de l'amour à partir de ce point de repère, ne peut qu'exalter le narcissisme, c'est-à-dire accentuer la différence. Dans ces quelques termes se repère l'impasse qu'il y a à essayer de définir, comme une fonction qui s'isolerait, la féminité.

Rien ici, donc, ne se repère qu'en ce terme il y ait un pôle féminin du rapport, du rapport à la chose, et que féminin soit ce terme de la vérité. Féminin est radicalement trompeur sous toutes les formes où il se présente. Ceci nous servira de départ pour repérer les trois distances [instances ?] où peut s'accommoder le champ de cette recherche que toujours l'ambition des philosophes a signalé comme recherche de la vérité.

Le danger qu'assume l'analyste en prenant la place de guide sur ce chemin est-il celui que le mythe d'Actéon signale comme l'impossibilité de surprendre la mouvance où se dessine notre destin, comme celui que commandent les trois Parques, Clotho, Lachésis, Atropos, forme trinitaire du Dieu foncier, archaïque, ancestral, celui dont nous sépare l'autre révélation, dont nous aurons tout à l'heure à reprendre le repère, à travers *Le pari* de Pascal qui accommode sur la fonction du Père ce qui nous contient dans une interdiction déterminée à l'endroit de la jouissance dernière ? C'est déjà l'énoncé inaugural de la pensée de Freud qui nous signale l'importance de sa suspension, de la suspension de toute sa pensée autour de cet interdit du Père dont nous verrons apparaître, tout à l'heure, sous une autre forme, la formule.

Si, dans les années qui ont précédé, c'est sur le *cogito* cartésien que je vous ai appris à vous arrêter pour vous représenter comment se dessine la schize, *l'Entzweiung*, la division radicale où se constitue le sujet, - à reconnaître dans la formule du « je pense » ce point où se saisit la rupture de l'être du « je pense » - [celle-ci] ne s'affirme que d'un point de doute, ici c'est pour approcher d'une façon plus sûre cette formulation plus pure de la même fonction du sujet, mais cette fois radicalement en fonction du désir que nous donne *Le pari* de Pascal. Car assurément, ce qui déjà dans le cogito cartésien suffit à fonder l'être du sujet en tant que le signifiant le détermine comme ne se saisissant qu'au point où autour de l'affirmation du « je pense », il s'est réduit à ce point de doute d'être, ceci n'a plus aucun sens sinon qu'à ouvrir les guillemets de la conclusion qui lui donne toute sa substance, le « donc je suis », comme contenu de la pensée pour autant qu'il rejette dans une rétro-position le « je suis » d'être ce « je pense » : je suis celui qui pense « donc je suis ». Or, nous retrouvons la voie de Freud à considérer qu'en ce doute est toute la substance de l'objet central qui divise ainsi l'être du «Je pense» lui-même pour autant que dans ce doute Freud, dans sa -168-

Leçon du 9 février 1966

praxis nous fait reconnaître le point d'émergence de cette faille du sujet qui le divise et qui s'appelle l'inconscient.

Le point de suture, le point de fermeture inaperçu dans le « je pense donc je suis », c'est là que nous avons à reconstruire toute la part élidée de ce qui s'ouvre, que nous rouvrons cette béance qui ne peut, sous toute forme du discours qu'est le discours humain, n'apparaître que sous la forme du trébuchement, de l'interférence, de l'achoppement dans ce discours qui se veut cohérent. Pourtant, ce qui fonde ce discours n'est point par là saisi, discours du désir, nous dit-on; mais qu'y a-t-il qui fasse que nous puissions dire que ce par quoi nous pouvons y suppléer soit le tenant lieu de la représentation? Vous entendez bien que c'est ici indiquer la place où fonctionne ce qui soutient comme divisé tout ce qui se réalise du sujet dans le discours, que c'est là la place où nous avons à chercher la fonction de l'objet a.

Le doute de Pascal est encore en ce passage d'une opération de balance, *dubio, dubito,* c'est l'habitude, puisque je m'emploie à faire osciller ces plateaux de la balance, c'est autour d'une mise à l'épreuve du savoir au regard de la vérité de ce qu'il en est ou n'en est pas du vrai savoir. Bien sûr Heidegger a belle part à représenter qu'est abandonné le fond irrémédiablement refoulé de l'alétheia de *l'Urverdrängung si* ce n'est pas ainsi qu'il la nomme, c'est ainsi que nous pouvons l'identifier. Mais ce rappel est fragile de ne représenter qu'un retour à une mouvance sans issue, conformément au terme qui est employé à l'origine de la pensée grecque, c'est de l'éteos qu'il s'agit, de *l'Echt,* de l'authentique.

Descartes installe, en même temps qu'il révèle, à son insu, la division du sujet autour de l'opération de mise à l'épreuve, opération négative, où il est impossible de reconnaître comment penchent les plateaux autour du vrai savoir. Il n'en retire que la certitude de l'épreuve opérée et c'est dans ce doute du sujet que s'insère la certitude. Pour reprendre et faire un pas de plus, il faudra qu'il ramène l'argument antique, par où ce qui imprime dans l'ordre de nos pensées l'idée de perfection, se doit de garantir le chemin de notre recherche. Assurément, on peut pointer et dessiner, déjà ici, la distance qu'il y a de prise, au regard de l'argument ontologique dont vous reconnaissez pourtant ici la forme et qui pour avoir eu son prix dans l'exploration du champ de l'être ne mérite plus pour nous d'être ressaisi que sous cette forme qui y apparaîtra certaine à qui sa réflexion aura assez montré que l'idée de perfection ne s'ébauche et ne se forme que sur le modèle de la compétition de la bête de concours et que sa substance n'est pas autre que celle dont le porc peut rêver quant à l'obésité de son châtreur. je n'aime pas le vain blasphème et l'on doit savoir que ce que je vise ainsi, ce n'est certes pas la visée d'un certain dévoiement concernant l'in-

L'objet de la psychanalyse

terrogation sur l'être divin, mais celle où un certain bétail philosophique s'obstine à rester enlisé.

Si bien qu'il faut remarquer que la démarche de Descartes tire l'épingle du jeu du sujet au regard du Dieu supposé trompeur et qu'à se retourner vers l'autre Dieu pour lui rendre la charge entière, à son arbitraire, de fonder les vérités éternelles, la question, - elle est importante pour nous, - est de savoir si dans ce jeu, puisque l'épingle est déjà retirée du jeu, c'est bien le sujet qui doute. Même si le Dieu trompeur ne saurait lui retirer ce privilège, celui, même parfait, vers lequel il se retourne n'est pas alors, et je le dis, fort de ce que Pascal l'a pensé avant moi, n'est pas dès lors un Dieu trompé. Ce point sensible est important pour nous et dans notre recherche, pour autant que c'est au piège de la forme idéale, comme en quelque sorte préformée, antéposée au chemin où nous avons à guider la recherche du sujet qui est proprement celle où l'idéal de perfection a à se tromper... [citation grecque]... Ce dont il y a à faire concernant l'acte du médecin, dit proprement Platon, c'est cette image... [citation grecque]... qu'il a, lui, le médecin dans l'âme. N'est-ce pas dire l'importance exacte qu'il y a, la représentation que nous avons à nous faire de la nature de l'enjeu quand il s'agit de l'ordre de rapport à la vérité seule accessible et définie par les conditions où nous engageons l'expérience qui est celle où le sujet est formé dans la dépendance du signifiant comme tel.

Voilà ce qu'apure la structure du *Pari* de Pascal. Quelque part, en un de ces points nombreux où se préfigure, dans ces dialogues de Platon qui sont bien loin, bien sûr, de nous livrer une doctrine en quelque sorte unilatérale du rapport de tout ce qui est idée à cet éteos dont je parlais tout à l'heure, qui en donnerait l'essence de tout ce qui dans l'être subsiste. Bien loin de là! A tout instant nous trouverons des références faites pour nous orienter et nommément celle-ci : entre l'être éternel qui n'existe pas, et ce qui naît et meurt mais qui n'est pas, le signe, la pierre de touche doit nous être donnée en ceci que si le premier subsiste, il doit se supporter d'un discours invincible. C'est bien encore ce que nous cherchons, à ceci près que ce discours est celui qui doit nous permettre de reconnaître dans ce champ qui est le nôtre, d'une existence cernée entre la naissance et la mort, ce que ce discours-là peut tenir qui soit de cet ordre invincible.

C'est ici que nous introduit le discours de Pascal. Nul étonnement qu'il ne parte de cette référence à l'au-delà de la vie et de la mort mais ce n'est pas, je ne dirai pas comme il semble, mais bel et bien comme tout un chacun s'en aperçoit et s'en scandalise, tous ces messieurs de l'idéologie spiritualiste ici se redressent et font la petite bouche : comment parler de ce qui est d'une si haute dignité en termes de ces joueurs qui sont la lie de notre société! Au temps de Victor Cousin seuls les bourgeois ont le droit de se livrer à l'agio; et ceux auxquels sera -170-

Leçon du 9 février 1966
donnée dans la société la charge de penser à ce qui se passe, ceux qui pourraient avertir le peuple de ce dont il s'agit effectivement dans ce qu'on appelle la marque du progrès sont priés de rentrer dans ces ordres de décence auquel j'ai voulu donner, tout à l'heure, sous une forme scandaleuse, son enseigne énorme, celle du porc châtré, autrement dit, de rester dans les limites de décence de la pensée qu'on appelle l'éclectisme.
N'avez-vous pas remarqué que dans ce pari concernant l'au-delà, Pascal ne nous parle pas, jamais personne n'a vu ça, de la vie éternelle. Il parle d'une infinité de vies infiniment heureuses. Ça fait toujours des vies, ça! Et en fin de compte à les appeler ainsi, il leur garde leur horizon de vie et la preuve c'est qu'il commence par dire: est-ce que vous ne pariiez pas seulement pour qu'il y en ait une autre ? Celui que j'ai appelé, tout à l'heure, je veux dire la dernière fois, le bon Lachelier, eh bien il est bien gentil, il s'arrête là; il dit quand même, qui est-ce qui pariait pour avoir seulement une seconde vie? Retrouvez le passage, je l'ai cherché frénétiquement tout à l'heure, vous le retrouverez aisément. C'est que je ne lui reproche pas ce manque d'imagination, mais n'est-il pas vrai, simplement, qu'à courir son petit bonhomme de chemin, d'éplucheur des chances en jeu dans *Le pari,* il nous invite, nous, à nous poser vraiment la question? Qu'est-ce qui se passe, effectivement, et cela ne vaudrait-il pas la peine d'engager un pari seulement avec quelques chances quant à cette vie entre la naissance et la mort, cette vie qui est la nôtre, d'en avoir peut-être une seconde ?
Laissons-nous arrêter un instant autour de ce jeu, peut-être un peu plus armés que d'autres pour saisir ce qu'apporterait d'irréductible différence, franchissement, que nous puissions nous penser ainsi. Car il faut que ces deux vies soient chacune entre la naissance et la mort, mais il faut aussi que ce soit le même sujet. Tout ce qu'on aura joué précisément dans la première, nous savons que nous le pourrons jouer autrement dans la seconde. Mais nous ne saurons pas toujours pour autant quel est l'enjeu. Cet objet inconnu qui nous divise entre le savoir et la vérité, comment ne pas espérer que la seconde nous donnera vue sur la première, que pour un sujet le signifiant ne sera pas ce qui représente le sujet à l'infini pour un autre signifiant mais pour l'autre sujet que nous serons aussi ? Comment cet autre sujet, ne pas espérer le privilège qu'il soit la vérité du premier? Dans d'autres termes, ne voyons-nous pas la loi dans cette imagination, fantasme du fantasme, s'éclaircir de ce qui sous le nom de fantasme joue au secret de cette vie qui est bien telle que nous n'en avons qu'une et que jusqu'à la fin l'enjeu peut nous être caché ?
Cette supposition implicite aux Parques, telle que nous le lisons, si nous le lisons à la chandelle de l'irréflexion où se suspend tout notre sort, cette supposition qu'après la mort nous en aurons le fin mot, à savoir que la vérité sera -171-

L'objet de la psychanalyse

patente, si oui ou non, il y aura là pour la tenir le Dieu de la promesse ? Qui est-ce qui ne peut pas voir que cette supposition implicite à toute l'affaire, c'est elle qui la met véritablement en suspens ? Pourquoi après la mort, si quelque chose perdure, n'errerions-nous pas encore dans la même perplexité ?

Le jeu pascalien concernant cette infinité de vies, multipliées par l'infinité d'un bonheur qui doit bien avoir quelque rapport avec ce qui se dérobe à la nôtre, ne peut qu'avoir un autre sens qui n'a rien à faire avec la rétribution de nos efforts aveugles. Et c'est bien en cela qu'il est cohérent que l'homme, dont la foi était toute entière suspendue à ce quelque chose dont nous ne savons même plus parler, - qui s'appelle la grâce, - est dans une position cohérente quand il déroule sa pensée concernant l'enjeu, l'enjeu qui est celui du bonheur, à savoir tout ce qui cause le périssable et l'échoué de notre désir et que cet enjeu du bonheur est par nature à rechercher sur le fond du pari. Cet objet a que nous avons vu surgir dans cet au-delà imaginable, déjà de façon toute proxime à seulement imaginer une vie seconde, ce n'est pas quelque chose que la pensée religieuse n'ait pas déjà sondé.

Ceci s'appelle la communion des saints. Nul de ceux qui vivent à l'intérieur d'une communauté de foi, qui a quelque rapport avec ce fondement du bonheur, n'est sans être intéressé à ce que quelque part ce bonheur soit conquis par d'autres de nous ignorés. Cette conception est cohérente de ce que chacune de nos vies, nous autres du commun, n'est rien d'autre que le rêve suspendu au mérite de quelque inconnu, et que ce qui s'exprime traditionnellement dans ce thème exploité par tout un théâtre qui va plus loin dans la dignité que vous ne pouvez le sonder d'abord, si vous ne pensez pas que le théâtre de Shakespeare lui-même en relève, dans le thème de « La vie est un songe ».

Au regard de cette perspective, *Le pari* de Pascal signifie le réveil. L'étroitesse même du rapport à l'autre concerne cette doctrine de la prédestination et de la grâce dont, dès mon rapport de Rome, j'indiquais qu'au lieu de mille autres occupations futiles, les psychanalystes y tournent leur regard, tel est déjà là dessiné le point d'impact - ainsi qu'à la fin d'un article intitulé « Remarques sur un certain discours », auquel je vous prie de vous reporter, - marquer que le point où d'ores et déjà je désirais vous diriger au regard de la fonction de ce pari.

Car maintenant nous pouvons voir ce que signifie ce Pari, unique, en ceci que l'enjeu y est l'existence du partenaire. Si Pascal peut mettre en balance ce quelque chose qui n'est point le tout, mais l'infini qui s'ouvre, à seulement savoir le reconnaître en ce point où nous avons appris l'année dernière à désigner substantiellement la fonction du manque, à savoir le nombre où l'indéfini n'est que le masque du véritable infini qui s'y dissimule et qui est justement celui ouvert par la dimension du manque, à le mettre en balance avec ce qui se

Leçon du 9 février 1966

désigne dans le champ du sujet comme objet cause du désir, qui se signale de n'être rien apparemment, et de cette confrontation même du balancement porté au-delà, au niveau du champ de l'Autre, de ce champ où pour nous se dessine toute la mise en forme signifiante à laquelle Pascal nous dit: vous ne pouvez pas échapper, vous êtes embarqués, déjà; c'est ce que le signifiant supporte, tout ce que nous appréhendons comme sujet. Nous sommes dans le pari, et c'est à celui à qui il appartiendra comme il fut donné à Pascal d'en reconnaître les formes les plus pures, les plus voisines de cette fonction du manque, c'est là autour de cette oscillation frappant l'Autre et le mettant entre cette question que j'ai déjà formulée et que je me permets de rappeler parce que certains ici s'en souviennent, cette question du « rien peut-être » et ce message du « peut-être rien », que les réponses viennent à la première: « pas sûrement rien », à la seconde, pour autant que l'enjeu pour un Pascal est justement celui de ce rien fondé dans l'effet sur nous du désir : « sûrement pas rien ».

Je veux éclairer bien la topologie de ce qu'ici je désigne. J'ai trouvé, il y avait bien d'autres voies pour la faire jaillir, mais j'aimerais prendre la voie neutre, un logicien de la grammaire, tant pis. Il y a d'excellentes choses, parmi d'autres plus médiocres, dans un livre de Willard Van Orman Quine qui s'appelle: *Word and Object. Vous y* trouverez au chapitre IV... [Les caprices de la référence - éd. française] intraduisible : *referential vagaris,* flottement... quelques remarques. Elles partent de ceci qui est la position fregienne à laquelle nos exercices de l'année dernière nous ont accoutumés concernant la différence de ce qui est *Sinn* et de ce qui est *Bedeutung;* de ce qui fait sens, d'où je vous ai montré l'avis dans l'exemple : *«green colourless ideas »,* et de ce qui concerne le référent.

Au moment de cette parenthèse que constitue *Le pari* de Pascal dans la suite de ma topologie, au moment où vous ayant présenté dans le cross-cap la surface où nous pouvons discerner se conjoindre les deux éléments du fantasme, ceux qui ne fonctionnent qu'à partir du moment où la coupure fait que l'un de ces éléments, l'objet *a* se trouve en position d'être la cause d'une invisible, insaisissable, indiscernable division de l'Autre, le sujet. La question est par nous supportée dans ce modèle du pari de concevoir non pas ce qu'est ce fantasme mais comment nous pouvons nous le représenter. Il est bien clair que dans son immanence il est inabordable et qu'il s'agit d'expliquer pourquoi l'analyse permet de nous faire tomber dans la main le petit *a* dont il s'agit. C'est pour autant où une autre forme, celle que je n'ai point encore ramenée cette année, celle qui, topologiquement, contingentement - si j e puis dire, - de la bouteille de Klein nous le livre. La fonction de l'Autre dans cet *Erscheinung* possible qui ne saurait être représentation de l'objet *a,* voilà ce que les dernières explications, sur lesquelles sans doute s'arrêtera mon discours d'aujourd'hui, vont essayer d'éclairer. -173-

L'objet de la psychanalyse

Allons tout de suite à ce dont il s'agit : à savoir, la croyance. Quand je vous ai parlé tout à l'heure de cette seconde vie, il pourrait apparaître cette réflexion, étalement, disjonction du fantasme. Est-ce que vous ne vous êtes point fait incidemment la réflexion que ce serait là donner à notre existence ce jeu aux entournures qui permettrait de relâcher un peu son sérieux ? Il n'y a qu'un malheur, c'est que cette seconde vie qui n'existe pas et que j'ai essayé un instant, à l'intérieur du sérieux du *Pari* de Pascal de faire pour vous vivre, eh bien nous y croyons. Nous ne parions pas mais justement, si vous y regardez de près, vous verrez que vous vivez comme si vous y croyez. Cette doublure qui fait les délices des psychologues et qui s'appelle à l'occasion le niveau d'aspiration, rien ne s'entend aussi bien que les psychologues pour donner statut à toutes les immondices dont notre sort est perverti; cela s'appelle notre vie idéale - celle précisément que nous passons notre temps à rêver, mollement.

Monsieur Willard Van Orman Quine cite avec quelque astuce à propos d'un petit exemple, que je ne vois pas du tout pourquoi je le changerais, ce qu'il arrive dans ce qu'on appelle les fonctions propositionnelles qui ont pour modèle ceci : - je laisse les noms - Tom croit que Cicéron a dénoncé Catilina. La chose prend son intérêt, parce que c'est en raison d'une information bornée, Tom croit que celui que, dans les tragédies du XVIe siècle, on aurait aussi bien désigné par ce nom francisé non pas de Tullius mais de Tulle, à savoir pour nous qui bien entendu sommes érudits, c'est le même Cicéron, Tom croit que Tulle est vraiment incapable d'avoir fait une chose pareille. Dès lors qu'en est-il de la référence du signifiant Cicéron quant à l'énoncé : si Tom croit que Cicéron a dénoncé Catilina et qu'il maintient que Tulle - il ne sait pas qu'il est le même - n'en a rien fait? C'est autour de cette suspension qu'un grammairien apporte des précisions fort intéressantes sur la façon dont il convient de mesurer à l'aune de la logique telle ou telle forme de grammaire. Car il devient intéressant de remarquer que si dans une même forme vous substituez à la nomination une forme indéfinie, ce qui paraîtrait donc devoir opacifier encore plus la référence, bien au contraire, la « *referencial vagaris »,* à savoir l'opacité qu'introduit la fonction propositionnelle : « Tom croit », c'est ici qu'il ne saurait s'agir de dire que la référence devient vague à partir du moment où vous dites que Tom « croit » que quelqu'un a dénoncé Catilina. Assurément on peut aller plus loin et s'apercevoir que ce n'est pas la même chose de croire que quelqu'un a dénoncé Catilina, ou de dire que quelqu'un existe dont Tom croit qu'il a dénoncé Catilina. Mais vous voyez que nous commençons à entrer là dans un système de double porte qui, peut-être, nous entraînerait un peu loin.

Mais pour vous ramener à la question de l'existence de Dieu ceci vous fera saisir la différence qu'il y a entre dire : « Il croit que Dieu existe », - surtout si -174-

Leçon du 9 février 1966
nous le trouvions dans le texte de quelqu'un qui nous dirait qu'on peut penser la nature de Dieu - or précisément Pascal nous dit qu'elle est à proprement parler non seulement inconnaissable mais impensable et donc qu'il y a un monde entre croire que Dieu existe dans ce que contrairement à ce que pensent les représentants de l'argument ontologique, il n'y a aucun référent de Dieu et que par contre dire, concernant l'indéterminé que devient Dieu dans « je parie que Dieu existe », c'est dire tout autre chose parce que ceci implique qu'au-dessous de la barre Dieu n'existe pas.
En d'autres termes, dire : je parie que Dieu existe ou pas (il faut ajouter le ou pas), c'est introduire ce référent dans lequel se constitue l'Autre, le grand Autre, comme marqué de la barre qui le réduit à cette alternative de l'existence ou pas, et à rien d'autre.
Or c'est bien ce qui est reconnaissable dans le message originel par où apparaît dans l'Histoire celui qui change à la fois les rapports de l'homme à la vérité et de l'homme à son destin, s'il est vrai - comme on peut dire que je vous le serine depuis quelque temps - que l'avènement de la Science, de la Science avec un grand S - et comme je ne suis pas seul à le penser puisque Koyré l'a si puissamment articulé - cet avènement de la Science serait inconcevable sans le message du Dieu des Juifs. Message parfaitement lisible en ceci..., - vu que quand celui encore mal dépêtré de ses fonctions de mage en communication avec la Vérité, - car ils furent en communication avec la vérité, il n'y a pas besoin de se régaler des dix plaies de l'Egypte pour le savoir..., si vous aviez les yeux ouverts, vous verriez que la moindre de ces poteries qui sont inexplicablement pour nous le legs des âges antiques, respire la magie, et que c'est bien pour cela que les nôtres ne leur ressemblent pas.
Si je mets tellement au premier plan certains menus apologues comme ceux du pot de moutarde, ce n'est pas pour le simple plaisir de parodier les histoires de potier. Quand Moïse demande au messager dans le buisson ardent de lui révéler ce nom secret qui doit agir dans le champ de la vérité, il ne lui répond que ceci, *Eyè asher eyè,* ce qui comme vous le savez - du moins pour ceux qui m'entendent depuis quelque temps - n'est pas sans proposer des difficultés de traduction, dont assurément la plus mauvaise, pour être formellement accentuée dans le sens de l'ontologie, serait: « Je suis celui qui suis *»; asher* n'a jamais rien voulu dire de pareil; *asher* c'est le « ce que » et si voulez le traduire en grec c'est le *je suis ce que je suis,* ce qui veut dire, tu n'en sauras rien quant à ma vérité entre ce « je suis » préposé et « celui qui est à venir », l'opacité subsiste de ce « ce que » qui reste comme tel irrémédiablement fermé.

Je raye sur le grand A [A ?] cette barre, ce en quoi c'est là, à l'ouverture que nous venons frapper pour qu'en choît ce qui, dès lors, dans *Le pari* de Pascal ne -175-

L'objet de la psychanalyse
se conçoit comme rien de représentable mais comme le réel vu par transparence au regard de cette brume subjective, de ce qui se profile de fumeux et d'incohérent de rêve sur le champ de l'Autre dans ce qui nous sollicite au réveil, à savoir ce petit a. C'est vrai qu'il est réel et non représenté, qu'il est là saisissable en quelque sorte par transparence, selon que nous-mêmes avons su organiser plus ou moins dans la rigueur signifiante le champ de l'Autre.
Ce petit a que nous connaissons bien, j'aurai à vous expliquer, et seulement maintenant, son rapport au surmoi. C'est quand il est au-delà de la paroi d'ombre représentée par cet Autre suspendu autour de la pure interrogation sur son existence que le réveil, c'est là ce qui permet de le faire choir, non pas postposé mais antéposé par rapport à ce champ opaque du rêve et de la croyance. Le rapport de l'analyste au regard de cet Autre dont je vous ai donné la définition l'année dernière, je vous l'ai déjà donnée, c'est là que la position de l'analyste est à définir. Le partenaire, le répondant, celui à partir de quoi s'inaugure la possibilité de l'entrée dans le monde d'un ordre d'homme qui ne soit point soumis à l'éternel leurre des fausses captures de l'être mais qui dépend de la réalisation de ceci que cet Autre, que ce partenaire, celui qui n'est pas celui dont nous tenons la place mais avec lequel nous avons à engager la partie à trois avec l'analysé et même avec un quatrième, que cet Autre sait qu'il n'est rien. -176-

Leçon XI 23 février 1966, Séminaire fermé

Docteur I. Perrier-Roublef - Lacan nous a demandé d'assumer aujourd'hui son séminaire. Nous allons reprendre la discussion sur les trois articles de Stein que vous connaissez. Mais auparavant, je voudrais introduire un débat centré sur les notions de transfert et de névrose de transfert pour tenter de restituer ces éléments dans le cadre de la conférence de Stein sur le transfert et le contretransfert. Cet exposé venant après celui de Stein, serait en meilleure place avant, tout au moins en sa première partie.
Cette première partie comporte en effet un survol de la notion de transfert chez Freud et d'autres psychanalystes alors que Stein approfondit cette notion dans la cure elle-même. Comme soutien de la cure et en même temps comme obstacle, Stein introduit le masochisme qui s'étale sur le divan et dont il s'agit de reconnaître l'économie (du masochisme, pas du divan) et le narcissisme qui s'épanouit à la faveur de la régression topique dans la situation psychanalytique. La deuxième partie de mon exposé introduit ce que Lacan nous enseigne concernant l'objet *a* qui nous permettra de dépasser l'obstacle du complexe de castration auquel Freud s'est heurté dans ses psychanalyses interminables, ou mieux infinies. Dans ce débat sur les notions de transfert et de névrose de transfert, la question qui se pose est celle-ci : peut-on prononcer indifféremment ces deux termes ?
Pour aborder ce thème, il m'a paru judicieux de citer un article de Lacan pris dans : *La direction de la cure et le principe de son pouvoir.* Lacan y disait en substance à propos du transfert
« *Est-ce le même effet qui attache le patient à l'analyste qui plus tard le fera s'installer dans la trame de satisfaction qu'on qualifie de névrose de transfert où il faut bien voir une impasse de l'analyse, entendons que l'analyse s'avère impuissante à résoudre, aboutissant à un point mort. Est-ce le même effet encore qui donne à l'analyse au second stade, la* - 177 -

L'objet de la psychanalyse
dynamique qui lui est propre et que symbolise la scansion triadique frustration, agression, régression, où l'on motive son procès ? Est-ce le même effet enfin par quoi l'analyste vient, en son tout ou par partie, occuper les fantasmes du patient ? Voilà sur quoi l'on peut s'étonner, dit Lacan, que la lumière ne soit pas faite. »

La raison en a été énoncée par Ida Macalpine *(The developpement of the transference) :* c'est qu'à chaque étape de la mise en question du transfert, l'urgence du débat sur les divergences techniques n'a jamais laissé place à une tentative systématique d'en concevoir la notion (de ce transfert) autrement que par ses effets. Force nous est donc de faire état des pratiques où le transfert est évoqué dans les travaux actuels. Dans la technique que Lacan qualifie de corrective, le transfert est apprécié pour autant qu'il permet de saisir dans une conduite actuelle du patient ce qu'on conçoit comme un pattern inactuel, occasion de refléter l'introduction dans la réalité d'une exigence qui la déforme et qui ne saurait, comme telle, y recevoir de réponse. Cette tendance est orientée par la créance faite à la notion du moi inconscient, autrement dit à un facteur de synthèse organisant les défenses du sujet contre ses propres tendances par une série de mécanismes dont Anna Freud a dressé l'inventaire.
Lacan pense que cette théorie est insuffisante pour n'avoir pu spécifier, dans la genèse, l'ordre d'apparition et la hiérarchie de ces mécanismes et leur coordination aux étapes du développement instinctuel. Car il ne sert à rien d'ordonner le traitement de la surface à la profondeur si la notion de leurs rapports est obscurcie.
Le transfert n'est pas seulement lié à la dynamique de l'écart entre la réalité et les symptômes comme tels. Il joue dans le traitement un rôle positif et c'est même en quoi Abraham en vient à formuler que :
« *La capacité de transfert étant la capacité d aimer, elle permettrait de mesurer la capacité d'adéquation au réel du malade*. »

C'est bien cette vue d'Abraham qui fait le fond de la conception que Lacan qualifie de maturative du traitement en soulignant la confusion qui s'est accumulée autour de la notion de transfert. En ce qui concerne la névrose de transfert, la confusion est encore plus grande et chez Freud lui-même ce n'est pas très clair.
A consulter certains travaux, il semble qu'on puisse dégager deux notions assez communément admises : le transfert qui s'inscrit inévitablement dans la situation analytique, est un facteur d'efficience du traitement; en revanche la névrose de transfert implique le franchissement d'un seuil au-delà duquel le -178-

Leçon du 23 février 1966

monde du malade se referme sur la personne de l'analyste. Une résistance massive s'installe alors qui sera difficile à entamer. Entre le transfert et la névrose de transfert il y a ainsi, et ce sont les termes de Nacht *(La présence du psychanalyste),* franchissement d'un seuil. Au-delà de ce seuil, il y a prolifération, organisation, utilisation à titre défensif par le névrosé de la relation psychanalytique, laquelle n'étant plus un moyen, devient un but en soit. S'agit-il là d'un processus inhérent à la structure créée par la méthodologie freudienne ? Il ne le semble pas et nous en savons assez pour pouvoir affirmer d'emblée que lorsqu'une névrose de transfert s'installe ainsi l'analyste y est pour quelque chose.

Autrement dit, cette névrose de transfert, pourquoi survient-elle ? Quelle en est la cause, le sens, la fonction? Finalement, comment l'éviter? Revenons-en d'abord aux textes classiques sur le transfert. Parmi les auteurs qui se sont préoccupés de ce problème, Freud d'abord et beaucoup d'autres ensuite, jugent que le transfert et la névrose de transfert ne font que reproduire en les transposant la névrose infantile et les relations que l'enfant a eues avec son entourage. C'est le transfert d'émois et d'affects de Freud. Dans son article «Remémoration, répétition et perlaboration», Freud écrit :

« *Le malade répète tout ce qui émane des sources du refoulé, imprègne déjà toute sa personnalité : ses inhibitions, ses attitudes inadéquates, ses traits de caractère pathologiques. Il répète également pendant le traitement tous ses symptômes et, en mettant en évidence cette compulsion à répéter, nous n'avons découvert aucun fait nouveau mais acquis seulement une conception plus cohérente de l'état des choses*. »

Nous constatons clairement que l'état morbide de l'analysé ne saurait cesser dès le début du traitement et que nous devons traiter sa maladie non comme un événement du passé mais comme une forme actuellement agissante. C'est fragment par fragment que cet état morbide est apporté dans le champ d'action du traitement et, tandis que le malade ressent comme quelque chose de réel ou d'actuel, notre tâche à nous consiste à rapporter ce que nous voyons au passé.

Plus tard dans les conférences données en 1916 : «Introduction à la psychanalyse». Freud insiste sur le fait qu'il serait déraisonnable de penser que la névrose du malade en traitement a cessé d'être un processus actif : elle a seulement modifié son point d'impact. C'est dans la relation transférentielle qu'elle porte tout son poids, c'est pourquoi nous voyons souvent le malade abandonner les symptômes de sa névrose. Celle-ci s'exprime désormais sous une autre forme, grâce au transfert, qui représente donc une réédition camouflée de son ancienne névrose. L'avantage est que celle-ci pourra beaucoup mieux être saisie sur le vif et élucidée, puisque le thérapeute en représente cette fois le centre. On -179-

L'objet de la psychanalyse
peut dire qu'on a alors non plus affaire à la maladie antérieure du patient mais à une névrose nouvellement formée qui remplace la première. Freud ajoute
« *Surmonter cette nouvelle névrose artificielle c'est supprimer la maladie engendrée par le traitement. Ces deux résultats vont de pair et quand ils sont obtenus, notre tâche thérapeutique est terminée*. »

Il exprima ainsi clairement que la fin de la cure et sa réussite dépendent de la possibilité de résoudre la névrose de transfert.
Nous savons que c'est à cela qu'il s'est buté dans *Analyse finie et infinie.* Dans la névrose de transfert l'analyste en est-il le centre ? Autrement dit, comme Lacan en pose la question, possède-t-il cet objet qui focalise le transfert de l'autre et au-delà de son avoir, qu'est-il lui-même ? C'est très tôt dans l'histoire de l'analyse que la question de l'être de l'analyste apparaît. Que ce soit par celui qui a été le plus tourmenté par le problème de l'action psychanalytique n'est pas pour nous surprendre. On peut dire en effet que l'article de Ferenczi, «Introjection et transfert» datant de 1909, est ici inaugural et qu'il anticipe de loin sur tous les thèmes ultérieurement développés. Le transfert groupe, pour Ferenczi, les phénomènes concernant l'introjection de la personne du médecin dans l'économie subjective. Il ne s'agit plus ici de cette personne comme support d'une compulsion répétitive, d'une conduite inadaptée ou comme figure d'un fantasme. Il s'agit de son absorption dans l'économie du sujet par tout ce qu'il représente lui-même de problématique incarnée. La question est de savoir comment lui-même s'incarne dans la problématique projetée sur lui.
Si l'on en revient à Freud dans *Au-delà du principe du plaisir,* chapitre III, et à la différence qu'il fait entre répéter et se souvenir, on se rappellera que le psychanalyste doit s'efforcer de limiter le champ de la névrose de transfert en forçant le plus possible dans le souvenir et le moins possible dans la répétition. Ce qui est souhaitable, nous dit Freud, c'est que le malade conserve une certaine marge de supériorité, grâce à laquelle la réalité de ce qu'il reproduit sera reconnue comme un reflet, comme l'apparition dans le miroir, d'un passé oublié. Lorsqu'on réussit dans cette tâche, on finit par obtenir la conviction du malade et les conséquences thérapeutiques qui s'ensuivent. Tout cela définit le transfert et son maniement et non la névrose de transfert en tant que c'est ce qui est à éviter aux dires mêmes de Freud. Lui-même ne l'évite pas s'il est vrai que dans *Analyse finie et infinie, il* se croit possesseur de ce quelque chose que vise l'analysé dans son désir.
Pour aller plus loin, il faut évoquer ce que Lacan enseigne concernant l'objet *a.* Car dans la dialectique de l'ératès et de l'éroménos ou bien cet objet se - 180 -

Leçon du 23 février 1966

situe dans une « problématique incarnée » et c'est là le contre-transfert, ou bien il se situe entre l'analysé et l'analyste. C'est la compréhension de ce a qui peut aider plutôt que de se poser la question à la fin d'une séance : qu'est-ce que ça veut dire dans le transfert? Qu'est-ce que le patient veut me dire à moi, l'analyste ? Car si l'analyste est un « moi », cela suffit à déterminer cette sorte de relation duelle qui ne peut être qu'une relation située dans le registre de l'identification à l'analyste ou à son désir. La névrose de transfert dans ce qu'elle a d'encombrant, dans son poids, plus on analyse le transfert, plus elle s'établit, et cela faute de savoir comment formuler autrement le transfert. Comment en effet, peut-on le formuler autrement? L'élément de répétition va de soi. Mais cet élément historique ne suffit pas. Il y intervient un élément structural. Certains éléments dans la structure viennent jouer un rôle de pivot. Si on ne conçoit pas le mode de compréhension de différents points du transfert, si on ne fait entrer en jeu les points pivots dans la façon dont il convient d'aborder l'analyse dans la relation entre l'analysé et l'analyste, on aura beau analyser le transfert, on ne fera que stabiliser un certain type de relation structurale. Une image aliénante est clé dans la névrose. On constituera une néo-névrose : la névrose de transfert. Il faut tenir compte, non seulement de la structure de la névrose, mais du fait qu'elle est intéressée dans la relation complète qui se produit dans la relation psychanalytique. Dans *Au-delà du principe de plaisir,* chapitre VII, l'image idéale de la relation du transfert qui se veut la plus réduite possible, est une image dépassée. Elle va vers la structure.

La cause de la névrose de transfert, c'est le mode sur lequel on analyse le transfert. Il faudrait articuler une formule précise du rapport à l'image spéculaire *i(a)* dans l'algèbre lacanienne, une correcte analyse du transfert n'est pas de se demander à tout instant, qu'est-ce que le patient à voulu me dire, il faut analyser ce que le patient appréhende du désir de l'Autre à propos de l'objet *a,* repérer le degré d'émergence de l'objet *a* à chaque séance, autour de quoi peut se faire l'analyse du transfert, prendre le moi de l'analyste comme mesure de la réalité suffit pour qu'une névrose ne puisse se loger que là. Tout dépend donc de la façon dont l'analyste pense la situation.

Rappelons les grandes lignes de la théorie lacanienne pour situer cet objet *a* du névrosé. D'une part tout l'investissement narcissique ne passe pas par l'image spéculaire. Il y a un reste, le phallus -φ. Dans l'image réelle du corps libidinalisé, le phallus apparaît : en moins, en blanc, il n'est pas représenté, il est même coupé de l'image spéculaire. D'autre part le sujet barré par rapport à l'Autre, dépendant de l'Autre, est marqué du signifiant dans le champ de l'Autre. Mais il y a un reste, un résidu qui échappe au statut de l'image spéculaire. Cet objet, n'importe lequel, c'est *a,* l'objet de l'angoisse. L'angoisse se constitue quand un -181-

L'objet de la psychanalyse

mécanisme fait apparaître quelque chose à la place naturelle de -φ, celle qu'occupe l'objet *a*.

Il n'y a pas d'images du manque; si quelque chose apparaît là, le manque vient à manquer. S'il ne manque pas, l'angoisse apparaît. Ce qui peut donc venir se signaler à cette place -φ c'est l'angoisse et c'est l'angoisse de castration dans son rapport à l'Autre. Le dernier terme où Freud est arrivé c'est l'angoisse de castration. Pour Lacan, ce n'est pas elle qui constitue l'impasse dernière du névrosé : c'est la forme de la castration. C'est de faire de cette castration ce qui manque à l'Autre; c'est d'en faire la garantie de cette fonction de l'Autre, cet Autre qui se dérobe dans le renvoi indéfini des significations. Le sujet ne peut s'accrocher à cet univers des significations que par la jouissance. Celle-ci, il ne peut l'assurer qu'au moyen d'un signifiant qui manque forcément. C'est l'appoint à cette place manquante que le sujet est appelé à faire par signe que nous appelons la castration. Vouer sa castration à cette garantie de l'Autre, c'est devant quoi le névrosé s'arrête. C'est elle qui l'amène à l'analyse. Et c'est l'angoisse qui va nous permettre de l'étudier.

Le névrosé, pour se défendre contre l'angoisse, pour la recouvrir, se sert de son fantasme qu'il organise. C'est l'objet a qui fonctionne dans son fantasme; mais c'est un a postiche et c'est dans cette mesure qu'il se défend contre l'angoisse. C'est aussi l'appât avec lequel il tient l'Autre (on peut citer l'exemple de Breuer qui s'est laissé prendre à cet appât en analysant Anna O.). Freud, lui, ne s'est pas laissé prendre. Il s'est servi de sa propre angoisse devant son désir pour reconnaître que ce qu'il s'agissait de faire c'était de comprendre à quoi tout cela servait et d'admettre qu'Anna O. le visait, lui. C'est bien à ceci que l'on doit d'être entré par le fantasme dans l'analyse et dans son usage rationnel du transfert. Et c'est ce qui va nous permettre de voir que ce qui fonctionne chez le névrosé, à ce niveau a de l'objet, c'est quelque chose qui fait qu'il a pu faire le transfert du a dans l'Autre; ce qu'il faut lui apprendre à donner, au névrosé, c'est rien, et c'est justement son angoisse.

je vais maintenant essayer de rappeler certaines parties de l'article de Stein sur *Transfert et contretransfert,* en m'excusant d'avance de n'avoir pas eu le temps de prendre connaissance de ses deux autres articles ainsi que des réponses qu'il a faites à Melman et à Conté. Lorsque Stein introduit, dans l'attente de l'intervention de l'analyste, la coupure entre le patient et l'analyste entre le monde intérieur et le monde extérieur, coupure par où s'introduit un pouvoir hétérogène, il semble qu'il y ait alors en présence deux êtres : le sujet et l'objet, l'analyste et le patient. Cette attente est ressentie comme déplaisir. L'analyste semble frustrer le patient du plaisir qu'il éprouve dans sa tendance à l'expansion narcissique. Et c'est la frustration que le patient éprouve dans cette coupure, c'est

Leçon du 23 février 1966

ce phénomène qui est le transfert, ceci d'après l'article de Stein. Le patient dote l'analyste d'un pouvoir qui n'est pas le sien. Il semble à première vue, comme l'a dit Conté, que cette dialectique de la frustration ramène la situation analytique à une relation duelle entre sujet et objet. Pour ma part, - c'est peut-être aussi d'ailleurs impliqué dans le texte de Stein, bien qu'il ne l'ait pas explicité, - je pense que le transfert est soutenu par la règle analytique et non par la relation à la personne de l'analyste qui justement par son action est dépossédé de sa personne.

A l'arrière-plan de cette dialectique se profile le troisième joueur, le grand Autre lacanien. L'analyste se trouve pris dans un dédoublement constitutif de la situation. Et ce dédoublement n'a rien à voir avec une relation duelle. Il y a là une contradiction qui crée l'ambiguïté. Si on l'oublie, c'est que ce joueur, ce troisième joueur, est bien l'analyste pour l'autre et que pour l'analyste c'est l'Autre qui lui dicte ses coups. Il semble qu'on retrouve ici la visée sadique dont parle Stein

« *Que l'analyste peut se laisser tromper dans le transfert et prendre la place à laquelle le patient le situe, c'est-à-dire comme origine du pouvoir de la frustration* ».

C'est sur cette frustration que porte ma deuxième remarque. A mon avis, la frustration dans l'analyse n'a pas pour source le déplaisir causé par l'attente de l'intervention, attente qui introduirait une coupure. Au contraire, elle naîtrait sur un horizon de non-réponse à toutes les demandes que le patient formule, y compris celle qu'il ne formule pas. C'est par l'intermédiaire de la demande que tout le passé s'entrouvre jusqu'au fin-fond de la première enfance. Et c'est parce que je me tais que je frustre mon patient. C'est par cette voie seulement que la régression analytique est possible. L'abstinence de l'analyste qui se refuse à gratifier la demande, la sépare du champ du désir et le transfert est un discours où le sujet tend à se réaliser au-delà de la demande et par rapport à elle.

Pourtant il me semble que dans cet article de Stein, tout laisse à penser que lorsqu'il dit frustration, c'est de castration qu'il s'agit et alors tout collerait très bien comme nous allons le voir. Stein situe la fin de l'analyse par l'accès au savoir sur la frustration. Pour Freud, les frontières de l'analyse s'arrêtent au complexe de castration qui garde sa signification prévalente c'est-à-dire : premièrement que l'homme peut avoir le phallus sur le fond de ne pas l'avoir, deuxièmement que la femme n'a pas le phallus sur le fond de ce qu'elle l'est. Et si Freud a marqué le caractère à l'infini de certaines analyses, c'est qu'il n'a pas vu que la solution du problème de la castration n'est pas autour du dilemme de l'avoir ou pas car ce n'est que lorsque le sujet s'aperçoit qu'il ne l'est pas, qu'il -183-

L'objet de la psychanalyse
peut normaliser cette position naturelle de combien il ne l'a pas. Pour revenir à l'article de Stein, si le progrès du patient tend vers l'interminable, dans ce balancement entre le progrès apparent dans le monde et l'exigence du statu quo dans la position du masochisme mettant le transfert sous le signe de l'incertitude, peut-être pourrait-on voir là une manifestation justement de la névrose de transfert aboutissant à un point mort. Cette incertitude inhérente à l'analyse est, comme l'a si bien dit Stein, celle que Freud voit dans la crainte de perdre ou l'envie d'avoir un attribut sans prix.
Nous retombons là dans les analyses infinies de Freud faute d'avoir différencié les plans de l'être et de l'avoir. C'est bien d'ailleurs ce que dit Stein sans l'expliciter :
« *La crainte de perdre ou l'envie d'avoir se retourne dans le transfert en la position de l'être pour l'analyste : être son plaisir ou sa croix*. »

Conrad Stein - Je vais essayer d'être très bref au moins dans un premier temps. Je reviendrai sur certains points si ça parait nécessaire. Ça m'a évidemment beaucoup intéressé, beaucoup, beaucoup. Et je vous remercie beaucoup. Je prends les points dans l'ordre où je les ai notés très rapidement. En ce qui concerne la remarque de Madame Macalpine qui dit qu'il n'y a pas de conception de la notion de transfert en dehors de ses effets, pour elle c'est une constatations de fait et non un jugement de ce qui devrait être. Elle a raison de dire cela. Mais elle ne sait pas pourquoi il en est ainsi. Et je crois que si on voulait savoir pourquoi il en est ainsi, il faudrait noter une chose qui me paraît très évidente, c'est la suivante : vous savez que Freud a découvert le transfert en même temps que la résistance, dès le début de la mise en oeuvre de sa technique, de sa cure cathartique. Le transfert y apparaissait comme un accident, une complication de l'analyse qu'il a vite reconnu inéluctable. Par la suite, Freud a changé d'avis et aujourd'hui on nous apprend dans tous les organismes d'enseignement du monde que la cure psychanalytique consiste en premier lieu à analyser le transfert. C'est possible. C'est non seulement possible, c'est même vrai. Je crois, - je ne peux pas développer la chose ici - c'est une idée qui, à mon sens, mériterait d'être fouillée, je crois que si les choses en sont encore aujourd'hui au point où elle en sont, c'est que malgré cette affirmation que l'analyse, c'est l'analyse du transfert, la pesée de cette conception initiale selon laquelle le transfert est une complication de la cure, cette pesée continue à s'exercer sur nous, c'est-à-dire que, dans une certaine mesure les psychanalystes, quoiqu'ils en disent le contraire, continuent à considérer le transfert comme une complication, comme un accident de la cure.
Maintenant, pour la question de la différence entre le transfert et la névrose -184-

Leçon du 23 février 1966

de transfert, qui n'est pas très claire dans Freud, je dois dire que je n'en suis pas partisan, en tout cas, pas dans la formulation que vous avez citée qui, je crois, est de Nacht, celle du seuil. Il est évident que si le transfert peut être le moteur de l'analyse, qu'il ne peut pas y apparaître comme un obstacle quasi irréductible, il n'y a pas là franchissement d'un seuil dans le sens d'une question de quantité. Vous avez bien présenté ça, si j'ai bien compris, je n'avais pas cette citation présente à l'esprit, comme s'il s'agissait d'une question de quantité de transfert, il est évident que ce n'est pas une question quantitative mais une question de structure du transfert. Mais je ne crois pas qu'on puisse distinguer le transfert et la névrose de transfert qui sont une seule et même chose, ce qu'on peut distinguer, ce sont des modalités, des modalités du transfert, des modalités dans sa structure pour employer le terme que vous avez emprunté à Lacan, dans votre deuxième partie. Quand vous avez dit qu'il fallait concevoir le transfert dans sa dimension historique et aussi dans sa dimension structurale, ce n'est pas un terme de Freud. C'est bien de Lacan. Et moi, je suis tout à fait d'accord avec cette distinction. Je vais même peut-être plus loin que Lacan et c'est votre évocation de l'article de Ferenczi qui me l'a fait penser, je crois moi, que toute la technique de la retrouvaille du passé, de la reconstruction du passé à travers les réminiscences, - car la réminiscence est quelque chose d'actuel et pas quelque chose de passé, - que toute cette technique de retrouvaille est un moyen de l'analyse et rien d'autre et qu'il est l'un des moyens et qu'il est un moyen qu'il est bon d'employer dans certaines conjonctures, qu'il n'est pas bon d'employer dans d'autres conjonctures.

« Ce que le patient appréhende du désir de l'Autre à propos de l'objet a et la question de la castration comme garantie de la fonction de l'Autre » : je crois que ce sont ceux-là, les thèmes lacaniens, qui m'ont inspirés pour ce deuxième article. S'il y en a, ce sont ceux-là, sans aucun doute, quoique je n'emploie pas l'algèbre de Lacan parce que, pour une raison ou pour une autre, je ne suis pas sensible à l'avantage de ce type de formulation. J'ai peut-être tord. Mais enfin, c'est bien là que se trouve ma source d'inspiration lacanienne. Il est important de le noter. Bien sûr, on ne peut pas développer la question maintenant. Alors, dans les remarques que vous faites concernant mon article, la coupure où s'introduit un pouvoir hétérogène, cette coupure qui sépare, je ne dis pas, deux êtres en présence mais je dis deux personnes, pour une raison très précise que vous ne pouvez pas connaître. C'est parce que j'ai donné par ailleurs une définition très précise de la notion de personne. Là, je ne veux pas non plus me lancer là-dedans. Il est évident que je suis obligé de récuser votre remarque concernant, comme je l'ai déjà fait à propos de la remarque similaire de Conté, concernant la notion d'une relation duelle entre sujet et objet. Les raisons en sont mul-

L'objet de la psychanalyse
tiples mais d'abord je vous fais remarquer que même dans la description que je donne dans ce texte qui est loin de constituer l'œuvre achevée puisque ceux d'entre vous qui ont assisté au séminaire de Piera Aulagnier ont entendu un chapitre supplémentaire que j'ai intitulé «Le jugement du psychanalyste» et que celui-là n'est pas encore le dernier.
Mais même dans ce texte, vous remarquerez une chose, c'est que s'il y a personnes en présence, il y en a au moins trois puisqu'il y a celle du patient et du psychanalyste dans la coupure, et il y a celle, mythique, qu'on pourrait décrire comme « le tout est en un et un est en tout », c'est-à-dire cette personne où le psychanalyste et le patient ne sont présents ni l'un ni l'autre en tant que sujet, dans la mesure où la régression topique, au cours de la situation analytique s'accomplit d'une manière dont on peut dire - c'est ce que j'ai développé à propos des argumentations de Conté et de Melman - que ça parle. Le patient parle, le psychanalyste parle. Ils sont deux et dans l'autre conjoncture qui n'est jamais parfaitement accomplie, de même que la conjoncture de la séparation n'est jamais parfaitement accomplie, non plus, ça parle. Donc vous avez déjà au moins trois personnes. Je ne veux pas dire qu'on ne peut décrire que ces trois personnes-là à un autre stade du développement, trois personnes apparaissent dans une formulation différente mais il est bien certain qu'il ne peut pas y en avoir deux et je crois même que dans la conversation ou dans l'échange de paroles le plus banal, on ne peut pas considérer qu'il y a, comme le veut une théorie très en vogue aujourd'hui, qu'il y a échange d'information, une sorte d'insufflation, d'information entre deux interlocuteurs. Une telle chose n'existe pas. L'information dont s'occupe la théorie de l'information, si elle est vrai, ce sont des ondes sonores et c'est une question de physique et de physiologie cérébrales, ça passe par l'oreille et ça va dans le lobe temporal. Ça n'est pas ça qui nous occupe. Pour que ces phénomènes physiques soient signifiants, il faut bien autre chose que cette théorie de la communication d'une information entre deux personnes et il faut bien qu'il y ait quelque part la référence à une troisième. Ça non plus je ne peux pas le développer. Donc, il n'est pas question de relation duelle.
Que le transfert est soutenu par la relation analytique. J'ai noté ça. Je ne sais pas si c'est vous qui le dites ou vous qui me citez ?

Irène Perrier-Roublef - Je vous cite.

Conrad Stein - Bon, nous sommes tout à fait d'accord en tout cas. Mais je crois là aussi - je ne peux pas développer la chose - qu'il faudrait donner sa pleine dimension à ce terme soutenu. Je croyais que vous le disiez dans votre objection, je n'ai pas mon texte parfaitement en mémoire. Non, je crois que c'est votre objection. Mais il faut voir que le transfert est soutenu par la relation analytique ou quelque chose comme ça. Enfin, peu importe puisque nous sommes -186-

Leçon du 23 février 1966

d'accord. Soutenu, il faut donner le plein sens à ce terme car je suis de plus en plus persuadé, je ne peux pas vous le développer, je ne pourrai même pas très bien parce que c'est une idée récente, mais je ne crois pas qu'on puisse considérer que la situation analytique crée le transfert. Je crois que la situation analytique est une révélatrice du transfert.

[Dans la salle] - Madame Perrier a dit: la règle...

Conrad Stein - J'ai marqué relation. Bon, vous avez raison et moi j'ai marqué autre chose probablement parce que j'avais envie d'en parler. Je continue quand même mon argument pour en revenir très vite à la règle. Donc je pense qu'elle se crée par le transfert, je pense qu'elle le révèle et qu'elle nous permet d'en prendre connaissance. Mais je crois que le transfert est justement ce facteur anthropologique universel d'où manque toute théorie de la communication conçue comme un échange d'informations. Là, non plus, je ne peux pas développer ça.

Quant à la question du transfert soutenu par la règle analytique, c'est-à-dire la mise en valeur de l'importance de la règle analytique, je ne veux pas intervenir là-dessus maintenant mais précisément le premier paragraphe du chapitre que j'ai exposé au séminaire de Piera Aulagnier et de Clavreul y est consacré. Alors, ce serait un peu long. Ce que j'ai montré là : j'ai d'abord rappelé une chose qui est d'expérience, je crois, assez courante, c'est qu'il est parfaitement inutile de formuler ce que nous avons l'habitude de formuler comme étant la règle fondamentale, c'est-à-dire qu'il n'est pas du tout nécessaire de dire au patient qu'il faut qu'il dise tout ce qui lui viendra par la tête, etc. C'est parfaitement inutile mais ce que j'ai essayé de dégager c'est que, même si on ne le disait pas, la pesée de la règle restait la même. Il y avait au moins quelque chose qui était imposé d'une manière unilatérale, c'était, par exemple, l'horaire des séances, c'est-à-dire que, malgré tout, même si le psychanalyste ne formule aucune règle et vous dit : « je vous recevrai trois ou quatre ou cinq fois par semaine, tel jour, à telle heure, venez, couchez-vous sur le divan » et qu'il ne lui dit rien de plus, cela suffit pour exercer une pesée tout à fait analogue à celle de la règle formulée. J'ai aussi fait remarquer à ce propos que ce qui est quand même très important, c'est que, il y a au moins une intervention du psychanalyste à chaque séance, intervention qui peut être attendue, qui est celle qui marque la fin de la séance. On n'y échappe pas.

Donc penser que le psychanalyste n'est pas intervenu, qu'il n'a rien dit ce jour-là, ça n'est pas tout à fait juste. Il est évident que d'être intervenu pour dire quelque chose ou d'être intervenu pour avoir marqué la fin de la séance ce n'est pas pareil, mais c'est quand même une intervention. La preuve en est qu'il est des patients qui s'en vont d'eux-mêmes avant la fin de la séance parce qu'ils ne -187-

L'objet de la psychanalyse
supportent pas que la fin de la séance soit indiquée par le psychanalyste. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de patients qui le fassent de manière constante, à toutes les séances, mais dans la pratique de chaque analyste, ça arrive de temps à autre. La question de l'analyste trompé qui serait à l'origine du pouvoir, je crois que nous sommes tout à fait d'accord là-dessus. La frustration, me dites-vous, est au contraire sur un horizon de non-réponse. Je veux bien.
Irène Perrier-Roublef - A la demande.

Conrad Stein - Oui, bien sûr. Lorsque je parle de l'attente de l'intervention du psychanalyste, c'est que cet horizon... Je suis tout à fait d'accord pour vous dire que la frustration est sur un horizon de non-réponse à la demande. Mais cet horizon de quoi est-il fait ? Si ce n'est de cette attente de l'intervention du psychanalyste. Je ne crois pas que ce soit là des arguments contradictoires mais je crois, quant à moi, qu'il est nécessaire parce que c'est cela qui soutient le transfert dans une définition stricte, de mettre l'accent dans cet horizon de non-réponse, sur l'attente de l'intervention du psychanalyste, c'est-à-dire sur son intervention imaginée ou supputée. C'est ça qui fait d'ailleurs une bonne partie du discours du patient pendant la séance. Vous allez me dire que... et j'imagine que... Avec certains patients, jamais. Quand ça n'a jamais lieu, vous savez à quel type de résistance nous avons affaire. Nous avons affaire au type de résistance que Bouvet a appelé la résistance au transfert. Alors que la résistance qui est analysable est plutôt la résistance du transfert, c'est-à-dire par le transfert. Non, je ne pense pas du tout que ce soit contradictoire, mais je crois qu'il faut mettre l'accent sur ce qui vient meubler cet horizon de non-réponse qui est la supputation de l'intervention attendue. Et puis, ce qui se passe toujours, qui est important à considérer, c'est la non-conformité de l'intervention lorsqu'elle se produit enfin avec ce qui était attendu.
Dernier point : vous dites que là où je parle de frustration, il faudrait parler de castration. Là-dessus, je ne peux pas vous donner une réponse absolument ferme et définitive parce qu'il est possible que vous ayez raison et que, pour moi, ce problème n'est pas encore tout à fait tranché. Cependant, je crois qu'en un premier temps, il est nécessaire de mettre l'accent sur la notion de frustration, comme je le fais dans cet article-là, parce que la frustration, qu'est-ce que c'est ? En français, la frustration, c'est la suppression, la privation de quelque chose à quoi on a droit, à la différence de la privation. Frustrer quelqu'un, c'est lui enlever quelque chose à quoi il a droit. Or, de quel droit s'agit-il ? Si ce n'est du droit imaginaire de la toute puissance narcissique. Autrement dit, le droit dont il est question ici est loin d'être un droit au sens juridique, bien sûr, il ne s'agit pas de frustration d'un droit au sens du code, il s'agit au contraire de frustration au sens de ce que le patient dans son narcissisme veut poser comme un - 188-

Leçon du 23 février 1966

droit et qui est son désir. Donc, je crois qu'il faut, à ce niveau-là parler de frustration. La frustration, comme le dit Lacan, est d'ordre imaginaire. Or, le droit narcissique, le droit du désir à être accompli, si on peut parler de droit puisque c'est le contraire du droit, au sens du code, est bien d'ordre imaginaire. D'ailleurs, c'est ça qui soutient le fantasme.

Quand à la castration, comme le dit Lacan, il faut considérer qu'elle reste d'ordre symbolique. Et alors, justement nous arrivons-là, à propos de cette fin de l'analyse, qui est en un sens, comme je l'ai dit, ça ne résout pas la question, qui est en un sens savoir sur la frustration mais savoir sur la frustration dans quoi? justement dans le fait d'assumer la castration dans quoi? D'assumer la castration au sens symbolique, c'est-à-dire dans le sens de la constitution de l'idéal du moi. Et lorsque Freud dit que l'idéal du moi est l'héritier du narcissisme primaire, eh bien, dans cet héritage, nous avons le passage du registre imaginaire de la frustration - car on n'assume pas une frustration, la frustration on s'en plaint, il n'est pas concevable qu'il en soit autrement, donc dans cet héritage, - nous avons le passage du registre imaginaire de la frustration au registre symbolique de la castration avec constitution de l'idéal du moi. Constitution de l'idéal du moi dont il faudra étudier la place par rapport... celle dont son sentiment de frustration... où le patient met l'analyste en tant qu'origine du pouvoir. La fin de l'analyse n'est pas comme on l'a dit souvent dans une identification au psychanalyste. C'est une notion qui est absolument insoutenable mais en un sens on peut dire que la fin du moi dont on sait, dans la mesure où le savoir sur la frustration nous indique que cet idéal du moi est à une autre place que celle où est le psychanalyste. Écoutez, j'ai déjà parlé beaucoup plus longtemps que je ne le voulais.

Irène Perrier-Roublef - je ne voudrais pas non plus prolonger le débat mais simplement vous répondre deux ou trois petites choses. D'abord sur Ida Macalpine, tout à fait d'accord. Sur la différence que vous faites entre transfert et névrose du transfert ou plutôt que vous ne faites pas, je crois en effet qu'il n'est pas du tout question d'une différence quantitative. C'est évidemment une différence de structure et que la névrose de transfert, si on avait bien compris ce que je voulais dire, c'était justement l'impasse à laquelle on arrive dans une analyse où on ne peut pas aller au-delà de ce à quoi on se heurte dans le complexe de castration quand on le place sur le plan de l'être, de l'être au lieu de l'avoir. Pour Ferenczi, tout à fait d'accord sur ce que vous avez dit. je suis aussi d'accord quand vous dites que, sans parler de signifiant, d'objet a, de grand Autre, etc. que vous n'aimez pas l'algèbre lacanienne mais que vous vous en servez, je suis tout à fait d'accord avec vous puisque je le dis moi-même dans une remarque que je vous fais lorsque je vous parle de relation duelle avec... il -189-

L'objet de la psychanalyse
semble, ai-je dit, qu'il y aurait deux êtres en présence, donc le mot être, je veux bien l'enlever, le sujet et l'objet, l'analyste et l'analysé, c'est vous qui le dites, j'ai dit que, moi, il m'apparaît, sans que vous l'ayez explicité, que ce ne soit pas ça et qu'en effet à l'arrière-plan se profile le troisième joueur qui est le grand Autre. Je l'ai dit pour vous.
Maintenant, je voudrais dire un mot sur ce qu'on appelle la relation duelle. Ça ne veut pas du tout dire qu'il y a un monsieur et un monsieur ou un monsieur et une madame qui sont là, face à face et puis c'est tout. Parce que, comme vous l'avez dit, il faudrait alors être dans une île déserte, ne pas parler pour qu'il y ait une relation duelle. Il est bien entendu que ce qu'on appelle une relation duelle dans l'enseignement lacanien, ce n'est pas du tout qu'il n'y a pas d'autres termes, il y en a forcément un troisième mais que ça se place dans la dialectique de l'enfant et de la mère. Ce qui ne veut pas dire que le père n'apparaît pas. Il apparaît forcément puisqu'il a conçu l'enfant.

Conrad Stein - Je ne comprends pas très bien. Si ça se place dans une dialectique de l'enfant et de la mère où le père apparaît, quelle autre dialectique peut-on concevoir?

Irène Perrier-Roublef - Le père n'y apparaît pas de la même façon que lorsqu'on aborde l'Œdipe. Je sais bien que pour vous l'Œdipe existe d'emblée. Mais ce ne sont pas les notions que nous avons de la chose et pour nous l'Œdipe commence à partir d'un certain moment du développement, très tôt, d'ailleurs, beaucoup plus tôt que pour les analystes classiques, mais enfin ce qu'on appelle la relation à trois, si vous voulez, qui ne soit pas relation duelle, c'est lorsque le nom du père apparaît dans la relation entre la mère et l'enfant. Le nom du père, je ne vous dis pas que le père n'a pas donné son sperme.

Conrad Stein - A ce moment-là, c'est une relation à trois ?

Irène Perrier-Roublef - *Oui,* à partir du nom du père et à partir du moment où le désir de l'enfant est renvoyé vers le désir du père par l'intermédiaire de la mère. Enfin, je crois qu'on pourra discuter très longtemps là-dessus.

Conrad Stein - Là je pourrai quand même vous répondre publiquement ce que je vous ai dit au téléphone hier, c'est que je crois que ce que vous décrivez là, c'est bien le fait le plus originaire et le plus fondamental qui puisse exister, qu'on ne peut rien concevoir avant. Parce que, lorsque vous dites que dans une relation duelle, c'est une relation entre l'enfant et la mère où le père apparaît, comment apparaît-il ?

Irène Perrier-Roublef - Non je n'ai pas dit ça. J'ai dit bien sûr que le père a figuré puisqu'il a fait l'enfant avec la mère. Mais il n'apparaît pas dans la relation, dans cette première relation de la mère et de l'enfant, dans la relation du nourrisson. -190-

Leçon du 23 février 1966
Conrad Stein - Moi, je ne crois pas à l'existence d'une telle chose.

Irène Perrier-Roublef - *Il* faudra qu'on reprenne ce débat, ce serait vraiment trop long. Maintenant, au sujet de la frustration : vous dites que l'attente de l'intervention de l'analyste et la non-réponse, c'est la même chose. Je crois que ce n'est quand même pas tout à fait la même chose.

Conrad Stein - Je dis que la non-réponse est la condition de cette attente.

Irène Perrier-Roublef - Ce n'est pas tout à fait ce que vous dites dans votre article lorsque vous parlez de ce que cette attente de l'intervention de l'analyste provoque l'introduction d'un pouvoir hétérogène qui provoque la coupure. Je ne crois pas... enfin, peut-être pourrait-on dire la même chose dans la non-réponse. Je crois que ce qui est important, c'est que la non-réponse porte sur la demande et qu'on a l'impression que, dans ce que vous décrivez dans votre texte, ça porte sur le désir. Et c'est pour ça que je dis que ce n'est pas de la frustration qu'il s'agit mais que c'est de la castration et qu'au fond, vous dites la même chose que ce que nous disons; seulement vous l'appelez autrement. D'ailleurs vous n'avez qu'à voir la fin de votre texte. Vous dites exactement, mot pour mot, ce que Lacan disait que lorsque Freud n'arrive pas à terminer une analyse, c'est parce qu'il se croit possesseur d'un objet très précieux. Mais qu'est-ce que c'est que cet objet très précieux, sinon le phallus ?

Conrad Stein - *Oui,* mais reprenons cela. Quand vous dites : non-réponse. L'horizon de non-réponse. Vous vous mettez, bien sûr, disons, à la place du patient, pour le dire. Il n'y a pas de non-réponse en dehors de l'évocation d'une réponse.

Irène Perrier-Roublef - Bien sûr.

Conrad Stein - Le patient dira: il ne me répond pas.

*[***Dans la salle***]* - Qui, il?

Conrad Stein - Ça c'est une autre question. La non-réponse est un jugement négatif fait sur l'existence d'une réponse donc il faut que cette réponse soit présente à l'esprit en tant que possibilité. Donc je ne crois pas que ce soit tellement différent.

Irène Perrier-Roublef - Je crois qu'il faudra revoir tout cela puisque, on n'a peut-être pas beaucoup de temps. Justement, je voulais donner la parole à Melman et à Conté.

Charles Melman - Oui, sur cette question, sur cette phrase,
« la frustration survient sur un horizon de non-répons à la demande »,

et sur cette discussion qu'a introduite Irène de savoir si le terme de frustration est ici exact, est ici bien employé ou bien si ce serait le terme de castration qui serait à sa place. Il me semble que c'est précisément l'une des questions fonda-191-

L'objet de la psychanalyse

mentales qui se dégagent, qui se posent à la lecture de ton texte et où je dois dire que, pour ma part, j'aurais tendance, pas seulement peut-être pour des raisons de commodité de lecture ou de facilité, j'aurais tendance à regretter que finalement l'algèbre lacanienne ne soit pas ici, utilisée. Parce que horizon de non-réponse à la demande, c'est en tout cas dans cette dimension que j'aurais tendance à voir ce qui est l'installation très précisément du transfert, c'est-à-dire que la demande exercée en tant que formulée et en tant que justement se trouve là cet interlocuteur si singulier qui lui donne sa vraie dimension à cette demande, c'est-à-dire celle d'être vraiment enfin entendue et entendue non pas par quelque réponse qui viendrait immédiatement soi-disant la gratifier mais en fait constituer ce fond, disons-le, si traumatisant de méconnaissance qui fait partie de nos relations habituelles, conventionnelles, normales mais enfin cette installation de la demande dans son vrai registre: celui de la non-réponse pour que précisément, cette dimension du désir sur lequel la demande vient s'installer puisse être entendue. Il me semble que seule, donc, la non-réponse [a valeur], en tant que précisément la réponse gratifiante vient couvrir, ici justement, la dimension du transfert.

Bien sûr, je crois que dans la cure le patient est amené à nous prêter toutes les réponses, enfin à nous engager dans ce dialogue que tu évoquais si bien tout à l'heure, c'est-à-dire à nous prêter, comme ça, toutes les réponses que nous pourrions lui faire, tous les sentiments qu'il pourrait nous supposer. Ceci dit, je crois que, si nous nous livrions à un passage à l'acte, c'est-à-dire à lui répondre, à sa demande, je crois que nous exercerions à ce moment-là un effet proprement traumatisant et de désarroi qui peut être parfaitement perceptible, perçu ou noté dans telle ou telle circonstance ou telle ou telle observation. Ce qui fait que pour, si après tout, je dis bien après tout, si on se sert de l'algèbre lacanienne, et que l'on se pose la question de savoir où se situe l'absence de réponse finalement tout compte fait, toute séance faite où se situe l'absence fondamentale de réponse à la demande et, par là même, le dégagement de cette dimension du désir, autrement dit, je pense que, si on fait intervenir ici le grand Autre, la position respective des divers partenaire dans la cure se trouve, à mon sens, beaucoup mieux précisé.

Cette position respective des partenaires dans la cure, - tout à l'heure Stein en évoquait trois, ce qui semble en tout cas certainement un minimum - je pense qu'elle se trouverait en tout cas également mieux précisée par cette petite notation, il me semble très fine, très précise que tu fais à propos de ce que l'intervention de l'analyste en début et en fin de séance implique. Autrement dit, que même si après tout l'analyste se tait, du seul fait qu'il fixe l'heure de la séance et du seul fait qu'il est amené à un moment donné à dire : « restons-en là, la

Leçon du 23 février 1966

séance est terminée », il est amené implicitement à intervenir. Je crois que c'est en fait une question. Je dois dire que ça ne me paraît pas si simple que ça, car je pense qu'il y a une technique de la cure, par exemple, où justement le problème se pose de savoir si l'analyste, en fixant l'heure de la séance et en marquant sa levée, intervient ou n'intervient pas. Je dois dire qu'il y a par exemple une technique de la cure, supposons la cure idéale, enfin, où les séances sont lundi, mercredi, vendredi, telle heure, durée strictement déterminée - on sait combien l'inconscient des malades pige admirablement le temps, et combien les malades, même sans regarder leur montre, savent parfaitement le moment où, dans une séance dont le temps est, comme ça, strictement fixé, à quel moment va tomber la fin de la séance. Eh bien! dans cette technique-là, avec ces séances à heure fixe, jour fixe, je ne suis pas sûr qu'il y ait intervention de l'analyste. Je n'en suit pas sûr parce que je me demande si, justement, puisque j'introduisais la fonction du grand Autre pour essayer de situer, de partager la position des partenaires dans la cure, je me demande s'il n'y a pas en fait une déclaration implicite qui serait un petit peu différente et qui serait plutôt la soumission de l'analyste, comme du patient, à une relation, un rapport au temps, en tant que, bien entendu, il fait intervenir toujours une relation au grand Autre, soumission en quelque sorte, déclaration implicite ou intentionnelle d'identité entre l'analyste et le patient dans cette relation au temps, et où la dimension, enfin on ne va pas s'engager dans une discussion là-dessus mais je voudrais quand même dire que parmi les divers partenaires qui sont présents dans la séance, où la dimension, disons, d'un quatrième qui serait en l'occurrence la mort, comme ça, qu'on évoque de temps en temps, se trouve à mon sens, certainement introduite de manière très précise. Bon, je n'ai peut-être pas répondu à ton souci, à tes questions mais enfin, en vous écoutant, voilà ce qui m'était venu.

Irène Perrier-Roublef - Je vous remercie de ses remarques et je vais peut-être demander à Conté s'il veut parler.

Claude Conté- C'est simplement quelques remarques terminologiques parce que, il me semble que c'est important d'employer l'algèbre lacanienne ou pas, mais enfin tout au moins, sur les termes, d'avoir quand même des acceptions communes. Par exemple, pour employer le terme frustration, castration, privation, j'ai l'impression qu'il y a eu un certain mélange et que ça n'a pas abouti, justement, à un éclaircissement parce que, de ma place, en tant qu'auditeur, je n'ai pas compris grand chose à la discussion qui s'est engagée au sujet de la frustration et de la privation. Surtout quand Stein a parlé que c'est au niveau de la castration qu'on peut parler d'idéal du moi. Il me semble bien me souvenir que dans la terminologie lacanienne, il faut bien s'en tenir ici à une terminologie, il peut se faire qu'on peut en parler dans les termes lacaniens, c'est que l'idéal du moi se -193-

L'objet de la psychanalyse

place davantage au niveau de la privation. Encore faut-il bien définir les termes. Au terme de frustration est engagé par Freud, enfin Freud n'emploie pas le terme de frustration, c'est le terme de *Versagung* qui est traduit souvent par Lacan sous le terme de dédit. Et en effet c'est dans la dimension, dans le registre imaginaire que se place la frustration mais il précise bien que c'est, il emploie le terme de dam, de dommage imaginaire mais de quelque chose de réel. Par exemple, on veut un exemple clinique, disons, de la frustration, c'est quand, par exemple, on a à dire quelque chose, c'est peut-être un peu grossier, admettons qu'on soit dans la salle, qu'on a envie de dire quelque chose et que, pour des raisons de séance ou de temps, on ne peut pas le dire. Il semble que ça, c'est du registre de la frustration. En ce sens que le dit qu'on a dans la tête pour le dire, il est vraiment dédit et en même temps, il y a une espèce d'effet d'éclatement même du dire, éparpillement du dire qui est bien sûr un dommage imaginaire mais qui peut aller loin, qui peut donner, créer toute une symptomatologie.

Tandis que dans la castration, c'est un registre symbolique mais qui porte sur un objet imaginaire. Mais pourquoi tout à l'heure j'ai dit que le fait que l'idéal du moi, penser que ce n'est pas au niveau de la privation mais dans un des premiers schémas, disons, de la mise en place avant Œdipe, dans ce passage justement où le père va intervenir dans cette sorte de coalescence de l'enfant avec la mère, cette première ébauche de l'identification, c'est au niveau de la privation que ça se fait? Il faudrait le développer avec beaucoup d'exemples. Mais je pense qu'on n'a pas le temps et je n'ai pas les moyens ici. Maintenant, dans le transfert, il est évident que le transfert, c'est quand même au niveau de la demande que ça... Il faudrait reparler de la demande très en détail. Mais c'est dans ce niveau de la demande qu'apparaît, en fin de transfert, l'impact de l'idéal du moi. Enfin, ça, c'est une première terminologie.

Maintenant, une autre remarque. C'est au niveau de la relation duelle. J'ai l'impression que c'est toujours un terme très, très malheureux à employer, le terme duel. Que, en effet, comme le remarquait Stein, il suffit d'une simple conversation, les bases même de la linguistique le démontrent, que dans toute communication, il y a toujours un référent ou un contexte, le tout sur la notion, reprise par Lacan, du grand Autre, ce que les linguistiques appelait aussi la communauté linguistique, le lieu du code, etc. Il est certain qu'il n'y a pas simplement deux protagonistes. Mais il est un fait que, il y a quand même un moment, disons, historique dans l'évolution de la personnalité, où apparaît une triangulation. Et plutôt que de parler du passer, un petit peu fantaisiste, de deux à trois, ce qui ne veut pas dire grand chose peut-être, mais c'est là qu'intervient la fonction spéculaire, c'est au niveau du stade du miroir, l'importance dans le métabolisme justement de la relation de l'assomption imaginaire par la fonction du -194-

Leçon du 23 février 1966
stade du miroir, c'est autour de ça que va se jouer ensuite la triangulation mais il faut bien dire que déjà, le stade du miroir n'a de sens que s'il est pris lui-même dans un système symbolique. Il faut dire que ce qui précède l'imaginaire, c'est le symbolique. Et c'est grâce à ça que souvent Lacan schématise le stade du miroir en dessinant le miroir lui-même, en mettant que c'est le grand Autre, le miroir dans lequel se reflète le moi, dans cette méconnaissance. Il semble là que, en effet, il y a un passage d'un système, disons, indéterminé, spéculaire à un système de triangulation dans lequel intervient, d'une façon plus spécifique, disons, le nom du père ou la loi, etc. On pourrait développer tout ça mais enfin c'est simplement pour marquer qu'il y a quand même peut-être une terminologie à définir d'une façon plus précise avant de pousser plus loin une discussion. Sans quoi j'ai l'impression qu'on...

Irène Perrier-Roublef - ... C'est très juste ce que vous dites que la relation duelle en effet, il faudrait y faire intervenir l'image spéculaire. Quant à ce que vous dites sur la frustration, il est bien évident que la frustration est un dam imaginaire portant sur un objet réel; vous avez oublié que l'agent en était la mère symbolique mais ceci nous ramène toujours à ce qu'on ne peut pas appeler autrement que la relation duelle parce que, pour le moment on n'a pas d'autre terme pour l'appeler. Il est bien évident que c'est un terme tout à fait impropre. La relation duelle peut comporter un très grand nombre de personnes, de petits a ou de n'importe quelle lettre de l'alphabet.

Conrad Stein - je vais intercaler un mot, un mot pour dire que quand on parle de la castration, telle que, je crois, l'entend Lacan, qui est en cela freudien, il n'y a pas du tout d'écart, il n'y a aucune opposition de Lacan à Freud en cette matière, quand on parle de la castration, il ne faut jamais oublier que pour nous le concept de castration est un concept positif. C'est le concept de l'accession à un pouvoir véritable, et c'est là que se situe sa relation avec l'idéal du moi, c'est un concept positif figuré par l'image négative d'un manque.
Tout ce qui se situe dans la marge entre la positivité de ce concept et sa figuration qui est celle, négative, d'un manque, c'est quelque chose d'essentiel à la problématique de l'analyse. On a souvent tendance à confondre la castration avec ce que les patients de Freud lui disaient lorsqu'il en parle dans Analyse terminée et analyse interminable : de toute façon, tout ce travail que nous avons fait depuis quelques années, c'est bien gentil mais moi je n'aurai pas de pénis (si c'est à une femme) ou moi je suis quand même toujours exposé aux risques de le perdre puisqu'il existe, puisque j'en ai un, je peux le perdre (si je suis un homme). Or, justement, ça c'est le complexe de castration. Le complexe de castration et la castration, au sens où l'on entend Lacan, ce n'est pas la même chose. je crois que c'était quelque chose qu'il fallait dire. C'est justement là que le -195-

L'objet de la psychanalyse
malade introduit ce leurre auquel Freud s'est peut-être laissé prendre. Car en définitive, en plaçant les choses sur un plan beaucoup plus terre à terre de ce qu'on peut dire au patient, on est quand même amené à lui montrer, et c'est là qu'intervient justement la structure du transfert dont vous parliez, en citant Lacan, opposée à son historicité, on peut quand même être amené à lui montrer, par exemple, lorsque c'est une dame qui se plaint de n'avoir pas de pénis, de lui dire que de toute façon l'analyse ne lui en donne pas un, que ce dont elle se plaint, de ne pas avoir de pénis, que son envie du pénis n'est rien d'autre que ce avec quoi elle essaie de présenter au psychanalyste un leurre. Car ce n'est pas vrai qu'elle a envie d'un pénis. Ce n'est pas vrai dans l'absolu. C'est vrai dans la mesure où cette envie lui permet de maintenir le psychanalyste dans la position que j'ai désignée comme étant celle du contre-transfert. Il faudrait dire ça d'une manière plus précise.

Irène Perrier-Roublef - C'est exactement celle à laquelle Breuer s'est laissé prendre avec Anna O. Lacan dit la même chose et d'ailleurs, l'idéal du moi est en relation avec la castration puisqu'il apparaît chez Freud dans le déclin du complexe d'Œdipe.

Conrad Stein - Ce n'est pas contradictoire avec ce que j'ai dit sur la privation... Il faut voir justement les origines de l'idéal du moi.

Ginette Michaud - C'est très très marginal à la discussion mais c'est à propos d'une remarque qu'à faite Stein tout à l'heure sur ce qu'il croit être du transfert comme non révélé par l'analyse. Enfin comme révélé par l'analyse et comme préexistant. Je pense qu'on ne peut qu'aller dans ce sens là. Le premier est Freud qui l'a bien défini comme ça, comme quelque chose qui est révélé par la situation psychanalytique et qui préexiste, qui n'est pas repris, qui n'est pas réarticulé en dehors mais qui préexiste à la situation psychanalytique. On peut dire également que, à partir du moment où il peut exister un support autre que la situation analytique, c'est pour ça que je trouve que le terme duel n'est qu'un élément partiel, qu'une définition partielle de ce dont il s'agit, que donc à partir du moment où il peut exister une situation où le mécanisme du transfert puisse être repris et articulé, on peut peut-être le mettre à jour et s'en servir et l'articuler, de la même façon qu'on peut s'en servir en analyse. Par exemple, si on peut dire, très sommairement, le transfert en analyse, enfin, l'analyste est celui qui est le révélateur du transfert, sur qui porte le transfert, qui est en même temps, le destinataire donc du message et le lecteur du message, plus ou moins. Si pat exemple, dans un organisme, dans une institution de soins où il existe ces mécanismes, où quelque part une structure puisse être en position de polariser ce mécanisme ou une autre structure ou la même ou une personne, dans la position analytique qui soit l'analyste ou qui soit le médecin, puisse se servir de ce -196-

Leçon du 23 février 1966

phénomène, je crois qu'on peut à ce moment-là reprendre des mécanismes de transfert qui ne sont pas forcément superposables au transfert de la situation psychanalytique. C'est pour ça que le terme duel c'est un terme, enfin, on peut situer l'analyse comme situation duelle à partir du moment où elle est située en négatif par rapport à un grand Autre, défini on peut dire, en terme d'exclusion. Justement en analyse l'analyste n'a ni de rapports avec la famille, ni de rapports avec les amis, se situe en miroir, par rapport à ce qui va être projeté là.

Dans une institution, dans un groupe thérapeutique, la situation est tout à fait différente. Il n'y a pas ce système d'exclusion et c'est justement la possibilité de polariser tout ce qui est ailleurs vécu comme système d'exclusion et qui doit être repris pour être thérapeutique, pour que les mécanismes de transfert ne puissent pas échapper au traitement, à la thérapie du malade globalement. Et pour éviter le passage à l'acte, ça se transforme en acting-out c'est-à-dire lisons mécanismes qui font sens pour le désir, enfin, pour la demande, disons, de celui qui est dans cette situation et puisse être repris par ailleurs sur le plan thérapeutique. Enfin je crois que là, il y a quelque chose à développer.

Irène Perrier-Roublef - Merci d'être intervenue. Est-ce que quelqu'un d'autre veut prendre la parole ? Bernard ? Non. Personne d'autre ? Est-ce que Stein vous voulez dire quelque chose?

Conrad Stein - Écoutez. Je crois que j'ai beaucoup parlé. Merci. Non.

Irène Perrier-Roublef - *Vous* pourriez avoir quelque chose à dire en réponse à Mademoiselle Michaud...

Conrad Stein - Non, tout ce que je peux lui dire c'est que ce n'est pas possible de discuter maintenant. Tout ce que je peux lui dire c'est que cette question m'intéresse. Je ne m'occupe pas du tout d'autre chose que d'analyses. Mais ça se situe, je ne crois pas que ça se superpose, mais ça se situe dans la même problématique que quelque mots crue j'ai eu l'occasion de dire à propos d'une conférence que Quesclin a faite à l'Evolution psychiatrique sur la thérapeutique institutionnelle. Et je crois que c'est une chose qui peut intéresser le psychanalyste, disons, en tant que théoricien, mémé s'il n'a pas l'occasion de s'occuper ou l'intention de s'occuper lui-même d'institutions psychiatriques. Disons que je pense qu'il y a quelque chose à apprendre dans ce que les gens qui, comme vous s'en occupent, ont à nous dire. Ça me parait très certain. C'est-à-dire que je ne pense pas que la théorie du soin des malades en institutions puisse être autre que la théorie psychanalytique. Et c'est ce que vous confirmez tout à fait. Donc ça m'a beaucoup intéressé. Alors, pour terminer, je voudrais vous remercier.

Irène Perrier-Roublef - Je vous remercie aussi. La séance est levée. -197-

-198-

Leçon XII 23 mars 1966

J'aimerais que nous ouvrions la fenêtre d'ailleurs, car c'est vrai, je m'aperçois, pour la première fois, que c'est irrespirable. (Je vous verrai après Jean-Paul). Je ne sais pas dans quelle ampleur a pu être diffusé ceci que j'avais fait connaître à qui de droit en posture de le transmettre, à savoir que ce séminaire aujourd'hui était un séminaire ouvert. Peut-être le fait que vous ne remplissiez pas pour autant la salle est-il dû autant à la grève qu'à une insuffisante diffusion.

J'avais, en effet, mon Dieu, assez envie de reprendre contact avec l'ensemble de mon auditoire après cette interruption dont le m'excuse. C'est un manque de ma part, sans doute. Mais enfin, il me fallait bien choisir et faire une fois ce que j'aurais dû faire depuis longtemps, à savoir ce voyage aux U.S.A. Il m'a semblé, et encore tout à l'instant, que vous attendiez, enfin que certains de mes auditeurs attendaient que je vous en dise quelque chose. J'essaierai donc de satisfaire, au moins en partie, et d'une façon donc, improvisée, à ce désir.

Avant de le faire, pourtant, je tiendrai à mettre en avant la bonne surprise, qui n'est pas une entière surprise, la satisfaction finale que j'ai eue, disons, d'une bonne surprise que j'avais eue déjà avant mon départ. Pour dire de quoi il s'agit, je vous montrerai tout de suite ce dernier numéro des *Temps Modernes,* l'article de M. Michel Tort, ici, présent, paru en deux parties, qui s'appelle «De l'interprétation ou la machine herméneutique ». Je ne vous en ai pas parlé avant de vous quitter attendant la fin de cet article, dont je puis dire qu'il m'apporte de grandes satisfactions. Il me semble convenir que porte le nom de Tort, celui qui y relève si bien le gant de ma raison.

En effet, je dirai que, pour qualifier cet article, qui est un véritable ouvrage, je pense qu'il est pour moi d'un grand encouragement de voir de la part de quelqu'un dont je ne spécifierai pas encore, enfin, la qualité comme telle, de la part de -199-

L'objet de la psychanalyse

quelqu'un, une mise au point sur quelque chose que j'appellerai tout de suite, que je pointerai d'une façon qui pourrait peut-être être encore mieux qualifiée, mais enfin je ne trouve pas de meilleur terme que celui de détournement philosophique ou encore détournement de pensée.

Quelqu'un de mon entourage immédiat avait cru devoir mettre au premier plan, - ce qui n'était pas sans courage -, les éléments d'emprunt, pas forcément reconnus comme tels depuis longtemps par l'auteur, des éléments d'emprunt à mon enseignement. A quoi il s'était attiré une singulière réponse dont vous pourrez, tout au moins certains, mesurer l'inexactitude en lisant un certain numéro de *Critique.* Le terme de plagiat, qui n'était pas sous la plume de mon élève, avait été mis en avant dans cette réponse, et non même sans en agiter les arrière-plans juridiques, assurément, ce n'est pas là la question. Il y a longtemps que j'ai parlé de cette question de plagiat pour souligner qu'à mes yeux, il n'y a pas de propriété intellectuelle.

Néanmoins, après avoir été très longtemps, non seulement l'assistant assidu mais même le confident du dessein particulier de mon enseignement à l'endroit de la psychanalyse, s'en servir et ceci depuis fort longtemps, s'en servir dans des conférences faites en Amérique qui avaient au reste un grand succès, puis dans un ouvrage à des fins qui sont proprement contraires de celles qui constituent le fondement de la psychanalyse - mon enseignement étant un enseignement qui, proprement, prétend rétablir cet enseignement de la psychanalyse sur ses bases véritables - c'est cela que je qualifiai à l'instant de détournement de pensée. Je puis le faire d'autant plus que l'article de M. Michel Tort est précisément la démonstration exacte de cette opération scandaleuse qui reflète d'ailleurs le ton général qui à notre époque est celui de ce qu'on appelle plus ou moins vaguement la philosophie. C'est bien pour cela que j'hésitai à qualifier M. Michel Tort de philosophe, l'opération à laquelle il se livre n'ayant rien de commun avec ce qui est, dans ce domaine et dans ce champ, d'usage.

La distinction ferme, rigoureuse, implacable qu'il fait entre ce qu'il en est de l'interprétation psychanalytique et [ce qu'il en est] de ce champ vague et mou que j'ai déjà désigné comme celui proprement de toutes les escroqueries de notre époque qui s'appelle l'herméneutique, cette distinction une fois fixée est vraiment ce genre d'opération que je puisse le plus souhaiter venant de ceux qui m'écoutent, et qui m'écoutent d'une façon appropriée, j'entends, en entendant la portée de ce que je dis. L'ouvrage de Monsieur Michel Tort, à cet égard, représente une borne, une borne essentielle sur laquelle, vraiment, on pourra se fonder pour qualifier ce que j'ai voulu dire concernant ce qu'il en est de l'interprétation psychanalytique. En effet, si vous vous reportez à ce que j'ai avancé à la fin de mon séminaire de l'année dernière, concernant la situation créée par l'avènement de la -200-

Leçon du 23 mars 1966

science, cet avènement a été possible dans la mesure où une position était prise qui usait du signifiant, si je puis dire, en lui refusant toute compromission dans les problèmes de la vérité.

Si l'on pense que de par là cette situation est créée, par quoi du champ de la vérité, la question est posée à la science, par chacun de ceux qui se trouvent atteints par cette modification fondamentale, qu'en est-il de la vérité? Que c'est proprement sur ce champ de la vérité, effectivement, que la religion répond mais qui est actuellement inéliminable de toute position philosophique. De partir de ce fait de la distinction, de l'opposition radicale de la religion et de la science, qu'il est impossible, qu'il est intenable, comme peut le faire un Whitehead, d'essayer de répartir les domaines de la science et de la religion, comme deux domaines distincts d'un objectif qui pourrait avoir quoi que ce soit de commun, que leur différence est très précisément de deux abords, essentiellement, et radicalement différents, de la position du sujet.

Que dès lors il s'avère, que si je dis que la psychanalyse, c'est proprement l'interprétation des racines signifiantes de ce qui du destin de l'homme fait la vérité, il est clair que l'analyse se place sur le même terrain que la religion et est absolument incompatible avec les réponses données dans ce champ par la religion pour la raison propre qu'elle leur apporte une interprétation différente. La psychanalyse, au regard de la religion, est dans une position essentiellement démystifiante. Et l'essence de l'interprétation analytique ne peut, d'aucune façon, être mêlée, à quelque niveau que ce soit, de l'interprétation religieuse de ce même champ de la vérité.

C'est en ce sens que je dirai que M. Michel Tort, en articulant ceci jusqu'au point où ceci rejette dans le même champ à démystifier la presque totalité de la tradition philosophique, dialectique hégelienne comprise, s'est démontré en cette occasion être, ce que je ne peux en fin de compte qualifier que d'un mot, puisqu'il n'y en a pas d'autre à ma portée pour l'instant, un freudien. Et ceux qui méritent d'être qualifiés de ce terme sont, à ma connaissance, proprement à compter sur les doigts.

Après avoir rendu cette justice à M. Tort, l'avoir remercié, lui offrir à cette occasion, tout ce qui pourra lui convenir pour adapter son ouvrage dans quoi que ce soit qui puisse être de mon orbe, comme façon de le republier, l'avoir aussi désigné à l'attention de tous, et prié chacun de s'y reporter, et je dirai ligne par ligne, eh bien mon Dieu, j'essaierai de vous dire un peu ce que vous attendez, m'a-t-on dit, à savoir mes impressions de ce court voyage d'Amérique, puisque j'y ai passé vingt-huit jours.

Aborder, surtout d'une façon, comme ça, un peu impromptue cette expérience, ce n'est peut-être pas très commode. D'abord parce que, il y a là des conséquences pratiques, des projets dont je ne puis après -201-

L'objet de la psychanalyse

tout faire état qu'après en avoir conféré avec mes collaborateurs les plus proches, et dont, après tout, je ne dois la confidence qu'à eux. C'est pourtant bien tout de même sur ce champ de ce que j'ai pu rencontrer là-bas de la réalité, disons, psychiatrique, voire universitaire dans son ensemble, que vous m'attendez, peut-être même pourquoi pas, m'attendez-vous sur... mes souvenirs de voyage.

Prendre contact avec ce qui n'est un nouveau monde après tout que pour moi puisque j'ai attendu mon âge avancé pour y mettre le pied, ceci suggère peut-être à certains, quelque curiosité, je ne vais sûrement pas me mettre à jouer devant vous au Keyserling à propos de cette rencontre. Et tout de suite, je dirai que la prudence et enfin le respect du réel me commandent, après une traversée aussi courte, surtout de m'abstenir de jugements. je pense, d'ailleurs, foncièrement, et pas de cette date, que le bénéfice à tirer d'un voyage c'est qu'on voit au retour, ce qui vous est bien connu, familier, d'un autre oeil. C'est là, la véritable découverte d'un voyage. Et c'est en ce sens que ce voyage est une grande découverte car je ne sais pas encore jusqu'où va aller le fait que je vois ici les choses d'un autre oeil, mais je suis certain qu'à cet endroit, ce voyage ne sera pas sans conséquence.

Comment essayer de dire ça? Mon premier sentiment là-dessus ? Il s'agit dans ce que je vais dire, de mon expérience. Vous voyez bien comme je le situe. Il ne s'agit pas d'un jugement sur les États-Unis d'Amérique. Il s'agit de ce que moi, j'y ai vu et qui tout d'un coup laisse prévoir tout ce que je vais, par exemple, à partir de maintenant laisser tomber dans mon discours. Tendance, indication... Il n'est pas sûr que j'aille aussi loin que je vais le dire. Le départ d'un tel effet, je vais essayer de le résumer en une courte phrase. Il m'a semblé rencontrer un passé, un passé absolu, compact, un passé à couper au couteau, un passé pur, un passé d'autant plus essentiel qu'il n'a jamais existé, ni à la place où il est pour l'instant installé, ni là d'où il est censé venir, à savoir de chez nous.

Évidemment, ceci peut venir peut-être d'un excès de tourisme. Le fait qu'à New York j'ai rencontré des églises gothiques et même des cathédrales à tous les coins de rues, je dis à tous les coins de rues, il y a des gens qui y ont été qui peuvent dire que c'est vrai, on ne l'a pas assez souligné et c'est comme ça, pourtant le fait que l'Université de Chicago - à laquelle j'ai cru devoir aboutir y mettant d'ailleurs un terme à la série de six conférences que j'ai faites là-bas, j'y tenais beaucoup parce que Chicago est un endroit qui est élu dans mon histoire - il s'y tramait des choses bien intéressantes, celles qui devaient être en principe destinées à me retirer désormais toute possibilité de parole, je n'étais donc pas du tout mécontent d'aller l'y porter moi-même. A Chicago j'ai vu une Université toute entière, mais une université, là-bas, vous savez, c'est très grand, toute entière construite en gothique. Une centaine de bâtiments d'un gothique, je dois dire, parfait, je n'ai jamais vu de plus beau gothique, de -202-

Leçon du 23 mars 1966
plus pur gothique, c'est rudement bien fait. Le faux gothique vaut largement le vrai, je vous l'assure.
Nous savons que les méthodes universitaires dans tous les pays du monde, restent datées de l'époque gothique. La Sorbonne, par exemple, est toujours structurée comme à cette ère de sa naissance qui était à l'époque gothique. Elle se distinguait déjà par une violente, manifeste opposition à tout ce qui pouvait se créer de neuf, comme nous le savons à propos de cette condamnation que je vous ai rappelée récemment qu'elle a cru devoir porter contre Saint Thomas d'Aquin qui était un petit audacieux novateur.
Quand je parle de la gothicité de l'université, je ne dis pas pour autant qu'elle en soit restée toujours aux mêmes principes; elle a plutôt déchu. A l'époque gothique, justement on maintenait très sévèrement ce principe des deux vérités dont je vous parlais tout à l'heure. Quand on faisait de la philosophie, c'était pas pour défendre la religion, c'était pour l'en séparer. De nos jours, nous avons procédé à ce *mixing* dont, bien entendu, les résultats s'étendent. Ceci n'est qu'un rappel de ce que je disais tout à l'heure. En tout cas, il y a une chose certaine, c'est que la Sorbonne à l'époque où elle était de bonne gothicité, n'était pas construite en gothique, pas tout au moins dans ce gothique parfait de l'Université de Chicago.
Ceci n'est qu'impressif. Vous avez quand même le même sentiment quand vous voyez en masse entassées dans des musées ces formidables et inimaginables collections d'impressionnistes qui semblent là comme exilés, comme prisonniers, extraits de cette atmosphère, de cette lumière parisienne de la fin du dernier siècle où ils sont éclos, qui sont visités dans une sorte d'usage cérémonial par des hordes de femmes et d'enfants qui défilent, je dois dire, à quelque heure de la journée, à quelque jour de la semaine qu'on survienne, devant cette sorte d'éclat incomparable et déchirant qu'ils prennent de leur accumulation même, comme si c'était là en effet le lieu où devait échouer le produit, enfin, éclatant, d'un art que nous avons, il faut bien le dire, ici, particulièrement dédaigné, je veux dire au moment où il surgissait. Et c'est donc une fois de plus notre passé là massif, qui se trouve là-bas, je dirais, d'une certaine façon peser très lourdement sur quoi que ce soit d'autre qui semblera après tout appelé à naître dans notre société qui existe depuis assez longtemps pour avoir ses maîtres propres de culture.
Évidemment, il y a des petits bourgeons de temps en temps. Je ne peux pas vous dissimuler la satisfaction que j'ai eue à voir un appartement tout entier meublé de menus échantillons de ces petites poussées comme ça de fièvre créative qui s'est intitulée elle-même de la rubrique du Pop Art. C'était un type qui avait fait fortune dans les entreprises de taxi et qui s'était trouvé être effectivement un des premiers à financer, c'est-à-dire à donner par-ci par-là deux cents dollars à ce -203-

L'objet de la psychanalyse

groupe jusqu'alors dispersé de gens qui s'étaient lancés dans un certain registre dont je ne veux pas vous décrire ni les principes, ni l'aspect, ni le style, ni enfin ce qui rayonne de ce Pop Art. Ce que je veux dire c'est que ce personnage qui restait là, son appartement entièrement meublé, habillé ses murs couverts de fruits, des œuvres du Pop Art, m'a fait un long discours très boniment pour m'expliquer comment il avait perçu, aidé, soutenu ce Pop Art. J'ai trouvé ça extraordinairement sympathique. Et quelque chose me paraissait dans cet art en rapport avec la société qu'il soutenait. Malheureusement quand j'ai, sans aucun sens particulier, mon Dieu, du paradoxe, car j'avais éprouvé à cette expérience un assez vif plaisir, j'en ai fait part aux gens très distingués que je rencontrais à New York, j'ai senti une certaine réserve. On me regardait d'un drôle d'œil. Je veux dire qu'on se demandait si je ne poussais pas la plaisanterie un peu loin car le Pop Art pour l'instant, semble bien et déjà rentré dans les dessous et même ce qui lui a succédé à savoir l'Op Art.

Bref, ce que j'appelais tout à l'heure la dominance du passé, je viens de vous l'illustrer, j'improvise, je m'excuse, d'être si long, je viens de vous l'illustrer dans des champs qui ne sont pas à proprement parler ceux qui nous intéressent mais c'est peut-être que je ne voudrais pas trop en dire, que je voudrais épargner ce qu'après tout, je ne connais qu'imparfaitement et forcément par des gens qui, eux, étaient plutôt aspirants à ce que quelque chose change de ce que nous appellerons le mode d'enseignement de la psychologie, voire de la psychologie dans la médecine, de ce qui était le statut, le mode de vie, les habitus du psychiatre.

Après tout c'est extraordinaire, je prends les termes propres de quelqu'un qui me parlait, c'est extraordinaire la facilité de la vie, là-bas, pour un psychiatre, on n'a vraiment pas besoin, me disait-on, de se donner de la peine pour avoir de la clientèle. Et à partir de là des noms m'ont été cités qui ne sont pas des moindres, qui sont tout à fait capables d'être ceux auxquels je pourrais épingler des propos comme ceux-ci : « mon Dieu, pourquoi se poser des questions, et surtout si peu que ce soit métaphysiques, alors mon Dieu qu'après tout, tout va si bien, qu'on finit son ouvrage à 5 heures et demi, on boit son whisky, on lit un roman, habituellement d'espionnage et qu'on se place devant sa télévision ». Je ne vois pas pourquoi on reproche, à ce qui constitue une classe sociale, d'avoir ses commodités, simplement c'est à nous de nous apercevoir de ce que cela peut comporter, bien sûr, d'inertie, d'installation.

Eh bien, quelles que soient les apparences, il ne faut pas croire pourtant que sur ce fond, sur ce fond très particulier qui est peut-être, si je puis dire, l'envers de ces gratte-ciel, de cette verticalité monumentale, qui est d'ailleurs, chose singulière, n'est-ce pas, le privilège exclusif des banques, à côté de ça il y a tout un monde horizontal qui est précisément celui habité par les gens de la classe que -204-

Leçon du 23 mars 1966

J'évoquais à l'instant, à savoir un monde infini, une mer de petites maisons de deux étages parfaitement imitées du style anglais, dans lesquelles vivent avec, mon Dieu, ce qu'on peut appeler tous les agréments de l'existence, un personnel considérable qui est précisément celui qui nous intéresse à l'occasion puisque c'est celui au milieu duquel j'étais appelé à me déplacer en pérégrin ou en pionnier, comme vous voudrez. Détroit, où j'ai passé, est une ville de 25 km de large sur 18 km de longueur ce qui, quand on va chercher un bon restaurant, entraîne un temps malgré tout considérable pour la traverser en auto. Encore que le cœur de cette ville soit constitué par un nœud d'autoroutes. A l'intérieur de ce réseau d'autoroutes, vous avez les allées dont je vous parle avec les innombrables petites maisons et toutes celles où j'ai pénétré bien sûr, étant donné la classe des gens que je voyais, étaient fort bien meublées et plutôt encombrées d'objets d'art empruntés aux pérégrinations à travers le monde qui sont nombreuses, comme vous savez, des personnages intéressés.

Tel est pour le style et le complément de ce que j'ai appelé tout à l'heure cette sorte d'inertie passéiste et d'un passé singulier. je reviens là-dessus, car cela m'a suggéré cette forme de question qu'il y a une dimension du passé qui est à définir comme essentiellement, radicalement différente de celle qui nous intéresse sous la rubrique de la répétition. Le passé dans lequel n'intervient à aucun degré, et c'est bien un sentiment de cette sorte que j'ai eu à la rencontre de cet extraordinaire passé, c'est que c'est un passé sans aucune sous-jacence de répétition.

C'est peut-être ce côté singulier, frappant, impressionnant, je vous l'assure, qui m'a donné, tout au moins disons le sentiment et qui est celui, enfin, d'une pâte absolument impossible à remuer. Car ce n'est pas dire pour autant que je n'ai rencontré là-bas de nombreuses occasions de dialogue. Et je dirai que sur les six auditoires que j'ai eus, nommément à l'Université de Columbia, dès mon arrivée, à M.I.T., Massachuset Institute of Technology, à l'Université de Harvard, Center for Cognitive Studies, à l'Université de Detroit où j'ai parlé devant le collège des professeurs, - après une de ces sortes de cérémonie qui consiste en un déjeuner que l'on prend dans un salon fort confortable, qui se distingue par l'absence de toute boisson vinique dont ce n'est pas le privilège des États-Unis -, à l'Université Dan Harbour à quelque 55 km de là, qui est une ville, alors, - j'ai parlé de l'Université de Chicago, le mot ville était une métaphore au lieu que pour l'Université Dan Harbour, ce n'en est pas une, la régulation de quelques 30 000 étudiants qui vivent là dans une ville quasiment spécialisée pour les recevoir, et enfin à l'université de Chicago. Le public étant diversement dosé selon ces différents endroits, plus de linguistes et de philosophes, peu de médecins à Columbia mais par contre un public presque entièrement médical à Chicago, ceci tenant au fait que les parties de l'Université auxquelles s'étaient adressées mon ami Roman -205-

L'objet de la psychanalyse

Jakobson à qui je veux maintenant ici rendre hommage de toute l'entreprise dont il a été à la fois l'initiateur et l'organisateur. Eh bien, je dois dire que sur ces 6 auditoires, j'ai eu en réponse à ce que j'ai cru devoir articuler, - dont je n'aurai peut-être le temps de vous donner idée - en réponse, les questions, mon Dieu, les plus pertinentes, les plus intéressantes que j'ai eues avec les professeurs de diverses spécialités avec lesquels, grâce à leur accueil et leur charmante hospitalité, j'avais ensuite, tout au long de la journée, ou lors de rencontres, dîners et autres festivités, l'occasion de m'expliquer. J'ai eu le sentiment d'une très grande ouverture à des choses que j'apportais et qui, à leurs oreilles, étaient pourtant incontestablement inédites. Je parle ici du milieu universitaire. J'excepte, là comme partout, ce que nous appellerons le milieu *eye-brow,* la haute intelligentsia localisée, pour moi tout au moins, pour ce que j'ai rencontré à New York.

Car à New York mon enseignement est inédit, peut-être il ne le sera probablement pas toujours. Mais il est loin d'être inconnu. Comme on vous l'a dit sans doute déjà très souvent, New-York n'est pas l'Amérique. New-York sait parfaitement ce qui se passe ici et la petite place que j'y tiens n'est pas ignorée. Mais pour revenir à mes contacts avec l'Université américaine, mon sentiment est confirmé d'ailleurs par mes interlocuteurs, qui m'ont dit ce qu'il fallait que j'en attende et que je n'en attende pas, mon sentiment est que le champ est très large des lieux et des points où vous pouvez retenir l'attention, nouer des liens, élaborer des contacts qui seront suivis, enregistrés, publiés. J'ai rapporté quelques échantillons de revues à proprement parler intérieures à des universités et que j'ai même lus en route avec un très vif intérêt car il y a des articles excellents, de toutes sortes et de toutes espèces et on peut dire que tout est à faire. On peut dire aussi que rien n'est à faire car assurément, avec autant d'ouverture, d'accueil, voire de succès, le sentiment, le sentiment au moins actuellement général, - je parle parmi mes interlocuteurs, je ne me permettrai pas d'avoir un sentiment moi-même -, est qu'en aucun cas on ne changera rien à l'équilibre actuellement atteint qui laisse très suffisamment de liberté à chacun aux entournures. Une personne qui entraîne avec elle un nombre suffisant de collaborateurs n'est certainement pas empêchée de travailler et le tout s'installe donc dans une juxtaposition de coexistence vitale qui semble bien pour l'instant exclure, même si l'on aspire, un renouvellement de style et spécialement dans ce qui nous intéresse, dans ce qui m'intéresse, à savoir le statut de l'enseignement de la psychanalyse, qu'on n'arrivera à rien qui ressemble à un renversement de courant, à un reflux, à un retour de marée, à tout ce que vous voudrez qui ressemble à un changement fondamental.

Néanmoins entre ce tout à faire et ce rien à faire, je crois que mon penchant pour l'instant est assurément, mon Dieu, ne serait-ce qu'à la façon de relever un -206-

Leçon du 23 mars 1966
défi, et puis il y a autre chose dans le monde que les États-Unis d'Amérique du Nord, d'y faire quand même au moins quelque chose sous la forme de publication et c'est là ce que je réserverai quant à mon projet, à mes élèves plus proches. Y ajouterais-je, en deux mots, le complément, la confidence de ceci, que, au cours de ce petit travel qui n'est presque qu'un petit trip, je me suis réservé à la fin huit jours, pour mon plaisir personnel et qu'ayant projeté d'abord de le faire dans l'Ouest américain, j'ai changé mon projet, ne pouvant soudain résister à la proximité de pays pleins de magie pour certains d'entre vous, qui s'appelle le Mexique; j'y ai été passer huit jours.
Je ne vous en parlerai pas longuement maintenant. Je n'y ai pas du tout eu, là, la vie d'un missionnaire. J'ai eu celle d'un touriste, il faut bien le dire, rien de plus. Enfin les choses que j'ai vues m'ont touché en deux points. C'est qu'on ne peut qu'être très impressionné de voir quelque chose, enfin moi, quelque chose qui est bien la religion antique, puisque tout à l'heure nous en parlions de religion, de ces peuples qui sont toujours là, absolument inchangés, le visage et j'oserai dire le regard de ces Indiens, toujours les mêmes, que ce soit ceux qui vous servent à pas discrets dans les couloirs des hôtels ou qui habitent les cabanes encore de chaume au bord des routes, ces Indiens qui ont la même figure exactement, que nous voyons figée dans le basalte ou le granit, ces fragments flottants que nous recueillons de leur art antique, ces Indiens ont là je ne sais quoi d'un rapport qui persiste avec la seule présence sur les monuments de ce qu'on appelle improprement pictogramme, idéogramme ou autres désignations impropres de ce que nous pouvons appeler hiéroglyphes et aussi bien pas toujours déchiffrés mais dont la reprise par les peintres contemporains ou les architectes [est manifeste] car à Mexico, il y a sur les murs d'une bibliothèque ultra-moderne, par exemple, les quatre façades entières décorées de ce que nous pourrions appeler l'usage d'épaves de ces formes signifiantes.
Ce qui se véhicule par là me semble quelque chose d'à la fois énigmatique et en même temps d'aussi impressionnant par cette sorte de lien invisible à travers une cassure irrémédiable qui subsiste entre les générations qui se lèvent et celles de ces étudiants qui peuplent une université à Mexico, je dirais, la plus énorme de toutes celles que j'ai vues, avec ces signes, ces signes avec quoi quelque chose est à jamais rompu et qui pourtant sont là, traduisant d'une façon visible, ce que je ne pourrais appeler, parce que je suis devant cet auditoire, qu'un rapport conservé avec ce qu'il y a de si sensible dans tout ce que nous savons de ces cultes antiques; cette chose à quoi n'ont rien compris, sinon par un effet d'horreur, les premiers conquérants, et qui n'est autre, que partout visible, partout présente, partout accrochée, comme en forme de breloque toutes les formes de la divinité, qui n'est autre que l'objet *a*. -1041-

L'objet de la psychanalyse

Nous aurons sans doute, peut-être, à y faire allusion pour la suite et peut-être aurai-je l'occasion de vous le donner, à titre, enfin, de simple illustration marginale mais non sans doute sans portée, à ce que je continuerai de vous en dire. Eh bien, il est inutile au milieu de tout ça de vous signaler ce que je pensais voir s'en esquisser comme conséquence.

je me suis donné un mal énorme, au cours des nombreuses années de mon enseignement, pour faire parvenir à un milieu qui n'était pas spécialement préparé à le recevoir, un certain nombre d'informations plus spécialement concernant le champ de la linguistique. Vous avez déjà senti depuis longtemps ce que je peux avoir là-dessus de légère nostalgie. Le résultat est que, après quinze ans de cet enseignement, j'ai mis -peut-être un petit peu avant les autres ce petit milieu qui était celui sur lequel j'opérais, - au parfum, au parfum de quelque chose qui, maintenant, cavale tellement partout, à tous les carrefours, à tous les coins de rue, voire sous le nom plus ou moins approprié qui sera bientôt même absolument impossible à nettoyer tellement il va être couvert de ces diverses incrustations de coquillages qui revêtent les épaves, le mot de structuralisme. C'est que c'est plutôt là qu'il va s'agir de procéder à un très, très sérieux nettoyage pour tout de même dire quel est le nôtre, de structuralisme.

Cet effort que j'ai pu faire aussi pour rappeler les conditions de naissance et l'évolution de la science dans ce que ça peut avoir pour nous de décisif, de nous concevoir comme déterminés par cela; il faut bien le dire, j'ai eu la surprise aux États-Unis de trouver une grande partie de mon programme, de ce qui est dans mon séminaire, étalé sur des murs d'une dizaine de mètres de long sous forme de petits diagrammes, sur lesquels d'ailleurs personne ne jetait les yeux, mais qui contenaient absolument d'une façon décisive, les dates, les points tournants et parfaitement bien expliqués dans chaque ligne de la classification des sciences et qui, je dois le dire, si j'étais là-bas et que j'avais à enseigner, m'eussent épargné bien des peines. Car en fin de compte, toutes ces choses là sont au niveau du livre de poche.

C'est là l'intérêt, l'importance de ce que j'appellerai d'un certain côté, l'évacuation du passé qui est du même coup possible si nous en voyons bien la dimension propre, ce côté d'inertie, on pourrait en laisser la manipulation aux ouvriers de la pelle. Il faut bien le dire, ceci n'est du tout une perspective de mépris. Ce qui apparaît là-dedans au contraire de plus certain, c'est ce que ça dégage concernant notre propre essence, parce qu'à partir du moment où notre passé, à l'état de pur passé, est là-bas existant, sous sa forme parfaite, car, comme je vous le démontrais tout à l'heure, la peinture de l'Université de Mexico, il existe plus parfait qu'il n'a existé. La création impressionniste est là comme une mouche prise dans l'ambre dans une perfection de statut qu'elle n'a jamais eue ici.

-1042-

Leçon du 23 mars 1966

Au regard de ce passé qui nous est en quelque sorte..., dont on nous délivre, il y a tout un côté de nous-mêmes qui nous en reste, qui est bien nous tels que nous sommes actuellement et qui n'en est que le ratage. Pour le voir porté à la caricature, c'est encore à Mexico qu'il faut aller et à l'hôtel del Prado s'installer devant une fresque qui a la taille de cette paroi de notre pièce ici, qui est de Diego Rivera et qui s'appelle *Un rêve de dimanche après-midi sur l'Alameda.* L'Alameda, c'est la sorte de Tuileries de Mexico et la figure que nous prenons sur ce panneau, je ne vais pas vous le décrire, procurez-vous en des photographies, elle est bien instructive.

Voilà donc ce que je crois que nous pouvons apprendre en allant aux Etats-Unis et aussi bien sur le sol entier de cette noble Amérique, c'est la figure de tout ce qui a été manqué, au passé, c'est la figure en quelque sorte rétroactive d'une adhérence à quelque chose qui n'a jamais été vécu et qui, comme tel, ne peut pas l'être, sous aucune forme. Si l'on se laisse aller un peu à quelque mouvement que ce soit, celui de l'espoir d'une vivacité, d'une création, assurément tout ce qui vous reste d'un pareil contact c'est une impression vraiment écrasante de ce qu'il peut y avoir de lourd à soulever dans notre monde.

De quoi leur ai-je parlé ? Il est bien certain que je ne leur ai pas fait à proprement parler de séminaire. Quoique mon enracinement dans un certain style n'étant pas si possible à rompre d'un seul coup, c'est à ce penchant, cette habitude, voire ce besoin que j'ai pris d'une certaine façon de crocher mon audience que je dois, à mon étonnement je dois dire, de n'avoir pu en aucun cas me résoudre à leur parler en français, et chose curieuse, d'être vraiment arrivé à leur parler en anglais. L'habitude que j'ai de suivre sur vos visages l'effet assez particulier de cette parole, ne m'a pas semblé extrêmement différente de ce que j'éprouvais devant ces auditoires, à savoir que leur visage captif, sinon illuminé, me donnait bien le sentiment que quelque chose de cet anglais n'était pas de telle nature qu'ils n'en reçussent pas l'impression d'un langage articulé.

Voilà. Alors je leur ai parlé, - je vais vous dire ça en deux mots puisqu'on va se quitter dans quelques instants - j'ai un peu centré les choses, parce qu'il fallait bien me faire entendre, sur quelque chose qui m'a paru percutant. Et moi, vous comprenez, je suis dans mon objet *a,* pour l'instant, j'essaie de vous l'amener comme ça, de le faire glisser dans un certain nombre de chaussettes d'où il doit ressortir de telle ou telle façon. Nous verrons ça, nous reprendrons ça la prochaine fois. Il fallait bien que je retourne aux bases. Et après tout, ça m'a permis de les rassembler ces bases. Non pas, bien sûr que je les laisse comme ça aller à la dérive. Mais enfin pourquoi pas! Ça m' peut-être permis de prendre le module d'un discours plus regroupé, plus simplement aussi, plus percutant, encore que le coup de marteau ne soit jamais absent de ce que je vous raconte. -1043-

L'objet de la psychanalyse

Peut-être qu'après tout, j'en ferai un petit recueil qui ne sera peut-être pas si mal adapté à des oreilles américaines puisque c'est à des oreilles américaines que je l'ai mesuré. Eh bien, j'ai cru devoir partir de quelque chose qui est tout de même un trait sensible, un trait facile à faire entendre et qui n'est pas nouveau bien sûr pour vous, c'est celui de la distinction de la demande et du désir. Évidemment en anglais, je me vantai de m'être fait entendre, c'est évidemment avec un vocabulaire et des raffinements syntaxiques plus réduits que j'ai été amené à parler. Il est tout à fait facile de faire entendre à des gens qui vous écoutent, quand on leur demande quelque chose qu'ils aient à se méfier, que ce n'est pas toujours ce qu'on vous demande qui est justement ce qu'on désire que vous donniez. Il suffit d'avoir un petit peu la moindre expérience. Il suffit d'avoir une petite amie pour que cette vérité soit immédiatement perceptible et après ça vous pouvez entrer dans des considérations structurales.

Oui. Parce qu'à partir de ce moment-là, bien sûr, vous pouvez montrer que le désir doit être extrait de la demande, et qu'il y a ce second temps, que la demande est articulée dans l'inconscient. Il suffit là de faire référence aux vérités que je vous ai rappelées depuis toujours et qui consistent simplement à ouvrir les premiers livres de Freud. En fin de compte, il n'est pas impossible, même devant un auditoire américain, d'introduire l'inscription de la formule qui est au coin, en haut et à droite de mon graphe, à savoir $ ✳ D, S barré dans son rapport à la demande, à savoir que c'est précisément là que s'accroche la division du sujet. Ce qui est évidemment réintégrer cette division du sujet au même plan, au même niveau où Freud a introduit la division de l'inconscient et du préconscient, supprimer la distance qui sépare ce début de son oeuvre de ce point qui est son point de chute, le *splitting* de ce qu'il appelle l'ego, c'est-à-dire le *splitting* du sujet et montrer, par exemple, à cette occasion que cette remarque de Freud que dans l'inconscient ne fonctionne pas le principe de contradiction, remarque qui n'est que de première approche, inadéquate en un sens, si elle va jusqu'à impliquer qu'il n'y ait pas de signe de négation dans l'inconscient, car nous savons tous, et à lire les textes de Freud lui-même, que la négation a - je ne dis pas dans l'inconscient, ça ne voudrait rien dire, mais dans les formations de l'inconscient, - des représentants tout à fait repérés et clairs.

La prétendue suspension du principe de non-contradiction au niveau de l'inconscient, c'est simplement cette fondamentale *splitting* du sujet. Il y a quelque chose d'autre que j'ai mis au premier plan de mes discours et qui suit, comme un grain de chapelet suit l'autre, cet abord, par la différence de la demande et du désir, c'est la désignation du point qui est le même point de rendez-vous d'où je suis parti tout à l'heure au reste concernant les rapports du savoir et de la vérité, - c'est que ce que Freud nous apporte, - c'est la désignation du lieu d'inciden- -210-

Leçon du 23 mars 1966

ce d'un désir particulier et qui est le point par où la sexualité entre en jeu comme fondamentale dans le domaine qu'il s'agit de définir et que ce point s'appelle : le désir de savoir.

C'est parce que la sexualité entre en jeu d'abord par le biais du désir de savoir que le désir dont il s'agit dans la dynamique freudienne est le désir sexuel. C'est parce qu'il entre en jeu sous les espèces que, déjà, avaient repéré et non sans motif les esprits religieux, c'est parce que la *cupido sciendi* a été située là où il fallait par Freud que tout est changé dans la dynamique de l'éthique, que les autres désirs, le désir de jouissance et le désir de domination s'avèrent n'être pas du même niveau; que l'un se trouve dans cette position dépendante d'être au niveau du narcissisme, que l'autre, désir de jouissance, est précisément là pour nous manifester ce que j'appellerai la duplicité du désir. Car, loin que le désir soit désir de jouissance, il est précisément la barrière qui vous maintient à la distance plus ou moins justement calculée de ce foyer brûlant, de ce qui est essentiellement à éviter pour le sujet pensant et qui s'appelle la jouissance.

Irai-je jusqu'à vous dire que j'ai amorcé pour eux ce qui sera le pas suivant de ce que je vais avoir à exposer devant vous, à savoir, tenant compte de ceci dont bien sûr je n'ai pu que parler dès l'abord, à savoir du lieu de l'Autre, point de position de la vérité, comme lieu où est mise en question la vérité de la demande, comme lieu aussi où apparaît et surgit du même coup la dimension du désir. J'ai pu amorcer ce qui, je viens de vous le dire, va être la suite de mon discours et qui, consistant à préciser ceci que le désir, ce désir dont d'abord je vous ai articulé le lieu, disant que le désir, c'est d'abord le désir de l'Autre, la topologie va nous apprendre à mettre en fonction cette sorte de retournement qui est proprement celui que J'essaierai de vous manifester au niveau que je vous montrerai, tels qu'ils sont, tel qu'il est faisable, comme on retourne un gant, au niveau de la structure du tore. Que si le désir est à repérer, à mesurer en fonction d'une demande de l'Autre, la structure va nous permettre de voir, la structure qui est la structure du tore, il y a un fondement structural parfaitement, je minimise en disant qu'il est illustré par la structure du tore, il est soutenu par la structure du tore. Le tore est la substance, l'upokeimenon de la structure dont il s'agit concernant le désir; le tore peut apparaître, avec évidence - c'est ce que je vous montrerai à bout de craie la prochaine fois, - que s'y inscrit de la façon la plus claire le rapport qu'il y a du soutien d'un désir, non pas à la demande mais à la demande répétée ou à la double demande.

Et le fait que cette figure qui est proprement celle que je vous dessine ici, le retournement de la structure du tore peut manifester, matérialiser sous vos yeux ce qui s'en peut obtenir et nous verrons ce que signifie « retournement » en fonction de ce qu'il arrive du retournement quand il s'agit des autres structures topologiques, à savoir du cross-cap et de la bouteille de Klein. -1045-

Ce retournement étant opéré, nous avons deux désirs en rapport avec une demande. Cette duplicité du désir par rapport à la demande est à la racine de tout ce qui, dans le champ analytique s'étend aussi loin que ce qu'on appelle confusément ambivalence et qui peut seule trouver là sa raison.
C'est ce que la prochaine fois, j'aurai l'occasion de vous développer d'une façon plus ample. Et vous voyez d'ores et déjà que ce dont il s'agit c'est de la fonction d'une coupure, que dans ces trois formes que j'aurai à reprendre sous cet angle, c'est la même forme de coupure, à savoir ce que j'ai appelé l'S ou le 8 inversé qui nous en donne la clé et la forme et qui a des fonctions différentes. Bref, pour conclure et dire ce que j'essayais avant tout de faire passer aux oreilles de mon auditoire aux Amériques, c'est qu'il est un domaine isolable dans le champ appelé jusqu'ici psychologique, qui est le domaine de ce qui est déterminable comme champ du langage, et que ce n'est que dans ce champ qui est la parole, que ceci est définissable. C'est la fonction du sujet, fonction du sujet qui n'est pas, comme j'ai pu le voir écrit récemment, fonction d'absence mais fonction au contraire de la présence intense de quelque chose de caché, ce qui est ce qui nous ramène au fondement freudien de l'inconscient et ce qui est ce sur quoi je vous quitterai aujourd'hui en vous donnant rendez-vous pour le séminaire de la semaine prochaine. -1046-

Leçon XIII 30 mars 1966

Je rappelle aux quelques-uns d'entre vous qui n'étaient pas là la dernière fois que l'administration de l'École m'a chargé de vous demander de ne pas fumer; de ne pas fumer, cher Alain, c'est une demande de l'administration de l'École.
Cette dernière fois, donc, je vous ai parlé au premier abord de ce que je pouvais donner immédiatement de ma visite aux Amériques. C'est là un sujet qui n'a pas fini, je pense, de porter ses fruits ou ses conséquences, dans la suite de ce que j'aurai à vous dire. Pour aujourd'hui nous le laisserons radicalement de côté. On m'entend au fond? Pas très bien. Et que donc ce sujet, je ne le reprendrai pas aujourd'hui.
Je n'ai pas parlé que de cela la dernière fois et pour ce que j'ai dit d'autre, je me suis aperçu que j'avais mis, disons, certains dans l'embarras, pour ne pas dire, produit chez eux quelque scandale. En effet, j'ai touché à deux points : le premier, à cause de l'article de Michel Tort, j'ai dit, j'ai tenu sur le plagiat quelques propos qui m'ont valu la manifestation d'un étonnement. « Comment, a pu me dire l'un des meilleurs de mes auditeurs, pouvez-vous faire bon marché, comme vous l'avez énoncé, du plagiat? », répétant ce que pourtant j'avais dit depuis longtemps, depuis très longtemps, depuis toujours, ceux-là le savent qui me suivent depuis l'origine, qu'il n'y a pas de propriété des idées. « Est-ce que vous ne semblez pas tenir beaucoup vous-même que de ce qui vous est dû, hommage à l'occasion, vous soit rendu ? »
Je crois qu'il y a là un point à préciser : si en effet il est bon qu'à chacun, pas seulement à moi, hommage soit rendu de ce qu'il peut apporter de nouveau dans la circulation de ce qui s'articule d'un discours cohérent, ceci ne peut être que du point de vue de l'histoire et d'une façon qui doit y rester limitée. Qui donc songerait, faisant un cours de mathématiques, à rendre à chacun des initiateurs de ce qu'il est amené à articuler dans son cours, sa place et son dû ? Tout ceci -213-

L'objet de la psychanalyse
reste assimilé, réintégré, repris, généralisé ou particularisé selon les cas, et d'une façon après tout qui se passe fort bien de toute référence au premier temps de la mise en circulation d'une démonstration ou d'une forme.
C'est pourquoi j'ai entendu déplacer l'accent sur ce que j'ai appelé, d'une façon plus ou moins propre, détournement d'un mouvement de la pensée. Ceci est bien autre chose. Quand un discours, dans ce qu'il a de conquérant, de révolutionnaire pour appeler les choses par leur nom, est en train de se tenir - et de nos jours nous savons où ces discours se tiennent, - pour reprendre les opérations, voire même le matériel et l'orienter à des fins qui sont proprement celles d'où il entend se distinguer, c'est là qu'il serait au moins nécessaire de rapporter les éléments du discours là où on les a pris et où ils ont été créés, orientés, à une fin parfaitement articulée et claire et qui est celle qu'on entend desservir. Si l'analyse est une opération qui se poursuit en référence à la science et, en tant que reposée d'une façon entièrement orientée par l'existence de cette science, la question de la vérité, cette interrogation, est par l'analyse portée à son maximum, au maximum d'étroitesse précisément, qui correspond à cette visée que c'est la science qu'elle interroge. Si sur cette question de la vérité c'est la religion qui doit donner la réponse, que ne le dit-on ouvertement ? Mais alors, qu'on ne se targue pas de la position du philosophe, qui jusqu'à ce jour précisément n'a jamais varié de s'en distinguer, de cette réponse religieuse. Personne n'a encore osé faire de Freud un apologiste de la religion. Pour quelqu'un ne pas reconnaître que c'est moi qui lui ai appris à lire Freud, alors que cette opération est en cours, pour en détourner l'incidence, de cette lecture, sur les sables du désarroi de la pensée spiritualiste, ceci est proprement une malhonnêteté, non pas d'écrivain qui dérobe tel ou tel passage du discours d'un confrère mais de philosophe. C'est à proprement parler une trahison philosophique à laquelle je ne donnerai pas cette sorte de grandeur qui serait de révéler ce qu'il peut y avoir à partir d'un certain moment de malhonnêteté foncière dans la position philosophique elle-même, si elle ignore combien la psychanalyse la renouvelle. Dans ce cas, c'est simplement une malhonnêteté débile, un manque absolu de sérieux, un pur désir de parade, dont je remercie Monsieur Tort d'avoir démontré l'inopérance et le ridicule.
J'ai parlé ensuite d'autre chose que j'ai à peine amorcée. J'ai parlé du retournement, introduisant ce que j'ai à vous dire aujourd'hui sur le plan du topologique, et de ce retournement il s'est trouvé que certains se sont sentis un tant soi peu retournés. C'est qu'à la vérité dans un certain contexte les mots portent et que là encore nous nous trouvons bien sûr rapportés à ce qu'il en est, non tant de l'usage des idées, mais de l'usage des mots. Prendre un mot comme support d'un nœud du discours n'est assurément pas une opération inoffensive, puisque -214-

Leçon du 30 mars 1966

ce mot a déjà pu être pris dans un autre discours. C'est un autre niveau de la fonction de l'homonymie et dans certains cas il peut en effet emporter avec lui certaines conséquences.

Ce retournement que j'ai donc amené au jour, ou plutôt ramené, comme vous allez le voir à propos de la figure du tore, j'ai cru pouvoir le faire d'une façon assez rapide croyant qu'au moins dans une partie de mon auditoire on se souvenait qu'à la fin de l'année 1962, c'est le séminaire 1961-1962 sur *l'Identification,* celui où j'ai mis au jour la fonction fondamentale du trait unaire, de la coupure et où j'introduis déjà la fonction des différentes formes topologiques dont le vais avoir à parler aujourd'hui à propos du tore; le 30 mai 1962 exactement, j'ai expressément montré comment s'articulaient deux champs qui étaient proprement ceux des deux tores, si vous voulez, pris l'un dans l'autre telle que cette figure peut le représenter; et comme je l'ai longuement détaillé, comment il est possible de voir dans le roulement de l'un sur l'autre, roulement dont il est démontrable qu'il est spéculativement possible, la possibilité d'un entier décalque de tout ce qui peut se dessiner sur l'un au cours de ce roulement sur l'autre, avec ce que ceci comporte : c'est que la coupure suivante dont j'ai montré l'importance, parce que c'était précisément là ce sur quoi j'ai pendant cette année longuement insisté, que la coupure suivante que nous avions appris à traduire comme le chemin entourant, si l'on peut dire, le corps du tore, c'est la demande.

L'objet de la psychanalyse

Et comme il est nécessaire qu'une demande qui se répète dans cette forme d'équivalence, ne puisse se former que - je m'exprime dans des termes imagés et simples de façon à bien me faire entendre d'un auditoire qui n'est pas forcément initié aux formes proprement mathématiques qui donneraient à ceci sa rigueur - qu'à faire, si je puis dire, le tour de ce trou central, qui est la propriété topologique essentielle du tore, celle qui introduit dans son extérieur cette énigme de contenir un intérieur par rapport à l'intérieur du tore, ou si vous voulez d'une façon plus rigoureuse, de permettre que des circuits fermés à l'intérieur du tore s'enchaînent ou se bouclent par rapport à des circuits fermés qui sont extérieurs.

je vous l'illustre : voici - je vais le faire dans une autre couleur, - voici un circuit fermé à l'intérieur, vous voyez que c'est un tore. Il est possible de faire un circuit fermé à l'extérieur qui soit bouclé avec le circuit fermé intérieur. Ce qui est strictement impossible dans la formule topologique qui forme depuis toujours le modèle sur lequel s'articule la pensée de l'intérieur et de l'extérieur, qui est la sphère; quelque circuit fermé que vous fassiez à l'intérieur de la sphère, il ne sera jamais pour vous avec un circuit fermé extérieur.

Cette forme topologique étant restée longtemps la forme prévalente pour toute conception de la pensée et restant, immanente à l'usage des -216-

Leçon du 30 mars 1966

cercles d'Euler en logique, c'est précisément là l'intérêt des nouveautés topologiques que je promeus devant vous, et de vous montrer de quel usage elles peuvent être pour résoudre certaines impasses des problèmes qui nous sont, à nous, posés par la topologie de notre expérience et qui trouvent dans ces nouvelles formes topologiques leur support et leur solution.

Que ce retournement soit bien un retournement, ceci peut se voir aisément, et je le dis tout de suite. C'est de l'ordre, semble-t-il, de la recréation mathématique que de le représenter, comme je vais vous le représenter. Néanmoins cela garde tout son intérêt et toute son importance, et comme je ne pourrais pas l'insérer aisément dans la suite de mon discours, je vais vous en donner tout de suite l'image. Considérez simplement ceci comme une introduction à ce qui va vous être dit d'une façon plus cohérente et plus développée.

Ce n'est pas simplement d'un autre tore qu'il s'agit dans celui-ci qui peut servir de décalque à ce qui est inscrit sur l'autre. Topologiquement, un tore est quelque chose de tout à fait équivalent à ce qu'on appelle en topologie l'insertion sur une sphère d'une poignée. Vous voyez bien que par transformation continue, comme on s'exprime dans certains manuels, c'est exactement la même chose, un tore ou une poignée, que cette espèce de cloche fermée. Il vous sera aisé de comprendre la légitimité du terme de retournement si nous donnons à ce mot son sens intuitif dont ce n'est pas pour rien qu'il évoque la manipulation, la manœuvre, la main. Cette main qui est présente jusque dans le terme allemand pour désigner le traitement, *Handlung*. La faveur que nous pouvons y trouver est justement celle, sinon de complètement réduire ce qu'il y a de prévalence visuelle dans le terme d'intuition, tout au moins de la faire reculer. Déjà les Stoïciens en avaient senti l'importance, toute la nécessité, certains d'entre vous savent ce qu'ils en faisaient de la main ouverte, de la main fermée, du poing, voire de ce retournement que la main image. Ici c'est à proprement parler de cette sorte de retournement qui est lié à l'usage de la main. Le retourne -217-

L'objet de la psychanalyse

ment d'une peau qui recouvre la main, retournement du gant auquel nous faisons référence.

Le fait qu'un gant droit retourné fasse un gant gauche, et plus exactement fasse l'image du gant dans le miroir pour autant que l'image du gant dans le miroir, c'est le gant de l'espèce opposé, voilà le point de départ de l'intérêt que nous portons à ce terme de retournement. N'oubliez pas que cet exemple intuitif est proprement ce qui a nécessité pour Kant certains des amarrages de son *Esthétique Transcendantale.* je ne m'y arrête pas plus longtemps pour l'instant mais consultez le chapitre qui, si mon souvenir est bon, est le chapitre XIII des *Prolégomènes à toute métaphysique future. Vous* en verrez l'importance qui va s'enraciner plus loin dans toute la discussion entre Leibniz et Newton sur la nature de l'espace.

Pour le cas de notre sphère avec la poignée, elle est uniquement là, surtout sous cette forme, pour vous rendre sensible ceci, qu'un tore est tout aussi retournable qu'un quelconque support homologue sphérique tel que le gant. Car le gant, vous le voyez bien, n'est pas dissemblable, quant à sa topologie, d'une sphère; il suffit que vous souffliez assez fort sur sa baudruche pour le voir se réduire à une forme sphérique. Le tore est retournable également. Il suffit en effet, pour que vous le voyiez tout de suite, que passant par une ouverture quelconque votre main vous alliez accrocher l'intérieur de la poignée pour voir ce qui s'y passe. Voici maintenant ma sphère ouverte pour ma main et retournée. Ici vous voyez se dessiner, avec deux trous dans la sphère, ce qui pourrait apparaître être une poignée intérieure. je vais mettre mon doigt, ici, à l'intérieur de cette poignée intérieure. Il vous est du même coup immédiatement sensible, je pense, qu'à tirer là-dessus, vous voyez se produire, se reproduire, une poignée extérieure. Il n'y a pas de poignée intérieure insérable sur une sphère. Toute poignée est toujours une poignée extérieure. La seule différence avec la première, c'est celle qui est ici, cela sera de se profiler ainsi dans

Leçon du 30 mars 1966
un axe sagittal par rapport à vous, alors qu'elle était ici transversale, autrement dit, de même que les deux tores précédents, d'être l'un par rapport à l'autre, dans une position de déplacement d'un quart de tour, non pas d'un demi-tour, comme dans une translation qui tenterait d'en reproduire l'équivalent, mais d'un quart de tour. Ce quart de tour est très important car il est irréductible à toute translation spéculaire.
Néanmoins il reste au niveau du tore quelque chose qui n'apparaît pas aussitôt qui nous détache des possibilités particulières qui font que le retournement, la substitution de l'endroit à l'envers et inversement est quelque chose qui reproduit la formation spéculaire. On pourrait dire ici qu'on trouve quelque chose qui, à ce quart de tour près, ferait de l'image retournée du tore après tout quelque chose qui n'est pas, qui est réellement, qui n'est pas fondamentalement différent du point de vue topologique et qui en donne encore en quelque façon un équivalent spéculaire. Je le répète, c'est à ce déplacement d'un quart de tour près dont nous allons mieux voir à rapprocher le tore des formes topologiques de sa famille, qu'il est déjà quelque chose qui sépare le tore de toute surface d'homologie sphérique concernant cette relation à l'image spéculaire.

Nous allons le voir maintenant plus en détail. Mais pour ne pas faire baisser, si je puis dire, votre attention, à m'étendre sur ce qui fait la forme générale de ces aspects topologiques qui se distinguent de la sphère, je vais tout de suite matérialiser pour vous ce dont il s'agit : il s'agit du rapport d'un décalque à l'image spéculaire; vous n'avez qu'à vous reporter à ce que j'ai déjà suffisamment, je pense, manipulé devant vous de la surface ou de la bande de Moebius, pour vous rappeler à la fois ce que je vous en dis et ce qui en vient aujourd'hui dans mon explication.
Si la surface de Moebius se fait de joindre les deux extrémités d'une bande ' après un demi tour, et s'il en résulte ce que je vous ai dit, en son temps, une surface unilatère, vous pouvez vous souvenir de ce que je vous en ai dit ici dans mon cours il y a déjà deux ans, c'est à savoir que pour recouvrir cette surface, pour en faire l'équivalent et le décalque, il faudra que vous en fassiez deux fois le tour, c'est-à-dire que partant d'un point ou d'une ligne transversale qui est celle-ci, vous arrivez après un tour, à être à l'envers du point d'où vous êtes d'abord parti et qu'il faut que vous fassiez un second tour, pour revenir conjoindre votre décalque à la ligne dont vous êtes parti. Vous aurez donc un décalque, une surface collée à la première, qui aura diverses propriétés dont la première d'abord est d'être, pour nous, pour parler rapidement, deux fois plus longue que la première, d'autre part d'être complètement différente d'elle, du point de vue topologique. Elle n'est ni homéomorphe ni homéotope; elle n'est -219-

L'objet de la psychanalyse

pas homologue, car elle, au lieu de se conjoindre à elle-même après un demi-tour, une demie torsion sur elle-même, elle se conjoindra à elle-même d'une torsion complète, ce qui aura pour effet de vous la présenter de la façon que je peux facilement reproduire en coupant celle-ci par son milieu - j'ai déjà maintes fois fait ce geste, - à savoir quelque chose qui se présente comme une double boucle, laquelle est conjointe d'une façon bien particulière qui reste à préciser, qui n'est pas n'importe laquelle mais dont je vous ai déjà dit, et montré qu'elle a pour propriété d'être applicable sur la surface d'un tore, d'une façon qui reproduit exactement la double boucle et l'inclusion du trou central dans cette boucle, qui est exactement celle-ci.

Cette différence qu'il y a du décalque radical à ce dont il part, c'est là proprement ce sur quoi repose cette distinction que je fais lorsqu'en parlant de l'objet a, je dis qu'il n'est pas spéculaire; l'objet a étant précisément de la bande de Moebius, ce qui la complète et ce qui est son support, ce qui forme la bande de Moebius pour donner cette surface complétée, auxquels sont donnés légitimement les noms divers de plans projectifs quelquefois ou mieux encore, dans le cas où nous la représentons, cette construction que j'ai maintes fois représentée devant vous sous cette forme dont vous savez qu'elle représente l'entrecroisement de ce qui est la surface qui se gonfle ici dans la partie inférieure de cette baudruche, l'entrecroisement de cette surface avec elle-même qui, ici passe derrière, de même ici, celle-ci passe derrière. C'est ce qu'on appelle le cross-cap; la partie supérieure, ou plus exactement, quand nous avons, comme dans cette figure, amputé la partie sphérique inférieure ou calotte, ceci représente ce qu'on appelle le cross-cap ou autrement dit la mitre : l'ensemble de la figure, si vous voulez, pelons-la, pour ça, pour cette forme représentée, la sphère mitrée. Ce qui donne une actualité singulière, si vous me permettez un peu de fantaisie, aux représentations de Dali des évêques morts sur la plage de Cadaquès. Quoi de plus beau, semble avoir deviné Dali, qu'un évêque statufié, pour représenter ce qui nous importe ici, à savoir le désir. -220-

Cette propriété générale d'un certain nombre de fonctions topologiques, de se présenter avec une distinction plus ou moins apparente - mais dont je pense ici vous avoir fait saisir au niveau de la bande de Moebius le caractère, - s'imposant alors qu'il peut être, dans certaines des autres formes, plus larvé, voilà ce qui est essentiel à distinguer et qui, pour nous, nous dirige vers ce que, pour par-

Quelqu'un m'a demandé récemment - j'entends quelqu'un qui n'est pas de notre domaine, qui est un mathématicien fort distingué, dont j'ai l'honneur d'être l'ami depuis quelque temps et que certains ici connaissent au moins par la liaison que j'ai commencé d'établir entre eux et lui, - ce quelqu'un qui n'a pas du tout été inattentif à la sortie du premier Cahier du cercle épistémologique m'a posé certaines questions sur tel ou tel texte de M. Milner ou de M. Miller et s'est inquiété en quelque sorte sur ce dont il s'agissait, si c'était à savoir de modèles mathématiques ou même de métaphores; j'ai cru pouvoir lui répondre que les choses dans ma pensée allaient plus loin et que les structures dont il s'agit, ont droit à être considérées comme de l'ordre d'un upokeimenon d'un support, voire d'une substance de ce qui constitue notre champ.

Le terme donc de forme mentale, comme toujours, est là un terme d'approche mais inapproprié. N'oubliez pas pourtant que celui qui a introduit de façon éminente cette question de la révision des formes topologiques comme fondement de la géométrie - Henri Poincare pour le nommer, et ces publications qui commencent, comme vous le savez, au compte rendu de la Société de Mathématiques de Palerme, - entendez bien qu'il s'agissait là de quelque chose qui nécessite chez le mathématicien lui-même une sorte d'exercice, d'exercice d'auto-brisure des cadres intuitifs qui lui sont habituels et qu'il admettait que dans ces références il y avait la source d'une sorte de conversion de l'exercice

L'objet de la psychanalyse

intuitif de l'esprit qu'il considérait comme non seulement fondamental mais nécessaire à l'inauguration de cette révision.

Disons maintenant quelles sont les formes dont il s'agit et quelles sont celles qui vont nous servir. Elles sont au nombre de quatre dont brièvement, à l'usage de ceux pour qui ces termes ont un sens, je dirai que le caractère commun est que la caractéristique dite d'Euler Poincaré, précisément que je viens de nommer, y est égale à zéro. je ne vais pas vous dire ce que c'est que cette caractéristique d'Euler Poincaré, néanmoins, je vais tout de même vous en donner une pointe, un aperçu, sans ça, à quoi bon le nommer? Commençons d'abord par énumérer ces quatre formes. Elles sont

- le cylindre ou le disque troué, ce qui topo logiquement est exactement la même chose.
- le tore
- la bande de Moebius
- et la bouteille de Klein.

Ces quatre formes topologiques ont cette constante d'Euler Poincaré. Pour vous donner l'idée de la différence qu'il y a entre ces surfaces et celle de la sphère, je vous rappellerai que la sphère (j'ai mis des ombres pour la rendre plus mignonne) la sphère et tout ce qui lui est homologue, à savoir par exemple, tous les polyèdres que vous connaissez qui peuvent s'y inscrire, - car quelle que soit la complication de ces polyèdres, ils sont homologues à une sphère, - si vous faites à l'intérieur de la sphère, par exemple, un tétraèdre, vous verrez qu'il n'est pas de nature essentiellement différente, il n'y a qu'à souffler dans le tétraèdre assez fort pour qu'il devienne sphérique [figure XIII - 10]. Eh bien, l'une des incarnations de cette constante d'Euler consiste à prendre, quand il s'agit du polyèdre, le nombre de ses faces (F), le nombre de ses arêtes (A), et le nombre de ses sommets (S), et à y colloquer alternativement le signe plus et le signe moins par exemple + F - A + S (je fais ici un signe moins et deux signes plus et nous avons pour ce qui est du tétraèdre : + 4 - 6 + 4).

Leçon du 30 mars 1966

Vous voyez que ceci donne exactement pour résultat le chiffre deux. C'est précisément parce que si vous faite 4 - 6 + 4 ça fait deux. Vous pouvez vérifier ceci à propos de n'importe quel polyèdre; si je vous ai mis le plus simple, c'est pour ne pas vous fatiguer; si vous prenez un dodécaèdre, le résultat sera le même. Mais si vous faites un polyèdre quelconque qui soit inscrit dans un tore, vous vérifierez facilement qu'à faire la même opération, à savoir l'addition des faces avec les sommets, et la soustraction des arêtes, vous aurez zéro.

Maintenant, - changez tout ça - quel est l'usage que nous pouvons faire de ces quatre éléments topologiques respectivement le cylindre, le tore, la bande de Moebius et la bouteille de Klein ? C'est là que nous allons venir maintenant et vous parlant de cet usage, il faut d'abord que je mette l'accent sur certaines des propriétés, l'usage viendra après. Impossible de vous en jeter à la tête, si je puis dire, tout de suite la valeur opératoire dans telle ou telle de nos références, impossible de vous en donner la translation, la traduction tout de suite, si d'abord je ne mets pas en valeur ce qui les distingue l'une de l'autre et ce qui leur donne ces précieuses propriétés, qui ne sont autres, je vous le répète, que les propriétés même de notre champ, que nous voyons ici en raison du fait que ces figures ne sont pas quoi que ce soit que vous puissiez légitimement traduire par ce par quoi je suis pourtant forcé de vous les représenter, à savoir par quelque chose qui s'intuitionne mais par quelque chose qui dans toute sa rigueur ne s'articule que de référence symbolique et d'une formulation qui ne se supporte que de l'usage plus ou moins élaboré et combiné de ce que j'appellerai des lettres, pour autant qu'une théorie des ensembles pourrait ici vous amener à ce chapitre particulier de la topologie qui nous attache dans l'occasion, - je pourrais entièrement vous le développer au tableau - sous la forme d'une série de formules qui ne se distingueraient pas à votre regard de l'usage commun des formules algébriques, et que ça serait évidemment d'un cheminement beaucoup plus sûr pour l'usage que nous pourrions en faire.

Autrement dit, il importe, concernant ces surfaces, que vous fassiez la distinction dans votre esprit, de ce qu'il en est de la surface locale et de la surface globale. Il est de la conséquence de votre capture par ce qui s'appelle l'intuition, autrement dit l'imaginaire, que vous pensiez ces surfaces comme des surfaces locales, c'est-à-dire que vous ne puissiez pas détacher dans l'intuition d'une portion quelconque de ces surfaces de ce qu'implique le fait qu'une surface locale peut faire partie d'un plan indéfini ou d'une sphère, ce qui est équivalent topo logiquement. Mais toute parcelle d'une surface globale, telle qu'elle est définie ici topo logiquement, doit se concevoir comme porteuse essentiellement des propriétés de la surface globale.

C'est pourquoi, par exemple, il ne nous intéresse absolument pas de consi- - 223 -

L'objet de la psychanalyse

dérer dans le tore un de ces petits fragments que nous appellerons disque dans l'occasion en tant qu'il peut se réduire à un point. Ceci n'a rien à faire topo logiquement avec le tore, car ce qui distingue le tore de la sphère où la même chose se produit comme sur le plan, c'est qu'il y a dans le tore des circuits fermés, exactement apparemment équivalents à celui que nous avons défini ici tout d'abord, et dont vous voyez bien qu'il se distingue radicalement du premier en ceci qu'il ne découpe rien à la surface du tore, il l'ouvre simplement, il le transforme en un cylindre, et d'autre part qu'il ne peut, d'aucune façon se réduire à un point puisque le trou central du tore est ce qui arrêterait, si je puis dire, son rétrécissement, [Figure XIII - 11].

Sur un tore, vous voyez bien qu'il existe deux sortes de circuits fermés de cette espèce; voici l'autre. Et vous reconnaissez ici donc les deux formes de coupure que dans un premier abord, j'ai demandé qu'on me suive par hypothèse en convenant d'attacher à l'un la connotation d'une de ces coupures signifiantes que nous pourrions considérer comme représentant la demande, à cette condition que nous nous apercevions de ce que comporte la répétition de ce cycle quand il ne se ferme pas et comment, pour se fermer, il doit obligatoirement passer par le circuit de l'autre espèce; [figure XIII - 12] que de ce fait, nous nous apercevons pouvoir particulièrement aisément symboliser ce fait que pour nous ce que la demande se trouve supporter par rapport à ce que je vous ai appris à considérer comme sa conséquence à savoir la dimension du désir, elle ne saurait le supporter comme tel qu'à se répéter ce qui du même coup nous suggère quelque originalité spéciale de ce terme de répétition, à savoir qu'il n'est pas en quelque sorte une dimension vaine, qu'en elle-même la répétition développe quelque chose qu'il y a pour nous tout intérêt à illustrer de cette façon.

En effet pour reprendre Poincaré, c'est lui qui a introduit la fable si l'on peut dire, philosophique, l'idée de ces êtres infiniment plats qui pouvaient subsister sur les surfaces topologiques qu'il a mises en circulation. Ces êtres infiniment plats ont une valeur, ont une valeur qui est de nous faire remarquer ceci : à -224-

savoir ce qu'ils peuvent et ce qu'ils ne peuvent pas savoir. Il est clair que si nous supposons une topologie, une structure qui est elle-même de surface habitée par des êtres infiniment plats, ce n'est certainement pas pour nous référer nous-mêmes à ce que vous voyez forcément ici représenté, à savoir la plongée dans l'espace des dites formes topologiques.
Pour ce qui subsiste au niveau de cette structure topologique, ce que j'appelle, au passage comme ça et en m'en excusant, le trou central, il est absolument impossible à apercevoir. Par contre, ce qu'il est possible d'apercevoir, c'est la cohérence des boucles telles que je viens de vous les dessiner. Il est également parfaitement possible à l'intérieur même du système de s'apercevoir qu'une espèce de bande que je vais vous représenter maintenant, si vous voulez pour économiser, sur la même figure, celle-ci qui conjoint en un seul, les deux espèces du circuit fermé qui pour nous, pour nous qui plongeons dans l'espace parce que nous sommes au moins provisoirement assez infirmes pour y trouver un secours, il se trouve y faire circuit à la fois autour de ce que j'appellerai - pourquoi, puisque nous en sommes à la compromission, nous arrêter? - le trou intérieur et le trou extérieur.

Cette boucle qui s'appelle, parce que c'est celui qui l'a découvert, un cercle de Villarçon. Il a découvert ceci bien avant qu'on fasse de la topologie; il l'a découvert à propos de propriétés métriques sur lesquelles je n'insisterai pas. Il -225-

L'objet de la psychanalyse

s'est amusé à découvrir que cette sorte de boucle, à condition de la déterminer par une opération bien choisie, pouvait être dans un tore fait par la rotation d'un cercle régulier, que cette boucle elle-même pouvait être circulaire. C'est très facile de s'en apercevoir. Il suffit de pratiquer sur le tore une coupe par un plan bitangent ce qui en coupe se présente comme ça.

Ceci était déjà une première approche; il y avait quelque aperçu topologique dans cette approche de Villarçon. Je n'y fais allusion que pour vous faire remarquer que même un être infiniment plat, dans la surface du tore, peut s'apercevoir qu'il y a deux séries de ces cercles de Villarçon. Il y a ceux qui vont dans ce sens-là, et puis il y a ceux qui vont dans le sens contraire et qui ont pour propriété de recouper tous les premiers. Bien entendu, vous voyez bien qu'on peut en faire toute une série faisant tout le tour du tore, qui ne se recoupent pas. Ceci pour vous montrer l'élaboration possible, le matériel que mettent à notre portée ces structures pour que quelque chose qui n'est rien de moins que l'articulation cohérente de ce qui se pose à nous comme problème au regard par exemple d'une réalité comme le fantasme.

J'ai insisté dans le début de mon enseignement sur la fonction imaginaire comme étant ce qui supporte radicalement l'identification narcissique, le rapport microcosme-macrocosme, tout ce qui a servi jusqu'à présent de module à la cosmologie comme à la psychologie. J'ai construit un graphe pour vous montrer à un autre état et dans une autre référence à la combinatoire symbolique quelque chose qui est aussi une forme d'identification : celle qui fait le désir se supporter du fantasme.

Le fantasme, je l'ai symbolisé par la formule $ coupure (si vous voulez) de a, $ ✳a. Qu'est-ce que c'est que ce a ? Est-ce que c'est quelque chose d'équivalent à l'i (a), image spéculaire, ce dont se supporte, comme Freud l'articule expressément, cette série d'identifications s'enveloppant l'une sur l'autre, s'additionnant, se concrétisant à la façon des couches d'une perle au cours du développement qui s'appelle le moi? Est-ce que le a n'est qu'une autre fonction de l'imaginaire ? Quelque chose doit tout de même vous mettre en soupçon qu'il n'en est rien, si j'avance depuis toujours que le a n'a pas d'image spéculaire. Mais qu'est-il ? -226-

Leçon du 30 mars 1966

Pour vous reposer, parce que je pense qu'après tout, tout ceci est bien aride, je vous dirai qu'une fable, un modèle, un apologue m'est venu à l'esprit, précisément au temps de mes conférences aux U.S.A. mais que je vous en ai réservé la primeur. C'est-à-dire que le mot qui m'est venu à l'esprit pour vous faire saisir où est le problème, ce mot je ne l'ai pas mis en circulation. Je l'ai d'autant moins mis en circulation que je ne crois pas qu'il ait de traduction en anglais. Mais enfin je leur en ai donné quand même une petite idée. J'ai employé le terme *frame* ou *framing*. Il y a un mot beaucoup plus beau en français. C'est un mot qui a son prix sur la scène du théâtre, c'est le mot *praticable*.

Après tout, peut-être certains d'entre vous se souviennent-ils de la façon dont j'ai parlé du fantasme à certaines de nos journées provinciales quand j'y ai fait référence à un jeu, qui n'est point de hasard, du peintre Magritte qui l'a dans ses tableaux répété bien souvent, à savoir de représenter l'image qui résulte - de la poser dans le cadre même d'une fenêtre - d'un tableau qui représente exactement le paysage qu'il y a derrière. A ceux-là, mon introduction du praticable n'apportera rien de nouveau, à ceci près que c'est un petit peu plus mettre l'accent et le point sur les i. Quel est le fruit de la présence du praticable sur la scène du théâtre ? Sinon à une certaine distance, d'être pour nous trompe-l'oeil, d'introduire une perspective, un jeu, une capture dont on peut dire qu'il participe de tout ce qu'il en est dans le domaine du visuel de l'ordre de l'illusion et de l'imaginaire.

Néanmoins, si vous passez derrière le praticable, il n'y a plus moyen de s'y tromper. Et pourtant le praticable est toujours là. Il n'est pas imaginaire. Le bâti existe. C'est là très précisément ce dont il s'agit. Il faut avoir poussé les choses assez loin et très précisément dans une analyse, pour arriver au point où nous touchons dans le fantasme l'objet a comme le bâti. La fonction du fantasme dans l'économie du sujet n'en est pas moins de supporter le désir de sa fonction illusoire. Il n'est pas illusoire. C'est par sa fonction illusoire qu'il soutient le désir. Le désir se captive de cette division du sujet en tant qu'elle est causée par le bâti du fantasme. Qu'est-ce à dire ? Est-ce à dire que nous puissions nous contenter de dire que, comme au théâtre, il n'y a qu'à avoir son entrée dans les coulisses pour aller visiter le praticable et en avoir le fin mot ? Il est bien évident que ce n'est pas de cela qu'il s'agit et que, comme les êtres infiniment plats qui habitent ce corps, ce n'est pas à nous déplacer sur la surface du tore que nous aurons jamais l'idée de ce qui est là, sous forme de trou et qui selon toute apparence doit bien avoir quelque chose à faire avec cet objet a puisque c'est de son existence que dépend la distinction de ces deux boucles D et d qui sont faites autour de cette torsion externe avec celle qui les rejoint à franchir ce trou. -227-

L'objet de la psychanalyse

C'est ici que l'usage des autres surfaces topologiques dont je vous ai annoncé)a fonction peut nous être de quelque service. je n'ai pas besoin, je pense, de longuement pérorer sur ce qui peut se décrire au niveau du plan projectif quand il est particulièrement aisé, et je l'ai fait maintes fois, de le représenter ici par ce que j'ai appelé tout à l'heure improprement le *cross-cap* - car cet impropre nous permet la [...], nous continuons de l'appeler ainsi, je n'aime pas beaucoup la sphère mitrée, - et de nous apercevoir qu'une coupure qui d'une façon très frappante a exactement la même structure de double boucle que celle qui nous permet, au niveau du tore, de mettre en évidence la présence du trou central, même pour les êtres qui l'habitent alors que je vous fais remarquer qu'elle est, au niveau de la simple coupure, du cercle de Villarçon, parfaitement indiscernable, que cette double boucle ici a pour effet, je pense l'avoir suffisamment de fois décrite devant vous, pour que vous vous en souveniez, de séparer la surface, contrairement à ce qui se passe pour la double boucle, quand elle est faite sur le tore, le tore reste d'un seul tenant. Mais ici nous avons au centre, cette surface de ce que nous pouvons appeler un faux disque, si vous voulez, mais qui est tout de même bel et bien un disque dont vous savez depuis longtemps que je le prends pour support ou encore armature et enfin cause de l'illusion du désir, autrement dit, comme équivalent de l'objet a. L'autre partie du cross-cap étant, ceci est très facile à mettre en évidence - je l'ai fait autrefois, à cette même époque lointaine, en 1962, par des dessins dont certains se souviennent encore, extraordinairement raffinés, - mais vraiment dont je serais ici un peu las de reproduire le détail, ils n'avaient qu'un intérêt, c'est dans certaines des transformations qui consistent à déplier le repli qui se trouve là, et aussi bien à le réduire ici, à s'apercevoir que l'autre partie, appelons-la, la partie B, et celle-là a, que l'autre partie, est une bande de Moebius.

En cours de déploiement, vous pouvez sur cette figure faire apparaître toutes les illusions les plus ravissantes, approchez ça de la forme de la conque de l'oreille, d'une coupe médiane montrant les involutions des formes extérieures -228-

Leçon du 30 mars 1966

du cerveau, aussi bien de n'importe quoi d'autre, à savoir une coupe des enveloppes embryonnaires; ceci n'a qu'une valeur suggestive et peut-être pas tout a fait sans nous indiquer que quelque chose de ces formes enroulées sont inscrites partout à l'intérieur de l'organisme.

Mais alors, est-ce que nous ne pouvons pas nous poser la question de savoir si nous ne trouvons pas ici la confirmation de ce que nous cherchions, concernant ce que j'ai appelé approximativement jusqu'à présent le trou central du tore, une confirmation de cette indication qu'au niveau du tore, et la chose aura son importance si nous sommes amenés par exemple à symboliser le fonctionnement en décalque des deux tores d'une façon telle qu'ils nous servent à représenter par exemple une relation spécifique de la névrose, celui qui lie le désir du sujet à la demande de l'Autre. Cette suggestion que, ici, le trou, à savoir quelque chose d'insaisissable, est ce qui représente la place de l'objet a, est-ce qu'à le trouver dans son support au niveau d'une autre surface comme celle du *cross-cap*, nous ne voyons pas là une suggestion qui peut être précieuse du point de vue opératoire ?

Quelque chose nous le confirme, c'est à savoir ceci : un tore, c'est fait de la couture des deux bords des deux trous qui constituent les limites d'un cylindre ou d'un jade troué, comme vous voudrez. Car ce n'est pas pour rien que quelque chose comme les jades troués ça se fait depuis longtemps. Bien sûr, nous ne savons plus ce que ça veut dire mais il est assez probable que ceux qui se sont donnés assez de mal à l'origine pour les faire savaient que ça pouvait servir à quelque chose. Il n'y a pas tellement que ça de formes trouées naturelles et ce n'est pas pour rien que la gravure chinoise manifeste nettement dans toutes ses propositions et ses associations que ces formes de pierre trouée, qu'elle nous montre avec surabondance, sont toujours liées à des thèmes érotiques.

Comment est-ce constitué un plan projectif ? La forme rigoureuse, je vous la donne d'emblée pour vous montrer à quel croisement on la rencontre et comment on la construit; mais c'est elle qui est à la fois la plus essentielle, je veux dire dans une représentation topologique tout à fait couramment reçue, valable et fondamentale. C'est celle-ci : partie d'une figure qui est faite comme l'autre, vous voyez, des deux cercles qui font bord dans le cylindre et identifiez chaque point d'un de ces cercles avec le point diamétralement opposé de l'autre.

En d'autres termes, ce qui dans la bande de Moebius se représente comme ceci, à savoir que c'est en la tordant d'un demi tour, que c'est en venant appliquer cette flèche dans son sens, bien sûr, en l'accoudant à l'autre flèche qui est dans le sens opposé, que vous obtenez une bande de Moebius. Eh bien cette opération-là, faites-la avec deux limites circulaires. Vous aurez ce qui, ici va dans ce sens-là, s'accoler ici, dans ce sens-là. Il est facile de voir à cette coupure même -229-

que dans une pareille topologie qui est celle du plan projectif, le disque central, encore que ça ne saute pas à l'intuition mais quand je vous l'ai représenté comme ça, vous le voyez tout de suite, le disque central n'est pas un trou mais il fait partie de la surface. C'est pourquoi un plan projectif est dit..., je ne vous apprends là, je ne sais pas, ça peut vous surprendre, mais reportez-vous aux manuels de topologie, vous y verrez ceci, qui est considéré comme fondamental, que le plan projectif est composé de deux parties, à savoir un disque central et quelque chose qui l'entoure qui a la structure d'une bande de Moebius que je considère par cette figure comme suffisamment illustré. A ceci près que ce disque central, lui, puisque c'est un vrai disque, est parfaitement évanouissant, à savoir qu'il est également vrai que le plan projectif, que ce soit ce que je vous dessine là maintenant, à savoir simplement une surface telle que chacun de ses points soient identiques au point diamétralement opposé. Il n'est pas nécessaire que le disque central apparaisse; il peut se réduire à n'être rien. En quoi se démontre sa propriété éminente pour représenter telle dimension de l'objet a et très spécialement le regard, par exemple, dont la propriété et les pièges consistent précisément en ceci qu'il peut être totalement élidé.

je ne puis vous quitter sans vous faire remarquer cette chose que je pense avoir déjà suffisamment avancée devant vous pour n'avoir qu'à y faire allusion, c'est que, grâce à la coupure en huit inversé, à la double boucle, le découpage du tore, qui, je vous le répète, reste d'un seul tenant, est fait d'une façon telle qu'à condition d'une couture appropriée, vous en faites très aisément - et il ne s'agit pas là d'une question matérielle, manipulatoire, encore qu'elle le soit, elle n'est -230-

Leçon du 30 mars 1966

point incorporelle - vous pouvez très facilement du tore ainsi ouvert par la double boucle, en y procédant, c'est très facile, je pense que vous le concevez puisque je vous dis que la surface de Moebius coupée par le milieu vient s'appliquer sur le tore. Inversement si la coupe du tore représente précisément ce qui en isole cette surface à double boucle, vous en faites très aisément une bande de Moebius. C'est là le lien topologique qui nous donne l'idée de la transformation possible de ce qui se passe à la surface du tore en ce qui doit se passer sur une surface de Moebius, si nous voulons que puisse en surgir la fonction de l'objet. Néanmoins cet objet a, restant encore là si fuyant, problématique, en tout cas si accessible à la disparition, peut-être n'est-ce pas là ce qui est suffisant. C'est ce qui fera qu'une fois de plus je vous laisserai sur un suspens et vous montrerai comment la bouteille de Klein résout cette impasse.

-231 -

-232-

Leçon XIV 20 avril 1966

Après ces vacances qui nous ont séparés, il faut que je vous retrouve un mercredi préfixé, pour être un séminaire fermé et qui, de ce fait, vous réduit à un nombre d'élèves choisis, ce que je ne trouve pas du tout être une mauvaise façon aujourd'hui de nous réunir, pour les choses que j'aurai à vous dire.
En effet, contrairement à ce qui est le principe de ces séminaires fermés, à savoir que ça devrait, ça pourrait en tout cas être quelqu'un d'autre que moi-même qui, d'abord, au moins pose la question. Eh bien, ce sera moi qui vous parlerai aujourd'hui, ne serait-ce que pour compenser, renouer ce qui a été interrompu par mon mois d'absence au trimestre dernier et aussi, je l'espère, pour amorcer pour la prochaine fois une collaboration qui donnerait à ce séminaire fermé la prochaine fois son caractère propre de séminaire.
Je vais commencer, puisqu'aussi bien ce temps de vacances m'a reporté sur les problèmes présents déjà dans mes premiers propos, de mes relations avec mon audience; je me suis dit, puisque c'est hier soir que j'en ai reçu pour la correction, que j'allais voir là un signe et que j'allais vous faire d'abord lecture de quelque chose que vous voyez être là en placard qui est destiné à l'annuaire de l'École des Hautes Études. Chaque année parait de chacun de ceux qui collaborent à l'enseignement des Hautes Études un petit résumé de son cours. Ce résumé n'est bien entendu pas celui de cette année, c'est celui de l'année dernière; il n'est pas très en avance, vous le voyez. Mais enfin, il est encore bien temps puisqu'aussi bien ça va me donner l'occasion de vous en faire part. Je vous en fait part parce que, comme vous allez le voir, en le rédigeant, j'ai pensé à vous, non pas à vous le lire, je ne pouvais pas savoir que ça viendrait. Mais vous allez le voir, j'ai pensé à vous.
Sans plus de préambule donc, je commence cette lecture. Il s'agit de ce qui l'année dernière s'est appelé : « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse ». -233-

L'objet de la psychanalyse
« *Le problème mis au centre* - dis-je, dans ce petit résumé qui vous l'imaginez bien est un ultra condensé, - *le problème mis au centre tient en ces termes : l'être du sujet*. -je suppose que je m'adresse à des gens qui ont assisté à ce séminaire de l'année dernière. - *Termes où nous portait la pointe de nos références antérieures. Que l'être du sujet - c'est encore d'actualité cette année, - que l'être du sujet soit refendu, Freud n'a fait que le redire sous toutes les formes, après avoir découvert que l'inconscient ne se traduit qu'en nœuds de langage, a donc un être de sujet. C'est de la combinatoire de ces nœuds qu'est franchie la censure, laquelle n'est pas une métaphore, de porter sur leur matériel»* - de ces nœuds du langage.

Pour ces deux petits paragraphes, encore qu'un résumé n'est pas un objet didactique, je rappelle tout de même les très solides fondements de notre départ, qui sont justement ceci que l'inconscient a structure de langage et que la censure ne soit pas une métaphore, ça veut dire qu'elle coupe dans du matériel et c'est de là que nous sommes partis avec Freud, je pense l'avoir résumé là en cinq lignes.
«*D'emblée Freud* - c'est à l'usage des gens qui trouveraient trop obscur mon résumé s'il élidait ces vérités premières, - *d'emblée Freud affirme cette incomplétude et que toute conception d'un recès de la conscience vers l'obscur, le potentiel, voire l'automatisme est inadéquate à rendre compte de ses effets*».

Rappel donc que tout ce qui entend faire de l'inconscient une moindre, une virtuelle, une anté, une pré-conscience, n'est pas l'inconscient. Trois lignes donc encore, ce que je précise :
« *Voilà qui n'est rappelé que pour écarter toute «philosophie » de l'emploi que nous avons fait cette année - cette année dont j'ai à rendre compte - du cogito, légitime, croyons-nous, de ce que le cogito ne fonde pas la conscience maiSI ustement cette refente du sujet*».

« *Il suffit de l'écrire* : *je suis pensant : "donc je suis",* - je répète, je suis pensant "donc je suis", c'est ça que je pense, 1 am thinking : "therefore 1 am", - *et de constater que cette énonciation, obtenue d'une ascèse…* »

Bien sûr, elle ne nous tombe pas du ciel, elle consiste d'abord en un aménagement, en un grand balayage de tout savoir actualisé au temps de Descartes qui entreprend cette ascèse, «*... que cette énonciation refend l'être, lequel de ces deux bouts,* - je suis -234-

Leçon du 20 avril 1966

pensant donc je suis à la fin, - *ne se conjoint qu'à manifester quelque torsion qu'il a subi dans son nœud*» - son nœud à l'énonciation.

« *Causation ? Retournement ? Négativité ?* - avec des points d'interrogation - : *c'est cette torsion dont il s'agit de faire la topologie* ».

Je rappelle ici, dans le paragraphe suivant, sous quel angle j'ai touché à Piaget et Vygotsky,

«*… qui, dis-je, du premier au second illustrent le gain qu'on réalise à repousser toute hypothèse psychologique des rapports du sujet au langage, même quand c'est de l'enfant qu'il s'agit. Car cette hypothèse n'est que l'hypothèque qu'un être-de-savoir prend sur l'être-de-vérité que l'enfant a à incarner à partir de la batterie signifiante que nous lui présentons* - que lui présente loyalement, comme Vygotsky, - *et qui fait la loi de l'expérience* ».

« *Mais c'est anticiper sur une structure qu'il faut saisir dans la synchronie, et d'une rencontre qui ne soit pas d'occasion. C'est ce que nous fournit cet embrayage du un sur le zéro, venu à nous du point où Frege entend fonder l'arithmétique* ».

Résumé donc en trois lignes de la fonction qu'a joué dans cette année dernière notre étude des fondements de l'arithmétique. Le un numérote la classe nulle. Référence aux conférences de M. Miller et M. Milner.

« *De là, on aperçoit que l'être du sujet est la suture d'un manque. Précisément du manque qui, se dérobant dans le nombre, le soutient de sa récurrence* - c'est l'idée sur laquelle est fondée la théorie du nombre, du successeur, - *mais en ceci ne le supporte que d'être - en fin de compte, - ce qui manque au signifiant pour être l'Un du sujet : soit ce terme que nous avons appelé dans un autre contexte le trait unaire, la marque d'une identification primaire qui fonctionnera comme idéal*».

« *Le sujet se refend d'être à la fois effet de la marque et support de son manque. Quelques rappels de la formalisation où se retrouve ce résultat seront ici*, écris-je, *de mise*. - Et si courte que soit la place qu'on me réserve j'ai tout de même la place de rappeler. - *D'abord notre axiome, fondant le signifiant : comme "ce qui représente un sujet [non pas pour un autre sujet mais] pour un autre signifiant". Cet axiome situe le lemme, qui vient d'être réacquis d'une autre voie : - ce que nous venons de dire avant - le sujet est ce qui répond à la marque par ce dont elle manque. Où se voit que la réversion de la formule* - de celle du signifiant que je viens de donner avant comme axiome - *que la rever-* -235 -

L'objet de la psychanalyse
sion de la formule ne s'opère qu'à introduire à un de ses pôles (le signifiant) une négativité. »
« *La boucle se ferme, sans se réduire à être un cercle, de supposer* - troisième terme, appelez-le comme vous voudrez, après l'axiome et le lemme, - *que le signifiant s'origine de l'effacement de la trace*. »
« *La puissance des mathématiques, la frénésie de notre science ne repose sur rien d'autre que sur la suture du sujet. De la minceur de sa cicatrice*; - ne croyez pas que j'emploie un terme qui répugne à un mathématicien, c'est un terme de Poincaré dans son *analysis situs*, - *ou mieux encore de sa béance, les apories de la logique mathématique témoignent (théorème de Gödel) de cette minceur, et toujours, bien sûr, au grand scandale de la conscience*. »
« On *ne s'illusionne pas sur le fait* - moi je ne m'illusionne pas, ni j'espère vous non plus - *qu'une critique à ce niveau, ne saurait décaper la plaie de la béance du sujet* - partout ailleurs qu'au niveau où la science la maintient suturée, à la force du poignet de l'arithmétique, - *on ne saurait décaper la plaie des excréments, dont l'ordre de l'exploitation sociale, qui prend assiette de cette ouverture du sujet*, - et donc ne crée pas, quoi qu'on en pense, fût-ce dans le marxisme, l'aliénation, - *dont l'ordre donc de l'exploitation sociale*, dis-je, *s'emploie à recouvrir ladite plaie, avec plus ou moins de conscience.* » - Il y a beaucoup de choses qui servent à ça.

Discipline de vérité, nous dirons en général,
«*... mais il faut mentionner la tâche*, - ajouterais-je, n'ajouterais-je pas, servile, je ne l'ai pas mis dans le texte, je l'ai mis à titre de correction d'auteur pour le typo, je ne sais pas encore si je le laisserai, - *qu'ici remplit, depuis la crise ouverte du sujet, la philosophie* ». [Servante de plus d'un maître] [1]
J'ai dit : *depuis la crise ouverte du sujet*. Je désigne une date dans l'histoire de la philosophie, la philosophie, comme on dit, depuis qu'elle est en rapport avec la science, et qu'elle y tient bien mal son rôle... *Il est d'autre part exclu qu'aucune critique portant sur la société y supplée* – à cette critique, dont je dis que je ne m'illusionne pas, pour le pouvoir

1 - Omis dans la lecture de Lacan, alors que la formule figure dans le texte du compte rendu de l'Annuaire de l'École pratique des Hautes Études.
-1070-

Leçon du 20 avril 1966

que nous avons de décaper la plaie des excréments, etc., c'est très important - *puisque elle-même* (cette critique) *ne saurait être qu'une critique venant de la société, c'est-à-dire, quelle qu'elle soit, impliquée dans le commerce de cette sorte de "pensement", que nous venons de dire. C'est pourquoi seule l'analyse de cet objet* - le pensement - *peut l'affronter dans son réel... qui est d'être l'objet de la psychanalyse. (Propos pour l'année actuelle*). »

«*Nous ne nous contentons pas pourtant de suspendre ce qui serait un aveu de forfait dans notre abord de l'être du sujet, à l'excuse d'y retrouver, bien sûr, sa fondation de manque*. »

C'est précisément là ce pourquoi je vous fais cette lecture. Je voudrais jeter, comme une semence, dans ce que j'appellerai votre attitude fondamentale d'auditeur.

« *C'est précisément la dimension qui déroute, n'hésitais-je pas à écrire, de notre enseignement que de mettre à l'épreuve cette fondation, en tant qu'elle est dans notre audience. Car comment reculerions-nous à voir que ce que nous exigeons de la structure quant à l'être du sujet, ne saurait être laissé hors de cause chez celui qui le représente éminemment - dans notre discours même, - (pour le représenter d'être et non de pensée, tout comme le cogito... tout comme fait le cogito)* - a-t-on sauté, vous voyez, on ne perd jamais son temps, - *à savoir le psychanalyste* ? *C'est bien ce que nous trouvons dans le phénomène, notable cette année' là, de l'avance prise par une autre partie de notre auditoire à nous donner ce succès, dis-je, de confirmer la théorie que nous tenons pour] uste, de la communication dans le langage*, »

ce qui n'est pas toute communication. Mais vous la connaissez depuis longtemps, cette formule! Il faut croire que les miennes ne perdent pas tellement à être rabâchées puisqu'il faut effectivement que je les répète et que je les annonce.

«*Nous l'exprimons à dire que le message n'y est émis qu'au niveau de celui qui le reçoit. Sans doute faut-il faire place ici- puisque je fais allusion à l'autre partie de mon auditoire, - au privilège que nous tenons du lieu d'où nous sommes l'hôte. - Ceci est un hommage à* l'École Normale Supérieure. - *Mais ne pas oublier dans la réserve qu'inspire ce qui paraît de trop aisé à certains dans cet effet de séminaire, la résistance qu'elle comporte* - cette réserve j'ajoute, - *et qui se justifie. Elle se justifie de ce que les engagements soient d'être et non de pensée et que les deux bords de l'être du sujet se diversifient ici de la divergence entre* -237-

L'objet de la psychanalyse
vérité et savoir. La difficulté d'être du psychanalyste tient à ce qu'il rencontre comme être du sujet : à savoir le symptôme. Que le symptôme, soit-être-de vérité, c'est ce à quoi chacun consent, de ce qu'on sache ce que psychanalyse veut dire, quoi qu'il soit fait pour l'embrouiller. »

Même chez ceux qui l'embrouillent le plus, je suis sûr que j'obtiendrai le consentement à leur jeter tout de suite à la figure ceci, c'est que l'essence du symptôme, notre position dans le symptôme, c'est que c'est un être de vérité.
«*Dès lors on voit ce qu'il en coûte à l'être-de-savoir, de reconnaître les formes heureuses de ce à quoi il ne s'accouple, lui, que sous le signe du malheur - du malheur de son patient. - Que cet être de savoir doive se réduire* - celui du psychanalyste, - *à n'être que le complément du symptôme, voilà ce qui lui fait horreur, et ce qu'à l'élider* - l'être du savoir en question, - *il fait jouer vers un ajournement indéfini du statut de la psychanalyse, comme scientifique s'entend*. »
« *C'est pourquoi même le choc qu'à clore l'année sur ce ressort nous produisîmes, n'évita pas qu'à sa place se répétât le court-circuit*. - Et je fais allusion à une forme sous laquelle ceci nous revint et qui est très importante. - *Il nous en revint, d'une bonne volonté, bien sûr, évidente à se parer de paradoxe* - comme elle faisait, - *que c'est la façon dont le praticien le pense, qui fait le symptôme*. »

Ça a l'air d'être la suite de ce que j'avançais avant. Pourtant il y a bien lieu que j'y sursaute.
« *Car bien sûr, est-ce vrai de l'expérience des psychologues par quoi nous avons introduit le grelot* - report au paragraphe Vygotsky, Piaget. - *Mais c'est aussi rester, comme psychothérapeute, et ça exactement, au niveau...* »

De dire ça qui, en un certain sens est vrai mais qui n'est pas la vérité que nous avons, nous, à dire, qui n'est pas celle à laquelle nous nous affrontons, au moment où j'apporte sur le sujet de la clinique ceci, à savoir que nous avons, comme analyste, à prendre part, dans le symptôme.
« *Donc c'est rester, comme psychothérapeute, exactement au niveau de ce qui fait que Pierre Janet n'a jamais pu comprendre pourquoi il n'était pas Freud. La dive bouteille, conclus-je, c'est la bouteille de Klein. Ne fait pas qui veut, sortir de son goulot ce qui est dans sa doublure. Car tel est construit le support de l'être du sujet*. »
-1072-

Leçon du 20 avril 1966

Voilà. Je ne vous ai pas lu ce petit morceau pour vous donner l'occasion de le connaître car vous n'auriez jamais été de toute façon le chercher dans cet annuaire. Qui lit les annuaires? mais pour...

Madame X. - On pourra avoir ce texte?

Docteur J. Lacan - Ma chère, faites-en faire quelques tirages à part. Bon. Moi, je le donne à l'annuaire. Je n'en fais pas faire le tirage à part. Personne ne le fait. Mais enfin, en effet, ça peut vous être utile car c'est un tout petit texte auquel j'ai donné assez de soin pour qu'on le considère comme ayant une petite fonction de gong.

Si je ramorce, je reprends, je renoue, je rappelle, à partir de ce texte pour continuer, voyez-vous, ce dont je partirai le plus aisément, c'est bien sûr naturellement de la fin, ça n'en sera que plus facile pour vous pointer quelque chose à laquelle on ne songe pas souvent : c'est l'orgueil qui se cache derrière la promotion telle qu'elle se fait d'ordinaire de tout pas vers le relativisme. Je propose, j'indique que le problème de l'analyste, et justement son implication dans le symptôme qui se propose devant lui et l'interroge, lui, être de savoir, comme être de vérité, je dis en somme que le drame de l'analyste, c'est que forcément son être de savoir est infléchi, est impliqué dans cette confrontation, qu'Œdipe, quoi qu'il fasse, rend la main au moins pour un temps à la Sphinge puisque c'est de cela qu'il s'agit. De s'être manifesté, en fin de compte, supérieur comme être de savoir, c'est justement cela qui fait de lui un héros. Ce que nous ne sommes pas à tout instant. Aussitôt cette pensée saute, et très facilement, à cette fonction de cette présence de l'observateur dans l'observation qui est aussi ce que nous indique le progrès de notre physique et qui nous donne l'idée, comme on dit, que nous ne sommes pas rien.

Mais c'est le contraire. Même dans la théorie de la relativité physique, qu'elle soit restreinte ou généralisée, ça ne veut pas dire du tout que c'est l'observateur qui règle l'affaire. Ça veut dire au contraire que l'affaire l'a à l'œil, l'observateur. En d'autres termes, toute théorie relativiste ne donne aucune espèce, comme elle est habituellement ressentie, aucune espèce de regain de force quelconque à l'idée du sujet, comme sujet de la connaissance, à l'idée d'une bipolarité qui serait là complémentaire, que vous les opposiez ou non à l'aide de signe, qui serait en quelque sorte réciproque et d'égale dignité. Il n'y a absolument rien de pareil.

Tout ce qui s'accentue dans cette perspective, que ce soit celle du progrès de la science ou celle de notre expérience à nous, analystes, c'est qu'il nous est impossible de nous en sortir, de cette illusion, sauf justement ce que nous appellerons un petit plus que de très grandes précautions, sauf le remaniement prin- - 239 -

L'objet de la psychanalyse

cipiel, structural, absolument total de la topologie de la question, et d'introduire dans quelque chose qui ne saurait d'aucune façon être appelé une autre façon de connaissance qui tournerait la difficulté, quelque chose qui n'est point de l'ordre de la connaissance, quelque chose qui est de l'ordre du calcul, de la combinatoire, quelque chose que nous faisons sans doute fonctionner mais qui ne se livre pas pour autant à nous à l'intuition, d'une façon telle qu'elle nous permettrait de repartir tout simplement d'un pas plus leste sur le même chemin considéré comme élargi et perfectionné.

Il y a beaucoup de choses à dire, là, et en particulier quelque chose à laquelle je voudrais tout de même donner un peu de soin aujourd'hui, parce que c'est à la fois faire face à des objections, ma foi, pas très efficaces; on peut toujours laisser parler ou courir en fin de compte une telle façon qui est la mienne d'aborder la psychanalyse laquelle aurait quelque chose, comme on dit, de trop intellectualiste, pourquoi pas ? verbal, et puis aussi bien de l'usage qui est fait à l'intérieur de la psychanalyse du fameux pouvoir des mots. Comme d'habitude, les pouvoirs maléfiques, et celui-là en particulier, le pouvoir du mot, magique encore, comme on dit, de toute puissance magique, qu'il s'agisse de la pensée et des mots tout ça revient au même, c'est toujours l'autre, bien sûr, qui tombe dedans.

Bien sûr que nous avons affaire toujours à cette opération de démystification qui consiste à reprendre des termes qui traditionnellement ont été saisis dans certains mots et à les remettre en question. Quand Nietzsche, après tout pour l'amener là, ce n'est pas qu'il ait fait un travail bien excellent, mais enfin, c'était un début et ça a frappé bien du monde, quand Nietzsche s'emploie à retrouver à la trace ce qui dans la tradition philosophique a donné consistance à tel terme qu'il vous plaira, à l'âme par exemple, qu'est-ce que nous avons à en faire? Est-ce bien là la voie ? Quand nous irons le dire, même avec nos moyens qui ne nous permettent qu'une extrapolation d'une élégance qui dépasse ce à quoi il avait accès, à désigner quelque support de cette âme, dans l'ombre du corps, celle qu'a laissé en route le personnage de Chamisso que ferons-nous de plus que d'être toujours exactement sur la même voie d'où est partie toute l'affaire? Une affaire qui dépasse beaucoup l'affaire particulière de la psychologie à laquelle nous avons affaire, à savoir l'apologue, la fable de la caverne dans Platon, VIe livre, si mon souvenir est bon.

Cette ombre, ce n'est pas une autre que celle qui joue sur la muraille vers laquelle les captifs de la caverne ont la tête, dans toutes sortes d'appareils, nécessairement maintenue, sans pouvoir se tourner, voir ce qui est derrière, et de quoi ces ombres sont, sur la muraille, la projection. Mais qu'est-ce qu'implique cette fable fondamentale ? C'est qu'il s'agit de savoir si l'on en sort ou si l'on n'en sort pas. Elle implique ce qui, à se reporter au texte, est désigné comme un feu, le feu -240-

Leçon du 20 avril 1966

qui justement de l'éclairage projeté produit la fantasmagorie, autrement dit, le feu des feux, idée centrale, la source bel et bien figurée ailleurs, dans d'autres textes de Platon, par le soleil lui-même, le point inaugural où s'indique l'identité de l'être du réel et de l'être de la connaissance. Moyennant quoi tout se structure selon cette forme d'enveloppes s'enveloppant les unes les autres, topologie de la sphère capable de se redoubler comme identique de simplement ce qu'on appelle en topologie se napper, c'est-à-dire se recouvrir comme une doublure, qui s'en va jusqu'au point terme de l'enveloppe de toutes les enveloppes, sur lesquelles on présente, pour l'opposer à l'identité des deux êtres, le contenu du savoir.

Seulement il y a une remarque qui peut mettre toutes ces choses en suspens à condition simplement d'accepter de retomber dans les ténèbres, on peut remarquer que, si assurément l'ombre s'étend, s'il n'y a plus de soleil, le corps lui est toujours là. On peut le tâter dans les ténèbres et recommencer l'expérience sur un nouveau pied. Or c'est de cela qu'il s'agit. Il ne s'agit pas de savoir à quel leurre imaginaire les mots donnent consistance en leur donnant leur cachet. Ce ne sont pas les leurres qui trompent. Ce sont les mots. Mais c'est justement là leur force. Et c'est ce qu'il s'agit d'expliquer. Si l'âme, pour reprendre les choses au point vif où nous croyons l'affaire nettoyée, est une entité qui a quelque consistance, c'est non pas, disons-nous cette année, pour autant que nous étudions l'objet de la psychanalyse, c'est non pas que l'âme soit quelque chose qui soit ni l'ombre du corps, ni son idée, ni sa forme, qui soit à proprement parler ce qui, de lui, choit, fait déchet, chute, c'est ce qui du corps tombe sous le couperet de ce quelque chose qui se produit comme effet du signifiant.

Et c'est dans la mesure où le signifiant sur ce sujet incarné porte sa marque, que quelque chose de corporel, effectif, matériel, se produit, qui est ce qui est en question. Ce n'est donc pas sanction par le langage de quelque mirage imaginaire, qui se produit, mais effet de langage qui, de se cacher sous ces mirages, leur donne tout leur poids. C'est là ce qui est la nouveauté de l'abord psychanalytique fondé sur ce fait que l'effet de langage dépasse, parce qu'il le précède, toute appréhension subjective qui puisse s'autoriser elle-même d'être appréhension de conscience.

Et toute critique du pouvoir des mots, comme on dit, qui s'y attaque comme tel, car après tout ce qui perdure sous l'étiquette académique de psychologie n'est rien d'autre jamais que cette voie, c'est de partir du statut verbal global incontestablement parce que traditionnel, d'une certaine fonction de l'âme, de la mettre en cause comme mot et d'interroger à partir de là qu'est-ce qu'il y a de réel là-dedans, qui laisse debout parfaitement le cadre du pouvoir des mots. Alors que ce qu'il s'agit d'interroger, c'est qu'est-ce qu'a produit le langage, comme effet inaugural -241-

L'objet de la psychanalyse
sur lequel repose tout le montage, qui fait la monture de l'état de sujet? Ceci ne s'aborde pas simplement de le regarder en face. C'est pourquoi le rapport de l'être de savoir à l'être de vérité est fondé sur ce qui, pour parler ici de celui même qui vous parle, fait justement que mon discours ne se sustente d'aucun remaniement du vocabulaire. Si je dis qu'il n'y a pas de métalangage, je l'accentue de ceci que je ne tente pas d'en introduire un, un nouveau qui sera toujours soumis à ceci d'être comme tout métalangage, partie de langage.
La première condition de saisie qu'il s'agit bien du rapport à un être de vérité, c'est que dans le discours elle s'articule comme énigme et je le regrette bien si ceci dans tous les temps et à Freud lui-même qui l'a avoué et reconnu comme tel quand il a écrit la Science des rêves, Umschreibung, il se disait ennuyé de ne pas pouvoir retrouver le style de ses petits rapports scientifiques d'avant, Umschreibung, et qu'on appelle: maniérisme.
A travers les cas historiques de la crise du sujet, les explications littéraires et esthétiques en général de ce qu'on appelle le maniérisme correspondent toujours au remaniement de la question sur l'être de vérité. Oui, il s'agirait de trouver un court-circuit pour retrouver notre objet a puisqu'aussi bien une idée m'en vient; elle m'a été fournie, refournie, rafraîchie par Guilbaud avec qui j'ai d'hebdomadaires entretiens depuis quelque temps : il m'a rappelé que c'était Frenckel, je crois, qui faisait ce coup-là à ses auditeurs : 1, 2, 3, 4, 5, quel est le plus petit nombre entier qui n'est pas écrit sur le tableau ? Ben, écoutez, allez. Le plus petit nombre entier pas écrit sur le tableau. Vous croyez naturellement qu'on veut vous faire des tours. Mais ce n'est pas compliqué, c'est le 6. Êtes-vous sûrs que le zéro est un nombre entier, ça se discute...
[Écrit au tableau : « le plus petit nombre entier qui n'est pas écrit sur le tableau »]. Alors, quel est-il maintenant? Le plus petit nombre entier qui n'est pas écrit sur le tableau ? Aucun évidemment. Quoi ? Qu'est-ce que vous alliez dire? Quoi que vous disiez, je vous dirai : il est écrit au tableau. Ça vous la coupe ? Eh bien, c'est justement de ça qu'il est question, que ça vous la coupe. Ça réinstaure, ça vous montre, ça vous réintroduit, puisque c'est de ça qu'il s'agit, soit comme vous le voyez, c'est dans la question du langage, fondé sur l'écriture : l'objet a. Ça vous la coupe? Vous n'avez absolument rien à pousser à cette occasion comme voie. [voix?]. Quoi?

Monsieur X - ... au tableau (qui n'est pas écrit).

Docteur j. Lacan - Oui, c'est très pertinent, bien sûr. On pourrait partir de là et en faire beaucoup de choses. Bon.
Est-ce à dire, avec ça, ça vous la coupe, que nous avons là le tout de ce dont il s'agit, concernant la castration ? Je dis non. Il ne s'agit des choses qu'au niveau de l'objet a. Pour que quelque chose d'écrit tienne, en somme il vous -242-

Leçon du 20 avril 1966

faut payer votre écot, c'est-à-dire que si je ne mets que des choses écrites, par exemple, sur mon discours scientifique, à partir du début de la théorie des ensembles rien ne m'arrêtera jusqu'à la fin. J'épuiserai tout le parcours de la physique moderne, ça ne tiendra de toute façon que si je l'accompagne d'un discours qui vous le présente. Il n'y a aucun moyen de présenter le discours, fût-il le plus formalisé que vous supposiez, il n'y a aucun moyen de présenter, si vous voulez, le Bourbaki sans préface ni sans texte. C'est de cela qu'il s'agit. Et donc des rapports du langage qui, incontestablement, en effet est coupure et écriture, avec ce qui se présente comme discours, langage ordinaire et qui nécessite ce support de la voix, à ceci près, bien sûr, que vous ne preniez pas la voix pour simplement la sonorité. Ce qui la ferait dépendre du fait que nous sommes sur une planète où il y a de l'air qui véhicule du son, ça n'a absolument rien à faire avec ça.

Quand je pense que nous en sommes encore dans la phénoménologie de la psychose à nous interroger sur la texture sensorielle de la voix; alors qu'avec simplement les six ou huit pages de prélude que j'ai données dans mon article sur « Une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », j'ai désigné l'abord parfaitement précis sous lequel peut-être de nos jours, au point

' où nous en sommes, on peut interroger le phénomène de la voix. Il n'y a qu'à prendre le texte de Schreber et à y voir distingués, comme je l'ai fait, ce que j'ai appelé message de code et code de message pour voir qu'il y a là moyen de saisir d'une façon non abstraite mais parfaitement déjà phénoménologisée la fonction de la voix en tant que telle. Moyennant quoi, on pourra commencer à se détacher de cette position invraisemblable qui consiste à mettre en question l'objectivité des voix de l'halluciné. Vous objectivez l'halluciné. En quoi ses voix seraient-elles moins objectives ? En quoi la voix sous prétexte qu'elle n'est pas sensorielle, serait-elle de l'irréel, de l'irréel, au nom de quoi ? C'est un préjugé qui date de je ne sais quelle étape archi-archaïque de la critique de la prétendue connaissance. Est-ce que la voix est irréelle, allons-nous dire de ce que nous la soumettions aux conditions de la communication scientifique, à savoir qu'il ne peut pas la faire reconnaître, cette voix qu'il entend; et la douleur, alors ? Est-ce qu'il peut la faire reconnaître ? Et pourtant ? Va-t-on discuter que la douleur soit réelle ? Le statut de la voix est à proprement parler encore à faire. Mais non seulement il est à faire, il est à faire entrer dans les catégories mentales du clinicien dont nous parlions précisément tout à l'heure qui, très certainement, même quand il réussit, je l'ai noté dans le même texte, quelque chose d'aussi heureux que d'apercevoir les choses qui se voyaient depuis probablement un bon bout de temps à l'œil nu mais que personne n'avait jamais relevées. A savoir qu'il y a de ces phénomènes de voix qui s'accompagnent de -243-

L'objet de la psychanalyse

mouvements laryngés et musculaires autour de l'appareil phonatoire et que ceci bien sûr a son importance, n'épuise certainement pas la question mais en tout cas, lui donne un mode d'abord. Ça n'a pas fait avancer pour autant, d'un pas de plus, le statut de la voix.

Ici, je voudrais quand même faire remarquer que c'est une bien grande ingratitude pour quiconque a un tout petit peu le sens clair de ce que Nietzsche appelait justement la généalogie de la morale ou d'autre chose. Ce serait tout à fait folie de méconnaître ce que le statut de la science préconise, - je parle de la nôtre - [et ce qu'elle] doit à Socrate qui se référait à sa voix. Il ne suffit pas de prétendre en finir avec, et se satisfaire ou croire qu'on a satisfait à un phénomène comme celui-là au fait que Socrate disait expressément référer à sa voix, pour dire, oh ben oui, il y avait dans un coin un truc qui tournait pas rond. Quand il s'agit de Socrate, il me semble difficile de ne pas saisir la cohérence de l'ensemble de son appareil, surtout étant donné que cet appareil était là pour fonctionner tout le temps à ciel ouvert. Nous pouvons avoir idée précisément qu'en fait la question du sujet, telle que je la pose, est parfaitement et totalement ouverte au niveau de Socrate quoique nous puissions penser de la façon dont nous ont été transmis ces entretiens qui étaient la base de son enseignement, arrangés, modifiés, enrichis de quelque façon que nous le supposions par tel ou tel et par Platon spécialement, il n'en reste pas moins que leur schéma est clair, que la décantation est parfaite de l'être de savoir et de l'être de vérité.

Il faut relire tout Platon avec ce fil conducteur qui nous conduit à ceci que, bien sûr, je vous ai appris entièrement à déchiffrer beaucoup plus loin, en appelant les choses par leur nom et en disant ce dont il s'agit dans le désir de savoir, à savoir l'agalma. Mais laissons pour l'instant que ce à quoi Socrate répond est ceci : « quel est l'être de vérité de ce désir de savoir? » Qu'est-ce qu'il veut dire quand ceci aboutit prétendument à la transcription platonicienne : « occupe-toi de ton âme ? » Nous le laisserons pour plus tard. Mais ce n'est pas pour rien que j'évoque ici Socrate, que je rappelle d'ailleurs cette clé : être de savoir et être de vérité. Je laisserai aujourd'hui aussi de côté une remarque que je pourrais faire sur cet emploi du terme de clé, alors que je viens de dire tout à l'heure que mon enseignement ne comporterait pas de mots clés.

C'est peut-être justement que la propriété des clés en question, c'est de ne pas avoir de serrure. Et en effet toute la question est là. Je veux simplement faire une remarque qui est celle que bien entendu chacun pourrait élever ici alors, pourquoi Socrate n'a-t-il pas découvert, articulé l'inconscient ? La réponse bien sûr est déjà impliquée dans l'antérieur de mon discours : parce qu'il n'y avait pas notre science constituée. Si j'ai souligné à quel point la psy- -244-

Leçon du 20 avril 1966

chanalyse dépend d'un statut assuré, suturé, de l'être de savoir, je pense que cela pourrait déjà passer pour une réponse suffisante, si justement la question ne se reportait pas simplement : pourquoi n'y avait-il pas au temps de Socrate à titre de départ une science ayant le statut de notre science, à celui que j'ai défini d'une certaine façon, précisément la suture du côté de la vérité? Je n'irai pas bien loin, étant donné l'heure aujourd'hui dans ce sens. Mais comme c'est sur la voie de quelque chose qui nous importera beaucoup pour nous ramener dans ce dont il s'agit, à savoir la position du psychanalyste, à savoir ce que je voudrais pour la prochaine fois que quelqu'un apporte ici comme contribution, qu'on prenne un des meilleurs, un des plus grands et sur le point d'où il a apporté les choses de plus de relief, je prie qu'on reprenne ici mon article « Sur la théorie du symbolisme » qui a été fait en commentaire de l'article de Jones, et puis qu'on y mette en connexion ce qui est impliqué aussi, simplement indiqué dans mon article, à savoir la façon dont Jones a eu à se débrouiller avec le problème de la sexualité féminine pour autant qu'il intéresse le statut de la fonction phallique. Qu'on fasse la part des incohérences manifestes où glisse sans cesse son discours ou de la façon dont c'est le symptôme même auquel il a affaire qui lui rectifie et qui en quelque sorte réintègre et fait plus que suggérer, imposant en quelque sorte tout écrit - et contrairement à son intention - les formules mêmes topologiques qui sont les nôtres. Je voudrais que quelqu'un se livrât à cette petite manœuvre et ne me forçât pas une fois de plus à m'y exercer moi-même.

Quel extraordinaire texte que celui auquel je me suis attaqué dans cet article dont je parle, cet article sur le symbolisme. Il consiste en somme à nous dire, - vous le verrez dans le texte - à dire conformément en fin de compte aux choses que je suis arrivé à dire après lui, que ce n'est pas une métaphore de dire que le symbolisme est fait comme une métaphore, que c'est une vraie métaphore, que là la métaphore au lieu de s'éloigner, comme il s'exprime, du concret, s'en rapproche à toute volée. Qu'est-ce qu'il y a en fin de compte de plus vrai que cette direction? Sinon qu'à la fin c'est faux tout de même parce que ce n'est pas une métaphore, c'est une métonymie. Pour le phallus avec la femme et avec ce qu'il introduit effectivement d'un relief extraordinaire concernant le déterminisme, la ' fonction, le sens même de l'homosexualité féminine, on peut dire que tout est dans le texte, sauf que l'auteur comprenne ce qu'il dit.

Est-ce qu'il n'y a pas là quelque chose où s'inscrit précisément ce rapport au symptôme dont je parle, qui est nécessité, qu'on peut sous l'autre face considérer qu'il n'a pu accéder aussi profondément au sens du symptôme qu'à en manquer la théorie? Ainsi pouvons-nous nous demander ce qui fait que la science, la science grecque qui savait construire déjà d'admirables automates, n'a pas pris -245-

L'objet de la psychanalyse

son statut de science. C'est qu'il y a une autre voix, qui joue son rôle dans l'interrogation socratique. Je pense que vous l'évoquez avant que je la désigne. C'est celle qu'il appelle à déposer de temps en temps, d'une façon assez exemplaire, assez scandaleuse peut-être, nous n'en saurons jamais rien, pour les oreilles contemporaines, c'est la voix de l'esclave. Comment se fait-il que l'esclave réponde donc toujours si juste, réponde toujours si bien et aille droit à la vérité, à la qualité du nombre irrationnel qui répond à la diagonale du carré ? Est-ce que nous ne saisissons pas là ce dont il s'agit qui n'est justement rien d'autre que le statut du désir ?

Si ni Freud ni Socrate n'ont été, quelque dissolvant qu'ait été leur produit, n'ont été jusqu'à la critique sociale, car, après tout, que je sache, Socrate n'a pas introduit le matérialisme historique, encore qu'il fit un petit peu trembler sur leurs bases les statues des dieux. Il est tout à fait clair que ce n'était pas pour rien qu'Alcibiade coupait la queue de son chien, que ça n'était pas pour faire uniquement parler les gens, puisque ça ressemble un tout petit peu trop à une certaine affaire de mutilation des Hermès, qui, elle, a fait quelque bruit, pour qu'on comprenne que ceci n'était pas tout à fait sans relation avec la dialectique sur l'être de vérité.

Et ça, ce n'est pas de la critique sociale. Appelons ça de l'action directe. C'est de l'anarchisme, chose qui, comme vous le savez, n'est plus de nos façons. Socrate n'a pas fait de critique sociale et Freud non plus. C'est sans doute parce que l'un et l'autre avaient l'idée d'où se situait un problème économique extraordinairement important, celui des rapports du désir et de la jouissance. S'il n'y a pas eu de science antique, c'est parce qu'il fallait, pour qu'il y ait de la science, qu'il y ait l'industrie moderne. Et pour qu'il y ait de l'industrie moderne, il fallait que les esclaves ne soient pas des propriétés privées. Les propriétés privées, on les ménage, on ne les fait pas aussi vachement travailler que dans les régimes de liberté. Moyennant quoi, le problème de la jouissance dans le monde antique était résolu et de la façon dont je pense vous voyez clairement ce qu'il est, les êtres dévolus à la jouissance, à la jouissance pure et simple, c'était les esclaves, comme tout l'indique d'ailleurs. Au respect, contrairement à ce qu'on dit, qu'ils recueillaient, on ne maltraitait pas un esclave comme ça, surtout que c'était un capital, au fait qu'il suffit d'ouvrir Térence, sans parler d'autres, Euripide, pour s'apercevoir que tout ce qu'il y a de rapport de raffinement, de rapports courtois, de rapports amoureux, se passe toujours du côté d'êtres qui sont dans la condition servile. Et le *nihil humani a me alienum* de Térence désigne l'esclave, cela n'a pas d'autre sens. Pourquoi irait-on dire une connerie pareille, s'il ne s'agissait pas de dire : je vais là où va l'humanité : aux esclaves.

-1080-

Leçon du 20 avril 1966

La jouissance du monde antique, c'est l'esclave; il est ce parc réservé de la jouissance, si je puis dire. C'est cela qui a été le facteur d'inertie qui fait que la science ni du même coup l'être du sujet n'ont pu se lever. Sans doute le problème de la jouissance se pose pour nous dans d'autres termes, et certainement, du fait du capitalisme, dans des termes un peu plus compliqués. Il n'en reste pas moins qu'à un certain endroit, Freud l'a pointé du doigt, et que nous aurons, à propos du *Malaise dans la civilisation*, à repasser par cette route pour reprendre notre fil. -1081-

-248-

Leçon XV 27 avril 1966 Séminaire fermé

Bon. Inter, comme on dit, inter en latin. C'est Saint Augustin qui commence comme ça une sorte d'énoncé qui a fini par s'éroder à force de courir : *inter urinas et feces nascimur*. C'était un délicat. Cette remarque qui en elle-même ne semblerait pas comporter de conséquences infinies puisqu'aussi bien on en est né de ce périnée, il faut quand même bien dire qu'on court après. Il est certain que si Saint Augustin avait des raisons de s'en souvenir, c'était pour d'autres raisons qui nous intéressent tous, en ce sens que ce n'est pas à titre de vivant, de corps, que nous naissons inter urinas et fèces, mais à titre de sujet.

C'est bien pour ça que ça ne se limite pas à être un mauvais souvenir mais à être quelque chose qui, au moins pour nous qui sommes là, nous sollicite présentement cette année, de nous intéresser vivement à l'objet dont il se trouve, qu'au moins l'un d'entre eux, se trouve en connexion avec ses environs. Au moins l'un d'entre eux et même deux, le deuxième, à savoir le pénis, se trouvant occuper dans cette détermination du sujet une place tout à fait fondamentale.

La façon dont Freud articule ce nœud introduit une grande nouveauté quant à la nature du sujet. Il est particulièrement opportun de se le rappeler quand la nécessité de l'avènement de ce sujet nous la fait venir d'un tout autre côté, à savoir du «je pense». Et vous devez bien sentir que si je prends tellement de soin de l'articuler à partir du « je pense », c'est bien sûr, pour vous ramener au terrain freudien qui vous permettra de concevoir pourquoi c'est le sujet que nous saisissons dans sa pureté au niveau du « je pense» à cette connexion étroite avec deux objets a si incongrûment situés.

Il faut dire d'ailleurs, que nous, qui ne sommes pas de parti-pris, nous n'avons pas de visée spéciale vers l'humiliation de l'homme, nous nous apercevrons qu'il y a deux autres objets a, chose curieuse, restés même dans la théorie freudienne à demi dans l'ombre, encore qu'ils y jouent leur rôle d'instance active, à savoir le regard et la voix.

Je pense que la prochaine fois, je reviendrai -249-

L'objet de la psychanalyse

sur le regard. J'ai fait deux et même trois célèbres séminaires, comme on dit, dans la première année de mes conférences ici, où j'ai tenté pour vous de vous faire sentir la dimension où s'inscrit cet objet qu'on appelle le regard. Certains d'entre vous s'en souviennent sûrement. Ceux qui viennent depuis longtemps à mon séminaire ne peuvent pas en avoir laissé passer l'importance. Et puisque j'aurai l'occasion, je pense, la prochaine fois d'y mettre tout l'accent, je voudrais dès aujourd'hui, - à ceux qui représentent le bataillon sacré de mon assistance, à savoir vous autres, - de vous recommander d'ici-là, parce que ça rendra beaucoup plus intelligible les références que j'y ferai, ce qui est paru dans le très brillant bouquin qui vient de sortir de notre ami Michel Foucault, qui est paru dans le premier chapitre de ce livre sous le titre : « les Suivantes », chapitre 1 du livre de Michel Foucault, intitulé, pour ceux qui sont aujourd'hui durs de l'oreille, in-ti-tu-lé : *Les mots et les choses*. C'est un beau titre. De toute façon, ce livre ne vous décevra pas et en vous recommandant la lecture du premier chapitre, je suis en tout cas bien sûr de ne pas le desservir; car il suffira que vous ayez lu ce premier chapitre pour, voracement, vous jeter sur tous les autres.

Néanmoins j'aimerais qu'au moins un certain nombre d'entre vous ait lu ce premier chapitre d'ici la prochaine fois parce qu'il est difficile de n'y pas voir inscrit en une description extraordinairement élégante ce qui est précisément cette double dimension que, si vous vous souvenez, j'avais représentée autrefois par deux triangles opposés : celui

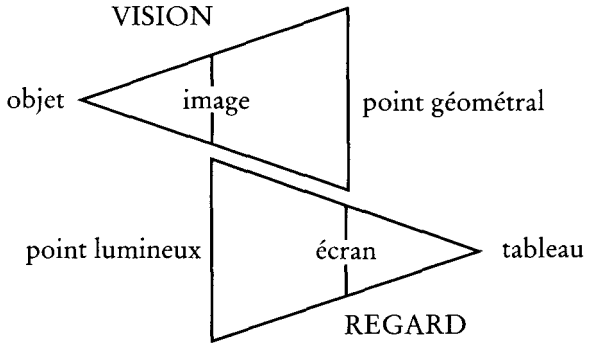

Fig. XV- 1

de la vision avec ici cet objet idéal qu'on appelle l'œil et qui est censé constituer le sommet du plan de la vision et ce qui dans le sens inverse s'inscrit sous la forme du regard. Quand vous aurez lu ce chapitre, vous pourrez, vous serez beaucoup plus à l'aise pour entendre ce que j'y donnerai la prochaine fois comme suite. -

250-

Leçon du 27 avril 1966

Autre petite lecture, genre distraction, pour lire sous la douche, comme on dit, il y a un excellent livre qui vient de paraître sous le titre : Paradoxe de la conscience, rédigé par quelqu'un que nous estimons tous, j'imagine, parce que nous avons tous ouvert, à quelque moment, quelques-uns de ses livres nourris de la plus grande érudition scientifique, qui s'appelle Monsieur Ruyer. On prononce Ruyer, parait-il. Raymond Ruyer, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, Monsieur Ruyer, qui, dans cette retraite provinciale poursuit depuis de longues années un travail d'élaboration extraordinairement important du point de vue épistémologique, vous donne là, une sorte de recueil d'anecdotes, qui, je dirai, a à mes yeux une valeur cathartique tout à fait extraordinaire : celle de réduire, en effet, ce qu'on peut appeler les paradoxes de la conscience à la forme d'une sorte d'Almanach Vermot, ce qui est tout de même assez intéressant, je veux dire, les met à leur place, à leur place en somme de bonnes histoires. Il semblerait que depuis un bon moment les paradoxes qui nous attirent doivent être autre chose que des paradoxes de la conscience.

Bref, sous cette rubrique, vous verrez résumer toute sorte de paradoxes dont certains extrêmement importants, justement en ceci qu'ils ne sont pas des paradoxes de la conscience mais quand on les réduit au niveau de la conscience ils ne signifient plus rien que des futilités. C'est une lecture extrêmement salubre et il semble qu'une bonne part du programme de philosophie devrait être mise définitivement hors du champ de l'enseignement après ce livre qui montre l'exacte portée d'un certain nombre de problèmes qui n'en sont pas.

Que pourrais-je vous recommander encore? Il y a dans les deux derniers numéros *d'Esprit*, un commentaire par quelqu'un qu'on m'affirme être un révérend père dominicain et qui signe Jacques M. Pohier et qui se consacre à l'examen d'un livre auquel on a fait beaucoup d'allusion ici et auquel Monsieur Tort a donné sa sanction définitive. Il reste néanmoins que, il y a d'autre point de vue de l'aborder et que le point de vue du religieux n'est pas du tout à négliger, et je vous prie de lire cet article. Vous y verrez la façon dont, mon enseignement peut-être utilisé à l'occasion, dans une perspective religieuse quand on le fait honnêtement. Ce sera un heureux contraste avec l'usage qu'on en fait précisément dans l'autre livre que je ne désigne ici que d'une façon indirecte.

Que vous conseiller encore? Ben, mon Dieu, je crois que c'est là toutes mes petites ressources. Tout de même, vous allez voir qu'aujourd'hui nous allons mettre à l'ordre du jour l'examen d'un article de Jones car l'intérêt de ces séminaires fermés, c'est de nous livrer à des travaux d'étude et de commentaire pour autant qu'ils peuvent fournir matériau, référence et aussi quelquefois initiation de méthode à notre recherche, et cet article de Jones que nous allons voir, aujourd'hui qui s'appelle « Développement précoce de la sexualité féminine », et -1085-

L'objet de la psychanalyse

qui est paru en 1927, je vous signale, je vous signale parce que Jones a commis deux autres articles aussi importants que celui-ci, et que le second comme ce premier, non pas le troisième mais après tout, on peut s'en passer, ont été traduit, - cela m'a été rappelé d'une façon qui m'a paru assez heureuse, car je l'avais complètement oublié, - ont été traduit dans le numéro 7 de *La psychanalyse* consacré à la sexualité féminine, numéros qui ne sont peut-être pas épuisés, de sorte que, mon Dieu, pour ceux d'entre vous qui n'ont pas une trop grande familiarité avec la langue anglaise, ceci vous facilitera rétrospectivement, je pense, pour ceux qui n'ont pas encore lu le premier article, de bien saisir ce que nous arriverons à dire aujourd'hui sur cet article, et lisant l'autre, d'y trouver l'amorce de travaux futurs que j'espère, puisque j'espère que j'obtiendrai autant de bonnes volontés pour les prochains séminaires fermés que j'en ai obtenues pour celui-ci, en m'y prenant d'une façon un peu à court terme qui mérite d'être soulignée ici pour introduire les personnes qui ont bien voulu, sur ma demande, s'y dévouer.

Vous y trouverez, en outre, dans ce numéro sur la sexualité féminine, sous le titre de « La féminité en tant que mascarade », qui est exactement la traduction du titre anglais, un excellent article d'une excellente psychanalyste, qui s'appelle Madame Joan Riviere, qui a toujours pris les positions les plus pertinentes sur tous les sujets de la psychanalyse et tout à fait spécialement, je vous le dis en passant, sur le sujet de la psychanalyse d'enfant.

Vous voyez que vous ne manquez pas d'objets de travail, le plus pressé étant de lire le Michel Foucault pour la prochaine fois. Alors, comme je tiens beaucoup à cette collaboration, *from the floor*, comme on dit, d'un séminaire fermé, je vais donner la parole tout de suite à Mademoiselle Muriel Drazien qui a bien voulu faire à votre usage une sorte de présentation, d'introduction de cet article de Jones qui s'appelle « Développement précoce » ou « Premier développement, - comme il vous conviendra, - de la sexualité féminine ». Vous allez voir d'abord de quoi il retourne et j'espère que) 'arriverai à vous montrer l'usage que j'entends en faire.

Mademoiselle M. Drazien - [écrit au tableau: *unseen man, unseeing man*] C'est un terme, *unseen man*, qui est présent dans le texte original de Jones et qui est traduit en français très exactement mais qui, forcément, manque un petit peu de... piquant. Qu'y a-t-il chez la femme qui corresponde à la crainte de castration chez l'homme? Qu'est-ce qui différencie le développement de la femme homosexuelle de celui de la femme hétérosexuelle? Voilà les deux questions qu'Ernest Jones se pose et que son article « Early development of female sexuality », paru dans *The International Journal of Psychoanalysis* en 1927, vise à élucider. -1086-

Leçon du 27 avril 1966

Très vite, dans le fait de cerner la première question, Jones centre le problème autour du concept de castration et c'est en ce point qu'il s'arrête pour essayer d'élaborer un concept plus concret et plus satisfaisant au déroulement d'un certain fil conducteur de cet article qui est annoncé dès le premier paragraphe. C'est là que Jones évoque des notions de mystification et de préjugés chez les auteurs écrivant au sujet de la sexualité féminine, que les analystes diminuaient l'importance de l'organe génital féminin et avaient donc adopté une position phallocentrique, comme il dit, à propos de ces questions. Que ces fils conducteurs soient pour Jones l'occasion de remettre en question tout le concept de castration en faisant jaillir ces points où il est lui-même insatisfait de la formulation donnée alors de ce concept n'empêchera pas que Jones s'y prend lui-même dans ce fil, aux divers moments où il parle de la réalité biologique comme fondamentale, quand il souligne le rôle primordial de l'organe sexuel mile, *the all important part normally played in male sexuality by the genital organ*, quand il parle de la menace partielle que représente la castration,

« *La castration n'est qu'une menace partielle, si importante soit-elle, de la perte de capacité à l'acte sexuel et du plaisir sexuel* »,

quand il fait remarquer que la femme est sous une dépendance étroite à l'égard de l'homme en ce qui concerne sa gratification.

« *Pour des raisons physiologiques évidentes, la femme est beaucoup plus dépendante à l'égard de son partenaire pour sa gratification que l'homme à l'égard du sien. Vénus a eu beaucoup plus d'ennui avec Adonis que Pluton n'a eu avec Perséphone*. »

Enfin quand il précise ce qui est pour lui la condition même de la sexualité normale,

« *Pour ces deux cas*, (en parlant des inversions) *la situation primordialement difficile, c'est l'union, simple mais fondamentale, entre le pénis et le vagin*. »

Le parti-pris inconscient, comme l'appela Karen Horney, a contribué nous dit Jones, à considérer les questions touchant la sexualité beaucoup trop du point de vue masculin et a donc jeté dans une position de méconnu ce qu'il appelle les conflits fondamentaux

« *En essayant de répondre à cette question, c'est-à-dire de rendre compte du fait que les femmes souffrent de cette terreur au moins autant que les hommes, j'en vins à la conclusion que le concept de castration a, par certains côtés, entravé notre appréciation des conflits fondamentaux*». -1087-

L'objet de la psychanalyse

Le concept incontestablement plus général et plus abstrait auquel Jones aboutit est celui d'aphanisis.

« Cet aphanisis sera la disparition totale, irrévocable, de toute capacité à l'acte sexuel ou au plaisir de cet acte. Ce serait donc la crainte (dread en anglais qui est encore plus...) la crainte de cette situation qui est commune aux deux sexes».

A propos d'aphanisis, nous avons pensé que ce terme pouvait correspondre, au niveau clinique, à rien d'autre que la disparition du désir, tel que nous l'entendons. A ce moment-là, la crainte d'aphanisis se traduirait par la crainte de la disparition du désir ce qui nous parait l'envers d'une de ces médailles ou bien désir de ne pas perdre le désir, ou bien désir de ne pas désirer. En tout cas Jones n'ira pas plus loin dans le développement de ce concept qu'il applique à ces fins utiles et nous pouvons supposer qu'il ne suffisait pas, ni à lui-même, ni à une formulation plus rigoureuse, de ce que représente la castration féminine.

Nous suivons Jones jusqu'à la deuxième question maintenant, qu'il aborde par un aperçu du développement normal de la fille, le stade oral, le stade anal, l'identification à la mère au stade bouche-anus-vagin; suivi bientôt, comme il dit, par l'envie du pénis. En précisant la distinction d'envie de pénis pré et post-œdipienne, ou auto - et allo - érotique, Jones rappelle la fonction dans la régression comme défense contre une privation à ce dernier stade, privation à ne jamais partager un pénis avec son père dans le coït, ce qui renverrait la petite fille à sa première envie de pénis, c'est-à-dire d'avoir son propre pénis à elle.

C'est à ce moment que la fille doit choisir, point de bifurcation entre son attachement incestueux au père et sa propre féminité. Elle doit renoncer ou bien à son objet ou bien à son sexe, souligne Jones. Il lui est impossible de garder les deux. Je crois que ça mérite, à ce moment-là, de vous lire le paragraphe où il précise

« *Il n'existe que deux possibilités d'expression de la libido dans cette situation et ces deux voies peuvent être empruntées l'une et l'autre. La fille doit choisir grosso modo entre abandonner son attachement érotique au père et l'abandon de sa féminité, c'est-à-dire son identification anale à la mère. Elle doit changer d'objet ou de désir. Il lui est impossible de garder les deux. Elle doit renoncer soit au père, soit au vagin, y compris les vagins pré-génitaux; dans le premier cas, les désirs féminins s'épanouissent à un niveau adulte, c'est-à-dire charme érotique diffus, narcissisme, attitude vaginale positive envers le coït, culminant dans la grossesse et l'accouchement et sont transférés à des objets plus accessibles*. » -1088-

Leçon du 27 avril 1966

Dans le second cas, le lien avec le père est conservé mais cette relation d'objet est transformée en identification, c'est-à-dire en complexe du pénis. Les filles qui renoncent à l'objet poursuivent un développement normal tandis que dans le deuxième cas, où le sujet abandonne son sexe, le non-abandon de l'objet se transforme en identification et c'est celui-ci le cas de l'homosexuelle. La divergence mentionnée qui, y a-t-il besoin de le dire, est toujours une question de degré entre celles qui renoncent à leur libido d'objet (le père) et celles qui renoncent à leur libido de sujet (le sexe), se retrouve dans le champ de l'homosexualité féminine ».

Donc, Jones opère une division à l'intérieur du groupe homosexuel. On peut y distinguer deux grands groupes

1 - les femmes qui conservent leur intérêt pour les hommes mais qui ont à coeur de se faire accepter par les hommes comme étant des leurs. A ce groupe appartient un certain type de femmes qui se plaignent sans
cesse de l'injustice du sort de la femme et du mauvais traitement des hommes à leur égard.

2 - celles qui n'ont que peu ou pas d'intérêt pour les hommes mais dont la libido est centrée sur les femmes. L'analyse montre que cet intérêt pour les femmes est un moyen substitutif de jouir de la féminité.
Elles utilisent simplement d'autres femmes comme exhibées à leur place.

C'est nous qui soulignons maintenant que par la première division que Jones opère, ce sont dans ces deux sous-groupes d'homosexuelles, toutes des femmes ayant choisi de garder leur objet (le père) et de renoncer à leur sexe. C'est ici qu'il faut suivre attentivement l'exposé de Jones pour voir ce qui se passe

« *Il est facile de voir que le premier groupe, ainsi décrit, recouvre le mode spécifique des sujets qui avaient préféré abandonner leur sexe; tandis que le deuxième groupe correspond au sujet ayant abandonné l'objet (le père) et se substitue à lui par identification*. (Alors, je répète) : *tandis que le deuxième groupe correspond au sujet ayant abandonné l'objet: (le père). Les femmes appartenant au second groupe s'identifient aussi avec l'objet d'amour mais cet objet perd alors tout intérêt pour elles. Leur relation d'objet externe à l'autre femme est très imparfaite car elle ne représente dès lors que leur propre féminité au moyen de l'identification et leur but est d'en obtenir par substitution la gratification de la part d'un homme qui leur reste invisible, le père incorporé en elle*. »

Et voilà l'homme qui leur reste invisible : *unseen man*. D'après ces descrip- - 255 -

tions, on ne peut que remarquer que cet intérêt pour les femmes, en quelque sorte fuyant, semble porter sur un attribut sans qu'il y ait de véritable relation d'objet. Que pourrait-on y comprendre s'il s'agit là d'une identification double, d'une part, au père, d'autre part à l'amante? Nous proposons qu'il s'agit dans cet exemple d'une opération symbolique :
1 - que l'amante est le symbole de la féminité perdue plutôt que la féminité à laquelle le sujet aurait renoncé,
2 - cet homme qui lui est invisible, the unseen man, ce qui ne veut pas dire the unseeing man, le père ou plutôt ce qui de lui voit, ce qui de lui est seeing, l'œil, symbole déjà évoqué par Jones dans sa théorie
du symbolisme et précisée par lui en ce lieu comme phallique, est le véritable objet car sa présence est nécessaire, voire indispensable, à l'accomplissement du rite destiné à rendre au père ce qu'il n'a pas donné.

Pour vous laisser une image très saisissante de ce type de relation, je voudrais vous lire un épisode qui est vu par le narrateur, Marcel, dans *Du côté de chez Swann*, dans un moment où lui, par le hasard, si on veut, est aussi unseen d'ailleurs, c'est-à-dire, s'il est caché, il est caché par les circonstances et la scène se déroule devant lui sans qu'on sache qu'il est là. Évidemment, toute la scène est intéressante. Je vous rapporte simplement quelques lignes
«*Dans l'échancrure de son corsage de crêpe Mademoiselle Vinteuil sentit que son amie piquait un baiser. Elle poussa un petit cri, s'échappa et elles se poursuivirent en sautant, faisant voleter leurs larges manches comme des ailes et gloussant et piaillant comme des oiseaux amoureux. Puis Mademoiselle Vinteuil finit par tomber sur le canapé recouverte par le corps de son amie. Mais celle-ci tournait le dos à la petite table sur laquelle était placé le portrait de l'ancien professeur de piano*.»

Docteur J. Lacan - Qui était son père.

Mlle M. Drazien -
« *Mademoiselle Vinteuil comprit que son amie ne le verrait pas si elle n'attirait pas sur lui son attention et elle lui dit, comme si elle venait seulement de le remarquer: "Oh, ce portrait de mon père qui nous regarde. Je ne sais pas qui a pu le mettre là ? J'ai pourtant dit vingt fois que ce n'était pas sa place ". Je me souviens que c'était les mots que Monsieur Vinteuil avait dit à mon père à propos du morceau de musique. Ce portrait leur servirait sans doute habituellement pour des profanations rituelles car son amie lui répondit par ces paroles qui devaient faire par-* -256-

Leçon du 27 avril 1966

tie de ses réponses liturgiques : "Mais laisse le donc où il est. Il n'est plus là pour nous embêter. Crois-tu qu'il pleurnicherait et qu'il voudrait te mettre ton manteau s'il te voyait là la fenêtre ouverte, ce vilain singe", Mademoiselle Vinteuil répondit par des paroles de reproche. "Voyons, voyons..."»

Et plus loin

«*... Elle ne put résister à l'attrait du plaisir qu'elle éprouverait a être traitée avec douceur par une personne si implacable envers un mort sans défense. Elle sauta sur les genoux de son amie et lui tendit chastement son front à baiser comme elle aurait pu le faire si elle avait été sa fille, sentant avec délice qu'elles allaient ainsi toutes deux au bout de la cruauté en ravissant à Monsieur Vinteuil, jusque dans le tombeau, sa paternité*. »

Et plus loin, c'est le narrateur qui parle :

«*Je savais maintenant, pour toutes les souffrances que pendant sa vie Monsieur Vinteuil avait supportées à cause de sa fille, ce qu'après la mort, il avait reçu d'elle en salaire*. »

Docteur J. Lacan - Merci Mademoiselle. Bon. Mademoiselle Drazien, en somme, vous a donné une introduction, une introduction, ma foi rapide. Elle n'est pas... et après tout nous n'avons nullement à lui en faire reproche puisque c'est une introduction. Elle a mis deux choses très importantes en relief concernant cet article qui, quoique court, comporte par exemple certains détours qu'elle a cru devoir élider sur l'idée de privation et celle de frustration qui s'ensuit, les rapports de la privation à la castration, tous termes qui sont pour nous, - ceux tout au moins qui se souviennent de ce que j'enseigne, - d'une assez grande importance.

Mais elle n'a pas mal fait néanmoins puisque pour vous, qui êtes dans la position toujours difficile de l'auditeur, ce qui est mis en relief ce sont deux termes; d'une part la notion d'aphanisis et d'autre part, la façon dont Freud, non ! dont Jones dans le souci qu'il a de chercher ce qu'il en est de la castration chez la femme, se voit reporter sur certaines positions qui comportent des références qu'on peut qualifier, à proprement parler, de références de structure. Ces références de structure, il est clair, - vous vous reporterez à cet article - qu'il ne sait pas les organiser. Il ne sait pas les organiser en raison du même souci qui est celui qui guide son article sur le symbolisme, à savoir de pointer d'une façon qui soit rigoureuse et valable, ce qui constitue les amarres de la théorie freudienne de l'inconscient. - 257 -

L'objet de la psychanalyse

Le symbolisme a pris toute une série de fils qui se sont détachés du tronc freudien principal, la valeur de quelque chose qui permet l'utilisation symbolique, au sens courant du terme, des éléments mis en valeur par le maniement de l'inconscient. Cette utilisation symbolique, celle qui fait que Jung voit dans le serpent le symbole de la libido, par exemple, c'est quelque chose à quoi Freud s'est opposé de la façon la plus ferme, en disant que le serpent est, s'il est le symbole de quelque chose, il est la représentation du phallus. Moyennant quoi Freud... Jones - deux fois que je fais le lapsus, - Jones fait de grands efforts pour nous montrer la métaphore, puisqu'en fin de compte c'est bien à cette référence linguistique qu'il est obligé pour nous montrer la métaphore se développant dans deux sens.

Dans un sens, de toujours plus grande légèreté de contenu, on ne peut pas se référer à un autre registre, encore que ce ne soit pas le terme qu'il emploie mais il est forcé d'en employer tellement d'autres qui sont toutes, qui sont tous du même ordre, à savoir d'une sorte de raréfaction, de vidage ou d'abstraction, ou de généralisation, bref, de respect dans cette sorte d'ordonnance, de hiérarchie concernant la consistance de l'objet qui est celle d'une théorie enfin classique de la connaissance que - on voit bien que ce dont il s'agit, - c'est de nous montrer que le symbole n'a en aucun cas cette fonction. Que le symbole tout au contraire est ce quelque chose qui nous ramène à ce qu'il appelle, dans son langage et comme il peut, les idées primaires, à savoir quelque chose qui se distingue par un caractère à la fois de concret, de particulier, d'unique, d'intéressant la totalité, si on peut dire, et la spécificité de l'individu dans sa vie même, dirons-nous, pour ne pas employer le terme que bien entendu il évite, qui n'est autre que le terme d'être.

Il est bien clair pourtant que quand il fait référence à ces idées primaires et qu'il y inscrit justement des termes concernant ce qui est l'être, à savoir la naissance, la mort, les relations avec les proches par exemple, il désigne lui-même quelque chose qui n'est pas un donné biologique, mais bien au contraire une articulation qui transcende, qui transpose, qui transcrit ce donné biologique à l'intérieur de conditions d'existence qui ne se situent que dans des relations d'être.

Toute l'ambiguïté de l'article sur le symbolisme de Jones tient là. Néanmoins ce qu'il vise et son effort, principalement pour montrer que ce dont il s'agit dans le symbolisme, cerne quelque chose qu'il ne sait pas désigner mais qu'il cerne tout de même en quelque sorte du mouvement propre de son élan, de son expérience à lui, concrète, de ce dont il s'agit dans l'analyse, il arrive à ce résultat de mettre d'une façon tellement unique des symboles du phallus, qu'il nous force bien à nous poser la question, en fin de compte, de ce que c'est que le phallus -258-

Leçon du 27 avril 1966

dans l'ordre symbolique. Il ne nous convainc pas, loin de là, que le phallus est purement et simplement le pénis. Mais il laisse ouverte la question de la valeur centrale qu'ont un certain nombre d'entités dont le phallus est celle qui se présente avec le maximum d'incarnation quoique ne se présentant que derrière un voile, voile qu'il n'a pas levé.

C'est pour ceci, je ferai reprendre cet article par quelqu'un qui l'a préparé pour aujourd'hui mais qui préfère en somme de lui-même le remettre à une étape ultérieure, c'est-à-dire disons à notre prochain séminaire fermé, je reprendrai, à l'occasion, en commentaire, les détails de cet article sur « La théorie du symbolisme », mais je vous ai averti d'ores et déjà qu'il y a un article de moi qui est paru, si mon souvenir est bon, dans *La psychanalyse*, n° 6. C'est le numéro 6 où c'est paru ?

M. Safouan - Cinq.

Docteur J. Lacan - ... Cinq, « Sur la théorie du symbolisme chez Jones ». Ce que nous faisons aujourd'hui a, par rapport à ce que j'aurai à développer donc dans les prochaines séminaires sur la fonction de l'objet a, une certaine valeur de - je ne dirai pas d'anticipation, - mais d'horizon. Car, en fin de compte, il y a un rapport entre la place de l'objet a en tant qu'elle est fondamentale, qu'elle nous permet dans un certain mode de structure qui n'a pas d'autre nom que celui du fantasme de comprendre la fonction déterminante, déterminante à la manière d'un support ou d'une monture, ai-je dit, qu'a dans la détermination de la refente a.

Cet objet a, comme je vous l'ai indiqué dans mon discours de tout à l'heure et bien sûr ce n'est pas une nouveauté, se présente sous, non pas quatre formes, mais disons quatre versants, en raison de la façon dont il s'insère sur deux versants d'abord, la demande et le désir, sur le versant de la demande ce sont les objets que nous connaissons sous les espèces du sein, au sens et dans la fonction qu'on lui donne dans la psychanalyse, et de l'excrément ou encore, comme on s'exprime, fèces.

L'autre versant est celui qu'a la relation du désir; c'est donc une fonction d'un degré plus élevé car je le fais remarquer en passant: la lecture tout à l'heure du texte français qu'a faite Mademoiselle Drazien y révèle une inexactitude, ce qui était traduit par le désir à une certaine place, à savoir que l'homosexuelle était amenée à renoncer à son désir pour l'objet, pour ne pas renoncer à son sexe, est inexact. En anglais, c'est the wish, et du moment que c'est *the wish*, ce n'est pas le désir, c'est le vœu ou la demande.

Le désir, nous en avons ici situé la place topologique suffisamment par rapport à la demande pour que vous conceviez ce que je veux dire quand je dis, je parle d'un autre versant, à propos de la fonction de deux objets a, à savoir du -259-

L'objet de la psychanalyse

regard et de la voix. Dans les deux couples se fait une opposition qui, du sujet à l'Autre peut se situer ainsi : demande de l'Autre, c'est l'objet a, fèces; demande à l'Autre : c'est l'objet a, sein. Eh bien, la même opposition existe, quoiqu'elle ne puisse que vous paraître encore plus obscure, puisque je ne vous l'ai pas expliquée. Il y a aussi quelques formes : non pas! l'obscurité n'est pas sur le désir de l'Autre, que vous sentirez déjà immédiatement supporté par la voix, que ce désir à l'Autre qui représente une dimension que j'espère, à propos du regard, pouvoir vous ouvrir.

Mais, au cœur de cette fonction de l'objet a, il est clair que nous devons trouver ce qui est tout à fait central à l'institution, à l'instauration de la fonction du sujet. C'est à très proprement parler la fonction que vient occuper à la même place le phallus qui, précisément, n'a absolument pas le même caractère concernant ce qu'on pourrait appeler comme une question commune englobant dans sa parenthèse l'ensemble des objets en question. Il n'a pas, il n'entre pas comme organe, puisqu'en fin de compte dans tous ces cas, et si matériels que puissent vous paraître deux d'entre eux, il s'agit bel et bien dans tous les cas d'un représentant organique.

Assurément, il semble déjà moins substantiel, moins saisissable, au niveau du regard et de la voix mais ça n'est néanmoins pas en raison simplement d'une sorte de différence d'échelle, de différence scalaire, comme on dirait, dans le caractère insaisissable que nous trouvons ici le phallus. Le phallus entre, comme tel, dans une certaine fonction qu'il s'agit maintenant de définir et qui à proprement parler ne peut se définir que dans la référence du signifiant. La double dimension qui se révèle ici est, vous le verrez, quelque chose qui différencie le caractère se dérobant, le caractère insaisissable de la substantialité de l'objet a quand il s'agit du regard et de la voix, ce caractère se dérobant, caractère insaisissable n'est absolument pas de la même nature quant à ces deux objets et quant au phallus.

Que se passe-t-il quand quelqu'un comme Monsieur Jones, je le dis, nourri, inspiré du style même le plus pur de la première recherche analytique dans la valeur de découverte qu'avaient les réalités de l'expérience, ne pouvait encore d'aucune façon être réduit à n'avoir pas pu être peu à peu réaspiré dans une série de voies, de traces qui représentent à proprement parler, par rapport à cette expérience, une rationalisation et qui est toute celle qui a fait se développer la psychanalyse dans une voie qui, à quelque titre, mérite d'être située dans quelque parallélisme par rapport à la réduction, si l'on peut dire, éducative qu'Anna Freud a faite de la psychanalyse au niveau des enfants ?

Toute masquée que puisse être telle inflexion de la psychanalyse au regard de l'adulte, nous pouvons dire que tout ce qui fait intervenir dans l'état actuel des -260-

Leçon du 27 avril 1966

choses et tel que ceci a été exprimé, quelque référence que ce soit à la réalité ou encore à l'institution d'un moi meilleur, moins distordu, plus fort comme on dit, tout ceci ne consiste qu'à l'avoir fait rentrer dans des voies que l'analyse nous a permis d'imaginer: dans le registre du développement dans le sens d'une orthopédie fondamentalement qui dissipe à proprement parler le sens de l'expérience psychanalytique. Jones n'en est certes pas là et le fait de ce qu'il produit devant nous représente bien quelque chose qui tend à retrouver des points d'appui dans un certain nombre de références reçues. C'est à ceci que Mademoiselle Drazien a fait allusion en parlant d'un certain nombre de recours à ce qu'on peut appeler un certain nombre de préjugés scientifiques : primauté, par exemple, de la référence biologique, pourquoi primauté ? Il n'est absolument pas, bien entendu, question de la négliger, ni même de ne pas dire qu'en fin de compte elle est première, mais assurément la poser premièrement comme première, c'est là qu'est toute l'erreur car ce dont il s'agit, à l'occasion, c'est de la prouver. Or, elle n'est pas prouvée. Elle n'est pas prouvée au départ au moins quand nous nous trouvons devant un phénomène aussi paradoxal que la généralité du complexe de castration pour autant que généralité veut dire aussi incidence dans les deux sexes, les deux sexes ne se trouvant pas par rapport à ce quelque chose qui se présente d'abord et d'une façon fondamentale, comme dessinant la structure de ce complexe de castration, comporte quelque chose qui se rapporte à une partie et à une partie seulement de l'appareil génital, dans la partie qui vient s'offrir de façon manifeste et visible et en quelque sorte prégnante et d'un point de vue de *Gestalt* qui est chez l'homme, le pénis. Non pas privilège mais privilège qui prend une valeur, si l'on peut dire, de phanie, de manifestation et où c'est comme tel, semble-t-il tout au moins au premier abord, qu'il s'introduit avec une valeur prévalente.

Tel est en d'autres termes la fonction que va prendre le complexe de castration, si nous l'examinons sous un certain biais. Eh bien, il est excessivement remarquable que la première démarche de Jones aille dans le sens d'une subjectivation. Je donne à ce mot le poids qu'il peut prendre ici étant donné ce que j'énonce de la définition du sujet depuis déjà presque deux ans et depuis beaucoup plus longtemps, bien sûr, pour ceux qui viennent ici depuis plus ou moins toujours.

Nous ne pouvons pas ne pas voir, si nous sommes déjà un peu rompus à cette perspective, la relation qu'a l'introduction par Jones du terme d'aphanisis, à propos du complexe de castration, avec ce que je vous ai représenté de l'essence du sujet, à savoir ce fading, ce perpétuel mouvement d'occultation derrière le signifiant ou d'émergence intervallaire qui définit comme tel le sujet dans son fondement, dans son statut, dans ce qui constitue l'être du sujet. -261-

L'objet de la psychanalyse

Il y a quelque chose de tordu qui permet d'aborder d'une façon toute différente la relation être/non-être. Non pas d'une façon qui en quelque sorte s'en extrait comme si un jugement pouvait quelque part saisir la relation de l'être et du non-être. Mais d'une façon qui y est, en quelque sorte profondément impliquée, nous fait saisir que nous ne saurions d'aucune façon spéculer, raisonner, structurer tout ce qu'il en est du sujet, sans partir de ceci que nous-mêmes comme sujet, soyons impliqués dans cette profonde duplicité qui est la même chose que le cogito cartésien dégage en se fixant sur un point de plus en plus réduit à l'idéal jusqu'à être, lui, de néant qui est le *je pense*. *Je pense* ne voulant rien dire à lui tout seul, ce qui permet d'écarter, de diviser, de montrer, à quelle torsion il faut que nous supposions que soit en quelque sorte soumis cette subsistance du sujet pour qu'il puisse apparaître dans une telle perspective que l'être est dissocié entre l'être antérieur à la pensée et l'être que la pensée fait surgir : l'être du *je suis* de celui qui pense, l'être qui est amené à l'émergence du fait que celui qui pense dit : *donc je suis*.

L'aphanisis de Jones n'est absolument concevable que dans la dimension d'un tel être. Car, comment lui-même nous l'articule-t-il ? Quel pourrait être le recul de quoi que ce soit qui ne soit pas de l'ordre du sujet par rapport à une crainte de perdre la capacité de ce qui est dit en anglais

1 - *capacity*

2 - le terme *sexual enjoyment*.

Je sais qu'il est très difficile de donner un support qui soit équivalent à notre mot français jouissance à ce qu'il désigne en anglais. *Enjoyment* n'a pas les mêmes résonances que jouissance et il faudrait en quelque sorte le combiner avec le terme de Lust qui serait peut-être un peu meilleur. Quoi qu'il en soit, cette dimension de la jouissance dont je vous ai marqué la dernière fois que nous allions l'introduire, qu'elle est en quelque sorte un terme qui pose par lui-même des problèmes essentiels que nous ne pouvions véritablement introduire qu'après avoir donné son statut au *je suis* du *je pense*.

La jouissance, pour nous, ne peut être qu'identique à toute présence des corps. La jouissance ne s'appréhende, ne se conçoit que de ce qui est corps. Et d'où jamais ne pourrait-il surgir d'un corps quelque chose qui serait la crainte de ne plus jouir? S'il y a quelque chose que nous indique le principe de plaisir, c'est que s'il y a une crainte, c'est une crainte de jouir. La jouissance étant à proprement parler une ouverture dont ne se voit pas la limite et dont ne se voit pas non plus la définition. De quelque façon qu'il jouisse, bien ou mal, il n'appartient qu'à un corps de jouir ou de ne pas jouir, c'est tout au moins la définition que nous allons donner de la jouissance. Car pour ce qu'il en est de la jouissance divine, nous reporterons, si vous le voulez bien, cette question à plus tard. -262-

Leçon du 27 avril 1966

Non pas qu'elle ne se pose pas. Il nous semble qu'il y a un défilé qu'il est important de saisir; c'est ceci : comment peuvent s'établir les rapports de la jouissance et du sujet?

Car le sujet dit: *je suis*. Le centre que je ne dirais pas implicite, parce qu'aussi bien il est formulé, il est dit en clair dans Freud, le centre de la pensée analytique, c'est qu'il n'y a rien qui ait plus de valeur pour le sujet que l'orgasme. L'orgasme est l'instant où est réalisé un sommet privilégié, unique, de bonheur. Ceci mérite réflexion. Car en plus, il n'est pas moins frappant qu'une pareille affirmation comporte en quelque sorte par elle-même une dimension d'accord. Même ceux qui font quelque réserve sur le caractère plus ou moins satisfaisant de l'orgasme dans les conditions où il nous est donné d'y atteindre, n'en iront pas pour autant à ne pas penser que si cet orgasme est insuffisant, il n'y en a pas un plus vrai, plus substantiel qu'ils appellent de quelque nom qu'il s'agisse union, voie unitive, effusion, totalité, perte de soi, quoi que vous voudrez, ce sera toujours de l'orgasme qu'il s'agira.

Est-ce qu'il ne nous est pas possible, même à garder accroché à quelque point d'interrogation ce qui est là pris comme point de départ, est-ce qu'il ne nous est pas possible dès maintenant de saisir ceci que nous pouvons considérer l'orgasme dans cette fonction, disons même provisoire comme représentant un point de croisement, ou encore un point d'émergence, un point où précisément la jouissance, je dirais, fait surface ? Ceci prend pour nous un sens privilégié de ceci que là où elle fait surface, à la surface par excellence, celle que nous avons définie, que nous essayons de saisir, comme structurale, comme celle du sujet. je vous indique aussitôt les repères que ceci peut prendre dans, pourquoi pas, ce que nous appellerons notre système. je ne refuse pas le mot système à condition que vous appeliez système la façon dont je systématise les choses et qui est précisément faite de références topologiques.

Nous pouvons bien considérer la jouissance, celle qui est dans l'orgasme, comme quelque chose qui s'inscrira par exemple d'une forme particulière qu'en prendrait notre tore, si notre tore c'est le cycle du désir qui s'accomplit par la

L'objet de la psychanalyse

suite des boucles répétées d'une demande, il est clair qu'en fonction de certaines définitions de l'orgasme, comme point terminal, comme point de rebroussement, comme vous voudrez, ce sera d'un tore à peu près fait ainsi qu'il s'agira mais ici il a une valeur punctiforme, en d'autres termes toute demande s'y réduit à zéro, mais il n'est pas moins clair qu'il blouse le désir.

C'est la fonction, si l'on peut dire, idéale et naïve de l'orgasme. Pour quiconque essaie de la définir à partir de données introspectives, c'est ce court moment d'anéantissement, moment d'ailleurs punctiforme, fugitif, que représente dans la dimension de tout ce qui peut être le sujet dans son déchirement, dans sa division, que ce moment de l'orgasme, j'ai dit de l'orgasme, se situe.

Il est clair que c'est au titre de jouissance, dont pour nous il ne suffit pas de constater que dans ce moment d'idéal, j'insiste sur idéal, il est réalisé dans la conjonction sexuelle, pour que nous disions qu'il est immanent en la conjonction sexuelle et, la preuve, c'est que ce moment d'orgasme est exactement équivalent dans la masturbation.

je dis en tant qu'il représente ce point du terme du sujet. Nous n'en retenons donc, dans cette fonction, que le caractère de jouissance et jouissance qui n'est point encore définie ni motivée. Mais ceci nous permettra de comprendre à condition de nous apercevoir de l'analogie qu'il y a entre la forme de la bouteille de Klein, si j'ose dire, - si tant est qu'on puisse parler de la forme, mais enfin, puisque je la dessine, elle a la forme, je la représente sous la forme inversée par rapport à ce que vous voyez d'habitude dans le dessin que j'ai appelé son ouverture, son cercle de reversion, la bouteille de Klein apparaît en haut comme le point de tout à l'heure - et ce cercle de reversion où je vous ai déjà appris à trouver le point nodal de ces deux versants du sujet tels qu'ils peuvent se conjoindre de l'affrontement de la couture de l'être de savoir à l'être de vérité. je vous ai aussi dit que c'était là la place où nous devons inscrire, précisément comme conjonction de l'un à l'autre, ce que nous appelons le symptôme et c'est un des fondements les plus essentiels à ne pas oublier de ce que Freud a toujours dit de la fonction du symptôme, c'est qu'en lui-même le symptôme est jouissance.

Il y a donc d'autres modes d'émergence structuralement analogues de la jouissance au niveau du sujet que l'orgasme. je n'ai pas besoin, ce serait facile mais le temps m'en empêche, de vous rapporter le nombre de fois où Freud a mis en valeur l'équivalence de la fonction de l'orgasme avec celle du symptôme. Qu'il ait tort ou raison est une autre question que de savoir ce qu'il veut dire en cette occasion, ce que, nous, nous pouvons là-dessus en construire. Alors, il conviendrait peut-être d'y regarder à deux fois avant de faire équivaloir l'orgasme et la jouissance sexuelle. Que l'orgasme soit une manifestation de la jouis-264-

Leçon du 27 avril 1966

sance sexuelle chez l'homme et singulièrement compliquée de la fonction qu'il vient occuper dans le sujet, c'est bien ce à quoi nous avons à faire et nous aurions tout à fait tort de collaber, en quelque sorte, comme une seule et même réalité, ces trois dimensions. Car c'est ça qui est à proprement parler réintroduire, sous une forme dangereusement masquée et par-dessus le marché ridicule, les vieilles implications du mysticisme auxquelles j'ai fait allusion tout à l'heure, dans le domaine d'une expérience qui ne les nécessite nullement.

Un poète autrefois, qui a dit «*post coïtum animal triste* », ajoutait « praeter (parce que ça, on l'oublie toujours) *mulierem gallumque* » : mis à part la femme et le coq. Chose curieuse, depuis que, ce que j'appelle, la mystique psychanalytique existe, on n'est plus triste après le coït. je ne sais pas si vous avez jamais remarqué ça mais c'est un fait. Les femmes, bien sûr, déjà n'étaient pas tristes puisque les hommes l'étaient, c'est curieux qu'ils ne le soient plus. Par contre, quand les femmes ne jouissent pas, elles deviennent extraordinairement déprimées, alors que jusque là elles s'en accommodaient extrêmement bien. Voilà ce que j'appelle l'introduction de la mystique psychanalytique.

Personne n'a encore définitivement prouvé qu'il faille à tout prix qu'une femme ait un orgasme pour remplir son rôle de femme. Et la preuve c'est qu'on en est encore à ergoter sur ce qu'il est ce fameux orgasme chez elle. Néanmoins, cette métaphysique a pris une telle valeur, je connais un très grand nombre de femmes qui sont malades de ne pas être sûres qu'elles jouissent vraiment, alors qu'en somme elles ne sont pas si mécontentes de ce qu'elles ont et que si on ne leur avait pas dit que c'était pas ça, elles ne s'en préoccuperaient pas.

Ceci nécessite qu'on mette un petit peu les points sur les i, concernant ce qu'il en est de la jouissance sexuelle. Si on pose d'abord que ce qui nous intéresse au premier plan, c'est de savoir ce qu'il en est au niveau du sujet, c'est une première façon d'assainir la question. Mais on pourrait aussi se poser la question de savoir ce qu'il en est au niveau de la conjonction sexuelle, parce que là, il est très remarquable que c'est un phénomène bien étrange que nous parlons toujours comme si, du seul fait que la différence sexuelle existe chez le vivant avec ce qu'elle nécessite de conjonction, l'accomplissement de la conjonction s'accompagne d'une jouissance en quelque sorte univoque et univoque en ce sens que nous devrions tout simplement l'extrapoler de ce que, nous, les humains, ou si vous voulez, les primates plus particulièrement évolués, nous en connaissons de cette jouissance.

Eh bien, je ne vais pas entrer dans ce chapitre aujourd'hui parce qu'il est très curieux qu'il ne soit jamais traité. Enfin c'est un fait qu'il ne l'est pas. Mais enfin il est tout à fait clair que tout d'abord il est impossible de définir, de saisir, quelques signes de ce qu'on pourrait appeler orgasme chez la plupart des -265-

L'objet de la psychanalyse

femelles dans le domaine animal. Pour une ou deux espèces où on le peut, qui ne font justement que montrer qu'on pourrait trouver des signes s'il y en avait puisque quelquefois on en trouve, il est tout à fait clair que partout ailleurs on n'en trouve pas, en tout cas de signes objectifs de l'orgasme chez la femelle. Alors, puisqu'on pourrait en trouver et qu'on n'en trouve pas, c'est quand même quelque chose de nature à vous jeter un petit doute sur les modalités de la jouissance dans la conjonction sexuelle. Je ne dis pas, je ne vois pas pourquoi j'excepterais la conjonction sexuelle de la dimension de la jouissance qui me paraît une dimension absolument coextensive à celle du corps. Mais que ce soit celle de l'orgasme, ça ne semble nullement obligé. C'est peut-être d'une nature toute différente et, la preuve d'ailleurs, c'est justement là où elle est la plus impressionnante, la conjoncture sexuelle, là où elle dure une dizaine de jours entre les grenouilles par exemple, qu'on voit bien que ce dont il s'agit, c'est d'autre chose que de l'orgasme. C'est quand même très important.

Nous sommes ici pleins de métaphores : la tumescence, la détumescence est une de celles qui paraissent les plus extravagantes. Il s'agit de manifester dans la suite des comportements de ce qu'on pourrait appeler par rapport à la conjonction un comportement ascendant ou comportement d'approche, suivi d'un comportement de résolution des charges après lequel se produira la séparation.

Au mode de l'existence d'un organe érectile qui est très loin d'être universel, il y a des animaux, - je ne vais pas m'amuser à faire ici pour vous de la biologie mais je vous prie d'ouvrir les gros traités de zoologie - il y a des animaux qui réalisent la conjonction sexuelle à l'aide d'organes de fixation parfaitement non tumescibles puisque ce sont purement et simplement des crochets. Il paraît bien que l'orgasme dans ces cas, s'il existe, doit prendre même chez le mâle une toute autre apparence dont rien ne dit, par exemple, qu'il serait susceptible de quelque subjectivation. Ces distinctions me paraissent importantes à introduire parce que si Jones, au départ en quelque sorte, s'écarte et s'étonne et c'est ainsi qu'il introduit sa notion d'aphanisis, le caractère distinct, en somme, qu'il y a entre l'idée de la castration telle qu'elle se substantifie dans l'expérience, à savoir la disparition du pénis et de quelque chose qui lui paraisse tout ce qu'il y a de plus important, à savoir une disparition mais qui n'est pas celle du pénis, qui pour nous ne peut être que celle du sujet et qu'il s'imagine pouvoir être la crainte de la disparition du désir, alors que ceci est en quelque sorte une contradiction dans les termes. Car le désir précisément se soutient de la crainte de se perdre lui-même, qu'il ne saurait y avoir d'aphanisis du désir, qu'il ne saurait y avoir dans un sujet de représentation de cette aphanisis pour la raison que le désir en est soutenu. Le persévérer dans l'être spinozien est le même texte et le même thème qui dit : « le désir est l'essence de l'homme ». L'homme persévère -266-

Leçon du 27 avril 1966

dans l'être comme désir. Et il ne saurait s'évader d'aucune façon de ce soutien du désir. Il y a précisément l'ambiguïté de pouvoir comporter sa propre retenue et sa propre crainte, d'être face de défense en même temps que face de suspension vers la jouissance.

Alors est-ce que ne prend pas ici toute sa valeur l'autre bout de l'arc, de la trajectoire qu'accomplit Jones pour nous quand très fermement, et à combien juste titre puisqu'il s'agit d'introduire les choses au niveau du sujet, il nous met, -pour ce qui est de la femme puisque c'est d'elle qu'il s'agit, - au cœur de la façon dont peut se présenter pour elle l'impasse subjective?

Opposé au couple fils-mère, d'où est partie, non sans raison toute l'exploration analytique, il nous parle du couple père-fille. Et que nous dit-il? Tout part ici d'une privation. L'inceste père-fille... nous savions quant à nous de toute notre expérience, qu'il [l'inceste mère-fils] est par ses conséquences analytiques, - je ne peux pas les définir autrement - disons névrosantes mais le terme n'est pas suffisant puisque ça va jusqu'à avoir des conséquences psychosantes... il est infiniment moins dangereux, il l'est même, dangereux, au degré zéro au regard de l'inceste mère-fils qui a toujours les conséquences ravageantes auxquelles je fais allusion.

Au niveau du couple père-fille, la fonction de l'interdit, telle qu'elle s'exerce dans ses conséquences dialectiques, dans ce qu'on appelle l'interdit fondamental de l'inceste qui est l'interdit de la mère, prend une forme simplifiée qui met bien en valeur la fonction privilégiée de la femme au regard de la conjonction sexuelle. Car si la spécificité d'une certaine sorte de vivant est qu'un organe à la fois érectile et comme tel privilégié comme support de la jouissance, en soit l'ambocepteur, eh bien, qu'est-ce que ça veut dire ? C'est que pour elle, il n'y a pas de problème. Faire l'amour, si les choses avaient une valeur absolue, bien sûr est forcément alloplastique, si je puis dire, implique qu'elle aille à celui qui l'a. Si elle n'avait pas quelques-unes des propriétés du petit bonhomme, il n'y aurait aucun problème. Le petit bonhomme en a d'autres précisément en ceci qu'il peut jouir de lui-même exactement comme un petit singe.

La question serait donc toute simple mais il ne s'agit pas de ça précisément parce qu'il y a le langage et la loi, le père est [un] interdit, et par cette voie entre en fonction le problème. Or, qu'est-ce que nous dit Jones ? Qu'est-ce qu'il nous crie à tue-tête en nous rendant compte de son expérience ? Qu'est-ce qu'il nous dit si ce n'est que, là encore, la femme va garder son avantage, va être gagnante, mais il faut voir comment et pour voir comment, il ne faut pas garder en la tête tous ces préjugés.

Voyons ce qu'il nous dit. Il faut que la femme choisisse entre son sexe et son objet. Elle renonce à l'objet paternel et elle va garder son sexe. Il n'existe que -267-

deux possibilités d'expression de la libido dans cette situation et ces deux voies peuvent être empruntées l'une et l'autre. Grosso modo, entre abandonner son attachement érotique au père et l'abandon de sa féminité, elle doit changer d'objet ou de désir. Et que va-t-il nous dire de ce qu'il en est à ce niveau ? Voyons, décrivez-nous exactement, Mademoiselle Drazien, dites-moi exactement la place du paragraphe où il nous décrit... Voilà :
«*Dans le premier cas, les désirs féminins s'épanouissent à un niveau adulte, c'est-à-dire, charme érotique diffus*, (il souligne) *narcissisme* ».

Qu'est-ce à dire ? C'est que Freud, ici de son expérience, la première chose qu'il a à mettre en avant quant à ce qui résulte du choix que je ne qualifierai pas de normal mais de légal, c'est que celui qui renonce à l'objet paternel pour conserver son sexe en somme, c'est de cela qu'il s'agit, eh bien, ceci veut dire qu'il ne sert à rien de renoncer à l'objet pour conserver quelque chose puisque ce quelque chose qu'on veut conserver au prix d'une renonciation, c'est précisément cela qu'on perd.
Car, qu'est-ce qu'a à faire avec l'essence de la féminité le charme érotique diffus qui consiste dans le maniement de l'attirail narcissique ? Sinon très précisément ce que Madame Joan Rivière a épinglé comme la féminité au titre de mascarade et ceci doit bien refléter quelque chose, c'est que précisément à partir d'un tel choix, la femme a à prendre la place, pour des raisons qu'il s'agit pour nous de préciser, de l'objet a. Dans la perspective paternelle, et patriarcalisante, la femme née d'une côte de l'homme est un objet a. Se soumettre à la loi pour conserver son sexe non seulement ne lui évite pas de le perdre, mais le nécessite.
Au contraire, ce n'est pas moi qui le dit, c'est Jones, dans l'autre cas, [celui de la] conservation de l'objet, c'est-à-dire du père, quel va être le résultat? Le résultat c'est le choix homosexuel. Je le répète. Je ne puis faire plus aujourd'hui que de dire : c'est Jones qui le dit. Et après tout, toute notre expérience derrière, y compris l'épinglage un petit peu incomplet parce qu'élidé de toute la présence de Proust qui lie ce cas, avec tout le caractère divinatoire qu'a son intuition et son art mais qu'importe! C'est dans l'autre cas, à savoir pour autant que l'objet père est conservé que la femme trouve quoi ? Ce que dit Jones donc : à savoir sa féminité. Car dans toute attitude ou fonction homosexuelle, ce que la femme trouve à la place de l'objet et on dit que c'est à la place de l'objet primordial, c'est sa féminité.
Et alors, deuxième temps de ce qui se passe à l'intérieur de ce second choix. Ici, les termes de Jones, malgré lui, ne sont pas équivoques. C'est de l'accentuation de la fonction de ce dont il s'agit à savoir un certain objet, et cet objet -268-

Leçon du 27 avril 1966

comme perdu, que le choix va se faire, soit que cet objet devienne objet de revendication et que la prétendue homosexuelle devienne une femme en rivalité avec les hommes et revendiquant d'avoir comme eux le phallus, soit que dans le cas de l'amour homosexuel, ce soit au titre de ne pas l'avoir qu'elle aime, c'est-à-dire, de réaliser ce qui est en somme le sommet de l'amour, de donner ce qu'elle n'a pas. De sorte qu'en fin de compte, nous n'aurions, et après tout pourquoi ne pas l'admettre, de jouissance de la féminité comme telle que de ce départ homosexuel qui ne fait simplement qu'illustrer la fonction médiatrice que prend ce phallus qui alors nous permet de désigner sa place.

Car si ce dont il s'agit quant au statut du sujet, c'est de savoir ce que l'être perd à être celui qui parle ou qui pense, il s'agit aussi de savoir ce qui vient prendre la place de cette perte quand il s'agit de jouir. Et que l'organe privilégié de la jouissance y soit employé, quoi de plus naturel, c'est, si j'ose dire, ce que l'homme a sous la main. Mais alors, les choses se passent à deux degrés. Cet organe, comme tout organe, on l'emploie à une fonction. Loin que la fonction crée l'organe, il y a un tas d'animaux qui ont des organes dont ils n'ont certainement pendant longtemps jamais su que faire jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un truc pour l'utiliser. je vous en donnerai de nombreux exemples. Naturellement, ce n'est pas des organes absolument comme le foie ou le cœur. Il y en a un qui a une petite scie dans l'œsophage; il faut se donner tellement de mal pour comprendre ce qu'il peut en faire qu'on admire que lui ait réussi à en faire quelque chose. Ben, c'est pareil.

C'est avec ce pénis qu'on va faire quelque chose de beaucoup plus intéressant à savoir un signifiant, un signifiant de la perte qui se produit au niveau de la jouissance de par la fonction de la loi. Et ce qui est important, ça n'est pas sa fonction comme signifiant. Quand vous aurez regardé d'un petit peu plus près, que la plupart de vous ne le font, ce qu'on appelle dans le langage des morphèmes, vous saurez la fonction qu'il y a à ce qu'on appelle le cas de la forme du non marqué. Il pourrait y avoir là une désinence ou une flexion qui indiquerait que c'est le futur, le passé, le substantif, le partitif ou le torsif. Et que ça a un sens qu'il n'y ait justement pas de marque à cette place. Là est l'essence de la fonction de signifiance et si la femme garde, conserve, porté à une puissance supérieure ce que lui donne de n'avoir pas le phallus, c'est justement de pouvoir faire de cette fonction du phallus le parfait accomplissement de ce qu'est au cœur de la castration le mot phallus, c'est-à-dire la castration elle-même, c'est de pouvoir en porter la fonction de signifiance en ce point d'être non marquée.

C'est là-dessus que je terminerai aujourd'hui, certainement forcé d'abréger étant donné l'heure. je pense tout au moins pour ceux qui sont ici et dont je désire qu'ils saisissent tout particulièrement où va nous mener la réémergence -269-

L'objet de la psychanalyse

de ce complexe de castration dont plus personne ne parle car il est assez frappant que dans le dernier article auquel je vous ai dit de vous reporter ce soit un père dominicain ni analysé, ni analyste lui non plus, qui fasse remarquer que dans un certain livre, on ne parle absolument pas du complexe de castration. Ce n'est pas étonnant. je ne lui ai pas appris ce que c'était. Il ne peut pas le savoir. Mais j'espère qu'avec, je pense, suffisamment de temps, c'est-à-dire pas plus que la fin de l'année, nous y aurons un peu avancé.

-1104-

Leçon XVI 4 mai 1966 Séminaire fermé

Il s'agit pour nous de situer notre topologie, de nous situer, nous analystes, comme agissant en elle. Dans une réunion fermée en un tout petit groupe, quelqu'un me posait récemment à propos de ce que j'ai dit de cette topologie, qu'elle n'est pas une métaphore, qu'en est-il? Que signifie de nous situer comme sujets dans une référence qui n'est pas métaphorique ? je n'ai pas répondu; celui qui me questionnait n'avait pas été présent au dernier séminaire fermé et la réponse elliptique que j'aurais pu donner : « nous affronter à la jouissance », aurait été une réponse qui n'aurait pas été suffisamment commentée. Être situé dans ce qui n'est plus la métaphore du sujet, c'est aller chercher les fondements de sa position, non point dans aucun effet de signification, mais dans ce qui résulte de la combinatoire elle-même.
Qu'en est-il exactement du sujet, dans sa position classique, de ce lieu nécessité par la constitution du monde objectif ? Observez qu'à ce sujet pur, ce sujet dont les théoriciens de la philosophie ont poussé jusqu'à l'extrême la référence unitaire, à ce sujet, dis-je, on n'y croit pas tout à fait et pour cause. On ne peut croire qu'à lui tout du monde soit suspendu. Et c'est bien ce en quoi consiste l'accusation d'idéalisme.

C'est ici que la structure visuelle de ce sujet doit être explorée. Déjà, j'ai approché ce que de matière nous apporte notre expérience analytique : au premier chef l'écran; l'écran que notre expérience analytique nous apprend comme étant le principe de notre doute : ce qui se voit, non pas révèle mais cache quelque chose. Cet écran pourtant supporte pour nous tout ce qui se présente. Le fondement de la surface est au principe de tout ce que nous appelons organisation de la forme, constellation. Dès lors tout s'organise en une superposition de plans parallèles et s'instaurent les labyrinthes sans issue de la représentation comme telle.
-1105-

L'objet de la psychanalyse

Dans un livre que j'ai conseillé à la plupart de ceux qui sont ici - puisqu'aussi bien cette assistance n'est pas beaucoup plus étendue que celle que j'ai eue la dernière fois, - un livre qui s'appelle *Les paradoxes de la conscience* de Monsieur Ruyer, vous verrez les conséquences de ce renvoi structural. Tout ce que nous concevons comme correspondance point par point de ce qui est d'une surface sur une autre s'y image de la représentation d'un point dont les rayons partant traversent ces deux plans parallèles y manifestant d'une trace à une autre (celle sur un plan correspondant) une fondamentale homothétie/homologie. De sorte que de quelque façon que nous manipulions le rapport de l'image à l'objet, il en résulte qu'il faut bien qu'il y ait quelque part ce fameux sujet qui unifie la configuration, la constellation, pour la limiter à quelques points brillants, qui quelque part l'unifie en ce quelque chose en quoi elle consiste. D'où l'importance du sujet.

Mais cette fuite dans une unité mythique où il est facile de voir l'exigence du pur esprit unificateur, la voie, la voie par laquelle je vous mène, qui est proprement ce qu'on appelle méthode, aboutit à cette topologie qui consiste en cette remarque que ce n'est point à rechercher ce qui va correspondre à cette surface au fond de l'œil qui s'appelle la rétine ou aussi bien à toute autre, à quelque point où se forme l'image qu'il s'agit de se reporter comme constituant l'élément unificateur. Bien sûr, ceci part de la distinction cartésienne de l'étendue et de la pensée. Cette distinction suppose l'étendue, soit l'espace comme homogène en ce sens impensable qu'il est, comme dit Descartes, tout entier à concevoir comme *partes extra partes*. Mais à ceci près, qui est voilé dans cette remarque, c'est qu'il est homogène : que chaque point est identique à tous les autres tout en étant différent, ce qui est proprement ce que veut dire l'hypothèse, à savoir que toutes les parties se valent.

Or l'expérience de ce qu'il en est de cette structure de l'espace, non point quand nous le distinguons de la pensée, de la pensée en tant que la supporte uniquement et fondamentalement la combinatoire signifiante, que cet espace n'en est effectivement point séparable, qu'il en est au contraire intimement cohérent, qu'il n'y a nul besoin d'une pensée de survol pour le ressaisir en cette cohérence nécessaire, que la pensée ne s'y introduit pas d'y introduire la mesure, une mesure en quelque sorte applicable, arpenteuse, qui loin de l'explorer, le bâtit. J'ai désigné là l'essence de ce qu'il en est du premier temps de la géométrie comme son nom grec de géométrie en véhicule encore la trace, la géométrie euclidienne entièrement fondée précisément sur ce thème d'une mesure introduite où se cache que ce n'est point la pensée qui la véhicule mais à proprement parler ce que les Grecs ont eux-mêmes nommé mesure. « L'homme est la mesure de toute chose » c'est-à-dire son corps, le pied, le pouce et la coudée.

-1106-

Leçon du 4 mai 1966

Or le progrès de la pensée restée intitulée géométrisante - et sans doute n'est-ce pas pour rien que more geometrico a toujours paru l'idéal de toute déduction de la pensée, - le progrès, dis-je, de cette géométrie nous montre l'émergence d'un autre mode d'abord où étendue et combinatoire se nouent d'une façon étroite et qui est à proprement parler la géométrie projective. Non point égalité, mesure, effet de recouvrement mais, comme vous vous en souvenez encore, effort souvent pénible pour fonder les premières déductions de la géométrie. Rappelez-vous du temps où on faisait passer la muscade d'un retournement sur le plan : Dieu sait que c'est là opération qui ne semblait pas impliquée dans les prémisses pour fonder le statut du triangle isocèle. Déplacement, translation, manipulation, homothétie même : tout ce jeu à partir duquel se déploie en éventail la déduction euclidienne, se transforme à proprement parler dans la géométrie projective justement d'introduire de figure à figure la fonction de l'équivalence par transformation.

Singulièrement ce progrès se marque historiquement par la contribution d'artistes à proprement parler, à savoir ceux qui se sont intéressés à la perspective. La perspective n'est pas l'optique. Il ne s'agit point dans la perspective de propriétés visuelles, mais précisément de cette correspondance de ce qui s'établit concernant les figures qui s'inscrivent dans une surface à celles qui dans une autre surface sont produites de cette seule cohérence établie de la fonction d'un point à partir duquel les lignes droites conjoignant ce point aux articulations de la première figure se trouvent à traverser une autre surface pour faire apparaître une autre figure.

Nous retrouvons là la fonction de l'écran. Et rien n'est impliqué que d'une figure à l'autre apparaisse une relation de ressemblance ou de similitude mais simplement des cohérences que nous pourrons définir entre les deux. L'écran, ici, fait fonction de ce qui s'interpose entre le sujet et le monde. Il n'est pas un objet comme un autre. Il s'y peint quelque chose. Avant de définir ce qu'il en est de la représentation, l'écran déjà nous annonce à l'horizon la dimension de ce qui de la représentation est le représentant. Avant que le monde devienne représentation, son représentant - j'entends le représentant de la représentation - émerge. Je ne me priverai pas d'évoquer ici une première fois, fusse pour y revenir, une notion qui, quoique préhistorique, ne saurait d'aucune façon passer pour archéologique en la matière.

L'art pariétal, celui que nous trouvons précisément au fond de ces espaces clos qu'on appelle des cavernes, est-ce que dans son mystère dont le principal est assurément que nous restons encore dans l'embarras quant à savoir jusqu'à quel point ces lieux étaient éclairés (ils ne l'étaient qu'à l'orifice), jusqu'à quel point ces lieux étaient visités, ils semblent l'avoir été rarement si nous en faisons -273-

L'objet de la psychanalyse

foi aux traces que nous pouvons repérer sous la forme de traces de pas dans des lieux qui, pourtant, sont favorables à en porter les marques. L'art pariétal semble nous reporter à rien de moins que de ce qui plus tard s'énonce dans le mythe platonicien de la caverne, qui prendrait là bien d'autres portées en effet que métaphorique. Si c'est au sein d'une caverne que Platon tente de nous porter pour faire surgir pour nous la dimension du réel, est-ce un hasard si sans doute ce qui se trouve sur ces parois où les récentes explorations par des méthodes enfin scientifiques et qui devant ces figures ne s'essoufflent plus à imaginer l'homme des premiers temps dans je ne sais quelle anxiété de rapporter suffisamment pour le repas de midi à sa bourgeoise, cette exploration qui, elle, se portant non pas sur l'interprétation imaginative de ce qu'il peut en être du rapport d'une flèche et d'un animal - surtout quand il apparaît que la blessure porte les traces les plus évidentes d'être une représentation vulvaire, - cette méthode qui a fait entrer en jeu avec Monsieur Leroi-Gourhan l'appareil d'un fichier soigné, voire l'usage d'une machine électronique, nous représente que ces figures ne sont pas réparties au hasard et que la fréquence constante, univoque des cerfs à l'entrée, des bisons au milieu, nous introduit en quelque sorte directement - encore que Monsieur Leroi-Gourhan, et pour cause, n'use pas de ce repère pourtant bien simple, tel qu'il lui est immédiatement donné par la portée de mon enseignement, - à savoir qu'il n'y a nul besoin que ceux qui participaient très évidemment à un culte autour de ces peintures encore pour nous énigmatiques, ceux-là n'avaient nul besoin d'entrer jusqu'au fond de la caverne pour que les signifiants de l'entrée ne les représentent pour les signifiants du fond qui n'avaient point besoin, par contre, d'être si fréquemment, en dehors des temps précis de l'initiation, visités comme tels.

Tout ce qui accompagne ces cortèges singuliers, lignes de points, flèches qui apparaissent ici beaucoup plus directrices du sujet que vectrices de l'intention alimentaire, tout nous indique qu'une chaîne structurale, qu'une répartition dont l'essence est à proprement parler d'être signifiante, est ce quelque chose qui, seul, peut nous donner le guide d'une pensée, à la fois ferme et prudente, au regard de ce dont il s'agit. Fonction de l'écran comme support, comme tel, de la signifiance, voilà ce que nous trouvons tout de suite à l'éveil de ce que quelque chose qui, de l'homme, nous assure que quel que fût le ton de la voix qu'il y donna, il était un être parlant. C'est bien ici qu'il s'agit de saisir de plus près le rapport de la signifiance à la structure visuelle laquelle se trouve, de par la force des choses, à savoir de par le fait qu'il semble jusqu'à nouvel ordre que nous n'aurons jamais aucune trace de la voix de ces premiers hommes, c'est assurément du style de l'écriture que nous trouvons les premières manifestations chez lui de la parole. -1108-

Leçon du 4 mai 1966

Je n'ai point besoin d'insister sur un fait très singulier que mettent en évidence également ces représentations dont on s'extasie qu'elles soient naturalistes. Comme si nous n'avions pas appris dans notre analyse du réalisme à quel point
dans tout art il est foncièrement métonymique, c'est-à-dire désignant autre chose que ce qu'il nous présente. Ces formes réalistes représentent avec une remarquable constante, cette ligne oscillante qui se traduit en fait par la forme de cet S allongé où je ne verrais, quant à moi, aucun inconvénient à voir se recouper celle de l'S dont je vous désigne le sujet. Oui. Exactement pour la même raison que quand Monsieur Hogarth cherche à désigner ce qu'il en est de la structure de la beauté, c'est aussi exactement et nommément à cet S qu'il se réfère.

Pour donner corps, bien sûr, à ces extrapolations, j'en conviens, qui peuvent vous paraître hardies, il nous faut maintenant en venir à ce que j'ai appelé tout à l'heure la structure visuelle de ce monde topologique, celui sur lequel se fonde toute instauration du sujet. J'ai dit que cette structure est antérieure logiquement à la physiologie de l'œil et même à l'optique, qu'elle est cette structure que les progrès de la géométrie nous permettent de formuler comme donnant sous une forme exacte (je souligne exacte) ce qu'il en est du rapport du sujet à l'étendue.

Et certes je suis bien empêché par de simples considérations de décence de vous donner ici un cours de géométrie projective. Il faut donc qu'au moyen de quelques indications, je suscite en vous le désir de vous y reporter, au moyen de quelques apologues, que je vous en fasse sentir la dimension propre. La géométrie projective est à proprement parler combinatoire, combinatoire de points, de lignes, de surfaces susceptibles de tracés rigoureux mais dont le fondement intuitif - ce que points, lignes, plans pour vous évoquent - se dissipe, se résorbe et à la fin s'évanouit derrière un certain nombre de nécessités purement combinatoires qui sont telles par exemple que le point se définira comme intersection de deux lignes, que deux lignes seront définies comme se coupant toujours. Car une définition combinatoire ne vaut pas si elle comporte des exceptions de l'ordre intuitif. Si nous croyons que les parallèles sont justement des lignes qui ne se coupent pas, deux lignes se couperont toujours en un point et l'on se débrouillera comme on pourra mais il faut que ce point existe.

Or, il apparaît que précisément ce point existe et que c'est même à le faire exister qu'on fondera la géométrie projective et que c'est bien là en quoi consiste l'apport de la perspective, c'est que c'est précisément à le projeter sur un autre plan qu'on verra sur cet autre plan apparaître d'une façon dont l'intérêt n'est pas qu'il soit là intuitif, à savoir parfaitement visible dans la jonction des deux lignes sur la ligne d'horizon, mais qu'il s'y repère selon les lois strictes d'une équivalence attendue, à partir des hypothèses purement combinatoires, je le répète, qui -275-

L'objet de la psychanalyse
sont celles qui se poursuivront dans les termes que deux points par exemple ne détermineront qu'une seule ligne droite et que deux lignes droites ne peuvent se couper en deux points.
Pour vous faire sentir ce qu'il en est de telles définitions, je vous rappelle qu'il en résulte qu'à l'encontre des manipulations de la démonstration euclidienne, l'admission de ces principes qui se résument en une forme qu'on appelle principe de dualité, une géométrie purement projective non métrique pourra avec assurance traduire un théorème acquis en termes de points et de lignes, en substituant point à ligne dans son énoncé et ligne à point, et en obtenant un énoncé certainement aussi valable que le précédent.
C'est là ce qui surgit au XVIIe siècle avec le génie de Pascal, sans aucun doute déjà préparé par l'avènement multiple d'une dimension mentale telle qu'elle se présente toujours dans l'histoire du sujet, qui fait, par exemple, que le théorème dit de Brianchon, lequel s'énonce :
« *Qu'un hexagone formé par six lignes droites qui sont tangentes à une conique…* »

(donc hexagone circonscrit; je pense que vous savez ce que c'est qu'une conique mais je vous rappelle : conique c'est un cône, c'est une hyperbole, c'est une parabole ce qui veut dire dans l'occasion qu'il s'agit de certaines de leurs formes telles qu'elles sont engendrées dans l'espace et non pas simplement sous forme de révolutions; un cône se définissant alors par la forme qui se présente dans l'espace de par l'enveloppement d'une ligne joignant un point à un cercle par exemple et ne la joignant pas forcément d'un point situé perpendiculairement à son centre)
«*… toutes ces lignes donc présentent la propriété que les trois lignes qui joignent des sommets opposés - ce qui est facile à déterminer quelle que soit la forme de l'hexagone, par un simple comptage, - ces trois lignes convergent en un point*. »

Du seul fait de l'admission des principes de la géométrie projective ceci se traduit immédiatement en ceci qu'un hexagone formé par six points qui reposent sur une conique, qui est alors un hexagone inscrit, que dans ce cas, les trois points d'intersection des côtés opposés reposent sur un même ligne.
Si vous avez écouté ces deux énoncés vous voyez qu'ils se traduisent l'un de l'autre par simple substitution, sans équivoque, de point à ligne et de ligne à point. Il y a là, dans le procédé de la démonstration, vous le sentez bien, tout autre chose que ce qui fait intervenir mensuration, règle ou compas et que s'agissant de combinatoire, c'est bien de points, de lignes, voire de plans en -276-

Leçon du 4 mai 1966

terme de purs signifiants et aussi bien de théorèmes qui peuvent s'écrire seulement avec des lettres, qu'il s'agit. Or, ceci à soit seul, va nous permettre de donner une toute autre portée à ce qu'il en est de la correspondance d'un objet avec ce que nous appellerons sa figure.

Ici, nous introduirons l'appareil qui déjà nous a servi comme essentiel à confronter à cette image mythique de l'œil qui, quelle qu'elle soit, élude, élide ce qu'il en est du rapport de la représentation à l'objet puisque de quelque façon la représentation y sera toujours un double de cet objet. Confronté à ce que je vous ai d'abord présenté comme la structure de la vision y opposant celle du regard et ce regard dans ce premier abord je l'ai mis là où il se saisit, là où il se supporte, à savoir là où il est appendu en cette oeuvre qu'on appelle un tableau. Le rapport en quelque sorte originaire du regard à la tache pour autant même que le *phylum* biologique peut nous le faire apparaître effectivement selon des organismes extrêmement primitifs sous la forme de la tache, à partir de quoi la sensibilité localisée que représente la tache dans son rapport à la lumière, peut nous servir d'image, d'exemple de ce quelque chose où s'origine le monde visuel.

Mais assurément ce n'est là qu'équivoque évolutionniste dont la valeur ne peut prendre, ne peut s'affirmer comme référence que de se référer à une structure synchronique parfaitement saisissable. Qu'en est-il de ce qui s'oppose comme champ de vision et comme regard au niveau précisément de cette topologie ? Assurément le tableau va continuer d'y jouer un rôle, et ceci n'est point pour nous étonner. Si déjà nous avons admis que quelque chose comme un montage, comme une monture, comme un appareil, est essentiel à ce que nous visons pour en avoir, nous, l'expérience, à savoir la structure du fantasme. Et le tableau dont nous allons parler, puisque c'est dans ce sens que nous en attendons service et rendement, c'est bien dans sa monture de chevalet que nous allons le prendre, ce tableau, que quelque chose qui se tient comme un objet matériel, c'est là ce qui va nous servir de référence pour un certain nombre de réflexions.

Dans la géométrie projective, ce tableau va être ce plan dont je parlais tout à l'heure sur lequel à la pensée de chacune des lignes que nous appellerons, si vous ' le voulez, lignes oculaires, pour ne faire aucune équivoque avec le rayon visuel, les lignes qui joignent le point essentiel au départ de notre démonstration, que nous allons appeler oeil et qui est ce sujet idéal de l'identification du sujet classique de la connaissance. N'oubliez pas par exemple dans tous les schémas que j'ai donnés sur l'identification que c'est d'un S point d'œil que partent les lignes que je trace de ce point dans une ligne droite. Ligne oculaire qui se joint à ce que nous désignerons comme support, point, ligne voire même plan, dans le plan-277-

L'objet de la psychanalyse

support; ces lignes traversent cet autre plan et les points, les lignes où ils le traversent, voire la traversée du plan qui se déterminera par rapport à une de ces lignes, de la contenir par exemple, ces traversées du plan-figure, - je distingue donc plan-support et plan-figure - cette traversée de la ligne oculaire, laissant sa trace sur le plan-figure, c'est à ceci que nous avons affaire dans ce qu'il en est de la construction de la perspective. Et c'est elle qui doit nous révéler, matérialiser pour nous, la topologie d'où il résulte que quelque chose se produit dans la construction de la vision qui n'est autre que ce qui nous donne la base et le support du fantasme, à savoir une perte qui n'est autre que celle que j'appelle la perte de l'objet a et qui n'est autre que le regard et d'autre part une division du sujet.

Que nous apprend en effet la perspective ? La perspective nous apprend que toutes les lignes oculaires qui sont parallèles au plan-support vont déterminer sur le plan-figure une ligne qui n'est autre que la ligne d'horizon. Cette ligne d'horizon est, vous le savez, le repère majeur de toute construction perspective. A quoi correspond-elle dans le plan-support? Elle correspond, si nous maintenons fermes les principes de la cohérence de cette géométrie combinatoire, également à une ligne. Cette ligne est à proprement parler celle que les Grecs ont manquée, du fait que pour des raisons que nous laisserons aujourd'hui de côté, même si nous devons un jour les mettre en question, que les Grecs ne pouvaient que manquer et qui est, à proprement parler cette ligne, ligne également, et de par nos principes, également ligne droite, qui se trouve à l'infini sur le plan-support et qu'intuitivement nous ne pouvons concevoir que comme en représentant, si je puis dire, le tout.

C'est sur cette ligne que se trouvent les points où dans le plan-support les parallèles convergent, ce qui se manifeste dans le point, figure de la convergence de presque toutes les lignes parallèles à l'horizon. On image ceci, en général et on le voit sous la plume des meilleurs auteurs, c'est ce que vous savez bien, quand vous voyez une route qui s'en va vers l'horizon, elle devient de plus en plus petite, de plus en plus étroite. On n'oublie qu'une chose, le danger qu'il y a à de telles références, car tout ce que nous connaissons comme horizon est un horizon de notre boule terrestre, c'est-à-dire un tout autre horizon déterminé par la forme sphérique, comme on le remarque ailleurs sans y voir, semble-t-il, la moindre contradiction, comme on le remarque quand on nous dit que l'horizon est la preuve de la rotondité de la terre.

Or, je vous prie de remarquer que même si nous étions sur un plan infini, il y aurait toujours, pour quiconque s'y tiendrait debout, une ligne d'horizon. Ce qui nous trouble et nous perturbe dans cette considération de la ligne d'horizon, c'est d'abord ce sur quoi je reviendrai tout à l'heure, à savoir que nous ne la voyons jamais que dans un tableau. -278-

Leçon du 4 mai 1966

Mais si vous partez des conditions que je vous ai données pour ce qui doit venir à se tracer sur le plan-figure, vous remarquerez ceci : c'est qu'un tableau fait dans ces conditions, qui seraient celles d'une stricte perspective, aurait pour effet, si vous supposez par exemple, parce qu'il faut bien vous accrocher à quelque chose, que vous êtes debout sur un plan couvert d'un quadrillage à l'infini, que ce quadrillage vienne bien entendu s'arrêter, - nous verrons tout à l'heure comment - à l'horizon.

Et au-dessus de l'horizon? Vous allez dire naturellement: le ciel! mais pas du tout, pas du tout, pas du tout. Au-dessus, ce qu'il y a à l'horizon derrière vous, comme je pense que si vous y réfléchissez, vous pourrez immédiatement le saisir, à tracer la ligne qui joint le point que nous avons appelé S à ce qui est derrière sur le plan-support dont vous verrez aussitôt qu'il va se projeter au-dessus de l'horizon. Faisons qu'à cet horizon de plan projectif vienne du plan-support se coudre au même point d'horizon les deux points opposés du plan-support, l'un par exemple, qui est tout à fait à gauche de vous sur la ligne d'horizon du plan-support, viendra se coudre à un autre qui est tout à fait à votre droite sur la ligne d'horizon également du plan-support. Est-ce que vous avez compris ? je veux dire... Non? Recommençons.

> Nous verrons tout à l'heure ce qu'il en est de la structure du tableau. Comme un tableau est limité, il ne nous vient même pas à l'esprit que si le tableau s'étendait infiniment, la ligne d'horizon serait droite jusqu'à l'infini, tellement en cette occasion, nous nous satisfaisons d'avoir simplement à penser d'une façon grossièrement analogique, à savoir que l'horizon qui est là

Vous avez devant vous une surface. Vous avez devant vous un quadrillage plan. Supposons, pour la plus grande simplicité qu'il soit horizontal, et vous, vous êtes vertical. C'est une ligne joignant votre oeil, - je vais dire des choses aussi simples que possible - avec un point quelconque de ce plan-support quadrillé et à l'infini qui détermine sur le plan vertical, disons, pour vous faire plaisir, qui est celui de la projection qui va déterminer la correspondance point par point.

A tout point d'horizon, c'est-à-dire à l'infini du plan-support correspond un point sur l'horizon de votre plan vertical. Réfléchissez à ce qui se passe. Bien sûr, s'il s'agit d'une ligne qui justement, comme j'ai commencé de le dire, n'a rien à faire avec un rayon visuel. C'est une ligne qui part derrière vous du plan support et qui va à votre oeil. Elle va aboutir sur le plan-figure à un point au dessus de l'horizon. A un point qui correspond à l'horizon du plan-support va -279-

correspondre un autre point venant le toucher par en haut, si je puis dire, sur la ligne d'horizon, et ce qui est derrière vous à droite, puisque cela passe et que ça se croise au niveau du point oeil, va venir exactement dans le sens inverse où ceci se présenterait si vous vous retourniez, à savoir que ce que vous verriez à gauche si vous vous retourniez vers cet horizon, vous le verrez s'être piqué à droite au-dessus de la ligne d'horizon sur le plan projectif de la projection.

En d'autres termes, ce qui est une ligne que nous ne pouvons pas définir comme ronde, puisqu'elle n'est ronde que de notre appréhension quotidienne de la rotondité terrestre, c'est de cette ligne qui est à l'infini sur le plan-support que nous verrons les points se nouer, venant respectivement d'en haut et d'en bas et d'une façon qui, pour l'horizon postérieur, vient s'accrocher dans un ordre strictement inverse à ce qu'il en est de l'horizon antérieur.

Je peux, bien entendu, dans cette occasion, supposer comme le fait Platon dans sa caverne, ma tête fixe et déterminant, par conséquent, deux moitiés dont je peux parler, concernant le plan-support. Ce que vous voyez là n'est rien d'autre d'ailleurs que l'illustration pure et simple de ce qu'il en est quand le plan projectif, je vous le représente au tableau sous la forme d'un cross-cap, c'est à savoir que ce que vous voyez, au lieu d'un monde sphérique, c'est une certaine bulle qui se noue d'une certaine façon, se recroisant elle-même et qui fait que ce qui s'est présenté d'abord comme un plan à l'infini, vient dans un autre plan, s'étant divisé, se renouer à lui-même, au niveau de cette ligne d'horizon; et se renouer d'une façon telle qu'à chacun des points de l'horizon du plan-support, vient se nouer quoi? Précisément la forme que je vous ai déjà mise au tableau du plan projectif, à savoir son point diamétralement opposé. C'est bien pour cela qu'il se fait que dans une telle projection c'est le point postérieur à droite qui vient se nouer au point antérieur à gauche. - 280-

Leçon du 4 mai 1966

Tel est ce qu'il en est de la ligne d'horizon, nous indiquant déjà que ce qui fait la cohérence d'un monde signifiant à structure visuelle est une structure d'enveloppe et nullement d'indéfinie étendue. Il n'en reste pas moins qu'il n'est point assez de dire ces choses telles que je viens de vous les imager. Car J'oubliais dans la question le quadrillage que j'avais mis là uniquement pour votre commodité, mais qui n'est pas indifférent car un quadrillage étant fait de parallèles, il faut dire qu'étant admis en outre ceci que j'ai fixé ma tête, toutes les lignes parallèles de l'espace, comme vous n'avez, je pense, aucune peine à l'imaginer, toutes les lignes parallèles iront rejoindre en un certain point de fuite à l'horizon un seul point, à savoir que c'est la direction de toutes les parallèles dans une certaine position donnée qui détermine l'unique point d'horizon sur lequel dans le plan-figure, elles se croisent.

Si vous avez ce quadrillage infini dont nous parlons, ce que vous verrez se conjoindre à l'horizon, ce sera toutes les parallèles de tout le quadrillage en un seul point. Ce qui n'empêche pas que ce sera le même point où toutes les parallèles de tout le quadrillage postérieur viendront d'en haut également se conjoindre.

Ces remarques qui sont fondamentales pour toute science de la perspective et qui sont ce que tout artiste en mal d'ordonner quoi que ce soit, une série de figures sur un tableau, ou aussi bien les lignes de ce qu'on appelle un monument, qui est la disposition d'un certain nombre d'objets autour d'un vide, tiendra compte; et que ce point sur la ligne d'horizon dont je parlais tout à l'heure à propos du quadrillage est exactement ce qui est appelé couramment, je ne vois pas que j'y apporte là quoique ce soit de véritablement bien transcendant, le point de fuite de la perspective. Ce point de fuite de la perspective est à proprement parler ce qui représente dans la figure, l'œil qui regarde. L'œil n'a pas à être saisi en dehors de la figure, il est dans la figure et tous, depuis qu'il y a une science de la perspective, l'ont reconnu comme tel et appelé comme tel. Il est appelé l'œil dans Alberti; il est appelé l'œil dans Vignola; il est appelé l'œil dans Albert Dürer. Mais ce n'est pas tout. Car je regrette qu'on m'ait fait perdre du temps à expliquer ce point pourtant véritablement accessible, ce n'est pas tout. Ce n'est pas tout du tout car il y a aussi les choses qui sont entre le tableau et moi.

Les choses qui sont entre le tableau et moi, elles peuvent également par le même procédé se représenter sur le même plan du tableau. Elles s'en iront vers des profondeurs que nous pourrons tenir pour infinies; rien de ceci ne nous en empêche, mais elles s'arrêteront en un point qui correspond à quoi ? Au plan parallèle au tableau qui passe, - je vais dire, pour vous faciliter les choses - qui passe par mon œil ou par le point S. Nous avons là deux traces. Nous avons la trace de ce par quoi le tableau vient couper le support, c'est l'inverse de la ligne -281-

L'objet de la psychanalyse

d'horizon. En d'autres termes, c'est ce qui, si nous renversions les rapports et nous en avons le droit, constitue comme ligne d'horizon dans le support, la ligne infinie dans la figure. Et puis, il y a la ligne qui représente la section du support par le plan du tableau. Ce sont deux lignes.

Il est tard et je vous dirai quelque chose de beaucoup moins rigoureux en raison du peu de temps qui me reste. Les choses sont plus longues à expliquer qu'il n'apparaît d'abord. Rigoureusement, ceci veut dire qu'il y a un autre point d'œil qui est celui qui est constitué par la ligne à l'infini sur le plan de la figure et son intersection par quelque chose qui y est bien, à savoir la ligne par laquelle le plan de la figure coupe le plan-support. Ces deux lignes se coupent puisqu'elles sont toutes les deux dans le plan de la figure. Et qui plus est, elles se coupent en un seul point car ce point est bel et bien le même sur la ligne à l'infini.

Pour en rester sur un domaine de l'image, je dirai que cette distance des deux parallèles qui sont dans le plan-support, celles qui sont déterminées par ma position fixée de regardant et celle qui est déterminée par l'intersection, la rencontre du tableau avec le plan-support, cette béance, cette béance qui dans le plan-figure ne se traduit que par un point, par un point qui, lui, se dérobe totalement car nous ne pouvons pas le désigner comme nous désignons le point de fuite à l'horizon. Ce point essentiel à toute la configuration est tout à fait spécialement caractéristique, ce point perdu, si vous voulez vous contenter de cette image, qui tombe dans l'intervalle de deux parallèles quant à ce qu'il en est du support, c'est ce point que j'appelle le point du sujet regardant. Nous avons donc le point de fuite qui est le point du sujet en tant que voyant et le point qui choit dans l'intervalle du sujet et du plan-figure et qui est celui que j'appelle le point du sujet regardant.

Ceci n'est pas une nouveauté. C'est une nouveauté de l'introduire ainsi, d'y retrouver la topologie du S barré [$] dont il va falloir savoir maintenant où nous situons le a qui détermine la division de ces deux points, je dis de ces deux points en tant qu'ils représentent le sujet dans la figure. Aller plus loin nous permettra d'instaurer un appareil, un montage tout à fait rigoureux et qui nous montre au niveau de ce qu'il en est de la combinatoire visuelle, ce qu'est le fantasme, où nous aurons à le situer dans cet ensemble, c'est ce qui se dira par la suite.

Mais dès maintenant, pour que vous ne pensiez pas que le vous emmène là dans des endroits abyssaux, - je ne fais pas de la psychologie des profondeurs, je suis en train de faire de la géométrie, et Dieu sait si j'ai pris des précautions, après avoir lu tout ce qui peut bien se rapporter à cette histoire de la perspective, depuis Euclide qui l'a si parfaitement loupée dans ses *Aphorismes* et jusqu'au dernier livre de Michel Foucault qui fait directement allusion à ces -282-

Leçon du 4 mai 1966

choses dans son « Des Suivantes » dans le premier chapitre des *Mots et des choses*. J'ai essayé de vous en donner quelque chose de tout à fait support, c'est le cas de le dire, mais quant à ce point parfaitement défini que je viens de donner comme le deuxième point représentant le sujet voyant dans la combinatoire projective, ne croyez pas que c'est moi qui l'ai inventé. Mais on le représente autrement et cet autrement a été déjà appelé par d'autres que par moi, l'autre œil, par exemple.

Il est exactement bien connu de tous les peintres, ce point. Car puisque je vous ai dit que ce point, dans sa rigueur, il choit dans l'intervalle tel que je l'ai défini sur le plan-support, pour aller se situer en un point que vous ne pouvez naturellement pas pointer mais qui est nécessité par l'équivalence fondamentale de ce qui est la géométrie projective et qui se trouve dans le point-figure, il a beau être à l'infini, il s'y trouve. Ce point, comment est-il utilisé ? Il est utilisé par tous ceux qui ont fait des tableaux en se servant de la perspective c'est-à-dire très exactement depuis Masaccio et Van Eyck, sous la forme de ce qu'on appelle l'autre œil, comme le vous le disais tout à l'heure. C'est le point qui sert à construire toute perspective plane en tant qu'elle fuit, en tant qu'elle est précisément dans le plan-support.

Elle se construit très exactement ainsi dans Alberti. Elle se construit un peu différemment dans ce qui est le Jean Pélerin. Voici

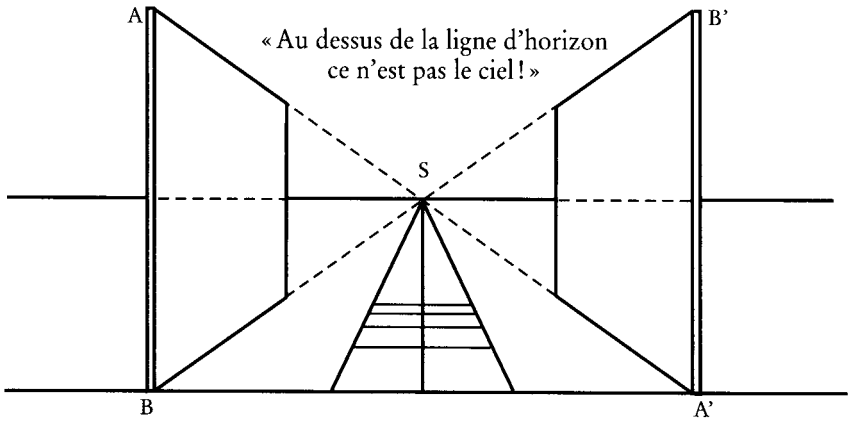

Fig. XVI - 2 [conj.]

Voici ce dont il s'agit de découvrir avec la perspective, à savoir un quadrillage par exemple dont la base vient s'appuyer ici. Nous avons un repère. Si je m'y prête, je veux dire, si je veux simplement faire les choses simples pour votre compréhension, je me mets au milieu de ce repère du quadrillage et une per-283-

L'objet de la psychanalyse

pendiculaire élevée sur la base de ce quadrillage me donne à l'horizon le point de fuite. Je saurai donc, d'ores et déjà, que mon quadrillage va s'arranger comme ça, à l'aide de mon point de fuite.

Mais qu'est-ce qui va me donner la hauteur où va venir le quadrillage en perspective? Quelque chose qui nécessite que je me serve de mon autre œil. Et ce qu'ont découvert les gens, assez tard puisqu'en fin de compte la première théorie en est donnée dans Alberti, contemporain de ceux que je viens de vous nommer, Masaccio et Van Eyck, eh bien, je prendrai ici une certaine distance, qui est exactement ce qui correspond à ce que je vous ai donné tout à l'heure, comme cet intervalle de mon bloc au tableau. Sur cette distance, prenant un point situé à la même hauteur que le point de fuite, je fais une construction, une construction qui passe dans Alberti par une verticale située ici. Je trace ici la diagonale; ici une ligne horizontale et ici, j'ai la limite à laquelle se terminera mon quadrillage, celui que j'ai voulu voir en perspective.

J'ai donc toute liberté quant à la hauteur que je donnerai à ce quadrillage pris en perspective, c'est-à-dire, qu'à l'intérieur de mon tableau, je choisis à mon gré la distance où je vais me placer dans mon quadrillage pour qu'il m'apparaisse en perspective et ceci est tellement vrai, que dans beaucoup de tableaux classiques, vous avez sous une forme masquée une petite tache voire quelquefois tout simplement un œil.

L'indication, ici, du point où vous devez vous-même prendre la distance où vous devez vous mettre du tableau pour que tout l'effort de perspective soit pour vous réalisé, vous le voyez, ceci ouvre une autre dimension qui est celle-ci, celle-ci qui est exactement la même qui vous a étonné tout à l'heure, quand je vous ai dit qu'au-dessus de l'horizon, il n'y a pas le ciel. Il y a le ciel parce que vous foutez au fond sur l'horizon un portant qui est le ciel. Le ciel n'est jamais qu'un portant dans la réalité comme au théâtre et de même entre vous et le ciel il y a toute une série de portants.

Le fait que vous puissiez choisir dans le tableau votre distance et n'importe quel tableau dans le tableau, et déjà le tableau lui-même, est une prise de distance, car vous ne faites pas un tableau de vous à l'orifice de la fenêtre dans laquelle vous vous encadrez. Déjà vous faites un tableau à l'intérieur de ce cadre. Votre rapport avec ce tableau et ce qu'il a à faire avec le fantasme, cela nous permettra d'avoir des repères, un chiffre assuré pour tout ce qui dans la suite nous permettra de manifester les rapports de l'objet a avec le S barré. C'est ce que j'espère, et j'espère un peu plus vite qu'aujourd'hui, je pourrai vous exposer la prochaine fois. -284-

Leçon XVII 11 mai 1966

Pour ce qui est du savoir, il est difficile de ne pas tenir compte de l'existence du savant, savant ici pris seulement comme le support, l'hypothèse du savoir en général, sans y mettre forcément la connotation de scientifique. Le savant sait quelque chose ou bien il ne sait rien. Dans les deux cas, il sait qu'il est un savant. Cette remarque est seulement faite pour vous pointer ce problème préparé depuis longtemps et, je dirai même, présentifié depuis non pas seulement que j'enseigne, depuis que j'ai poussé mes premières remarques sur ce que nous rappelle le fondamental de l'analyse et qui est centré autour de la fonction du narcissisme ou du stade du miroir.
Disons pour aller vite, puisque nous avons commencé en retard, que le statut du sujet, au sens le plus large, au sens non encore débroussaillé, non pas au sens où je suis en train d'essayer d'en serrer pour vous la structure, ce qu'on appelle le sujet en général, qui veut simplement dire, dans le cas que je viens de dire : il y a du savoir donc il y a un savant. Le fait de savoir qu'on est un savant ne peut pas ne pas s'intriquer profondément dans la structure de ce savoir. Pour y aller carrément disons que le professeur, puisque le professeur a beaucoup à faire avec le savoir pour transmettre le savoir, il faut charrier une certaine quantité de savoir qu'il a été prendre soit dans son expérience, soit dans une accumulation de savoir faite ailleurs et qui s'appelle par exemple dans tel ou tel domaine, la philosophie par exemple, la tradition.
Il est clair que nous ne saurions négliger que par la préservation du statut particulier de ce savant, j'ai évoqué le professeur mais il y en a bien d'autres statuts, celui du médecin par exemple, que la préservation de son statut est de nature à infléchir, à incliner ce qui pour lui, lui paraîtra le statut général de son savoir. Le contenu de ce savoir, le progrès de ce savoir, la pointe de son extension, ne sauraient ne pas être influencés par la protection nécessaire de son statut de sujet savant. Ceci me semble assez évident si l'on songe que nous en avons devant -285-

L'objet de la psychanalyse

nous la matérialisation tangible par les considérations sociales de ce statut qui font qu'un monsieur n'est pas considéré comme savant uniquement dans la mesure où il sait et où il continue de fonctionner comme savant. Les considérations de rendement viennent là, de loin, derrière celles du maintien d'un statut permanent à celui qui a accédé à une fonction savante.

Ceci n'est pas injustifié et dans l'ensemble arrange tout le monde; tout le monde s'en accommode fort bien. Chacun a sa place: le savant savante dans des endroits désignés et on ne va pas regarder de si près si son savantement, à partir d'un certain moment, se répète, se rouille ou même devient pur semblant de savanterie. Mais comme beaucoup de cristallisations sociales, nous ne devons pas nous arrêter simplement à ce qu'est la pure exigence sociale, ce qu'on appelle habituellement les fonctions de groupe et comment un certain groupe prend un statut plus ou moins privilégié pour des raisons qui sont en fin de compte toujours à faire remonter à quelque origine historique.

Il y a bien là quelque chose de structural et qui, comme le structural nous force souvent de le remarquer, dépasse de beaucoup la simple interrelation d'utilité. On peut considérer que du point de vue du rendement, il y aurait avantage à faire le statut du savant moins stable. Mais il faut croire justement qu'il y a dans les mirages du sujet, et non dans la structure du sujet lui-même, quelque chose qui aboutit à ces structures stables qui les nécessite.

Si la psychanalyse nous force à remettre en question le statut du sujet, c'est sans doute parce qu'elle aborde ce problème, problème de ce qu'est un sujet, d'un autre départ. Si pendant de longues années, j'ai pu montrer que l'introduction de cette expérience de l'analyse dans un champ qui ne saurait se repérer que de conjoindre une certaine mise en question du savoir au nom de la vérité, si la scansion de ce champ va se chercher en un point plus radical, en un point antérieur à cette rencontre, à cette rencontre d'une vérité qui se pose et se propose comme étrangère au savoir, nous l'avons dit, ceci s'introduit du premier biais de demande, qui d'abord dans une perspective qui se réduit ensuite, se propose comme plus primitif, comme plus archaïque et qui nécessite d'interroger comment s'ordonnent dans leur structure cette demande avec quelque chose dont elle discorde et qui s'appelle le désir.

C'est ainsi que par ce biais, en quelque sorte dans ce clivage structural, nous sommes arrivés à remettre en question ce statut du sujet, à considérer que, loin que le sujet nous paraisse un point-pivot, une sorte d'axe autour de quoi tournerait, quelles que soient les rythmes, la pulsation, que nous accordions à ce qui tourne autour de quoi tourneraient les expansions et les retraits du savoir. Nous ne pouvons considérer le drame qui se joue, qui fonde l'essence du sujet tel que nous le donne l'expérience psychanalytique, en introduisant le biais du désir au -286-

Leçon du 11 mai 1966

cœur même de la fonction du savoir. Nous ne pouvons le faire sur le fondement de statut de la personne qui, en fin de compte, est ce qui a dominé jusque là la vue philosophique qui a été prise du rapport de l'homme à ce qu'on appelle le monde sous la forme d'un certain savoir.

Le sujet nous apparaît fondamentalement divisé en ce sens qu'à interroger ce sujet, au point le plus radical, à savoir s'il sait ou non quelque chose, c'est là le doute cartésien; nous voyons ce qui est l'essentiel dans cette expérience du *cogito*, l'être de ce sujet au moment qu'il est interrogé, fuir en quelque sorte, diverger sous la forme de deux rayons d'êtres qui ne coïncident que sous une forme illusoire, l'être qui trouve sa certitude de se manifester comme être au sein de cette interrogation *je pense*; pensant que je suis, mais je suis ce qui pense et penser : *je suis* n'est pas la même chose que d'être ce qui pense. Point non remarqué mais qui prend tout son poids, toute sa valeur de se recouper, dans l'expérience analytique, de ceci que celui qui est ce qui pense, pense d'une façon dont n'est pas averti celui qui pense *je suis*. C'est là le sujet qu'est chargé de représenter celui qui, dirigeant l'expérience analytique, s'appelant le psychanalyste, doit se reposer pour lui ce qu'il en est de la question du savant. Le rapport du psychanalyste à la question de son statut reprend ici sous une forme d'une acuité décuplée : celle qui est posée depuis toujours concernant le statut de celui qui détient le savoir, et le problème de la formation du psychanalyste n'est vraiment rien d'autre que, par une expérience privilégiée, de permettre que viennent au monde, si je puis dire, des sujets pour qui cette division du sujet ne soit pas seulement quelque chose qu'ils savent mais quelque chose en quoi ils pensent. Il s'agit que viennent au monde quelques-uns qui sauraient découvrir ce qu'ils expérimentent dans l'expérience analytique, à partir de cette position maintenue que jamais ils ne soient en état de méconnaître qu'au moment de savoir, comme analystes, ils sont dans une position divisée. Rien n'est plus difficile que de maintenir dans une position d'être ce qui assurément pour chacun, s'il mérite le titre d'analyste, a été à quelque moment dans l'expérience éprouvée. Et voilà.

A partir du moment où le statut est instauré de celui qui est supposé savoir dans la perspective analytique, tous les prestiges de la méconnaissance spéculaire renaissent qui ne peuvent que réunifier ce statut du sujet. A savoir : laisser tomber, élider l'autre partie, celle dont pourtant ça devrait être l'effet de cette expérience unique, ce devrait être l'effet séparatif par rapport à l'ensemble du troupeau; que de certains non seulement le sachent mais soient, soient au moment d'aborder toute expérience de l'ordre de la leur, qu'elle soit conforme à ce qu'ils au moins pressentent de ce qu'il en est de cette structure divisée. Ce n'est pas autre chose que le sens de mon enseignement de rappeler cette exigence quand assurément c'est ailleurs que sont les moyens de s'y introduire mais -287-

L'objet de la psychanalyse

que, de par une structure, je le répète, qui de beaucoup dépasse son conditionnement social. Quelque chose, quelle que soit l'expérience, du seul fait du fonctionnement où chacun s'identifie à un certain statut nommable, dans l'occasion celui d'être le savant, tend à faire rentrer dans l'ombre l'essentiel de la schize par laquelle seule pourtant peut s'ouvrir un accès à l'expérience qui soit au niveau propre de cette expérience. C'est en tant que sujet divisé que l'analyste est appelé à répondre à la demande de celui qui entre avec lui dans une expérience de sujet.

C'est pourquoi ce n'est pas pur raffinement, ornement de détail, peinture d'un secteur particulier de notre expérience qui illustrerait en quelque sorte ce qu'il convient d'ajouter d'information à ce que nous pouvons connaître par exemple de la pulsion scopique que, la dernière fois, j'ai été amené à développer devant vous des fonctions de la notion de la perspective. C'est dans la mesure au contraire, où il s'agit pour vous d'illustrer ce qui peut soutenir de son appareil ce autour de quoi il s'agit que la subjectivité de l'analyste se repère et se repérant n'oublie jamais même au moment où le second point de fuite, si je puis dire, de sa pensée tend à être oublié, élidé, laissé de côté, du moins dans la force de quelque schéma, se voit rappelé à lui-même qu'il doit chercher où fonctionne cet autre point de fuite au moment même, à l'endroit même où il tend à formuler quelque vérité qui, de par son expression même, s'il n'y prend garde, se trouvera retomber dans les vieux schémas unitaires du sujet de la connaissance et l'incitera, par exemple, à mettre au premier plan telle idée de totalité qui est à proprement parler ce dont il doit le plus se méfier dans la synthèse de son expérience.

Leçon du 11 mai 1966

J'ai fait la dernière fois verbalement une construction qu'il est facile de retrouver telle quelle dans un ouvrage de perspective. Ce n'est pas de celui-là qu'il s'agit; on me l'a apporté à l'instant. C'est l'ouvrage par exemple, ou plutôt le recueil des article d'Erwin Panofsky sur la perspective. Il y en a une édition en allemand qui est d'ailleurs, où les articles, je le vois, se groupent différemment de cette édition italienne. J'ai rappelé que dans le rapport dit projectif qui s'établit du plan de ce qu'on peut appeler le tableau, au plan de ce que, pour être simple aujourd'hui nous appellerons le sol perspectif, il y a des correspondances linéaires fondamentales qui s'établissent et qui impliquent des éléments, à proprement parler non intuitivables et qui sont pourtant des éléments fondamentaux de ce qu'on appelle l'espace ou l'étendue projective.

> La dernière fois, essayant pour vous par des voies abrégées de présentifier ce que peut nous apporter ce que nous enseigne l'expérience de la perspective, encore que ces voies je les ai choisies aussi praticables que je l'ai pu, assurément j'ai eu le sentiment de n'avoir pas toujours réussi à concentrer, sinon toute l'attention, du moins à avoir toujours réussi à la récompenser. Faute peut-

Une géométrie cohérente instaurant une parfaite rigueur démonstrative qui n'a rien de commun avec la géométrie métrique, c'est-à-dire à condition d'admettre que ce qui se passe dans ce que j'ai appelé aujourd'hui le sol perspectif pour remplacer un terme, je me suis rendu compte, plus difficile à maintenir dans l'esprit que celui-là que j'avais employé la dernière fois, la correspondance des lignes tracées donc sur le sol perspectif avec les lignes traçables sur le tableau, implique qu'une ligne à l'infini sur le sol perspectif se traduise par la ligne d'horizon sur le tableau.

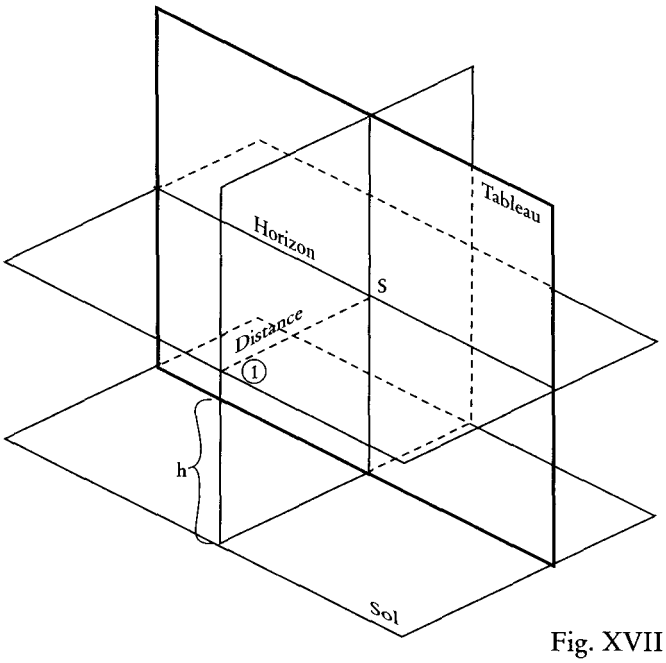

Fig. XVII - 1 [conj.]

L'objet de la psychanalyse

Ceci est le premier pas de toute construction perspective. Je vais le schématiser de la façon suivante; supposez que ce soit ici le sol perspectif, je vous laisse de profil le tableau, je mets ici ce dont je n'ai pas encore parlé : le point-œil du sujet. J'ai suffisamment indiqué la dernière fois ce dont il s'agissait pour que vous compreniez maintenant le sens du tracé que je vais faire. Je vous ai dit, indépendamment de quoi que ce soit, à quoi vous ayez à vous référer dans l'expérience et nommément pas l'horizon tel qu'il est effectivement expérimenté sur notre boule en tant qu'elle est ronde, un plan infini

suppose que, de ce point-d'œil, il soit en ①, posant un plan parallèle au sol perspectif, que vous déterminiez la ligne d'horizon sur le tableau selon la ligne où ce plan parallèle coupe le plan du tableau. L'expérience du tableau et de la peinture nous dit que n'importe quel point de cette ligne d'horizon est tel que les lignes, qui y concourent, correspondent à des lignes parallèles quelles qu'elles soient sur le sol perspectif. Nous pouvons donc choisir n'importe quel point de cette ligne d'horizon comme centre de la perspective. C'est ce qui se fait en effet dans tout tableau soumis aux lois de la perspective. Ce point est proprement ce qui dans le tableau ne répond pas seulement, vous le voyez, au sol à mettre en perspective mais à la position du point S et comme tel dans la figure représente l'œil. C'est en fonction de l'œil de celui qui regarde que l'horizon s'établit dans un plan-tableau. A ceci, vous ai-je dit la dernière fois, tous ceux qui ont étudié la perspective ajoutent ce qu'ils appellent l'autre oeil, à savoir l'incidence dans la perspective de la distance de

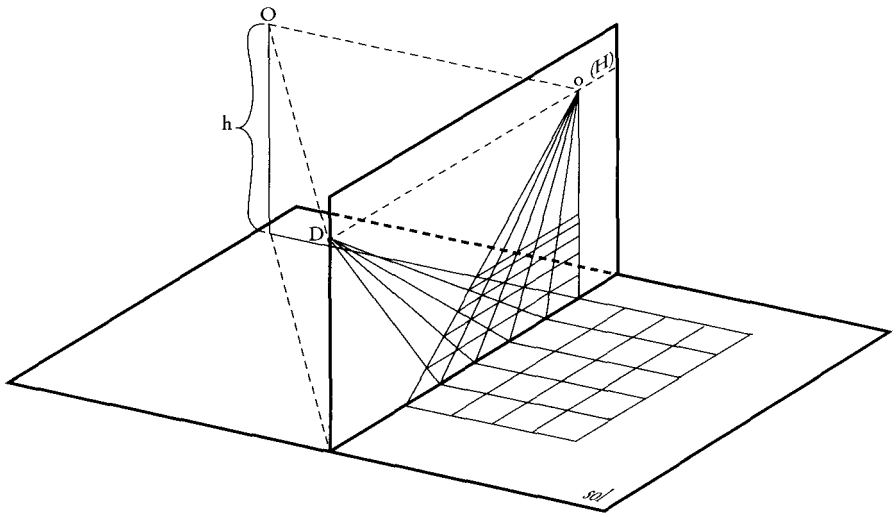

Fig. XVII - 1 bis [conj.]

Leçon du 11 mai 1966
ce point S au plan du tableau. Or, aussi bien en fait que dans l'usage qu'on en fait dans n'importe quel tableau cette distance est arbitraire, elle est au choix de celui qui fait le tableau. je veux dire qu'elle est au choix à l'intérieur du tableau-même.

Est-ce à dire que du point de vue de la structure du sujet, en tant que le sujet est le sujet du regard, qu'il est le sujet d'un monde vu, c'est ce qui nous intéresse, est-ce à dire que nous pouvons négliger cette partie du sujet, qu'elle ne nous apparaisse qu'en une fonction d'artifice, qu'alors que la ligne d'horizon est structurale, le fait que le choix de la distance librement est laissé à mon choix, ce moi qui regarde, je puisse dire qu'il n'y a là qu'artifice de l'artiste, que c'est à la distance où je me mets mentalement de tel ou tel plan que je choisis dans la profondeur du tableau que ceci soit donc en quelque sorte caduc et secondaire et non pas structural ? je dis, c'est structural et jamais personne jusqu'ici ne l'a suffisamment remarqué. Ce second point dans la perspective se définit de la remarque que quelle que soit la distance du sujet provisoire, du sujet S, qui est justement ce que nous avons à mettre en suspens et voir comment il rentre dans le tableau, que quelle que soit la distance de ce sujet au tableau, il y a quelque chose qui est simplement entre lui et le tableau, ce qui le sépare du tableau et que ceci n'est pas simplement quelque chose qui se notera de la valeur métrique de cette distance, que cette distance en elle-même s'inscrit quelque part dans la structure et que c'est là que nous devons trouver, non pas l'autre ceil, comme disent les auteurs de perspective (entre guillemets) mais l'autre sujet. Et ceci se démontre de la façon dont je l'ai fait la dernière fois et qui, pour certains n'a pas été comprise, et qui se fonde sur la remarque que
Premièrement, si nous faisons passer par le point S, un plan parallèle, non plus cette fois au plan perspectif mais au tableau, il en résulte deux choses. D'abord que ceci nous incite à remarquer qu'il existe une ligne d'intersection du tableau avec le plan, une somme perspective et dont le nom est connu, qui s'appelle, si j'en crois le livre de Panofsky, qui s'appelle... la ligne fondamentale. je ne l'ai pas appelée ainsi la dernière fois et c'est cette ligne-là. Le plan parallèle au tableau qui passe par le point S coupe le plan du sol perspectif en une ligne parallèle à la première. De la représentation de ces lignes sur le tableau, ce que j'appelais la dernière fois le plan-figure, va se déduire ce que nous appellerons le second point sujet. En effet, dans la relation triple : S, point-sujet, plan-tableau, sol perspectif, nous avons vu qu'à la ligne infinie sur le sol perspectif - là je pense avoir assez indiqué la dernière fois ce que cette ligne infinie veut dire - à la ligne infinie du sol perspectif correspond la ligne horizon sur le plan tableau. -291-

Dans le même groupe de 3, vous pouvez, si vous y regardez de près, vous apercevoir que la ligne ici définie - appelons-la ligne b, celle de la parallèle à la ligne fondamentale - a la même fonction par rapport à la ligne infinie du plan du tableau que l'horizon dans le plan-tableau a par rapport à la ligne infinie dans le sol perspectif. Elle est donc repré-sentée dans la figure par cette ligne infinie, bien sûr dans le tableau, et d'autre part, comme la ligne fondamentale est déjà dans le tableau, l'autre point-sujet, - alors que le premier se définissait ainsi n'importe quel point dans la ligne d'horizon, - le point-sujet peut s'écrire ainsi: le point d'intersection de la ligne infinie du plan tableau avec la ligne fondamentale. Vous voyez là que j'ai représenté d'une façon qui n'est que figurée, qui est insuffisante, la ligne infinie par un cercle puisqu'en somme, pour l'intuition, elle est cette ligne qui est toujours, de tous les côtés à l'infini sur un plan quelconque. Intuitivement, nous la représentons par un cercle mais elle n'est pas un cercle. Le prouvent tout son maniement et les correspondances ligne par ligne, point par point qui constituent l'essentiel de cette géométrie projective. L'apparent double point de rencontre qu'elle a avec la ligne fondamentale n'est qu'une pure apparence puisqu'elle est une ligne, une ligne à considérer comme ligne droite, comme toutes les autres lignes, et que deux lignes droites ne sau-raient avoir qu'un seul point d'intersection.
Ce ne sont pas là choses que je vous demande d'admettre au nom d'une -292-

Leçon du 11 mai 1966

construction qui serait mienne. je ne peux pas, pour vous, pousser la porte de la géométrie projective et nommément pas pour ceux qui n'en ont pas encore la pratique. Mais il est très simple pour quiconque de s'y reporter et voir qu'il n'y a rien à reprendre dans ce que j'avance ici, à savoir qu'il en résulte que nous avons deux points sujet dans toute structure d'un mode projectif, ou d'un monde perspectif : deux points sujet, l'un qui est un point quelconque sur la ligne d'horizon, dans le plan de la figure, l'autre qui est à l'intersection d'une autre ligne parallèle à la première, qui s'appelle la ligne fondamentale qui exprime un rapport du plan figure au sol projectif avec la ligne à l'infinie dans le plan figure.

Ceci mérite d'être pointé par le chemin où c'est venu, où nous avons pu l'établir. Mais une fois établi par cette voie, dont vous verrez par la suite qu'elle n'est pas sans pour nous constituer une trace importante chaque fois que nous aurons à repérer cet autre point-sujet, je peux pour vous dire maintenant que si dans le plan-figure nous traçons la ligne d'horizon qui est parallèle à cette ligne fondamentale, nous devons en déduire que la ligne d'horizon coupe cette ligne infinie exactement au même point où la coupe la ligne fondamentale puisque c'est une ligne parallèle à la première. D'où vous verrez se simplifier beaucoup le rapport de ces deux points, l'un est un point quelconque sur la ligne d'horizon, l'autre est le point à l'infini en ceci que le point à l'infini n'est pas un point quelconque, qu'il est un point unique malgré que là il ait l'air d'être deux.

C'est ceci qui - pour nous quand il s'agira de mettre en valeur la relation du sujet dans le fantasme et nommément la relation du sujet à l'objet objet a, - aura pour nous valeur d'appui et qui mérite que vous alliez passer le temps nécessaire, pas plus. Pas plus que dans les démonstrations de Descartes, une démonstration une fois saisie est démontrée, encore faut-il en tenir la rigueur et les procès. Ceci est ce qui doit nous servir, nous servir de référence chaque fois que nous avons à opérer quant au fantasme scopique. Ce sujet divisé est soutenu par une monture commune, l'objet a, qui dans ce schéma est à chercher où ? Il est à chercher en un point où bien entendu il tombe et s'évanouit, sans ça, ça ne serait pas l'objet a. L'objet a est ici représenté par ce quelque chose qui justement dans la figure qu'ici j'espère vous en avoir montré avec ce succès de vous en rendre quelque chose sensible, l'objet a, c'est ce qui supporte ce point S, ce que j'ai ici figuré par la menée de ce plan parallèle.

Ce qui y est élidé et ce qui pourtant est toujours, c'est ce que sous plus d'une forme j'ai déjà introduit dans le rapport structural du sujet au monde, c'est la fenêtre dans le rapport scopique de ce sujet au point S d'où part toute la construction, apparaît spécifié, individualisé, dans ce mur, si je puis m'exprimer ainsi, que représente ce plan parallèle en tant qu'il va déterminer le second point du sujet dans ce mur, il faut qu'il -293-

L'objet de la psychanalyse

y ait une ouverture, une fente, une vue, un regard. C'est cela, précisément, qui ne saurait être vu de la position initiale de la construction.

Nous avons déjà vu cette fonction de la fenêtre l'année dernière nous rendre des services en tant que surface de ce qui peut s'écrire de plus premier comme fonction de signifiant. Appelons-la du nom qu'elle mérite, elle est précisément dans cette structure fermée qui est celle qui nous permettrait de nouer les uns avec les autres tous ces différents plans que nous venons de tracer et reproduire la structure du plan projectif sous sa forme purement topologique, à savoir sous l'enveloppe du *cross-cap*. Elle est ce quelque chose de troué dans cette structure qui permet précisément que s'y introduise l'irruption d'où va dépendre, d'où va dépendre la production de la division du sujet. C'est-à-dire à proprement parler ce que nous appelons l'objet a. C'est en tant que la fenêtre dans le rapport du regard au monde vu est toujours ce qui est élidé, que nous pouvons nous représenter la fonction de l'objet a, la fenêtre, c'est-à-dire aussi bien la fente des paupières, c'est-à-dire aussi bien l'entrée de la pupille, c'est-à-dire aussi bien ce qui constitue cet objet le plus primitif de tout ce qui est de la vision, la chambre noire.

Or c'est ceci que j'entends aujourd'hui vous illustrer, vous illustrer par une oeuvre dont je vous ai dit qu'elle avait été mise au premier plan dans telle production récente, d'un investigateur dont le type de recherches n'est certainement pas très éloigné de celui dont ici au nom de l'expérience psychanalytique, je prends la charge, encore que n'ayant pas la même base, ni la même inspiration; j'ai nommé Michel Foucault et ce tableau de Velasquez qui s'appelle *Les Ménines*. Ce tableau, je vais le faire maintenant, (fermez la fenêtre) maintenant projeter devant vous pour que nous y voyons d'une façon sensible ce que permet une lecture de quelque chose qui n'est nullement en quelque sorte fait pour répondre à la structure de ce tableau même mais dont vous allez voir ce qu'il nous permet (qu'est-ce qui se passe ?). Il s'agit là d'une diapositive qui m'a été prêtée par le Louvre, que je n'ai pas pu expérimenter avant et qui, vraiment, ne donnera là, que le plus faible support mais qui pour ceux qui ont vu, soit quelque photographie de ce tableau dit des Ménines, soit simplement qui s'en souviennent un peu, nous servira un peu de repère, (vous n'avez pas un petit bâtonnet, quelque chose pour que je puisse montrer les choses ?... Ce n'est pas beaucoup, mais enfin c'est mieux que rien). Voilà. Alors, peut-être pourriez-vous... vous voyez quand même un peu, enfin, le minimum. Est-ce que quand on est là-bas dans le fond, on voit quelque chose ?

Mlle X. - Aussi bien que devant. Monsieur Miller a essayé.

Docteur j. Lacan - Remarquez que ce n'est pas tellement défavorable, n'est -294-

Leçon du 11 mai 1966

ce pas. Ici, vous avez la figure du peintre. Vous allez la substituer tout de suite pour que tout de même on voit qu'il est bien là. Alors, mettez au point.

Mlle X. - C'est tout, je ne peux pas davantage.

Docteur J. Lacan - Oui. Remettez la première. Le peintre est au milieu de ce qu'il peint. Et ce qu'il peint, vous le voyez réparti sur cette toile, d'une façon sur laquelle nous allons revenir. Ici, ce trait que vous voyez est la limite, le bord externe, touché de lumière, c'est pour ça qu'il émerge de quelque chose qui va de là très exactement jusqu'à un point qui se trouve ici. Vous voyez presque toute la hauteur du tableau et qui nous représente, vous voyez ici un montant de chevalet, un tableau vu à l'envers. Il est sur cette toile. Il oeuvre ce tableau et ce tableau est retourné. Vous avez quoi à dire ? Ceci est le plan essentiel d'où nous devons partir et qu'à mon avis Michel Foucault, que je vous ai tous prié de lire dans son très remarquable texte, a éludé. C'est en effet le point autour de quoi il importe de faire tourner toute la valeur, toute la fonction de ce tableau. Je dirais que ce tableau est effectivement une sorte de carte retournée et dont nous ne pouvons pas ne pas tenir compte qu'il est comme une carte retournée, qu'il prend sa valeur d'être du module et du modèle des autres cartes. Cette carte retournée, elle est là vraiment faite pour vous faire abattre les vôtres. Car en effet, il y a eu, je ne peux pas ne pas en faire mention, discussion, débat sur ce qu'il en est de ce que le peintre, ici Velasquez, est là à une certaine distance du tableau, de ce tableau en train de peindre.

La façon dont vous répondrez à cette question, dont vous abattrez vos cartes, est en effet absolument essentielle à l'effet de ce tableau. Ceci implique cette dimension que ce tableau subjugue. Depuis qu'il existe, il est la base, le fondement de toutes sortes de débats. Cette subjugation a le plus grand rapport avec ce que j'appelle cette subversion, justement, du sujet sur lequel j'ai insisté dans toute la première partie de mon discours aujourd'hui et c'est précisément de s'y appuyer qu'il prend sa valeur.

En fait, le rapport à l'œuvre d'art est toujours marqué de cette subversion. Nous semblons avoir admis avec le terme de sublimation quelque chose qui, en somme, n'est rien d'autre. Car si nous avons suffisamment approfondi le mécanisme de la pulsion pour voir que ce qui s'y passe, c'est un aller et retour du sujet au sujet, à condition de saisir que ce retour n'est pas identique à l'aller et que, précisément, le sujet, conformément à la structure de la bande de Moebius, s'y boucle à lui-même après avoir accompli ce demi-tour qui fait que parti de son endroit il revient à se coudre à son envers; en d'autres termes, qu'il faut faire deux tours pulsionnels pour que quelque chose soit accompli qui nous permette de saisir ce qu'il en est authentiquement de la division du sujet. C'est bien ce que va nous montrer ce tableau dont la valeur de capture tient au fait qu'il n'est - 295 -

L'objet de la psychanalyse

pas simplement ce à quoi nous nous limitons toujours précisément parce que nous ne faisons qu'un tour et que, peut-être, en effet, pour la sorte d'artiste à qui nous avons affaire, c'est-à-dire ceux qui nous consultent, l'œuvre d'art est image interne. Elle lui sert à faire sa propre boucle.

Mais quand il s'agit d'un maître tel que celui présent, il est clair que au moins ce qui reste de toute appréhension avec cette oeuvre est que celui qui la regarde y est bouclé. Il n'y a pas de spectateur simplement qui fasse autre chose que de passer devant à toute vitesse et rendre ses devoirs au rite du musée, qui ne soit saisi par la particularité de cette composition dont tous s'accordent à dire que quelque chose se passe en avant du tableau qui en fait quelque chose de tout à fait spécifique, à savoir, on s'exprime comme on peut, que nous sommes pris dans son espace. Et on se casse la tête à chercher par quelle astuce de construction et de construction perspective ceci peut se produire. A partir de là on va plus loin, on spécule, sur ce qu'il en est de la fonction de chacun des personnages et des groupes et l'on ne voit pas que tout ceci fait une seule et même question. On procède généralement par cette voie qui est en effet la question qui va rester au cœur du problème et qui est celle à laquelle à la fin j'espère pouvoir donner la réponse. Qu'est-ce que le peintre fait? Qu'est-ce qu'il peint? Ce qui implique, et c'est le plus souvent puisqu'il s'agit de critique d'art, la forme sous laquelle se pose la question. Qu'a-t-il voulu faire? Puisqu'en somme, bien sûr, personne ne prend à proprement parler au sérieux la question. Que fait-il ? Le tableau est là, il est fini et nous ne nous demandons pas ce qu'il peint actuellement. Nous nous demandons : qu'est-ce qu'il a voulu faire? Ou plus exactement quelle idée veut-il nous donner de ce qu'il est en train de peindre? Point où déjà se voit marqué évidemment un rapport qui pour nous est bien reconnaissable : ce que nous désirons et désirons savoir, c'est à très proprement parler quelque chose qui est de l'ordre de ce qu'on appelle désir de l'autre, puisque nous disons : qu'est-ce qu'il a voulu faire?

C'est certainement la position erronée à prendre car nous ne sommes pas en position d'analyser, je ne dirai pas le peintre, mais un tableau. Il est certain que ce qu'il a voulu faire, le peintre, il l'a fait puisque c'est là, devant nos yeux. Et que par conséquent cette question, en quelque sorte, s'annule elle-même d'être en deçà du point où elle se pose puisque nous la posons au nom de ce qu'il a déjà fait. En d'autres termes, dans le retour de boucle dont je parlais tout à l'heure, et c'est en ceci déjà que ce tableau nous introduit à la dialectique du sujet, il y a déjà un tour de fait et nous n'avons qu'à faire l'autre. Seulement pour ça, il ne faut pas manquer le premier.

Leçon du 11 mai 1966

présenté pour - voilà que je note en quelque sorte en marge de notre progrès qui passe par une autre voie que cette discussion - pour ceux qui ont avancé cette thèse que je me permets de considérer comme futile, que c'est d'un autre tableau qu'il s'agit. Vous le verrez tout à l'heure, nous le discuterons de plus près, à savoir le portrait du roi et de la reine - que vous ne pouvez pas le voir bien sûr sur cette figure, bien sûr tout à fait insuffisante que je vous ai apportée, - ils sont ici dans le fond, et comme vous le savez j'espère dans l'ensemble, et présents dans un cadre dont nous aurons à discuter tout à l'heure de ce qu'il signifie, mais dont certains prennent le témoignage comme indiquant que le roi et la reine sont ici en avant du tableau et que c'est eux que le peintre peint. Ceci est, à mon avis, réfutable. Je ne veux pour l'instant que remarquer que c'est sur ce fond que je vous dis que la taille de la toile est déjà un argument qu'on peut apporter pour qu'il n'en soit pas ainsi et que cette toile représentée soit exactement, représente le tableau que nous avons là, en tant qu'il est une toile supportée sur une monture de bois dont nous voyons là, ici, l'armature et qu'en d'autres termes, nous avons dans ce tableau la représentation de ce tableau comme réalité.

> La présence du tableau qui occupe toute cette hauteur et qui, du fait même de cette hauteur, nous incite à y reconnaître le tableau lui-même, qui nous est -296-

Je peux bien là pousser cette petite porte qui fait qu'une fois de plus nous y trouvons le recoupement de ma formule qui fait de l'objet pictural, un *Vorstellungsrepräsentanz*. Non pas du tout que je dise que le tableau est représentation dont la monture, le support serait le représentant. S'il fonctionne ici pour nous faire apercevoir ce qu'il y a là de vérité, c'est en ceci qu'à nous mettre dans le tableau... ce qui, chose curieuse, est là fait pour la première fois, car il y a déjà eu des choses telles que miroir dans le tableau même de nombreux à cette époque, mais le tableau dans le tableau, ce qui n'est pas la scène dans la scène, pas du tout, c'est quelque chose qui a été fait là, semble-t-il, pour la première fois et guère refait depuis, sauf au niveau du point où je vous l'ai repéré à savoir dans Magritte.

L'objet de la psychanalyse

entière, ce qui veut dire précisément que de ce qu'ils représentent, aucun d'entre eux ne se représente rien. Et c'est cela l'effet de ce quelque chose qui, introduit dans l'espace du tableau, les noue, les cristallise dans cette position d'être des personnages en représentation, des personnages de cour. A partir de là que Velasquez, le peintre, aille se mettre au milieu d'eux, prend tout son sens. Mais bien entendu ce qui va beaucoup plus loin que cette simple touche, si l'on peut dire, de relativisme social.

La structure du tableau permet d'aller bien au-delà. A la vérité, pour aller au-delà, il aurait fallu partir d'une question, non pas d'une question, mais d'un tout autre mouvement que ce mouvement de la question dont je vous ai dit qu'elle s'annulait du seul fait de la présence de l'oeuvre elle-même mais à partir de ce que impose l'œuvre telle que nous la voyons là; à savoir que la même bouche d'enfance qui nous est suggérée par le personnage central, par cette petite infante qui est la seconde fille du couple royal, Philippe IV et Doña Maria Anne d'Autriche, la petite Doña Margarita, je peux dire cinquante fois peinte par Velasquez, que nous nous laissions guider par ce personnage qui vient en quelque sorte à notre devant dans cet espace qui est pour nous le point d'interrogation et pour tout ceux qui ont vu ce tableau, qui ont parlé de ce tableau, qui ont écrit de ce tableau, le point d'interrogation qu'il nous pose, ce sont poussés par sa bouche les cris, dirais-je, dont il convient de partir pour pouvoir faire ce que j'appellerai le second tour de ce tableau et c'est celui, me semble-t-il, qui est marqué dans l'analyse de l'ouvrage dont je parlais tout à l'heure : « Fais voir » ce qu'il y a derrière la toile telle que nous la voyons à l'envers, c'est un « fais voir » qui l'appelle et que nous sommes plus ou moins prêts à prononcer. Or, de ce seul «fais voir» peut surgir ce qui, en effet, à partir de là s'impose, c'est-à-dire ce que nous voyons, à savoir ces personnages tels que j'ai pu les qualifier pour être essentiellement des personnages en représentation.

> de réalités et de représentations, ce qui est là tracé dans le tableau et le tableau mutuellement se saturent. Et que c'est là en quoi il nous est pointé que justement ce qui constitue le tableau dans son essence n'est pas représentation car quel est l'effet de ce tableau dans le tableau ? Vorstellungsrepräsentanz. C'est très précisément tout ces personnages que vous

Mais nous ne voyons pas que cela. Nous voyons la structure du tableau, son montage perspectif. C'est ici qu'assurément je peux regretter que nous n'ayons pas ici un support qui soit suffisant pour vous démontrer ces traits dans leur rigueur. Ici, le personnage que vous voyez s'encadrer dans une porte au fond de lumière est le point très précis où concourent les lignes de la perspective. C'est en un point à peu près situé selon les lignes qu'on trace entre la figure de ce personnage - car il y a de légères fluctuations du recoupement qui se produisent - et son coude que se situe le point de fuite et ce n'est pas hasard si par ce point de fuite, c'est précisément ce personnage qui sort.

Ce personnage n'est pas n'importe lequel. Il s'appelle aussi Velasquez. Nieto au lieu de s'appeler Diego-Rodriguez. Ce Nieto est celui qui a eu quelques voix au vote qui a fait accéder Velasquez à la position *d'Aposentador* -298-

Leçon du 11 mai 1966

du roi, c'est-à-dire quelque chose comme chambellan ou grand Maréchal. C'est une sorte, en somme, de personnage qui le redouble et ce personnage, II¡ ici, se désigne à nous de ce fait, parce que nous ne voyons pas, et dont nous disons «fais voir»; non seulement, lui, le voit de là où il est mais il l'a, si je puis dire, trop vu, il s'en va. Est-ce qu'il y a meilleur moyen de désigner cette pointe quant à ce qui s'épanouit quant au sujet de la fonction de l'œil que ceci qui s'exprime par un « vu » en quelque sorte définitif? Dès lors, la présence de Velasquez lui-même dans cette position où vous l'avez vu tout à l'heure, - et la seconde photo n'étant pas meilleure que la première, vous n'avez pas pu voir ce que vous pourrez voir sur des meilleures reproductions et ce dont témoigneront mille auteurs qui en ont parlé, - à savoir que ce personnage qui regarde, on le souligne, vers nous spectateurs, - Dieu sait si on a pu spéculer sur cette orientation du regard - ce personnage a précisément le regard le moins tourné vers l'extérieur qui soit.

Ceci n'est pas une analyse qui me soit personnelle. Maints auteurs, la grande majorité l'ont remarqué. L'aspect en quelque sorte rêveur, absent, tourné vers quelque *disegno interno*, comme s'exprime les gongoristes, je veux dire toute la théorie du style baroque, maniériste, conceptiste tout ce que vous voudrez et dont Gongora est l'exemple, est la fleur, *disegno interno*, ce quelque chose à quoi se réfère le discours maniériste et qui est proprement ce que j'appelle dans ce discours, il n'y a pas de métaphore, que la métaphore y entre comme une composante réelle, cette présence de Velasquez dans sa toile, sa figure portant en quelque sorte le signe et le support qu'il y est, là, à la fois comme la composant et comme élément d'elle, c'est là le point structural représente par où il nous est désigné ce qu'il peut en être, par quelle voie peut se faire qu'apparaisse dans la toile même celui qui la supporte en tant que sujet regardant.

Eh bien! il est quelque chose de tout à fait frappant et dont la valeur ne peut, à mon avis, être repérée que de ce que je vous ai introduit dans cette structure topologique. Deux traits sont à mettre en valeur: que ce regard regarde et dont chacun vous dit, c'est nous, nous le spectateur. Pourquoi nous en croire tant? Sans doute il nous appelle à quelque chose puisque nous répondons ainsi que je vous l'ai dit. Mais ce que ce regard implique, comme aussi bien la présence du tableau retourné dans le tableau, comme aussi bien cet espace qui frappe tous ceux qui regardent le tableau, comme étant en quelque sorte unique et singulier, c'est que ce tableau s'étend jusqu'aux dimensions de ce que j'ai appelé la fenêtre et la désigne comme telle. Ce fait que dans un coin du tableau, par le tableau lui-même, en quelque sorte retourné sur lui-même pour y être représenté, soit créé cet espace en avant du tableau où nous sommes proprement désignés comme l'habitant comme tel, cette présentification de la fenêtre dans le regard de celui -299-

L'objet de la psychanalyse

qui ne s'est pas mis par hasard, ni n'importe comment à la place qu'il occupe, Velasquez, c'est là le point de capture et l'action qu'exerce sur nous, spécifique, ce tableau.

A cela, il y a un recoupement dans le tableau. je ne puis que regretter une fois de plus de devoir vous renvoyer à des images en général, d'ailleurs je dois dire dans de nombreux volumes toujours assez mauvaises ou trop sombres ou trop claires. Ce tableau n'est pas facile à reproduire mais il est clair que la distance du peintre au tableau, dans le tableau où il est représenté, est très suffisamment accentuée pour nous montrer qu'il n'est justement pas à portée de l'atteindre et que là, il y a une intention, à savoir que cette partie du groupe, ce qu'on a appelé ici *Las Meninas*, *Les Ménines*, à savoir Doña Margarita avec Doña Maria, Doña Agustina Sarmiento qui est à genoux devant elle, sont en avant du peintre, alors que les autres, encore qu'ayant l'air d'être sur un plan analogue, devant, sont plutôt en arrière, et que cette question de ce qu'il y a de cet espace entre le peintre et le tableau est non seulement là ce qui nous est présenté, mais qui se présentifie à nous par cette trace qu'il suffit de désigner pour reconnaître qu'ici une ligne de traversée marque quelque chose qui n'est pas simplement division lumineuse, groupement de la toile mais véritablement sillage du passage de cette présence fantomatique du peintre en tant qu'il regarde.

Si je vous dis que c'est quelque part au niveau de la recoupée de la ligne fondamentale avec le sol perspectif et en un point à l'infini que va le sujet regard, c'est bien également de ce point que Velasquez a fait, sous cette forme fantomale qui spécifie cet auto-portrait parmi tous les autres, d'un des traits qui se distingue assurément du style du peintre. Il vous dirait lui-même : « Croyez-vous qu'un auto-portrait c'est de cette goutte-là, de cette huile-là, de ce pinceau-là que je peindrais ? » Vous n'avez qu'à vous reporter au portrait d'Innocent X qui est à la Galerie Doria Pamphili [?] pour voir que le style n'est pas tout à fait le même. Ce fantôme du sujet regardant et rentré par cette trace qui est encore là sensible et dont je puis dire que tous les personnages portent la vibration. Car dans ce tableau où c'est devenu un cliché, un lieu commun - et je l'ai entendu articuler des bouches, je dois dire, les plus non seulement autorisées mais les plus élevées dans la hiérarchie des créateurs, - ce tableau dont on nous dit que c'est le tableau des regards qui se croisent et d'une sorte d'intervision, comme si tous les personnages se caractériseraient de quelque relation avec chacun des autres, si vous regardez les choses de près, vous verrez qu'à part le regard de la Menina Maria Agustina Sarmiento qui regarde Doña Margarita, aucun autre regard ne fixe rien.

Leçon du 11 mai 1966

de Velasco est là, en quelque sorte comme interdite, les bras comme en quelque sorte écartés de la trace de ce passage. L'idiote, là, le monstre Mari-Barbola naine, regarde ailleurs et non pas du tout, comme on le dit, de notre côté. Quant au petit nain, il s'occupe ici à faire très précisément, à jouer très précisément le rôle qu'il est fait pour jouer en tant qu'imitation de petit garçon, il fait l'affreux jojo; il donne un coup de pied sur le derrière du chien comme pour en quelque sorte lui dire : « Tu roupilles, alors; t'as pas renifié la souris qui vient de passer ». Regard, nous dirait-on, si on voulait encore le soutenir, mais observez que dans un tableau qui serait un tableau du jeu des regards, il n'y a pas en tout cas, même si nous devons retenir ce regard de l'une des Ménines, de regards qui s'accrochent, de regards complices, de regards d'intelligence, de regards de quête. Doña Margarita la petite fille ne regarde pas la Suivante qui la regarde. Tous les regards sont ailleurs. Et bien entendu le regard au fond de celui qui s'en va n'est plus qu'un regard qui veut dire : « je te quitte », loin qu'il soit pointé sur quiconque.

> Tous ces regards sont perdus sur quelque point invisible, comme qui dirait, « un ange a passé », précisément le peintre. L'autre Ménine qui s'appelle Isabel -300-

Dès lors que peut vouloir dire ce qu'on amène au centre de la théorie de ce tableau quand on prétend que ce qui est là au premier plan, à notre place - et Dieu sait si le spectateur peut se délecter d'un tel support, d'une telle hypothèse, - ce sont le roi et la reine qui sont reflétés dans ce miroir qui devrait vous apparaître ici et qui est dans le fond ? A ceci j'objecterai : le peintre où qu'il se montre dans ce tableau, où entend-il que nous le mettions ? Une des hypothèses, et une de celles qui ont le plus séduit parmi celles qui ont été avancées, c'est que puisque le peintre est là et que c'est ceci qu'il a peint, c'est qu'il a dû, tout cela, le voir dans un miroir, un miroir qui est à notre place et nous voici transformés en miroir. La chose n'est pas sans séduction, ni même sans comporter un certain appel à l'endroit de tout ce que je vous évoque comme relativité du sujet à l'autre, à ceci près que quand vous voudrez..., c'est autour d'une telle expérience que je vous pointerai la différence stricte qu'il y a entre un miroir et la fenêtre; deux termes précisément qui structuralement n'ont aucun rapport. Mais tenons-nous en au tableau. Le peintre se serait peint ayant vu toute la scène des gens autour de lui dans un miroir. je n'y vois qu'une objection: c'est que rien ne nous indique des témoignages de l'histoire - et Dieu sait si ce sont là des nouvelles que l'histoire se charge de transmettre, - rien ne nous indique que Velasquez fut gaucher. Or, c'est bien ainsi que nous devrions le voir apparaître si nous prenons au sérieux le fait que, dans une peinture faite soi-disant à l'aide d'un miroir, il se représente tel qu'il était bien en effet, à savoir tenant son pinceau de la main droite.

Ceci pourrait vous paraître mince raison. Il n'en reste pas moins que, s'il en était ainsi, cette théorie serait tout à fait incompatible avec la présence, ici, du roi -301-

L'objet de la psychanalyse

M. Castoriadis - Non.

Docteur J. Lacan - Dans l'hypothèse que le roi et la reine, reflétés là-bas dans le miroir, étaient ici pour se faire peindre par le peintre, comme je viens d'éliminer l'hypothèse que le peintre fût là autrement que par l'art de son pinceau, il fallait bien que le peintre fût là et d'ailleurs l'exigence que le peintre fût là et non pas de l'autre côté d'un miroir que nous serions nous-mêmes, est dans le fait de supposer que roi et reine sont dans le miroir. En d'autres termes, à la même place nous ne pouvons pas mettre deux quelconques des personnages de ce trio qui sont: un miroir supposé, le roi et la reine ou le peintre. Nous sommes toujours forcés pour que ça tienne d'en mettre deux à la fois et ils ne peuvent pas être deux à la fois. Si le roi et la reine sont là pour être reflétés dans le fond dans le miroir, or il est impossible qu'ils soient représentés comme étant là dans le miroir, ne serait-ce qu'en raison de l'échelle, de la taille où on les voit dans le miroir où ils ont à peu près la même échelle que le personnage qui est en train de sortir à côté d'eux. Alors qu'étant donné la distance où nous sommes, ils devraient être exactement deux fois plus petits. Mais ceci n'est encore qu'un argument de plus. Si le roi et la reine sont là dans cette hypothèse, alors le peintre est ici et nous nous trouvons devant la position avancée par les anecdotiers, par Madame de Motteville par exemple, à savoir que le roi et la reine étaient ici - et ils seraient debout, encore plus! - en train de se faire, de poser et auraient devant eux la rangée de tous ces personnages dont vous pouvez voir quelle serait la fonction naturelle si vraiment pendant ce temps-là Velasquez était en train de peindre tout autre chose qu'eux et par-dessus le marché, quelque chose qu'ils ne voient pas puisqu'ils voient tous ces personnages dans une position qui l'entoure.

> et de la reine. Ou c'est le miroir qui est ici ou c'est le roi et la reine. Si c'est le roi et la reine, ça ne peut pas être le peintre, si le peintre est ailleurs, si le roi et la reine sont là, ça ne peut pas être le peintre qui est là, comme moi je suppose qu'il y était effectivement. Vous ne comprenez pas Monsieur Castoriadis ?

J'avance, à l'opposé de cette impossibilité manifeste, que ce qui est l'essentiel de ce qui est indiqué per ce tableau, c'est cette fonction de la fenêtre. Que le fait que la trace soit en quelque sorte marquée de ce par quoi le peintre peut y revenir est vraiment là ce qui nous montre en quoi c'est là, la place vide. Que ce soit en symétrie à cette place vide qu'apparaissent ceux, si je puis dire, dont non pas le regard mais la supposition qu'ils voient tout, qu'ils sont dans ce miroir exactement comme ils pourraient être derrière un grillage ou une vitre sans tain et après tout, rien à la limite ne nous empêcherait de supposer qu'il ne s'agisse de quelque chose de semblable, à savoir de ce qu'on appelle connecter, -302-

Leçon du 11 mai 1966
en connexion avec une grande pièce, un de ces endroits du type endroit pour épier, qu'ils soient là en effet, que le fait qu'ils voient tout soit ce qui soutient ce monde d'êtres en représentation, qu'il y ait là quelque chose qui nous donne en quelque sorte le parallèle au « je pense donc je suis » de Descartes; que « je peins donc je suis » dit Velasquez « et je suis là qui vous laisse avec ce que j'ai fait pour votre éternelle interrogation ». « Et je suis aussi dans cet endroit d'où je peux revenir à la place que je vous laisse » qui est vraiment celle où se réalise cet effet de ce qu'il y ait chute et désarroi de quelque chose qui est au coeur du sujet.
La multiplicité même des interprétations, on peut dire, leur embarras, leur maladresse est là suffisamment faite pour le souligner. Mais à l'autre point qu'avons-nous ? Cette présence du couple royal jouant exactement le même rôle que le Dieu de Descartes, à savoir que dans tout ce que nous voyons, rien ne trompe à cette seule condition que le Dieu omniprésent, lui, y soit trompé. Et c'est là, la présence de ces êtres que vous voyez dans cette atmosphère brouillée si singulière du miroir. Si ce miroir est là, en quelque sorte, l'équivalent de quelque chose qui va s'évanouir au niveau du sujet A, qui est là, comme en pendant de ce petit a de la fenêtre au premier plan, est-ce que ceci ne mérite pas que nous nous y arrêtions un peu plus ?
Un peintre, une trentaine d'années plus tard, qui s'appelait Lucas Giordano, précisément un maniériste en peinture et qui a gardé dans l'histoire l'étiquette de *fa presto* parce qu'il allait un peu vite, extraordinairement brillant d'ailleurs, ayant longuement contemplé cette image dont je ne vous ai pas fait l'histoire quant à la dénomination, a proféré une parole, une de ces paroles, mon Dieu comme on peut les attendre de quelqu'un qui était à la fois maniériste et fort intelligent : « c'est la théologie de la peinture » a-t-il dit. Et bien sûr, c'est bien à ce niveau théologique où le Dieu de Descartes est le support de tout un monde en train de se transformer par l'intermédiaire du fantôme subjectival, c'est bien par cet intermédiaire du couple royal qui nous apparaît scintillant dans ce cadre au fond que ce terme prend son sens.

L'objet de la psychanalyse

a pas de peintre réaliste mais visionnaire assurément. Et à mieux regarder ce qui se passe au fond de cette scène, dans ce miroir où ces personnages nous apparaissent clignotant et eux assurément distincts de ce que j'ai appelé tout à l'heure fantomal mais vraiment brillants. Il m'est venu ceci qu'en opposition, polairement à cette fenêtre où le peintre nous encadre et comme en miroir, il nous fait surgir ce qui, pour nous, sans doute, ne vient pas à n'importe quelle place quant à ce qui se passe pour nous des rapports du sujet à l'objet a, l'écran de télévision. -1138-

> Mais je ne vous quitterai pas sans vous dire, quant à moi, ce que me suggère le fait qu'un peintre comme Velázquez, ce qu'il peut avoir de visionnaire. Car qui parlera à son propos de réalisme, qui par exemple à propos des Hilanderas osera dire que c'est là la peinture d'une rudesse populaire ? Elle l'est sans doute qui veut simplement éterniser le flash qu'il aurait eu un jour en

Leçon XVIII 18 mai 1966 Séminaire fermé

je voudrais saluer parmi nous la présence de Michel Foucault qui me fait le grand honneur de venir à ce séminaire. Quant à moi je me réjouis moins d'avoir à me livrer devant lui à nos habituels exercices que d'essayer de lui montrer ce qui fait le but principal de nos réunions, c'est-à-dire un but de formation, ce qui implique plusieurs choses entre nous et d'abord que les choses ne doivent pas être ces choses des deux bords, du vôtre et du mien, et immédiatement repérées au même niveau. Sans ça, à quoi bon? C'est une fiction d'enseignement.

C'est bien pour cela que, depuis trois de nos rencontres, Je suis amené à revenir sur le même plan, à plusieurs reprises, par une sorte d'effort d'accommodation réciproque. je pense que déjà entre l'avant-dernière fois et la dernière, il s'est produit un pas et j'espère qu'il s'en ferra un autre aujourd'hui. Pour tout dire, je reviendrai aujourd'hui encore sur ce support tout à fait admirable que nous ont donné *Les Ménines*, non pas qu'elles aient été amenées au premier plan comme l'objet principal, bien sûr, - nous ne sommes pas ici à l'École du Louvre - mais parce qu'il nous a semblé que s'y illustraient d'une façon particulièrement remarquable certains faits que j'avais essayé de mettre en évidence et sur lesquels je reviendrai encore pour quiconque ne m'aurait pas suffisamment suivi. Il s'agit là évidemment de choses peu habituelles. L'emploi ordinaire de l'enseignement, qu'il soit universitaire ou secondaire, par lequel vous avez été formés, fait que ce qui constitue par exemple la forme vraiment essentielle de la géométrie moderne, vous reste non seulement ignorée mais spécialement opaque. Ce dont j'ai pu, bien sûr, voir l'effet quand j'ai essayé de vous en amener par des figures, des figures très simples et exemplaires, essayé de vous en amener quelque chose qui en suscita pour vous la dimension.

Là-dessus *Les Ménines* se sont présentées, comme il arrive souvent. Il faut bien s'émerveiller, on a tort de s'émerveiller, les choses vous viennent comme -305-

L'objet de la psychanalyse

bague au doigt, on n'est pas seul à travailler dans le même champ. Ce que Monsieur Michel Foucault avait écrit dans son premier chapitre a été tout de suite remarqué par certains de mes auditeurs, je dois dire avant moi, comme devant constituer une sorte de point d'intersection particulièrement pertinent entre deux champs de recherche. Et c'est bien en effet ainsi qu'il faut le voir et, je dirai, d'autant plus qu'on s'applique à relire cet étonnant premier chapitre dont j'espère que ceux qui sont ici se sont aperçus qu'il est repris un peu plus loin dans le livre, au point-clé, au point-tournant à celui où se fait la jonction de ce mode, de ce mode constitutif, si l'on peut dire, des rapports entre les mots et les choses tel qu'il s'est établi dans un champ qui commence à la maturation du seizième siècle pour aboutir à ce point particulièrement exemplaire et particulièrement bien articulé dans son livre qui est celui de la pensée du dix-huitième. Au moment d'arriver à son but dans sa perspective, au point où il nous a amené la naissance d'une autre articulation, celle qui naît au dix-neuvième siècle, celle qui lui permet déjà de nous introduire, à la fois, la fonction et le caractère profondément ambigu et problématique de ce qu'on appelle les sciences humaines. Ici Monsieur Michel Foucault s'arrête et reprend son tableau des *Ménines* autour du personnage à propos duquel nous avons laissé la dernière fois nous-même suspendu notre discours, à savoir, dans le tableau, la fonction du roi.

Vous verrez que c'est ce qui nous permettra aujourd'hui, si nous en avons le temps, si les choses s'établissent comme je l'espère, d'établir pour moi la jonction entre ce que vient d'amener en apportant cette précision que la géométrie projective peut nous permettre de mettre dans ce qu'on peut appeler la subjectivité de la vision, de faire la jonction de ceci avec ce que j'ai apporté déjà dès longtemps sous le thème du narcissisme du miroir. Le miroir est présent dans ce tableau sous une forme énigmatique, si énigmatique qu'humoristiquement, la dernière fois, j'ai pu terminer en disant qu'après tout, faute de savoir qu'en faire, nous pourrions y voir ce qui apparaît être d'une façon surprenante en effet quelque chose qui ressemble singulièrement à notre écran de télévision. Mais ceci est évidemment in concetto. Mais vous allez le voir aujourd'hui, si nous avons le temps, je le répète, que ce rapport entre le tableau et le miroir, ce que l'un et l'autre, non pas seulement nous illustrent ni ne nous représentent mais vraiment représentent comme structure de la représentation, c'est ce que j'espère pouvoir introduire aujourd'hui.

Mais je ne veux pas le faire sans avoir eu ici quelques témoignages des questions qui ont pu se poser à la suite de mes précédents discours. J'ai demandé à Green qui d'ailleurs, puisque nous sommes en un séminaire fermé, s'était offert en quelque sorte, spontanément, à m'apporter cette réplique en m'en apportant -306-

Leçon du 18 mai 1966

A. Green - En fait, ce que Lacan m'a demandé, c'est essentiellement de lui donner l'occasion de repartir sur le développement qu'il avait commencé la dernière fois. Et c'est à partir de certaines remarques que je m'étais faites moi6même au moment de son commentaire, que j'avais pris la liberté de lui écrire. Ces remarques tenaient essentiellement aux conditions de projection qui étaient très directement liées au commentaire de Lacan et à sa propre place, occupée par lui, dans le commentaire et de ce qu'il n'y pouvait apercevoir du point où il était. Les conditions de cette projection ayant été, comme vous le savez, défectueuses, et l'absence d'une suffisante obscurité ont considérablement dénaturé le tableau et notamment certains détails de ce tableau sont devenus totalement invisibles. C'était en particulier le cas pour ce qui concernait.

en dehors de ce cercle. Je vais donc lui donner la parole. Je crois qu'Audouard, je ne sais pas s'il est ici, voudra bien aussi nous apporter certains éléments d'interrogation et tout de suite après, j'essaierai, en leur répondant, peut-être, j'espère, amener Monsieur Michel Foucault à me donner quelques remarques. En tout cas, je ne manquerai certainement pas de l'interpeller

Docteur J. Lacan - Green, ce n'est pas une critique... On va le projeter aujourd'hui. Aujourd'hui, ça va marcher. Je ne pense pas que c'était l'insuffisante obscurité, encore que l'obscurité nous soit chère, ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Je crois que c'est que la lampe était, je ne sais pas pourquoi, mal réglée ou faite pour un autre emploi. Bref, mon cliché la dernière fois, j'ai maudit l'École du Louvre, j'ai eu tort et je suis allé m'en excuser. Mon cliché était non seulement très suffisant mais, vous allez le voir, excellent. C'est donc une question de lampe. Naturellement, il faut baisser les rideaux si nous voulons avoir la projection. Alors, faites-le vite, vous serez gentille. Voilà. Merci. Alors, vous y allez Gloria. Vous mettez *Les Ménines*.

A. Green - En fait, ce qui était effacé, en cette occasion, c'était le personnage de Velasquez lui-même, le peintre et le couple. Aujourd'hui, on peut mieux le voir, mais la dernière fois, justement, ce qui était effacé, c'était le personnage du peintre et ce couple, ce couple qui était apparu comme totalement effacé. Je me suis interrogé sur cet effacement et je me suis demandé si, au lieu de le considérer simplement comme une insuffisance, nous ne pouvions pas considérer que cet effacement était lui-même significatif de quelque chose comme une de ces -307-

L'objet de la psychanalyse

productions de l'inconscient, comme l'acte manqué, comme l'oubli et s'il n'y avait pas là une clé, une clé qui unit étrangement le peintre et ce couple qui se trouve être dans la pénombre, qui paraît du reste se désintéresser de la scène et qui paraît chuchoter. Et c'est à partir de cette réflexion que je me suis demandé s'il n'y avait pas là quelque chose à creuser à propos de cet effacement, cet effacement de trace dans le tableau, où les plans de lumière sont distingués de façon très précise, aussi bien par Lacan que par Foucault avec, notamment le plan de lumière du fond, de l'autre Velasquez, le Velasquez du fond et le plan de lumière qui lui vient de la fenêtre. Ce serait donc dans cet entre-deux, dans cet entredeux lumières que, peut-être, il y aurait là quelque chose à creuser sur la signification de ce tableau. Maintenant, on pourrait peut-être rallumer si vous le voulez. Ceci ce sont donc les remarques que j'avais faites à Lacan par écrit sans du tout penser qu'elles avaient un but différent que de relancer sa réflexion. Et puis, j'ai repris le texte de Foucault, ce chapitre tellement remarquable, pour y constater un certain nombre de points de convergence avec ce que je viens de vous dire, et notamment ce qu'il dit lui-même du peintre, il dit : « Sa taille sombre et son visage clair sont mitoyens du visible et de l'invisible ». Par contre, Foucault me paraît avoir été très silencieux sur le couple dont je viens de parler. Il fait allusion, du reste, il parle du courtisan qui est là et il ne parle pas du tout du personnage féminin qui, à ce qu'il paraît, semble être une religieuse, à ce qu'on peut voir. Là je dois dire que la reproduction qui est dans le livre de Foucault ne permet absolument pas de le voir, alors que la reproduction que vient d'épingler Lacan ici, permet de penser qu'il y a de fortes raisons pour que ce soit une religieuse.

Leçon du 18 mai 1966

Eh bien! il n'est certes pas indifférent, je crois, qu'on puisse y retrouver au moins quatre plans. Quatre plans qui sont successivement, le plan de l'autre Velasquez, celui du fond, le plan du couple, le plan du peintre et le plan constitué par l'Infante et ses Suivantes, l'idiote, le bouffon et le chien qui sont tous en avant de Velasquez. Ils sont en avant de Velasquez et je crois qu'on peut diviser ce groupe lui-même en deux sous-groupes : le groupe constitué par l'Infante où Foucault voit un des deux centres du tableau, l'autre étant le miroir, - et je crois que ceci est évidemment très important - et l'autre sous-groupe constitué par l'animal et les monstres, c'est-à-dire l'idiote et le bouffon de Nicolas Pertusato avec le chien.

> Et j'ai retrouvé, évidemment dans le texte de Foucault, un certain nombre d'oppositions systématiques qui éclairent la structure du tableau. Certaines de ces oppositions ont déjà été mises en lumière et notamment, par exemple, il y a l'opposition du miroir, le miroir comme support d'une opposition entre le modèle et le spectateur, le miroir comme opposition au tableau et à la toile et

Je crois que cette division sur le mode d'arrière en avant, avec ces deux groupes, pourrait nous faire penser, et là peut-être que je m'avance un peu, - mais c'est uniquement pour donner une matière à vos commentaires et à vos critiques, - comme quelque chose qui fait de ce tableau bien sûr un tableau sur la représentation comme création et comme, finalement, cette antinomie de la création avec, sur la partie gauche, avec cet être absolument qui dans le rapport de l'Infante à ses deux géniteurs, qui sont derrière, représente la création sous sa forme humaine la plus réussie, la plus heureuse, et au contraire déporté de l'autre côté, du côté de la fenêtre, par opposition à la toile, ces ratés de la création, ces marques de la castration que peuvent représenter l'idiote et le bouffon. Si bien qu'à ce moment-là, ce couple qui serait dans la pénombre aurait une singulière valeur par rapport à l'autre couple reflété dans le miroir qui est celui du roi et de la reine. Cette dualité étant probablement trop portée à ce moment-là sur le problème de la création, en tant que justement c'est ce que Velasquez est en train de peindre, et où nous trouvons cette dualité probablement entre ce qu'il peint et le tableau que nous regardons. Je crois que c'est par opposition à ces plans et à ces perspectives et probablement le fait que ce n'est pas un hasard, ce que je ne savais pas, si le personnage du fond, et Foucault écrit à propos de ce personnage du fond, dont le ne savais pas qu'il s'appelait Velasquez et dont on peut dire qu'il est l'autre Velasquez, il dit de lui une phrase qui m'a beaucoup frappé : « Peut-être va-t-il entrer dans la pièce ? Peut-être se borne-t-il à épier ce qui se passe à l'intérieur, content de surprendre sans être observé ».

Eh bien! je crois que ce personnage de par sa situation est justement en posture d'observer et il observe quoi? Evidemment tout ce qui se déroule devant lui, alors que Velasquez, lui, n'est absolument pas en posture d'observer ce couple qui est dans la pénombre et ne peut que regarder ce qui est en avant de lui, c'est-à-dire ces deux-sous-groupes dont je viens de parler. Je ne veux pas être beaucoup plus long pour laisser la parole à Lacan mais je crois que nous ne pouvons pas ne pas voir à quel point dans tout cela et dans le rapport de la -309-

fenêtre et du tableau dont parle Lacan, eh bien, je crois que l'effet de fascination produit par ce tableau et je crois que c'est ça qui est le plus important pour nous, c'est que ce tableau produit un effet de fascination directement en rapport avec le fantasme dans lequel nous sommes pris et peut-être que, justement, là, y a-t-il quelque rapport avec ces quelques remarques que je faisais concernant la création, autrement dit la scène primitive.

Docteur J. Lacan - Bien. Nous pouvons remercier Green à la fois de son intervention et, mon dieu, ça n'a pas l'air très aimable, de sa brièveté. Mais nous avons perdu beaucoup de temps au début de cette séance et je demanderai à Audouard de faire une intervention dont je ne doute pas qu'elle doive avoir les mêmes qualités.

Ça n'a pas été sans mal. C'était surtout ce matin parce que c'est ce matin que Monsieur Lacan m'a téléphoné pour me dire que j'aurais peut-être quelque chose à dire. Alors je me suis dépêché de faire quelque chose, alors, c'est vraiment tout à fait, comme ça, impromptu. Seulement, je suis bien gêné car mon petit graphe à moi, j'aurais bien voulu le mettre quelque part et je m'aperçois que ce

M. Audouard -Justement, il me semble que dans un séminaire comme celui-ci, ne doivent pas se borner à parler ceux qui ont compris, les élèves brillants mais ceux qui n'ont pas compris et que ceux qui n'ont pas compris aussi puissent le dire. Alors, je voudrais dire à Monsieur Lacan et à vous-même en m'excusant d'avance du caractère un peu ingrat de cette intervention, ce que je voudrais exprimer, c'est surtout ce que je n'ai pas compris dans la présentation que Monsieur Lacan nous a faite, de la topologie que Monsieur Lacan nous a faite, en partie dans la rencontre du plan-support et du plan-figure. D'abord, il y a plusieurs manières de ne pas comprendre. Il y a une manière qui est de sortir du séminaire en se disant: « je n'ai rien compris du tout. Mon vieux, toi, tu as compris quelque chose ? » « Moi non plus » dit l'autre. Et puis on en reste là. Et puis, il y a l'autre manière que pour une fois j'ai adoptée c'est de se mettre devant une feuille de papier et essayer de me faire mon petit graphe à moi, mon petit schéma à moi.

Docteur j. Lacan - Le papier est pour ça. Servez-vous de ça.

M. Audouard - Merci beaucoup. Alors ce que je vais faire, je vais simplement en vous disant la manière dont je me suis vu obligé de m'exprimer à moi-même les choses, je demanderai à Monsieur Lacan de me dire en quoi je me suis trompé...

Docteur J. Lacan - Allez-y mon vieux, allez-y.

M. Audouard - Bon. Je vais figurer par un plan circulaire, ce plan du regard dans lequel mon oeil est pris, donc que mon oeil ne peut pas voir. Ici, il va y avoir -310-

Leçon du 18 mai 1966
la ligne infinie qui va conduire à l'horizon. Ici, il va y avoir la répétition projective de cette ligne qui ne serait pas seulement la répétition projective de cette ligne comme s'il s'agissait d'une géométrie métrique mais qui va être la possibilité pour une géométrie métrique que chacun de ses points, bien sûr, parallèles à cette ligne viennent s'y projeter et constituer une ligne parallèle. Mais en réalité pour mon oeil situé ici dans le champ du regard, chacune de ces lignes n'est donc plus parallèle, viendra constituer un point comme ceci dans la perspective offerte à mon oeil. Il est aussi certain que la ligne infinie qui se trace depuis le champ du regard jusqu'à l'horizon sera, elle-même, d'une manière ou d'une autre et c'est là que peut-être ma position est un petit peu incertaine, d'une manière ou d'une autre projetée sur cette ligne et donc en fin de compte, sur ce point.
Chaque point de cette ligne et chaque point de cette ligne seront en fin de compte projetés sur ce point. Ici j'ai le plan-figure, c'est-à-dire ce qui s'offre à moi, ce qui s'offre à mon regard lorsque je regarde : mon champ, mon champ dans lequel le plan que je ne puis pas voir, moi, c'est-à-dire le plan-support, le plan du regard dans lequel mon oeil est pris, d'une manière ou d'une autre, va se projeter. Tant et si bien que, comme Monsieur Lacan nous l'a fait souvent remarquer, je suis vu autant que je vois, c'est-à-dire que les lignes qui viennent ici rejoindre le plan du regard ou cette ligne fondamentale dont nous a parlé

Monsieur Lacan, à ce plan-figure, seront aussi bien inversables, si je puis dire, comme ceci, par une projection exactement inverse. Tant et si bien que si je considère que dans le plan-figure se projette le plan-regard, que le plan-regard me renvoie quelque chose qui venait du plan-figure, il y aura à chaque point intermédiaire entre le plan du regard et la ligne infinie, le point de fuite, le point d'horizon, il y aura à chaque point de cet espace, une différence entre la perspective, si je la considère comme vectorialisée pour ainsi dire comme ceci ou vectorialisée comme cela, c'est-à-dire que, par exemple, un arbre qui aura cette dimension dans ce vecteur, aura cette dimension dans ce vecteur. Il y aura donc
-311 -

L'objet de la psychanalyse
ici un écart, quelque chose de non vu qui ne vient qu'exprimer que, à chaque point de ce plan, il y a aussi un écart de chaque point par rapport à lui-même, c'est-à-dire que cet espace ne sera pas homogène et que chaque point sera décalé par rapport à lui-même en un écart non vu, non visible qui cependant vient constituer étrangement chacune des choses que mon œil perçoit dans le plan perceptif. Chacune de ces choses, vues dans le plan perspectif étant renvoyée par le plan-figure en tant que dans ce plan-figure, le plan du regard se projette; chacun de ces écarts pourra être appelé (a) et ce (a) est constitutif de l'écart que chaque point du plan-regard prend par rapport à lui-même. Une non homogénéité absolue de ce plan se découvre ainsi et chaque objet se découvre comme pouvant avoir une certaine distance par rapport à lui-même, une certaine différence par rapport à lui-même. Et je suis frappé que dans ce que vient de nous dire Green, si l'on considère en effet cette sorte d'entrecroisement des éclairages du plan, les figures dont il nous a parlé se situent comme l'intersection pour rejoindre en quelque sorte, pour rejoindre ce qui se croise ici comme cela. Et qu'en effet il y a, peut-on dire aussi, dans l'éclairement des visages par rapport aux corps un petit quelque chose qui dépasse et qui pourrait, en manière d'illustration simple, je ne prétends pas faire plus, qui pourrait nous indiquer cette petite différence justement que prend l'objet par rapport à lui-même quand on met en regard, c'est le moment de le dire, le plan du regard et le plan de la figure. Voilà la-manière dont je me suis exprimé les choses et je laisse à Monsieur Lacan le soin de me dire que je me suis lourdement trompé ou que j'ai méconnu une partie de ce qu'il a dit l'autre jour.

Docteur J. Lacan -je vous remercie beaucoup Audouard. Voilà. C'est vraiment une construction intéressante parce qu'exemplaire. Je peux difficilement croire qu'il ne s'y soit pas mêlé pour vous le désir de concilier un premier schéma que j'avais donné au moment où je parlais de la pulsion scopique, il y a deux ans avec ce que je viens de vous apporter la dernière fois et l'avant dernière fois.
Ce schéma tel que vous le produisez et qui ne correspond ni à l'un ni à l'autre de ces deux énoncés de ma part, a toutes sortes de caractéristiques dont la principale est de vouloir figurer, du moins je le crois, si je ne me trompe pas moi-même sur ce que vous avez voulu dire en somme, une certaine réciprocité de la représentation que vous avez appelé la figure avec ce qui se produit dans le plan du regard d'où vous êtes parti. Je pense, c'est bien en effet d'une espèce de représentation strictement réciproque qu'il s'agit et où se marque, si l'on peut dire, le vertige permanent de l'intersubjectivité. Là-dessus vous introduisez, d'une façon qui mériterait d'être critiquée dans le détail, je ne sais quoi que je ne veux pas, dans lequel je ne veux pas m'appesantir où il résulterait quelque -312-

Leçon du 18 mai 1966
chose par quoi l'objet, c'est bien d'un objet qu'il s'agit puisque vous avez supposé un petit arbre, qui tirerait en quelque sorte, je vais un peu vite, mais qui tirerait tout son relief de la non-coïncidence des deux perspectives qu'il saisit, ce qui en effet doit être à peu près soutenable de la façon dont vous avez posé les choses. Et d'ailleurs je crois qu'à la fin, ce n'est pas pour rien que vous représentez dans le plan du regard deux points écartés l'un de l'autre et qui viennent là singulièrement sans que je sache si c'est votre intention, mais d'une façon frappante évoquer la vision binoculaire. Bref vous paraissez, avec ce schéma, être tout à fait prisonnier de quelque chose d'assurément confus et qui prend son prestige de recouvrir assez bien ce que s'efforce d'explorer la physiologie proprement optique.
Or, - je vais naturellement très vite, ça vaudrait la peine d'être discuté en détail avec vous mais alors je pense que le séminaire d'aujourd'hui ne pourrait pas être considéré comme restant dans l'axe de ce que nous avons à dire - bref il est facile de repérer, là, les défauts de votre construction par rapport à ce que j'ai apporté, le fait que vous soyez parti de quelque chose que, disons, vous appelez le plan du sujet voyant ou le plan du regard, que vous soyez parti de là est une erreur tout à fait sensible et extrêmement déterminante dans l'embarras que vous a donné la suite de votre tentative de recouvrir ce que j'ai dit. Ça ne me donnera qu'une occasion de l'exprimer une fois de plus. Partir de là en disant que ceci, dont vous avez tracé la ligne horizontale sans préciser tout de suite, n'est-ce pas, ce que c'était et d'ailleurs ce sur quoi nous restons dans l'embarras, parce que cette ligne, ce par quoi elle est déterminée, elle est déterminée par ce plan que j'ai appelé la première fois le plan-support, que j'ai appelé plus simplement et pour faire image ensuite le sol, n'est-ce pas, le plan sol. Vous ne le précisez pas mais par contre, supposez que quoi que ce soit qui est dans ce plan, dans ce plan du regard, peut aller se projeter à ce quelque chose que vous avez introduit d'abord et qui est la ligne d'horizon. C'est vraiment manquer l'essentiel de ce qu'opérait la construction que je vous ai montrée l'autre jour en second temps, après l'avoir d'abord exprimée d'une façon, enfin, qui aurait pu se traduire simplement par des lettres ou des chiffres au tableau.
Rien de ce qui est dans ce plan du regard, si nous l'avons défini comme je l'ai défini c'est-à-dire comme parallèle au plan-figure ou encore au tableau, n'est-ce pas, rien, très précisément, ne peut aller s'y projeter dans le tableau d'une façon qui soit par vous représentable puisque cela va en effet s'y projeter, puisque tout s'y projette mais cela va s'y projeter selon, non pas la ligne d'horizon mais la ligne à l'infini du tableau. Ce point-là, donc - je vais faire en rouge pour le distinguer de vos traits, - ce point-là, donc, est le point à l'infini du plan du tableau. Vous y êtes ?
-313-

L'objet de la psychanalyse

Ceci est facile à concevoir puisque, si nous rétablissons les choses comme elles doivent être, à savoir, je dessine ici. (Voulez-vous me mettre d'autres feuilles de papier, Gloria, s'il vous plait parce qu'autrement ce sera vraiment trop confus.)

Pendant ce temps-là, je vais, tout de même, essayer de dire en quoi tout ceci nous intéresse parce que, après tout, pour quelqu'un comme Foucault qui n'a pas assisté à nos précédents entretiens, cela peut paraître un peu en dehors des limites de l'épure, c'est le cas de le dire.

Mais enfin, ça peut m'être l'occasion, ça peut m'être l'occasion de préciser ce dont il s'agit. Nous sommes des psychanalystes. A quoi avons-nous affaire? A une pulsion qui s'appelle la pulsion scopique. Cette pulsion, si la pulsion est une chose construite comme Freud nous l'inscrit et si nous essayons à la suite de ce qu'inscrit Freud concernant la pulsion qui n'est pas un instinct mais un montage, un montage entre des réalités de niveaux essentiellement hétérogènes, comme ceux qui s'appellent la poussée, le *Drang*, quelque chose que nous pouvons inscrire comme étant l'orifice du corps, où ce *Drang*, si je puis dire, prend son appui et d'où il tire d'une façon qui n'est concevable que d'une façon strictement topologique, sa constance; cette constance du *Drang* ne peut s'élaborer qu'en la supposant émaner d'une surface dont le fait qu'elle s'appuie sur un bord constant, assure finalement, si l'on peut dire, la constance vectorielle du *Drang*.

De quelque chose ensuite qui est un mouvement d'aller et de retour, toute pulsion inclut en quelque sorte en elle-même, quelque chose qui est, non pas sa réciproque, mais son retour sur sa base. Ceci à partir de quelque chose que nous ne pouvons concevoir, à la limite, et d'une façon, je dis, non pas métaphorique mais foncièrement inscrite dans l'existence, à savoir un tour, elle fait le tour, elle contourne quelque chose; et c'est ce quelque chose que j'appelle l'objet a.

Ceci est parfaitement illustré d'une façon constante dans la pratique analytique en ceci que l'objet a, dans la mesure où il nous est le plus accessible, où il est littéralement cerné par l'expérience analytique, est d'une part ce que nous appelons le sein et nous l'appelons dans des contextes suffisamment nombreux pour que son ambiguïté, son caractère problématique, saute aux yeux de chacun.

Que le sein soit objet a, toutes sortes de choses sont bien faites pour montrer qu'il ne s'agit pas là, de ce quelque chose de charnel dont il s'agit quand nous parlons du sein, ce n'est pas simplement ce quelque chose sur quoi le nez du nourrisson s'écrase, c'est quelque chose qui, pour être défini, s'il doit remplir les fonctions et aussi bien représenter les possibilités d'équivalence qu'il manifeste dans la pratique analytique, c'est quelque chose qui doit être défini d'une bien autre façon. Je ne mets pas l'accent ici sur la fonction qui présente aussi les -314-

Leçon du 18 mai 1966
mêmes problèmes que constitue, de quelque façon que vous l'appeliez, le *scubala*, le déchet, l'excrément; ici nous avons quelque chose qui est en quelque sorte tout à fait clair et cerné.
Or, dès que nous passons dans le registre de la pulsion scopique, qui est précisément celle que dans cet article, article sur lequel je m'appuie, - pas simplement parce que c'est l'article sacré de Freud, - parce que c'est un article où vient pour lui s'exprimer justement quelque nécessité qui est sur la voie de cette précision topologique que le m'efforce de donner. Si dans cet article, il met particulièrement en valeur cette fonction d'aller et de retour dans la pulsion scopique, ceci implique que nous essayions de cerner cet objet a qui s'appelle le regard. Donc c'est de la structure du sujet scopique qu'il s'agit et non pas du champ de la vision. Tout de suite, nous voyons là qu'il y a un champ où le sujet est impliqué d'une façon éminente. Car pour nous, - quand je dis nous, je vous dis, vous et moi, Michel Foucault, - qui nous intéressons au rapport des mots et des choses car en fin de compte, il ne s'agit que de ça dans la psychanalyse, nous voyons bien tout de suite aussi que ce sujet scopique intéresse éminemment la fonction du signe. Il s'agit donc de quelque chose qui, d'ores et déjà, introduit une toute autre dimension que la dimension que nous pourrons qualifier, au sens élémentaire du mot, de physique que représente le champ visuel en soi-même.
Là-dessus, si nous faisons quelque chose dont, je ne sais pas si vous accepterez l'intitulé, à vous de me le dire, si nous essayons de faire sur quelque point précis ou par quelque biais quelque chose qui s'appelle histoire de la subjectivité, c'est un titre que vous accepteriez, non pas en sous-titre, n'est-ce pas, et que nous définissions soit un champ, comme vous l'avez fait pour La naissance de la clinique, ou pour L'histoire de la folie soit un champ historique comme dans votre [dernier ouvrage] il est bien clair que la fonction du signe y apparaît ce quelque chose d'essentiel, cette fonction essentielle que vous vous donnez dans une telle analyse. je n'ai pas le temps, grâce à ces retards que nous avons pris, peut-être de soulever point par point dans votre premier chapitre tous les termes non pas du tout où j'aurai en quoi que ce soit à objecter mais bien au contraire qui me paraissent littéralement converger vers la sorte d'analyse que je fais. Vous aboutissez à la conclusion que ce tableau serait, en quelque sorte, la représentation du monde des représentations, comme vous considérez que c'est le système, je dirais, infini, d'application réciproque qui constitue la caractéristique d'un certain temps de la pensée. Vous n'êtes pas tout à fait contre ce que je dis là?
Vous êtes d'accord. Merci. Parce que ça prouve que j'ai bien compris.
Il est certain que rien ne saurait plus nous instruire de la satisfaction que nous -315-

donne son éclat, qu'une telle controverse. Je ne pense absolument pas vous apporter une objection en disant qu'en fin de compte, ce n'est qu'en faveur d'une fin didactique, à savoir de poser pour nous les problèmes qu'imposerait une certaine limitation dans le système; repère qu'il est, en effet, important qu'une telle saisie de ce qu'a été, disons, la pensée pendant le XVIIe et le XVIIe siècle, nous soit proposée.
Comment procéder autrement si nous voulons même commencer à soupçonner sous quel biais les problèmes, à nous, se proposent? Rien n'est plus éclairant que de voir, de pouvoir saisir dans quelles, je peux dire le mot, perspectives différentes ils pourraient se proposer dans un autre contexte, ne serait-ce que pour éviter les erreurs de lecture, je dirais même plus simplement pour nous permettre la lecture; quand nous n'y sommes pas naturellement disposés, d'auteurs comme ceux dont vous mettez d'une façon éblouissante en avant la facture, comme Cuvier par exemple. Je ne parle pas, bien sûr, de tout ce que vous avez apporté aussi dans le registre de l'économie de l'époque et aussi de sa linguistique.
Je vous pose la question : Est-ce que vous croyez ou vous ne croyez pas qu'en fin de compte, quel que soit le tracé, le témoignage que nous pouvons avoir des lignes où s'est assurée la pensée d'une époque, il s'est toujours posé à l'être parlant, - quand je dis posé je veux dire qu'il était dedans et que, de ce fait, nous ne pouvons pas ne pas parler de la pensée, - qu'exactement les mêmes problèmes structurés de la même façon se posaient pour eux comme pour nous ? Je veux dire que ce n'est pas là une espèce simplement de présupposé en quelque sorte métaphysique et même pour le dire plus précisément, heideggerien, à savoir que la question de l'essence de la vérité s'est toujours posée de la même façon. Et qu'on s'y est refusé d'un certain nombre de façons différentes. C'est toute la différence. Mais tout de même nous pouvons toucher du doigt sa présence. Je dis non pas simplement comme Heidegger en remontant à l'archi-antiquité grecque mais d'une façon directe.
Dans la succession de chapitres que vous donnez : parler, échanger, représenter : je dois dire d'ailleurs qu'à cet égard, les voir résumés dans la table des matières a quelque chose de saisissant, il me semble que le fait que vous n'y ayez pas fait figurer le mot compter à quelque chose d'assez remarquable. Et quand je dis compter, bien sûr, je ne parle pas seulement d'arithmétique ni de bowling. Je veux dire que vous avez vu qu'en plein cœur de la pensée du XVIIe siècle, quelque chose certainement qui est resté méconnu et qui même a été hué. Vous savez aussi bien que moi de qui je vais parler, à savoir de celui qui a reçu les pommes cuites, qui a rentré sa petite affaire et qui néanmoins est resté indiqué, comme ayant pour les meilleurs brillé du plus vif éclat, autrement dit Girard -316-

Leçon du 18 mai 1966

Desargues, est pour marquer quelque chose qui échappe, me semble-t-il, à ce que j'appellerais le trait d'inconsistance des modes réciproques des représentations dans les différents champs que vous nous décrivez pour faire le bilan du XVIIe et XVIIIe.

En d'autres termes, le tableau de Velasquez n'est pas la représentation de ce que je dirais tous les modes de la représentation, il est, selon un terme qui va bien sûr n'être là que comme un dessert, n'est-ce pas, et qui est le terme sur quoi j'insiste quand je l'emprunte à Freud, à savoir le représentant de la représentation. Qu'est-ce que ça veut dire ? Nous venons de faire, enfin d'avoir un témoignage éclatant, - je m'excuse Audouard - de la difficulté avec laquelle peut passer le spécifique de ce que j'ai essayé d'introduire, par exemple, dans un temps, intervalle assez court à remonter, c'est-à-dire depuis deux de nos réunions, quand il s'agit du champ scopique.

Le champ scopique il y a longtemps qu'il sert dans cette relation à l'essence de la vérité. Heidegger est là pour nous rappeler, dans cet ouvrage dont je ne conçois pas pourquoi il n'a pas été traduit le premier, comme *Wesen,* non pas comme *Wesen der Wahrheit,* mais de la *Lehre* de Platon sur la vérité, ouvrage qui non seulement n'est pas traduit mais en plus est introuvable, est là pour nous rappeler combien dans le premier enseignement il est absolument clair, manifeste, sur ce sujet de la vérité, que Platon a fait usage de ce que j'appellerai ce monde scopique. Il en a fait un usage, comme d'habitude, beaucoup plus astucieux et rusé qu'on ne peut l'imaginer car en fin de compte tout le matériel y est, comme je l'ai rappelé récemment : le trou, l'obscurité, la caverne, cette chose qui est si capitale, à savoir l'entrée, ce que je vais appeler tout à l'heure la fenêtre et puis, derrière, le monde que j'appellerai le monde solaire. C'est bien l'entière présence de tout le bataclan qui permet à Heidegger d'en faire l'usage éblouissant que vous au moins Michel Foucault, ici, vous savez. Parce que je pense que vous l'avez lu et comme cet ouvrage est introuvable il ne doit pas y en avoir beaucoup qui l'aient lu jusqu'ici, mais j'en ai tout de même quelque peu parlé, c'est-à-dire de faire dire à Platon beaucoup plus qu'on n'y lit ordinairement et de montrer en tout cas la valeur fondamentale d'un certain nombre de mouvements du sujet qui sont très exactement quelque chose qui, comme il le souligne, lie la vérité à une certaine formation, *paideia*, à savoir à ces mouvements que nous connaissons bien, en tout cas dont ceux qui suivent mon enseignement connaissent bien la valeur du signifiant, mouvement de tour et de retour, mouvement de celui qui se retourne et qui doit se maintenir dans ce retournement.

Il n'en reste pas moins que la suite même des temps nous montre à quelle confusion peut prêter un tel début, si nous ne savons pas sévèrement isoler dans -317-

ce champ du monde scopique la différence des structures. Et bien sûr, c'est aller sommairement que, par exemple y faire une opposition, une opposition d'où je vais partir.

L'apologue, la fable de Platon, telle qu'elle est d'habitude reçue n'implique que quelque chose qui est un point d'irradiation de la lumière, un objet qu'il appelle l'objet véritable, quelque chose qui est l'ombre. Que ce que voient ceux qui sont les prisonniers de la caverne ne soit qu'ombre, c'est là d'habitude tout ce qui est reçu de cet enseignement. J'ai tout à l'heure marqué combien Heidegger arrivait à en tirer plus en montrant ce qui y est en effet. Néanmoins cette façon de partir de cette centralité de la lumière vers quelque chose qui va devenir non pas simplement la structure qu'elle est, à savoir l'objet et son ombre, mais une sorte de dégradé de réalité qui va en quelque sorte introduire au cœur même de tout ce qui apparaît, de tout ce qui est *scheinen* pour reprendre ce qui est dans le texte de Heidegger, une sorte de mythologie qui est justement celle sur laquelle repose l'idée même de l'idée, qui est l'idée du bien, celle où est, où se trouve l'intensité même de la réalité, de la consistance, et d'où en quelque sorte émanent toutes les enveloppes d'illusions croissantes, de représentations toujours de représentations, c'est cela d'ailleurs précisément, si vous me permettez de vous le rappeler, je ne sais pas après tout si vous avez tous une bonne mémoire, que le 19 janvier j'ai illustré ici en faisant commenter par Madame Parisot ici présente deux textes de Dante; les deux seuls où il ait parlé du miroir de Narcisse.

Or, ce que nous apporte notre expérience, l'expérience analytique, est centré sur le phénomène de l'écran. Loin que le fondement inaugural de ce qui est la dimension de l'analyse soit quelque chose où, comme en un point quelconque, la primitivité de la lumière, de par elle-même, fait surgir tout ce qui est ténèbres sous la forme de ce qui existe.

Nous avons d'abord affaire à cette relation problématique qui est représentée par l'écran. L'écran n'est pas seulement ce qui cache le réel, il l'est sûrement, mais en même temps il l'indique. Quelles structures portent ce bâti de l'écran -318-

Leçon du 18 mai 1966

d'une façon qui l'intègre strictement à l'existence du sujet? C'est là le point tournant à partir duquel nous avons, si nous voulons rendre compte des moindres termes qui interviennent dans notre expérience comme connotés du terme scopique et, là bien sûr, nous n'avons pas affaire qu'au souvenir-écran, nous avons affaire à ce quelque chose qui s'appelle le fantasme, nous avons affaire à ce terme que Freud appelle non pas représentation mais représentant de la représentation. Nous avons affaire à plusieurs séries de termes dont nous avons à savoir s'ils sont ou non synonymes. C'est pour cela que nous nous apercevons que ce monde scopique dont il s'agit n'est pas simplement à penser dans les termes de la lanterne magique, qu'il est à penser dans une structure qui heureusement nous est fournie. Elle nous est fournie, je dois dire qu'elle est présente même au long des siècles, elle est présente dans toute la mesure où tels et tels l'ont manquée.

Il y a un certain théorème de Pappus qui se trouve d'une façon surprenante être exactement inscrit dans les théorèmes de Pascal et de Brianchon, ceux sur la rectilinéarité, de la conilinéarité des points de rencontre d'un certain hexagone en tant que cet hexagone est inscrit dans une conique. Pappus en avait trouvé un cas particulier qui est très exactement celui où cet hexagone n'est pas inscrit dans ce que nous appelons couramment une conique mais simplement dans deux droites se croisant, ce qui, je dois dire, jusqu'à une époque qui était celle de Kepler, on ne s'était pas aperçu que deux lignes qui se croisent c'est une conique. C'est bien pour ça que Pappus n'a pas généralisé son truc. Mais qu'on puisse faire une série de ponctuations qui prouvent qu'à chaque époque, cette chose qui s'appelle géométrie projective n'a pas été méconnue, c'est déjà suffisamment nous assurer qu'était présente un certain mode de relation au monde scopique dont je vais essayer de dire, maintenant et dans la hâte où nous sommes toujours ici pour travailler, quels sont les effets structuraux.

Qu'est-ce que nous cherchons ? Si nous voulons rendre compte de la possibilité d'un rapport, disons au réel, je ne dis pas au monde, qui soit tel qu'instituée s'y manifeste la structure du fantasme, nous devons dans ce cas avoir quelque chose qui nous connote la présence de l'objet a, de l'objet a en tant qu'il est la monture d'un effet. Non seulement je n'ai pas à dire ce que nous connaissons bien, nous ne le connaissons pas justement, nous avons à en rendre compte de cet effet premier donné d'où nous partons dans la psychanalyse qui est la division du sujet. A savoir que dans toute la mesure, je sais que vous le faites à bon escient, où vous maintenez la distinction du *cogito* et de l'impensé, - pour nous il n'y a pas d'impensé, - la nouveauté pour la psychanalyse, c'est que là où vous désignez, je parle en un certain point de votre développement, l'impensé dans son rapport au cogito, là où il y a cet impensé, ça pense, et c'est là le -319-

rapport fondamental, d'ailleurs dont vous sentez fort bien quelle est la problématique puisque vous indiquez ensuite quand vous parlez de la psychanalyse que c'est en cela que la psychanalyse se trouve radicalement mettre en question tout ce qui est sciences humaines.
Je ne déforme pas ce que vous dites ? Quoi?

Michel Foucault - *Vous* réformez.

Docteur J. Lacan - Bien sûr. Et en plus, naturellement d'une façon qui nécessiterait beaucoup plus de franchissements et d'étapes. Alors ce dont il s'agit, c'est d'une géométrie qui nous permette, non seulement d'être représentation dans un plan-figure de ce qui est dans un plan-support, mais que s'y inscrive ce tiers terme qui s'appelle le sujet et qui est nécessaire à sa construction. C'est très précisément pourquoi j'ai fait la construction que je suis forcé de reprendre, qui d'ailleurs n'a rien d'original, qui est simplement empruntée aux livres les plus communs sur la perspective, à condition qu'on les éclaire par la géométrie désarguienne et par tous les développements qu'elle a fait depuis aussi bien au XIXe siècle. Mais justement Desargues est là pour pointer qu'au cœur du XVIIe siècle déjà, toute cette géométrie qu'il a parfaitement saisie, cette existence fondamentale par exemple d'un principe comme le principe de dualité qui ne veut rien dire essentiellement par soi-même sinon que les objets géométriques sont renvoyés à un jeu d'équivalence symbolique. Eh bien! à l'aide simplement

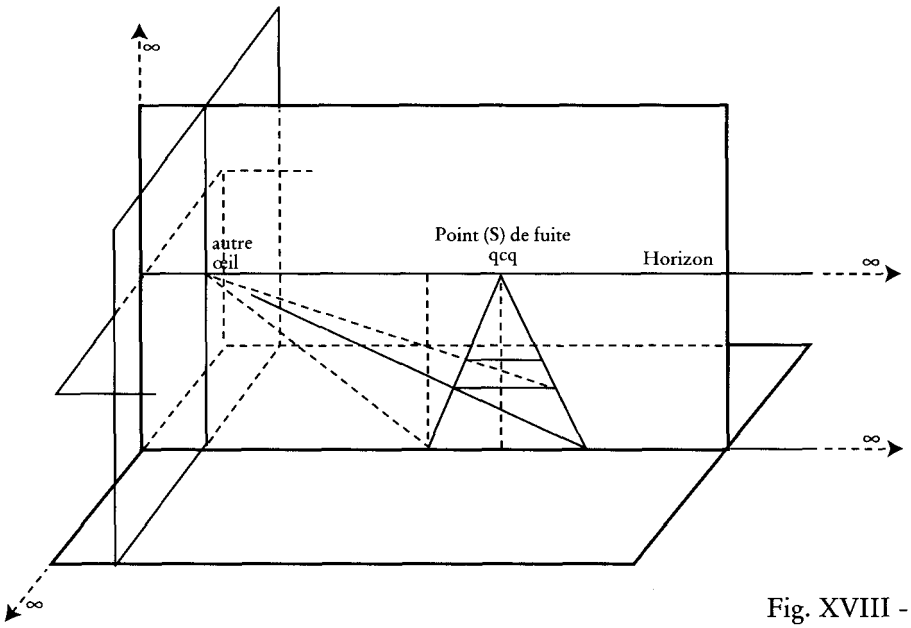

Fig. XVIII - 3

Leçon du 18 mai 1966

du plus simple usage des montants de la perspective, nous trouvons ceci que, pour autant qu'il faille distinguer ce point-sujet, ce plan-figure, le plan-support, - bien sûr, je suis bien forcé de les représenter par quelque chose, entendez que tous s'étendent à l'infini bien sûr, - eh bien! quelque chose est repérable d'une façon double qui inscrit le sujet dans ce plan-figure qui de ce fait n'est pas simplement enveloppe, illusion détachée si l'on peut dire, de ce qu'il s'agit de représenter, mais en lui-même constitue une structure qui de la représentation est le représentant.

Je veux dire que la ligne d'horizon, pour autant qu'elle est directement déterminée par ce point qu'il ne faut pas appeler point-œil, mais point-sujet, point-sujet, si on peut dire entre parenthèses, je veux dire sujet nécessaire à la construction, et qui n'est pas le sujet puisque le sujet, il est engagé dans l'aventure de la figure et qu'il est nécessaire que là se produise quelque chose qui, à la fois indique qu'il est quelque part en un point nécessairement mais que son autre point, encore qu'il soit nécessaire qu'il soit présent, soit en quelque sorte élidé. C'est ce que nous obtenons en remarquant, je le rappelle, - le temps me manque pour en refaire d'une façon aussi articulée la démonstration - que si cette ligne d'horizon est déterminée par simplement une parallèle, un plan parallèle qui passe par le point sujet, plan parallèle au plan du sol, ceci tout le monde le sait, mais que ce type d'horizon d'ailleurs dans l'établissement d'une perspective quelconque implique le choix d'un point sur cette ligne d'horizon et que si chacun sait ça, c'est ce qu'on appelle le point de fuite et que donc la première présence du point-sujet dans le plan figure, c'est un point quelconque de la ligne d'horizon, disons, n'importe quel point, je souligne encore, il doit y en avoir en principe un.

Quand il y en a plusieurs, c'est quand il arrive que les peintres s'en permettent la licence; quand il y en a plusieurs, c'est à des fins déterminées. De même que, quand nous avons plusieurs Moi Idéal ou mois idéaux, - l'un et l'autre se disent, - c'est à de certaines fins. Mais il y a, ça c'est bien sûr une des nécessités de la perspective, tous ceux qui sont là-dedans les fondateurs, à savoir Alberti et Pélerin, mais aussi bien Albert Dürer, qui l'appellent l'autre oeil; je le répète ceci prête à confusion car il ne s'agit en aucun cas de vision binoculaire. La perspective n'a rien à faire avec ce qu'on voit et le relief, contrairement à ce qu'on s'imagine. La perspective c'est le mode, en un certain temps, en une certaine époque comme vous diriez, par lequel le peintre comme sujet se met dans le tableau, exactement comme les peintres de l'époque, improprement appelés primitifs, se mettaient dans le tableau comme donateur. Dans le monde dont il s'agissait que le tableau soit le représentant, au temps des prétendus primitifs, le peintre était à sa place dans le tableau. -321-

Au temps de Velasquez, il a l'air de s'y mettre mais il n'y a qu'à le regarder pour voir, - vous l'avez fort bien souligné - à quel point c'est à l'état d'absence qu'il y est. Il y est en un certain point que je décris précisément en ceci qu'on touche la trace du point d'où il vient, de ce point pour vous, pour vous seulement car je l'ai déjà assez dit pour les autres, ce point que je n'ai pas, jusqu'à présent qualifié qui est l'autre point de présence, l'autre point-sujet dans le champ du tableau, qui est ce point qui se détermine, non pas de la façon dont on vous l'a dit tout à l'heure mais en tenant compte précisément de ceci qu'il y a un point, et un seul, parallèle au plan du tableau qui ne saurait aucunement s'inscrire dans le tableau. Et c'est bien ce qui fait déjà sauter aux yeux à quel point est problématique la première présence du point S sur la ligne d'horizon sous la forme d'un point quelconque. Ce point quelconque sous sa forme de point d'indifférence est bien justement ce qui est de nature à nous suspendre sur ce qu'on pourrait appeler sa primauté.
Par contre, en tenant compte de ceci que cette ligne que nous déterminons comme ligne d'intersection du plan qui passe par le point S, supposé de départ, d'intersection avec le plan-support, que cette ligne sur le plan figure a une traduction qu'il est facile de saisir, parce qu'il suffit simplement de renverser, ce qui nous a paru tout naturel d'admettre concernant la relation de l'horizon avec la ligne infinie sur le plan-support. Là dans l'autre disposition, il apparaît tout de suite que ceci, si vous voulez, constitue une ligne d'horizon par rapport à quoi la ligne à l'infini du plan-figure jouera la fonction inverse et que, dès lors, c'est à l'intersection de la ligne fondamentale, c'est-à-dire du point où le tableau coupe le plan-figure, à l'intersection de cette ligne fondamentale avec cette ligne à l'infini, c'est-à-dire en un point à l'infini que se place le second pôle du sujet.
C'est de ce pôle que revient Velasquez après avoir fendu sa petite foule et la ligne de scission qui s'y marque, n'est-ce pas, de son passage, en quelque sorte de ce qui forme son groupe modèle, nous indique assez que c'est de quelque part, hors du tableau, qu'il vient ici surgir. Ceci, je le regrette, me fait prendre les choses du point le plus théorique et le plus abstrait. Et l'heure s'avance. je ne pourrai donc pas mener les choses aujourd'hui jusqu'au point où je voulais les mener. Néanmoins la forme même de ce qui m'a été apporté tout à l'heure comme interrogation nécessitait que je remette ceci au premier plan. Néanmoins, si quelques-uns d'entre vous peuvent faire encore le sacrifice de quelques minutes après cette heure de deux heures, je vais tout de même passer, c'est-à-dire en prenant les choses au niveau de la description, je dois dire fascinante que vous avez faite du tableau des *Ménines, vous* montrer l'intérêt concret que prennent ces considérations dans le plan de la description même.
Il est clair que depuis toujours critiques autant que spectateurs sont absolu- -322-

ment fascinés, inquiétés par ce tableau. Le jour où quelqu'un, - je ne veux pas vous dire son nom, encore que j'aie là toute la littérature - a fait la découverte que c'était formidable ces petits roi et reine qu'on voyait dans le fond, que c'était sûrement, là, la clé de l'affaire, tout le monde l'a acclamé, comme c'était vraiment formidable, intelligent d'avoir vu ça qui est évidemment, qui s'étale, on ne peut pas dire au premier plan puisque c'est au fond, mais enfin qu'il est impossible de ne pas voir. Enfin on a progressé de découvertes héroïques en autres découvertes diversement sensationnelles mais il n'y a qu'une chose qu'on n'a pas tout à fait expliquée, c'est à quel point cette chose, si ce n'était que ça, coucou, le roi et la reine sont dans le tableau, ça suffirait à faire l'intérêt du truc. A la lumière, si on peut dire, puisque nous ne travaillons pas ici dans le plan « photopique », nous n'avons pas affaire à la couleur, je la réserve pour l'année prochaine si cette année prochaine doit exister, nous travaillons dans le champ « scotopique » en effet, dans la pénombre, comme ici.

Ce qui est important, intéressant, c'est ce qui se passe entre ce point S virtuel, car il ne sert qu'à la construction, tout ce qui nous importe c'est ce qu'il y a dans la figure, mais il joue quand même son rôle, c'est ce qui se passe entre ce point-là dans l'intervalle entre lui et l'écran. Or, s'il y a quelque chose que ce tableau nous impose, c'est grâce à un artifice qui est celui d'ailleurs dont, - je vous en rends hommage, - vous êtes parti, à savoir que la première chose que vous avez dites c'est que dans le tableau il y a un tableau et je pense que vous ne doutez pas plus que moi que ce tableau qui est dans le tableau soit le tableau lui-même, celui que nous voyons. Encore que peut-être là-dessus, vous prêtez à laisser se perpétuer cette interprétation que ce tableau serait le tableau où il fait le portrait du roi et de la reine. Vous vous rendez compte, il aurait pris le même tableau de trois mètres dix-huit avec la même monture pour faire le roi et la reine seulement, ces deux pauvres petits cons qui sont là au fond!

Or, c'est précisément la présence de ce tableau qui est la seule représentation qui est dans le tableau, cette représentation qui est dans le tableau, cette représentation sature en quelque sorte le tableau en tant que réalité. Mais le tableau est autre chose puisque, je ne vous le démontrerai pas aujourd'hui, j'espère que vous reviendrez dans huit jours parce que, je pense qu'on peut dire quelque chose sur ce tableau qui aille au-delà de cette remarque qui est vraiment inaugurale, à savoir ce que c'est vraiment que ce tableau. J'ai assez souligné la dernière fois les [difficultés] que représentent toutes les interprétations qui en ont été données, mais évidemment il faut partir de l'idée que ce qui nous est caché et dont vous faites si bien valoir la fonction, de quelque chose qui est caché, de carte retournée pour vous forcer à abattre les vôtres; et Dieu sait si en effet les critiques n'ont pas manqué de les abattre les leurs, de cartes. Et pour dire une -323-

Leçon du 18 mai 1966
série de choses extravagantes, pas tellement d'ailleurs, ça a suffi de les rapprocher pour quand même aboutir, à savoir pourquoi leur extravagance dont une est celle par exemple que le peintre peint devant un miroir qui serait à votre place. C'est une solution élégante, malheureusement elle va tout à fait contre cette histoire du roi et de la reine qui sont dans le fond parce qu'alors, il faudrait aussi qu'eux soient à la place du miroir. Il faut choisir. Bref, toutes sortes de difficultés se présentent, si simplement nous pouvons maintenir que le tableau est dans le tableau comme représentation de l'objet tableau. Or cette problématique de la distance entre le point S et le plan du tableau est à proprement parler à la base de l'effet captatif de l'oeuvre.
C'est pour autant que ce n'est pas une oeuvre avec une perspective habituelle, c'est une espèce de tentative folle qui, d'ailleurs, n'est pas le privilège de Velasquez. Je connais, Dieu merci, assez de peintres et nommément l'un dont je vais vous montrer pour vous donner une petite, comme ça, friandise à la fin de cet exposé dont je regrette d'être forcé de toujours revenir sur les mêmes plans qui sont trop arides. Un peintre dont je vais, en vous quittant vous montrer ici une oeuvre que vous pouvez d'ailleurs aller tous voir là où elle est exposée [montrant] que c'est bien le problème du peintre, et ceci, reportez-vous à mes premières dialectiques quand j'ai introduit la pulsion scopique. A savoir que le tableau est un piège à regard, qu'il s'agit de piéger celui qui est là devant et quelle plus propre façon de le piéger que d'étendre le champ des limites du tableau de la perspective jusqu'au niveau de ce qui est là, au niveau de ce point S et que j'appelle à proprement parler ce qui s'évanouit toujours, ce qui est l'élément de chute, la seule chute dans cette représentation où ce représentant de la représentation qu'est le tableau en soi, c'est cet objet a. Et l'objet a c'est ce que nous ne pouvons jamais saisir et spécialement pas dans le miroir, pour la raison que c'est la fenêtre que nous constituons nous-même d'ouvrir les yeux simplement. Cet effort du tableau pour attraper ce plan évanouissant qui est proprement ce que nous venons apporter nous tous baguenaudeurs qui, nous, sommes là dans une exposition à croire qu'il ne nous arrive rien quand nous sommes devant un tableau, nous sommes pris comme mouche à la glu; nous baissons le regard comme on baisse culotte et pour le peintre, il s'agit, si je puis dire, de nous faire entrer dans le tableau.
C'est précisément parce qu'il y a cet intervalle entre cette haute toile représentée de dos et quelque chose qui met le cadre du tableau en avant que nous sommes dans ce malaise. C'est une interprétation proprement structurale et étroitement scopique. Si vous revenez m'entendre la prochaine fois, je vous dirai pourquoi c'est ainsi, car à la vérité je reste ici aujourd'hui strictement dans les limites de l'analyse de la structure, de la structure telle que vous l'avez faite, -324-

de la structure de ce qu'on voit sur le tableau. Vous n'y avez rien introduit du dialogue, si je puis dire, du dialogue qu'il suggère entre quoi et quoi? Ne croyez pas que je vais vous refaire, après Audouard, de la réciprocité, à savoir que nous sommes priés, nous, de dialoguer avec Velasquez. J'ai assez dit depuis longtemps que les relations du sujet à l'Autre ne sont pas réciproques pour que je n'aille pas tomber dans ce piège aujourd'hui. Qui est-ce qui parle en avant? Qui est-ce qui interroge? Qui est-ce qui, plutôt, crie et supplie et demande à Velasquez : « fais voir » ? C'est là le point d'où il faut partir, je vous l'ai indiqué la dernière fois, pour savoir en fait qui est-ce qui est là dans le tableau ? Et que cet intervalle, cet intervalle entre les deux plans, le plan du tableau et le plan du point S, que cet intervalle qui coupe le plan-support en deux parallèles et par ce qui, dans le vocabulaire de Desargues s'appelle essieu. Car, en plus, histoire de se faire un peu plus mal voir, un vocabulaire qui n'était pas comme celui de tout le monde.

Dans essieu qu'est-ce qui se passe? Certainement pas ce que nous dirons aujourd'hui et que le tableau soit fait pour nous faire sentir cet intervalle, c'est ce qui est doublement indiqué dans notre rapport de happage par ce tableau d'une part et dans le fait que dans le tableau, Velasquez est manifestement tellement là pour nous marquer l'importance de cette distance qu'il n'est pas, - remarquez-le, vous avez dû le remarquer mais vous ne l'avez pas dit - il n'est pas à portée, même avec son pinceau allongé de toucher ce tableau.

Naturellement, on dit, il a reculé pour mieux voir. Oui, bien sûr. Mais enfin, le fait manifestement qu'il ne soit pas à portée du tableau est là le point absolument capital, bref que les deux pointes vives de ce tableau soient non pas simplement celui qui fuit, lui aussi vers une fenêtre, vers une béance, vers l'extérieur, posé là comme en parallèle à la béance antérieure, et d'autre part Velasquez dont le savoir ce qu'il nous dit est là le point essentiel. Je le ferai parler pour terminer, - non pas pour terminer parce que je veux encore que vous voyez le tableau de Balthus, tout de même, - pour dire que les choses dans un langage lacanien, puisque je parle à sa place, pourquoi pas ? Il nous dit en réponse à « fais voir » : « tu ne me vois pas d'où je te regarde ». C'est une formule fondamentale à expliciter ce qui nous intéresse en toute relation de regard, il s'agit de la pulsion scopique et très précisément dans l'exhibitionnisme, comme dans le voyeurisme, mais nous ne sommes pas là pour voir si, dans le tableau, on se chatouille, ni s'il se passe quelque chose.

Nous sommes là pour voir comment ce tableau nous inscrit la perspective des rapports du regard dans ce qui s'appelle le fantasme en tant qu'il est constitutif. Il y a une grande ambiguïté sur le mot fantasme. Fantasme inconscient, bon, ça c'est un objet. D'abord c'est un objet où nous perdons toujours une des trois -325-

pièces qu'il y a dedans à savoir deux sujets et un a. Parce que ne croyez pas que j'ai l'illusion que je vais vous apporter le fantasme inconscient comme un objet. Sans ça la pulsion du fantasme renaîtrait ailleurs. Mais ce qui trouble, c'est que chaque fois qu'on parle du fantasme inconscient, on parle aussi implicitement du fantasme de le voir, que l'espoir, du fait qu'on court après, introduit en la matière beaucoup de confusion. Mais pour l'instant, j'essaie de vous donner à proprement parler ce qui s'appelle un bâti et un bâti ce n'est pas une métaphore parce que le fantasme inconscient repose sur un bâti et c'est ce bâti que je ne désespère pas, non seulement de rendre familier à ceux qui m'entendent mais de le leur faire entrer dans la peau. Tel est mon but et ceci est un exercice absolument scabreux et qui pour certains paraît dérisoire, que je poursuis ici et dont vous n'entendez que de lointains échos.

je vais maintenant vous faire passer, grâce à Gloria, l'image de Monsieur Balthus. Il y a une exposition Balthus pour l'instant. Elle est au pavillon de Marsan, information gratuite. Moyennant une modique somme, vous pourrez tous aller admirer ce tableau. Eh bien, c'est un petit devoir que je donne à certains. je leur donne pour ça toutes les vacances. Voyons. Regardez ce tableau. S'en étant procuré, je l'espère, quelques reproductions, ce qui n'est pas très facile... je dois celle-ci à Madame Henriette Gomez qui se trouvait, c'était absolument d'ailleurs pour elle un étonnement, qui se trouvait l'avoir dans son fichier. Voilà, il y a une légère différence dans le tableau que vous verrez, voyez-vous, contrairement à ce qui se passe dans Velasquez, parce qu'il y a évidemment des questions d'époque, ici, dans ce tableau-là, on se chatouille un peu et cette main pour la tranquillité du propriétaire actuel a été légèrement remontée par l'auteur.

je le lui ai remontré hier soir, je dois dire qu'il m'a dit que c'était quand même bien mieux composé comme ça. Il regrettait d'avoir fait une concession qu'il avait cru devoir., c'était une espèce de contre-concession. Il avait dit : « après tout, - je fais peut-être ça pour embêter les gens alors pourquoi ne pas le lâcher », mais c'est pas vrai. Il l'avait mis là parce que ça devait être là. Enfin, toutes les autres choses qui sont là, doivent aussi être là et en fin de compte quand j'ai vu ce tableau, je l'avais vu déjà une fois autrefois et je ne m'en souvenais plus, mais quand je l'ai vu cette fois-ci, dans ce contexte, vous attribuerez ceci je ne sais pas à quoi, à ma lucidité ou à mon délire, c'est à vous d'en trancher, j'ai dit : « voilà *les Ménines ».* Pourquoi est-ce que ce tableau ce sont *les Ménines ?* Tel est le petit devoir de vacances donc que je laisserai parmi vous aux meilleurs.

-326-

Leçon XIX 25 mai 1966 Séminaire fermé

Je vais commencer *sotto voce,* par vous lire, rapidement, quelque chose qui représente un bref compte-rendu qu'on m'a demandé, en cette époque de l'année, comme il se fait, de mon séminaire. Ce sera moins long que ce que je vous ai donné, déjà développé concernant le séminaire de l'année dernière, mais comme je sais que cette première lecture a rendu service, pour ce qui est du séminaire de l'année dernière, je vais entrer en matière aujourd'hui en vous donnant, en vous rappelant ce qui est la situation du séminaire de cette année.

« Ce séminaire qui est pour nous, encore en cours, écris-je, *s'est occupé, suivant sa ligne, de la fonction longtemps repérée dans l'expérience psychanalytique au titre de la relation d'objet. On y professe qu'elle domine pour le sujet analysable sa relation au réel, et l'objet oral ou anal y sont promus aux dépens d'autres, dont le statut pourtant manifeste, y demeure incertain ».*

« C'est que si les premiers - de ces objets - *reposent directement sur la relation de la demande, bien propice à l'intervention corrective, les autres exigent une théorie plus complexe, puisque n'y peut être méconnue une division du sujet, impossible à réduire par les seuls efforts de la bonne intention : étant la division même dont se supporte le désir ».*

« Ces autres objets, nommément, le regard et la voix (si nous laissons à venir l'objet en jeu dans la castration), font corps avec cette division du sujet et en présentifient dans le champ même du perçu la partie élidée comme proprement libidinale. Comme tels, ils font reculer l'appréciation de la pratique, qu'intimide leur recouvrement - à ces objets - *par la relation spéculaire, avec les identifications du moi qu'on y veut respecter ».*

« Ce rappel suffit à motiver que nous ayons insisté de préférence, cette -327-

L'objet de la psychanalyse

année, sur la pulsion scopique et son objet immanent : le regard. Nous avons donné la topologie qui permet de rétablir la présence du percipiens *lui-même dans le champ où, comme inaperçu, il est pourtant perceptible, quand il ne l'est même que trop dans les effets de la pulsion (qui se manifestent comme exhibition ou voyeurisme) ».*

« Cette topologie qui s'inscrit dans la géométrie projective et les surfaces de l'analysis situs, *n'est pas à prendre comme il en est des modèles optiques chez Freud, au rang de métaphore, mais bien pour représenter la structure elle-même. Cette topologie rend compte enfin de l'impureté du* perceptum *scopique, en retrouvant ce que nous avions cru pouvoir indiquer - dans un de nos articles, très précisément celui de « la Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », - ce que nous avions cru pouvoir indiquer de la présence du* percipiens, *irrécusable de la marque qu'elle emporte du signifiant, quand elle se montre monnayée dans le phénomène jamais conçu de la voix psychotique ».*

« L'exigence absolue, en ces deux points (scopique et invoquant), d'une théorie du désir nous reporte à la rectification des fléchissements de la pratique, à l'autocritique nécessaire de la position de l analyste, autocritique qui va aux risques attachés à sa propre subjectivation, s'il veut répondre honnêtement, fût-ce seulement à la demande ».

Je vais aujourd'hui poursuivre sur cet objet exemplaire que j'ai choisi, depuis trois séminaires, de prendre pour fixer devant vous les termes dans lesquels se situe cette problématique : problématique de l'objet *a* et de la division du sujet, pour autant, comme je viens de le dire, que puisque l'obstacle dont il s'agit, c'est celui que procure l'identification spéculaire, ce n'est pas sans raison, c'est en raison du rôle particulier à la fois par sa latence et l'intensité de sa présence que constitue l'objet *a* au niveau de cette pulsion.

Voulez-vous nous faire revoir le tableau des *Ménines ? Voici* le tableau. Vous l'avez déjà vu la dernière fois, assez je pense pour avoir eu depuis la curiosité d'y revenir, ce tableau, vous savez maintenant, par la thématique qu'il a fournie, dans la dialectique des rapports du signe avec les choses, nommément dans le travail de Michel Foucault autour de quoi s'est proférée toute mon énonciation de la dernière fois, par les discussions nombreuses qu'il a fournies à l'intérieur de ce qu'on peut appeler la critique d'art, ce tableau, disons, nous présente, nous rappelle ce qu'il a été à son propos avancé d'un rapport fondamental qu'il suggère avec le miroir; ce miroir qui est au fond et où l'on a voulu voir en quelque sorte et comme en passant légèrement l'astuce qui consisterait à y représenter ceux qui

Leçon du 25 mai 1966

seraient là devant comme modèles, à savoir le couple royal. Ce miroir d'autre part mis en question quand il s'agit d'expliquer comment le peintre pourrait s'y situer et nous peignant ce que nous avons là devant nous, peut, lui, le voir, le miroir, donc qui est au fond et le miroir à notre niveau. Voulez-vous rallumer?

Ceci, miroir et tableau, nous introduit au rappel par où aujourd'hui je veux montrer dans l'explication, que j'espère pouvoir faire complète aujourd'hui et définitive, de ce dont il s'agit. La relation du tableau au sujet est foncièrement différente de celle du miroir. Que j'aie avancé que dans le tableau, comme champ perçu, peut s'inscrire, à la fois, la place de l'objet *a* et sa relation à la division du sujet. Ceci je vous l'ai montré en introduisant mon problème par la mise en avant de la fonction dans le tableau de la perspective, en tant que c'est le mode où à partir d'une certaine date, historiquement situable, le sujet, nommément le peintre, se fait présent dans le tableau et pas seulement en tant que sa position détermine le point de fuite de la dite perspective. J'ai désigné le point où est, non pas comme l'ont dit les artistes parlant en tant qu'artisan comme l'autre oeil, ce point qui règle la distance à laquelle il convient de se placer pour apprécier, pour recevoir au maximum l'effet de perspective, mais cet autre point que je vous ai caractérisé comme étant le point à l'infini dans le plan du tableau.

Ceci à soi tout seul suffit à distinguer dans le champ scopique la fonction du tableau de celle du miroir. Ils ont tous les deux, bien sûr, quelque chose en commun, c'est le cadre, mais dans le miroir, ce que nous voyons c'est ce quelque chose où il n'y a pas plus de perspective que dans le monde réel, la perspective organisée, c'est l'entrée dans le champ du scopique du sujet lui-même. Dans le miroir, vous avez le monde tout bête, c'est-à-dire cet espace où vous vous repérez avec les expériences de la vie commune, en tant qu'elle est dominée par un certain nombre d'intuitions où se conjugue, non seulement le champ de l'optique mais où il se conjugue avec la pratique et le champ de vos propres déplacements.

C'est à ce titre, et à ce titre d'abord qu'on peut dire que le tableau structuré si différemment et dans son cadre, - dans son cadre qui ne peut être isolé d'un autre point de référence, celui occupé par le point S dominant sa projective, - que le tableau n'est que le représentant de la représentation dans le miroir. Il n'est pas de son essence d'être la représentation. Et ceci, l'art moderne vous l'illustre : un tableau, une toile, avec une simple merde dessus, une merde réelle, - car qu'est-ce d'autre après tout qu'une grande tache de couleur ? - et ceci est manifesté d'une façon en quelque sorte provocante par certains extrêmes de la création artistique, est un tableau autant qu'est une oeuvre d'art le *ready made* de Duchamp, à savoir aussi bien la présentation devant vous de quelque portemanteau accroché à une tringle. Il est d'une structure différente de toute représentation. C'est à ce titre que j'insiste sur la différence essentielle que constitue, -329-

L'objet de la psychanalyse

emprunté à Freud, ce terme de représentant de la représentation, *Vorstellungs-repräsentanz*.

C'est que le tableau, de par sa relation au point S du système projectif, manifeste ceci, qui, parallèle à lui, existe encadrant ce point S lui-même dans un plan donc parallèle au plan du tableau et ce que j'appelle la fenêtre, à savoir ce quelque chose que vous pouvez matérialiser comme un cadre parallèle à celui du tableau en tant qu'il donne sa place à ce point S, qu'il l'encadre.

C'est dans ce cadre où est le point S qu'est, si je puis dire, le prototype du tableau, celui où effectivement le S se sustente, non point réduit à ce point qui nous permet de construire dans le tableau la perspective mais comme le point où le sujet lui-même se sustente dans sa propre division autour de cet objet *a* présent qui est monture. C'est bien en quoi l'idéal de la réalisation du sujet serait de présentifier ce tableau dans sa fenêtre et c'est l'image provocante que produit devant nous un peintre comme Magritte quand il vient effectivement dans un tableau inscrire un tableau dans une fenêtre. C'est aussi l'image à quoi j'ai recouru pour expliquer ce qu'il en est de la fonction du fantasme, l'image qui implique cette contradiction, si jamais elle était réalisée dans quelque chambre, comme ici, éclairée d'une seule fenêtre, que l'accomplissement parfait de cet idéal plongerait la salle dans l'obscurité. C'est bien en quoi le tableau doit être produit quelque part en avant de ce plan où il s'institue comme place du sujet dans sa division et que la question est de savoir ce qu'il advient de ce quelque chose qui tombe dans l'intervalle à ce que le sujet écarte de lui le tableau. Ce qu'il advient, ce que l'objet exemplaire autour de quoi je travaille, ici, devant vous manifeste, c'est que le sujet sous sa forme divisée peut s'inscrire dans le plan-figure, dans le plan écarté du plan du fantasme où se réalise l'œuvre d'art.

L'artiste, comme aussi bien tout un chacun d'entre nous, renonce à la fenêtre pour avoir le tableau et c'est là l'ambiguïté que je donnai l'autre jour, que J'indiquai sur la fonction du fantasme. Le fantasme est le statut de l'être du sujet et le mot fantasme implique ce désir de voir se projeter le fantasme, cet espace de recul entre deux lignes parallèles, grâce à quoi, toujours insuffisant mais toujours désiré, à la fois faisable et impossible, le fantasme peut être appelé à apparaître en quelque façon dans le tableau. Le tableau, pourtant, n'est pas représentation. Une représentation, ça se voit. Et comment ce « ça se voit » le traduire? « Ça se voit », c'est n'importe qui le voit mais aussi c'est la forme réfléchie; de ce fait, il y a, immanente, dans toute représentation, ce « se voir ». La représentation comme telle, le monde comme représentation et le sujet comme support de ce monde qui se représente, c'est là le sujet transparent à lui-même de la conception classique et c'est là justement ce sur quoi il nous est -330-

Leçon du 25 mai 1966

demandé par l'expérience de la pulsion scopique, ce sur quoi il nous est demandé de revenir.

C'est pourquoi quand j'ai introduit la question de ce tableau avec le «fais voir» mis dans la bouche du personnage sur lequel nous allons revenir aujourd'hui, le personnage central de l'Infante, Doña Margarita, Maria d'Autriche, « fais voir », ma réponse a été d'abord, celle qu'en mes termes, j'ai fait donner à la figure de Velasquez présente dans le tableau : «tu ne me vois pas d'où je te regarde». Qu'est-ce à dire, là? Comme je l'ai déjà avancé, la présence dans le tableau de ce qui, seulement dans le tableau, est représentation, celle du tableau lui-même qui, lui, est là comme représentant de la représentation a la même fonction dans le tableau qu'un cristal dans une solution sursaturée, c'est que tout ce qui est dans le tableau se manifeste comme n'étant plus représentation mais représentant de la représentation.

Comme il apparaît, à voir, - faut-il que je fasse de nouveau ressurgir l'image! - que tous les personnages qui sont là, à proprement parler, ne représentent rien et justement pas ceci qu'ils représentent. Ici prend toute sa valeur la figure du chien que vous voyez à droite. Pas plus que lui, aucune des autres figures ne fait autre chose que d'être une représentation, figures de cour qui miment une scène idéale où chacun est dans sa fonction d'être en représentation, en le sachant à peine. Encore que là gise l'ambiguïté qui nous permet de remarquer que, comme il se voit sur la scène quand on y traîne un animal, le chien est lui aussi toujours très bon comédien. « Tu ne me vois pas d'où je te regarde » puisque c'est d'une formule frappée de ma façon qu'il s'agit, je me permettrai de vous faire remarquer que dans mon style je n'ai point dit : « tu ne me vois pas, *là*, d'où je te regarde », que le *là* est élidé, ce *là* sur lequel la pensée moderne a mis tant d'accent sous la forme du *Dasein,* comme si tout était résolu de la fonction de l'être ouvert à ce qu'il y ait un être-là.

Il n'y a pas de *là*, là où Velasquez, si je le fais parler, invoque, ce « tu ne me vois pas d'où je te regarde ». A cette place béante, à cet intervalle non marqué est précisément ce là où se produit la chute de ce qui est en suspens sous le nom de l'objet *a*. Il n'y a point d'autre *là* dont il s'agisse, dans le tableau, que cet intervalle que je vous y ai montré expressément dessiné entre ce que je pourrai tracer mais que vous pouvez, je pense, imaginer aussi bien que moi des deux glissières qui dessineraient le trajet dans ce tableau comme sur une scène de théâtre du mode par où arrivent ces portants ou praticables dont le premier est le tableau au premier plan, dans cette ligne légèrement oblique que vous voyez se prolonger facilement à voir seulement de la figure de ce grand objet sur la gauche, et l'autre, tracée à travers le groupe - je vous ai appris à reconnaître son sillage - qui est celui par lequel le peintre s'est fait introduire comme un de ces -331 -

L'objet de la psychanalyse

personnages de fantasmagorie qui se font dans la grande machinerie théâtrale pour se faire déposer à la bonne distance de ce tableau, c'est-à-dire un peu trop loin pour que nous n'ignorions rien de son intention. Ces deux glissières parallèles, cet intervalle, cet essieu que constitue cet intervalle pour reprendre ce terme de la terminologie baroque de G. Desargues, là et là seulement, est le *Dasein*.

C'est pourquoi l'on peut dire que Velasquez le peintre parce qu'il est un vrai peintre, n'est donc pas là pour trafiquer de son *Dasein, si* je puis dire. La différence entre la bonne et la mauvaise peinture, entre la bonne et la mauvaise conception du monde, c'est que, de même que les mauvais peintres ne font jamais que leur propre portrait, quelque portrait qu'ils fassent, et que la mauvaise conception du monde voit dans le monde le macrocosme du microcosme que nous serions, Velasquez, même quand il s'introduit dans le tableau comme auto-portrait, ne se peint pas dans un miroir, non plus il ne se fait d'aucun bon auto-portrait. Le tableau quel qu'il soit, et même auto-portrait, n'est pas mirage du peintre mais piège à regard. C'est donc la présence du tableau dans le tableau qui permet de libérer le reste de ce qui est dans le tableau de cette fonction de représentation. Et c'est en cela que ce tableau nous saisit et nous frappe. Si ce monde qu'a fait surgir Velasquez dans ce tableau - et nous verrons dans quel projet - si ce monde est bien ce que je vous dis, il n'y a rien d'abusif à y reconnaître ce qu'il manifeste et ce qu'il suffit de dire pour le reconnaître.

Qu'est cette scène étrange qui a eu pour les siècles cette fonction problématique, si ce n'est quelque chose d'équivalent à ce que nous connaissons bien dans la pratique de ce qu'on appelle les jeux de la société et qu'est d'autre qu'un jeu de société, à savoir le tableau vivant ? Ces êtres qui sont là sans doute en raison des nécessités même de la peinture projetée devant nous, qu'est-ce qu'ils font, sinon de nous représenter exactement cette sorte de groupes qui se produisent dans ce jeu du tableau vivant ? Qu'est cette attitude presque gourmée de la petite princesse, de la Suivante agenouillée qui lui présente cet étrange petit pot inutile sur lequel elle commence de poser la main? Ces autres qui ne savent point où placer ces regards que l'on s'obstine à nous dire qu'ils seraient là pour s'entrecroiser, quand il est manifeste qu'aucun ne se rencontre. Ces deux personnages dont Monsieur Green a fait l'autre jour quelque état et dont, ceci soit dit en passant, il aurait tort de croire que le personnage féminin soit une religieuse, c'est ce qu'on appelle une *guarda damas,* tout le monde le sait et même son nom Doña Marcela de Ulloa. Et là, qu'est-ce que fait Velasquez, sinon de se montrer à nous, en peintre, et au milieu de quoi ? De tout ce gynécée. Nous reviendrons sur ce qu'il signifie, sur les questions vraiment étranges qu'on peut se poser concernant le premier titre qui a été donné à ce tableau, je l'ai vu enco- 332 -

Leçon du 25 mai 1966

re inscrit dans un dictionnaire qui date de 1782 : *La famille du roi*! Pourquoi la famille? Mais laissons ceci pour l'instant, quand il n'y a manifestement que la petite infante qui, ici, la représente.

Ce tableau vivant, je dirais, et c'est bien ainsi dans ce geste figé qui fait de la vie une nature morte que sans doute ces personnages, comme on l'a dit, se sont effectivement présentés. Et c'est bien en quoi, tout morts qu'ils soient, ainsi que nous les voyons, ils se survivent, justement d'être dans une position qui du temps même de leur vie n'a jamais changé. Et alors, nous allons voir en effet ce que d'abord nous suggère cette fonction du miroir. Est-ce que cet être, dans cette position de vie fixée, dans cette mort qui nous le fait à travers les siècles surgir comme presque vivant, à la façon de la mouche géologique prise dans l'ambre, est-ce qu'à l'avoir fait passer pour dire son « fais voir » de notre côté, nous n'évoquons pas à son propos, cette image, cette même fable du saut d'Alice qui nous rejoindrait de plonger selon un artifice, dont la littérature carollienne et jusqu'à jean Cocteau a su user et abuser, la traversée du miroir.

Sans doute, dans ce sens, il y a quelque chose à traverser ce qui dans le tableau nous est en quelque sorte conservé, figé. Mais dans l'autre? A savoir de la voie qui après tout nous semble ouverte et nous appelle d'entrer dans ce tableau; il n'y en a pas car c'est bien la question qui vous est posée par ce tableau à vous qui, si je puis dire, vous croyez vivants, de ceci seulement qui est une fausse croyance qu'il suffirait d'être là pour être au nombre des vivants. Et c'est bien là ce qui vous tourmente, ce qui prend chacun aux tripes, à la vue de ce tableau, comme de tout tableau en tant qu'il vous appelle à entrer dans ce qu'il est au vrai et qu'il vous présente comme tel; ceci que les êtres sont, non point là représentés mais en représentation. Et c'est bien là, le fond de ce qui rend pour chacun si nécessaire de faire surgir cette surface invisible du miroir dont on sait qu'on ne peut pas la franchir. Et c'est la vrai raison pourquoi au musée du Prado, vous avez, légèrement sur la droite et de trois quart, pour que vous puissiez vous raccrocher en cas d'angoisse, à savoir un miroir car il faut bien, pour ceux à qui ça pourrait donner le vertige qu'ils sachent que le tableau n'est qu'un leurre, une représentation.

Car après tout, dans cette perspective, c'est le cas de le dire, à quel moment posez-vous la question ou distinguez-vous des figures du tableau en tant qu'elles sont là, au naturel, en représentation et sans le savoir? C'est ainsi qu'en parlant du miroir à propos de ce tableau sans doute on brûle, bien sûr. Car il n'est pas là seulement parce que vous le rajoutez. Nous allons dire, en effet, jusqu'à quel point le tableau, c'est cela même, mais pas par le bout que j'ai cru, à l'instant, devoir écarter. De ces petites Ménines avec leur temps de *Dasein* encore affilié - mais je ne veux point, ici, faire de l'anecdote ni vous raconter de cha-

L'objet de la psychanalyse

cune ce qu'en ce point où elles sont là saisies, elles ont encore à vivre, ceci ne serait que détail à vous égarer et il ne convient pas, rappelons-le, de confondre le rappel des fignolages d'observations et d'anamnèses avec ce qu'on appelle la clinique, si on y oublie la structure. Nous sommes aujourd'hui, ici, pour cette structure, la dessiner. Qu'en est-il donc de cette scène étrange où ce qui vous retient vous-même de sauter, ce n'est pas simplement que dans le tableau il n'y ait pas assez d'espace ? Si le miroir vous retient, ce n'est pas par sa résistance ni par sa dureté. C'est par la capture qu'il exerce, en quoi vous vous manifestez très inférieurs à ce que fait le chien en question puisque c'est lui qui est là, prenons-le, et que d'ailleurs ce qu'il nous montre, c'est que du mirage du miroir il en fait très vite le tour, une ou deux fois, il a bien vu qu'il n'y a là rien derrière.

Et si le tableau est au musée, c'est-à-dire en un seul endroit où si vous faites le même tour, vous serez aussi fort rassurés, c'est-à-dire que vous verrez qu'il n'y a rien, il n'en est pas moins vrai que, tout à fait à l'opposé du chien, si vous ne reconnaissez pas ce dont le tableau est le représentant, c'est justement de marquer cette fonction qu'il a, de vous rappeler qu'au regard de la réalité, vous êtes vous-même inclus dans une fonction analogue à celle que représente le tableau, c'est-à-dire pris dans le fantasme. Dès lors, interrogeons nous sur le sens de ce tableau : le roi et la reine au fond et, semble-t-il, dans un miroir, telle est, là, l'indication que nous pouvons en retirer. J'ai déjà indiqué la visée du point où nous devons chercher ce sens. Ce couple royal sans doute a-t-il affaire avec le miroir. Et nous allons voir quoi. Si tous ces personnages sont en représentation, c'est à l'intérieur d'un certain ordre, de l'ordre monarchique dont ils représentent les figures majeures.

Ici, notre petite Alice, dans sa sphère représentante, est bien en effet comme l'Alice carollienne avec au moins un élément qui, j'en ai déjà employé la métaphore, se présente comme des figures de cartes. Ce roi et cette reine dont les proférations déchaînées se limitent à la décision : « coupez-lui la tête ». Et d'ailleurs pour faire, ici, un rappel de ce sur quoi j'ai dû passer tout à l'heure, observez à quel point cette pièce n'est pas seulement meublée de ces personnages tels que j'espère vous les avoir éclairés mais aussi d'innombrables autres tableaux; c'est une salle de peinture et on s'est pris au jeu d'essayer de lire sur chacune de ces cartes quelle pouvait bien être la valeur qu'y avait inscrite le peintre. Là encore, c'est une anecdote où je n'ai point à m'égarer, sur le sujet d'Apollon et Marsyas qui sont au fond, ou bien encore de la dispute d'Arachné et de Pallas devant le tissage, de cet enlèvement d'Europe que nous retrouvons au fond de la peinture voisine, ici exposée, des *Manderas*. Où sont-ils ce roi et cette reine autour de quoi en principe se suspend toute la scène, à proprement parler? Car il n'y a pas que la scène primitive, la scène inaugurale, il y a -334-

Leçon du 25 mai 1966

aussi cette transmission de la fonction scénique qui ne s'arrête à nul moment primordial.
Observons que la représentation est faite pour qui, pour quoi? Pour leur vision, mais de là où ils sont, ils ne voient rien car c'est là qu'il convient de se souvenir de ce qu'est le tableau, non point une représentation autour de quoi l'on tourne et pour laquelle on change d'angle. Ces personnages n'ont pas de dos et le tableau, s'il est là retourné, c'est pour précisément que ce qu'il a sur sa face, à savoir ce que nous voyons, nous soit caché. Ce n'est pas dire qu'il s'offre pour autant au prince. Cette vision royale, elle est exactement ce qui correspond à la fonction quand j'ai essayé de l'articuler explicitement au grand Autre dans la relation du narcissisme. Reportez-vous à mon article dit « Remarque »[1] sur un certain discours qui s'était tenu au *Congrès de Royaumont*. je rappelle pour ceux qui ne s'en souviennent plus ou d'autres qui ne le connaissent pas, qu'il s'agissait alors de donner sa valeur, de restaurer dans notre perspective deux thématiques qui nous avaient été produites par un psychologue et qui mettait l'accent sur le Moi idéal et l'Idéal du moi, fonctions si importantes dans l'économie de notre pratique; mais où de voir rentrer la psychologie indécrottable de ces références consciencielles dans le champ de l'analyse, nous voyions de nouveau produite le premier comme le moi qu'on se croit être et l'autre comme celui qu'on se veut être.

> Ici, il ne s'agit point de structure mais comme chaque fois que nous nous référons à des modèles optiques d'une métaphore, bien sûr une métaphore qui s'applique, si nous savons que grâce à un miroir sphérique une image réelle peut

Avec toute l'amabilité dont je suis capable quand je travaille avec quelqu'un, je n'ai fait que cueillir ce qui dans cette amorce pouvait me paraître favorable à rappeler ce dont il s'agit, c'est-à-dire d'une articulation qui rend absolument nécessaire de maintenir dans ces fonctions leur structure avec ce que cette structure impose du registre de l'inconscient; que je l'ai figuré par cette image du point S qui, par rapport à un miroir effectivement dont il s'agit, à savoir maintenant quelle est ici la fonction ambiguë. A se mettre, donc, à l'aide de ce miroir par où je définis dans ce schéma le champ de l'autre, au pouvoir de voir, grâce au miroir, d'un point qui n'est pas celui qu'il occupe, ce qu'il ne pourrait voir autrement du fait qu'il se tient dans un certain champ, à savoir ce qu'il s'agit de produire dans ce champ, ce que j'ai représenté par un vase retourné sous une planchette et profitant d'une vieille expérience de physique amusante, prise pour modèle.

1 - Remarque sur le rapport de Daniel Lagache. - 3 3 5 -

être produite d'un objet caché sous ce que j'ai appelé une planchette. Et que, dès lors, si nous avions là un bouquet de fleurs prêt à accueillir ce cernage, le col de ce miroir, il y a là un jeu qui est précisément celui que constitue ce petit tour de physique amusante, à condition que pour le voir on soit dans un certain champ scénique qui se dessine à partir du miroir sphérique. Si on ne l'occupe pas, justement, on peut, à se faire transférer comme vision dans un certain point du miroir, se trouver là, dans le champ conique qui vient du miroir sphérique. C'est-à-dire que c'est ici qu'on voit le résultat de l'illusion, à savoir les fleurs entourées de leur petit vase. Ceci bien sûr, comme modèle optique n'est point la structure, pas plus que Freud n'a jamais pensé vous donner la structure de fonctions physiologiques quelconques en vous parlant du moi, du surmoi, de l'idéal du moi ou même du ça. Il n'est nulle part dans le corps; l'image du corps, par contre, y est. Et ici le miroir sphérique n'a point d'autre rôle que de représenter ce qui, en effet, dans le cortex peut être l'appareil nécessaire à nous donner dans son fondement cette image du corps.
Mais il s'agit de bien d'autre chose dans la relation spéculaire et ce qui fait pour nous le prix de cette image dans sa fonction narcissique, c'est ce qu'elle vient pour nous, à la fois, à enserrer et à cacher de cette fonction du a. Latente à l'image spéculaire, il y a la fonction du regard. Et pourtant, je suis étonné, sans savoir à quoi le rapporter, (à la distraction ? J'espère non pas au manque de travail ou simplement au désir de ne pas s'embarrasser soi-même ?) est-ce qu'il n'y a pas là quelque problème au moins soulevé depuis que je vous ai dit que le a n'est pas spéculaire? Car, dans ce schéma, le bouquet de fleurs vient de l'autre côté du miroir. Il se reflète dans le miroir, le bouquet de fleurs. C'est bien toute la problématique de la place de l'objet a. A qui appartient-il dans ce schéma? A la batterie de ce qui concerne le sujet ici en tant qu'il est intéressé dans la formation de ce moi-idéal, ici, incarné dans le vase de l'identification spéculaire où le moi prendra son assiette, ou bien à quelque chose d'autre ? Bien sûr, ce modèle n'est point exhaustif. Il y a le champ de l'Autre, ce champ de l'Autre que vous pouvez incarner dans le jeu de l'enfant, que vous voyez s'incarner dans les premières références qu'il fait aussitôt à sa découverte de sa propre image dans le miroir, il se retourne pour la faire en quelque sorte authentifier à celui qui à ce moment-là le soutient, le supporte ou est dans son voisinage.
La problématique de l'objet a reste donc toute entière à ce niveau. Je veux dire celui de ce schéma. Eh bien, est-ce que j'ai besoin de beaucoup insister pour vous permettre de reconnaître, dans ce tableau, sous le pinceau de Velasquez, une image presque identique à celle que je vous ai là présentée ? Qu'est-ce qui ressemble plus à cette sorte d'objet secret sous une brillante vêture qui est d'une part, ici, représenté dans le bouquet de fleurs, voilé, caché pris, enserré, autour -336-

Leçon du 25 mai 1966

de cette énorme robe du vase qui est à la fois image réelle mais image réelle saisie au virtuel du miroir et l'habillement de cette petite infante, personnage éclairé, personnage central, modèle préféré de Velasquez qui l'a peinte sept ou huit fois et vous n'avez qu'à aller au Louvre pour la voir peinte la même année ? Et Dieu sait si elle est belle et captivante. Qu'est-ce que c'est, pour nous analystes, que cet objet étrange de la petite fille que nous connaissons bien? Sans doute, elle est, déjà là, selon la bonne tradition qui veut que la reine d'Espagne n'ait pas de jambes. Mais est-ce une raison pour nous de l'ignorer? Au centre de ce tableau est l'objet caché dont ce n'est pas avoir l'esprit mal tourné de l'analyste - le ne suis pas ici pour abonder dans une certaine thématique facile - mais pour l'appeler par son nom parce que ce nom reste valable dans notre registre structural et qui s'appelle la fente.

Il y a beaucoup de fentes dans ce tableau, semble-t-il. Vous pourriez vous mettre à les compter sur les doigts en commençant par Doña Maria Agustina de Sarmiento qui est celle qui est à genoux, l'Infante, l'autre qui s'appelle Isabel de Velasco, l'idiote-là, le monstre Mari-Barbola, la doña Marcela de Ulloa aussi et puis, je ne sais pas, je ne trouve pas que les autres personnages soient d'une nature autre qu'à être des personnages à rester dans un gynécée en toute sécurité pour celles qu'ils gardent. La *guarda damas,* falot qui est tout à fait à droite, et pourquoi pas, aussi le cabot qui, tout comédien qu'il soit, me paraît un être bien tranquille. Il est bien singulier que Velasquez se soit mis là, au milieu. Il fallait vraiment le vouloir. Mais cette anecdote franchie, ce qui est important, c'est le contraste de ceci que toute cette scène qui ne se supporte que d'être prise dans une vision et vue par des personnages dont je viens de vous souligner que par position, ils ne voient rien. Tout le monde leur tourne le dos et ne leur présente en tout cas que ce qu'il n'y a pas à voir.

Or, tout ne se soutient aussi que de la supposition de leurs regards. Dans cette béance gît à proprement parler, une certaine fonction de l'Autre qui est justement celle où l'âme d'une vision monarchique au moment où elle se vide, de même qu'à maintes reprises, pour ce qui est de la conception du Dieu classique, omniprésent, omniscient, omnivoyant, je vous pose la question : « Ce Dieu là peut-il croire en Dieu, ce Dieu-là sait-il qu'il est Dieu? ». De même ce qui, ici, dans la structure même s'inscrit, c'est cette vision d'un Autre qui est cet Autre vide, pure vision, pur reflet, ce qui se voit, à la surface, proprement de miroir de cet Autre vide, de cet Autre complémentaire du « je pense » cartésien, je l'ai souligné, de l'Autre en tant qu'il faut qu'il soit là pour supporter ce qui n'a pas besoin de lui pour être supporté, à savoir la vérité qui est là, dans le tableau, telle que je viens de vous la décrire.

Cet Autre vide, ce Dieu d'une théologie abstraite, pure articulation de mira- -337-

L'objet de la psychanalyse

ge, Dieu de la théologie de Fénelon, liant l'existence de Dieu à l'existence du moi, c'est là le point d'inscription, la surface sur laquelle Velasquez nous représente ce qu'il a à nous représenter. Mais comme je vous l'ai dit, pour que ceci tienne, il reste qu'il faut qu'il y ait aussi le regard. C'est ceci qui dans cette théologie est oublié et cette théologie dure toujours pour autant que la philosophie moderne croit qu'il y a eu un pas de fait avec la formule de Nietzsche qui dit que Dieu est mort. Et après ? Ça a changé quelque chose ? Dieu est mort, tout est permis dit le vieil imbécile, qu'il s'appelle le père Karamazoff ou bien Nietzsche. Nous savons tous que depuis que Dieu est mort, tout est comme toujours dans la même position, à savoir que rien n'est perdu, pour la simple raison que la question, non pas de la vision de Dieu et de son omniscience, est là ce qui est en cause mais de la place et de la fonction du regard. Là, le statut de ce qu'il en est advenu du regard de Dieu n'est pas volatilisé. C'est pour ça que je vous ai parlé comme j'ai pu vous parler, comme je vous ai parlé du pari de Pascal parce que, comme dit Pascal, « nous sommes engagés » et que les histoires de ce pari, ça tient toujours. Et que nous en sommes toujours à jouer à la balle entre notre regard, le regard de Dieu, et quelques autres menus objets comme celui que nous présente, dans ce tableau, l'Infante.

Et ceci va me permettre de terminer sur un point essentiel pour la suite de mon discours. je m'excuse pour ceux qui n'ont pas le maniement de ce que) 'ai avancé précédemment de l'ordre de ma topologie, à savoir ce menu objet appelé le cross-cap ou le plan projectif où peut se découper, d'un simple tour de ciseaux la chute de l'objet a faisant apparaître cet S doublement enroulé qui constitue le sujet. Il est clair que dans la béance réalisée par cette chute de l'objet qui est, en l'occasion, le regard du peintre, ce qui vient s'inscrire, c'est, si je puis dire, un objet double car il comporte un ambocepteur. La nécessité de cet ambocepteur, je vous le démontrerai quand je reprendrai ma démonstration topologique dans cette occasion, c'est précisément l'Autre. A la place de son objet, le peintre, dans cette oeuvre, dans cet objet qu'il produit pour nous, vient placer quelque chose qui est fait de l'Autre, de cette vision aveugle qui est celle de l'Autre, en tant qu'elle supporte cet autre objet.

Cet objet central, la fente, la petite fille, la girl en tant que phallus qui est ce signe aussi bien que tout à l'heure, je vous l'ai désigné comme la fente. Qu'en est-il de cet objet ? Est-il l'objet du peintre ou dans ce couple royal dont nous savons la configuration dramatique, le roi veuf, qui épouse sa nièce, tout le monde s'esbaudit, vingt-cinq ans de différence. C'est un très bon intervalle d'âge mais peut-être pas quand l'époux a environ quarante ans. Il faut attendre un peu! Et entre les deux de ce couple où nous savons que ce roi impuissant a conservé le statut de cette monarchie qui, comme son image même, n'est plus -338-

Leçon du 25 mai 1966

qu'une ombre et un fantôme, et cette femme jalouse, nous le savons aussi par les témoignages contemporains, quand nous voyons que dans ce tableau qu'on appelle la famille du roi, alors qu'il y en a une autre, qui a vingt ans de plus, qui s'appelle Marie-Thérèse et qui épousera Louis XIV Pourquoi est-ce qu'elle n'est pas là si c'est la famille du roi ? C'est peut-être que la famille ça veut dire tout autre chose. On sait bien qu'étymologiquement famille ça vient de famulus, c'est-à-dire tous les serviteurs, toute la maisonnée. C'est une maisonnée bien centrée, ici, sur quelque chose et sur quelque chose qui est la petite Infante, l'objet a. En quoi nous allons ici rester sur la question dont il est mis en jeu dans une perspective de subjectivation aussi dominante que celle d'un Velasquez dont je ne peux dire qu'une chose, c'est que je regrette d'abandonner son champ dans *les Ménines* cette année, puisqu'aussi bien vous voyez bien que j'avais envie aussi de vous parler d'autre chose.

Quand il se produit ce quelque chose qui n'est bien entendu pas la psychanalyse du roi puisque, d'abord, ce serait de la fonction du roi qu'il s'agit, non pas du roi lui-même. Quand vient apparaître dans cette prise parfaite cet objet central où viennent se conjoindre, comme dans la description de Michel de Foucault, ces deux lignes croisées qui départagent le tableau pour, au centre, nous isoler cette image brillante.

Est-ce que ce n'est pas fait pour que nous, analystes, qui savons que c'est là le point rendez-vous de la fin d'une analyse, nous nous demandions comment pour nous se transfère cette dialectique de l'objet a, si c'est à cet objet a qu'est donné le terme et le rendez-vous où le sujet doit se reconnaître ? Qui doit le fournir? Lui ou nous ? Est-ce que nous n'avons pas autant à faire qu'a à faire Velasquez dans sa construction? Ces deux points, ces deux lignes qui se croisent portant dans l'image même du tableau ce bâti de la monture, les deux montants qui se croisent, c'est là où je veux laisser suspendu la suite de ce que j'aurai à vous dire non sans y ajouter ce petit trait. Il est singulier que si je termine sur la figure de la croix, vous puissiez me dire que Velasquez la porte sur cette espèce de blouson avec manches à crevés dont vous le voyez revêtu.

Eh bien! apprenez-en une que je trouve bien bonne. Velasquez avait, pour le roi, démontré la monture de ce monde qui tient tout entier sur le fantasme. Dans ce qu'il avait peint d'abord, il n'y avait pas de croix sur sa poitrine et pour une simple raison, c'est qu'il n'était pas encore Chevalier de l'Ordre de Santiago. Il a été nommé environ un an et demi plus tard et on ne pouvait le porter que huit mois après. Et tout ça nous mène, tout ça nous mène en 1659. Il meurt en 1660 et la légende dit qu'après sa mort, c'est le roi lui-même qui est venu, par quelque subtile revanche, peindre sur sa poitrine cette croix. -339-

-340-

Leçon XX 1er juin 1966

Nous avançons vers la clôture de cette année dont je m'aperçois que, par rapport à la plus grande partie de mes collègues, je la prolonge avec un zèle inhabituel. Il n'est pas coutume de vous solliciter d'une présence au-delà du début de juin, pourtant on sait que ma coutume est différente et il est probable que je ne la modifierai pas beaucoup cette année. Tout dépend de la place que le donnerai au séminaire fermé, un ou deux.
Il me reste donc, deux fois à vous parler, dans la position d'aujourd'hui dite du cours ouvert. Ce sera bien sûr pour essayer de rassembler le sens de ce que j'ai apporté devant vous cette année sous le titre de l'objet de la psychanalyse dont vous savez qu'il n'est point cette sorte d'ouverture vague qui s'offre à simple lecture du titre mais qu'il veut dire très précisément ce que j'ai articulé dans la structure comme l'objet a.
Vous pourrez remarquer aussi que, si l'objet a est bien celui dont il se trouverait prendre dans son accolade l'ensemble des objets que les psychanalystes ont fait fonctionner sous cette rubrique, j'aurais certainement manqué quelque peu, même beaucoup, à la fonction descriptive ou de collection. Je les ai énumérés quelques fois à la file, mais on ne peut pas dire que je me sois appesanti sur leur bouquet et puisque l'autre jour je rappelais leur représentation justement sous la forme d'un bouquet de fleurs, je ne me suis pas étalé sur leur botanique à chacune.
J'ai surtout parlé d'éléments topologiques et d'éléments topologiques où en somme je n'ai pas, jusqu'à présent, d'une façon explicite tout à fait pointé où le mettre, cet objet a. Bien sûr, ceux qui m'écoutent bien ont pu plus d'une fois recueillir que l'objet a est de structure topologique, celle que je vous ai imagée par les figures du tore, du cross-cap, de la mitre, voire de la bouteille de Klein. On peut l'en détacher avec une paire de ciseaux. Ils ont pu entendre aussi que -341-

L'objet de la psychanalyse

c'est là une opération sur la nature de laquelle on se tromperait tout à fait que si on croyait que l'en détacher avec une paire de ciseaux sous la forme de quelques rondelles, ça représente quoi que ce soit.

Là, encore, le terme de représentant de la représentation conviendrait car la représentation n'est absolument pas du tout dans cette opération d'isolation, de découpage et il est facile de s'apercevoir que si ces structures sur lesquelles j'ai opéré pour mettre en valeur l'articulation de cette opération, ces structures ont, si je puis dire, leurs ressources propres en des points qui singulièrement par rapport à ce qu'elles représentent, justement, ne peuvent guère se désigner que par le terme de trou.

Si notre tore est efficace à représenter quelque chose, un enroulement répété, successif comme du fameux serpent amphisbène qui représente pour les Anciens quelque symbole de la vie, bref si ce tore a une valeur quelconque c'est justement parce que c'est une structure topologique qui est marquée de cette chose centrale qu'il est assurément bien difficile de cerner quelque part, puisqu'elle semble simplement n'être qu'une partie de son extérieur mais qui incontestablement structure le tore très différemment d'une sphère. Eh bien, l'objet a, je le disais tout à l'heure, ceux qui ont prêté attention à ce que je dis et qui ont pu même incidemment me le voir explicitement prononcer, l'objet a, c'est là dans cet espace du trou qu'il est proprement, disons, représentable, proprement de ce fait qu'il n'est aucunement représenté.

Nous allons voir ces choses tout à l'heure se boucler. C'est à savoir pourquoi en somme nous en venions à une référence proprement située dans ce champ topologique; mais, dès maintenant, vous pouvez voir qu'il y a sûrement quelque cohérence entre le fait qu'au dernier temps des séminaires qui ont précédé, y inclus les séminaires fermés qui se sont passés tout entiers à développer à propos d'un tableau très éminent pour permettre de manifester, accentuer en quelque sorte, par le peintre, la fonction de la perspective, nous nous sommes trouvés, je dois dire d'une façon à laquelle vous pouvez faire la plus grande confiance, je veux dire que j'y ai poussé aussi loin que possible la rigueur avec laquelle peut s'énoncer dans ce cas du champ scopique, comment se compose le fantasme, enfin qu'il est pour nous le représentant de toute représentation possible du sujet.

Vous sentez bien qu'il y a un rapport entre le fait que j'ai mis tous les feux sur ce champ scopique, sur l'objet a scopique, le regard en tant, il faut bien le dire, qu'il n'a jamais été étudié, jamais été isolé, je parle là où j'ai à parler, à savoir dans le champ psychanalytique, où il est tout de même bien étrange qu'on ne se soit pas aperçu qu'il y avait là quelque chose à isoler autrement que pour l'évoquer dans, et encore sans le nommer, dans de grossières analogies; un -342-

Leçon du 1 er juin 1966

auteur au nom un petit peu rebattu dans l'enseignement analytique, Monsieur Fenichel, nous a démontré les analogies de l'identification scoptophilique avec la manducation. Mais analogie n'est pas structure et ce n'est pas à l'intérieur de la scoptophilie isoler de quel objet il s'agit et quelle est sa fonction.

Il y a bien d'autres choses encore par où le regard aurait pu faire son entrée, au point où nous en sommes, et où au moins une partie d'entre vous ont pu la dernière fois m'entendre après l'avoir situé, ce regard au centre même du tableau, caché quelque part sous les robes de l'Infante, de ce point enveloppé, leur donner, si je puis dire, leur rayonnement et où j'ai fait remarquer qu'il était là. Par quel office ? S'il est vrai, comme je l'ai dit, que ce que le peintre nous représente, c'est l'image qui se produit dans l'œil vide du roi, cet oeil qui comme tous les yeux est fait pour ne point voir et qui supporte en effet cette image, telle qu'on nous l'a peinte, c'est-à-dire non pas dans un miroir mais bel et bien son image dans le bon sens, à l'endroit. Ici le regard est ailleurs, là dans l'objet qui est l'objet a, par rapport à ceux qui tout au fond, le couple royal, en posture à la fois de ne rien voir et de voir par leur reflet quelque part au fond de la scène, là où nous sommes cet objet a devant ce miroir, en somme inexistant de l'Autre. Nous avons posé la question de savoir de qui il est l'appartenance : de ceux qui le supportent dans cette vision vide ou du peintre ici placé comme sujet regardant, qui fait surgir la transmutation de l'œuvre d'art?

Cette ambiguïté de l'appartenance de l'objet a, c'est là ce qui nous permet de le rapporter, de renouer à ce fil précédent que nous avons laissé pendant autour de la fonction de l'enjeu en tant que nous l'avons illustré du Pari de Pascal. L'objet a rejoignant ici sa plus universelle combinatoire, c'est ce qui est en jeu entre $ et A, en tant que aucun d'entre eux ne saurait coexister avec l'autre, sinon d'être marqué du signe de la barre, c'est-à-dire d'être en position de divisé précisément de l'incidence de l'objet a.

L'impasse, l'écartèlement, où est mise la fonction du sujet justement dans la fonction du pari, ce pari absurde vraiment crucial pour tous ceux qui se sont penchés sur son analyse, je rappelle que j'en ai fait le chapitre d'introduction à l'avancée de mon exposé cette année sur l'objet a.

Il s'agit, aujourd'hui, de placer ce que j'avance ainsi, de le replacer dans l'économie de ce que vous connaissez, de ce qui vous sert d'appui dans la doctrine de Freud, car aussi bien, il ne doit pas être oublié pour situer la portée de ce que je vous enseigne du procédé de mon enseignement, qu'il n'est autre que ce qu'il -343-

s'est déclaré être à l'origine, et qui lui donne sa chair et son lien, car autrement on pourrait s'étonner de tel ou tel détour de mes cheminements. Et pour qui reprendra ce que j'énonce depuis maintenant quelques quinze ans, dans le recueil qui en a toujours été fait avec soin, sinon avec succès, et qui permettra au moins d'en garder le réseau général, on verra qu'il n'y a rien qui n'ait été à chaque fois, très exactement commandé par ceci que ce qui m'est demandé est quoi? Repenser Freud. Voilà comme je l'avancerai d'abord en prêtant là à toutes sortes d'ambiguïtés voire de malentendus, *Rückkehr zu Freud,* retour à Freud, ai-je dit d'abord à un moment où ceci prenait son sens des manifestations confusionnelles d'un prodigieux dévoiement dans l'analyse.

Il est d'importance secondaire qu'il apparaisse ou non que j'y ai, si peu que ce soit, obvié. C'était plus ou moins de cette contingence que je m'autorisais. L'idéal, bien classique en toutes sortes d'idéalisations d'un retour aux sources, n'est certes pas ce qui me poignait! Repenser, voilà ma méthode. Mais j'aime mieux ce second mot, si justement vous penchant sur lui pour le dévisser quelque peu, vous vous apercevez que le mot méthode peut exactement vouloir dire : voie reprise par après. Le mot *méta*, comme toutes les prépositions grecques et à la vérité comme toutes les prépositions dans toutes les langues pour peu qu'on s'y intéresse, est toujours un objet d'études extraordinairement rémunérant. S'il y a une espèce de mots à propos duquel on peut dire que toute espèce de prééminence donnée dans l'étude linguistique à la signification est destinée à se perdre dans un labyrinthe inextricable, c'est bien toutes les prépositions.

L'exploration de la richesse et de la diversité de l'éventail des sens du mot *méta*, vous pouvez vous-même essayer d'en faire l'épreuve avec les dictionnaires et vous verrez que rien n'obvie à ce que de ce *méta*... - je passe ce que proprement nécessitent les formes structurales que j'ai, cette année, promues devant vous et nommément en vous montrant sur la bande de Moebius qui joue, apparemment, dans deux de ces formes la fonction d'un rapport tout à fait fondamental, exemplaire, la fonction de support de ce qui est leur structure et qui est aussi latente à la troisième, cette bande de Moebius qui nous exemplifie ce que j'appellerai la nécessité dans une structure du double tour. Je veux dire que par un seul tour, vous ne bouclez qu'apparemment ce qui s'y cerne, ne faisant retour à votre point de départ qu'à cette seule condition d'y avoir renversé votre orientation. Surface non orientable ce qui nécessite qu'après, si je puis dire, l'avoir deux fois perdue, vous ne la retrouviez qu'à faire deux tours.

C'est très exactement le sens que je donnerai à ma méthode au regard de ce qu'a enseigné Freud. S'il y a, en effet, quelque chose d'étrange qui soit le caractère bouclé, fermé, s'achevant quoique marqué d'une torsion par quelque chose - 344-

Leçon du 1 er juin 1966

qui se rejoint dans ce point où je l'ai longtemps souligné sous sa plume, soit la *Spaltung* de l'ego et qui revient tout chargé du sens accumulé au cours d'une longue exploration, celle de toute sa carrière vers un point originel au sens complètement transformé, point originel d'où il partait presque de la notion complètement différente du dédoublement de la personnalité... disons que cette notion, en somme courante, il a su complètement la transformer par les repères de l'inconscient, c'est celle-là à laquelle à la fin, sous la forme de la division du sujet, il donnait son sceau définitif.

Ce que j'ai à faire c'est très exactement de faire une seconde fois le même tour mais dans une telle structure le faire une seconde fois n'a absolument pas le sens d'un pur et simple redoublement. Et cette nécessité structurale a quelque chose de tellement premier qu'il ne nous est permis d'y accéder que par la voie d'un difficile repérage, quelque chose qui, je dirais, presque nécessite une sorte de boussole à laquelle il me faut bien, de la façon dont j'ai à opérer, parlant à des praticiens [...] de vous fier à la mienne, très proprement en tant qu'elle se supporte d'une combinaison de l'expérience analytique et de la lecture de Freud mais dont la trigonométrie a tout de même sa sanction, c'est à savoir, disons le mot, si ça colle ou pas.

Tous ceux qui viennent là pour m'entendre peuvent recouper effectivement qu'avec une construction qui, bien des fois, semble s'appareiller d'éléments qui étaient à Freud bien étrangers, c'est très précisément à ces points de rendez-vous, et importants, que je me trouve le rencontrer et d'une façon qui éclaire d'une toute nouvelle perspective les points sur lesquels Nietzsche a mis l'accent de la valeur. J'ai dit tout à l'heure qu'il n'était pas tellement important que pendant le temps où je poursuis cette opération se manifeste bien clairement quelque chose du côté de ce qui s'énonce du courant de la psychanalyse comme un renversement du mouvement. Il faut bien en tout cas que je me résigne que ce que j'enseigne ne porte pas immédiatement ce qu'il est fait pour engendrer, qu'il se contente d'abord de rassembler ceux qui y peuvent trouver matière. Car aussi bien, il est un certain ordre d'opérations auquel je n'ai pas à donner de nom général, si ce n'est qu'il est proprement celui qui s'exemplifie de ce que je viens de définir, à savoir l'achèvement d'une structure dont il n'est pas tellement essentiel qu'il se sanctionne immédiatement par ses effets de communication.

Au grand étonnement de quelqu'un que j'évoque ici dans le souvenir, j'ai pu énoncer que ce que j'avais dit un jour devant un auditoire qui n'était certainement pas le vôtre, devant un auditoire qui n'était pas non plus de tellement mauvaise qualité, mais devant un auditoire fort peu préparé, ce que j'avais pu avancer sous un titre comme : « Dialectique du désir et subversion du sujet ».

« Comment!

me disait-on, pouvez-vous croire qu'il y ait le moindre intérêt à -345-

L'objet de la psychanalyse

énoncer ce que vous énoncez devant des gens aussi peu faits pour l'entendre ? Est-ce que vous croyez que ceci existe dans une sorte de tiers ou de quart espace ? » Assurément pas, mais qu'une certaine boucle ait été effectivement bouclée et que quelque chose, si peu que ce soit, en reste indiqué quelque part, voilà qui suffit parfaitement à justifier qu'on se donne la peine d'en faire l'énoncé. C'est ici que la notion d'intersubjectivité devient tout à fait secondaire; le dessin de la structure peut attendre; une fois qu'il est là, il se soutient par lui-même et à la façon, si je puis dire, - la métaphore m'en vient là extemporanée - à la façon d'un piège, d'un trou, d'une fosse. Il attend que quelque sujet du futur vienne s'y prendre. Il n'y a donc que peu à s'inquiéter de ce qu'on peut appeler la défaillance d'une certaine communauté, dans l'occasion, la psychanalytique, où plus tôt il y a à repérer, à ce propos, en quoi cette défaillance consiste, précisément dans la mesure, comme je le fais quelquefois, où on peut y repérer qu'elle porte témoignage en faveur de la structure qu'il y a à dessiner. Vous me direz : « où sont les critères de celui qui donne la bonne structure ? »

Mais, précisément, c'est la structure elle-même, dans le champ où il s'agit du sujet. Si la structure n'est pas telle que dans l'esquisse, le projet que vous faites d'un champ d'objectivation, il n'est pas impliqué comme nécessaire que vous deviez trouver la marque, l'empreinte, la trace sanglante et éclatée du sujet lui-même, si c'est exclu d'avance, si je puis dire, au nom de cette fausse modestie expérimentale qui, croyant s'autoriser de ce qui a réussi dans le champ de la science physique, croit pouvoir se permettre de projeter en ce champ qu'on appelle psychosociologie cette sorte d'objectivation pleine et de plein droit, au nom de je ne sais quelle façon de tirer son épingle du jeu au départ, à l'abri de la fausse modestie expérimentale, nous dirons qu'il est un critère, un registre de l'épreuve, qui est valable logiquement, que j'appellerais de ces termes. Il y a des structures initiales de la démarche de la pensée dont on ne peut rien dire de plus qu'elles peuvent ou ne peuvent pas être soupçonnées d'être vraies. Là est le test de la structure.

Si faussement modeste qu'elle soit, celle qui s'avance dans son champ, celui que j'ai nommé tout à l'heure d'une façon qui ne présente pas en elle la nécessité de cette déchirure, de cette béance, de cette plaie qui se retrouvera, c'est le signe dans un certain nombre de paradoxes et aussi bien le champ de cette science réussie, sans doute, qui est la nôtre pour autant que dans tout son champ physique qu'elle a réussi à forclore le sujet, ne peut donner son fondement, son principe mathématique qu'à retrouver cette même béance sous la forme d'un certain nombre de paradoxes. En ce point elle continue à pouvoir donc être soupçonnée d'être vraie. -346-

Leçon du 1 er juin 1966

Mais toute cette plaie que nous laissons s'étendre au nom de ne pas savoir motiver ce que veut dire qu'elle ne saurait en aucun cas être soupçonnée d'être vraie, voilà ce qui laisse le champ libre à ce que j'ai appelé cette plaie que vous pouvez épingler encore du terme de médico-pédagogique. C'est bien là la gravité du cas du psychanalyste. Car c'est toute leur force et je pense que ce que les mots que je dis ont assez de poids et de portée pour que, concernant leur place, vous donniez son sens à ce prestige - ils n'en ont pas d'autre - dans le champ de la science qu'ils peuvent bien être soupçonnés d'être les représentants d'une représentation qui serait véridique. C'est bien dans ce registre, et ce qui accroche, et ce qui arrête devant ce qui serait normal : une pure et simple position de rejet puisqu'aussi bien nous n'avons pas encore réussi à donner un statut valable au matériel qu'ils apportent.

Or c'est bien là, et le glissement, et l'alibi qu'une formation réponde à une définition de la structure par quoi elle peut être soupçonnée d'être vraie. Ce qui, puisqu'il n'y a que soupçon, ne veut pas dire suffisance mais n'implique un « il faut» au-delà duquel peut-être rien d'adjoint ne peut décisivement apporter la suffisance. Tel est ce signe qui est la définition de ce soupçon. Et c'est bien là, en effet, notre problématique devant ce que nous propose le symptôme comme question de la vérité. Chaque fois que nous avons affaire diversement campés dans un savoir à cette interrogation de la vérité, la même ambiguïté se présente que supporte et qu'incarne le terme de représentant de la représentation. Car c'est bien ainsi que depuis toujours échoue sur le leurre que je vais dire : la critique par *l'Aufklärung* de la religion.

Ces représentants savent fort bien l'erreur en quoi consiste cette représentante de la vérité, de l'attaquer sur les représentations, sur les représentations qu'elle en donne, et ceci, les représentants eux-mêmes, c'est-à-dire les personnages diversement sacralisés le savent fort bien. Ils encouragent que les assiégeants de la citadelle discutent sur la vraisemblance de l'arrêt du soleil dans la bataille de Josué ou telle ou telle autre historiette du texte sacré.

La question n'est pas à porter dans la structure qui prétend intéresser la question de la vérité sur les représentations, quelles que soient, quelles que puissent être les représentations de cette structure, mais sur les représentants de la représentation.

C'est pourquoi bien que ceux-ci aiment mieux que la bataille se porte sur les thèmes d'autant plus inexpugnables de la révélation qu'on peut les pourfendre aussi longtemps qu'on voudra, comme ils sont de la matière même de la structure, c'est-à-dire pas de la même matérialité que les épées qui les traversent, ils se porteront encore longtemps fort bien...

Ainsi, inverse est ce que nous pourrons appeler la trahison des psychanalystes. C'est que pour être les représentants d'une position qui peut être soup- - 347 -

L'objet de la psychanalyse

çonnée d'être vraie, ils se croient en devoir de donner corps par tout autre moyen que ceux qui devraient découler du cernage le plus strict de leur fonction de représentant; ils s'efforcent au contraire d'authentifier les représentations de toutes les façons les plus étrangères qu'ils puissent chercher pour leur donner le sceau du généralement reçu.

Voici donc la fin de ce que nous cherchons à construire : les critères de la structure en tant qu'ils répondent à ces exigences étant donné ce qui est abordé, à savoir la structure du sujet, qu'une doctrine puisse être soupçonnée d'être vraie, ce qui implique chez ceux qui en sont les représentants quelque chose d'autre que de s'appuyer sur des critères étrangers. Voilà ce qui justifie non seulement la méthode mais les limites selon lesquelles nous devons aborder certains éléments-clé de cette structure et concernant tel objet *a,* celui par exemple du champ scopique, assurément, nous imposer cette discipline qui ne va pas sans quelque puritanisme, de faire peu de cas de la richesse de ce qui nous est là offert. Car aussi bien, comment ne pas marquer quel point de concours est ce regard autour duquel déjà Freud nous a appris, lui et lui seul, à repérer la fonction, la valeur du signe de *l'Unheimlichkeit* car vous pourrez remarquer, à reprendre son étude, que dans les œuvres qu'il apporte en témoignage de cette dimension, le rôle, la fonction qu'y joue le regard sous cette forme étrange de l'œil aveugle parce qu'arraché.

je doute [que] quelque attribut que ce soit qui peut en représenter l'équivalent proche, les lunettes par exemple, ou encore l'œil de verre, le faux œil, c'est là toute la thématique d'Hoffman et Dieu sait si elle est encore plus riche que je ne peux ici l'évoquer: la référence aux Élixirs *du diable* est là à votre portée.

Il y a toute une histoire de l'œil, c'est le cas de le dire. Et ceux qui ont ici l'oreille ouverte de ce qui peut être information larvée, savent à quoi je fais allusion en parlant de *L'histoire de l'œil.* C'est un livre publié anonyme par un des personnages les plus représentatifs d'une certaine inquiétude essentielle, à notre époque, et qui passe pour un roman érotique. *L'histoire de l'œil* est riche de toute une trame bien faite pour nous rappeler, si l'on peut dire, l'emboîtement, l'équivalence, la connexion entre eux de tous les objets *a* et leur rapport central avec l'organe sexuel. Bien sûr, ce n'est pas sans effet que nous pourrions en rappeler que ce n'est pas en vain que c'est dans ce point de la fente palpébrale que se produit le phénomène du pleur dont on ne peut pas dire que nous n'ayons pas, à cette occasion, à nous interroger sur son rapport à la signification structurale donnée à cette fente. Et comment ne pas voir aussi que ce n'est pas en vain que l'œil ou plutôt cette fente joue le rôle, pour nous, de la fonction de porte du sommeil. En voilà beaucoup et assez pour nous égarer. Trop de richesse ou trop d'anecdotes ne sont faites que pour nous faire retomber dans l'ornière de je ne -348-

Leçon du 1 er juin 1966

sais quelle référence développementale où chercher une fois de plus les temps spécifiques dans l'histoire qui, quel que soit l'intérêt de ces repères, ne font que nous dissimuler ce qu'il s'agit de définir, à savoir la fonction occupée par ce champ scopique dans une structure qui est proprement celle qui intéresse le rapport du sujet à l'Autre.

Il est bien étrange, précisément, qu'alors qu'au cours de tout ce temps, nous avons promu la fonction de la communication dans le langage comme étant ce qui essentiellement devait centrer ce qui regardait l'inconscient, alors que de toutes parts, nous n'avons cessé de réentendre cette objection qui n'en est pas une, à savoir qu'il y a du préverbal, de l'extraverbal, de l'antéverbal, alors qu'on a fait état, disons-nous, du geste, de la mimique, de la pâleur, de toutes les formes vasomotrices, cénesthésiques ou autres où soit disant pourrait s'exercer je ne sais quelle communication ineffable - comme si nous l'avions jamais contesté, - que personne n'ait jamais promu ce qui était pourtant le seul point sur lequel il y avait vraiment quelque chose à dire, à savoir l'ordre de communication qui se passe par le regard.

Ça, en effet, ce n'est pas du langage. C'est justement ce qui vient à l'appui de la portée de mon recentrement du maniement de l'inconscient sur ce qui est du langage et de la parole. C'est que justement Freud a inauguré la position analytique en en excluant le regard. C'est une vérité première dont on est tout de même bien forcé de faire état car le fait justement qu'on les élide et qu'on les oublie, prouve à quel point on est à côté de la plaque. Alors, cet objet a, celui qui est en cause dans le champ scopique, pourquoi est-ce celui-là que nous avons mis, en somme, en avant, en pointe et sur lequel cette année nous nous sommes trouvés focaliser ce qu'on appelle, en cette occasion, l'attention?

L'objet a est l'enjeu de ce qu'il y a de fondateur pour le sujet dans son rapport à l'Autre. Notre question est suspendue sur le sujet de son appartenance. Regardons de plus près de quoi il s'agit, et en partant du plus élémentaire de ce qui est donné dans l'expérience à propos de ce que les analystes appellent la relation d'objet. S'ils ont nettement laissé s'infléchir ce rapport du sujet à l'Autre, à le réduire au registre de la demande, prenons-en faveur. Les deux plus connus de ces objets, les objets-types, si je puis dire, dans la fonction, dans l'état qu'en fait l'analyse : c'est l'objet de la demande faite à l'Autre du bon sein, comme on dit; c'est l'objet de la demande qui vient de l'Autre, celui qui donne sa valeur à l'objet excrément.

Il est clair que tout ceci nous laisse enfermé dans une relation parfaitement duelle. Quand je dis parfaitement, je ne veux y inscrire par là nul accent de satisfecit mais de fermé, de parfaitement clos. Et l'on sait ce qu'il en résulte de réduction de toute la perspective aussi bien théorique, compréhensive, pratique, cli- -349-

L'objet de la psychanalyse

Dans la dimension du désir vient à se manifester le caractère spécifique de l'objet a qui le cause en tant que cet objet prend cette valeur absolue, ce cachet qui fait que ce que nous découvrons dans l'efficience, dans l'expérience, ce n'est pas à proprement parler de la satisfaction du besoin qu'il s'agit, ce n'est pas que l'enfant soit rempli, ni que rempli il s'endorme, qui compte. C'est que quelque chose qui prend un accent si particulier, un accent de condition si absolue qu'il vient à être isolé sous ces termes différemment dénommés qu'on appelle *nipple,* bout de sein, bon sein, mauvais sein, ce n'est pas de sa forme biologique qu'il s'agit mais d'une certaine fonction structurale qui, justement, permet de lui trouver l'équivalent qu'on veut, dans aussi bien la tétine, par exemple, le biberon ou n'importe quel autre objet mécanique ou même le petit coin ou le petit bout de mouchoir, pourvu que ce soit le mouchoir sale de la mère,

> nique, psychologique et même pédagogique pour s'enfermer dans ce cycle de la demande, cohérent de celui de la frustration ou gratification, frustration ou non-frustration. La restitution, en quelque sorte interne, immanente à la fonction de la demande, de ce qui doit en surgir comme autre dimension du seul fait que cette demande s'exprime par le moyen du langage

donnera, présentifiera la fonction de cet objet oral d'une façon qui mérite d'être spécifiée, structuralement, comme étant là la cause du désir. Cette fonction de condition absolue auquel est porté un certain objet qui n'est définissable qu'en terme structural, voilà ce sur quoi il importe de mettre l'accent pour en donner les caractéristiques.

Car, en effet, c'est quelque chose qui est emprunté au domaine charnel et qui devient l'enjeu d'une relation que, pour parler tout à fait improprement, on peut appeler intersubjective. Mais quel est de cet objet l'exact statut? C'est précisément ce que nous sommes en train d'essayer de définir. Pour les deux premiers objets que j'ai pointés, ils sont en jeu dans la demande mais pourtant pas sans qu'ils intéressent le désir de l'Autre. La valeur prise par l'objet réclamé dans la dialectique autant orale qu'anale joue sur le fait qu'en le donnant, ou en le refusant, le partenaire, quel qu'il soit, fait valoir ce qu'il en est de son désir dans son consentement ou son refus.

La dimension du désir surgit avec l'avènement de cet objet qui, je le répète, n'est pas l'objet de la satisfaction d'un besoin, mais d'un rapport de la demande du sujet au désir de l'Autre. Il est à l'inauguration de la fonction du désir et il introduit dans cette dimension la condition absolue du désir de l'Autre.

Voici pourquoi ces deux objets se trouvent prévalents dans la structure de la névrose et pourquoi à rester dans un horizon d'autant plus facilement borné -350-

Leçon du 1 er juin 1966
que c'est eux-mêmes qui les bornent, - quand je dis horizon il a un sens depuis que j'ai parlé d'une certaine façon de l'objet scopique - les psychanalystes se contentent si aisément d'une théorie qui met tout l'accent sur la demande et la frustration, sans s'apercevoir que c'est une caractéristique spécifique de la névrose. Le névrosé a ce rapport à l'Autre que sa demande vise le désir de l'Autre et son désir vise la demande de l'Autre. Dans cet entrecroisement qui est lié aux propriétés - je l'ai accentué plus d'une fois - de la structure du tore, gît la limitation de la structure névrotique.
D'une autre dimension s'agit-il pour les autres objets que j'ai déjà introduits dans un certain quatuor qui, peut-être est-il un cadran, à savoir la voix et le regard. Il est certainement remarquable que je ne me sois pas, cette année, étant donné la prédilection que je peux avoir pour le champ des effets de la parole, [porté] sur la voix. Sans doute ai-je pour cela mes raisons, ne seraient-ce que celles que la limitation de temps qui m'impose peut-être de devoir en prendre quelque peu pour faire comprendre et promouvoir les choses nouvelles que j'ai apportées justement sur le champ scopique.
Que, pour ce qui est de la voix en tout cas, l'objet a soit directement impliqué et immédiatement au niveau du désir, c'est ce qui est évident. Si le désir du sujet se fonde dans le désir de l'Autre, ce désir comme tel se manifeste au niveau de la voix. La voix n'est pas seulement l'objet causal, mais l'instrument où se manifeste le désir de l'Autre. Ce terme est parfaitement cohérent et constituant, si je puis dire, le point sommet par rapport aux deux sens de la demande, soit à l'Autre, soit venant de l'Autre.
Comment alors pourrons-nous situer cet objet et ce champ scopique ? Est-ce que ce n'est pas là que nous lui voyons et comme à nous laisser guider par le parallélisme des termes désir, demande, de..., à..., que nous voyons s'ouvrir cette dimension singulière déjà pour nous offerte par l'évocation de la fenêtre qui, aussi bien, on l'appelle elle-même volontiers un regard, dans cette dimension de désir à l'Autre, d'ouverture, d'aspiration par l'Autre qui est à proprement parler ce dont, à ce niveau, il s'agit. C'est alors que nous pouvons voir pourquoi il prend dans la topologie elle-même cette fonction privilégiée, puisqu'en fin de compte, à quelque réduction combinatoire que nous puissions pousser ces formes topologiques dont je fais devant vous état en en faisant image, il semble qu'il y reste quelques résidus de ce que peut-être faussement on appelle intuitif et qui est proprement cet objet a que j'appelle le regard.
je vais, pour terminer aujourd'hui et comme pour simplement fournir un point de scansion, évoquer sous une forme qui aura l'avantage de vous montrer la polyvalence des recours qu'on a, au niveau de la structure, évoquer pour vous une autre forme aussi bien topologique qui viendra recouper le paradig- - 351 -

L'objet de la psychanalyse

me, l'exemplification que je vous ai donnée de cette structure scopique au niveau des *Ménines*. Je vais terminer la leçon d'aujourd'hui pour trouver un point de chute sur ce que je vous ai présenté comme la bonne plaisanterie du roi collant la croix de Santiago sur la poitrine du peintre dans le tableau *Les Ménines*, que ce soit ou non comme la légende le dit en y mettant lui-même la main au pinceau.

Ce petit trait aurait ému, si j'en crois les échos dans l'assemblée, quelques bonnes âmes qui y aurait vu une secrète allusion à ce que j'ai à traîner moi-même. Que ces bonnes âmes se consolent, je ne me sens pas crucifié et pour une simple raison, c'est que la croix d'où je partais, celle des deux lignes qui divisent le tableau des Ménines, celui qui va du point d'horizon qui se perd, passant par la porte, le personnage qui sort jusqu'au premier plan au pied du grand tableau, représentant de la représentation, et l'autre ligne, celle qui part de l'œil de Velasquez pour s'en aller tout à fait vers la gauche, là où il rejoint son lieu naturel où je l'ai situé, à savoir à la ligne à l'infini du tableau, sont deux lignes qui, tout simplement, et toutes croisées qu'elles paraissent, ne se croisent pas, pour la bonne raison qu'elles sont dans des plans différents.

C'est bien aussi s'il en est une, toute la croix à laquelle j'ai affaire dans mes rapports avec les analystes à savoir que, on vous l'a représentée comme ça d'une façon qui s'interrompt. Nous avons donc deux lignes qui ne sont pas dans le même plan. Eh bien! sachez que c'est une petite trouvaille, faite depuis très longtemps par les gens qui se sont occupés de ce qu'on appelle les coniques que, quand on prend pour axe une troisième ligne quelconque entre ces deux précédentes qui sont donc comme ça et qu'on fait tourner le tout comme une toupie, qu'est-ce qu'on obtient ?

On produit quelque chose auquel peu de monde semble avoir, - enfin, dans -352-

Leçon du 1 er juin 1966
les minutes précédentes - pensé puisque je n'entends aucun cri pour me dire de quoi il s'agit, on produit quelque chose comme ceci que, pour vous faire comprendre, parce que, Dieu sait ce qui va encore se produire, je vous demande de vous représenter comme ce qu'on appelle un diabolo. Autrement dit une surface ainsi modelée, à ceci près qu'elle s'en va, bien entendu puisqu'il s'agit d'une droite, à l'infini.
Qu'est-ce que c'est que cette surface ? Ça se démontre. C'est ce qu'on appelle une hyperboloïde de révolution. Qu'est-ce que ça veut dire une hyperboloï- - 353 -

L'objet de la psychanalyse

de de révolution, c'est tout simplement ce qu'on obtient en faisant tourner, roter, une hyperbole autour d'une ligne qu'on appelle sa dérivée. Une hyperbole donc c'est ça qui est là, à savoir ces deux lignes que vous voyez là en profil mais que maintenant j'isole sur un plan. Qu'est-ce que c'est qu'une hyperbole? C'est une ligne dont tous les points ont la propriété de ce que leur distance à deux points qui s'appellent les foyers, a une différence constante. Il en résulte que la mesure de cette différence est exactement donnée par la distance qui sépare les deux sommets de cette courbe : les points où elles s'approchent au maximum sans parvenir à se toucher. Il est remarquable que précisément à la surface de ce qui est obtenu par une telle révolution on puisse tracer une série de lignes droites qui ont pour propriété de s'en aller à l'infini.

J'espère que vous faites un peu attention à ce que je fais car ça, c'est justement le point vif et tout à fait amusant : ce sont toujours des lignes droites qui peuvent ainsi se dessiner, si je puis dire, faisant se déployer autour de la surface définie d'une façon qui, à partir de son origine du plan paraît en effet complexe et être ce qu'on appelle une conique. Nous trouvons donc sur une hyperbole de différentes révolutions la même propriété de lignes droites qui peuvent indéfiniment se prolonger que nous trouverions sur un cône (qui est une autre forme de conique de révolution). Qu'en résulte-t-il ? C'est que précisément chacun des points de ce qui est sur cette hyperbole, même quand elle est déployée dans l'espace par cette révolution, a cette propriété d'avoir par rapport à chacun des foyers une distance telle que la différence des deux distances soit constante.

Leçon du 1 er juin 1966

Nous voilà donc en mesure d'illustrer quelque chose qui est représenté par une sphère qui serait caractérisée, exactement par le fait d'avoir comme diamètre la mesure de cette différence que ceci représente quelque chose qui, à l'intérieur de cette surface hyperbolique, est juste ce qui vient passer à son point d'étroitesse maximum.

Tel est, si vous voulez voir une autre représentation des rapports de $ et de A, ce qui nous permettrait de symboliser d'une autre façon l'objet a. Mais ce qu'il y a d'important, ce n'est pas cette possibilité de trouver un support structural, c'est la fonction dans laquelle nous pouvons l'inclure. Ce sera l'objet de notre prochaine rencontre. Nul élément ne peut avoir la fonction d'objet a s'il n'est associable à d'autres objets dans ce qu'on appelle une structure de groupe. -355-

-356-

Leçon XXI 8 juin 1966

[Ce schéma] prenez-le, à la valeur de ces espèces de bouchon de liège flottant sur une eau plus ou moins calme qui peuvent vous servir à repérer où vous avez laissé traîner un filet. Aussi bien ni ce schéma de droite, ni ces mots bizarres, mais dont j'espère que déjà vous dit quelque chose la résonance, n'ont bien sûr une valeur opératoire stricte; ce sont des repères, des flotteurs concernant ce que j'ai à vous dire aujourd'hui et où bien sûr j'essaierai de mettre les choses au point d'arrêt que comporte le fait que ceci est, pour cette année, mon dernier séminaire ouvert.

Pour conserver la note de gravité que certains ont eu le bon esprit de percevoir dans certaines des choses que je disais la dernière fois, je vais repartir d'un point analogue qui est, qui m'a été fourni par un entretien que j'ai eu cette semaine avec un de mes amis mathématicien. «Dans la mathématique... me disait cet excellent ami, dont je n'omet le nom que parce qu'après tout je ne sais pas si je suis en droit de publier ces sortes d'ouvertures du cœur, elles ne sont pas communes chez les mathématiciens, ce sont des gens qui dans l'ensemble manquent un peu d'élan de ce côté-là; il n'en est pas de même chez ce personnage distingué qui me disait : dans la mathématique... » - En somme, et peut-être après tout cet aveu lui était-il arraché par une certaine façon que j'avais de le harceler, d'essayer de lui tirer du nez le maximum de ce que je peux pour ces sortes de vermicules que je viens ensuite faire se tortiller devant vous sous la forme de ma topologie - « Dans la mathématique, remarquait-il, on ne dit pas de quoi on parle, - tout est dans ce "on ne dit", - on le parle tout simplement; d'où un certain air, disait-il textuellement, de faire semblant ». Et c'est ce qu'il appelait d'un ton, comme ça, avec un grain qui n'est pas usuel dans ces sortes de dialogue, c'est ce qu'il appelait: « ce je ne sais quel air d'hypocrisie qu'il y a dans le discours mathématique ». je n'oserais, moi-même, avancer une chose sem- -357-

L'objet de la psychanalyse

blable, si je ne le recueillais de la bouche d'un mathématicien lui-même, qui, il faut le dire est quelqu'un qui, à cet endroit, ne manque pas d'exigence. C'est comme si celui qui énonçait à un certain niveau de reprise ce discours mathématique, se trouvait toujours en posture de cacher quelque chose; mais là, mon mathématicien ne se trouve pas sans biais [biaiser?] car qu'il soit sur une attente de cette confidence qui tient aussi, peut-être - n'omettons rien d'aucune des faces de la situation, - au filet qu'il tend vers moi, à savoir ce que lui aussi de son côté désire extraire de ce bain dont je suis censé être le détenteur; il revient quand même sur ses pieds, sur sa position et ajoute qu'après tout ce qu'il cache, lui mathématicien, c'est strictement ce qu'il doit cacher. L'astuce du discours rationnel c'est d'arriver à le laisser caché : ce qu'on ne dit pas concernant exactement la matière, le sujet de la mathématique; ce dont on parle, en tout cas on le parle tout simplement.

Une petite parenthèse : il en résulte que les plus épais et seulement eux, seulement eux sachez-le bien, ils croient que la mathématique, elle parle de choses qui n'existent pas. Et si j'annonce que je fais un petit dessin, un petit crayonnage en marge, c'est un plaisir comme ça que je vous donne en passant, mais ça n'est pas du tout l'axe de ce que je vais continuer à vous dire. Seulement je vais vous faire remarquer par exemple, que si vous ouvrez le livre de Musil, là dont on vient de faire un très joli film encore qu'un peu raté, *les désarrois de l'élève Toerless*, vous vous apercevrez que quand le lycéen est un peu fin, il peut y avoir les plus grands rapports entre le jour où son maître d'école patauge lamentablement pour lui rendre compte de ce qu'il en est des nombres imaginaires et le fait qu'il se rue comme par hasard vers ce moment-là dans une configuration proprement perverse de ses rapports avec ses petits camarades. Tout ceci n'est qu'une annotation marginale. je voudrais reprendre et dire à la fois la différence et la parenté de la position du psychanalyste par rapport à celle du mathématicien. En fin de compte, et nous le verrons d'une façon précise, à un certain niveau, lui non plus ne dit pas de quoi il parle. Seulement, c'est pour des raisons un peu différentes de celles du mathématicien. Vraiment comme tout le monde le sait, s'il ne dit pas de quoi il parle, ce n'est pas simplement parce qu'il n'en sait rien, c'est parce qu'il ne peut pas le savoir. C'est proprement ce que veut dire, qu'il y a de l'inconscient, de l'inconscient irréductible et de *l'Urverdrängung*. Mais peut-on dire que, à la façon dont le fait le mathématicien, il le parle tout simplement ? Il est bien évident qu'il n'est pas du tout dans la même position. D'une certaine façon, quelqu'un le parle, ce dont il s'agit, seulement c'est celui à qui il donne la parole, à savoir le patient. Il s'agit de savoir où il est, car il n'est pas pour rien dans cette position où il est, en tant qu'il fait que le patient parle. Car quand le patient parle, il parle à sa -358-

Leçon du 8 juin 1966

façon concernant ce dont il y aurait à dire, ce dont il parle et qui ne peut pas être dit.

La chose curieuse, c'est qu'il faut bien que les psychanalystes aussi parlent et qu'il en résulte non pas qu'ils parlent, comme le fait le mathématicien, tout simplement, ce dont il ne dit pas qu'il parle mais qu'il en parle à côté. Il y a un petit syndrome que les psychiatres ont trouvé depuis très longtemps, qui s'appelle le syndrome de Ganser, ce parler à côté qui caractérise le discours de la communauté analytique. Peut-être que ce syndrome de Ganser va nous permettre d'éclairer un curieux jour latéral ou ambiant, ce qui s'appelle précisément la réponse à côté.

Bref le psychanalyste est amené à avoir cette sorte de discours qui retombe sur cette nécessité fondamentale, bien sûr, du discours, à savoir qu'il ait cours et vraiment pour entrer plus loin dans ce sujet, c'est aux métaphores de l'usage de la monnaie, non pas même la métaphorique, qu'il me faudrait dire, à savoir de la différence entre un certain discours qui a un cours forcé à l'intérieur de ce cercle et d'autre part de la façon dont il a en somme à se faire valoir sur le marché d'échange des cercles externes. C'est quelque chose que j'ai essayé d'aborder quand j'ai écrit un article que je me suis trouvé relire pour des raisons non tout à fait contingentes, puisqu'il s'agit de le faire reparaître avec tout un recueil, article sur les *variantes* de la technique, auquel vous pourrez vous reporter.

La question est tout de même celle-ci, pratique pour vous analystes, elle se formule d'une façon très gentille, très naïve : Est-ce qu'il est vraiment nécessaire d'apprendre la topologie pour être psychanalyste ? Car en fin de compte, et ce n'est pas avec des bébés que ces dialogues s'échangent, c'est à cette sorte de question qu'une certaine impasse aboutit, quoique je suis amené à trancher parmi des notes beaucoup plus nuancées que j'avais jetées sur ce thème, mais il faut bien fendre la vague et j'ai d'autres choses importantes à vous dire aujourd'hui pour la fendre et répondre à cette question. Quiconque la pose est déjà en mesure que je lui donne cette réponse. La topologie ce n'est pas quelque chose qu'il doit apprendre en plus, comme si la formation du psychanalyste consistait à savoir de quel pot de couleur on allait se peindre; il n'y a pas à se poser la question de savoir s'il doit ou non apprendre quelque chose concernant la topologie dont l'étiquette abrégée et, je dirais, imprécise dans laquelle je désigne le peu que j'en apporte ici, c'est que la topologie, c'est l'étoffe même dans laquelle il taille, qu'il le sache ou qu'il ne le sache pas, peu importe qu'il ouvre ou non un bouquin de topologie. Du moment qu'il fait de la psychanalyse, c'est l'étoffe dans laquelle il taille, dans laquelle il taille le sujet de l'opération psychanalytique patron, robe, modèle. Ce qui peut être en cause dans ce qu'il a à découdre et à recoudre, si sa topologie est faite en se trompant, c'est au dépend de son patient. -359-

L'objet de la psychanalyse

Ce n'est pas d'hier, bien sûr, que j'ai essayé de former cette construction, ces réseaux, ces écriteaux indicateurs, ces réseaux orientés qui s'appellent successivement « schéma L » ou « schéma R », graphe ou... depuis quelques années l'usage des surfaces de *l'analysis situs*. Après tout ceux qui ont pu me voir travailler, apporter ces choses, savent que je les ai construites, certes contre vents et marées mais pas uniquement par désir de déplaire à mon auditoire ancien et actuel, mais parce que je n'avais qu'à le suivre, ce plan à développer, dans le discours même de mes patients ou de chacun de ceux tout au moins que je peux contrôler, qui viennent à ma portée pour faire ce qu'on appelle en psychanalyse un contrôle, m'apportent toute crues, toute vives ces formules mêmes qui sont à l'occasion les miennes; les malades les disent strictement, rigoureusement, exactement comme elles sont dites ici. Cette topologie, si je n'en avais pas eu quelque chose déjà comme un petit vent, mais les malades me l'aurait fait réinventer.

La question est donc claire, legs qu'on peut prendre de telle ou telle référence à ce quelque chose dont le mathématicien ne dit pas ce que c'est, mais qu'il parle. Eh bien! il y a toutes les chances que ça nous déblaie un peu le chemin, que ça nous donne des instruments, ou à l'occasion [nous permette de] reconnaître ce à quoi nous avons affaire, ce que j'ai posé depuis le début du moment où je me suis mêlé de parler de la psychanalyse, à savoir la fonction du langage et le champ de la parole.

Et pour ceux qui conservent toujours dans la tête cette espèce d'objection « Oui, mais ce n'est pas tout! » je répéterai une fois de plus depuis le temps que je sue à le répéter, qu'en effet ce n'est pas tout, mais que tout ce qui vient à notre horizon dans la psychanalyse vient par là. Autrement dit, que pour ce qu'il en est de rester caché, beaucoup plus loin que caché, sans limite, inconnue, à peine approchée en quelques points d'accès, j'ai dit, ce que nous aussi nous ne disons que très rarement; au point même qu'il vaut mieux ne pas le dire, j'ai nommé la jouissance.

Nous n'aurions aucune espèce d'idée de cette dimension, de cette profondeur dont on ne peut pas dire qu'elle s'offre à nous puisqu'elle est interdite, mais qu'à tout le moins nous pouvons nommer la jouissance. Nous n'en aurions aucune espèce d'idée, si ce n'était la fondation du sujet dans le langage qui par voie de répercussion, en tant qu'il fonde en nous cet ordre, cette barrière, cette défense qui s'appelle le désir qui par répercussion, dis-je, ne nous forçait à interroger. Contre quoi nous défendons-nous ? Qu'en est-il de cette jouissance ? Question, bien sûr, que ne se pose aucun être qui ne soit l'être parlant! Qu'est-ce que profile pour vous le déroulement de cette ligne à droite ? Mais si vous avez quelque chose qui vous reste du schéma $, i, I, A, vous pouvez voir la disposition fon- 360 -

Leçon du 8 juin 1966

En effet la valeur foncière de l'objet de la jouissance est de nous montrer par quel engrenage, car nous n'avons rien d'autre jusqu'à présent, je mets au défi quelque philosophie que ce soit de nous rendre compte à présent du rapport qu'il y a entre le surgissement du signifiant et ce rapport de l'être à la jouissance. Il y en a forcément un. Quel est-il? Effectivement, c'est dans le filet de la topologie subjective que se ramasse quelque chose de ce champ de la jouissance; c'est très précisément, la chose en est en suspens en ce point où Freud nous a dit, c'est là le sens de ce qu'il dit : dans ce filet

> damentale qui va du S au champ du grand Autre qui vous désigne ce que) e vais vous rappeler tout à l'heure : à savoir que c'est de ce champ qui est retiré par le sujet, comme appartenance, l'objet a, que quelque chose est en jeu. Plus en deçà, concernant une autre fonction de l'autre puisque cet Autre, là, en arrière du sujet, à lui tout à fait caché et aperçu seulement comme en mirage là où

subjectif, dans ce qui fait que le sujet n'est pas immanent mais latent, évanouissant au réseau du langage, là-dedans est pris la jouissance en tant qu'elle est jouissance sexuelle. C'est là l'originalité et l'abrupt, l'accent de ce que nous dit Freud. Mais pourquoi il en est ainsi ? Aucune philosophie, dis-je, actuellement ne nous rencontre. Et ces misérables avortons de philosophie que nous traînons derrière nous, comme des habits qui se morcellent, ne sont rien d'autre, depuis le début du siècle dernier, qu'une façon de batifoler plutôt que de s'attaquer à cette question qui est la seule sur la vérité et ce qui s'appelle - et que Freud a nommé - l'instinct de mort, le masochisme primordial de la jouissance, à savoir des métaphores, des reflets éclairs que projette sur cette question notre expérience. Toute la parole philosophique foire et se dérobe. Nous ne savons donc pas ce qu'il en est de cette prise au filet, dans ce champ redoutable et pourtant déjà annoncé, dans tout le fantasme de la tragédie; nous ne savons pas pourquoi quelque chose vient à notre expérience d'une façon contingente peut-être, avec Freud qui nous dit: ce qui se prend au champ de la parole et du langage, c'est ce qui de la jouissance a un rapport avec cet autre mystère laissé intact, je vous le ferai remarquer, dans tout le développement de la doctrine analytique et qui s'appelle la sexualité.

Alors ce que j'appelle le doigt dans l'engrenage, c'est qu'il s'agit de bien autre chose que de rendre raison, nous n'en sommes pas à maîtriser le pourquoi de cette aventure, c'est déjà beaucoup que nous sachions comment on y entre, comment [on est] pris par le petit doigt; c'est peut-être là à faire quelques réflexions, celles qui s'imposent concernant la topologie de cette mécanique, il nous pourra venir quelque lumière sur ces raisons et ces limites. D'autant plus, - 361-

L'objet de la psychanalyse

comme il doit bien y avoir quelques temps que toute la mécanique fonctionne, à apercevoir les choses par ce bout nous en pourrons peut-être savoir beaucoup, à voir de quelle façon antérieurement on s'est obligé à ne pas voir.

Alors comment on y entre, c'est évidemment tout le sens de l'objet a, dans ce rapport à ce que nous avons inscrit comme nécessaire du lieu de l'Autre dans ce rapport qui s'établit par la demande et qui nous y pousse à partir du besoin? Quelque chose entre en jeu de très simple; c'est ce que de ce champ de l'Autre nous trouvons à récupérer notre propre corps, en tant que ça y est déjà, que le sein ne soit qu'une appartenance de ce corps égaré au champ de l'Autre par ce que nous appellerons, provisoirement de notre point de vue, une contingence biologique qui s'appelle simplement être mammifère. Nous sommes mammifères, mes petits amis, nous n'y pouvons rien! Et ça a beaucoup d'autres conséquences. C'est, en général, accompagné de ce fait : d'avoir cet appareil bizarre qui s'appelle un pénis et qui fait que la copulation est soutenue par une certaine jouissance. Ça ne casse pas les manivelles, comme on dit, hein! Enfin c'en est une; une de celles qu'on a à la portée de la main. je vous fais marrer, mais c'est le centre de l'enseignement analytique. On a commencé par partir de là : « Pas toutouche ou on va te la couper ». Ça été une des premières vérités. On faisait comme ça, n'est-ce pas dans la vague de cette découverte formidable qui s'appelait l'Œdipe. Il faut tout de même bien voir que c'est à ce niveau de vérité triviale que cet autre petit bateau du rapport avec le pénis est accroché dans l'énorme affaire de l'Œdipe; ça devrait tout de même nous porter à la réflexion. Est-ce que tout est là? En d'autres termes, nous voilà mis sur le tas de ce qu'il faut penser de la castration.

Ça a bien rapport avec les deux termes que je viens de mettre en avant : le cycle court de la jouissance sexuelle chez le mammifère. Ah! je n'ai pas perdu mon temps, cette année, à vous expliquer ce que ça peut être chez les punaises. Ça doit être insondable! Auprès de cela, la vôtre peut toujours... aller se rhabiller! C'est très important, cette remarque. La seconde, en effet, c'est comme beaucoup de choses, beaucoup de choses pour l'homme, c'est à la portée de la main pour la raison qu'il n'y a pas beaucoup d'êtres en dehors de lui qui ont une main. Les primates en font couramment toute la journée l'usage que j'ai évoqué tout à l'heure et ont, par conséquent, concernant la jouissance des problèmes beaucoup plus simples. Mais on remarquera que, par exemple simplement, chez le chien qui a sur le primate l'avantage d'entrer dans le champ de la parole humaine, tout ce qui se rapporte à ce frotti-frotta prend un degré de plus de complication; on ne peut admirer qu'une chose : c'est à quel point les chiens sont bien élevés. C'est de là qu'il faut partir. Vous voyez que, très vite, nous nous trouvons engagés dans une espèce de collusion qui est bien ce sur quoi se -362-

Leçon du 8 juin 1966

sont précipitées les personnes à chemin court, de collusion entre l'objet a de la demande et quelque chose qui concerne ce qu'on refuse de ou à l'objet de la jouissance. C'est justement qu'à en rester là, on n'ira pas loin; on n'ira pas loin parce que, à rester à ce niveau de la demande, à ce qui [...] quelle appartenance du corps...

je n'ai pas parlé de l'autre, à savoir de la plus triviale, celle dont on dit qu'il nous est demandé par l'Autre moyennant quoi nous lui donnons ce que nous avons à donner avec notre corps, à le mettre au lieu de l'Autre, considéré comme dépotoir, comme champ d'épandage, à savoir ce que nous appelons pudiquement, les fèces, le scybale, « scubala », ce qu'on rejette, c'est un mot très élégant et à la vérité disons qu'ils ont en général la fonction du déchet corporel. A limiter, comme il tend à se faire dans un certain horizon analytique, toute la dialectique des rapports du sujet à l'Autre à la demande, on aboutit à cette sphère limitée à la frustration, à la prévalence de l'Autre maternel, tout juste porté aux degrés de complication qu'on appelle le parent composé et on obtient, en effet, quelque chose d'assez fermé qui n'a vraiment qu'un seul inconvénient, c'est qu'on se demande, après ça, pourquoi il y a eu l'invention de l'Oedipe, alors que justement cette invention était originelle, qu'elle est sortie bille en tête toute armée du cerveau de Freud. C'est bien certain que c'est à ceci que se réfère cette dimension du désir pour autant que Freud l'a mise, lui aussi, d'abord et que c'est seulement autour d'elle que s'est édifié, que s'est découvert le mécanisme de la demande et qu'il n'est aucune demande, non seulement qui n'évoque mais qui littéralement ne s'évoque que de la formation à son horizon de l'appel du désir.

Disons que l'Autre au lieu d'être ce champ inerte où l'on récupère quelque chose à savoir ce sein qui est l'objet idéal, toujours manquant, qu'essaye dans toutes sortes d'appareillage de reproduire la machinerie humaine, en fin de compte que ce soit celui qui fait de la nage sous-marine ou qui s'envole dans les « cosmos », comme on dit maintenant, c'est toujours d'un petit appareil nourricier avec lui et formant circuit fermé qu'il s'abouche. Aucun besoin pour ça d'imager sa nostalgie de l'utérus maternel dans lequel, précisément, son appareillage était, à cet endroit, singulièrement déficient, - je veux dire dans le registre que je viens d'évoquer-, et d'une symbiose bien boiteuse. Le champ de l'Autre c'est cela qu'il s'agit d'intéresser dans le désir; le désir vient intéresser l'Autre. Et c'est là l'essence différente des deux autres objets a.

C'est pour cela que cette année j'ai fait pointer et même isoler, le paradigme du premier de ces objets, à savoir le regard comme représentant le moment avancé de mon exposé; je ne me suis pas attardé aux autres dont nous avons suffisamment le maniement, - encore qu'il y a à revenir là-dessus, - mais j'ai parlé du regard. Le regard a ce privilège d'être ce qui va à -363-

L'objet de la psychanalyse

l'Autre, comme tel, c'est bien sûr. Il y a là toute une phénoménologie à laquelle on peut s'attarder, voire même on peut s'en régaler, mais puisque c'est une fente à quel moment fonctionne-t-il ? Quand il est ouvert ou fermé ? Il y a un rêve, dans la *Traumdeutung*, là-dessus, qui s'appelle « fermer les yeux » ? Consultez-le un petit peu, déjà tout est là, il y a une foule de questions qui se posent mais, de cette fonction du regard, j'ai écarté tout pittoresque, je n'ai pas demandé pourquoi, c'est à partir du moment où il est aveugle que Tirésias devient voyant.

Batifolages qui font la joie ordinaire de notre singulier milieu. J'ai donné la structure. Et comment avec le regard il entre en jeu, toujours complète, une topologie que j'ai décrite sur laquelle on ne peut revenir, qui est celle qui justifie l'existence de l'écran. Dans ce champ de l'Autre le regard est ce qui introduit l'écran et la nécessité, - qu'un de mes élèves, Melman, m'a fait récemment la remarque, qu'il est inscrit dans l'article de Freud, « Über Deckerinnerungen », sur les souvenir-écrans, la nécessité que le sujet s'inscrive dans le tableau. Il n'y est pas dit, bien sûr, cette topologie essentielle, si fondamentale à tout le développement freudien qu'elle est aussi importante que celle de l'Oedipe, cette topologie qui est la véritable assise et ce qui donne sa consistance à cette fonction qu'on appelle, pourquoi? de la scène primitive.

Qu'est-ce que c'est ? Si ce n'est la nécessité de ces cadres, de ces portants que j'ai essayé cette année d'installer devant vous, pour vous y faire remarquer la condition structurale qui n'est peut-être, - c'est cela qui est à confirmer, - que l'envers, que la doublure, que le deuxième tour, grâce à quoi, déjà complet dans Freud, mais par personne jusqu'ici complété, parce que pas suivi dans l'ordre de son double tour, instaure à côté de la loi du désir en tant qu'il est le désir conditionné par l'Oedipe, cette loi qui lie de ce par quoi le sujet est accroché au lieu de l'Autre rend nécessaire ce certain ordre construit autour de l'objet du regard. Ce qui fait que quand cet objet de l'Autre vient se dresser sur quelque chose que nous appelons, comme vous voudrez, le tableau, la scène ou l'écran, ce qui est l'accrochage justement parent d'un terme dont, je pense, vous savez l'origine d'André Breton que j'appellerai l'Autre en tant que caractérisé par ce peu de réalité qui est toute la substance du fantasme mais qui est aussi peut-être toute la réalité à laquelle nous pouvons accéder.

Ceci mérite que nous ayons laissé, et non sans dessein, pour des nécessités d'exposé, à plus tard cet autre objet étrange en somme de se croiser avec l'objet du regard, j'ai dit la voix. Mais en tant que, lui, à venir manifestement de l'Autre, c'est néanmoins à l'intérieur que nous l'entendons. Si la voix, bien sûr, ce n'est pas seulement ce bruit qui se module dans le champ auditif mais ce qui choit dans cette rétroaction d'un signifiant sur l'Autre, qui est ce que nous avons défi-364-

Leçon du 8 juin 1966

ni comme condition fondamentale de l'apparition du sujet. Autrement dit, dans toute la mesure où vous entendez de tout ce que je dis peu de chose, c'est que vous êtes occupés par vos voix, comme tout le monde.

Et maintenant, il s'agit de savoir ce que veut dire dans tout ceci la fonction de la castration. La castration me semble liée à la fonction du désir en tant que dans ce champ de l'Autre elle est, littéralement, projetée à un point limite suffisamment indiquée dans le mythe par le meurtre et la mort du père et d'où découle la dimension de la loi. On oublie trop que dans le mythe ce n'est pas seulement la mère que le père accapare mais toutes les femmes et qu'après l'énoncé de la loi de l'inceste, il ne s'agit de rien d'autre que de signifier que toutes les femmes sont interdites tout autant que la mère; autrement l'histoire du complexe d'Œdipe a besoin de tellement de rallonge, à savoir que c'est par transfert que les autres femmes, etc. C'est un accident, comme si c'était un accident! Bref que le mythe d'Œdipe n'aurait autrement aucun sens. En d'autres termes, la castration se présente, à la prendre par ce biais, comme quelque chose qui nous suggère de nous demander l'objet par quoi le sujet est intéressé dans cette dialectique de l'Autre, en tant cette fois qu'elle ne répond ni à la demande, ni au désir mais à la jouissance. Puisque nous partons d'une question posée par Freud de la jouissance des femmes, premier temps, répétons que la jouissance, ici donc, s'ouvre pour la première fois comme question, en tant que le sujet en est barré, ce que nous avions appelé autrefois dans notre discours sur l'Angoisse : embarrassé! Bien sûr tout cela est resté un tout petit peu dans les airs, c'est certainement de beaucoup le meilleur séminaire que j'ai fait; ceux qui ont eu le souci de s'en repaître dans les vacances qui ont suivi, peuvent en témoigner. Mais en ce moment-là j'avais tout un premier rang de sous-offs qui prenaient ardemment ce que j'écrivais mais ils pensaient tellement à autre chose qu'on conçoit qu'il ne leur en soit rien resté.

Embarrassé, il est, le sujet, devant cette jouissance. Et cette barrière qui l'embarrasse, c'est très précisément le désir lui-même. C'est pour cela qu'il projette dans l'Autre, dans cet Autre dont Freud nous repère le mannequin sous la forme de ce père tué où il est facile de reconnaître le maître de Hegel, en tant qu'il se substitue au maître absolu. Le père est à la place de la mort et il est supposé avoir été capable de soutenir toute la jouissance. C'est vrai dans Freud, à part ceci que si dans Freud, nous pouvons nous apercevoir que c'est un mirage, ça n'est pas parce que c'est le désir du père qui mythiquement se pose à l'origine de la loi, grâce à quoi ce que nous désirons a pour meilleure définition ce que nous ne voulons pas. Ce n'est pas parce que les choses sont ainsi que la jouissance est là, derrière le support du mythe de l'Œdipe, puis ce que j'ai appelé son mannequin. Il apparaît au contraire tellement bien que ce n'est là qu'un mirage -365-

L'objet de la psychanalyse

que c'est, là aussi, que nous n'avons aucune peine à pointer l'erreur hégélienne, je parle de celle qui, dans la *Phénoménologie de l'esprit*, attribue au maître, à celui de la lutte à mort de pur prestige, - vous connaissez la rengaine, j'espère, - attribue au maître de garder par-devers lui le privilège de la jouissance; ceci sous le prétexte que l'esclave pour conserver sa vie y a renoncé, à cette jouissance. Je pense, déjà une fois, il y a quelques séminaires, avoir pointé un petit peu la question de ce côté-là. Car où prendre les lois de cette singulière dialectique? Qu'il suffirait de renoncer à la jouissance pour la perdre! Mais vous ne connaissez pas les lois de la jouissance!

C'est probablement le contraire, c'est même sûrement le contraire. C'est du côté de l'esclave que reste la jouissance et justement parce qu'il y a renoncé. C'est parce que le maître dresse son désir qu'il vient buter sur les marges de la jouissance. Son désir n'est même fait que pour cela, pour renoncer à la jouissance, et c'est pour cela qu'il a engagé la lutte à mort de pur prestige. De sorte que l'histoire hégélienne est une bonne plaisanterie qui se justifie assez qu'elle est totalement incapable d'expliquer quel peut bien être le ciment de la société des maîtres; alors que Freud la donne, comme cela, la solution: elle est tout simplement homosexuelle. C'est le désir, ça c'est vrai, de ne pas subir la castration, moyennant quoi les homosexuels ou plus exactement les maîtres sont homosexuels et c'est ce que Freud dit. Le départ de la société c'est le lien homosexuel, précisément dans son rapport à l'interdiction de la jouissance, la jouissance de l'Autre en tant qu'elle est ce dont il s'agit dans la jouissance sexuelle, à savoir de l'autre féminin.

Voilà ce qui dans le discours de Freud est la partie masquée. Il est extraordinaire que toute masquée qu'elle soit, cette vérité qui s'étale à tout bout de champ, c'est le cas de le dire, dans son discours, pour ce qui en tout cas vient de notre expérience, à savoir que tout le problème de l'union sexuelle entre l'homme et la femme sur laquelle nous avons déversé toutes les conneries de notre stade prétendu génital, de notre fabuleuse oblativité, ce problème qui est vraiment celui sur lequel l'analyse a joué le rôle de l'obscurantisme le plus furieux et ce problème repose tout entier sur ceci : c'est la difficulté, l'extrême obstacle à ce que dans l'union intersexuelle, - l'union de l'homme et de la femme, - le désir s'accorde; autrement dit que la jouissance féminine, ce qu'on sait depuis toujours, depuis Ovide, lisez le mythe de Tirésias, il y a là vingt vers d'Ovide que j'ai mis dans mon premier rapport, celui de Rome, parce que c'est un point essentiel et que j'ai essayé de faire repasser depuis quand on a parlé de la sexualité féminine à Amsterdam. Ça a été du beau! Comment oublier la profonde disparité qu'il y a entre la jouissance féminine et la jouissance masculine ? C'est bien pour cela que dans Freud on parle de tout, d'activité, de passivité, de toutes -366-

Leçon du 8 juin 1966

les polarités que vous voudrez mais jamais de masculin-féminin, parce que ce n'est pas une polarité et que d'ailleurs, comme ce n'est pas une polarité, c'est tout à fait inutile d'essayer de parler de cette différence. Il y a un seul truchement de cette différence : c'est que dans la jouissance féminine peut entrer, comme objet, le désir de l'homme comme tel. Moyennant quoi la question du fantasme se pose pour la femme. Mais comme elle en sait probablement un petit bout de plus que nous, concernant le fait que le fantasme et le désir sont précisément des barrières à la jouissance, ceci ne simplifie pas sa situation.

Il est fâcheux que des vérités aussi premières dans le champ psychanalytique puissent prendre un air de scandale; mais il faut qu'elles soient avancées parce que c'est proprement là ce qui justifie le temps précis où nous en sommes de notre exposé, c'est-à-dire contrairement au fait qui fait que c'est telle ou telle appartenance du corps, objet chu du corps dans un certain champ qui organise la demande et le désir quant à ce dont il s'agit du rapport du désir à la jouissance, en tant qu'il intéresse le sujet du sexe opposé. Le truchement n'est plus d'un objet, ni même d'un objet interdit, - de l'interdiction pédantesque, si je puis dire, qui est tout un registre de la castration freudienne, ça va de l'interdit porté sur la main du petit garçon ou de la petite fille jusqu'à la formation que vous recevez à l'Université, il s'agit toujours de nous empêcher de voir clair. Mais l'autre fonction de la castration qu'on confond avec la première est beaucoup plus profonde, c'est ce par quoi, - si un accord est possible, un accord, entendez-le à la façon dont je peux essayer de faire un échantillon de couleur - ce qui reproduira à côté de celle-ci quelque chose qui soit de la même teinte. C'est grâce au fait que cet objet qui est le pénis mais que nous sommes forcés de porter à cette fonction d'être épinglé phallus et traité d'une façon telle que celle qui est là, même que quand on se livre à cet exercice de l'accord, - ce sont des choses sur lesquelles par discipline je ne me suis pas étendu cette année, - mais c'est un autre registre que du visuel et du regard. Avec n'importe quel crayon de couleur on peut faire un petit mélange qui reproduit n'importe quel autre - je dis : *n'importe quel et n'importe quoi* - sauf à ce qu'on se permette quand ça ne marche pas, - ce qui se produit sur une assez grande marge - de se servir d'une des couleurs du trio pour le soustraire sur l'échantillon de l'autre côté. En d'autres termes, il y a certaines qualités de certains objets qu'il faut que nous fassions passer au signe négatif; en d'autres termes, il faut que dans le rapport homme-femme, l'objet contingent, l'objet caduc de la jouissance mammifère soit capable d'être négativé; il faut que l'homme s'aperçoive que la jouissance masturbatoire n'est pas tout et inversement que la femme s'ouvre à la dimension que cette jouissance-là lui manque.

je ne dis pas là des choses bien sorcières mais c'est là le véritable fondement -367-

L'objet de la psychanalyse

de la relation castrative, si nous voulons lui donner un sens quelconque quant à la façon dont elle fonctionne réellement. Dite comme je viens de vous le dire, ça finit par être tourné à la lapalissade. C'est dans ce cas-là que vous ne voyez pas où est le problème, à savoir quelle est la nature de ce signe négatif qu'il s'agit de porter sur cet objet, le phallus. Ce ne sont pas bien entendu, là, des choses que j'essaierai même d'aborder dans les dernières minutes de mon séminaire de cette année mais c'est précisément, pour répondre à de telles questions que celui de l'année prochaine, si Dieu lui prête faveur, s'appellera la *Logique du fantasme*.

Néanmoins je voudrais dès maintenant vous faire remarquer comme introduction à cette logique que la question de ce qu'il en est du négatif, comme on dit, ou de la négativité mériterait enfin que nous y prenions une orientation qui ne soit pas simplement parcellaire. Et pour non pas la déchiffrer mais la défricher je commencerai comme j'ai fait depuis toujours avec des instruments : la

- Le premier, l'Imaginaire, et que j'écris comme ça d'une petite orthographe chinoise ce que nous disons tous, quand quoi? Quand dans un champ nous trouvons le vide. Et si vous croyez que c'est facile à expliquer ça, cette notion de champ et de vide! Bien sûr, le registre gestaltiste s'offre tout de suite, seulement la rapidité avec laquelle il se contamine vers une version symbolique dans la notion de classe, par exemple, qui prend justement de sa présence toute sa densité, doit nous rendre extrêmement prudent quant au maniement. Quoiqu'il en soit l'écrire de cette orthographe baroque, qui est celle dont je ne fais rien qu'une occasion de le mémoriser comme instrument transitoire, j'ai appelé cela : le «hiarien », écrit comme vous le voyez là. Il y a une chose qui est en tout cas bien tranchée et qui n'a rien à faire avec le « hiarien », c'est celui que j'exprime dans...

- La deuxième ligne, et sous cette forme... - après tout, je n'ai pas de raison de vous refuser l'anecdote, cette forme empruntée au langage d'un petit garçon qui était très intelligent puisque c'était mon frère - il « gniakavait », me dit-il, conjuguant ainsi bizarrement un verbe dont le radical serait « gniaka ». Eh bien, un registre du « gniaka » est absolument essentiel : ceci par quoi un état présent est supposé dériver de quelque chose qui fait qu'il est amputé de quelque chose. Ceci est la forme la plus radicale par quoi s'introduit toute une catégorie où nous aurons, justement, à nous orienter quant aux instaurations proprement symboliques de la négation. Car -368-

Leçon du 8 juin 1966
« gniaka », ça va très loin, ça peut être un manque, ça peut être aussi un point de départ : « gniaka » prendre un point de départ, on appelle cela le zéro, élément neutre.

Rien qu'à ce « gniaka » là vous avez ce qu'on appelle un groupe abélien. Ceci pour vous indiquer dans quelle voie nous serons amenés à ordonner nos réflexions, l'année prochaine; mais assurément ce « gniaka » n'est pas sans nous indiquer de revenir sur ce que nous avons dit l'année dernière quant à la fonction du zéro comme suturant l'instance du sujet et d'articuler le rapport du sujet au désir et aussi à la castration. « Gniaka » mettre le signe négatif sur le pénis et la fonction phallique s'instaure avec tout l'usage absolument aveugle que nous savons en faire.

- Et puis il y a quelque chose pour quoi il n'y a pas de mot, ni d'épinglage, au moins dans mon registre, et ceci pour une bonne raison : c'est que, si je le dénommais ou que si je le supposais, il aurait quelque rapport avec cette fonction imaginaire ou celle de la symbolisation. Ce troisième terme celui que, depuis déjà trois ans que je suis ici, je vous apprends à connaître par quelque voie que je ne saurais dire être celle de la palpation, c'est bien plus, j'essaye, je sollicite, j'appelle de vous que vous vous identifiez à ce qu'on peut y appeler d'un langage mathématique le facteur for (t.o.r.), ce qui veut dire ce qu'il y a dans le réel, dans ce réel auquel nous avons affaire et qui est justement ce qu'il y a au-delà, au-dehors de cette nécessité qui nous contraint de ne conjoindre à la jouissance que ce peu de réalité du fantasme; ce réel témoigne d'une certaine torsion. Cette torsion n'est pas l'anankè dont parle Freud, car anankè et logos ils sont tous les deux de l'ordre du symbolique. La seule nécessité contraignante est celle qu'impose le logos Et le réel n'entre au-delà, comme il est manifeste dans l'expérience, que pour, entre ces solutions nécessaires, - car il y a en a toujours plusieurs - désigner celle qui est impossible. Telle est la fonction du réel et sa torsion. Cette torsion c'est celle même que nous essayons de saisir au niveau de ce qui est notre champ que j'ai, tout au moins cette année, essayé de vous apporter le matériel qui vous permette pour la suite de ce que nous aurons à dire, de repérer comment se coupe dans une étoffe qui est commune, ce rapport du sujet à l'Autre, cet avènement du sujet dans le signifiant, grâce à quoi se soutient ce fantasme dans son rapport au réel, grâce à quoi l'opacité nous apparaît d'une jouissance infinie.

Vous voyez bien déjà ce qui est possible. Car nous avons d'autres éléments. -369-

L'objet de la psychanalyse

Encore cette structure de groupe implique-t-elle qu'on puisse employer un quelconque de ces objets avec un signe négatif. Qu'est-ce que ceci veut dire ? Et où cela nous conduit-il ? C'est ce qui nous permettra, ce que j'espère faire la prochaine fois, de finir cette année avec quelque chose qui achève la définition structurale impliquant la fonction combinatoire de l'objet a et la valeur qu'il peut prendre comme tel dans ce qui est le fondement même de la dimension proprement freudienne du désir et du sujet, c'est à savoir la castration.

-370-

Leçon XXII 15 juin 1966 Séminaire fermé

Nous avons entendu, je dis cela pour ceux qui sont à la fois partie prenante de ce séminaire fermé et qui assistent aux débats intitulés Communications scientifiques dans l'École Freudienne, évidemment, nous avons entendu une communication très, très bien. D'ailleurs, je l'ai marquée; mais enfin elle est très, très bien à placer, si vous me permettez cette chose qui est à prendre avec le grain de sel, dans ce qui constitue pour moi la problématique de ce qu'on appelle communication, - vous avez vu tout à l'heure je n'ai pas achevé - communication scientifique dans la psychanalyse.

Ça ne doit pas lui être absolument particulier à la psychanalyse. Il doit y avoir bien d'autres configurations dans lesquelles le même effet se produit. Enfin pour la psychanalyse, ça tourne toujours un peu au complot contre le malade! Et c'est ça qui fausse la chose, qui fait qu'on arrive à dire des choses qui dépassent un peu, si je puis dire, la stricte pensée scientifique qui pourrait être celle où on se tiendrait, s'il s'agissait de véritables réunions scientifiques. Comme nous sommes en fin d'année, on peut me permettre un peu d'ouvrir mon coeur sur les raisons que j'ai d'être réticent à ce style, en tant qu'il est le moteur courant du travail analytique et qui s'appellent les réunions où il y a des communications qu'on appelle scientifiques et qui ne le sont pas tellement que ça.

Moyennant quoi sur le plan d'une notation clinique de quelque chose de centré autour du couple pervers, Clavreul, dont je déplore l'absence ici, car je lui aurais renouvelé mon compliment, nous a fait quelque chose d'excellent. Voilà il n'y manque que ceci qui a été dit finalement dans la discussion mais que personne n'a entendu parce qu'on ne l'a pas dit clairement, c'est qu'en somme pour parler tout à fait scientifiquement de la perversion, il faudrait partir de ceci qui est tout simplement la base de Freud. On a amené timidement ces *Trois essais sur la sexualité*, ben c'est que la perversion, elle est normale. Il faut repartir de -371-

L'objet de la psychanalyse

là une bonne fois, le problème de construction clinique, ce serait de savoir pourquoi il y a des pervers anormaux. Pourquoi il y a des pervers anormaux? Ça nous permettrait d'entrer dans toute une configuration pour une part historique parce que les choses historiques, elles ne sont pas historiques uniquement parce qu'il est arrivé un accident, elles sont historiques parce qu'il fallait bien qu'une certaine forme, une certaine configuration vienne au jour.

Il est bien clair que c'est le même problème que celui que notre ami Michel Foucault qui n'est pas, lui non plus, ne s'est pas cru invité au séminaire fermé, c'est bien malheureux, notre ami Michel Foucault en somme aborde avec des excellents bouquins comme ceux auxquels nous nous sommes reportés - on m'entends là-bas ? Oui ? Bon - *L'histoire de la folie* ou *La Naissance de la clinique*. Vous comprenez pourquoi

1 - Il y a des pervers normaux,

2 - Il y a des pervers considérés comme anormaux, c'est bien le moindre que si à partir du moment où il y a des pervers anormaux, il y a aussi des gens pour les considérer comme tels à moins que les choses soient dans l'ordre inverse mais il ne faut rien forcer dans ce genre là.

Quoi qu'il en soit, je regrette l'absence de Clavreul parce que je lui aurais recommandé, à lui, une lecture pour cette prochaine conférence qu'il nous fera certainement encore plus excellente, en partant, comme je lui ai conseillé, de ce que j'ai pointé, à savoir que sa référence la meilleure dans tout ce qu'il nous a dit, - n'oublions pas que sa conférence était intitulée « Le couple pervers », comme s'il y en avait de purs et simples couples pervers! Justement, c'est tout le drame. Enfin, laissons. La remarque qui est celle épinglée de jean Genêt qu'il y a toujours dans l'exercice de l'acte pervers un endroit où le pervers tient beaucoup à ce que soit placée la marque du faux. je lui ai conseillé de repartir de là. je lui conseillerai aujourd'hui une lecture, une lecture qui est une lecture pour tous d'ailleurs, que je vous conseille à tous et qui vous permettra de donner une illustration très simple et très convaincante à ce que je suis en train de vous dire qu'il faut partir du fait que la perversion, c'est normal. Autrement dit, que dans de certaines conditions, ça peut ne pas faire tache du tout. Moyennant quoi, ce livre que j'ai pris soin de passer prendre chez le libraire pour que vous voyez qu'il existe, et je ne me souvenais plus qu'il avait été imprimé au Mercure de France, tout récemment d'ailleurs, grâce à quoi vous pouvez le voir, qui s'appelle les *Mémoires de l'Abbé de Choisy habillé en femme*. Lisez-le, moyennant quoi vous verrez où est le sain départ concernant le registre de la perversion.

Vous verrez quelqu'un de non seulement tout à fait à l'aise dans sa perversion et ceci de bout en bout, ce qui ne l'a pas empêché d'être quelqu'un qui a mené -372-

Leçon du 15 juin 1966
une carrière accomplie dans le respect général, de recevoir toutes les marques de la confiance publique et même royale et d'écrire avec une parfaite élégance un compte-rendu de choses qui, de nos jours, nous mettraient littéralement la tête à l'envers et nous pousseraient même à faire des choses aussi exorbitantes qu'une expertise médico-légale, sans compter le discrédit qui rejaillirait sur le haut-clergé pourtant bien connu pour être particulièrement expert dans ces pratiques, alors que de nos jours, il se croit forcé de dissimuler ces choses qui ne sont le signe que d'un rapport sain et normal aux choses fondamentales.
Voilà donc la lecture que je vous conseille. Naturellement certaines des personnes qui sont, ou qui ne sont pas ici, y verront la confirmation que, comme ça se dit, je suis un bourgeois d'entre-les-deux guerres. Mon Dieu, comme les gens voient petit! Je suis un bourgeois d'avant la révolution française, alors vous vous rendez compte, comme ils m'avancent! Bien, enfin, vous en serez convaincus, après cette approbation, cette estampille : « livre à lire » que je viens de donner à ce bouquin.
Là-dessus, aujourd'hui j'aimerais bien que, puisque non seulement c'est un séminaire fermé mais que c'est l'avant-dernier et que, mon Dieu, dans le dernier il faudra bien que je me donne l'aspect de donner à certaines choses une clôture; j'ai hésité sur ce sur quoi je clorais. Peut-être après tout que je pourrai tout de même mettre un point à quelque chose qui a fait le début du séminaire fermé cette année, à savoir la discussion des articles où notre excellent ami Stein a produit ses positions sur le sujet de ce qu'il appelle la situation analytique, qu'il a bien voulu limiter aux conditions de départ, enfin à ce à quoi on s'engage en faisant des séances analytiques, puis après ça il a été tout doucement au transfert et au contre-transfert, il s'agit de s'entendre sur ce qu'il met sous ces deux rubriques. Et après ça, il a parlé du jugement du psychanalyste. Il y a eu un débat, un débat auquel je n'ai pas assisté, à tout, parce que, pour une part, le Docteur Irène Perrier-Roublef a bien voulu en tenir la direction en mon absence. Tout ça mériterait assurément complément, et peut-être éclairage, et peut-être un peu plus, enfin, un peu plus ferme, je veux dire, je veux dire que peut-être, tout à l'heure, nous commencerons un peu à en parler, si ça marche, eh bien ça nous incitera aussi à demander à Stein de venir la prochaine fois puisqu'aussi bien, il ne serait pas non plus tout à fait convenable que cette clôture soit faite en dehors de sa présence. Enfin, ça viendra peut-être quand même tout à l'heure, je veux dire l'amorce de ça.
Ce que j'aimerais et ce dont, heureusement, je me suis assuré une petite garantie que j'aurai au moins quelque chose pour me répondre, ce que j'aimerais, c'est que somme toute après une année où je vous ai dit des choses dont il doit y avoir dans votre tête un gros résidu quand même, j'ai dit des choses, cer- -373-

L'objet de la psychanalyse

taines étaient tout à fait neuves au moins pour une part d'entre vous, d'autres étaient vraiment structurées pour la première fois d'une façon absolument non seulement exemplaire mais même rigoureuse, et j'ai osé ajouter, prenant par là une sorte d'engagement définitif, considérant par exemple le schéma que je vous ai donné de la fonction du regard, je ne serais pas mécontent, je ne déplorerais pas que certains me posent des questions.

Naturellement le bruit se confirme que ce n'est pas une chose à faire, sous prétexte que l'autre jour par exemple, j'ai eu l'air de dire à Monsieur Audouard qui, en somme, est la seule personne qui, sur ce plan, m'a donné toute satisfaction cette année, c'est-à-dire qu'il s'est tout simplement risqué à ce que je demande, c'est-à-dire à ce qu'on me réponde.

Monsieur Audouard a fait, c'est vrai, une grosse erreur, un grosse erreur en collant dans le schéma de la perspective l'œil de l'artiste dans ce qu'on peut en somme appeler le plan du tableau, ceci au moment de fondation de la perspective. Bon. Il faudrait quand même bien que vous conceviez ceci, c'est que étant donné que chacun est ici avec son petit narcissisme en poche, c'est-à-dire l'idée de ne pas se ridiculiser, il faudrait tout de même bien vous dire que ce que Monsieur Audouard a fait, c'est très exactement ce que, par rapport à Alberti, je vous ai dit qu'il était dans ce fameux schéma de la perspective, je l'ai dessiné au tableau, enfin, j'ai pris beaucoup de peine, dans ce qu'Alberta a fondé et qu'un nommé Viator, - c'était parce qu'il s'appelait Pèlerin, tout simplement en français - a repris, eh bien l'erreur qu'a faite Monsieur Audouard, c'est exactement l'erreur qu'a fait Albert Dürer. Quand on se rapporte aux écrits d'Albert Dürer, on voit très exactement certaines fautes, un certain déplacement du schéma, qui n'est pas sans retentir d'ailleurs sur ce que vous voyez d'assez chavirant dans les perspectives d'Albert Dürer quand vous y regardez de près, ce déplacement est dû très exactement à une erreur initiale de cette espèce. Vous voyez donc que Monsieur Audouard n'est pas en mauvaise compagnie.

Ceci, bien sûr, je ne puis pas vous le démontrer parce qu'il faudrait..., enfin c'est très facile, le peux vous donner, à ceux que ça intéresse la bibliographie. Il y a quelqu'un qui a très joliment mis ça en évidence, c'est un américain qui a fait sur l'art et la géométrie quelques petits livres astucieux dont un spécialement concernant ce statut de la perspective en tant qu'il ressort d'Alberta, de Viator et d'Albert Dürer. Et on s'explique tout ça très bien. On s'explique tout ça très bien en fonction de ceci justement qu'Albert Dürer a commencé à se poser le problème de la perspective à partir de ce que j'appellerai enfin la démarche radicalement opposée, celle qui est issue de la considération du point lumineux et de la formation de l'ombre, c'est-à-dire la position antécédente, -374-

Leçon du 15 juin 1966

celle que je vous ai montré pour être tout à fait antinomique de celle de la construction de la perspective qui a des fins toutes opposées, qui ne sont pas des fins de constitution du monde éclairé mais de constitution du monde subjectif, si vous me permettez de faire cette opposition marquée, marquée et justifiée de tout le discours antérieur. C'est dans la mesure où ce qui intéresse Dürer, c'est l'ombre d'un cube qu'il n'arrive pas à faire la juste perspective du cube.

Bon, ceci étant dit et Monsieur Audouard étant remis à sa place, c'est-à-dire n'ayant subi [?] que du prestige auquel d'autres que nous, et qu'on peut dire plus grands, ont succombé. J'aimerais bien que ça encourage ceux qui peuvent avoir quelques questions à poser sur ce que j'ai dit, et par exemple, sur ce que j'ai dit la dernière fois sur le schéma qui aboutit vraiment à poser de très, très grosses questions sur ce schéma, n'est-ce pas, qui est là dans un arrière et où nous nous trouvons avec le sujet dans cette position par rapport au champ de l'Autre, que tout ce qui concerne son rapport à la jouissance doive lui venir par l'intermédiaire de ce qui est lié à l'Autre et qui se présente bien ainsi comme lié à une certaine fonction qui n'est pas sans être le [...]. Puisque aussi bien, ce que l'appareil illustre, par l'exemple des Ménines, de la structure qui fut produite par Velasquez, nous le démontre. Disons que dans l'appareil de la perspective et du regard nous pouvons concevoir, faire coexister non seulement ce pourquoi coexiste le registre narcissique... Tout mon premier effort d'enseignement a été de le décoller de ce qu'il a comme articulation, que non seulement comment ils peuvent coexister mais comment au niveau d'un certain objet, le regard, l'un peut donner la clé de l'autre et le regard comme l'effet de [...] être le véritable ressort, le véritable secret de la capture narcissique.

Donc dans ce rapport du S à A, nous avons pu établir la fonction de ce a dont j'ai parlé, si vous voulez avec privilège pour l'un d'entre eux, le moins étudié et pourtant le plus fondamental pour toute articulation de la chose elle-même, et puis la correspondance en avant ou si vous voulez l'équivalence que le -φ c'est-à-dire le phallus en tant qu'objet en jeu dans le rapport à la jouissance, en tant qu'il nécessite la conjonction de l'Autre dans la relation sexuelle...

Ah, vous voilà Stein. Venez là. Je déplorai votre absence.

... Eh bien! ceci évidemment pose, me semble offrir l'occasion de toutes sortes de questions. Quand je dis que je refais une seconde fois le tour, que je redouble la bande de Moebius freudienne, vous en voyez non pas du tout une illustration mais le fait même de ce que je veux dire dans le fait que le drame de l'Oedipe, que je crois avoir pour vous suffisamment articulé, a une autre face par laquelle on pourrait l'articuler de bout en bout, en faire tout le tour.

Le drame de l'Œdipe, c'est le meurtre du père et le fait qu'Oedipe a joui de la -375-

L'objet de la psychanalyse

mère. On voit aussi que la chose reste en suspens d'une éternelle interrogation concernant la loi et tout ce qui s'en engendre de ce fait, qu'Oedipe, comme je le dis souvent, n'avait pas le complexe d'Œdipe, à savoir qu'il l'a fait tout tranquillement. Bien sûr, il l'a fait sans le savoir. Mais on peut éclairer le drame d'une autre façon et dire que le drame d'Œdipe, en tout cas le drame de la tragédie, et de la façon la plus claire, c'est le drame engendré par le fait qu'Oedipe est le héros du désir de savoir. Mais comme je l'ai déjà dit depuis très longtemps, je le répète dans ce contexte, j'ai déjà dit depuis très longtemps quel est le terme de l'Œdipe.

Oedipe, devant la révélation, sur l'écran crevé de ce qu'il y a derrière, et avec, je l'ai dit dans ces termes, ses yeux par terre, OEdipe s'arrachant les yeux, ce qui n'a rien à faire avec la vision, ce qui est proprement le symbole de cette chute dans cet entre-deux, dans cet espace que Desargues désigne du nom d'essieu que j'ai identifié, c'est la seule identification possible, à ce que nous appelons le *Dasein*, là est chu le regard d'Œdipe. Ceci est la fin, la conclusion et le sens de la tragédie, tout au moins est-il aussi loisible de traduire cette tragédie dans cet envers que de la poser dans l'endroit où elle nous révèle le drame générateur de la fondation de la loi. Les deux choses sont équivalentes pour la raison même qui fait que la bande de Moebius ne se conjoint à elle-même réellement qu'à faire deux tours.

Bon. Eh bien! ceci ayant été amené ne s'accompagnera plus que d'une remarque, c'est que la considération de l'objet a et de sa fonction, pour autant que seule cette considération nous amène à nous poser les questions cruciales qui concernent le complexe de castration, à savoir comment surgit le groupe, - il faut bien employer un terme mathématique - qui permet le fonctionnement d'un certain (-φ), dont nous nous sommes servi depuis longtemps mais d'une façon plus ou moins bien précisée dans une structure logique, eh bien, c'est là ce qu'introduit de décisif l'objet a, à savoir ce par quoi il nous permettra d'aborder ce terrain à proprement parler vierge, vierge pour un psychanalyste, comme ça, émis de nos jours, si je puis dire, à savoir le complexe de castration. Il est tout à fait clair qu'on n'en parle jamais que d'une façon marginale en faisant comme si on savait ce que ça veut dire. Évidemment, on a bien un petit soupçon parce que j'en ai un peu parlé, de ci, de là. Mais enfin, tout de même, pas assez pour que Monsieur Ricœur, par exemple, en fasse entrer la moindre parcelle dans son bouquin qui a provoqué tant d'intérêt. Il est même remarquable qu'il n'y en a pas trace.

C'est donc qu'on n'en parle pas ailleurs non plus. Il serait bien nécessaire qu'on pût, du complexe de castration, dire quelque chose. Or, il me semble que la dernière fois, j'ai commencé de dire quelque chose de très fermement articu-376-

Leçon du 15 juin 1966

lé sur ce point. Évidemment dans la mesure où nous pouvons au moins ébaucher le programme, pour dire que l'année prochaine nous parlerons de cette sorte de logique qui puisse nous permettre de situer ce qui, très spécifiquement, ressortit à la fonction -φ par rapport à ce premier plan que nous avons assuré cette année concernant l'objet a.

Il y a une chose en tout cas certaine puisque nous avons parlé du mythe d'Œdipe. Bien sûr que l'œdipisme est la pierre angulaire et que, si nous ne voyons pas que tout dans ce qu'a construit Freud, c'est autour de l'Œdipe, nous ne verrons jamais absolument rien. Seulement il ne suffit pas encore qu'on explique l'Œdipe pour que vous sachiez de quoi parlait Freud, à moins que vous ne sachiez, étant rompus au vocabulaire que je déroule devant vous que ce qu'il s'agit d'articuler, c'est le fondement du désir et que tant qu'on ne va que jusque là, on n'a même pas assuré le champ de la sexualité. Le mythe d'Oedipe ne nous enseigne rien du tout sur ce que c'est d'être homme ou femme.

C'est absolument étalé dans Freud. Comme je l'ai dit la dernière fois, le fait que jamais il ne promeuve le couple masculin-féminin, sauf pour dire qu'on ne peut pas en parler, justement prouve assez cette espèce de limite. On ne commence à poser des questions qui concernent la sexualité aussi bien masculine que féminine qu'à partir du moment où entre en jeu l'organe et la fonction phallique. Faute de faire ces distinctions, on est dans l'embrouillamini le plus absolu. Il faut bien dire que là il y a quelque chose qui joue peut-être à la base du fait que Freud n'a pas fait, pourquoi ne l'aurait-il pas fait lui-même son second tour? Pourquoi est-ce qu'il l'aurait laissé à faire à quelqu'un d'autre? On peut aussi se poser cette question.

C'est là que je suis très embarrassé. L'expérience m'enseigne à mes dépens, me conseille de ne procéder qu'avec de très grandes précautions. A la vérité, ce n'est pas tout à fait de ma nature, mais d'autres les prennent pour moi. En somme, puisque cette trame serrée d'événements qui a abouti un jour à faire que j'interrompe à ma première leçon un séminaire annoncé sous le titre des *Noms-du-Père*, vous direz que, pour des psychanalystes, il est tout de même bien naturel de donner un sens aux événements et que, quels qu'en soient les détours contingents, les échéances et les petits pataquès qui ont pu faire échoir justement ce jour-là le fait que, après tout, des gens peut-être plus avertis de l'importance de ce que j'avais à dire, ont bien veillé à ce que je tienne ma parole de ne pas le dire en certains cas. C'est bien qu'il y avait là tout de même quelques raisons et qui touchent à ce fait délicat précisément de la limite où s'est arrêté Freud.

Si tellement de choses de l'ordre qui aboutissent à ces singuliers rendez-vous dont on ne peut pas dire qu'en eux-mêmes, ils soient progressifs, c'est bien qu'il -377-

L'objet de la psychanalyse

y a quelque chose dans Freud qu'on ne peut pas supporter. Si je le leur retire, de quoi pourront-ils se supporter? Ceux qui se supportent, justement, en somme de ce qu'il y a d'insupportable dans ce quelque chose dont il faut croire que ça faisait déjà bien assez en avant dans un certain sens puisqu'on ne peut pas aller plus loin. De sorte qu'en somme, ce n'est qu'avec une façon, une touche tout à fait légère et en quelque sorte comme une ombre de facteur négatif que je ferai remarquer que nous devons à Freud tout de même le fait que jusqu'à la fin de sa vie, semble-t-il, il lui soit paru résider un mystère dans la question suivante qu'il exprimait ainsi : « Que veut une femme? ». Nous devons ça à une connasse qui nous l'a rapportée et devant laquelle il avait, comme ça, laissé s'ouvrir sa tirelire ventrale. Il y a des moments où même les idoles se déballent. Il faut dire qu'il faut pour ça des spectacles spécialement horrifiants.

Que veut une femme? Freud, comme s'exprime Jones, avait un trait qui ne peut tout de même pas manquer de frapper, ce trait qui ne s'exprime bien, qui ne s'épingle bien qu'en la langue anglaise, on appelle ça uxorious. En français, ce n'est pas très en usage. Nous ne sommes peut-être pas assez uxorieux pour ça. Mais enfin, dans un cas comme dans l'autre, qu'on le soit ou qu'on ne le soit pas, ça n'est jamais que la spécification d'une position qu'on a sur ce point à préciser. Ce n'est pas plus heureux de l'être que de ne pas l'être. Il était uxorieux et pas à l'endroit de n'importe qui. « La femme de César, dit-on, ne saurait être soupçonnée». Ça s'emploie beaucoup. C'est comme quand on dit, « le style, c'est l'homme », par exemple. C'est une citation inexacte mais ça ne fait rien.

Ce sont des choses qui marchent toujours. Placées au bon endroit, ça ne souffre pas discussion. Qu'est-ce que ça veut dire? Soupçonnée de quoi ? D'être une vraie femme, peut-être? La femme de Freud dont il y a tout à parier que c'était sa seule femme, ne saurait être l'objet d'un tel soupçon. Nous en avons, sous la plume de Freud, enfin, toutes les traces les plus extraordinaires. L'emploi du terme *sich straüben*, se hérisser, dans l'analyse du rêve de l'injection d'Irma, est en quelque sorte dans ce style, cet *Umschreibung*, ce style tordu, presque le seul cas où je peux me recommander du sien, où il nous amène ce vers quoi il veut aller, bien sûr sans nous le dire, c'est qu'en fin de compte, tout ça, une femme *sich straubt*, c'est comme Madame Freud, quoi! et que c'est tout de même bien embêtant.

Oui, voilà évidemment un point de repère de nature à nous donner le sentiment de savoir où se pose le problème, où est la question et où nous en sommes, où sont les barrières, en quelque sorte structurales, inhérentes à la structure même du concept mis en jeu, qui explique beaucoup de choses, par exemple [...] de l'histoire de la psychanalyse, du mode sous lequel s'y sont fait valoir non seulement la féminité et ses problèmes mais les femmes elles-mêmes. Ce qu'on -378-

Leçon du 15 juin 1966

Irène Perrier-Roublef - On n'entend pas.

Docteur J. Lacan - Eh bien, c'est peut-être mieux! Alors j'aimerais bien là-dessus, en somme, que certaines questions me soient posées. Puisqu'en somme, par exemple la dernière fois, en posant le sujet devant, si je puis dire, cette surface de réflexion que constitue la dialectique de l'Autre pour y repérer d'une façon qui nécessite, en somme là aussi, un certain ordre de mirage, la place de la jouissance. je vous ai indiqué bien des choses nommément et j'ai réglé au passage cette question de ce que j'ai appelé l'erreur de Hegel, que la jouissance est dans le maître. On en est étonné. Si le maître a quelque chose à voir avec le maître absolu, c'est-à-dire la mort, quelle sacrée idée de placer la jouissance du côté du maître. Il n'est pas facile de faire fonctionner l'instance de la mort. Personne n'a encore imaginé que ce soit dans cet être mythique que la jouissance réside. L'erreur hégélienne est donc bel et bien une erreur analysable. Et là, nous touchons du doigt, dans la structure ici écrite au tableau, inscrite dans ces petites lettres où gît l'essence, le nœud dramatique qui est proprement celui auquel nous avons affaire! Comment se fait-il que ce soit à cette place du A, à la place de l'Autre, en tant que c'est là que se fait l'articulation signifiante, que se pose pour nous la visée du repérage qui tend à la jouissance et proprement à la jouissance sexuelle?

> peut appeler les mères dans notre communauté psychanalytique. Ce sont des drôles de mères!

Que le -φ c'est-à-dire l'organe, l'organe particulier dont je vous ai expliqué quelle est la contingence, je veux dire qu'il n'est nullement en lui-même nécessaire à l'accomplissement de la copulation sexuelle, qu'il a pris cette forme particulière pour des raisons qui jusqu'à ce que nous sachions articuler un tout petit commencement de quelque chose en matière d'évolution des formes, eh bien! nous nous contenterons de tenir la chose pour ce qu'elle est. Tant qu'on n'aura pas substitué à quelques principes imbéciles cette appréhension première qu'il suffit de regarder un petit peu le fonctionnement zoologique des animaux pour savoir que l'instinct ne concerne que celui-ci. Qu'est-ce que le vivant va bien pouvoir faire avec un organe? Non seulement la fonction ne crée pas l'organe, ça saute aux yeux, et comment ça pourrait-il même se faire? Mais il faut énormément d'astuce pour donner un emploi à un organe. Voilà exactement ce que nous montre réellement le fonctionnement des choses quand on y regarde de près.

L'organisme vivant fait ce qu'il peut de ce qui lui est donné d'organes et avec l'organe pénien, eh bien, on peut sans doute, mais on peut peu. En tout cas, il est tout à fait clair qu'il entre dans une certaine fonction, dans un rôle qui est un -379-

L'objet de la psychanalyse

tout petit peu plus compliqué que celui de baiser, qui est ce que j'ai appelé l'autre jour, pour servir d'échantillon, pour faire l'accord entre la jouissance mâle et la jouissance femelle.

Ceci se plaçant tout à fait aux dépens de la jouissance mâle non seulement parce que le mâle ne saurait y accéder qu'à faire choir l'organe pénien au rang de fonction d'objet a mais avec ce signe tout à fait spécial qui est le signe négatif auquel il s'agira pour nous l'année prochaine dans de savantes recherches logiques de voir, de préciser, quelle est exactement la fonction de ce signe (-) par rapport à ceux qui sont en usage et dont on use d'ailleurs, - je parle dans le courant, chez la plupart des gens qui sont ici, par exemple - sans du tout savoir ce qu'on fait, alors qu'il serait tout à fait simple à se reporter à d'excellents petits bouquins de mathématiques qui maintenant courent les rues. Car tout ça maintenant se vulgarise, Dieu merci, avec 150 ans de retard mais enfin il n'est jamais trop tard pour bien faire : tout le monde peut s'apercevoir que le signe moins peut avoir selon les groupes et fait intervenir des sens excessivement différents. Il s'agit de savoir donc, ce qu'il est pour nous. Mais laissons cela. Prenons-le en bloc ce moins phi et disons que le rapport qu'il s'agit d'établir dans l'union sexuelle à une jouissance, laisse précisément le pas à la jouissance féminine qui n'aurait point cette importance si elle ne venait pas précisément se situer à la place que j'ai marquée ici du A, lieu de l'Autre. Ça ne veut pas du tout dire bien sûr que la femme y soit plus d'emblée que nous hommes car elle est exactement à la même place du S, et tous les deux, les pauvres chers mignons, comme dans le célèbre conte de Longus immortel, sont là avec dans la main ce joli dessert du moins phi, à se regarder, à se demander : qu'est-ce qu'on va bien en faire pour se mettre d'accord quant à la jouissance ?

Alors, après cela, on fera peut-être mieux de ne pas nous parler comme une donnée de la maturation génitale, de l'existence du ménage parfait. Parce que bien sûr l'oblativité, cette sacrée oblativité dont je finis par ne plus que très peu en parler et dont il ne faudrait pas parler éternellement, il faudrait une bonne fois un jour qu'on ferme cette parenthèse, il ne faudrait pas croire non plus que c'est un moulin à vent, j'ai des élèves qui le prennent pour ça, ils se lancent toujours à tort et à travers là-dessus, là où elle n'y est pas du tout en plus. C'est tout de même certain qu'il faut bien dire qu'il y a des choses qu'il faudrait dire quand même. Ça existe le mari oblatif, par exemple. Il y en a qui sont oblatifs comme on ne peut pas imaginer. Ça se rencontre! Ça a des origines diverses. Il ne faut pas jeter le discrédit d'avance là-dessus. Ça peut avoir des origines nobles : le masochisme par exemple. C'est une excellente position.

Du point de vue de la réalisation sexuelle, après, je commence à avoir de l'expérience, enfin quoi! oui! trente cinq ans quand même, ça commence à bien -380-

Leçon du 15 juin 1966

faire. Naturellement j'ai pas vu grand'monde. Pas plus que personne. On a si peu de temps. Mais enfin quand même, j'ai jamais vu que chez une femme ça déclenche à proprement parler, - vous savez ça - ça déclenche de très, très curieuses réactions et des abus qui du dehors, comme ça, du point de vue moraliste, sont tout à fait manifestes : en tous les cas, une grande insistance de la part de la femme sur la chanterelle de la castration du mari. Ce qui ne va pas de soi, ce qui n'est pas impliqué dans le schéma, vous comprenez, quand je parle du (-φ) phallus, là, comme de l'échantillon vibrant qui doit permettre l'accord, ça ne veut pas dire que la castration soit réservée à l'homme puisque justement c'est bien tout l'intérêt de la théorie analytique, c'est qu'on s'aperçoive que le concept de castration joue en tant qu'il porte aussi sur quelqu'un qui ne l'est pas de nature, castré, il ne peut même pas l'être, s'il s'agit du pénis.

C'est dans cette perspective qu'il conviendrait, par exemple, de s'interroger sur l'extraordinaire efficace quant à la révélation sexuelle, car ça existe, cet extraordinaire efficace sur beaucoup de femmes pour ne pas dire la femme, ça existe la femme, ça existe là-bas au niveau de l'objet a. L'extraordinaire valeur donc, pour cette opération, de ce qu'on appelle des hommes féminins. Leur succès ne fait absolument aucun doute. On sait ça depuis toujours et puis ça se voit toujours. Qu'une femme qui a eu ce genre de mari, du type en or, taillé à la serpe, enfin le boucher de la belle bouchère, rencontre seulement un chanteur à voix et vous m'en direz des nouvelles. Ce sont de ces faits, enfin, qui sont gros comme ça, d'observation courante renouvelée tous les jours, qui remplissent..., nous analystes nous pouvons savoir le plaisir qu'elles ont les femmes avec le chanteur à voix! C'est fantastique comment elles se sont retrouvées là. Je ne vous dis pas qu'elles y restent. Elles y restent pas parce que c'est trop bon. Tout le problème se repose du rapport du désir et de la jouissance mais il faut savoir tout de même de quel côté est accessible la jouissance.

Je sens que j'entre tout doucement, comme ça, sur le penchant des, je ne sais pas, des mémoires de trente ans de psychanalyse. Et puis, c'est la fin de l'année, on est quand même un peu entre nous. Vous me pardonnerez de dire des choses qui sont entre la banalité et le scandale mais qui, si on les oublie, finissent vraiment par être justement ce qui ouvre la porte, enfin, au déconnage le plus permanent. Ce qui est tout de même malgré tout, malgré tous mes efforts celui qui reste absolument en usage et dominant dans cette contrée comme dans les voisines, il faut bien le dire.

Ben, pendant que je suis sur cette pente, il faudrait tout de même... Oui tenez, j'ai parlé d'en finir avec... cette histoire d'oblativité. Il faut bien tout de même se souvenir, puisque j'ai parlé de contexte, dans quel milieu, quel petit cirque étroit cette idée a fait manège, à savoir mettre quelques noms, ce n'est pas -381 -

L'objet de la psychanalyse

à moi quand même de vous les ressortir, n'est-ce pas. C'est pas sorti d'un mauvais lieu. Il y avait un nommé Edouard Pichon qui n'avait qu'un tort, c'était d'être maurassien, ça c'est irrémédiable. Il n'est pas le seul. Entre les deux guerres, il y en avait pas mal. Il a fomenté ça avec quelques cliniciens, puisqu'il s'agit d'entre deux guerres, les rescapés de la première, vous savez, c'était pas brillant.

Et alors, ça a été repris. Ça a été repris, - je ne sais pas pourquoi, si! mais enfin ce n'est pas à moi de vous le dire - dans un certain contexte beaucoup plus récent et nourri d'une histoire qui n'avait en somme rien à faire avec l'oblativité et qui était ce mode de rapport très spécial qui surgissait d'une certaine technique analytique, dite centrée sur la relation d'objet en tant qu'elle faisait intervenir d'une certaine façon le fantasme phallique et ce fantasme phallique spécialement dans la névrose obsessionnelle.

Voilà. Et alors, là, tout ce qui se jouait autour de ce fantasme phallique, j'en ai, mon Dieu, plusieurs fois dans mon séminaire assez parlé, le suis assez revenu pour que tout de même dans ses détails, dans son usage technique, on en ait tout de même bien vu les ressorts, les points de forçage, les points d'abus et je ne peux là vraiment que dire, je ne peux même pas dire quelque chose qui résume tout ce que j'en ai montré dans le détail mais simplement ce qui montre le fond de ma pensée sur ce qu'il y a là dedans.

Il y a quelque chose qui a trouvé spécialement faveur du fait que le glissement général qui a fait que toute la théorie de l'analyse n'a plus pris que la référence de la frustration, je veux dire, a tout fait tourner, non pas autour du double point initial du transfert et de la demande mais tout simplement de la demande. Parce que les effets du transfert, bien sûr, n'étaient pas négligés mais simplement mis entre parenthèses puisqu'on en attendait en fin de compte que ça se passe et que par contre la demande avec spécialement ce fait qu'il se passe des choses sur ce point et en effet, il s'en passe, mais il ne se passe pas du tout ce que vous dites, Stein. Mais enfin, si vous revenez la prochaine fois, on en parlera.

La position de l'analyste dans la séance par rapport à son patient n'est certainement pas d'être ce pôle dérangeant lié à ce que vous appelez le principe de réalité; le crois qu'il faut tout de même revenir à cette chose qui est vraiment constitutive, c'est que sa position est d'être celui qui ne demande rien. C'est bien ce qu'il y a de redoutable, comme il ne demande rien, et qu'on sait d'où le sujet sort, surtout quand il est névrosé, on lui donne ce qu'il ne demande pas. Or, ce qu'il y a à donner, c'est une seule chose et un seul objet a. Il y a un seul objet a qui est en rapport avec cette demande spécifiée d'être la demande de l'Autre, cet objet qu'on trouve lui aussi dans l'essieu, dans l'entre-deux, là où est chu aussi le regard, les yeux d'Œdipe et les nôtres devant le tableaux de Velasquez quand - 382-

Leçon du 15 juin 1966

nous n'y voyons rien, dans ce même espace, il pleut de la merde. L'objet de la demande de l'Autre, (nous le savons par la structure et l'histoire après la demande à l'Autre, demande du sein), la demande qui vient de l'Autre et qui instaure la discipline et qui est une étape de la formation du sujet, c'est de faire ça, de faire ça en son temps et dans les formes.

Il pleut de la merde, hein! L'expression ne va tout de même pas surprendre des psychanalystes qui en savent un bout là-dessus. On ne parle que de ça après tout. Mais enfin, ce n'est pas parce qu'on ne parle que de ça, qu'on s'aperçoit de partout où elle est. Enfin, la pluie de merde, c'est évidemment moins élégant que la pluie de feu de Dante, mais ce n'est pas tellement loin l'un de l'autre. Et puis il y en a aussi dans l'enfer, de la merde. Il n'y a qu'une chose que Dante n'a pas osé mettre dans l'Enfer, ni dans le Paradis non plus, je vous le dirai une autre fois. C'est quand même bien frappant. Et en plus, hein, que nous ayons à charrier la tinette, nous autres analystes, ce n'est quand même pas non plus des choses dont on va nous faire des couronnes! Pendant tout un siècle, la bourgeoisie a considéré que cette sorte de charriage, que j'appelle charriage de tinette était exactement ce qu'il y avait d'éducatif dans le service militaire. Et c'est pour ça qu'elle y a envoyé ses enfants.

Il ne faut pas croire que la chose ait énormément changé. Simplement maintenant, on l'accompagne de coup de pieds dans les tibias et de quelques autres exercices de plat-ventre, appliqués sur la recrue ou sur celle qu'ensuite on lui confie par exemple quand il s'agit d'entreprises coloniales. C'est une légère complication dont on s'est légitimement naturellement alarmé, mais la base, c'est ça, le charriage de tinette. je ne vois pas le mérite spécial qu'introduisent dans cette affaire, les analystes. Tout le monde a su que la merde a le rapport le plus étroit avec toute espèce d'éducation, jusqu'à celle, vous le voyez, de la virilité puisque après avoir fait ça, on sort du régiment, un homme. Ce que) e suis en train de dire, il s'agit d'une théorie et certains savent très bien laquelle je vise, c'est que si vous relisez attentivement tout ce qui s'est dit de cette dialectique phallique spécialement chez l'obsessionnel et du toucher et du pas-toucher et de la précaution et du rapproché, tout ça sent la merde. je veux dire que ce dont il s'agit, c'est d'une castration anale, c'est-à-dire d'une certaine fonction qui, en effet intervient au niveau du rapport de la demande de l'Autre ou de la phase anale, c'est-à-dire ce premier fonctionnement du passage d'un côté à l'autre de la barre qui fait que ce qui est d'un côté avec le signe plus est de l'autre côté avec le signe moins. On donne ou on ne donne pas sa merde. Et ainsi on arrive ou on n'arrive pas à l'oblativité. Il est tout fait de don et de cadeau, comme nous le savons, depuis toujours parce que Freud n'a jamais dit autre chose; il ne s'agit jamais quand on donne ce qu'on a, que de donner de la merde. C'est bien pour -383-

L'objet de la psychanalyse
ça que quand j'ai essayé de définir pour vous l'amour, en une espèce, comme ça, de flash, j'ai dit que l'amour c'était donner ce qu'on n'a pas. Naturellement il ne suffit pas de le répéter pour savoir ce que ça veut dire.
Je me rends compte que je me suis laissé aller un peu sur la pente des confidences. Et que je vais clore par quelque chose qui ne sera pas mal venu, n'est-ce pas, Safouan, à la suite de ce que je viens de dire, pour que vous leur fassiez la petite communication que vous avez eu la gentillesse, comme ça, de forger à tout hasard bien dans la ligne de ce que vous apportez. Est-ce qu'un quart d'heure vous suffit? Sinon on remet la prochaine fois.

M. Duquesne - On a le temps.

M. Safouan - Ça dépend.

Docteur J. Lacan - Combien est-ce que vous croyez que vous avez pour dire ce que vous avez à dire?

M. Safouan - Vingt minutes.

Docteur J. Lacan - Eh bien, parlez tout de suite, il sera deux heures cinq, c'est l'heure où on finit d'habitude. Je suis incorrigible.

M. Safouan - Le sujet de cette communication, c'est le dédoublement de l'objet féminin dans la vie amoureuse de l'obsessionnel. C'est un sujet que j'ai choisi justement parce qu'il me mène aux mêmes questions annoncées par Monsieur Lacan comme étant celles dont il va traiter l'année prochaine et amené à apprécier l'intérêt et l'importance qui pour un analyste se rattache à ce que que cette question soit traitée.
Avant de le soumettre à l'examen je vais vous présenter d'abord un matériel, qui est en effet assez exemplaire pour permettre un repérage aisé de la structure sous-jacente à ce dédoublement mais dont vous ne manquerez sûrement pas de voir le caractère tout à fait typique. A un moment donné de son analyse, un patient tombe amoureux et cela s'accompagne de son impuissance sur le plan sexuel. « C'est comme si chaque partie de son corps était mise dans un écrin », dit-il en parlant de la personne qu'il aime. D'où j'ai conclu à la présence d'une intention protectrice vis à vis du corps de l'objet aimé mais tout aussi bien de son phallus qu'il ne parvient pas à mettre en usage, et partant, à une identification de ces deux termes.
Cela évidemment appelle beaucoup de précisions qui, justement, vont se dégager par la suite. En outre, il n'est peut-être pas sans intérêt de souligner ceci que le même objet qui le fascinait, n'était pas sans lui inspirer par moment un certain dégoût. Par exemple, en notant un manque d'attache au niveau du poignet, ce qui veut dire aussi qu'il n'était pas sans détailler cet objet, indice que son -384-

Leçon du 15 juin 1966

rapport n'était pas tout à fait étranger à la dimension narcissique. je dis en effet parce que c'est lui-même qui la qualifiait ainsi.

Mais l'important est que, parallèlement à cet amour qualifié par lui de narcissique, il était aussi lié d'une façon qu'il qualifiait, lui, d'anaclitique à une autre jeune fille qui non seulement le mettait mais lui demandait expressément de se laisser mettre dans une position entièrement passive afin de déverser sur lui toutes les excitations perverses qui lui plaisaient. De sorte que l'ensemble de la situation s'exprimait pour lui dans ce fantasme, à savoir dit-il, qu'il vole vers sa bien-aimée, le phallus en érection et dirigé vers le bas, mais l'autre s'interpose, l'attrape au vol, le pompe et quand il arrive, c'est flacide.

Et c'est dans ce contexte que le patient a rapporté un rêve où il a vu son ami que j'appellerai, mettons, Barot portant un bas en nylon et la vue de sa jambe et une partie de sa cuisse ainsi revêtue l'a mis exactement dans le même état d'excitation que s'il s'agissait d'une femme. Et il se demande: « quel est ce bas ? » Ce sur quoi je lui ai répondu : « c'est un écrin ».

je laisse de côté pour le moment les effets ultérieurs de cette interprétation qui lui a fait retrouver pour un temps sa puissance sexuelle, mais l'important est que sur le champ il répond en disant qu'il allait se lancer dans des histoires d'homosexualité mais qu'il s'aperçoit que son ami Barot n'est intéressé dans l'affaire qu'en raison de son nom, par exemple : Bas, barot; que le noeud de la question est dans cet écrin et que là il frôle vraiment la perversion. Qu'est-ce que cet écrin et qu'est-ce qu'il met dedans ? Et s'il ne peut pas s'empêcher de dire oui, après tout pourquoi pas, parce qu'un écrin on y met aussi des bijoux et les bijoux, c'est de la merde. Ce sur quoi il enchaîne sur des récits de masturbation anale.

Voilà pour le matériel. L'écrin, c'est le rideau, le rideau dans la thématique de l'au-delà du rideau que Monsieur Lacan a traité dans son séminaire sur *La relation d'objet*, c'est-à-dire même pas i (a), image réelle du corps mais i (a') image virtuelle. Si je me réfère évidemment au schéma optique paru dans l'article de Monsieur Lacan sur le numéro 6 de *La Psychanalyse*, une chose qui mérite d'être soulignée d'après cet article, c'est le fait que ce n'est pas l'unique, que la saisie la plus immédiate n'est pas de l'immédiat mais du médiat et que i (a) n'est jamais appréhendé en dehors de l'artifice analytique.

je veux dire par là qu'il n'y aurait même pas assomption, il n'y aurait même pas simple relation à ce qui, autrement non seulement serait une contingence indicible parce que la notion de contingence suppose déjà la notion d'un réseau mais ce qui serait plutôt dur : d'être rejeté, à savoir l'image spéculaire sort de cette médiation de l'autre vers lequel l'enfant se retourne. Autrement dit c'est d'emblée, n'est-ce pas, comme i (a') que l'acte sexuel fonctionnant dans le -385-

L'objet de la psychanalyse

Docteur J. Lacan - Il ne peut jamais le voir, il est construit dans le schéma et puis il le reste, c'est une construction, i (a).

M. Safouan - Oui. Oui bien sûr. justement oui. Mais le contenu de l'écrin pose plus de problème. Le contenu de l'écrin se trouve parfois, n'est-ce pas, s'avère être parfois la merde, parfois le phallus. Ce phallus se trouve identifié à l'objet aimé de sorte que la question se pose ou bien il y a erreur de traduction quelque part ou bien une traduction juste pose le paradoxe de ce genre ce qui est probablement le cas, étant donné l'expérience.

> champ de l'autre, que l'image du corps fonctionne et que tout un procédé qui est vraiment le procédé analytique y mette le sujet en position d'où il peut voir i (a) réellement.

Alors, pour reprendre cette traduction, cette équivalence, phallus = objet aimé, phallus = fille, on s'aperçoit que je l'ai appuyée sur la présence d'une intention protectrice. D'où la question se pose : il le protège de qui ? Sûrement pas de la fille honnête mais de l'autre, celle qu'il appelle la perverse. Cela illumine un fait que jusque-là je n'avais pas souligné, à savoir que toute son angoisse était engagée effectivement dans ses rapports avec sa bien-aimée, c'est-à-dire celle qui était un pôle du désir; terme dont on peut voir combien il est plus adéquat que de parler simplement du narcissisme, comme il le fait lui, parce qu'il ne voit pas que i (a), parce que rien n'est visible en principe que i (a') ; c'est là que toute son angoisse était engagée. Arrivera-t-il, arrivera-t-il pas ? Alors que cette angoisse était parfaitement absente dans son rapport avec la fille perverse qu'on peut donc appeler à désigner comme pôle de demande, dont on peut voir combien ça serait plus adéquat que de parler de relation anaclitique, comme il le dit lui-même.

Il faut donc examiner de plus près la description qu'il donne de son comportement et de cette dernière. Il s'en dégage ceci qu'elle se servait de lui comme d'un phallus mais cela au sens d'un objet soumis à l'exercice de ses caprices et non pas au sens de l'organe dont il est porteur parce que c'est justement ce sens-là qui est exclu dans ce rapport. Son phallus réel elle le mettait hors circuit et sans doute s'employa-t-elle, avec cette castration, à garantir son désir et sans doute l'exaspération de ces exercices pervers retombaient-ils à l'impossibilité, où elle était, d'intégrer, si je puis dire, sa conditions d'être réellement un objet a, c'est-à-dire un objet échangeable.

Car aussi il serait fort difficile évidemment de citer maintes observations qui mettraient en lumière cet état de choses, à savoir que c'est dans la mesure même où un sujet est dans l'impossibilité, si je puis dire, de « s'avoir » comme objet de jouissance qu'il pensera l'être, d'où d'ailleurs le paradoxe d'un être dont toute pensée serait nécessairement fausse; bien entendu, on ne sait pas que cela même -386-

Leçon du 15 juin 1966

est Dieu, c'est parce qu'on ne le sait pas que la religion garde toujours et les formes de la vie religieuse gardent toujours leur connexion structurale avec la culpabilité.

D'ailleurs on peut aussi se demander dans quelle mesure on ne peut pas dire que l'inconscient est cela, c'est-à-dire ce savoir faux dont le dire constitue cependant le vrai et qui ne se situe nulle part, sauf dans cette béance d'un « s'avoir » en souffrance. Mais avec toutes ces considérations qui ont l'air philosophiques, je ne fais qu'anticiper sur la conclusion clinique de ce travail ou de cette observation.

Pour revenir donc au patient, il y a un malentendu ou peut-être une entente, n'est-ce pas. C'est ici qu'il m'est difficile de trancher, autant un malentendu, que je qualifierai de comique, n'était-ce la gravité des conséquences, va s'installer et marquer son rapport à la fille perverse. C'est un malentendu que l'on peut tirer au clair. C'est que, à mesure que s'intensifient les tentations qui le mettraient entièrement à sa merci, au moment donc où s'intensifient les tentations en somme liées à ce que i (a') tente dans son mode d'échange à coïncider avec phi, ou plus simplement à ce qu'il s'aperçoive comme un objet qui, non pas la calme mais qui calme quelque chose en elle, il n'aura d'autre recours que de garantir sa castration à elle avec la sienne, sans s'apercevoir que c'est déjà chose faite. C'est-à-dire qu'il ne s'aperçoit pas que non seulement cette castration est la même de part et d'autre mais dans le sens que c'est un seul et même objet qui manque à l'un ou à l'autre qui n'est évidemment pas le phallus réel parce que cela, ça ne lui manque pas à lui et pour ce qui la concerne, on peut dire que ça ne lui manque pas parce que c'est justement de cela qu'elle ne veut pas; mais qui est l'image liée à cet organe à savoir le phallus imaginaire qui dès lors va fonctionner comme -φ. Et c'est par ce biais là, qu'on peut dire que la position phallique fait que le sujet soit, non pas ni homme ni femme, mais l'un ou l'autre.

Autrement dit, ce dont il s'agit en fin de compte est ceci, c'est que la neutralisation et la mise hors circuit non pas de n'importe quel organe mais de son phallus va promouvoir la fonction de l'image qui s'y rattache comme -φ. En d'autres termes, en d'autres mots, plus i (a') tend à s'identifier à phi, plus le sujet, lui, tend non pas à s'identifier mais à se subtiliser, si je puis dire, en -φ, c'est-à-dire en un phallus toujours présent ailleurs.

A partir de quoi, on voit non pas comment il identifie la fille aimée au phallus car ce n'est pas là une opération qu'il accomplit. Il s'agit plutôt d'une opération où il est pris mais on voit comment en s'engageant dans cette voie, il ne voit que narcissisme, le reste, - c'est-à-dire l'identification de la fille au phallus - étant l'effet de ce que la demande de l'Autre s'évoquait déjà à partir d'un désir. Chose curieuse, mais cela me paraît mériter plus d'examen, enfin, j'irai -387-

L'objet de la psychanalyse
plus doucement: on pourrait dire à la rigueur que ce -φ qui se signifie dans cet énoncé : « c'est comme si chaque partie de son corps était mise dans un écrin » et ce malentendu va rebondir nécessairement en une maldonne, si je puis dire, qui va marquer son rapport à la fille aimée comme une marque d'origine.
Le maldonne, ici, ne consiste pas en ce que la fille aimée est le phallus mais au contraire en ce qu'elle ne l'est pas ou plus précisément en ce qu'elle est moins phi, garantie de la castration de l'autre. C'est que dans toute la mesure où la vie érotique du sujet se place ainsi sous le signe de sa dépendance de la toute puissance de l'Autre, et ici, je traite de la question, de l'autre question, de l'autre problème qui se pose, à savoir que si mon corps était identifié à la merde, alors cela s'éclaire, je dis, à partir de ceci que dans toute la mesure où la vie érotique du sujet se place sous le signe de la dépendance de la toute puissance de l'Autre, on ne s'étonnera pas que le même objet bien aimé se trouve également identifié aux fèces.
La formule qui clarifie cet état de choses et sur laquelle je vais conclure est la suivante : plus le désir de la mère se leurre dans ce qui va fonctionner d'emblée à la vue pour le sujet comme i (a'), plus le sujet non seulement régresse mais s'aliène dans un objet prégénital, ici le scybale, lequel objet ne fonctionnera cependant que par référence à la béance qui dans ce désir de l'Autre se signifie toujours comme castration.
Je pense que c'est à partir de ceci qu'on peut poser correctement le problème de la castration oedipienne normative - j'entends la castration en tant qu'elle régularise justement la position phallique, laquelle position phallique est strictement identique, on l'a vu, à la castration imaginaire. C'est à partir de cela qu'on peut poser le problème de la castration oedipienne et on voit que vraiment la question de savoir par quel cheminement s'effectue cette castration symbolique, ne saurait être résolu qu'en établissant des distinctions jusqu'à maintenant, en tout cas, inédites, non formulées, concernant la négation.

Docteur J. Lacan - Bien. Merci beaucoup cher Safouan. C'est excellent. Naturellement, comme on dit, comme de tout texte lu, ça vaudrait mieux qu'on le relise. On verra avec Milner si on ne pourrait pas colloquer ça dans Les Cahiers, comme ça toutes les personnes pourraient en prendre connaissance. Je vais, quand même, pour conclure la chose de Safouan, vous dire quelque chose qui m'est venu à l'esprit, comme on dit, cependant. Vous avez bien entendu que, tout de suite après son double engagement avec ses deux objets si différenciés, il a fait ce rêve concernant la jambe de son ami dans un bas et c'est autour de cela que tout tourne et toute la phénoménologie de la castration que si subtilement vous a présentée Safouan. Ça m'a rappelé ce que Napoléon disait de Talleyrand, un bas rempli de merde. -1222-

Leçon du 15 juin 1966
A. Green - Un bas de soie.

Docteur J. Lacan - Oui. Mais ça pose des petits problèmes. La jambe, Napoléon en connaissait un bout quant à ce qui concerne ce qui ressortit de l'amour. Il disait que le mieux qu'on avait à faire c'était de les prendre à son cou, les jambes, j'entends. La seule victoire en amour, c'est la fuite. Il savait faire l'amour. On a des preuves. D'autre part, il est évident que la merde tenait une très grande place dans la politique de Talleyrand. Enfin, il avait aussi certains rapports à la toute-puissance. Et que son désir ait trouvé assez bien y cheminer, c'est ce qui ne fait pas de doute.
Il faut donc aussi se méfier de ceci, de l'objet du désir de l'Autre : qu'est-ce qui nous conduit à penser que c'est de la merde ? Dans le cas de Napoléon, il peut y avoir là un petit problème concernant Talleyrand qui l'a eu en fin de compte. Voilà. C'était simplement un ordre de réflexion que je veux vous proposer et qui vient en codicille à ce que je vous ai dit de l'objet a aujourd'hui.
-1223-

-390-

Leçon XXIII 22 juin 1966 Séminaire fermé

Bonjour Safouan. Venez, venez près de moi tout de suite, la dernière fois il s'est passé ce que vous avez vu, je me suis laissé encore entraîner, j'étais sur... mon élan, j'avais un certain nombre de points en somme à préciser dans ce qui avait été ma dernière leçon de ce qu'on appelle séminaire ouvert. Il y avait là un hôte inattendu, que nous avons invité à venir me voir parce qu'il dirige en Italie une revue ma foi fort intéressante. Il faudra que je parle avec Milner; Milner où est-il ? Milner. Il est sorti. Ah oui, parce que je l'ai vu rentrer tout à l'heure. Et alors j'ai voulu quand même qu'il ait un petit échantillon du style. Ceci dit, il n'en reste pas moins que l'appel que j'avais fait au début de la séance, espérant avoir des interventions, disons non prévues, donc se renouvelle aujourd'hui et si quelqu'un voulait bien après Melman, qui a quelque chose à nous dire, qu'il avait d'ailleurs déjà prêt la dernière fois et pour lequel je tiens beaucoup à ce qu'il parle tout de suite, et le premier. Si pendant ce temps quelqu'un mijotait une petite question, quelqu'un ou plusieurs, eh bien je n'en serais pas mécontent. Voulez-vous bien venir me parler mon cher Safouan ?
Mettez-vous là, je vais me mettre là. Cela ne vous gène pas ? Vous ne préférez pas. Si vous avez une préférence, dites le. Qui est-ce qui me donne du papier ? Il se trouve que je n'en ai pas.

Ch. Melman - ... Des structures comme celles qui ont été abordées au cours du séminaire, abordées et mises en place au cours du séminaire de cette année, en particulier celles concernant la relation de l'objet a avec le champ du scopique, la fonction de l'écran. De telles structures peuvent difficilement ne pas être rencontrées en cours du travail psychanalytique et ceci, par exemple, chez Freud lui-même et dans un moment tout à fait culminant justement de son travail psychanalytique, puisqu'il s'agissait de sa propre analyse. C'est ainsi que j'offre à votre attention trois petits textes de Freud choisis pour leur rencontre -391-

L'objet de la psychanalyse

qui m'a semblée particulièrement heureuse avec les structures donc qui ont été mises en place cette année au cours du séminaire. Le texte central sur lequel j'attire votre attention est celui qui porte le nom tout à fait sympathiquement prénommé de: *Deckerinnerungen*, autrement dit de *souvenirs-écrans*. *Deck* en allemand, ayant bien entendu tout à fait le sens analogue à écran chez nous, c'est-à-dire non plus ce sens de couvercle, de ce qui obstrue, de ce qui peut cacher et en même temps le sens de ce plan, de ce plafond, sur lequel l'image peut venir s'inscrire. *Deckerinnerungen* : souvenirs-écrans, je me permets de vous le rappeler, c'est un texte qui date de 1899, donc du moment de ce foisonnement, de ce jaillissement, pour Freud de son travail psychanalytique. Il est en plein dans la Science des rêves, il est encore manifestement dans son auto-analyse, sa correspondance avec Fliess est encore tout à fait active. C'est l'époque où il s'intéresse aux troubles de la mémoire et c'est ainsi qu'un peu plus tôt que Deckerinnerungen, en 1898, il a publié cet article tout à fait inaugural et tout à fait stupéfiant c'est-à-dire cet article sur le «Mécanisme psychique de l'oubli», où, je vous le rappelle, il aborde cet oubli pour lui, Freud, du nom Signorelli, épinglant à ce propos les processus inconscients de la mémoire, du fonctionnement mental dans une organisation qui est bien exclusivement dans ce texte, sur l'oubli psychique, sur le mécanisme psychique de l'oubli, dans une organisation qui est bien exclusivement celle du signifiant dont vous vous souvenez de ce schéma où l'on voit des phonèmes en train de se balader entre Signorelli, Botticelli, Boltraffio, Trafoï, Bosnie, Herzégovine, etc. et ce mouvement de ce processus dans un bain en quelque sorte naturel qui est nommément situé dans le texte comme étant celui de la sexualité et de la mort. Le terme y étant tout à fait nommé.

Dans «Souvenirs-écrans» les deux pôles seront bien davantage, également nommés par Freud, ceux de la faim et de l'amour. Dans ce texte «Souvenirs-écrans» qui date donc de 1899, d'un an plus tard, il s'agit pour Freud de montrer que les premiers souvenirs de l'enfance, les tous premiers, même banals ou indifférents en apparence, constituent en fait un écran à la fois dissimulateur et révélateur de souvenirs ou d'événements qui sont tout à fait fondateurs du sujet et qui sont retrouvables par l'analyse. Un autre point discuté par Freud dans ce texte est de savoir si ces souvenirs mettent en scène une histoire réelle, soit au moment où elle est vécue, soit qu'elle a été ultérieurement rencontrée ou bien s'il s'agit d'un fantasme. Et c'est ainsi que Freud va nous raconter ce souvenir-écran qu'un patient âgé, dit-il, de trente huit ans, plutôt sympathique et plutôt intelligent, lui aurait à lui Freud raconté et les commentateurs ont très facilement reconnu ce patient de trente huit ans, Freud lui-même, il s'agit donc d'un souvenir appartenant à Freud. - 1226-

Leçon du 22 juin 1966

Et voici donc ce qui est dit, je l'ai traduit à votre attention puisque, je crois, il me semble que ce texte n'est pas en français. Donc voici ce que dit ce patient Freud

« *Je dispose d'un assez grand nombre de souvenirs de ma première enfance qui peuvent être datés avec la plus grande sûreté. En effet, à l'âge de trois ans, j'ai quitté le modeste lieu de ma naissance pour aller à la ville et comme mes souvenirs concernent seulement ce lieu où je suis né, ils se rapportent ainsi à mes deuxième et troisième années. Ce sont surtout de courtes scènes, mais parfaitement conservées et très vives dans tous leurs détails, dans tous les détails de leur perception, en opposition complète avec mes souvenirs de l'âge adulte qui manquent totalement de cet élément visuel. A partir de ma troisième année, mes souvenirs deviennent plus rares et plus obscurs; il y a des lacunes qui peuvent dépasser plus d'un an et ce n'est pas avant six ou sept ans que le courant de mes souvenirs devient continu. Je divise mes souvenirs d'enfance jusqu'au départ de cette première résidence en trois groupes; un premier groupe est constitué de scènes que mes parents m'ont racontées et répétées et dont je ne sais si ces tableaux souvenirs, - Erinnerungsbild - sont originels ou reconstruits d'après le récit mais je remarque qu'il y a aussi des cas où malgré les nombreuses descriptions de mes parents ne se forme aucun souvenir tableau. J'attache plus d'importance au second groupe. Ce sont des scènes dont on n'a pas pu me parler puisque je n'en ai pas revu les participants : nurse ou camarades de jeux. Du troisième groupe, je parlerai plus loin. Pour ce qui est du contenu de ces scènes et de leur habilitation au souvenir, je dois dire que sur ce point je ne suis pas sans orientations. Je ne peux certes pas dire que ces souvenirs concernent les événements les plus importants de cette époque que je jugerais tels aujourd'hui. Je ne sais rien par exemple de la naissance d'une sœur, ma cadette de deux ans et demi, mon départ, la vue du train, le long parcours en voiture qui y conduisait ne m'ont laissé aucune trace dans ma mémoire. J'ai noté par contre deux incidents mineurs de voyage dont vous vous souvenez qu'ils sont intervenus dans l'analyse de ma phobie mais ce qui dût me faire la plus vive impression fut une blessure au visage où je perdis beaucoup de sang et qu'un chirurgien dut me recoudre. Je peux encore en toucher la cicatrice mais je n'ai pas d'autres souvenirs directs ou indirects concernant cet incident. Il est vrai peut-être que je n'avais seulement que deux ans*. - A titre de curiosité, comme ça, on pourrait signaler que les souvenirs de Casanova débutent sur une scène qui se trouve très voisine, je veux dire sur un épanche-393-

ment de sang intarissable et qui dut être traité, un épanchement de substance, un épanchement de substance vitale. -*Aussi je ne m'étonne pas des tableaux et des scènes de ces deux premiers groupes. Ce sont certainement des souvenirs marqués par le déplacement où l'essentiel a été omis. Mais dans certains, ce qui a été omis est repérable, et dans d'autres, il m'est facile d'après certains indices de le retrouver, rétablissant ainsi la continuité dans ce puzzle de souvenirs et je vois clairement quels intérêts infantiles ont favorisé la conservation de ces souvenirs dans ma mémoire. Mais ceci pourtant, ne s'applique pas au troisième groupe de souvenirs, ici il s'agit d'un matériel, une longue scène et plusieurs petits tableaux que je ne sais pas par quel bout prendre. La scène me paraît plutôt indifférente et sa fixation incompréhensible. Permettez-moi de vous la raconter. Je vois un pré à quatre coins, un peu en pente, vert et d'une verdure bien fournie, dans ce vert de très nombreuses fleurs jaunes, manifestement le vulgaire pissenlit*. - En allemand Löwenzahn, autrement dit, "dents de lion" qui en est d'ailleurs la traduction anglaise. - *En haut du pré, une maison de paysan et devant sa porte se tiennent deux femmes papotant avec animation, la paysanne couverte d'une coiffe et une nurse*, - Kinderfrau - *sur le pré jouent trois enfants, je suis l'un d'eux, j'ai entre deux et trois ans, les deux autres sont mon cousin, mon aîné d'un an, et ma cousine, sa sœur, du même âge que moi, nous arrachons les fleurs jaunes et déjà en tenons chacun un bouquet dans les mains, la petite fille a la plus jolie gerbe, nous les gars nous lui tombons dessus comme d'un commun accord et lui arrachons ses fleurs. Elle remonte le pré en courant et obtient de la paysanne pour se consoler un gros morceau de pain noir. A peine voyons-nous cela que nous jetons les fleurs, nous nous hâtons vers la maison et exigeons également du pain. Nous en obtenons aussi, la paysanne coupant son pain avec un grand couteau, ce pain me paraît dans le souvenir d'un goût si délicieux* - köstlich - *et la scène s'arrête là*. »

Un peu plus loin, Freud ajoute

« *J'ai l'impression générale qu'il y a dans cette scène quelque chose qui ne va pas. Le jaune des fleurs ressort avec une vividité particulière dans cet ensemble et le goût délicieux du pain, me semble également exagéré presque hallucinatoire, et je me souviens à ce propos, dit-il, de tableaux vus dans une exposition humoristique où certaines parties et naturellement les moins convenables, comme les rondeurs des dames, au lieu d'être peintes se trouvaient en relief*. » - 1228-

Leçon du 22 juin 1966

Voilà, donc, le passage crucial, enfin que j'ai détaché dans ce texte de Freud sur deux souvenirs écrans. Dans l'analyse à laquelle Freud va se livrer, il construit quelque chose qui pourrait paraître de l'ordre du roman familial. Pauvreté du père qui l'a obligé à quitter le vert paradis de son enfance. Ce qui s'est passé pour lui à seize ans quand étudiant il est revenu sur ce lieu de sa naissance et qu'il a rencontré là vêtue d'une robe jaune, la fille de voisins qui s'appelait Gisela [Flower?] et le coup de foudre immédiat qu'il en eut, coup de foudre bien entendu sans aucun lendemain, évocation du bonheur et de la fortune pour lui Freud s'il était resté dans ce nid de sa province, il l'appelle ainsi, (Provinznest) mais aussi et tout une autre série de pensées qu'il oriente vers ce que..., vers les conseils que son père lui a donnés, c'est-à-dire il aurait du écouter l'appel de son père, épouser sa petite cousine qui figure dans le rêve: Pauline, abandonner ses abstraites études pour de solides affaires économiques, financières; en conclusion dit Freud : faim et amour, *Hunger und Liebe*, voilà les courants pulsionnels qui sont alors, dit-il, dans ce souvenir écran.

> en bas et ensuite du mouvement qui va porter les enfants vers cette maison de pay-san, mais également le fait par exemple, si saillant lui-même, si surprenant lui-même que dans ces associations, eh bien, ces associations vont conduire Freud à évoquer cette exposition de tableaux humoristiques du Pop'Art déjà à cette époque, où certaines parties, au lieu d'être peintes, se trouvaient là

Je pense également qu'il est nécessaire dans ce texte si suggestif d'évoquer la place de l'objet a. Freud nous y conduit quasiment, je dirais par la main, en situant lui-même, cet aspect anormal de cette représentation, il y a quelques chose qui ne va pas, il y a là quelque chose qui cloche, c'est quand même bizarre et à ce propos là qu'est-ce qu'il situe ? Eh bien, il situe les fleurs, les pissenlits et le goût, köstlich, délicieux de ce pain, à la saveur presque hallucinatoire. Pour ma part, j'aurais tendance à voir dans la vividité de ces fleurs jaunes se détachant -395-

L'objet de la psychanalyse

sur ce pré vert, trou lumineux, rassemblées en ce bouquet que porte, nous en revenons toujours à des gerbes de fleurs, ou à des bouquets de fleurs, mais que porte cette petite fille, bouquet qui va s'évanouir d'ailleurs, dont la valeur va disparaître, va s'évanouir, au moment même où les enfants, où les garçons l'atteignent puisqu'à ce moment-là, la petite fille s'intéresse à autre chose, en tout cas, c'est le moment même où l'objet, au moment où il est saisi, vient à voir sa valeur sollicitée. Il faut bien sûr remarquer que les *Löwenzahn* ne peuvent pas être quelque chose de tout à fait indifférent dans l'analyse de ce texte. je veux dire que l'évocation ici du lion denté, pour Freud, en tant que ce texte concerne, tourne autour de problèmes concernant la terre natale, le lieu, ce qui serait le lieu de la naissance ne peuvent manquer de nous paraître ici, en tout cas hautement significatifs et revenir en tout cas en quelque sorte appuyer notre supposition, notre proposition, quant à leur fonction, quant à leur place éventuelle d'objet a.

Le pain que coupe la paysanne avec son grand couteau s'appelle en allemand *Laib*, c'est une miche de pain, un terme qui, je ne sais pas, ne m'a pas paru tellement usuel. Laib ça s'écrit 1-a-i-b alors que *Leib* le corps s'écrit 1-e-i-b, c'est donc en tout cas dans du *Laib* qu'avec un grand couteau cette paysanne tranche ce pain au goût si *köstlich*, *köstlich* - cela veut dire, cela vient de *kosten*, coûter, payer, ça a un goût coûteux. Et ce pain, un peu plus loin portera également le nom de *Landbrot*, autrement dit, ce que je crois nous pouvons très bien traduire, ici, par pain de pays, par exemple. En tout cas, dans cet écran, ce que nous pouvons voir figurer, c'est bien une sorte de terre natale, représentant de sa représentation, à lui Freud, figurée dans le tableau comme il le souligne expressément. Et à la fin du texte Freud va faire cette remarque qui m'a parue tout aussi stupéfiante, c'est que pour qu'on puisse vraiment parler de souvenir-écran, comme ça, il faut que le sujet figure dans le tableau, ainsi, il en fait la condition tout à fait expresse, tout à fait nécessaire pour que cela puisse être envisagé comme tel. Freud y voit le témoignage d'une *Überarbeitung*, une sorte de reélaboration, re-travail où pour notre part nous serions tenté de lire celui-là même du fantasme. je crois en tout cas que ce qu'on ne peut manquer d'évoquer, presque [...] qui se trouve tellement conduire à évoquer à propos de ce texte, c'est bien le problème de ce que peut être pour un sujet, le lieu de sa naissance, lieu de sa naissance en tant bien sûr qu'à la fois et irrémédiablement perdu, chu et en même temps constitué, figuré mais lui-même avec cet écran représentant de sa représentation où il va venir, ainsi lui petit Freud, se trouver livré à ses pulsions qui sont la faim et l'amour.

Dans l'article que j'avais signalé précédemment sur le «Mécanisme psychique de l'oubli» et concernant donc l'oubli du nom de Signorelli, cet article -396-

Leçon du 22 juin 1966
orienté, lui, sur la sexualité et la mort, quand ce phénomène se produit pour Freud, il voyage avec cet avocat berlinois, un compagnon, comme cela, de rencontre, de voyage. Et puis il veut évoquer ce nom, l'auteur des fresques d'Orvieto, des choses dernières. Cela ne vient pas, mais il se produit à ce moment-là quelque chose de très curieux et quelque chose qui d'ailleurs assez bizarrement a été laissé tomber dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, lorsque Freud y reprend ce même souvenir, il se produit pour Freud quelque chose de très curieux, c'est qu'il ne se souvient pas du nom de Signorelli, mais il voit des fresques et avec une vivacité particulière, de manière tout à fait über... Il voit le peintre tel qu'il s'est figuré lui-même dans un coin du tableau avec des détails, avec son visage particulièrement sérieux, ses mains croisées, et à côté du peintre, à côté de Signorelli, il voit là également, la représentation de celui qui était son prédécesseur dans la réalisation de ces fresques, c'est-à-dire Fra Angelico de Fiesole dont le nom ne semble en rien à ce moment-là lui échapper.
C'est là un phénomène qui, je crois, mérite d'être signalé et que je voudrais, pour terminer, rapprocher d'un court texte qui, lui, date de quarante années plus tard. C'est en 1936, lorsque Freud écrit pour le soixante dixième anniversaire de Romain Rolland ce texte, qui s'appelle «Un trouble de mémoire sur l'Acropole», il en a alors lui-même quatre-vingt et il raconte à Romain Rolland dans ce texte, enfin sa contribution à l'anniversaire de Romain Rolland, et donc de lui raconter combien au cours d'un voyage sur l'Acropole avec son frère, il a eu un sentiment très curieux, Entfremdungsgefühl, sentiment d'étrangeté que tout cela ce n'était pas réel, que ce qu'il voyait n'était pas réel, que c'était bizarre, c'était curieux, qu'il n'en croyait pas ses yeux, qu'il en arrivait même à se poser la question de l'existence de l'Acropole et tout ceci l'engage sur l'évocation du problème de la fausse reconnaissance, du déjà vu, du déjà raconté, c'est-à-dire mêlant tout à fait directement le sentiment de la reconnaissance la plus immédiate et la plus intime et la plus sûre. Bref, on pourrait dire, lui et son frère, au sommet de l'Acropole, Freud ne se voit pas dans le tableau et ce qui peut nous paraître éventuellement tout aussi significatif c'est que tout aussitôt, tout aussi directement se trouve invoqué la présence et le regard du père, ceci sous la forme d'un sentiment de piété filiale, sentiment de culpabilité, sentiment de faute chez Freud et puis enfin cette évocation mi-humoristique, mais peut-être aussi mi-tragique qui est celle de cette parole de Napoléon qui dit à son frère joseph, bien sûr au moment de son couronnement, à son frère joseph: « Qu'est-ce qu'aurait dit Monsieur notre père, s'il avait pu être là aujourd'hui ? »
Voilà. je m'arrêterai là-dessus.
-1231-

L'objet de la psychanalyse

Docteur J. Lacan -J'ai trouvé que ceci, pour n'être pas de l'inédit, illustrait assez bien comme ça rétroactivement - parce que ce sont des choses dont j'ai parlé il y a longtemps, nommément sur le texte concernant Signorelli, j'ai fait une communication à la Société de philosophie, - au temps où je l'ai faite,) e ne pouvais pas mettre en valeur évidemment ces éléments structuraux à ce moment-là, puisque la théorie n'en était point encore faite. Le fait que Melman ait bien voulu se donner la peine de s'apercevoir que cela y est et de la façon la plus articulée est tout à fait de nature à confirmer ce que j'ai pu, soit la dernière, soit l'avant dernière fois, faire remarquer de ce que veut dire ma reprise de Freud dans un cercle redoublé, enfin dans une espèce de deuxième tour qui a ses raisons structurales et vous voyez à chaque point du texte de Freud, nous y trouvons la possibilité, une espèce de commentaire second qui reprend les mêmes éléments dans un autre ordre, dans un autre ordre qui n'est en réalité que la reproduction du premier mis à l'envers. Ce que je vous ai dit par exemple la dernière fois de la correspondance au drame de l'Œdipe, de ce drame de l'aveuglement d'Œdipe et de l'aveuglement pourquoi? Pour avoir voulu trop voir, en est une autre illustration.

> Enfin, je ne peux ré-indiquer ou plutôt ré-évoquer ces choses que d'une façon allusive, je ne vais pas aujourd'hui reprendre une fois de plus ces mêmes thèmes. Il m'a semblé que ce que Melman a là repris d'une façon très sensible, parce que cela lui était très actuel et qu'il n'a eu aucune peine à en retrouver les repères principaux, valait de vous être présenté à cette occasion. Est-ce

J. P. Valabrega -je vais faire deux petites remarques à propos de ce que vient de nous rappeler Charles Melman. La première, je prends les choses par la fin. La première est à propos de l'article... qu'il nous rappelle du souvenir sur l'Acropole, c'est une remarque terminologique, le mot Entfremdung ne peut pas être traduit, enfin n'a pas intérêt à être traduit par étrangeté parce qu'il s'agit là de quelque chose de très intéressant dans ce texte; c'est unheimlich, qui correspond plutôt à l'étrangeté.

Docteur J. Lacan - C'est incontestable que c'est *unheimlich* qui correspond à étrangeté.

J. P. Valabrega - Mais ce qui est intéressant, c'est que Entfremdung c'est...

Docteur J. Lacan - Commentez, commentez, cela vaut la peine, commentez, comment dans ce texte vous l'entendez comme traduisible par aliénation.

J. P. Valabrega - C'est-à-dire que dans ce texte cela introduit quelque chose qui est tout à fait autre que ce qui a été apporté par Melman, et on pourrait dire que du point de vue diagnostic, on a l'impression que c'est tout à fait autre chose, dans le souvenir de l'Acropole que... -1232-

Leçon du 22 juin 1966

Docteur J. Lacan - Parlez plus fort Bon Dieu, parce que c'est tout de même... c'est très intéressant ce que vous dites et tout le monde... personne n'entend.

J. P. Valabrega- Ce qui n'est pas le cas dans le texte de 1886/1889, c'est encore quelque chose d'autre, ça c'est une chose à discuter...

Docteur J. Lacan - Mais discutez-le, comment pouvez-vous soutenir que le terme d'aliénation est présent à propos de ce souvenir de l'Acropole et nommément pour traduire Entfremdung. Je veux bien que vous le souteniez mais expliquez pourquoi ?

J. P. Valabrega - C'est un concept hégélien, l'aliénation.

Docteur J. Lacan - Un instant, je vous en prie, comment concevez-vous le concept hégélien dans quelque chose qui connote un trait vécu, que cet Entfremdung.

J. P. Valabrega -je ne sais comment, il faudrait même...

Docteur J. Lacan - Que Entfremdung puisse correspondre à quelque chose comme la dépersonnalisation, passe encore, ou le sentiment du sosie ou quelque chose, que nous... c'est noté dans le texte comme une impression, enfin c'est une notation phénoménologique, l'aliénation n'est pas... n'a rien à faire avec ça dans Hegel puisque vous invoquez, vous, pas moi, Hegel.

J. P. Valabrega - Je trouve quand même qu'il n'utilise pas là un autre mot qui pourrait, je ne sais pas quel mot allemand pourrait être là pour désigner la dépersonnalisation, quelque chose comme ça, il se trouve tout de même que ce n'est pas ça.

Docteur J. Lacan - Comment pouvez-vous soutenir que l'aliénation qui est vraiment la structure, enfin la plus immanente et en même temps la plus cachée, à tout ce qui est du vécu du sujet soit là tout d'un coup mise saillante dans l'apparence ou bien alors montrant sa pointe d'une façon quelconque qui puisse permettre de l'épingler avec ce terme d'Entfremdung et justement à propos de ce que Freud ressent sur l'Acropole ?

J. P. Valabrega - Oui, attendez, ce n'est pas une raison. Je me demande pourquoi il emploie ce mot simplement, ce n'est pas un mot, pas un mot du vocabulaire psychiatrique, absolument pas.

Docteur J. Lacan - Mais pourquoi le traduisez-vous par aliénation alors ? Castoriadis.

Castoriadis - Du point de vue étymologique, je crois que Valabrega a raison par rapport à Hegel; je ne crois pas que dans le texte de Freud il s'agit de l'aliénation dans ce sens. On dira en allemand sich fremden de quelqu'un qui serait plutôt en zizanie, que la vie a éloigné du ménage. C'est le Fremd dans ce texte, alors il ne faut pas le rapprocher du groupe qui a un autre caractère; je crois que -399-

L'objet de la psychanalyse

ce que Freud veut dire dans le texte c'est qu'il se sent étranger à ce pays, et étranger radicalement. Il ne faut pas lui donner, je crois, la charge philosophique hégélienne de l'aliénation qui est autre chose.

Docteur J. Lacan - Écoutez, cela a une note extraordinairement nette, n'est-ce pas, il s'agit d'un sentiment que nous appelons dans la clinique psychiatrique : la déréalisation.

J. P. Valabrega - Pourquoi l'utilise-t-il? C'est ça le problème, c'est un problème terminologique, moi je ne sais pas, je n'ai pas recherché...

Docteur J. Lacan - Ce n'est pas parce que nous nous trouvons devant un emploi d'Entfremdung qu'on trouve également dans Hegel que nous allons nous mettre, comme ça, à sauter à pieds joints et à dire que la signification que Freud implique dans ce terme d'Entfremdung est une signification hégélienne justement là. Et puis écoutez, dès qu'on parle d'aliénation, tout de même, on sait où on en est, on sait ce qu'on évoque, on sait ce que ça intéresse. Alors si c'est là simplement pour ouvrir une question sans le moindre centimètre qui aille plus loin, je ne demande pas mieux que cela rebondisse mais je veux que vous vous en expliquiez.

C. Stein - Alors, je pense quand même que le point soulevé par Valabrega mérite d'être fouillé.

Docteur J. Lacan - Tout à fait d'accord.

C Stein - je n'ai pas le texte sous les yeux, mais on peut remarquer qu'en français à propos du terme d'aliénation il y a cette même difficulté, c'est que l'aliénation n'évoque pas seulement Hegel et Marx. Elle évoque aussi la folie. Or ce sentiment étrange, appelons-le, si vous le voulez, d'étrangeté, trouvé sur l'Acropole, a quand même quelque chose à voir avec le sentiment d'être fou.

Docteur J. Lacan -je vais vous donner la parole, je vous demande pardon de...

A. Green - Deux choses. Une concernant la remarque de Valabrega, l'autre l'exposé de Melman. La première, je pense que sans introduire le contexte d'aliénation, on est quand même obligé ici à partir de ce terme, de penser que Freud veut dire et en dehors du mot dont il est question par rapport au contexte qu'il vit : « ce n'est pas moi qui suis ici, c'est un autre, ce n'est pas moi »; ça, c'est dit en toutes lettres dans le texte. Alors voici concernant le point soulevé par Valabrega. Par rapport à ce qu'a dit Melman, je voudrais apporter une petite précision lorsque tu as dit que le sujet a bien... et est constitué par le fait qu'il va se trouver là devant ce que tu appelais ses pulsions, la faim et l'amour; eh bien, je crois que toute l'ambiguïté de ce texte c'est de montrer que Freud a choisi dans cette alternative et que justement tout le texte parle de la faim en tant qu'il va s'agir du désir et non plus de la faim et que ceci se rattache directement -400-

Leçon du 22 juin 1966

à la parole du père, en tant, que le père lui a dit : cessons avec ces billevesées, il faut manger. Voilà la voie des affaires. C'est pourquoi, j'y verrai donc quelque chose de beaucoup plus nettement marqué par rapport au désir et par rapport justement à ce qui est en jeu dans ce personnage nourricier avec son grand couteau qui n'intéresse plus du tout la faim et qu'il exclut complètement du champ du problème.

Docteur J. Lacan - Comment s'appelle-t-il?

Monsieur Caben - La traduction des textes... le mot Entfremdung est un mot plus simple en allemand, il se traduit très bien par le mot dépaysement, tout le reste n'est que folle interprétation.

Docteur J. Lacan - Bien sûr, dépaysement ou déréalisation, c'est exactement de quoi il s'agit, ce n'est pas du réel.

Monsieur Caben - Vous avez déjà employé la semaine dernière et le mot Entfremdung, c'est être dépaysé et étymologiquement aussi.

Docteur J. Lacan - Qu'est-ce que j'ai employé la semaine dernière?

Monsieur Caben - Entfremden.

Docteur J. Lacan - Sûrement pas.

Monsieur Caben - Dans le sens où vous l'avez traduit par aliénation.

Docteur J. Lacan - C'est une traduction classique.

Monsieur Caben - Oui, mais à mon avis, c'est déjà une interprétation.

Docteur J. Lacan - N'exagérons pas, là non plus, c'est comme si vous disiez que Aufhebung est déjà une interprétation parce que, dans Hegel, cela a le sens de plus qualitativement élevé et que cela peut aussi bien vouloir dire, je ne sais pas quoi... abonnement. Le caractère simplet et cru d'un usage d'un terme n'a pour autant aucune préséance sur les autres usages, n'est-ce pas. J'ai souvent fait remarquer qu'il n'y a pas de préséance de l'usage propre sur l'usage figuré, pour une simple raison d'abord que cela ne veut rien dire, cette différence, mais le côté usuel, disons, de Entfremdung ne suffit pas à donner une prévalence à dépaysement sur son usage philosophique. Bon, à vous. Oui, à vous, bien sûr, naturellement, si vous voulez reprendre la parole.

J. P. Valabrega - Autre chose, moi je ne suis pas d'accord avec ce que vient de dire M. Caben.

Docteur J. Lacan - Moi non plus.

J. P. Valabrega - On peut toujours ramener le sens de n'importe quel mot à un sens non habituel, et qu'il faut prendre dans le sens-là, surtout pas dans Freud. Ce qui ne veut pas dire qu'il y a une signification indirecte, je n'en sais rien. Je pose la question à propos de l'Unheimlich d'une part, dont on a beaucoup glosé, et de l'Entfremdung.

Docteur J. Lacan - Ecoutez, ne cherchons pas, nous n'allons pas nous éter- 401 -

L'objet de la psychanalyse
niser là-dessus. Il est tout à fait clair qu'une référence structurale comme l'aliénation est..., jamais personne n'a prétendu voir l'aliénation affleurant sur le plan phénoménologique. Le sentiment d'aliénation, si cela concerne justement l'aliénation, il n'y a pas de sentiment d'aliénation, sans cela ça ne serait pas l'aliénation. Vous êtes d'accord? Allons Leclaire, que vouliez-vous dire?
J. P. Valabrega - Au sujet du mécanisme de l'oubli et de la substitution, puisque tout cela tourne autour du mot substitutif et plus généralement de la substitution, alors là le rapprochement avec le souvenir-écran est très important. Parce que l'analyse, - j'ai pu faire une analyse poussée une fois que quelque chose du mécanisme de l'oubli qui pouvait, qui jouait un rôle très important dans une analyse et qui en particulier englobait et se situait précisément aussi là sur les fleurs, parmi toutes ces choses - alors cette analyse a montré qu'en dehors de la substitution définie par Freud, en 98-99, il existe, ceci renvoie à des substitutions qu'on pourrait dire formelles et il apparaît nettement que cela renvoie à des substitutions intrinsèques, c'est-à-dire qu'il y a d'autres mots derrière les mots ou les noms particulièrement oubliés et retrouvés, ou non, par les mécanismes de substitution. Il y a une substitution intrinsèque qui a substitué ces mots-là, par exemple les noms des fleurs à d'autres. Par conséquent, la substitution ici est vraiment un écran.
Docteur J. Lacan - Est vraiment?
J. P. Valabrega - Un écran; le rapprochement est ici tout à fait à creuser... le souvenir-écran est le mécanisme de l'oubli. C'est simplement une remarque que j'émettrais dans le sens de ce que nous avons dit. Voilà.
Docteur J. Lacan - Ce sont néanmoins des choses différentes, n'est-ce pas, nous sommes bien d'accord.
J. P. Valabrega - Certes, mais ça joue le rôle d'écran, c'est fonctionnellement un écran dans l'exemple auquel je pense. Cela veut dire que les noms de substitution renvoient à d'autres noms c'est-à-dire qu'en substitution au niveau même du nom, derrière les noms substitués.
Docteur J. Lacan - Répondez Melman, ce que vous pensez à cela.
Ch. Melman - Non, ce serait s'engager là également dans une grande chose. je pense qu'en tout cas, c'est radicalement différent de ce qui se passe au moment où il oublie le nom de Signorelli, où se présente à lui dans le tableau la figure même du peintre, de façon si précise, avec cette vividité particulière, je crois que c'est tout à fait autre chose.
Docteur J. Lacan - Mais oui bien sûr. Leclaire, non Leclaire, je l'avais dit, il y a un moment qu'il doit parler.
S. Leclaire - C'est un complément à l'analyse du souvenir-écran, un élément pour compléter l'analyse dans la même ligne, à propos de pissenlits, qui jouent -402-

Leçon du 22 juin 1966

un rôle central dans ce souvenir-écran. Vers la même époque, il s'occupe de l'analyse du rêve du [...] et par erreur il évoque le pissenlit, à propos d'une autre fleur qui est un mucilage ordinaire. Il ne se trompe pas, le pissenlit désigne bien là pour lui le problème de son énurésie car si ce mot lui est venu, de pissenlit, pour désigner une autre fleur qui était le mucilage, c'est en français qu'elle évoque tous les problèmes de ces incontinences et principalement de ces incontinences d'urine. Sur le jaune et sur la tache jaune qui est au centre et que tu as bien située comme étant au centre du souvenir-écran, je voudrais faire encore cette remarque qui se rapportait aussi à l'auto-analyse de Freud ou à l'analyse de Freud.

C'est un autre passage de la *Science des rêves*, j'ai déjà eu l'occasion de le signaler, nous trouvons quelque chose de plus singulier, qui fait qu'à la fois le nom allemand de « *Löwenzahn* » pour le pissenlit et la couleur jaune se trouvent rassemblés en un seul terme. C'est comme l'histoire d'un patient d'un collègue qui a longtemps été occupé dans ses rêves par la figure d'un petit lion jaune; or, ce lion jaune, il ne voit absolument pas ce qu'il vient faire dans ses rêves. Ce collègue en parle à Freud et ce n'est qu'au moment où il retrouve, ditil, ce lion jaune comme ayant été un de ses jouets favoris, un bibelot de sa mère, qui avait été depuis rangé, que le souvenir du lion jaune ou la présence du lion jaune inexplicable dans les rêves disparaît. je pense pour une autre raison que ce collègue, au lion jaune, il en est comme de ce sympathique collègue, ou de ce sympathique patient dont parle Freud, je pense que c'est lui-même, c'est une hypothèse qui n'a pas encore été vraiment soutenue, simplement que j'avance pour l'instant pour la raison suivante. C'est là-dessus que je m'arrêterai. C'est qu'immédiatement après avoir parlé de ce collègue au lion jaune et de cette petite histoire du lion jaune, il évoque une autre aventure du même collègue, qui est un souvenir d'enfance, ce collègue qui avait été très impressionné du récit qu'on lui faisait de l'exploration de... au pôle et qu'il avait eu cette question curieuse qui avait fait rire son entourage et ses frères parce qu'il est normal à savoir que cette exploration, ce voyage, *Reise*, était douloureux, ça faisait mal. Car ce collègue avait confondu, étant enfant, avait confondu *Reise* et *reissen*, déchirer. C'est à partir de là, et c'est sur ce point que je me fonde pour avancer l'hypothèse que le collègue au lion jaune, c'est Freud lui-même. Car il semble que si nous nous interrogeons là aussi sur la phobie des voyages, quelque chose peut nous apparaître concernant la confusion des voyages et de *reissen*, déchirer, d'autant que dans l'œuvre freudienne nous trouverons constamment à l'arrière plan ce fantasme fondamental d'avoir à déchirer un voile, d'avoir à dévoiler quelque chose et c'est là-dessus que je veux terminer, car il me semble que cette considération n'est pas étrangère à l'analyse possible -403-

L'objet de la psychanalyse
de ce souvenir-écran. Car là encore il montre au pied de la lettre cette dimension de l'écran, comme surface, nous avons aussi à prendre en considération ce que tu as fait, ce qui peut être de l'ordre de la déchirure, ou de la traversée de l'écran.
Docteur J. Lacan -je voudrais que vous précisiez votre pensée. Vous pensez que ce que vous venez de dire, Freud le savait, que le sachant il donne tout le texte concernant le rêve où est situé ce lion jaune? Est-ce que lui-même en quelque sorte s'était repéré, si je puis dire, dans cette fonction du lion jaune?
S. Leclaire - Non.
Docteur J. Lacan - Vous ne le pensez pas. C'est important.
S. Leclaire - Je pense qu'il s'est repéré explicitement dans la fonction du déchiré lorsqu'il a soutenu son fantasme de l'inauguration de la plaque commémorant la découverte inaugurale de la Science des rêves où il imagine le jour où cette plaque sera inaugurée et où sur cette plaque est écrit que se dévoila à Freud le secret des rêves. Nous pensons que le terme de dévoilement, de déchirement, d'ouverture est fondamental chez Freud. Mais ce que je veux dire, c'est que dans ce souvenir-écran, du fait même que l'on voit comme transperçant la surface, la couleur jaune et liant cette couleur jaune exactement à ce qui vient après dans l'analyse du souvenir du lion jaune, c'est-à-dire le problème du *Reisen- reissen*. Je pense qu'est lié à l'évocation de la couleur jaune et à cette prégnance de la couleur jaune, pour Freud disons très consciemment le problème de..., enfin au moment où il décrit ce souvenir étrange, je ne pense pas du tout que la dimension de la déchirure en tant que telle ou de la rupture chez Freud soit explicite, et je pense qu'au jaune est nécessairement liée cette dimension de passage à travers ou de transgression, bref ce qui évoque à propos de la transparence de...
Docteur J. Lacan - Je souhaiterais simplement que ceci fut écrit par vous, cher Serge. Déjà ? ça veut dire quoi ?
S. Leclaire - Dans les Cahiers n° 1 ou 2.
Docteur J. Lacan - Parfait, oui parce que j'aurais eu certainement l'occasion d'y revenir, je ne peux pas aujourd'hui, étant donné le temps qui nous reste, nous engager plus loin dans ce débat. Allez.
C. Stein - Mais, je voudrais faire une petite remarque à Leclaire sur le problème de *Reisen* et *reissen*. C'est que le dévoilement est de l'autre [?] et que la déchirure *reissen*, *Riss*, soit équivalente pour Freud, c'est une chose qu'il faudrait que tu établisses quand même, je ne dis pas qu'il n'en est pas ainsi. Cela demande à être établi; le dévoilement n'évoque pas forcément la déchirure, peut-être aussi pour Freud des éléments pour abonder dans ton sens à moins qu'il... -404-

Leçon du 22 juin 1966
Il y a une autre détermination de *reissen* qui est intéressante et qui est impliquée dans ce que tu as dit, c'est de se rappeler que Freud avait demandé si ce voyage « Reise » faisait mal; or « *reissen* » pas seulement la déchirure, *reissen* est au sens figuré et employé en allemand, non d'une manière très courante. Et la manière de désigner une certaine douleur qu'on éprouve, donc « *reissen* » est quelque chose dont il a pu entendre parler autour de lui à propos des douleurs rhumatismales éprouvées par l'un de ses parents ou dans une circonstance analogue et ceci nous donnerait le lien entre le voyage et le danger pour la santé impliqué dans le voyage, la phobie des voyages et l'association avec une déchirure dans le corps.

Docteur J. Lacan - Eh bien! écoutez mes bons amis, ces choses ne seront pas résolues, j'ai vu un vif intérêt à la remarque de Serge parce que nous aurons probablement l'occasion de la réutiliser plus tard, concernant en effet la position de Freud en tant qu'analyste. Voilà il nous reste une demi-heure, je n'aurais pas voulu, c'était du moins mon intention, terminer l'année sans faire quelque chose qui participe de deux registres : d'une part de faire un sort à ce qui a occupé une part importante des séminaires fermés, à savoir la discussion des articles de Stein.
Je ne prétends pas la reprendre. Elle a été faite sur le pied très légitime d'une critique de ce qui pour chacun de ces interlocuteurs leur semblait discordant, quant à leurs sentiments de ce qui se faisait dans la séance, de ce qui se passait, de ce qui venait en premier plan et de ce que Stein, lui, entendait y mettre, à ce même premier plan. Je ne reprendrai pas ces choses qui ont une valeur de dialogue toujours utile entre psychanalystes. Néanmoins, il me paraît qu'il y a quelque chose que je suis le seul, en somme, autorisé tout au moins, à pouvoir faire dans les formes qui ne soient pas de censure. Je ne voudrais pas qu'il y ait là d'erreur assurément. Ceux de mes élèves qui sont intervenus, ont justement évité ce point de vue, à savoir: c'est pas conforme à ce que dit Lacan. Et ce n'est également pas dans ce sens, au sens d'une certaine légalité de la démarche que) e me placerai pour intervenir de nouveau auprès de Stein. Je voudrais à ce sujet toucher à quelque chose qui paraît important parce qu'évident, parce que très, très gros, et en quelque sorte ouvrant un problème devant tout le monde et auquel est suspendue toute la portée de mon enseignement.
D'abord le fait de ce qu'on pourrait appeler l'influence de mes formulations, autrement dit ce qu'on pourrait appeler encore à proprement parler le langage de Lacan. Il est bien évident que par exemple on ne se sert de l'Autre, et surtout quand on y met pour plus de sûreté un grand A, que depuis que je lui ai fait jouer un certain rôle. Cela date un texte. Avant que j'en parle, il n'y avait jamais de ce grand Autre nulle part, et même en dehors de la psychanalyse. -405-

L'objet de la psychanalyse

Maintenant, il y en a un peu beaucoup. Et Dieu sait le rôle qu'on lui fait jouer. C'est là-dessus certainement que j'ai les remarques, de ce qui est arrivé à Sartre, les remarques les plus importantes à faire à Stein; et puis il y a autre chose, le problème des rapports entre ce que je dis et ce que je ne dis pas. Là c'est plus complexe. Il est certain que je ne peux pas, quand j'ai commencé à faire mon enseignement, quelles que soient les raisons pour lesquelles j'ai été amené à cette position difficile, il y avait un fort travail à faire pour obtenir un changement radical de tout: de point de vue, de langage, de point de vue sur le langage, de langage sur le point de vue, ce n'était pas très, très commode. J'ai pris les choses comme elles me semblaient devoir être prises bille en tête, si je puis dire, en abordant la fonction du langage, ou plus exactement le champ du langage et la fonction de la parole. Il a fallu que je martèle cela un certain temps, pour pouvoir donner à mes auditeurs enfin le temps de changer les portants de place, de se repérer par rapport à ça. En d'autres termes, il y a un ordre et il y a des temps.

Je ne suis pas entrain de faire le recueil de mes écrits, comme on le dit. J'écris peu, j'écris peu, il n'en paraîtra pas, environ, je ne sais pas, probablement, le quart restera de côté, alors on a fait comme ça le calibrage chez l'éditeur avec le peu qui reste. Il y en aura dans les six cent cinquante pages. Ce qui nous pose un petit problème de librairie. A cette occasion, je me relis, ce que je ne fais pas souvent, et à la vérité, il m'est apparu que même dans mes premiers textes, il ne peut y avoir aucune ambiguïté concernant l'usage des notions que j'ai introduites au moment où je les ai introduites. C'est ce que les gens qui sont, il y en a quelques uns parmi mes élèves qui me disent quelquefois, c'est ce que les gens désignent en disant : cela y était déjà à telle époque. Ah! comme c'est admirable! Eh bien non, cela n'y était pas, ça n'y était pas. Mais ça prouve simplement une certaine rigueur dans l'énonciation et dans l'énoncé qui fait qu'on ne pouvait guère trouver quelque chose dans le passé sur lesquels, dans la suite, j'ai été obligé de carrément revenir. Les termes ne sont pas toujours les meilleurs. Je veux dire que par exemple, l'usage dans les premiers textes que je fais du mot intersubjectivité est bien celui qui, le seul que je pouvais mettre en usage à l'époque pour la simple raison que je n'avais pas encore établi le jeu à quatre termes qui sont comme je pense que vous vous en êtes aperçus, le grand A, le petit a et les deux S d'une part, chacun la moitié d'un S, des deux S barrés. Parler à ce moment-là de l'intersubjectivité en... ne pas faire fonctionner ça avant que ça ne fonctionne. Il n'en reste pas moins que dès un article qui est à peu près de la même date, puisqu'il a été écrit huit mois après le discours de Rome: l'article sur «Les variantes de la cure-type» que j'ai donné à la demande de H. Ey et d'une équipe de psychanalystes à une Encyclopédie médico-chirurgicale, - il y -406-

Leçon du 22 juin 1966

a un certain nombre d'énoncés, tout à fait clairs, qui font intervenir cette fonction, cette fonction complexe d'une façon suffisante pour rendre tout à fait impossible... je prierai notre cher ami Stein de s'y reporter, c'est dans le début du second chapitre : «de la voie du psychanalyste à son maintien : considéré dans sa déviation».

Je n'aurai pas le temps aujourd'hui de faire la lecture de ce passage, mais je veux simplement le prier de s'y reporter lui-même pour me permettre aujourd'hui de lui dire, à lui, - pendant qu'il est là et d'une façon dont je ne pense pas qu'il puisse un seul instant prendre ombrage - que dans son texte sur la situation analytique, ce langage, ce discours concernant l'Autre avec un grand A est à proprement parler ce qu'il utilise de la façon la plus méconnaissable avec le grand A et l'autre. Eh bien, l'Autre dont je vous parle, l'Autre au sens où c'est le lieu de l'Autre, c'est là où vient s'inscrire la fonction de vérité de la parole et que la relation de « ça parle » au « ça écoute » dont il fait état dans son premier écrit sur la situation analytique mais directement enfin extraite, articulée, n'est-ce pas, de ce qu'il peut sous un certain angle entendre de mon discours. D'ailleurs, en plus, il y a une note qui le reconnaît, il y a une note qui est intercalée entre deux autres, l'une où il fait état de l'impulsion qu'il a reçue de spéculations de Grünberger sur le narcissisme, n'est-ce pas, et l'autre où il cite très abondamment Nacht à propos de la présence psychanalytique. Il n'est pas question que je vienne ici prendre un poids prévalant. Ce que tout le monde peut bien penser et sait que je pense c'est que les positions de Grünberger sur le narcissisme sont partiales et erronées. Ce dont d'ailleurs vous prenez vos distances, et que ce qu'a écrit Nacht sur la présence psychanalytique est simplement impudent. J'en ai fait état assez abondamment dans mon rapport sur «La direction de la cure», pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir. L'important n'est pas là.

L'important est ceci, comment peut-il se faire que ce qui, en somme, est extrait des formules qui peuvent être épinglées, mises entre guillemets dans mon discours sur le « ça parle » sur le « ça écoute », comment peut-il venir s'adjoindre, fonctionner, servir à peindre d'une certaine façon de couleurs qui peuvent de ce seul fait faire passer pour être les miennes, quel usage peut-on faire de ce discours pour en somme le faire rentrer dans une certaine façon de concevoir la situation analytique qui est absolument étrangère à ce discours ? Je ne suis pas entrain de débattre, si elle est fondée, si elle est légitime, ce qui la justifie ou ce qui l'infirme.

Je mets simplement en question ce problème de l'utilisation possible de mon langage pour servir à la conception de la situation analytique qui lui est radicalement contraire. En effet, cela va loin, n'est-ce pas, et vous y allez vite, partir du « ça parle » qui est le sujet du « ça écoute » qui est -407-

L'objet de la psychanalyse
représenté ici par l'analyste : « ça parle et ça écoute, écriviez-vous page 239, en la séance » et puis ça a l'air de tenir comme ça. Sous prétexte qu'on dit en séance, le « en la séance » à l'air d'être un lieu suffisant. Il est bien clair d'ailleurs que vous ne vous en tenez pas là et que vous expliquez pourquoi à ce moment-là la séance est quelque chose qui se gonfle aux limites du monde, à proprement parler, comme vous ne manquez pas de l'écrire en y mettant les points sur les i. La page 240, par exemple, je lis ceci, après un bref rappel de certaines similarités que ferait Freud de la séance allant vers... ce qui,

> « *On ne saurait concevoir la fusion de deux êtres finis en un seul être fini* ».

entre nous, ne permet pas du tout pour autant d'aller jusqu'au point où vos collègues Fain et David vont de faire du discours du sujet dans la séance quelque chose d'analogue au rêve. Car le rêve, l'endormissement et le sommeil ne sont pas des états analogues. Mais passons ce n'est pas sur le fond que je place la chose.
Je veux simplement vous faire remarquer que cet appareil psychique qui abolit les limites entre le monde intérieur et le monde extérieur, aussi bien du côté du patient que du côté de l'analyste, qui de ce fait, tendent à être fondus tous deux en un. En terme plus précis, écrivez-vous toujours, leurs images tendent à l'association par contiguïté qui caractérise le processus primaire. Donc vous posez d'abord que les deux sujets tendent à être fondus tous deux en un, et à partir de là, la contiguïté qui est en effet une relation essentielle de signifiant à signifiant devient la contiguïté entre les signifiants de l'un et les signifiants chez l'autre. N'est-ce pas de même que dans le rêve, le monde entier est à l'intérieur du rêveur, en c'est un?
Le monde entier est contenu et voici votre raison
« *Car on ne saurait concevoir la fusion de deux êtres finis en un seul être* fini ».

Je répète cette phrase

D'une certaine façon, une phrase comme celle-ci est bien de nature à nous faire dire cette chose qui est aussi importante à souligner de l'usage du « ça parle » que je n'ai jamais employé en ce sens. Je veux dire que « ça parle », c'est un moment d'interrogation chez moi « ça parle », c'est comme ça que ça à l'air de se présenter, mais c'est tout de même la question, non pas « ça parle à qui ? » qui est la question qui vous importe, mais la question « qui parle? » pour moi est toujours la question que j'ai accentuée. En fait, dans l'analyse, c'est-à-dire, dans la théorie analytique, la formule qui viendrait très heureusement se substituer au « ça parle » c'est le « ça dit n'importe quoi ». Je parle dans ce qui est écrit, -408-

Leçon du 22 juin 1966

et ça dit n'importe quoi pour une simple raison, c'est que ça se lit en diagonale. Si ça ne se lisait pas en diagonale, enfin je crois que quelqu'un serait arrêté, à ce « *Car on ne saurait concevoir la fusion de deux êtres finis en un seul être* fini».

Car rien n'est plus concevable. Je vais vous dire pourquoi, vous, vous ne le concevez pas à ce moment-là, c'est parce c'est très légitime pour vous. En effet, vous avez commencé par poser ce processus, cet appareil psychique, qui abolit les limites entre le monde intérieur et le monde extérieur, aussi bien du côté du patient que du côté de l'analyste. Qu'est-ce que ça veut dire? Ça veut dire que ce problème de l'intérieur et de l'extérieur est en effet quelque chose qui est tout à fait au premier plan de votre préoccupation.

ces sortes, si on peut dire, d'anomalies appréhensibles qui sont les nôtres à propos de ces problèmes de l'intérieur et de l'extérieur. Seulement, comme c'est la seule chose qui justifie votre texte à cette date, disons comme pour vous, remarquez qu'il y a à un moment quelconque que vous supposez n'être pas basalement celui de la situation analytique, il y a quelque façon

C. Stein - ...

Docteur J. Lacan -Justement, mon cher, c'est de ça qu'il s'agit. A partir du moment où vous pensez les choses ainsi, il n'y a pas du tout passage, mais équivalence. Vous posez l'équivalence de ce qui est à l'intérieur et de ce qui est à l'extérieur, et c'est pourquoi à partir de là s'il y en a un autre qui est ici, la même équivalence étant posée, ces deux êtres finis, en effet, eux ne peuvent se fondre, premièrement que dans une indifférenciation totale et deuxièmement qui implique la finitude, c'est-à-dire l'extension au monde de leur confusion entre eux.

C'est tout au moins ce que vous écrivez. -1243-

L'objet de la psychanalyse
C Stein -je vous en supplie, non, je pense que ce dont il est question là dans mon esprit ce n'est pas de l'équivalence entre l'intérieur et l'extérieur mais l'unité qui résulte de l'abolition de la limite, par conséquent, si on voulait faire une figuration de sphère...

Docteur J. Lacan - En d'autres termes ce que nous avons dit, c'est qu'il ne subsiste aucune limite. je ne vais pas..., c'est à vous en effet d'en décider. Cette absence de toute référence par conséquent, je ne vois pas comment vous pouvez la faire subsister avec quoi que ce soit, enfin, qui soit compatible par exemple avec la poursuite d'un discours. A l'intérieur d'un tout, cette absence totale de référence, n'est-ce pas, c'est un crédit que je vous fais, de penser qu'il reste encore quelque part une structure, un appareil.

C. Stein - je le vois bien comme une situation limite qui ne saurait être accomplie autrement que dans la mort.

Docteur J. Lacan - Mais, écoutez, la science de la situation analytique telle que vous l'établissez, n'est-ce pas une situation que je ne dirais même pas préagonique - car préagonique elle signifierait quelque chose - postagonique, postagonique, enfin, une situation d'après le trépas ? Vous ne pouvez pas soutenir une chose pareille. Nous ne sommes pas entrain ici de chercher à faire railler. Ce que je voudrais, c'est simplement faire remarquer que l'accent que j'ai mis dès les premiers temps de mes énoncés sur le caractère absolument déterminant de l'écoute de l'analyste - que je n'ai d'ailleurs pour autant nullement identifié à l'autre dans cette occasion - ça devrait quand même vous inspirer une certaine prudence pour utiliser ce registre des rapports du « ça parle » au « ça écoute » dans une voie qui est très particulière et que je veux essayer de définir.
De quelque façon que vous défendiez ce que vous venez de dire, je vais voir si vous admettez ou non ce que je vais vous donner comme ce qui me semble être le repère où se différencie essentiellement une certaine façon de théoriser la situation analytique qui est la mienne. Il s'agit en fait d'une question très importante puisque c'est toute la question du narcissisme primaire. Qu'est-ce que le narcissisme primaire? je n'irai pas par quatre chemins; le narcissisme primaire au sens où il est usité chez presque tous les auteurs dans l'analyse est quelque chose devant quoi je m'arrête et que je ne peux aucunement admettre sous la forme où c'est articulé. Et maintenant, nous allons essayer de bien préciser de quoi il s'agit. L'idée que sous un biais quelconque, à quelque moment que ce soit, le sujet, comme vous venez de le dire, vous m'en donnez plus alors que je n'en avais même sous la main, n'est-ce pas perdre ses limites ? Et que vous le souteniez ou non avec la terminologie empruntée à mon abord de ce qui se passe dans le discours, le langage, dans l'intervention de la parole, ceci n'y change rien. -1244-

Leçon du 22 juin 1966

Le seul fait que vous admettiez que c'est concevable, que c'est possible, je veux dire que c'est possible d'une façon qui nous intéresse, c'est-à-dire dans ce qui est accessible, il ne s'agit pas de savoir si c'est possible théoriquement, si ça nous intéresse en tant qu'analystes, à savoir, si en tant qu'analystes nous avons à tenir compte de ça, en d'autres termes, si l'action, si le champ analytique, si la situation analytique, comme vous dites, est dans une dimension compatible avec ça. je dis elle est incompatible car la situation analytique comme telle entre le sujet parlant et écoutant fait intervenir et maintient une structure qui est tout à fait étrangère à la possibilité de quelque façon que vous vouliez la concevoir de cette perte de toute limite.

La situation analytique est une situation extrêmement structurée, tout ce que vous pouvez amener comme témoignages de ce qui ressemble chez le sujet, à ce que vous appelez expansion narcissique, ce sont des notations phénoménologiques et qui ne sont nullement fondées dans quelque rapport que ce soit, articulables dans le réel, dans ce qui est là dans la situation. Je vais bien appuyer les choses pour bien voir les choses, que vous conceviez ce dont il s'agit parce qu'en fin de compte, c'est du sens même de mon enseignement là qu'il s'agit. Il faut tout de même (dans quel registre?) cet espèce de retour (à quoi ?) non pas bien sûr à ce stade antérieur au sujet, nous ne voyons jamais personne régresser comme ça à l'état petit enfant même d'une façon métaphorique. Ce qui permet de s'exprimer ainsi, c'est qu'il existe des techniques, des ascèses dans lesquelles le sujet essaie. Et effectivement de repérer une remontée qui n'est pas une remontée dans le champ temporel du monde qu'il a parcouru de son passé, mais une remontée, si l'on peut dire, à ce que j'appellerai un état indifférencié de l'être, et qu'il y a pour ça des techniques, il y a une sorte, une façon d'articuler, de manipuler le rapport du sujet à sa propre conscience pour qu'il ait le sentiment d'arriver ainsi à dépasser quelque chose des limites du monde. C'est une régression qui est, - je ne veux pas bien sûr, je ne prétends pas en faire dans ces quelques mots la théorie - c'est une régression qui est une régression de l'ordre de l'être et qui peut espérer ainsi, si tant est que c'est visé, [être un mouvement] pour [?] arriver à une position dans l'être qui soit plus radicale. C'est la seule chose qui justifie les énormités que nous trouvons dans nos textes sur ce sujet c'est cette espèce d'existence en écho, de cette technique de remonter vers, c'est ce qu'on appelle les états multiples ou les états radicaux de l'être.

Mais ce que nous cherchons, mon cher, quand même, il ne faut tout de même pas oublier que cela n'a absolument rien à foutre avec ça. je l'ai souligné [c'est caractérisé par] des traits tout à fait manifestes, nécessitant premièrement d'abord des choses pour se lancer dans cette sorte d'ascèse. Le premier pas exigé en quelque sorte au seuil, c'est une purification du désir et qu'ensuite ça procè- 411 -

L'objet de la psychanalyse
de par quoi ? Par la voie d'une recherche que j'ai après tout articulée en son temps, même si vous n'avez jamais eu à rapprocher ces deux registres. Je l'ai fait quelque part dans cette «causalité psychique» sur laquelle j'ai jaspiné devant un auditoire, en ce moment-là, autrement opaque, qui peut l'être resté depuis.
« *Quand l'homme cherchant le vide de la pensée s'avance dans la lueur sans ombres de l'espace imaginaire en s'abstenant même d'attendre ce qui va en surgir, un miroir sans éclat lui montre une surface où ne se reflète rien* ».

C'est moi qui ait écrit cela. Comme illustration de quelque chose qui concernait à proprement parler la limite du stade du miroir. Certainement pas comme un chemin, comme un sentier qui fut celui qui appartient à notre expérience de psychanalyste. Il n'a rien à faire avec la situation analytique, c'est l'indication par ici la sortie vers d'autres techniques. Et il y a beaucoup de choses dans cette phrase. C'est une de celle, quand je me relis, dont je me félicite de la rigueur que j'ai su y mettre, car il n'y a pas un seul de ces mots qui ne soit utilisable, y compris ce que je n'aurai pas le temps de faire aujourd'hui : l'idée que vous vous faites de ce qu'il y a derrière le mot « attendre »... Mais laissons!
Nous, ce qui nous intéresse c'est très précisément le désir et nous restons attachés à ce point où ce qui est mis en question, c'est ce qui résulte du fonctionnement de la présence de l'enracinement du sujet dans le désir et de ce qui en résulte. Nous pouvons le faire car articuler une structure qui en rend compte et dont toute difficulté quant à sa recherche consiste précisément en ceci, que cette structure qu'on peut articuler théoriquement n'est à proprement parler pas articulable en tant que cela serait le désir qui s'avouerait, qui se dirait. S'il n'y avait que cette différence, il y aurait aucune espèce de problème analytique. Il y a donc une confusion tout à fait radicale à faire intervenir comme élément constituant cette situation qui est toujours et de plus en plus armaturée de la découverte que vous alliez faire de façon dont l'incidence chez un sujet qui est en proie à ces conséquences de sa position de désir que sont pour nous les symptômes des différentes formes de structures subjectives auxquelles nous avons affaire et qui sont des structures que nous objectivons.
Ce qui nous différencie de n'importe quelle autre objectivation scientifique, c'est que pour l'objectiver, nous sommes forcés, nous et notre désir, de nous mettre dedans. Cela n'en est pas pour autant une visée inatteignable de pouvoir objectiver ce qu'il en est du désir humain en tant que psychanalyste, c'est-à-dire en tant que quelqu'un ayant lui-même cette expérience du désir la fait intervenir dans le jeu même de l'investigation. Vous voyez à quel point nous sommes loin de quoique ce soit qui se place dans ce champ, que vous l'appeliez de -412-

Leçon du 22 juin 1966

régression ou de n'importe quoi d'autre, d'expansion, qui noie toutes les articulations, qui à proprement parler nous fait passer dans une visée, dans un champ ouvert qui est absolument étranger à celui que nous avons à parcourir.

C'est cette manipulation, c'est dans la mise en jeu de ces ressorts du désir, en tant que nous les connaissons, que nous obtenons les résultats thérapeutiques et pour ce faire nous n'avons pas absolument besoin de savoir ce que j'en dis. En d'autres termes, on peut faire des cures valables d'ailleurs avec les idées les plus aberrantes sur ce dont il s'agit dans l'analyse. Mais il y a un autre temps qui est celui-ci: c'est que pour être psychanalyste, c'est une autre question, être un psychanalyste c'est faire une psychanalyse en sachant ce qu'on fait. Il y a en tout cas un temps où il devient absolument alors indispensable que ce repérage soit strict, c'est pour faire un psychanalyste. Vous voyez les temps : faire une psychanalyse, être un psychanalyste ou faire un psychanalyste ce n'est pas la même chose. Ça a des exigences théoriques qui sont de niveaux différents. Il n'en reste pas moins que cela ne veut pas dire que les théories sont plus ou moins vraies, selon le niveau; il y a un niveau où la référence théorique est valable et un autre où elle n'a aucune importance. Mais faire état par exemple de ces sentiments d'expansion narcissique comme de quelque chose qui aurait un statut quelconque de référence possible, c'est aller tout à fait à l'encontre de ce qui doit pour nous, dans l'opération pratico-théorique, être notre visée. Ces sentiments de fusion, d'union et de deux en un, avec pour conséquence que c'est l'espace entier qui s'y englobe et que dieu sait pourquoi devient à ce moment-là, ou reste encore être la séance, c'est quelque chose dont nous connaissons bien sous la plume de Freud la connotation dans la lettre à Romain Rolland, il parle du sentiment océanique. Dieu sait que s'il y a quelque chose qui répugne à la pensée de Freud, c'est bien toutes références qui donneraient un accent de valeur quelconque à quoique ce soit qui soit éprouvé dans cet ordre.

Vous me direz, il se réfère à une certaine expérience organique, c'est précisément là toute la question, c'est que cette référence organique, elle est hypothétique, elle n'a nullement à rentrer en ligne de compte dans ce qui est à proprement parler la structure de l'expérience. Elle est un pense-bête, elle est quelque chose qui est là, on peut s'imaginer qu'il doit y avoir une... ancestralité de ce quelque chose dont nous nous servons maintenant. Cela n'a strictement du point de vue qui est le nôtre, à savoir de ce qui fonctionne, aucun intérêt. Les sentiments d'expansion narcissique et ce qui s'en suit et tout ce que vous citez comme étant quelquefois, très souvent d'ailleurs, le mouvement, va, ceci est très remarquable mais rare, ajoutez-vous, n'est-ce pas, ou bien c'est rare mais exemplaire, vous sentez combien les références que vous donnez pour donner cette subsistance à la situation analytique comme étant cette place, cette situation, - 413-

L'objet de la psychanalyse

indifférenciation, qui vous le dites bien n'est qu'un des pôles de la situation analytique. C'est vrai, c'est vrai, mais même à la placer comme pôle, vous faussez tout ce que vous pouvez ensuite en déduire. Je veux dire que vous ne pouvez rien en tirer qui soit valable, considérant, concernant la fin et le progrès de la situation analytique.

Je regrette d'avoir aujourd'hui trop peu de temps de parler, puisque cela s'est étendu selon mon vœu d'ailleurs. Je reviendrai dans la suite sur ce que, par exemple, peut consister votre usage absolument abusif du terme de masochisme, abusif après ce que j'en ai articulé après le *Kant avec Sade*. Vous devez tout de même savoir que le masochiste ne peut aucunement être défini, ni souffrir, à avoir du plaisir dans la souffrance, ni souffrir pour le plaisir. On ne peut articuler le masochiste qu'à faire entrer en jeu les quatre termes que j'ai apportés et que la fonction de l'objet a en particulier y est absolument essentielle. Je crois que l'important de ce que je vous ai apporté cette année concernant l'objet a, permet parfaitement de vous faire concevoir ce qu'il peut être repéré à la place anciennement réservée au narcissisme primaire. C'est de voir ce qu'il y a sous le narcissisme, le narcissisme du stade du miroir, voilà le seul narcissisme primaire; le narcissisme secondaire dans mon vocabulaire, pour repérer les choses, c'est celui qui survient autour de la crise du surmoi. Quant à ce narcissisme primaire il a en effet quelque chose que nous pouvons trouver dessous, c'est ce que j'appellerai, si vous voulez, juste pour aujourd'hui, ça m'est venu comme ça, en prenant mes notes ce matin, le narcissisme dévoilé. Je peux dire en effet que sous le narcissisme primaire, il y a à dévoiler la fonction de l'objet a. Mais rien d'autre qui permette de conjuguer d'aucune façon le narcissisme primaire au sens où s'est usité couramment dans la théorie analytique l'autoérotisme du narcissisme primaire. De même que ce sentiment océanique auquel je me référais tout à l'heure, tel qu'il est en usage chez la plupart des auteurs, n'est rien que ce quelque chose qui reste confus parce qu'il n'y a rien à en tirer et qu'il ne peut s'articuler que de la façon dont j'ai posé la question à la fin de mon discours de cette année.

A savoir, ce que je vous ai situé du rapport du sujet à la jouissance en tant que c'est nécessairement le rapport à une question posée au lieu de l'Autre qu'elle peut par lui être abordée. Qu'il construise, qu'il fantasme à proprement parler quelque chose à la place de cette jouissance qui sur le schéma que je vous ai donné est à proprement parler à situer en arrière du sujet par rapport à ce qu'il vise, c'est-à-dire sa réalisation en ce lieu de l'Autre en tant qu'elle passe par la chute de cet objet a, de ce point de jonction qui est le sien avec l'Autre. Cette année tous les éléments ont été préparés pour donner topologiquement le sens le plus précis à ce rapport de $, de petit a et de grand -414-

Leçon du 22 juin 1966

A. Que tout ceci soit en quelque sorte commandé par ce rapport d'aversion du sujet par rapport à la jouissance qu'il a littéralement à conquérir par l'exploitation de tout ce qui l'en défend, de tout ce qui l'en sépare. C'est ce que vous faites surgir, en effet, à un moment quand vous parlez de cette angoisse tout d'un coup intolérable qui l'agite devant l'imminence de ce qui pourrait, dans ce que vous dites, être à la place de ce que j'exprime concernant la jouissance. Mais vous ne justifiez en rien, pourquoi le surgissement de cette angoisse, s'il l'a comme ça déjà, baignant dans l'union universelle, pourquoi l'angoisse surgirait-elle, Bon Dieu ? L'angoisse surgit précisément de ceci, c'est que la question sur la jouissance ne lui vient que du désir de l'Autre et que ce désir de l'Autre dans certains tournants est absolument énigmatique parce qu'il laisse transparaître toute l'énigme de la jouissance dont il s'agit. J'ai assez articulé de choses là-dessus pour ne même pas pouvoir aujourd'hui en faire, si brièvement que ce soit, état.

Vous devez concevoir qu'il y a quelque chose, si nous voulons arriver à un parler efficace, à un discours rigoureux qui doit absolument mettre entre parenthèse ce mythe de la fusion primitive qui était le véritable point d'attraction, centre de polarisation pour tout ce qui dans la pratique analytique se présente comme ayant une valeur réductive, une valeur de la régression. La cristallisation de l'analyse dans le rapport seulement enfant-mère, dans la thématique de la frustration, dans le registre de la demande à son origine, dans cette espèce de rêve de paradis premier à retrouver n'a absolument rien à faire avec quoique ce soit ni dans les visées, ni dans l'origine, ni dans la pratique de l'analyse. Là-dessus, il y a vraiment une limite à trancher [d'avec ce] qui pourrait conserver encore quoique ce soit du mirage, tel qu'il fut à ce titre d'utilisation dans la psychanalyse et qui n'a absolument rien à faire avec ce que j'enseigne et ce que j'essaie pour vous de construire. Bon, il est très tard, je regrette que tout ceci puisse prendre une parole, un air si bâclé, mais au moins, vous aurez eu là-dessus quelques affirmations tranchantes dont vous ferez ce que vous pourrez. L'année prochaine donc, avec la logique du fantasme, nous aborderons des choses qui nous permettront aussi bien de justifier comment un certain nombre de constructions peuvent se perpétuer dans l'analyse et les lier une par une, à tel ou tel type d'erreur dans la conduite analytique.

C. Stein -J'aurais bien voulu vous répondre.

Docteur J. Lacan - Répondez, répondez, répondez, il a droit de réponse. Oui, oui, oui, qu'il réponde, parce qu'on a toujours le droit de répondre.

C Stein - Partiellement mais de manière très simple. Or, je dirai premièrement que quand vous me faites en somme le procès que je fais moi-même à Grünberger. Je vois bien dans la régression..., je crois que vous n'en tenez pas -415-

L'objet de la psychanalyse
compte, vous m'opposez ce que j'oppose à Grünberger récemment que le narcissisme est une instance autonome et le moteur de la cure. Or comme vous le savez en ce n'est pas mon point de vue.
Docteur J. Lacan - Ça c'est vrai. je n'ai pas dit que ce fut le moteur.
C. Stein - Alors pour moi les coordonnées de la situation analytique sont celles des deux mouvements du refoulement et de la régression, disons plutôt de la régression que du refoulement, la régression vient en premier. Qu'est-ce que ça veut dire? je m'en réfère au premier schéma de l'appareil de l'âme ou de l'appareil psychique de Freud, n'est-ce pas. je n'entre pas dans le détail, nous avons ici des perspectives venues du monde extérieur, et nous avons ici des perceptions endopsychiques, de... ou de conscience. Or dans une note, Freud nous dit, qu'on comprend où se déroule et où se situe cet autre schéma qui est celui du rêve, il faut comprendre que cet appareil peut s'enrouler sur lui-même, il donne donc quelque chose comme ceci.
Docteur j. Lacan - Il a fait la bande de Moebius, déjà?
C Stein - Si ont fait donc ce mouvement, il est bien entendu que ces deux flèches viennent ici se superposer, donc il y a abolition de ces distinctions qui sont tout à fait centrales à travers toute la métapsychologie freudienne de la distinction entre les représentations endopsychiques et les représentations venues du monde extérieur. Régression topique, pour moi, le mouvement de la régression topique est celui qui fait l'abolition de la distinction entre les représentations endopsychiques et les représentations extérieures par l'enroulement de l'appareil. Le mouvement inverse, l'ouverture de cet appareil est donc correspondant au mouvement du refoulement pour des raisons que je ne peux rappeler maintenant. Ça a été le premier point.
Alors deuxième point, j'en viens maintenant à votre système topologique. Cette topologie est faite pour rendre compatible ce que vous... Quand vous avez fait ça cela n'a aucunement la conséquence que le sujet devienne infini ou fondu avec qui que ce soit. Il reste ce qu'il est, un... Alors je vous prie quand même de bien vouloir noter une chose, c'est que je n'ai jamais dit qu'aucun des deux mouvement ne pouvaient s'accomplir complètement et que tout le jeu était dans l'oscillation entre ces deux tendances. Vous m'attribuez l'idée que cette fermeture, cette régression vers le narcissisme primaire puisse s'accomplir, or je précise bien qu'il ne saurait être question qu'elle s'accomplisse.
Docteur J. Lacan - Vous dites qu'elle est constituée par la situation analytique.
C Stein - Non.
Docteur J. Lacan - Que la séance part de là, à savoir... écoutez, je vais vous
dire un mot qui nous différencie, je vois bien ce que vous pouvez me dire pour -416-

Leçon du 22 juin 1966
vous défendre, que vous avez installé par rapport à ça, forcément, un autre pôle. Si vous n'avez pas mis d'autre pôle, mais il n'y aurait jamais aucune raison qu'ils sortent de leur ciel bleu. Moi, ce que je vous dis et qui nous différencie, c'est quelque chose qui peut s'exprimer de la façon suivante : l'Autre n'est en aucun cas un lieu de félicité.
C Stein - Je ne crois pas qu'il s'agit de me défendre mais pour répondre, donc vous me prêtez malgré tout l'idée, vous en convenez aussi que je n'ai pas précisé que cette régression pourrait s'accomplir mais ce que l'ordonnance même de la situation analytique, telle qu'elle est proposée par le psychanalyste induit chez le patient, c'est justement le mythe du paradis perdu en tant que mythe justement, tout tourne autour de là. Moi je ne dis pas qu'on atteint le paradis pendant la séance d'analyse, mais qu'on se sent, qu'on se sent appelé à l'atteindre et que le mouvement d'angoisse vient justement marquer l'arrêt dans cette affaire. L'avantage...
Docteur J. Lacan -je prends là-dessus position. Je suis radicalement opposé à ce que nous puissions considérer comme sain de faire fonctionner d'aucune façon dans notre théorie a fortiori dans notre pratique, un mythe quelconque de cet ordre. Ce n'est pas le paradis qui est perdu. C'est un certain objet.
C Stein - Il est possible que le paradis perdu soit incarné par ce certain objet. Le paradis perdu, il en est tout de même question tout au long de l'auto-analyse de Freud, elle tourne autour de cela d'un bout à l'autre. Je continue: l'inconvénient de cet enroulement, c'est qu'il aboutit à quelque chose qui est informe, qui n'existe pas.
Docteur J. Lacan - Ce n'est pas vrai du tout, c'est tout ce que je vous enseigne, ma topologie est tellement précise que vous ne pouvez pas y faire une coupure sans que cela ait des conséquences absolument mathématiques. Vous ne pouvez pas!
C Stein - N'empêche que pour le montrer mathématiquement, il faut ce que vous avez introduit, il faut cette mitre, ce cross-cap. Ceci est d'une manière plus rationnelle au point de vue mathématique de représenter les conséquences de cela, je crois; non, vous êtes d'accord?
Docteur J. Lacan - C'est une manière tout à fait rigoureuse. C Stein - Alors que celle-là n'est pas rigoureuse!
Docteur J. Lacan - Ce n'est pas une raison pour que vous disiez que c'est la confusion. La confusion dans le schéma, peut être et encore, il est très clair ce schéma. C'est une fente.
C. Stein - Attendez, maintenant je vais vous poser une question.
Voilà donc... ces deux sphères. Je crois qu'il n'existe en mathématique aucun système de transformation qui permette de faire coïncider leur surface. -417-

L'objet de la psychanalyse
Docteur J. Lacan - A ces sphères? Oh! mon cher ami... Ne vous avancez pas là-dessus, parce que là-dessus vous n'en savez pas lourd. A la seule condition d'avoir une quatrième dimension, vous pouvez retourner la sphère comme un gant sauf si elle est...
C. Stein - Si nous avons deux êtres comme ceci, n'est-ce pas, là je vous pose la question, mais je suppose que sans passer par aucune quatrième dimension on peut superposer leurs deux surfaces.
Docteur J. Lacan - Si je vous ai appris la bouteille de Klein cette année, c'est parce qu'une bouteille de Klein est exactement faite, vous pourriez aussi la représenter comme ça... Si vous voulez une sphère avec... Une bouteille de Klein équivaut à ça. Je n'ai pas eu le temps de vous l'expliquer encore parce que c'était évidemment un peu difficile, déjà de vous faire comprendre que c'était la bouteille de Klein-, si tant est que j'y suis arrivé!
C. Stein - En somme la particularité de cette représentation dont je vous parlais, c'est qu'elle n'a pas un intérieur et un extérieur et qu'il n'y a pas de représentations endopsychiques et de représentations externes. Or vous avez dit une fois et je pense que vous continuez à le dire, que nous devons considérer, nous représenter l'inconscient comme une surface infiniment plate. Cette surface, c'est celle-ci, or je crois c'est que, moi, j'aurais tendance à dire que cette surface est la surface sur laquelle vient s'inscrire tout ce dont nous pourrons rendre compte concernant les processus qui se déroulent au cours de l'analyse et que vous ne tenez aucun compte effectivement des..., vous basant sur le point de vue mathématique. Ces mathématiciens ne s'intéressent pas au volume. Or si vous voulez, ce que je pense et que sur votre surface, pour moi, ce que vous dites être l'inconscient, c'est la surface sur laquelle j'inscris ce que nous pouvons en dire de l'inconscient mais je crois que là où nous nous séparons peut-être ou provisoirement c'est que, moi, je fais un sort au volume que ces deux êtres délimitent, or ces deux êtres finis délimitent deux volumes intérieurs et l'espace extérieur.
Docteur J. Lacan - Oui c'est comme ça, c'est bien ce que je disais.
C. Stein - Bon! Cet être n'est pas fini, au sens où il ne délimite pas un volume intérieur et un volume extérieur. Or, ces deux êtres finis, il faut d'abord les transformer, en ceci, pour pouvoir ensuite les faire coïncider.
Docteur J. Lacan - C'est tout à fait impossible.
C. Stein - C'est impossible ?
Docteur J. Lacan - C'est impossible, il faut transformer l'un à l'autre. Il faut choisir son modèle.
C Stein - C'est ce que je dis.
Docteur J. Lacan - Il faut choisir son modèle et ce que vous exprimez là... -418-

Leçon du 22 juin 1966

C Stein - Quand je dis transformation, ce n'est pas une transformation mathématique, il s'agit de changer de système de référence.

Docteur J. Lacan - Tout à fait.

C Stein - Or le système de référence qui est celui de l'aboutissement du refoulement est celui-ci et le système de référence de l'aboutissement de la régression topique est celui-là. C'est seulement dans ce système de référence que nous pouvons faire coïncider deux êtres et nous voyons bien quand dans leur coïncidence ils ne sont pas finis. Et dans le système de référence où ils sont fixés, ils ne peuvent pas coïncider et j'opère avec ces deux systèmes de référence comme étant les deux pôles. Les deux pôles de représentation entre lesquels se déroule l'opposition entre le mouvement de la régression et le mouvement de refoulement qui est...

Docteur J. Lacan -je ne sais pas si on a bien entendu ce que vous venez de dire comme je l'ai entendu moi-même et nous ne pouvons pas indéfiniment prolonger, vous ne pouvez pas articuler plus clairement que vous conservez simultanément deux systèmes de références complètement incompatibles l'un avec l'autre.

C. Stein - Absolument.

Docteur J. Lacan - Bon. C'est ce que voulais vous faire dire.

C Stein - Et je crois que c'est cette double conservation qui nous a introduit dans le registre de l'imaginaire.

-419-

Tables des matières

Avertissement au lecteur 7

Leçon	I	1er décembre 1965	9
Leçon	II	8 décembre 1965	29
Leçon	III	15 décembre 1965	43
Leçon	IV	22 décembre 1965	61
Leçon	V	5 janvier 1966	79
Leçon	VI	12 janvier 1966	95
Leçon	VII	19 janvier 1966	109
Leçon	VIII	26 janvier 1966	127
Leçon	IX	2 février 1966	151
Leçon	X	9 février 1966	167
Leçon	XI	23 février 1966	177
Leçon	XII	23 mars 1966	199
Leçon	XIII	30 mars 1966	213
Leçon	XIV	20 avril 1966	233
Leçon	XV	27 avril 1966	249
Leçon	XVI	4 mai 1966	271
Leçon	XVII	11 mai 1966	285
Leçon	XVIII	18 mai 1966	305
Leçon	XIX	25 mai 1966	327
Leçon	XX	1er juin 1966	341
Leçon	XXI	8 juin 1966	357
Leçon	XXII	15 juin 1966	371
Leçon	XXIII	22 juin 1966	391

Ont participé

à l'établissement du texte de cette édition privée des séminaires de Lacan, les membres suivants de l'Association Freudienne Internationale.

ANQUETIL Nicole
ARNOUX Marion
BALBURE Brigitte
BEAUMONT Jean-Paul
BENRAIS François
CAPRON Claudine
CESBRON-LAVAU Henri
CZERMAK Marcel
DAVION Frédéric
DELAFOND Nathalie
DORGEUILLE Claude
DORGEUILLE Marie-Germaine
DUPUIS Perla
DUPUIS René
EMERICH Choula
FERRON Catherine
FRIGNET Henry
GHEUX Chantal
GORGES Pierre
HASENBALG Virginia
HILTENBRAND Jacqueline
HILTENBRAND Jean-Paul
JEANVOINE Michel
LACHAUD Denise
LASKA Francine
LEFORT Brigitte
LLEIDA-ROCH Claudine
LETUFFE Gilbert
MARCHIONI-EPPE Janine
MARTIN Dominique
PARIENTE Guy
PASMANTIER-SEBBA Jacqueline
RICARD Hubert
SALAMA Silvia
SORMANO Elena
TRUMEL Christian
TYSZLER Jean-Jacques
VINCENT Denise

Tableau : Les Ménines